BULLETIN
DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE

DE
SOISSONS

TOME DIX-NEUVIÈME

4e Série 1989-1993

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

EDITORIAL

L'histoire et l'archéologie, nous sont passion commune, me disait récemment un vieil homme,que ni ses études, ni son métier n'avaient préparé à un tel engagement. Cette passion désintéressée constitue l'argile première de nos Sociétés locales. S'y ajoute un attachement au terroir tel, pour la majorité de nos collègues qu'il les pousse à entreprendre des recherches parfois ardues afin de retrouver un écho du passé. Les voilà remués jusqu'au tréfonds pour avoir découvert un ancêtre, une tombe, un manuscrit ou tout simplement un tesson de poterie antique. Là ont vécu mes ancêtres disent-ils, là je continue de vivre.

Certains deviennent, sans l'avoir voulu, par la logique même de leur passion, de véritables érudits, comme Bernard Ancien et Geneviève Cordonnier.

Ceux qui font profession d'enseigner l'Histoire – une poignée – s'agrègent à ce noyau et trouvent dans le terreau local la saveur du vécu, la force du réel, le banc d'essai de bien des théories savantes. Ils y apprennent surtout l'humilité. C'est cette conjonction qui donne à nos sociétés d'histoire et d'archéologie leur force et leur originalité.

L'étude du milieu strictement local peut devenir restictive si elle ne s'insère dans un tissu plus large : c'est un reproche qu'on ne peut adresser à la Société soissonnaise, car dès l'origine des échanges ont eu lieu avec des cercles régionaux et même nationaux jusqu'en Algérie et au Canada. Ainsi l'horizon largement balayé offre plus de prise. Aujourd'hui, les Facultes considèrent nos sociétés locales

comme des partenaires sérieux et nos publications, en particulier le bulletin annuel de la Fédération des Sociétés savantes de L'Aisne,sont attendues avec beaucoup d'intérêt [1].

Il est de tradition de dresser un bilan sommaire de nos activités depuis le dernier Bulletin. Comme par le passé, les communications mensuelles et les sorties constituent la trame de notre action. Il y faut du souffle et un public. Ce n'est pas toujours chose aisée,et certains dimanches gris d'hiver, les fidèles – une poignée – se serrent autour de l'orateur du jour,comme pour assurer une permanence.

Notre bilan reste marqué par quelques points forts. Le Bicentenaire de la Révolution a donné un coup de fouet aux recherches. Les archives tant locales que régionales ont été défrichées, colloques et publications se sont succédé je pense en particulier au colloque sur Saint-Just, à Blérancourt – l'intérêt n'a pas faibli tout au long de l'année 1989. Cette période fondamentale de notre histoire, qui est comme une ligne de partage des eaux, a été appréhendée sans complexe ni préjugé. Dans ce concert,nous avons nous aussi joué notre partition.

Le Congrès des Sociétés savantes de L'Aisne s'est tenu à Soissons le 14 juin 1992. Il a été marqué par l'affluence des participants, deux cent cinquante, la qualité des interventions et une première dans l'histoire des Congrès, un film en couleurs de haute tenue des frères Rolland, sans oublier le charme incomparable des visites, des demeures et châteaux : Ecuiry, Vierzy, Droizy. Cette journée nous a interpelés mais elle nous a rassemblés.

L'inventaire et le classement de l'immense bibliothèque de la Société et qui fait l'objet d'un article dans le présent bulletin, mobilise depuis quatre ans les énergies et le talent de notre bibliothécaire. M. Meyssirel et de notre archiviste. M. Perdereau. Un catalogue est en cours d'élaboration.

En liaison avec la Municipalité, la Bibliothèque, le Musée, les guides de la ville et la responsable du Patrimoine, le centre d'archéologie, notre Société s'efforce de répondre, à sa manière à la demande culturelle croissante constatée dans la cité et dans le Soissonnais. Ainsi, au moment où la concentration urbaine atteint parfois des proportions délirantes (Mégalopolis ou Mégalofolies ?), avec des populations transitoires, il est bon de rappeler que dans notre bonne ville, nos quartiers, comme celui de Saint-Médard par exemple, ont une histoire qui enracine le quotidien, avec ses mille liens ténus et ses coutumes. On n'y connaît point de troubles urbains.

Ainsi l'archéologue et l'historien locaux s'attachent-ils à dire souvent à l'urbaniste : là passait une voie romaine, ici était implanté un péage, un relais de poste. Essayez de préserver la tourelle branlante de ce château, les habitants du lieu y trouveront peut-être un brin de poésie.

Dans une remarquable étude « sur les goûts savants » dans les Sociétés du département [2], Marc Le Pape, note que notre Cercle local a priviligié dès ses débuts, la description des monuments religieux, puis s'est intéressé à partir de 1860, à l'archéologie gallo-romaine, et plus tard à « l'Histoire-inventaire », avec en particulier le dépouillement des archives notariales, à « l'Histoire-mémorial » enfin, reposant sur la généalogie des grandes familles de la région. Intéressante aussi dans la même étude, la composition sociale des adhérents au XIXe siècle : la proportion des notables tant laïques qu'ecclésiastiques y était prépondérante.

Notre Société marchant avec le siècle n'a pas rompu avec les choix culturels passés qu'elle continue de cultiver à sa manière, mais elle s'est ouverte sur le monde moderne et contemporain. La démographie, l'économie, les phénomènes de société comme l'immigration retiennent l'attention de bon nombre de nos adhérents. Par ailleurs, notre association est plus ouverte, moins élitiste, reflet du grand mouvement d'égalité devant l'instruction. Il n'y a donc point de rupture car selon Fernand Braudel [3], on ne peut aujourd'hui expliquer un comportement politique ou un trait de caractère national que sur la longue durée. Sans tomber dans le péché d'anachronisme [4], on est tenté d'estimer que toute histoire est contemporaine, car le chercheur qui déterre une amphore romaine, l'examine avec les connaissances du moment dont il ne peut totalement s'extraire.

Je sais ce que je dois à Geneviève Cordonnier qui m'a introduit dans la Société qu'elle présidait et qui m'a permis, avec générosité, de consulter ses archives privées. Femme passionnée, elle a brûlé bon nombre de ses vaisseaux pour son cher Soissons « ses rues, ses places, ses monuments et ses habitants ». Momentanément éloignée de notre Société pour des raisons de santé, elle n'a pu contribuer hélas à la rédaction du présent Bulletin. Denis Defente m'a passé le relais et reste parmi nous un exemple de modestie souriante et de grande ouverture d'esprit.

Je suis enfin conscient de ma dette envers les membres du bureau et autres bénévoles – je pense en particulier aux anciens « blanchis sous le harnais », Mlle Bihet, M. Hacart.

Le présent Bulletin continue la chaîne. Il comprend deux parties assez nettement tranchées. La première est constituée par le journal d'un brave homme d'Ambleny, Onézime Henin, pendant toute la durée de la Guerre de 1914-18, commenté par Denis Rolland et par moi-même. Nous avons voulu vous en donner la primeur car il fera l'objet d'une publication ultérieure, illustrée de photographies et appuyée sur des documents inédits. La seconde partie est le fruit du travail de bon nombre de nos sociétaires et amis. Il reflète la variété des goûts et des inclinations des uns et des autres.

A vous lecteurs de juger.
Robert ATTAL

---

1. Intervention de Cécile Souchon à la réunion de bureau de la Fédération, le 21 Avril 1993.
2. Bulletin de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne, année 1992.
3. La Méditerranée et le monde méditerranéen par Fernand Braudel Paris 1968.
4. Le problème de l'incroyance au XVIe siècle par Lucin Febvre Paris 1974.

LES ACTIVITÉS DE LA SOCIÉTÉ DE 1989 A 1993

ANNÉE 1989

22 janvier :	Assemblée générale suivie d'une rétrospective de l'année 1988 (fouilles en cours...) par Denis Defente
19 février :	Gabrielle d'Estrées par Louis Patois
19 mars :	Les offensives de juin-juillet 1918 par Alain Arnaud
16 avril :	Table ronde sur la Révolution Alain Blanchard : Fortunes et société à Soissons à la veille de la Révolution Robert Attal : la vente des biens du clergé dans le district de Soissons en 1791 et en 1792. Jean Bobin : Heurs et malheurs des municipalités de Soissons pendant la Révolution Bernard Vinot dirigea les débats avec le public
20 mai :	Autour du Palais de l'Intendance : visite organisée par Karine Jagielski
25 juin :	Sortie annuelle : visite des églises de Pommiers, Osly-Courtil et Pont Saint Mard avec Claude de Mecquenem. Visite du château de Coucy et présentation du projet de dégagement du donjon par Jean-Claude Burlet
15 octobre :	Bilan archéologique de l'été par Denis Defente. Les curiosités des carrières de Colligis (graffiti, sculptures...) avec projection de diapositives par Gérard Lachaux
19 novembre :	Connaissance de l'Orient méditerranéen antique, avec projection de diapositives par Denis Defente
10 décembre :	Les événements de Quiberon sous la Révolution par Louis Bourdon Soissons sous la Révolution : étude d'après le grand plan du musée par Geneviève Cordonnier

ANNÉE 1990

21 janvier : Assemblée générale suivie d'une rétrospective de l'activité archéologique en Soissonnais (1989) par Jérôme Haquet

18 février : Mendicité et dépôts de mendicité par Christine Poisson

Les fouilles du Château d'Albâtre – état du dossier par Dominique Roussel

18 mars : La crypte romane de l'abbaye Saint-Léger par Dany Sandron

Acquisitions récentes du musée de Soissons par Denis Defente

22 avril : Le combattant français et le combattant allemand de la seconde bataille de l'Aisne (avril-mai 1917) par Gérard Lachaux

Présentation des chantiers de fouilles dans l'Aisne été 1990 par Denis Defente

13 mai : Visite du quartier de Panleu avec Denis Defente et Mesdames Judas et Perdereau

10 juin : sortie annuelle. Visite archéologique de la vallée de l'Aisne

14 octobre : Anne Morgan, une Américaine en Soissonnais (1917-1952) par Jean-Pierre Laurant

18 novembre : Le site archéologique de Limé par Claudine Allag

Le projet de contrat D.E.P.A.U. par Denis Defente

9 décembre : Le chantier de fouilles de Bucy le Long par Claudine Pommepuy

La bibliothèque de la Société : état des travaux par Pierre Meyssirel

ANNÉE 1991

20 janvier :	Assemblée générale suivie de la présentation des fouilles de l'année par Dominique Roussel
10 février :	Misère et charité au XVIIe siècle dans le Soissonnais par Robert Attal
17 mars :	Le site de Villeneuve Saint-Germain par Jean Debord
14 avril :	Conférence de M. Marc Ferté à propos de son livre « Et la moisson reviendra »
12 mai :	Promenade pédestre dans Soissons : Église Sainte-Eugénie ; Jardin d'horticulture ; Place de la République ; Place Dauphine ; rue de Panleu ; Sous-Préfecture en compagnie de Mesdames Dufour et Perdereau
9 juin :	Sortie annuelle :
Matin :	Longpont, l'abbaye, l'église
Après-midi :	Montgobert, le village, l'église, le château, le tombeau du général Leclerc sous la conduite de Madame Dufour
13 octobre :	Un projet de transatlantique appelé « La Tour d'Ambleny » par Denis Rolland La corporation paysanne par Roland Guerre
10 novembre :	les loges maçonneries à Soissons au XVIIIe siècle par Christophe Maury Les Jacobins du Soissonnais sous la Révolution française par Jacques Bernet
7 décembre :	La mission archéologique française – au Laos par Denis Defente – Au Pakistan par Jérôme Haquet

ANNÉE 1992

19 janvier : Assemblée générale

16 février : Le château de Coucy avant 1914, situation actuelle par Yves Gueugnon
La vallée chrétienne par Pierre Pinault

14 mars : Soissons entre les deux recensements de 1982 et 1990 par Jean Bobin
Les cartulaires de Saint-Médard par Marie-Catherine Dubreil

5 avril : Présentation du site de Tanis, dans le delta oriental du Nil, ancienne capitale des pharaons des XXIIe-XXIIIe dynasties par Dominique Roussel

16 mai : Visite à Paris, au musée du Louvre, département des antiquités égyptiennes, sous la conduite de Dominique Roussel

14 juin : Congrès de la Fédération à Soissons

21 septembre : Célébration du bicentenaire de la proclamation de la République
La proclamation de la République : rapport des députés de l'Aisne Quinette et Debry par Roland Guerre
Les volontaires de 1792 du Soissonnais et la naissance du sentiment patriotique par Robert Attal

18 octobre : Armorial des évêques-comtes de Noyon et sort des évêques de l'Aisne, de la Somme, de l'Oise sous la Révolution et après le Concordat par Éloi Delbecque

21 novembre : Croix de bois, cimetières militaires, monuments aux morts dans le sud de l'Aisne par Alain Arnaud

28 novembre : Sortie au Mémorial de la grande guerre à Péronne

13 décembre : La demeure seigneuriale dans le Soissonnais
Projection du film de Denis et Jean-Daniel Rolland
La cathédrale de Soissons, diapositives commentées par Yves Gueugnon
Souvenirs autour du congrès départemental du 14 juin

ANNÉE 1993

17 janvier : Assemblée générale suivie de la projection de diapositives consacrées à l'architecture religieuse en Soissonnais et commentées par Claude de Mecquenem

13 février : Louis XIV et la protection de la nature par Jean-Pierre Lépolard

Les conscrits soissonnais de l'an II par Yves Gueugnon

14 mars : Soissons Art-déco ; quelques aspects de l'architecture dans le reconstruction de Soissons après la grande guerre par Karine Jagielski

4 avril : Les Cordeliers à Soissons jusqu'en 1585 par Maurice Perdereau

8 mai : Sortie à Cologne (cathédrale et musée)

20 juin : Sortie annuelle : Église de Vailly, la ferme des Dames à Chartreuve, Bruyères, dépendance de Saint-Yved, la ferme de Monthussart, avec Yves Guegron.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS

LISTE DES ADHÉRENTS (au 15 avril 1993)

ANCIEN Bernard 02200 SOISSONS
ANGIBOUST Berthe 02290 FONTENOY
ANTONICELLI Christiane 02200 SOISSONS
ARCHIN Gabriel 02200 SOISSONS
ARNAUD Alain 02600 VILLIERS HELON
ATTAL Robert 02200 SOISSONS

BALLIN Jacques 02200 SOISSONS
BAROTEAU Émile 02200 SOISSONS
BARRET Didier 02200 SOISSONS
BATAILLE Robert 02880 CROUY
BATTEFORT Maurice 02370 VALLY SUR AISNE
BATTEAUX Nadine 02200 SOISSONS
BAUDOUX Christian 75017 PARIS
BERARD Claude 02290 VIC SUR AISNE
BERNAVON Madeleine 02200 SOISSONS
BERSON Jean (Mme) 02200 SOISSONS
BERT Marcel 02600 SAINT PIERRE AIGLE
BEUGNON Solange 02200 SOISSONS
BICHET Jean 02200 SOISSONS
BIENCOURT Alain 02880 CUFFIES
BIHET Paulette 02200 SOISSONS
BLANCHARD Alain 02200 SOISSONS
BOBIN Jean 02200 SOISSONS
BOEMARE Françoise 02220 BRAINE
BORGHESE Denise 02200 SOISSONS
BOULLIE Bernard MERCIN-ET-VAUX
BOURDON Louis 02200 SOISSONS
BOUTARD Daniel 02880 BUCY-Le-LONG
BOUTET Marguerite 02200 SOISSONS
BROQUET Pierre 02200 SOISSONS
BROSSY René (Mme) 02600 HARAMONT
BUISSON Jacques (Mme) 02200 SOISSONS
BURLET Jean-Claude 60750 CHOISY-AU-BAC

CALAIS Georges 02880 CROUY
CARASSIMO DESURMONT Jean 59250 MONT-D'HALLUIN
CAUSEL André 02210 OULCHY-LE-CHATEAU
CESVET Jean 02220 PAARS
CHABAILLE D'AUVIGNY Jacques 75016 PARIS
CHARLON Louise 02200 SOISSONS
CLERC-FERTE Hélène 02200 SOISSONS
COLIN Richard 02200 SOISSONS
COLLARD-BENARD Suzanne 02200 SOISSONS
COPIN Claude 75015 PARIS
CORDONNIER Geneviève 02200 SOISSONS
COSSARD Christian 02370 VAILLY-SUR-AISNE
CREP Jacques (Mme) 02200 SOISSONS

DAMAS Madeleine 02200 SEPT-MONTS
DANTHIER Jean 13330 PELI-SANNE
DAUDRE-VIGNIER François 02200 SOISSONS
DEBORD Jean 02160 SOUPIR
DE BUTTET (M. le Colonel) 02000 ROYAU-COURT & CHAILVET
DE CARPENTIER Antoine 02880 JUVIGNY
DE CARPENTIER François 14270 MEZIDON CANON
DEFENTE Denis 02200 SOISSONS
DEHEINZELLIN Christine 02470 NEUILLY-SAINT-FRONT
DEHOLLAIN Patrice 02880 BUCY-LE-LONG
De MECQUENEM Claude 02200 SOISSONS
DEMONCEAUX François 02200 SOISSONS
DEPOUILLY Jacques 02200 SOISSONS
DERLON Cécile 02200 SOISSONS
DERMY Daniel 02200 VILLE-NEUVE-SAINT-GERMAIN
DERRIEN Pierre-Yves 02200 SOISSONS
DESCHAMPS Henri 59118 WAMBRE-CHIES
DESHAYES Jacques 02200 SOISSONS
DESJARDINS Liliane 02200 SOISSONS
DROCOURT-PETEL Paul et Mme 02200 SEPTMONTS
DROUARD Jacques 02200 SOISSONS
DUBUQUOY Marc 75009 PARIS
DUFOUR Jeanne 02200 SOISSONS
DUFRESNOY Roger 60620 VILLIERS-SAINT-GENET
DUPONT Zyk (Mme) 02200 SEPT-MONTS
DURAFFOURD Chantal 02200 SOISSONS

FELTZ Louis (Mme) 02200 SOISSONS
FERREY Jean-Marie 02200 SOISSONS
FOLLET Raymond (M. l'abbé) 02200 COURMELLES
FOURNIER Bernard 02200 SOISSONS

GAGET Raymond 02200 SOISSONS
GAYRAUD Jean-Louis 02200 SOISSONS
GENIER Marie-Thérèse 93250 VILLE-MONBLE
GOSSET Jacques (Mme) 75016 PARIS
GUERRE Roland 02200 SOISSONS
GUEUGNON Yves 02880 CROUY

HACARD François 02220 BRAINE
HACARD Jean 02200 SOISSONS
HACARD Jeanne 02200 SOISSONS
HAQUET Jérôme 02200 SOISSONS
HEBERT Georges 60164 AUTRE-CHES
HEBERT-BAUDOUX Colette 02200 SOISSONS
HENRY Jacques (Mme) 02200 SOISSONS
HERMAND Marcel (Mme) 02200 SOISSONS
HOURLIER Michel 94120 FONTE-NAY s/s BOIS

JACQUEMET (Mme) 02220 BRAINE
JANODET Denise 02200 SOISSONS
JUDAS Monique (Mme) 02200 SOISSONS

KNEPPERT Jean et Mme 75007 PARIS
KNEPPERT-GOSSET Lionel 75007 PARIS
KOLBOWICZ Jean-Claude 51100 REIMS

LACHAUX Gérard 95150 TAVERNY
LAFLEUR Guy 02200 SOISSONS
LAGUES Jeanne 02200 SOISSONS
LAMINE 02320 ANIZY-LE-CHATEAU
LANTENOIS (Mme) 02200 SOISSONS
LEFEBRE Madeleine (Mlle) 02200 SOISSONS
LEGRAND Jean et Mme 02200 SOISSONS
LEGRAND Jacques 02200 SOISSONS
LEMAIRE Véronique (Mlle) 02200 VILLE-NEUVE St. GEORGES
LEON-DUFOUR Pierre 02200 BILLY-SUR-AISNE
LEPERE Odile 02400 CHA-TEAU-THIERRY
LEPOLARD Jean-Pierre 02880 CLAMECY
LEROUX Maurice 02200 SOISSONS
LE THOREL Maurice 02200 SOISSONS
LEVIEL Lucien 02200 SOISSONS
LOBJOIS Emmanuel 02200 SOISSONS
LUSSIEZ Françoise 02200 BELLEU

LUSSIEZ Michel 02880 BUCY-LE-LONG

MAAREK Lucien 02200 SOISSONS
MAINES Clark 06457 MIDDLE-TOWN CONNECTICUT (U.S.A.)
MAROLLE (Mme) 02290 VIC-SUR-AISNE
MARTIN Claudine 02200 SOISSONS
MARTIN Daniel et Mme 02200 SOISSONS
MARTIN Gisèle (Mme) 02200 SOISSONS
MARTIN Jean et Mme 02200 SOISSONS
MASCITTI Pierre 02600 VILIERS-COTTERETS

MASSARY (de) Xavier 02210 COINCY
MATTA (Mme) 02880 CROUY
MAURICE Denis 02600 VILLIERS-COTTERETS

MAURICE Jean 02600 VILLIERS-COTTERETS

MAVIC Denise (Mme) 75015 PARIS
MENNESSON Bertrand 02200 SOISSONS
MEYSSIREL Pierre 02200 SOISSONS
MICHELOT Georges et Mme 02200 SOISSONS
MICHELOT Marguerite 02200 NOYANT ET ACONIN

MILVILLE Claude 95200 SARCEL-LES

MOUICHES Jean-Louis 02200 SOISSONS
MURAWSKI André 59162 OSTRI-COURT

NICOLAS Georges et Mme 02200 SOISSONS

PARADIS Pierre 02200 SOISSONS
PASCARD Jean-Luc 02130 ARCY Ste RESTITUE
PATOIS Louis 02600 MONTGO-BERT
PERDEREAU Maurice 02200 SOISSONS
PETIT Jeanne 02200 VAUX-BUIN
PHILIPON Joseph 02300 St AUBIN
PHILIPON Louis 02880 JUVIGNY
PICOT Claude et Mme 02300 PINON
PINAULT Pierre 02210 BEU-GNEUX
PITOIS-DEHU Marie-Agnès (Mme) 02200 SOISSONS
PODGORSKI Alain 93250 VILLE-MONBLE

POISSON Christine (Mlle) 02200 SOISSONS
POULISSE François 02200 SOISSONS

RAFFINOT Paul 75006 PARIS
RICAUME Françoise 02200 SOISSONS
ROLLAND Denis 93110 ROSNY-SOUS-BOIS

ROUSSEL Dominique 02200 SOISSONS
ROUXHET Renée 02200 SOISSONS

SALMON Marie-José 60000 BEAUVAIS
SALVAGE Yvonne 02200 SOISSONS
SAMSON Julien 02200 SOISSONS
STOPE Sylvie 02200 SOISSONS
SVRECK (Mme) 02200 COUR-MELLES

TASSIN Lydia 02880 BUCY-LE-LONG
TEALDI Jacques CH 1213 PETIT-LANCY-GENÈVE
TRANOY Jean et Mme 02200 SOISSONS

VANDER-BAUWEDE Philippe 02200 SOISSONS
VERDUN-WOIRIN Pierre 02600 LONG-PONT
VERY Gaston 02200 SOISSONS
VIAUTOUR Robert 02200 SOISSONS
VILAIN Paul 02600 COEU-VRES ET VALSERY
VOISSE Denise (Mme) 02200 SOISSONS

Distinctions :

Trois de nos adhérents, parmi les plus méritants, ont été décorés de la médaille de la Ville de Soissons :

Mesdames Geneviève CORDONNIER,
Yvonne SALVAGE,
Monsieur Jean HACARD

Tous nos compliments.

Décès :

Nous avons eu le regret de perdre les sociétaires dont les noms suivent : nous adressons à leurs familles nos condoléances.

Mme la Comtesse de la ROCHEFOUCAULD
Mme ROUSSET-VAILLANT
MM. Georges BERGERET
François DUMONT
André DUVAL
Marc FERTE
Pierre-François HECART
Marcel LAGUES
Jean LEROUX
Pierre MOQUET
Pierre SAINT-JUST
Paul WAENDENDRIES

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNEE 1993

– présidente d'honneur :	Mme Geneviève CORDONNIER
– président :	M. Robert ATTAL
– vice-présidents :	MM. Alain BLANCHARD
	Lucien LEVIEL
	Maurice PERDEREAU
– trésorier :	M. Jean HACARD
– trésorière adjointe :	Mme Madeleine DAMAS
– secrétaire :	M. Georges CALAIS
– Correspondant du centre archéologique :	M. Dominique ROUSSEL
– bibliothécaire :	M. Pierre MEYSSIREL
archiviste :	M. Maurice PERDEREAU
adjoint :	M. Yves GUEUGNON
– membre :	M. Bernard ANCIEN

Robert ATTAL – Denis ROLLAND

présentent

AMBLENY, le temps d'une guerre

(Journal d'ONEZIME HENIN 1914-1918)

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE
DE SOISSONS

© R. Attal et D. Rolland.

AVANT-PROPOS

Il y a une vingtaine d'années, peu de temps après la mort de son mari, Mme Hénin nous confiait le journal de son beau-père Onézime Hénin ainsi qu'un cahier de souvenirs sur Ambleny et plus d'une centaine de photographies. Tous ces clichés avaient été pris par son beau-père avant et après la guerre et, durant le conflit, par un autre habitant d'Ambleny M. Strasser, capitaine en retraite. Cet ensemble constituait un admirable reportage sur le village avant et pendant la Grande Guerre et nous ne doutions pas qu'il puisse un jour servir de base à une publication.

Dans une première partie, il nous a semblé utile de faire connaître au lecteur Onézime Hénin ainsi que sa famille et d'évoquer, grâce à son cahier de souvenirs, la vie à Ambleny avant le cataclysme.

Dans une seconde partie, le journal des années de guerre 1914-18 tenu avec rigueur par Onézime Hénin, vous est présenté très légèrement réduit, mais tel qu'il a été écrit, avec ses tournures locales et populaires, ses incorrections parfois, par rapport à la langue classique, mais également avec la force du vécu. La guerre vue par ce civil est relatée avec une minutie et une comptabilité méticuleuse qui confinent parfois à la monotonie mais, cette guerre au quotidien n'était-elle pas la banalisation de l'horreur ?

La partie documents et photographies que nous avons adjointe au texte colle le plus près à la réalité décrite par l'auteur et sert d'éclairage à l'ensemble. Tous les documents publiés ici sont entièrement inédits.

Les commentaires, de caractères typographiques différents, étaient indispensables pour replacer le témoignage forcément restreint de l'auteur dans un cadre plus général. De même les notes de bas de pages, volontairement nombreuses, permettent de compléter, d'éclairer le texte et de préciser les sources utilisées.

Enfin, en annexe au journal, il nous a paru intéressant de présenter quatre témoignages de soldats, deux Français et deux Allemands, ceux-là même qui combattaient à Ambleny en juin et juillet 1918, alors qu'Onézime Hénin avait dû quitter son cher village.

R. ATTAL et D. ROLLAND

1 – Onézime Henin et son épouse en 1914 devant leur maison.

I – ONEZIME HENIN ET SES SOUVENIRS

Le village d'Ambleny occupe une situation privilégiée, à proximité de la grande route qui mène de Soissons à Compiègne, non loin de la rivière et au débouché d'une vallée peuplée, celle du Ru-de-Retz. Son terroir est très étendu, doté de terres riches avec de l'eau en abondance. De tous temps, cette position favorable a permis au village de conserver une population relativement fournie et de maintenir un commerce actif.

Il y a près d'un siècle, Ambleny était un village important et dynamique, qui avait son journal historique grâce à son curé, l'abbé Letombe. C'est dans ce village qu'est né, a vécu, est mort ce reporter méconnu qu'a été Onézime Hénin.

Onézime Hénin naquit donc à Ambleny en 1863 dans le hameau de la Plaine. Il était le cadet d'une famille de six enfants relativement aisée dont le père était maçon. C'était en effet à cette époque un bon métier, car on construisait ou modernisait beaucoup de maisons. Parmi les ancêtres d'Onézime, on trouve des maçons à chaque génération. L'un d'eux fut célèbre du temps de la Révolution, c'était Martin Liénart, entrepreneur de Montigny-Lengrain sans doute le plus important démolisseur de châteaux et d'abbayes de la région. Tout comme ses frères aînés, Clovis et Armand, Onézime entra en apprentissage dans l'entreprise paternelle après avoir fréquenté l'école d'Ambleny jusqu'à l'âge de 14 ans.

Onézime aimait la vie, c'était un homme droit et posé, sans doute un peu rustique et probablement sans intuition. Enfermé dans ses habitudes il était plus tourné vers le passé que vers l'avenir. Ce n'était pas un intellectuel mais sa grande sensibilité faisait qu'il s'intéressait à tout.

On le verra tout au long de son journal, il était profondément religieux mais aussi très superstitieux. Il incarnait bien ce peuple de nos campagnes qui, à l'aube du XXe siècle, conservait bien ancré en lui les vieilles croyances des temps les plus reculés.

Doué d'une grande sensibilité et d'une immense soif de savoir, Onézime ne pouvait rester insensible à l'art sous toutes ses formes. C'est sans doute dans l'exercice de son métier qu'il prit goût à la sculpture au point de s'y consacrer totalement et de devenir monumentiste. De nombreux caveaux, tombes, calvaires du village et des environs sont dus au burin d'Onézime. On lui doit aussi les autels des églises d'Ambleny et de St Bandry.

Son goût pour l'art ne s'arrêtait pas là. La musique ne le laissait pas indifférent. Il jouait de l'harmonium puis de l'orgue à l'église et fut en 1892 l'un des cofondateurs de la fanfare d'Ambleny, la Fraternelle. Il faut dire qu'Onézime avait l'oreille musicale. En 1858, les quatre cloches de l'église avaient été remplacées. Le ton qu'elles donnaient était une quarte majeure commençant au do dièse et finissant en fa dièse. On fut plus de vingt ans sans pouvoir les accorder. On y parvint enfin en 1881, grâce aux essais persévérants des sonneurs dont le principal était Onézime Hénin, il n'avait alors que 18 ans. Mais Onézime s'intéressait aussi à bien d'autres choses, comme l'architecture, l'histoire et tout ce qui touchait à la vie de son village dont il fut en quelque sorte le reporter.

Tout au long de sa vie, il semble avoir été hanté par la nécessité de laisser le souvenir de son passage. Ainsi trouve-t-on inscrit son nom sur un calvaire de Ressons et dans une tourelle du château de Pernant etc. Mais le plus surprenant est sans doute ce morceau de bois mêlé à des copeaux que l'on a retrouvé il y a quelques années dans l'épaisseur du plancher de sa maison et qui porte cette inscription « Sciures. Neige depuis 15 jours 5 mars 1905 », suivi de sa signature. Doté d'un véritable talent de journaliste, au travers de ses notes et de son journal, Onézime nous a laissé un vivant témoignage de la vie à Ambleny avant et pendant la première guerre mondiale ainsi que des descriptions des anciens calvaires, de l'église, du donjon...

Il faut dire que dans la famille Hénin, on avait du goût pour l'écriture. Son frère Armand tiendra pendant toute sa vie un registre dans lequel il inscrira ses dettes, ses créances, les travaux qu'il effectuera chez les particuliers, le nombre de pierres qu'il extraira dans la carrière St Jean...

Dès 1890, Onézime possédait un appareil photographique et fixait sur les plaques de verre, les événements marquants du village : concours de musique de 1901, mariages, enterrements... Il tirait aussi de nombreux portraits des habitants du village. En 1918, à peine revenu dans le village, il s'empressait de remplacer son appareil photographique détruit dans les bombardements et il nous a ainsi laissé d'innombrables vues des

ruines d'Ambleny et des villages environnants ainsi que de la reconstruction de l'église.

En 1884, Onézime se mariait avec Stéphanie Hécart, elle aussi fille de maçon, ce qui n'est pas surprenant car les mariages entre familles exerçant la même profession sont alors fréquents. Ils n'eurent que deux enfants dont le premier décéda au bout de quelques mois, et le second Gaston, mort en 1970, fut le père d'un héros de la résistance qui donna son nom au stade « Pierre Hénin » à Soissons.

La famille d'Onézime Hénin, avec un enfant unique, n'est pas représentative de la famille française rurale plus prolifique, mais n'en constitue pas moins un élément symbolique : la baisse de la natalité en France est sensible depuis le XIXe siècle et s'accélère à partir de 1880 pour atteindre un seuil alarmant à la veille du conflit : le renouvellement des générations n'était plus assuré [1]. On peut ainsi expliquer au plan psychologique cet attachement viscéral, à la limite maladif, d'Onézime Hénin à son fils unique, Gaston, surgeon tardif d'une famille qui s'éteint.

A part cela, la famille Hénin incarnait bien les valeurs fondamentales qui caractérisaient le peuple de nos campagnes aux environs de 1900 : travail – religion – attachement au pays. Sans aucun bien lors de son mariage, le couple Hénin, à force de travail construisit tout au long de sa vie un petit patrimoine immobilier, pour assurer ses vieux jours, à une époque où la protection sociale était inexistante. Il est vrai que le couple Hénin ne ménageait pas ses efforts. Onézime était maçon puis monumentiste mais aussi, sonneur de cloches, fossoyeur et gardien du cimetière. Son épouse dirigeait un atelier de couture et dentelle qui employait quatre ouvrières, elle assure aussi la gérance d'une épicerie des Economiques de Reims. Comme partout à la campagne à cette époque, le ménage cultivait aussi plusieurs lopins de terre. A la fin de leur vie, les Hénin étaient propriétaires de trois maisons à Ambleny, d'une autre à Soissons et de plusieurs pièces de terre, de quoi assurer une retraite paisible.

Dès le début de la guerre, Onézime Hénin réalise qu'il est le témoin d'événements qui vont changer la face du monde. C'est sans doute pour cela qu'il entreprend d'écrire son journal, mais aussi parce qu'il a

1. Dans l'Aisne la population décroît régulièrement elle aussi : 556893 en 1881, 530226 en 1911. La France est le premier pays en Europe, où est largement pratiquée la limitation des naissances dans le mariage.

toujours été guidé par une inconsciente et impérieuse nécessité de laisser une trace de son passage sur la terre. La guerre terminée, il n'a plus rien à dire et referme son cahier. Mais il faut renseigner ces familles qui parcourent la campagne, à la recherche d'un être cher. Et puis, toutes ces tombes de soldats qui parsèment la campagne et qui attestent de la violence des combats, et du sacrifice énorme qu'a coûtée la libération de notre territoire, ne peuvent tomber dans l'oubli. Il lui apparaît donc nécessaire, ainsi d'ailleurs qu'à quelques autres personnes de bonne volonté des villages avoisinants[2], de repérer les tombes des soldats et d'en dresser la liste. Ce sera un travail considérable que de noter systématiquement les noms, classes, grades, dates de décès et régiments de ces soldats, car si une partie des tombes est rassemblée en cimetières comme au Pressoir, à la Bargaigne, au bout de Maubrun, à Véru, à Courtançon, aux Fosses en Haut et au Soulier, la plus grande partie est éparpillée sur le terrain. Le répertoire dressé par Onézime ne contiendra pas moins de 613 noms de soldats, la plupart tués lors des combats de juin et juillet 1918.

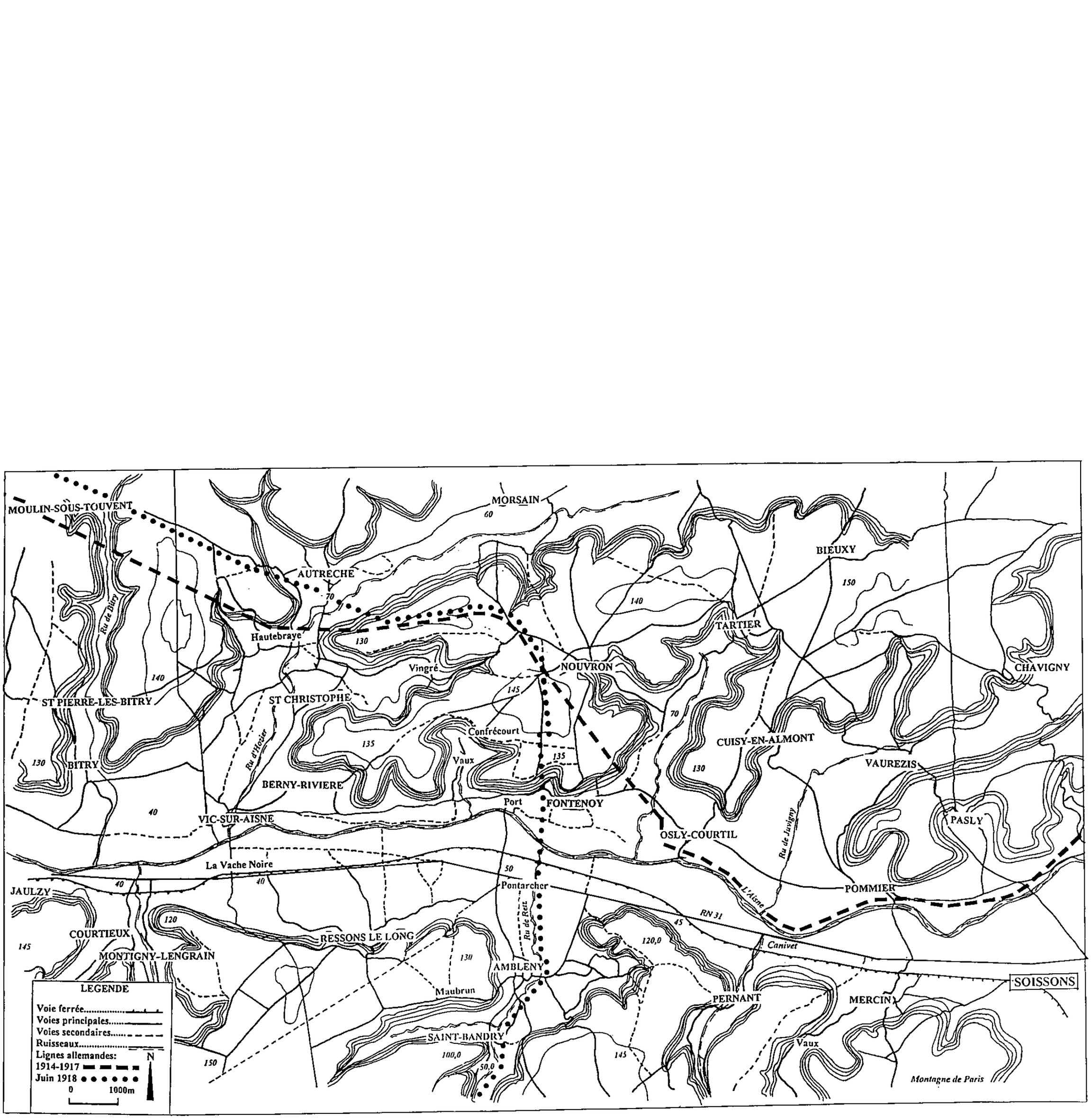
Onézime Hénin mourut deux ans après sa femme, en avril 1944. Il était alors devenu un notable de la contrée, si bien que son enterrement fut un événement pour le village. La cérémonie religieuse fut des plus imposantes, avec une assistance extrêmement nombreuse parmi laquelle on pouvait voir les curés des villages voisins. La musique tint une grande place dans la cérémonie, l'orgue tenu par l'abbé Doyen était accompagné par le hautbois de M. Nattes et par des chanteurs de la cathédrale de Soissons. Une touchante improvisation de l'abbé Doyen accompagna le rythme funèbre des cloches d'Ambleny pendant que le corps du défunt était conduit au cimetière. Puis, durant neuf jours consécutifs, la petite cloche de l'église sonna le glas, pour que personne n'oublie le décès d'Onézime Hénin, serviteur de l'église durant 74 années.

Onézime Hénin aura donc connu trois guerres, mais celle de 1914-1918 le marqua profondément par les événements dont il fut le témoin direct et par le bouleversement général des mentalités et de la manière de vivre qu'elle engendra.

Contrairement à d'autres régions françaises, le niveau de vie dans le Soissonnais avait considérablement augmenté au cours du XIXe siècle.

---

2. M Berthier de Sauvigny à Cœuvres, M Firino à Fontenoy, Mme Colson à Laversine, Mme Blanjeot à Cutry, Mme Moufflier à Villers-Cotterêts.



2 – Ambleny et ses environs.

Les progrès de l'agriculture, l'amélioration des voies de communications notamment la liaison avec Paris par le chemin de fer en 1862, firent du Soissonnais une région riche qui attirait même les travailleurs saisonniers étrangers, essentiellement des Flamands. Mais la vie dans nos villages à la veille de la guerre restait traditionnelle et, malgré une certaine amélioration matérielle, toujours proche de celle du début du XIXe siècle. Le cataclysme que fut la Grande Guerre apporta une transformation radicale de cette vie dans notre campagne. Les destructions provoquèrent la modernisation, la reconstruction, un afflux de main d'œuvre étrangère, Polonais et Italiens, qui se fixa dans les villages. Les tombes de soldats et les champs de bataille attirèrent de nombreux visiteurs, parents ou curieux, et plus rien ne fut jamais comme avant.

Mais comment vivait-on à Ambleny avant la Grande Guerre ? Les souvenirs laissés par Onézime Hénin nous en donnent une idée.

Un des traits caractéristiques des villages du Soissonnais, amplifié à Ambleny par sa forte population, résidait dans le nombre et la variété des métiers qui fournissaient des emplois à toute la population. La profession de maçon était sans doute la plus prospère puisqu'on se trouvait dans un pays de pierre de taille. En 1877 nous dit Onézime, il y avait à Ambleny deux maîtres maçons : Célestin Mora et son frère Clovis qui employaient respectivement 15 et 25 ouvriers. Tous deux exerçaient leur métier dans le village et dans les environs. L'hiver, les maçons allaient tirer de la pierre dans les carrières. Certains d'entre eux ne travaillaient pas le lundi, « ils faisaient la noce » en restant toute la journée à l'auberge. Les tireurs de pierres à cailloux cassaient les blocs de grès qu'on trouvait en bordure des plateaux à Hygnières, Les Fosses et Maubrun, pour empierrer les chemins.

Autre profession liée à la construction, les charpentiers. Les deux équipes préparaient leur bois en les sciant de long avant de fabriquer les charpentes. Il y avait deux ou trois menuisiers qui produisaient portes, fenêtres et meubles, également un tourneur fabriquant des chaises et un rempailleur de chaises. Les bûcherons et boquillons qui réalisaient les fagots étaient bien une douzaine. Les botteurs d'arbres ne travaillaient que l'hiver et exerçaient une autre profession le reste de l'année. Ils élaguaient les peupliers pour trois sous du pied en montant au sommet de l'arbre à l'aide de griffes. Ils fabriquaient des ramiers qu'ils vendaient à la criée le mercredi des Cendres. Les habitants en achetaient un lot ou deux pour confectionner des rames et des fagots.

Les moulins étaient nombreux sur le terroir, le ru de Retz en

alimentait sept. Le moulin Brûlé, le moulin de Foulon et le moulin Voirgnier fabriquaient de l'huile tandis que les moulins en Pré, de la Ville, Ancelin et de Pontarcher donnaient de la farine. Certains moulins employait un ouvrier qu'on appelait le chasse-manée. Il allait chez les particuliers chercher le grain et leur rapportait de la farine, car dans la plupart des familles on avait un four qu'on allumait une fois par semaine pour faire son pain mais aussi des pâtisseries : des ferlingues, des bolottes ou des tartons [3]. Pour la fête du village, on sortait plusieurs fournées de flans.

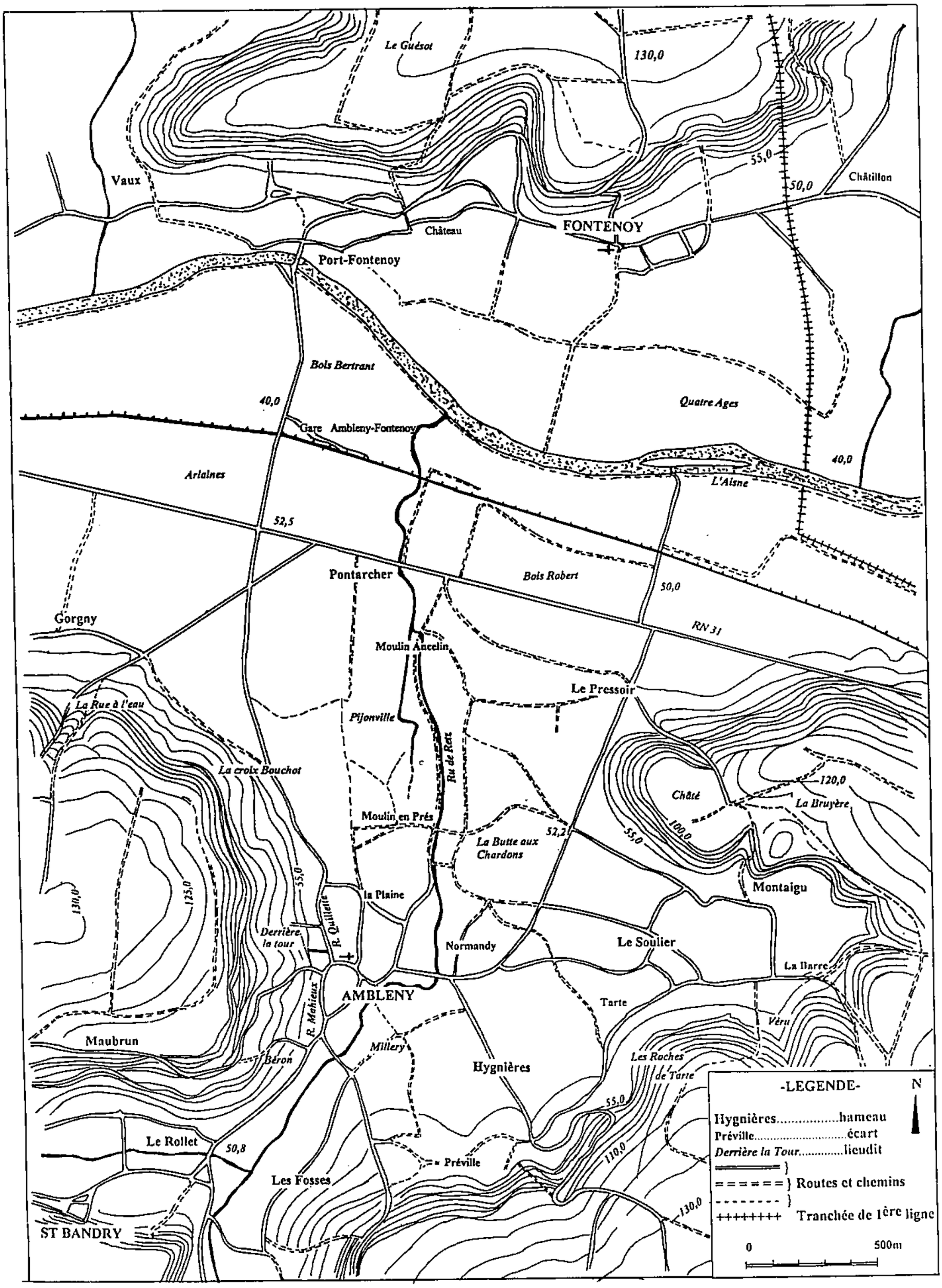
Les vignerons ont disparu vers 1880. Les vignes étaient auparavant nombreuses au Pressoir, à la Bruyère, au Soulier, au Rollet, à Beron, etc. Leur disparition entraîna celle des tonneliers et l'on en comptait encore au moins cinq à la fin du XIXe siècle. Il y avait aussi trois cordonniers qui fabriquaient des chaussures et un raccommodeur. Beaucoup d'autres métiers étaient représentés : maréchal, serrurier, taillandier, vannier, bourrelier, charron sans oublier les commerçants du village, aubergiste, épicier, boucher, boulanger, marchand de bois, marchand de vin et même un médecin et un notaire.

En cette fin du XIXe siècle, les petites industries recherchant de la main d'œuvre bon marché commençaient à s'installer dans les campagnes. A Ambleny, on recensait une fabrique de peignes et brosses et un atelier fabriquant des couronnes de fleurs d'oranger pour les mariées.

Mais tous ces métiers ne donnaient qu'un revenu médiocre et il fallait améliorer l'ordinaire en cultivant un lopin de terre. Beaucoup de familles agrémentaient cet ordinaire en élevant une vache et un cochon que l'on salait après les avoir tués et dont on revendait une partie. On attrapait les grenouilles le soir aux mois de mars et avril, éclairé d'une lanterne, on passait de fossé en fossé pour les surprendre. On allait aussi aux écrevisses car le ru de Retz en regorgeait, aux escargots et aux morilles. Les femmes ramassaient des pissenlits et du cresson dans les fossés. Tout cela était consommé ou revendu sur le marché de Soissons.

Durant la mauvaise saison, on se réunissait chaque soir en famille ou entre amis pour la veillée. Les plus modestes se rassemblaient dans une cave pour avoir moins froid car le bois coûtait cher. On se chauffait simplement à l'aide d'un «pot à couver» contenant des braises. Les

3. La ferlingue était une pâte que l'on mettait au four après avoir étalé dessus de la crème. La bolotte était une pomme entière, cuite au four, enveloppée dans de la pâte.



3 – Ambleny et ses hameaux.

femmes filaient le chanvre car chaque famille avait une roize dans les marais communaux[4].

Les fêtes familiales et populaires avaient alors une grande importance. Le jour du premier de l'an, Onézime qui était aussi sonneur de cloches, sonnait l'angélus à quatre cloches à cinq heures du matin. Les plus jeunes se rendaient chez les plus anciens présenter leurs vœux. Ils avaient l'habitude d'offrir une petite bouteille d'eau de vie de Dantzig, de cassis ou de rhum. On chauffait aussi du vin de pays dans une petite cafetière en terre que l'on accompagnait de noix. Le midi ou le soir, un grand repas réunissait toute la famille chez les plus vieux.

Au Mardi Gras, on se regroupait et les enfants allumaient de grands feux de paille sur les hauteurs. On se souhaitait également sa fête entre voisins ou en famille. La veille au soir, ceux qui allaient souhaiter la fête tiraient quelques coups de fusil à blanc en arrivant et offraient la petite bouteille d'eau de vie traditionnelle sur laquelle était accroché un bouquet de fleurs. On récitait ensuite un compliment à sa façon. Le lendemain un repas rassemblait tout le monde. Repas simple mais copieux qui était l'occasion de chansons.

La religion tenait une grande place dans la vie à la campagne. La messe dominicale était très fréquentée, mais aussi les processions qui avaient lieu une ou deux fois par an. Plusieurs Saints étaient à l'honneur dans le village et avaient leur office particulier : St Martin, patron de la paroisse, St Eloi patron des forgerons, charrons, bourreliers et cultivateurs, Ste Barbe patronne des sapeurs pompiers et Ste Cécile patronne de la musique et donc de la fanfare d'Ambleny, la Fraternelle. Les musiques municipales étaient alors très en vogue, celle d'Ambleny remportait de nombreux prix dans les concours de la région et donnait des concerts dans le village.

La première fête populaire de l'année était celle de Pontarcher, le premier dimanche après Pâques, puis lui succédaient la fête au Soulier le dimanche après la St Marc, ensuite la fête à la place Dantale le jour de l'ascension et la fête aux marronniers à la Pentecôte. La fête du village, au début de juillet, était la plus importante et durait trois jours à partir du dimanche suivant la St Martin. Petits et grands faisaient des tours de chevaux de bois. Au mois d'août, clôturaient les célébrations et festivités, la fête à Maubrun suivie en septembre de celle du Rollet.

---

4. La roize était une fosse creusée dans un marais et remplie d'eau dans laquelle on laissait rouir (tremper) le chanvre pour le ramollir avant de le travailler.

Le tir à l'arc était très en vogue dans tout le Soissonnais, mais aussi le tir au fusil pour lequel la municipalité avait construit un stand du côté des Fosses. On se rencontrait beaucoup au café pour jouer au billard, ou danser le dimanche soir (à l'auberge Sonnet), mais aussi pour boire car il faut se rendre à l'évidence, l'alcoolisme était la principale plaie de nos campagnes. Le village ne comportait pas moins de huit débits de boissons.

Mais la vie en milieu fermé avait aussi ses inconvénients. On se chicanait beaucoup. On saisissait pour un rien la Justice de Paix de Vic-sur-Aisne, ce qui nécessitait de nombreuses expertises sur place. Pour se rendre à l'audience du mercredi, les villageois empruntaient un chemin qui allait du village de Ressons à la route nationale et que l'on nommait la sente des plaideurs.

Cette vie traditionnelle qui se perpétuera encore quelques décennies dans beaucoup de régions françaises va basculer en l'espace de quelques semaines. A la fin de juillet 1914, dans notre campagne soissonnaise, personne ne soupçonnait l'imminence du cataclysme qui allait bouleverser complètement l'ancien mode de vie.

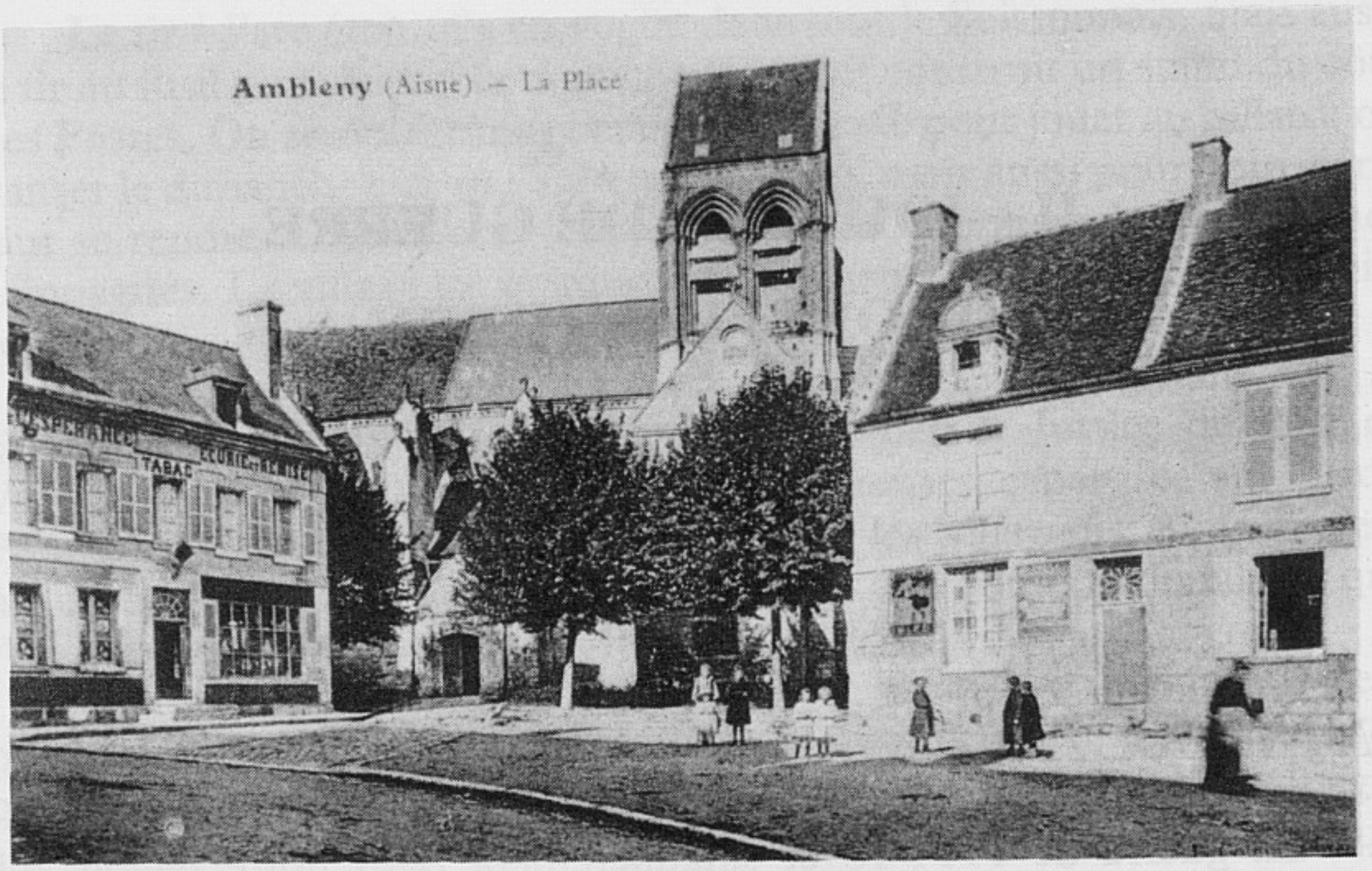
II – JOURNAL DE GUERRE D'ONÉZIME HÉNIN

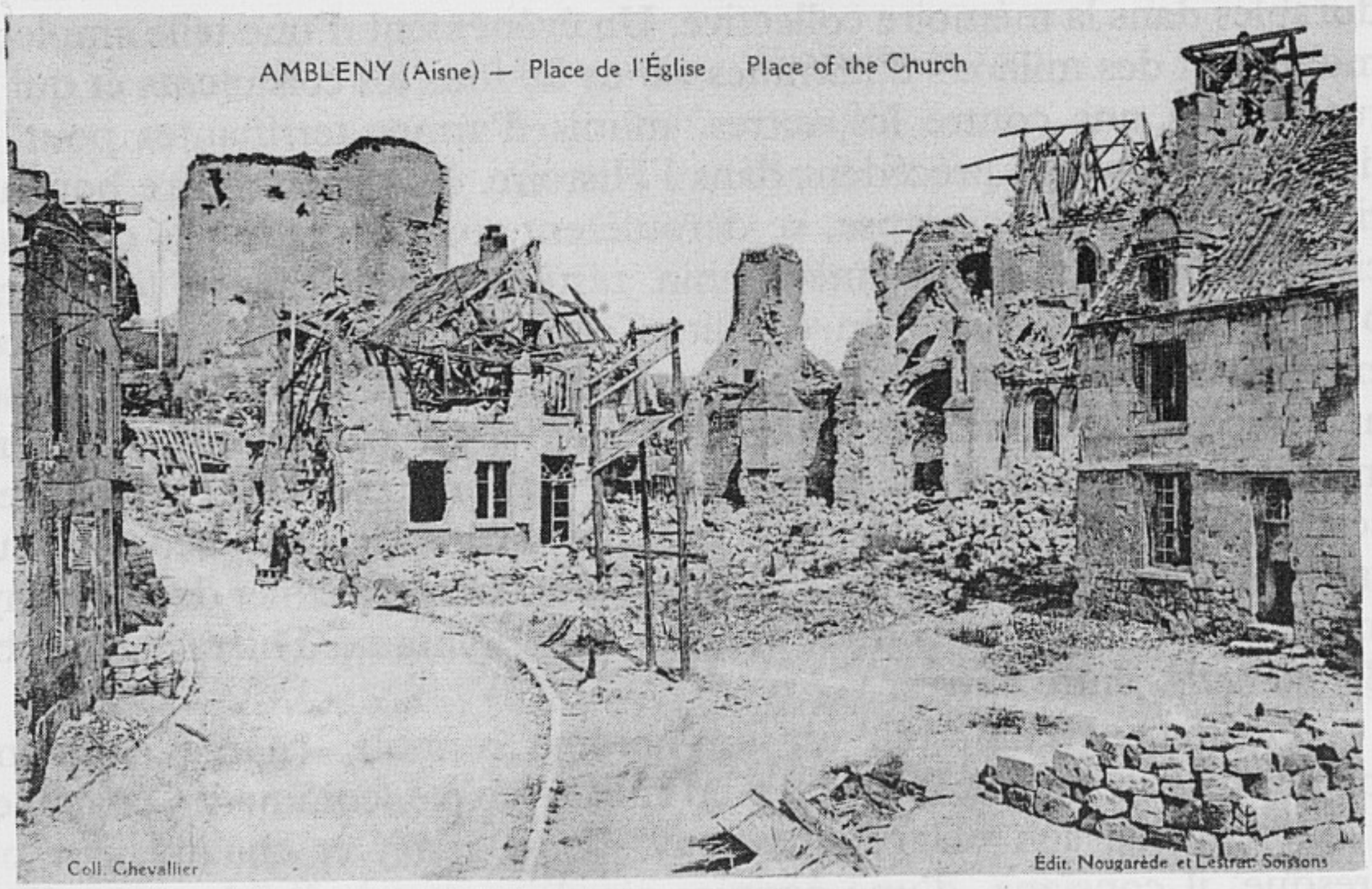
INTRODUCTION.

La guerre de 1914-18 et singulièrement dans notre région, a si profondément mutilé les hommes et la terre, qu'elle a laissé des traces durables dans la mémoire collective. Un événement d'une telle ampleur, mobilisant des millions d'hommes venus de tous les continents et qui se ruèrent les uns contre les autres, munis d'armes terrifiantes pour se détruire, était sans précédent dans l'Histoire. Et cette sombre boucherie, ces temps d'apocalypse, se déroulèrent sous les yeux des quelques civils qui, comme Onézime Hénin restèrent accrochés à leur terre pendant toute la durée du conflit. Certains témoins de ces journées exceptionnelles, conscients qu'ils étaient de la nécessité d'en laisser une trace durable, consignèrent leurs mémoires. Mais c'étaient là gens instruits, ou chargés de responsabilités administratives et religieuses, comme Monseigneur Péchenard, évêque de Soissons, M. Georges Muzart, conseiller municipal de Soissons, M. le comte Berthier de Sauvigny, maire de Cœuvres ou comme ce curé de la lointaine Thièrache, l'abbé Bergaentzlé, entre autres.

Onézime Hénin, lui, est un homme humble, chargé d'aucune mission particulière et qui aurait pu fuir la guerre, comme les centaines d'habitants de son village, Ambleny. Il est resté, et chaque jour ou presque, il consigne, d'une écriture régulière et très lisible, ce qu'il a vu et entendu ce qu'il a fait surtout. Ce témoin populaire vaut de l'or. Tout ce qu'il rapporte, d'une plume concise et sobre, est recoupé par l'Histoire, mais son témoignage a la saveur du vécu.

En fait, pourquoi est-il resté mêlé aux militaires, sous les bombes ? Il





4 – Ambleny, la place de l'église en 1914 et en septembre 1918. Malgré le bombardement journalier de septembre 1914 à mars 1917, le village n'avait subi que des destructions limitées. C'est surtout en juin et juillet 1918 que la plus grande partie du village fut détruite.

n'avance lui, aucune raison héroïque. On sent plutôt un grand amour de la terre natale et la perception vague mais persistante, que le réfugié, sans grandes ressources, peut rapidement devenir un déclassé, au mieux un objet de pitié. Si l'on doit mourir, autant mourir chez soi. Par ailleurs, Onézime Hénin, reste accroché à ses modestes biens, acquis au prix d'un labeur obstiné, disséminés dans tout le terroir : un pré, une modeste maison, une terre... Réflexe de petit propriétaire sans doute, qui connaît la valeur du travail et de l'épargne, caractéristique d'un peuple dur à la peine, qui travaille de ses mains mais qui a reçu une instruction primaire solide. Enfin la piété active d'Onézime Hénin, peut paraître originale, dans une époque de relative déchristianisation en milieu populaire, à la campagne.

« La Grande Guerre » tel est le nom donné par le peuple de France, à cet épisode sanglant de son histoire, comme si le mot « grand », englobait confusément l'héroïsme et la durée. Pourquoi cette guerre au fait ? Onézime Hénin ne se posera jamais la question, du moins dans son journal.

Comme des millions de Français, auxquels le lie une solidarité instinctive, il se résigne à souffrir pour ainsi dire naturellement, sans grandiloquence, acceptant les vicissitudes d'une guerre qui ne fait qu'ajouter aux misères des guerres passées dont le village garde la mémoire. La présence de l'ennemi, ses exactions et ses destructions, suffisent à nourrir ce sentiment : la guerre nourrissait la guerre.

Les historiens s'interrogent sur les raisons d'un conflit que d'aucuns qualifieraient aujourd'hui de guerre civile européenne. L'impérialisme ? la concurrence économique ? Des crises avaient déjà éclaté à ce sujet, en 1905 et en 1911 surtout, à cause du Maroc le tout sur un fond de nationalisme cultivé jusqu'à la névrose. La guerre de 1914-18 semblait l'aboutissement d'une décennie d'affrontements et de préparatifs militaires poussés au paroxysme. Un engrenage se mettait peu à peu en place avec l'automaticité des alliances, la prééminence des états-majors militaires sur le pouvoir politique qui mena au conflit ouvert. Tout le monde s'accorde aujourd'hui à penser que si les Etats Centraux recherchaient la guerre, les Occidentaux ne la refusèrent pas. Non plus que la Russie. La résistance à la guerre menée par les socialistes s'effondra comme château de carte, l'idée de nation l'emportant sur un internationalisme ouvrier encore incertain. En France même, le peuple renouait avec une veine ancienne : la notion de défense nationale chère aux Conventionnels et aux Communards. L'assassinat de Jaurès sonna le glas de la paix. Dûment chapitrés par leurs états-majors militaires, les

dirigeants français et ces monarques désuets qui se donnaient, avec quelle urbanité du « cher cousin », alors qu'ils s'apprêtaient à en découdre par millions de jeunes gens interposés, pensaient tous que la guerre serait courte. Elle dura plus de quatre ans et coûta à l'Europe plus de huit millions de morts, seulement chez les militaires. La France y perdit la fine fleur de sa jeunesse et une grande partie de l'élite de la nation : avec 1 350 000 tués, officiers et soldats auxquels s'ajoutent 200 000 victimes civiles pour une population d'à peine 40 millions d'âmes, elle payait parmi les nations engagées, le tribut le plus lourd. Cette hémorragie à laquelle s'ajoutaient les saignées des guerres de la Révolution de l'Empire et de 1870, faillit être mortelle. Jamais semble-t-il, un peuple n'avait été aussi prodigue du sang de ses enfants.

Le 2 août, le 67e R.I, cantonné à Soissons, part pour la Belgique acclamé par une foule enthousiaste qui l'accompagne jusqu'à la gare écrit « L'Argus soissonnais », alors que les photos qui nous restent de cette journée nous montrent plutôt des visages graves. Le 4 août, après la mobilisation générale décrétée le 10 juillet, la C.G.T. locale répand une directive nationale publiée dans « L'Argus », demandant « aux prolétaires de France de faire leur devoir tout en restant fidèles à leurs principes syndicalistes » alors qu'à Reims éclatent des manifestations spontanées mais isolées contre le rappel des réservistes. Le sentiment qui prévaut dans le Soissonnais qui reste encore massivement agricole, c'est l'inquiétude devant la perspective des moissons non encore rentrées et la résignation face à un événement grave dont on ne discerne pas encore la portée.

LES DÉBUTS DE LA GUERRE : JUILLET-AOUT 1914.

La stupéfaction d'Onézime Hénin peut surprendre : comment pouvait-il être si mal informé alors qu'il était le dépositaire du journal local « L'Argus Soissonnais » ? Justement, ce quotidien n'avait pas préparé ses lecteurs au conflit, ce qui explique l'incrédulité d'Onézime Hénin à l'annonce de l'entrée en guerre de la France. Relisons les feuilles jaunies par le temps. Certes « L'Argus » annonce dramatiquement le 29 juin, l'attentat contre le prince héritier autrichien et contre son épouse, puis il fait le silence sur l'événement qui est relégué discrètement en page 2 dès le 2 juillet. Bien plus, il compatit à la douleur de la famille impériale et condamne le terrorisme serbe : c'est dire que le journal ne s'inscrit

nullement dans l'automatisme de l'alliance militaire qui lie la France à la Russie protectrice de la Serbie et qu'il n'y prépare pas ses lecteurs. Le 23 juillet, à quelques jours à peine du déclenchement du conflit, la première page du journal local est barrée par le titre suivant : « L'assassinat de Calmette : Madame Caillaux devant les assises ». La femme de l'ancien ministre Joseph Caillaux avait en effet, tué à coups de revolver le directeur du « Figaro » qui menaçait de publier certaines de ses lettres intimes. Cette affaire tient la une du quotidien jusqu'au 26 juillet alors que les dés de la guerre roulaient sur le tapis européen. Et brusquement presque sans transition, le 28 juillet on pouvait lire en première page : « Le conflit austro-serbe. L'Europe attend avec anxiété des nouvelles. On espère encore en la paix ». Ainsi s'explique la cécité de notre chroniqueur devant les orages complexes qui menaçaient l'Europe et que la lecture de son journal ne laissait guère prévoir.

La mobilisation s'effectue à Ambleny, comme dans l'ensemble du pays sans coup férir traduisant l'efficacité du plan de mobilisation de l'armée. En quelques jours le village s'est vidé de sa substance vive masculine. On notera le réalisme rural de cet habitant d'Ambleny, très éloigné de l'enthousiasme guerrier de certains citadins : il aimerait voir le conflit retardé car dit-il, il avait du blé à couper.

Dès le début de la guerre, Ambleny se trouve sur la trajectoire du trafic ferroviaire intense qui permettra à Joffre d'acheminer ses troupes sur les deux fronts qui flambent déjà : L'Alsace et la Belgique. Onézime Hénin ausculte sans y paraître le grand corps militaire qui défile sous ses yeux. Point de triomphalisme à l'instar de la presse locale et nationale mais un réalisme prudent entretenu par ses contacts quotidiens avec les humbles acteurs du drame : le simple troupier et déjà les premiers réfugiés.

On sait que les attaques à l'Est n'ont pu percer le front allemand et se sont soldées par de terribles hécatombes, baïonnettes françaises contre canons allemands, uniformes d'opérette contre tenue feldgrau. Joffre livre bataille en Belgique et il est encore battu, à Charleroi, où les régiments de zouaves perdent le tiers de leurs effectifs. Il est alors obligé de reculer en arc de cercle de Verdun à la Somme pour protéger Paris. Les Anglais qui traversent Ambleny sont les débris du corps expéditionnaire du maréchal French qui à gauche du dispositif allié battent en retraite. Soissons et Ambleny se trouvent sur la trajectoire des chenilles humaines qui convergent sur Paris au rythme de 40 km par jour. Le 31 août, la bataille est aux portes d'Ambleny : le 1er septembre, deux mille Allemands envahissent le village, éléments avancés de l'armée de Von

Kluck, alors que Soissons tombe le 2, traversée sans coup férir par l'armée de Von Bülow.

Les trois-quarts des habitants fuient dans la nuit. Onézime Hénin lui, reste, alors qu'il doit savoir grâce aux récits des réfugiés du Nord et de la Belgique, combien l'occupation allemande est dure, écrasant sous un talon de fer les populations civiles. Tout près, le maire de Senlis est fusillé, à Soissons des maisons sont incendiées, un civil abattu.

Pourquoi reste-t-il, alors que les autorités civiles ont fui ? Amour de la terre natale et des modestes biens acquis au prix d'un labeur acharné, comme nous l'avons noté. Ce faisant, mêlé aux militaires, il partage leurs misères, mais reste un civil, jugeant avec bon sens et sobriété. Beaucoup de combattants, comme Roland Dorgelès, dans son roman « Les Croix de Bois », ont brossé un portrait peu sympathique des civils, à l'arrière immédiat du front. Le récit d'Onézime Hénin constitue, à l'opposé, une pièce à décharge.

Samedi 25 juillet.

Quand Gaston revient en permission de 24 heures avec un mal de gorge, il dit à sa mère qu'il venait d'entendre dire dans le train que l'on allait avoir la guerre, moi je n'étais pas là, j'étais allé faire de l'herbe en Normandy, je n'en ai rien su. Le lendemain dimanche 26, Joseph me dit en donnant son journal, « nous allons avoir la guerre », je n'ai pas relevé le mot n'en connaissant rien du tout. A midi, Ludovic Fageot me dit que l'on allait avoir la guerre mais qu'il voudrait bien que cela retarde de trois jours pour avoir 15 hectares de blé de coupés, je ne prends pas cela au sérieux, car je ne pouvais jamais croire une guerre aussi proche, mais le soir quand Gaston est parti et que sa mère est allée le reconduire jusqu'à la gare sans me rien dire, et quand elle revint elle me dit que Gaston n'était pas content de moi car je ne prenais pas fait et cause de sa situation et qu'il se rappellerait longtemps de mon insouciance. Je me suis rendu à l'évidence et me suis beaucoup contrarié, car j'avais l'intention ce dimanche-là de le tirer en portrait.

Lundi 27 juillet.

Je partis travailler au Pressoir mais là on ne voyait personne et on ne savait rien d'autre chose que l'on rappelait les permissionnaires.

Le mardi 28 juillet même chose, mais le soir en rentrant chez nous, Marie me dit qu'elle ne pouvait plus rester seule à la maison avec tous ces bruits de guerre que cela l'effrayait. Donc le mercredi nous décidons qu'elle ira à Compiègne voir Gaston. Elle part par le train de 6 heures du matin, elle

revient à 1 heure de l'après-midi après avoir vu Gaston et lui avoir donné de l'argent. Il lui dit qu'il espère que la guerre n'aura pas lieu, que cela s'arrangera. Le jeudi je vais encore travailler à Montaigu et au Pressoir, où l'on ne sait rien ou pas grand chose de la guerre, mais on en parle toujours beaucoup. Le vendredi je vais travailler à Montaigu, je finis le chantier à 10 heures mais au lieu de retourner au Pressoir je reviens à Ambleny. On m'apprend que mon voisin M. Lefèvre, maréchal, vient de recevoir sa convocation pour partir de suite, je décide d'aller à Compiègne voir Gaston, je pars avec M. Lefèvre. Je vois Gaston qui a son billet de sortie de l'infirmerie, mais on ne sait encore rien de la mobilisation et on ne sait pas encore quand le 54e partira.

Samedi 1er août.

Je ne vais pas travailler car il faut que j'aille chanter à la messe à St Bandry. Au moment de partir j'apprends que le 54e est parti et que l'on va mobiliser, c'est en pleurant que je pars chanter le credo à St Bandry. L'après-midi à 5 heures on sonne la grosse cloche à Ambleny, c'est un triste moment à passer, tout le monde quitte son travail pour rentrer à la maison, les gens font des provisions d'épicerie, il n'y a plus ni sel ni café, nous recevons l'ordre de la maison des Etablissements économiques de Reims, dont nous sommes gérants, que l'on ne nous enverra plus de marchandises.

Dimanche 2 août.

Je vois Martin et lui dis de ne sonner qu'une cloche au dernier de la messe, je ne voulais pas chanter ou très peu, mais Monsieur le Curé voulut chanter quand même. Je m'efforce et chante la messe comme d'habitude. Aux vêpres on n'a chanté que le salut.

A six heures du soir j'apprends par Alfrédine Demont que Gaston n'est pas parti, qu'elle l'a vu à Compiègne, qu'elle lui a parlé cela me fait plaisir. Je décide d'aller n'importe comment le lundi à Compiègne. Le Lundi à 5 heures et demie du matin, je reçois une lettre de Gaston nous invitant à aller à Compiègne le voir le dimanche, je cours à la gare mais on ne prend plus de voyageurs, je vais chez M. Decoudun pour son auto, mais il va partir à Soissons, donc force est de rester à Ambleny. Lorsqu'à 10 heures du matin je quittais la porte du jardin Louvet le facteur me donne une lettre de Gaston qu'il a jetée sur la voie à la gare d'Ambleny avec prière de me l'envoyer. Cette lettre me donne un choc terrible et me donne une crise de nerfs, pendant que j'étais dans le cellier derrière la maison. Je perds la tête et veux fermer le magasin pour pleurer tout seul. Un anneau de fer se trouvait dans la lettre, c'est cela qui ma choqué et n'osais l'ouvrir. Gaston avait passé en train la

nuit se rendant aux environs de Verdun. L'après-midi on nous dit que la guerre est déclarée, c'est faux. La guerre est déclarée par l'Allemagne à la Russie, mais nous on croit que l'on ne s'est pas encore battu. A six heures du soir M. Lebeau, instituteur, revient de Soissons avec une vingtaine d'Argus et l'on sait quelques nouvelles, mais en réalité on ne sait rien du tout, surtout pas de lettre. A quatre heures du soir je vais chercher 4 fagots aux Roches De Tarte et de là regardant le clocher Ambleny, je prie la Sainte Vierge, j'invoque Saint Martin, St Blaise, St Bandry pour qu'ils interviennent auprès de Dieu, pour qu'il conserve la vie à Gaston. En passant au cimetière je vais sur la tombe de papa le prier d'invoquer Dieu pour Gaston. J'ai promis à Dieu que si Gaston revenait nous irions ensemble le remercier sur les Roches De Tarte[5] *et au cimetière sur la tombe de papa et du petit Gaston.*

Mardi 4 août.

Pas grand chose de nouveau à Ambleny. Ambleny est triste on ne voit plus d'hommes, tous sont partis et le monde qui reste est triste. Dans l'après-midi on apprend que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France. Le soir nous recevons une lettre de Gaston qu'il a écrite dimanche étant à l'Hôtel de Ville de Compiègne dans laquelle il dit qu'il s'ennuie que nous n'ayons pas été le voir, c'est là le plus grand de nos regrets car nous le croyions parti.

Mercredi 5 août.

Jusqu'onze heures du matin, j'ai été triste de désespéré, je croyais que je ne reverrai plus jamais Gaston, mais à partir de onze heures jusqu'au soir j'ai eu plus d'espoir. On apprend que l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne parce qu'elle a violé le territoire belge, car l'armée allemande s'avance vers la France en passant par la Belgique. Nous écrivons une deuxième lettre à Gaston sans savoir où il est, c'est dur.

Jeudi 6 août.

On n'apprend pas grand chose, que la Russie a déclaré la guerre à l'Autriche et que l'on se bat en Belgique que les Allemands se conduisent comme des sauvages, qu'ils ont violé le territoire de la Hollande qui va se mobiliser aussi. A Ambleny, plus de cent trains de soldats ont passé à la gare

---

5. Le lieu-dit « Les Roches De Tarte » situé en bordure du plateau, à l'est du village, est un endroit agréable d'où on jouit d'une belle vue sur la vallée d'Ambleny. Ce lieu semble avoir tenu une grande place dans la vie de l'auteur. Bien sûr, il y possèdait une terre, mais cela n'explique pas pourquoi il y venait souvent prier. Plusieurs de ses photographies représentent cet endroit.

se rendant en Belgique. Une vingtaine de femmes de d'enfants émigrés de Verdun sont arrivés loger à Ambleny. Nous, on a préparé dans la maison Moret 6 lits pour en recevoir d'autres. Moi, j'ai battu du blé.

Vendredi 7 août.

On se réveille par un temps triste, il pleut j'ai rêvé que j'enterrais le diable au fond d'un puits, je consulte l'horoscope qui me répond « péril ». Quoique abattu, je ne me décourage pas, je redouble de ferveur, je prie Dieu, la Sainte Vierge et les Saints, j'invoque l'Ecce Homo[6] *de notre jardin, j'invoque l'église, l'orgue en mémoire de mon père, je ne sais plus à qui me réclamer pour sauver mon Gaston. L'après-midi je finis de battre le blé, le soir on apprend par l'Argus que les Belges se battent avec dévouement et que l'Angleterre fait la guerre sur mer, encore une journée de passée. Comme tous les soirs avant de me coucher je prie Dieu dans la chambre de derrière où je monte au grenier et par la fenêtre du pignon, regardant du côté de l'Est, j'envoie ma bénédiction à mon cher Gaston.*

Samedi 8 août.

On se réveille par un beau temps, après avoir prié Dieu pour Gaston je travaille. Je mets du vin en litre. A onze heures vingt on entend quatre coups de canon dans la direction de Reims, cela nous serre le cœur. On ne peut manger à midi. On ne reçoit toujours pas de nouvelles des soldats, le soir les nouvelles les plus fantaisistes nous parviennent, on dit que les Français sont à Mulhouse, qu'il y a mille Allemands de tués et quinze mille Français, qu'un bataillon de chasseurs à pied français a été détruit – quatre-vingt pour cent de morts – cela me fait frémir. J'ai prié de plus en plus pour Gaston. Je prierai davantage.

Dimanche 9 août.

Très beau temps, rien de nouveau, le matin à la messe on prie pour les soldats, à Vêpres on chante le Miserere. Après-midi j'ai eu la visite d'un cycliste estafette qui venait de Laon, Soissons, qui se rendait à Villers et Senlis. Il me dit bien des détails de la guerre, il me dit que Gaston c'est à dire le 54e, est encore à Châlons. Cela me console encore un moment, le soir on lit « l'Argus » qui donne des bonnes nouvelles, en général des armées de la France et de la Belgique. Le Portugal a déclaré la guerre à l'Allemagne.

---

6. Représentation du Christ couronné d'épines et portant un roseau en guise de sceptre.

Lundi 10 août. Saint Laurent.

Journée de grande chaleur. J'ai été déchaumer le matin derrière la tour, l'après-midi arracher des pommes de terre au Soulier, où j'apprends que des lettres de soldats sont arrivées. Je reviens à Ambleny, il y en a une chez nous de Gaston, qui nous apprend que le 3 août, après 14 heures de chemin de fer, il est arrivé à Sampigny dans la Meuse, il ne nous dit pas grand chose car il vient d'y arriver. Comme nouvelles sur les journaux il n'y en a pas, c'est à croire qu'elles ne sont pas bonnes. On dit que les Français sont à Colmar, mais suivant les journaux il y aura de grandes batailles où l'on tuera beaucoup d'hommes, cela nous fait frémir et prier davantage pour Gaston.

Mardi 11 août.

La nuit n'a pas été bonne malgré la lettre reçue hier, nous croyons savoir que Gaston est aux environs de Metz et qu'il est au feu, cela nous brise d'angoisse. Le matin je vais déchaumer derrière la tour, j'entends à chaque instant les trains qui passent à la gare et les autos sur la route, je continue mon pèlerinage de prières auquel j'ajoute une station au petit frère de Gaston. A une heure nous recevons deux lettres de Gaston, une de St Maurice et l'autre de Woël, toutes deux du même jour. Il nous dit que les hostilités sont commencées, que c'est la 6e compagnie qui est en avant, cela nous crève le cœur, nous nous en remettons à la volonté de Dieu. Il nous dit que André Parmentier de Ressons lui a donné de la soupe et du café à minuit. Je pars aussitôt à Ressons chez ses parents, leur donner des nouvelles. Ils n'en avaient pas reçues.

Mercredi 12 août.

Journée très chaude 30º à l'ombre, rien de nouveau du côté de la guerre, pas de journaux. Nous avons écrit à Gaston. Le passage des trains semble arrêté aujourd'hui.

Jeudi 13 août.

Rien de nouveau encore aujourd'hui, toujours de la chaleur, ici comme guerre ce qui choque le plus c'est le manque d'hommes et le passage des trains sans discontinuer. Quel roulement triste et sonore. On a entendu le canon dans la journée, on dit que cela vient de Belgique, car on s'attend pour demain à une grande attaque, nous croyons espérer que Gaston n'est pas de ceux-là

Vendredi 14 août.

Grande chaleur encore. Nous avons reçu une lettre de Gaston, lettre de famille de 8 pages qui est bien consolante. Elle est datée du 5 août ce qui fait

8 jours de voyage. Elle renferme 3 images de souvenirs, une à son père, une à sa mère, une à sa grand-mère. Il y a tout pour que Dieu exaucera sa prière et la nôtre, car il est vraiment fervent. Sur les journaux on sent que l'on est en train de se battre, ou que cela ne sera pas long.

Samedi 15 août.

La nuit a été mauvaise pour Marie. Les trains ont circulé toute la nuit, Marie n'en a pas dormi. La fenêtre de derrière restant entrouverte, elle fut obligée d'aller la fermer pour ne plus les entendre. J'ai été à la messe à St Bandry. A Ambleny, on n'a pas sonné d'angélus la veille ni le matin, et une cloche au dernier de la messe. Quand j'ai arrivé à l'orgue pour commencer la messe, un soldat réserviste était là presque à la place de Gaston, cela m'a fait mal, je ne pouvais chanter l'introït, j'en ai tremblé jusqu'à la fin de la messe. Monsieur le Curé a très bien prêché, il a parlé de la Vierge et des soldats, quand il a descendu de la chaire presque tout le monde pleurait. L'après-midi il a fait de l'orage, il a plu beaucoup. On a fait les vêpres tout de même. Nous n'avons pas de nouvelles de la guerre, comme les autres jours nous prions la Ste Vierge avant de nous coucher.

Dimanche 16 août.

Il y a deux jours c'était l'anniversaire de la mort de mon père. Aujourd'hui c'est l'anniversaire de la mort de mon beau-père. L'un, le premier, en 1897, et le second en 1893. Voilà déjà bien du temps de passé depuis ces morts, mais quel est l'avenir ? Ce matin en ouvrant le journal, je vois que les Allemands ont jeté des bombes en aéroplane sur Woël. Je tremble pour Gaston, pas de nouvelles extraordinaires sur les journaux, quelques escarmouches, toutes aux alentours de Gaston. A la messe il y avait beaucoup de monde, on prie pour les soldats ainsi qu'à Vêpres, ah si Gaston avait été là, il aurait été fier de voir prier les paroissiens à Ambleny pour les soldats. On sent revivre la foi. Enfin voilà encore une journée de passée, pas gaie, à quand la dernière, et qu'il nous revienne.

Lundi 17 août.

Rien de nouveau aujourd'hui, pas de nouvelles de Gaston, sa mère est allée à Soissons chercher des marchandises qui sont rares et chères, moi j'ai resté à la maison et n'ai rien appris de la guerre.

Mardi 18 août.

Nous avons reçu une lettre de Gaston, qui nous apprend qu'il est dans une ferme, qu'il a couché dans un bois puis qu'il va retourner dans ses

tranchées. Elle date du 6 août cela fait plaisir, mais on se dit depuis ce temps qu'est-il devenu ? Marie est retournée à Soissons, hier elle était allée chercher du sucre et on ne lui a rien donné, on s'était trompé. On n'apprend pas grand chose de la guerre, quoique nous ayons lu quatre à cinq journaux.

Mercredi 19 août.

Ce matin nous avons encore reçu une lettre de Gaston datée du 10 août dans laquelle il nous dit qu'il ne s'est pas encore battu, qu'il n'a pas encore vu de Prussiens, qu'il a grand-faim d'en voir pour se battre pour nous. Nous aimerions mieux qu'il n'en voie jamais, au moins il ne lui arriverait rien. Dans les journaux d'aujourd'hui il n'y a rien de nouveau comme fait de guerre. J'ai gratté les allées du jardin, cela me fait du mal. Je pensais qu'elles avaient été faites la dernière fois par Gaston. Après 4 heures, j'ai rangé sa chambre, rangé ses habits. Cela me faisait du bien

Jeudi 20 août.

Nous avons écrit à Gaston pour la septième fois avec une enveloppe de la poste, soit disant qu'elle arriverait plus tôt. La dernière avait été une carte, une vue d'Ambleny. De la guerre nous ne savons pas grand chose, on nous dit toujours qu'il doit se faire une grande bataille et que les Allemands sont entrés en France par Givet qu'il y a des trains de blessés qui sont dirigés dans le midi de la France. Le soir on apprend la mort du Pape.

Vendredi 21 août.

Au matin Manliline[7] *reçoit une carte de Gaston qui est datée du 13 qui lui dit « ne t'en fais pas », mais ne dit rien autre chose. A 10 heures nous en recevons une aussi représentant le cloche de Woël, datée également du 13 nous disant « bonne santé lettre suit ». Je travaille à la maison Moret pour faire quelques petites réparations, car elle est louée à Mme Marchal, de la guerre on ne sait pas grand chose.*

Samedi 22 août.

Le temps est beau on apprend par les journaux ce matin que les Allemands sont à Bruxelles et qu'ils sont en France, mais qu'en France on les repousse tandis qu'à Bruxelles ils sont 10 contre un Belge, ils sont donc plus forts. Je continue à travailler à la maison Moret. On a déménagé les 6 lits qui y étaient installés pour les émigrés car on croit qu'il n'en viendra plus.

---

7. Surnom donné à la belle-mère d'Onézime : Louise Hécart.

Midi, hier à cette heure il ne faisait plus clair. Je disais, on croirait être à l'éclipse de 1912. Cela me rendait triste, je pensais à ce qui pouvait bien se passer à la frontière, je croyais que le temps se mettait de la partie pour nous rendre triste, c'était vrai, c'était l'éclipse, je l'ai vue aujourd'hui sur le journal. Aujourd'hui on a entendu le canon toute l'après-midi, on dit que l'on se bat entre Hirson et Givet, nous nous demandons si Gaston est dans cette bataille. L'après-midi on apprend par les journaux que le canon que l'on entend est de Paris, que c'est des essais de nouvelles pièces, le soir rien de nouveau.

Dimanche 23 août.

On apprend le matin que la grande bataille en Belgique est commencée, ce sera long et terrible. A la sortie de la messe nous recevons une lettre de Gaston datée du 14 août. Il nous dit qu'il a reçu une lettre de nous, cela lui fait plaisir et pleurer en même temps, il nous donne l'inscription qu'il fallait mettre sur sa tombe, mais l'administration l'a rayée. Il était toujours à Woël, mais il comptait partir bientôt. Après-midi j'ai redoublé mes prières, j'ai été à la croix des Pas de St Martin, j'y ai lu l'office de St Martin (ancien) d'un bout à l'autre et quittant de là, j'ai été aux Roches De Tarte prier, dans l'espoir que Gaston nous reviendrait.

Lundi 24 août.

Nous lisons les journaux du matin, ils ne sont pas rassurants. Les Français ont eu une défaite en Lorraine et on se bat fort en Belgique. Ils disent que nous avons perdu 10.000 hommes à Nancy et 50 canons. Le soir on nous apprend que les Allemands sont entrés dans Lunéville. Il a passé aujourd'hui à la gare d'Ambleny 3 trains de blessés, nous sommes de plus en plus inquiets. Nous nous demandons si Gaston est déjà blessé, si il est dans ces trains ou si il est tué. C'est des terribles moments à passer, mais que sera l'avenir ?

Mardi 25 août.

Plus de nouvelles de Gaston. On apprend par les journaux que la grande bataille est commencée de Metz à la Belgique, mais on ne sait rien de ce qui se passe. On sait qu'il y a beaucoup de blessés et tués. A Ambleny il passe trois à quatre trains de blessés par jour. Oh, quelle inquiétude ! Quand donc ces malheureux jours seront-ils passés ? Aujourd'hui j'ai déménagé Mme Marchal mais il a fait un orage à partir de 4 heures. Il y aura demain l'enterrement de Mme Bricout et à St Bandry celui de Mlle Sauteret, il faut que j'aille aujourd'hui faire la fosse à St Bandry et sonner l'angélus.

Mercredi 26 août.

Le matin je continue à déménager Mme Marchal, j'apprends que la postière a été réveillée cette nuit et qu'il faut qu'elle règle ses comptes, paye ses employés et enlève son reste d'argent et de timbres de toutes sortes. Cela va mal à la frontière. Les Allemands vont venir en France. On lit dans les journaux que la grande bataille va toujours, que la quantité de blessés et de morts est énorme, les nouvelles ne sont pas bonnes en général. Où est Gaston maintenant ? Cela est terrible, surtout quand on va se coucher dans un lit à l'abri, mais lui où est-il couché, par terre ? à la pluie ? car il pleut depuis hier. J'ai été sonner l'angélus à St Bandry, j'ai sonné bien fort la cloche pour que Gaston l'entende, mais non, non rien bien entendu.

Jeudi 27 août.

Je suis parti du matin à St Bandry, c'est le jour de l'enterrement. Nous avons appris que le 6e corps s'était battu, donc le 54e a donné. Qu'est devenu Gaston, où est-il, pas de nouvelles. On dit que les Allemands sont dans le département de l'Aisne. Enfin, il faut attendre. L'enterrement de St Bandry est fait. C'est triste une fille de 19 ans, encore son père a eu la consolation de la voir mourir, de lui donner des soins et enfin d'avoir son corps au cimetière. Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement, il a plu et tonné tout le temps que nous avons rebouché la fosse.

Vendredi 28 août.

Nous avons reçu une lettre de Gaston datée du 18 août, de St Maurice, il nous dit qu'il n'est pas aussi bien qu'à Woël, car ils sont bien plus nombreux, il nous dit qu'il a vu bombarder Mars-La-Tour et qu'avec de l'argent on ne peut rien avoir. C'est dur, et dire que nous, nous ne pouvons rien faire pour lui. Nous lui écrivons de suite et lui envoyons du papier car il ne peut plus en avoir. Nous n'avons pas cacheté la lettre pour qu'elle lui arrive plus tôt. En fait de guerre on ne sait rien de bien beau, les Allemands arrivant de plus en plus près.

Samedi 29 août.

Je vais arracher des pommes de terre au Soulier, à dix heures du matin on entend le canon venant du côté Nord, probablement de St Quentin ou de Guise. On apprend que Longwy est pris par les Allemands. A Ambleny, il a passé des émigrés venant de Guise allant à Villers-Cotterêts. Ils sont en voiture de toutes les façons. A quatre heures, il a passé six avions allant de Soissons à Compiègne, on sent que la guerre approche. A Soissons, il y a déjà du monde de parti.

Dimanche 30 août.

Pas de nouvelles de Gaston, pas de lettre de venue de la poste, ni de journal. A dix heures du matin, les Anglais arrivent à Ambleny, ils se campent dans les côtes du Rollet, des mauvaises nouvelles nous arrivent de Guise : l'armée française n'a pu empêcher les Allemand d'entrer en France. On nous dit qu'ils sont aux environs de La Fère. Il passe toujours des émigrés du Nord, où vont-ils ? Ils ne le savent pas, dans une journée ou deux ce sera certainement notre tour, il faudra nous sauver aussi et tout abandonner. Tous les hommes qui gardaient la voie de chemin de fer ont été renvoyés après-midi cela va très mal. Enfin je vais encore prier pour Gaston de qui nous n'avons plus de nouvelles.

Lundi 31 août.

Après avoir passé une partie de la nuit à ranger ce que nous voulions cacher en cas d'incendie et en cas d'invasion des Allemands, nous nous couchons et dormons très mal. Le matin nous travaillons de nouveau à cacher ce que nous voudrions qu'il nous reste. Les Anglais arrivent toujours à Ambleny, mais cette fois de la route de Soissons. Si Gaston les voyait il serait fier que la maison où il est venu au monde en ait hébergé autant, quoique tous n'étaient pas honnêtes. Il y avait parmi ces Anglais le fameux boxeur anglais Charpentier[8]. il est bien resté chez nous deux heures. Aujourd'hui lundi nous cachons ce que nous voulons préserver du pillage, ou des flammes. Ah si Gaston voyait sa mère ranger et cacher tout ce qui lui appartient et pleurer en embrassant article par article, oh que cela est pénible et toi mon cher Gaston où es-tu ? nous n'en savons rien, plus de nouvelles, plus de journaux. Oh affreux moments pour lui et pour nous. Le 31 août, les Allemands étaient à Nouvron-Vingré, j'ai caché toute la journée. C'est le 31 que l'on fit sauter les ponts de Soissons, Pont Neuf, Pasly, Pommiers à 7 heures du soir, Port à 10 heures 30 du soir, et une deuxième fois à 1 heure 30. C'est également là que les uhlans venant de Fontenoy furent attaqués par les Anglais sur le pont de Port. Il y fut tué plusieurs chevaux et deux Allemands. On entendait le canon de la direction de Compiègne, cela donne la peur aux trois-quarts des habitants d'Ambleny qui se sauvent dans la nuit du 31 au 1er septembre. Que c'était triste de voir partir tous ces gens là à deux heures du matin avec chevaux et voitures et un peu de mobilier. Ils montaient la montagne Hygnières. Où ont-ils été ? je n'en sais rien.

---

8. Il s'agit en fait du champion français Carpentier, qui était détaché dans l'armée anglaise.

1er SEPTEMBRE-23 SEPTEMBRE 1914.

Les Allemands qui traversent Ambleny se ruant sur Paris tout proche, participeront à la bataille de la Marne que Joffre et Galliéni livreront et gagneront : Onézime Hénin en entend les échos avec un bruit de canonnade venant de l'Ouest qui culminera le 10 septembre. Pour la compréhension du récit d'Onézime Hénin nous rappellerons les grandes lignes, de cette gigantesque bataille qui se déroula du 6 au 10 septembre.

Le 5, les troupes allemandes sont en vue de Paris quitté par le gouvernement. Le général Galliéni organise la défense de la capitale, alors que les armées alliées s'arc-boutent sur la Marne. La deuxième armée de Von Bülow devait marcher sur Paris, alors que la première armée de Von Kluck resterait en retrait, en flanc-garde pour protéger le flanc droit de Von Bülow. Or ce dernier a un jour de retard sur Von Kluck – nous l'avons constaté sur le terrain localement – et entreprend un mouvement tournant vers le sud-est afin de prendre à revers les Français. Ce faisant, il s'écarte de la deuxième armée et offre son flanc droit à la VIe armée de Maunoury ramenée de l'Est vers Paris par le polytechnicien Joffre qui utilise à merveille les voies ferrées. Des aviateurs alertent Galliéni de ce changement inespéré de cap. Il convainc Joffre de s'engouffrer dans la faille pour couper les armées allemandes : après d'âpres combats ces dernières sont battues et traversent précipitamment l'Aisne. Ce sont ces soldats qu'Onézime Hénin voit passer à Ambleny et se diriger vers la rivière Ils s'établissent sur les plateaux escarpés de la rive droite où les Français essaieront vainement de les déloger. Von Kluck s'est replié sur Cœuvres. Le maire de la commune, Berthier de Sauvigny[9] l'observe au milieu de son état-major : il ne semble nullement accablé par les conséquences de sa faute stratégique. Au contraire, d'une assurance hautaine du moins en apparence, il prépare le repli de son armée sur la rive droite de L'Aisne. Nous sommes renseignés sur les furieuses batailles qui ont ensanglanté les bords naguère paisibles de la rivière, par le témoignage d'un écrivain, Emile Clermont, engagé en première ligne et qui tombera en 1916[10]. Onézime Hénin n'en verra que des épisodes désordonnés et lointains. Le 238e R.I auquel appartient Emile Clermont, traverse Ambleny sur les pas des Allemands, le 12 septembre. Il passe L'Aisne sur un pont de

9. Pages d'histoire locale, Berthier de Sauvigny, Soissons 1921.
10. Le passage de l'Aisne, Emile Clermont, Grasset, Paris 1921.

bateaux car le pont de Port Fontenoy a été détruit par les Français le 1er septembre pour ralentir l'avance allemande. Le régiment réussit à prendre pied, à mi-pente et se fortifie dans le château de Fontenoy, appartenant à M. Firino [11]. Il y est violemment bombardé depuis Nouvron ; mais il arrive à déboucher sur le plateau, après de furieuses charges à la baïonnette. A la faveur d'une relève mal préparée, les Français sont rejetés dans la vallée. Ils s'accrochent alors et reprennent la ferme de Confrécourt. Appuyés par l'artillerie qui tire depuis les hauts d'Ambleny au moyen de 75, ils reprennent le plateau jonché de cadavres. La bataille aura duré 8 jours du 12 au 20. Désormais le front se fige dans notre région, les Allemands occupant les plateaux escarpés au nord de l'Aisne, les Français se fortifiant dans la vallée et s'étant aménagé un glacis sur la rive droite de la rivière.

En même temps que le 238e R.I, d'autres régiments, le 305e R.I., le 321e R.I., articulés dans la 126e demi-brigade commandée par le lieutenant-colonel Andlauer, un colonial impitoyable, essaient de s'emparer des plateaux nord de L'Aisne. Ces furieuses batailles de septembre, puis de novembre obéissent au même scénario : les soldats s'élancent des minces tranchées creusées dans une terre détrempée et sont fauchés par la mitraille allemande. Un peu de répit et, c'est quelques heures plus tard, des hommes qui tentent de s'approcher des tranchées adverses et qui tombent par pans entiers. Les journaux de marche de ces régiments, dans leur laconisme militaire, répètent tous la tragique réalité : « le 305e R.I ne peut déboucher car les sections sont anéanties au fur et à mesure qu'elles essaient de franchir le parapet ». « Une faible partie des compagnies qui doivent donner l'assaut parviennent à progresser car les autres sont détruites par le feu ennemi. » lit-on dans le journal de marche du 321e R.I les 9 et 11 novembre. Là encore comme pour le 238e R.I, les pertes sont effroyables, le 305e R.I, du 12 septembre au 20 janvier par exemple, ayant perdu 1436 hommes sur 2000.

La 63e Division qui tient la région d'Ambleny a été sévèrement éprouvée par les combats de septembre et de novembre. Ses pertes

---

11. Roger Firino, conseiller général du canton de Vic-sur-Aisne, ancien député de l'Aisne, mort en 1928. Une lettre conservée au château de Fontenoy, écrite par un combattant de septembre 1914, raconte comment M Firino empêcha les Allemands de reprendre Fontenoy le 13 septembre. Ce soldat du 298e écrivait : « ...c'est donc à l'attaque du soir, sur votre commandement, avec un simple sergent, que nous avons repoussé l'ennemi. Je n'oublierai jamais que c'est vous, de votre tour, qui nous serviez de guide pour repousser les Allemands. Sans vous, moi et mes camarades survivants, dormirions peut-être leur dernier sommeil avec leurs camarades qui sont tombés près du château. »

sont impressionnantes mais réparties d'une manière inégale : à eux seuls les régiments d'infanterie de la Division supportent 97% des morts, blessés et disparus. Le déplorable état sanitaire de la Division se traduit par le nombre impressionnant de malades évacués pour diarrhées, maladies contagieuses, état fébrile et qui croît avec l'arrivée de l'hiver : 331 en octobre, 508 en novembre, 520 en décembre, 778 en janvier[12] (fig. 5). Les hommes, mal nourris, le plus souvent immobiles dans leurs tranchées boueuses exposés aux rudes conditions climatiques de L'Aisne, supportaient difficilement, dans les débuts de la guerre-troglodyte, ces changements drastiques dans leur existence.

On s'explique mal aujourd'hui une pareille obstination dans la boucherie. Le général Joffre considérant que l'ennemi occupait une portion du territoire national, estimait que le commandement sur le terrain ne devait tolérer aucun recul et « grignoter » l'adversaire. Ce faisant, la symbolique de la terre l'emportait sur celle de l'homme, ce qui risquait de faire fondre l'armée française par un égouttement fatal.

En même temps que se déroulait cette sanglante bataille de Fontenoy, un combat aussi âpre, dont Onézime Hénin percevait les échos venus de Soissons, opposait la 45e division coloniale du général Ditte, aux Allemands solidement retranchés sur les plateaux aux pentes rudes dominant Crouy et Vauxrot. Les tabors marocains et les zouaves essaieront vainement de déboucher sur le Chemin des Dames, aux lignes dures, aux ravins mortellement verticaux. Le futur maréchal Juin y sera gravement blessé. Alors, sous la pluie, dans la boue, les combattants épuisés s'enterrent. Le front se stabilise des Vosges à Soissons, mais à l'ouest de cette ville c'est le vide, jusqu'à la mer. Chacun des adversaires va essayer de tourner l'autre en une série de batailles féroces sur la Somme, en Artois et dans les Flandres, de la mi-septembre à la mi-novembre. La guerre devient statique et les hommes renouent avec les habitudes préhistoriques : ils fouissent les sables des Flandres, la craie de Champagne, les argiles de l'Argonne, pour y trouver un abri précaire contre le froid et les bombes.

L'artillerie a joué un rôle considérable dans les premières batailles et son emprise sur le sort de la guerre deviendra prépondérant. Onézime Hénin l'a bien compris depuis son perchoir d'Ambleny pendant la bataille de l'Aisne. Plus de la moitié des pertes en vies humaines, écrira le général Barret, commandant le 14e corps d'armée, est due à l'artillerie

12. Service historique de l'armée de terre, 22 N 382, état des pertes de la 63e D.I.

lourde allemande. Or, dans ce domaine les Français sont surclassés par le nombre et par la qualité. Seul le 75 a prouvé sa mortelle efficacité mais il a été fait une telle débauche d'obus pendant la bataille de la Marne, que fin septembre il ne reste en moyenne que 7 obus par pièce. Tout juste si les usines du Creusot commencent à livrer les premiers canons de 105 : seulement 3 batteries sont en action en septembre sur le front et Onézime Hénin décidément bien informé, note l'installation d'une de ces batteries à Ambleny. L'artillerie qui s'est installée sur les hauts du

Tableau des pertes, malades & éclopés du 1er au 31 octobre 1914

Corps de troupe	Blessés	Tués	Disparus	Totaux des malades évacués	Courbature ou embarras gastrique fébrile	Diarrhée	Maladies contagieuses	Éclopés évacués	DATES. / HISTORIQUE DES FAITS.
238e d'Inf.	127	21		143		24		8	
216e	79	55		63	14	4		19	
298e	250	45	45		37	6		52	
292e	194	94	136	12	8	1	1	24	
305e	104	41	11	53	29			64	
321e	105	28	4	25	24	1		2	
14e Dragons	"			7	1	2		1	
16e Artillerie	8	1		6	5	1			
36e	5			12				5	
53e				1					
Cie 2e du Génie	19	3		5	1			14	
Cie Équip. de Pont				4					
Brancardiers	3								
Cie Parc du Génie									
	894	288	196	331	119	39	1	189	

Chiffres compris dans le total de 331 malades.

En ce qui concerne, plus spécialement le combat des 3, 8 et 30 [illegible] les entrées aux ambulances, et 3 nous donnent :

5 – Tableau des pertes de la 63e division au cours du mois d'octobre 1914. On remarque que les régiments d'infanterie sont les plus touchés contrairement aux régiments d'artillerie et de dragons. A noter aussi l'importance du nombre des évacués pour maladie qui est en contradiction avec les rapports de la prévôté qui font continuellement état d'une situation sanitaire satisfaisante.

village balaie la vallée de l'Aisne et les plateaux de la rive droite. Son importance est décisive. Sans elle, toute attaque est vaine. Onézime Hénin mentionne le nombre considérable de chevaux abreuvés et nourris dans le village. Une batterie nécessitait pour ses déplacements de 70 à 80 chevaux, ce qui impliquait des réquisitions massives d'avoine. L'artillerie exigera donc autant de l'industrie que de l'agriculture et servira de moteur à l'industrie de guerre. Enfin, au service de l'artilleur-roi, l'aviateur, l'aérostier, l'observateur parfois juché dans un clocher, ce qui explique l'acharnement des canons à détruire les églises.

Mardi 1er septembre.

Les Allemands arrivent à Ambleny, où ils logent au moins à deux mille. Le premier Allemand entre chez nous demander du pain, on lui en donne un petit. Ils achètent de la marchandise qu'il payent avec de la monnaie allemande, mais dans la soirée il n'y a plus d'électricité, nous n'en sommes plus maîtres, ils volent autant qu'ils achètent, il payent le prix qu'ils veulent. C'est une terrible journée pour nous, cela nous déchire le cœur de penser qu'il faut donner tout ce que l'on a à ceux qui en veulent à la vie de Gaston. Dans Ambleny partout où il n'y avait personne dans les maisons, ils ont fait des dégâts, enfoncé les portes, tué les poules, canards, vidé les caves. Nous, ils ont enfoncé la porte de la cave à la maison Louvet, mais n'ont pas entré dans la maison. Le soir on voyait une forte lueur dans la direction de Pommiers, c'était sans doute un incendie, nous avons été coucher très fatigués et avons assez bien dormi, mais vers trois heures du matin, on entendait deux coups de canon, c'était une alerte et les Allemands partirent aussitôt.

Mercredi 2 septembre.

Le peu de monde qui restait à Ambleny, en restait-il deux cents ? se racontent les orgies que les Allemands ont faites dans les maisons où il n'y avait personne. Une vingtaine de uhlans arrivent à Ambleny vers 11 heures du matin, ils viennent chez le maréchal et viennent chez nous, achètent des marchandises. Là ils ne sont pas nombreux et pas méchants. Il passe beaucoup d'artillerie dans la rue Mahieu, il passe des aéroplanes allemands et aussi des autos sur la grande route nationale. Hier il est passé un aéro français vers 5 heures du soir. Les Allemands on tiré dessus, je ne sais si ils l'ont atteint, c'était au fusil. L'incendie que nous avons vu est, paraît-il, l'usine de Beauchamp de Soissons. En fait, c'est la verrerie de Vauxrot qui a été incendiée. Mais c'est-il certain ? On dit que deux jeunes gens de cette usine auraient tiré sur les Allemands, c'est pourquoi on aurait mis le feu à

l'usine. On dit aussi que c'était la ferme de Montgarny[13] *qui brûlait, le feu aurait été mis par un obus. De Maubrun, on voit des incendies tous les jours.*

Jeudi 3 septembre.

On n'a pas eu d'Allemands à loger cette nuit. Ils ont logé à Fontenoy, c'était de l'artillerie. Il en a passé toute la journée depuis le matin jusqu'au soir dans la rue de la Tour. Pour nous, nous n'en avons pas encore vu à 5 heures du soir, mais que c'est triste, toujours dans les transes, toujours sur le qui-vive et le pire de tout, pas de nouvelles de Gaston, plus de lettre plus de journal. Où est-il ? qu'est-il devenu ? oh que c'est terrible. Les émigrés d'Ambleny commencent à rentrer. Aujourd'hui le maire est revenu, Henriquet, Bavard, Vincent, Hélène Hénin. On croit que les Allemands en une nuit ont fait pour trente mille francs de dégâts à Ambleny. Aujourd'hui ils réquisitionnent encore en passant, ils ont pris beaucoup de literie, du linge et un peu de tout. M. Danré a beaucoup souffert comme pillage, enfin il est neuf heures du soir, on n'entend plus rien, on va encore aller se coucher avec la peur d'être réveillés non pas par une attaque, car nous l'avons échappé belle, mais par le passage des troupes. Bonsoir Gaston.

Vendredi 4 septembre.

Toujours du beau temps, de la chaleur. Rien de nouveau à cinq heures du soir. On nous dit toujours que nous allons avoir des Allemands à loger, mais nous n'en voyons pas encore, il paraît que la grosse artillerie de siège est toujours au château de Fontenoy, qu'ils sont en train de faire un pont pour passer la rivière, on vient de nous dire qu'il venait de se tirer des coups de fusils dans la direction de Port, ce serait donc une patrouille amie qui aurait attaqué les Allemands à leur pont. Nous saurons cela plus tard. On nous dit aussi qu'un chef allemand a dit que le 67e et le 54e étaient complètement anéantis. Il était midi quand on nous dit cela, ça nous empêche de manger. A quatre heures Alfrédine Demont nous fait dire qu'un blessé revenu de Compiègne avait dit que le 54e ne s'était pas encore beaucoup battu et qu'il n'y avait encore qu'une dizaine de tués, tout cela nous épouvante en pensant à Gaston. Enfin plus moyen d'avoir des nouvelles avant la fin de la guerre. Nous n'avons qu'à attendre et prier Dieu pour qu'il le protège. On n'entend plus ce roulement lugubre des trains qui transportaient les soldats à la frontière, car il ne passe plus de train du tout, mais on entend ce piétinement de chevaux qui mènent de l'artillerie allemande qui n'arrête pas depuis trois

13. Ferme située à 8 km au nord-est de Soissons, sur la commune de Terny-Sorny.

jours sur la route de la Tour et sur la route du Chat Embarrassé et sur la route Nationale.

Samedi 5 septembre.

Le calme épouvantable (oui on peut dire le mot), car on ne voyait plus personne à Ambleny, on n'entendait plus que des chiens abandonnés faire des aboiements affreux. Après le calme, commence à revenir un peu la vie, car hier au soir, comme je me couchais j'ai entendu des émigrés qui revenaient, j'ai regardé et c'était ma mère que mon frère Armand ramenait, sur une brouette, sur un matelas. Il était avec Gustine, Juliette et Clovis. Ils revenaient de Château-Thierry, ils avaient vu la guerre en plein, mon frère me dit qu'il était parti quatre jours mais qu'il lui faudrait bien quatre jours pour me raconter ce qu'il avait vu et souffert. Aujourd'hui sont rentrés Sonnet, Defente, Crépin, Déhus. Ambleny va se repeupler. Les coups de fusils que l'on a entendus hier visaient un aéro français qui était venu planer au-dessus du pont. Vers une heure et demie de l'après-midi, on entendit une canonnade épouvantable venant de la direction de Crépy-en-Valois ou à peu près. Cela faisait frémir, il y avait assurément plus de trois cents canons qui crachaient ensemble.

Dimanche 6 septembre.

Dès le matin on entend le canon dans la même direction qu'hier, on l'entend mieux, il fait moins de vent. Je vais sonner le premier coup de la messe car Martin est émigré et nous allons à la messe Marie et moi, c'est une messe basse, il n'y a pas d'enfant de chœur, c'est moi qui répond la messe. Après la messe on entend encore la rage du canon, on dit que les Allemands reviennent sur la route du Chat Embarrassé, c'est qu'ils seraient repoussés, cela deviendrait dangereux pour nous. Tantôt on nous dit que la grosse artillerie de Port est passée sur leur pont et qu'ils sont partis sur la route de Compiègne, tantôt on dit qu'ils n'ont pas pu passer, que leur pont est fendu, on ne sait pas la vérité. Les Allemands sont venus camper à La Plaine, en face la maison Armand Vaillant, ils ne sont pas nombreux, cinquante à peine, on n'en voit presque pas chez nous. Le soir ils font du bruit chez M. Sonnet. Mme Sonnet a voulu les mettre à la porte, elle a été bousculée et frappée.

Lundi 7 septembre.

Nous sommes réveillés le matin à cinq heures par un bruit de voitures, ce sont les Allemands qui passent dans la rue des Marronniers, ils vont sur Cœuvres, c'est du génie, ils ont des barques et tout un matériel de troupes.

A huit heures on nous dit qu'ils reviennent de Cœuvres, ce doit être du ravitaillement, on entend encore le canon dans la direction de Cœuvres, mais moins fort qu'hier et plus dans la direction de St Bandry. On ne sait absolument rien, on voit revenir des émigrés qui ont bien souffert et qui ont la terreur. Nous nous demandons où est Gaston pendant ce temps là, que fait-il, est-il malade, a-t-il encore de l'argent, que de craintes.

Mardi 8 septembre. Nativité.

Que la Sainte Vierge préserve Gaston. C'est aussi assurément la mort de beaucoup de soldats car depuis le matin on entend une canonnade épouvantable, toujours dans la direction de Cœuvres (cela venait de Brégi), le vent vient de l'Ouest. On entend le canon plus fort que d'habitude, cela fait trembler, on dit qu'il en revient dans la direction de Pernant, par Soissons, venant dans la direction de Villers-Cotterêts, qu'ils retournent à Berlin qui doit être pris par les Russes, on dit aussi qu'il repasse beaucoup de blessés par Vic, mais de tout cela rien de certain. Pour le moment à Ambleny, on ne voit plus un Allemand. Vers le midi la canonnade a presque cessé, c'est sans doute un armistice pour enterrer les morts. Vers trois ou quatre heures cela recommence. Moi, aujourd'hui j'ai été arracher le reste des pommes de terre à Pijonville, après-midi je ramasse un peu de pommes pour faire du cidre. En ramassant les belles pomona, je pense à Gaston, je me dis que s'il était là il en mangerait bien, car elles sont belles et bonnes et je vais faire du cidre avec. Lui qui, il y a deux ans, en a ramassé de si petites sous le gros pommier, il serait heureux de ramasser celles-ci. Mais où est-il ? toujours la même chose, sait-il que nous sommes allemands ?

Mercredi 9 septembre.

J'ai fait du cidre. Toujours du beau temps. Dans l'avant midi on entend encore le canon, mais des coups plus forts et plus sourds, mais on ne sait toujours rien. On vient de nous dire qu'il n'y a jamais eu de grosse artillerie à Fontenoy. Dans l'après-midi on entend du fusil du côté de la forêt, on dit que les Allemands reviennent, qu'ils sont repoussés, il passe beaucoup d'aéros qui vont descendre au-dessus de Cœuvres, au bord de la forêt, là on nous dit que le soir ils ont été brûlés par les Français, des dragons[14]*. On voit un incendie du côté de St-Pierre-Aigle, on ne sait pas ce que c'est.*

---

14. Onézime Hénin fait allusion ici au célèbre fait d'arme de l'escadron du 16e dragon, commandé par le lieutenant De Gironde, qui dans la nuit du 8 au 9 septembre, attaqua un groupe d'avions allemands stationnés à proximité de la ferme de Pouy.

Jeudi 10 septembre. Jour terrible.

L'on ne prévoyait rien, quand vers dix heures du matin on entend dire que l'on allait avoir des Allemands. En effet vers onze heures, il arrive de l'infanterie venant de Cœuvres, allant sur Fontenoy, mais ils se trompent de chemin, ils viennent passer par la maison au lieu de suivre la route au-dessus de la tour, ils prennent M. Buret, charron, pour les conduire. Ils vont passer par Le Pressoir et Pontarcher pour retourner au pont de Port pour se diriger sur Tartiers, en passant chez nous, pendant une heure et demie ce fut un véritable pillage, de la cave au grenier tout fut visité. Ils demandaient toujours tabac, cigares, cigarettes, « chocolatte », « broute ». Et après, toute l'après-midi il en est passé et logé à Ambleny, leur camp était pour l'infanterie à la rue Quillette et pour l'artillerie qui arrive à huit heures du soir, c'était Les Fosses. On avait entendu la fusillade le soir sur Cœuvres. Manliline coucha à notre maison de commerce et moi aussi et Marie alla coucher à la maison du Pont de la Ville avec Mme Marchal. On coucha tout habillé et on ne dormit pas beaucoup.

Vendredi 11 septembre.

Nous sommes réveillés à quatre heures du matin, c'était l'artillerie des Fosses qui passait et qui remontait la montagne des Fosses ou plus loin. Toute la journée, il passa des Allemands qui chaque fois nous pillaient. Oh quelle terrible journée pour nous, deux fois ils visitèrent tout de la cave au grenier, ils prirent tout ce qui leur plaisait. A partir de quatre heures jusqu'à sept heures et demie le canon tonne sur Les Fosses, Pommiers et Cœuvres, cela commence à être inquiétant. Le soir, l'artillerie, qui était montée le matin est redescendue se loger aux Fosses en Bas, plus ou moins cinquante à soixante voitures automobiles de toutes sortes chargées de munitions arrivent à neuf heures et demie. Ce soir je reste seul à la maison de commerce qui se trouve proche et derrière le Moulin de la Ville. Marie et sa mère sont allées coucher à l'autre maison distante d'environ cent mètres, car après quatre heures les Allemands sont allés la visiter de fond en comble mais n'ont pas dû prendre grand chose. A minuit je suis réveillé car ils faisaient beaucoup de bruit au moulin ; je suis allée retrouver ma femme à l'autre maison, j'aurais bien pu me faire tuer car il y en avait bien trois cents dans le moulin, j'ai rencontré les factionnaires et l'officier en face la grande porte, je leur ai dit « bonjour », ils m'ont répondu « bonjour ».

Samedi 12 septembre.

Arrivée des Français. Commencement du bombardement à Ambleny. Comme je l'ai dit plus haut, après avoir couché seul jusqu'à minuit à la

maison de commerce je retourne coucher à l'autre maison car j'entends la fusillade au loin dans la direction de Cœuvres et comme le canon avait déjà tonné la vielle au soir il est à craindre un bombardement. C'est ce qui est arrivé vers les huit heures du matin, les soldats français sont arrivés poursuivant les Boches et l'artillerie est venue se camper sur Les Fosses et sur Maubrun et jusqu'à sept heures du soir ils bombardent du côté de Fontenoy, ils tirent au moins deux mille coups de canon, cela n'arrêtait pas. Le soir ils ont fait un pont à Port car les Allemands avaient fondu[15] *le leur (fig. 8). Le soir Ambleny était plein de troupes françaises de toutes les armes, au soir il y avait deux incendies, un que je crois être la ferme de Confrécourt*[16] *et l'autre, très fort, du côté de Soissons dans la direction de Vauxrot.*

Dimanche 13 septembre.

Après une nuit de vent et de pluie, épouvantable tempête pendant laquelle il a passé des troupes françaises toute la nuit, le bombardement a recommencé dans la matinée. L'après-midi il était très fort, les Allemands ne reculaient plus beaucoup, vers les six heures c'est épouvantable, de dessus Maubrun, cela n'arrête pas, on entend du canon partout, dans toutes les directions.

Les Allemands tirent avec des obusiers et les obus viennent éclater à 500 mètres de chez nous. Il y eut un soldat tué et un blessé à Pontarcher. Il y a toujours des incendies, il y en avait quatre l'après-midi. Je crois que la halle de M. Firino, au-dessus de Fontenoy, est en feu. On voyait le feu de chez nous. Nous avons chez nous l'Etat-Major intendant depuis le matin, c'est eux qui nous ont nourris aujourd'hui, on a fait la cuisine pour eux chez nous. A cinq et six heures du soir le canon de Maubrun fait rage ainsi qu'à Hygnières et de même sur Fontenoy. En haut de Port, il y a une fusillade où les Français ont perdu beaucoup de monde ainsi que les Allemands, des soldats français ont été tués et blessés à Pontarcher par les obus Allemands, un obus est venu jusqu'au Moulin En Pré sans faire de mal. Nous allions nous coucher à dix heures quand une dizaine d'hommes arrivent chez nous pour faire du café et à manger. C'est eux qui avaient été atteints à Pontarcher, l'adjudant était blessé il coucha dans un lit dans la chambre et les hommes sur le foin dans le bâtiment, il était minuit.

---

15. Expression locale signifiant écroulé, démoli.
16. C'était en effet la grange de la ferme qui brûlait. La prise de cette ancienne ferme fortifiée de l'abbaye de St Médard permit aux Français d'organiser leur ligne de défense en avant de la ferme et de se maintenir là pendant plus de deux ans.

Lundi 14 septembre.

Le canon fait rage toute la journée, de Maubrun et des Fosses, pour déloger les Allemands de la crête de Fontenoy. Ils sont dans des tranchées, c'est très difficile. Du renfort d'artillerie arrive, c'est un va-et-vient de troupes continu dans Ambleny, il y a plus de trois cents blessés dans l'église d'Ambleny. Marie y est allée porter de la soupe comme tout le monde de la rue du Pont Cheminet, elle revient en pleurant elle dit que c'est épouvantable, il y en a plein les bancs et plein à terre. L'église de Fontenoy a été fondue aujourd'hui, le clocher est entièrement démoli. Le soir toujours la même chose, trois incendies sur Vic, Morsain et Fontenoy. Tous les militaires qui viennent chez nous, nous disent tous la même chose que l'infanterie est décimée, cela nous épouvante pour Gaston qui, d'après ce que l'on peut nous dire, aurait été au feu le 23 août. Cela nous fera mourir de chagrin et pas de nouvelles.

Mardi 15 septembre.

A deux heures du matin, il y a une attaque de nuit du côté de Vic-sur-Aisne qui dure une heure, c'est effrayant, ce n'est guère que de l'infanterie il n'y a pas beaucoup de canon. A sept heures du matin la canonnade recommence au-dessus de Fontenoy et toute la ligne était prête à passer le pont de Fontenoy mais il n'y a pas moyen, il y revient des blessés et il y a des tués. Il n'y a pas moyen de déloger les Allemands de dessus de l'écluse, les canons tonnent d'Hygnières toute l'après-midi. Les obus Allemands viennent éclater dans Hygnières, Tarte, Le Soulier et La Barre, où la maison d'Alfred Montigny est démolie, le mobilier est déchiqueté par un obus, les murs de Mélin-Desjardins sont abîmés, M. Lambin a reçu sept obus dans son jardin, il a ramassé plein un panier d'éclats. Cela commence à devenir inquiétant pour nous, nous sommes allés un moment dans la cave du Pont de la Ville, quand tout eut cessé nous sommes rentrés chez nous mais pas moyen de dormir, c'est un passage de troupes sans discontinuer. Le soir, quatre incendies étaient visibles depuis Vic jusqu'à Soissons, du côté de Margival, on voyait éclater les obus toute la nuit.

Mercredi 16 septembre.

La canonnade recommence le matin, mais un peu plus loin du côté de Nouvron, les batteries sur Maubrun et Les Fosses ne marchant plus, mais à dix heures et demie les obus arrivent encore sur Le Soulier. On amène toujours des blessés dans l'église, mais moins, environ soixante. Chez nous on fait toujours la soupe deux fois le jour. Le canon tonne de Nouvron et Tartiers toute l'après-midi toujours en tirant sur Le Soulier, Tarte et Montaigu. On commence à enterrer des soldats dans le cimetière d'Ambleny. On voit les obus

arriver dans Fontenoy où il y a encore un incendie à la ferme de M. Firino, le soir on voit encore sur le nord, quatre incendies.

Jeudi 17 septembre.

Nous sommes réveillés à minuit par une fusillade qui paraît être au-dessus de Port, mais sans canon, elle est très vive. Cela commence à quatre heures du matin cela paraît être plus près, tout à fait au-dessus de Port et à cinq heures le canon recommence à tonner de tous côtés. Il y a des batteries sur Châté dans la direction de la carrière Harpent, il pleut à torrent et il fait beaucoup de vent, l'après-midi on entend du côté de Vic les grosses pièces de 155 qui tirent, je crois dans la direction de Vassens ou Autrêches, ceux de Châté tirent par moment une vingtaine de coups à la minute, le soir tout est calme, on ne voit pas d'incendie. On nous dit ici à Ambleny que la poste va remarcher dans un huitaine de jours, nous nous ennuyons beaucoup, pas de nouvelles de Gaston. Marie Charpentier, nous l'avons vue à Paris, est venue nous donner des nouvelles d'Henri Lemoine, il était en bonne santé. Comme elle va retourner à Paris, elle nous promet d'en demander de Gaston et de nous les faire parvenir, enfin espérons et prions. Les blessés dans l'église d'Ambleny ne sont plus nombreux, il n'y en a plus que sept. A huit heures du soir la fusillade se fait entendre dans la direction de Nouvron et Tartiers, suivie d'une autre plus à gauche, c'était une attaque d'infanterie. Le canon se met à gronder cela dure à peu près une demi-heure et finit par un petit incendie. J'apprends que la ferme de M. Boisseau à Pernant est brûlée d'hier et que trois meules à M. Etienne ont été également brûlées, que plusieurs maisons dans Pernant ont été atteintes par les obus.

Dimanche 20 septembre. Grande bataille de Fontenoy[17]

Nous sommes réveillés à quatre heures du matin par une fusillade et une canonnade épouvantables au-dessus de Port. On voit aussi les obus éclater au-dessus de Vic. Il en vient une quantité sur la batterie de Montaigu. J'ai déjà écrit dans ces mémoires «jour terrible», mais je crois qu'aujourd'hui fut encore plus terrible en qualité de mitraille, cela n'a pas arrêté jusqu'au soir autant le fusil que le canon. A Montaigu, il y eut au moins cinquante tués ou blessés et quinze chevaux. Les soldats étaient au pied de la butte de Montaigu et dans le fond de Dardely. Ils étaient bien à l'abri, mais il paraît que leur situation était dénoncée à l'ennemi par un ouvrier électricien qui

17. L'ouvrage d'Emile Clermont, «Le passage de l'Aisne» décrit en détail cette journée ainsi que les précédentes.

demeurait dans le moulin de Pontarcher, il a été arrêté ce matin et mis en prison pour 5 ans. Quant à Bondoux de Fontenoy, il recevait des Allemands chez lui, il y en avait deux quand une patrouille française est arrivée et a tiré dessus. Bondoux a été tué et enterré dans son jardin et sa femme a été blessée, cela par des dragons qui logeaient à Ambleny. Le soir on nous dit aussi que M. et Mme Becet ont été emmenés par la gendarmerie on ne sait pas pourquoi. On nous dit aussi que le plan des carrières de Tartiers où sont logés les Allemands leur aurait été fourni par M. (nom barré illisible) et qu'il aurait été fusillé. Moi je n'y crois pas car à Tartiers les carrières ne sont pas profondes et alors il n'y a pas de plan. Dans l'après-midi il est arrivé trois obus sur Ambleny, mais je crois qu'ils n'ont pas fait de dégâts car on n'en entend pas parler. Il arrive toujours quelques blessés à l'église. Le soir il arrive de Villers-Cotterêts du renfort de troupes, ce n'est que le soir que la fusillade s'arrête elle a marché sans une minute d'arrêt depuis le matin, le canon s'arrête aussi. On nous dit qu'il faut ouvrir les fenêtres car on va faire marcher les gros canons pour déloger les Allemands, mais il n'en fut rien.

Lundi 21 septembre.

La nuit s'est passée à peu près calme, passage de troupes toute la nuit, quelques coups de fusil à Fontenoy. Il n'y a pas eu d'incendie le soir comme d'habitude, le matin le canon de Châté tonne un peu, mais je crois que les Allemands n'y répondent pas, du moins à l'heure actuelle. J'ai parlé trop tôt, à 7 heures, c'est une véritable pluie d'obus sur Montaigu et Châté, très fort jusqu'à midi. L'après-midi le canon tonne encore mais moins fort. On me dit qu'un obus est venu tomber à La Plaine auprès de la maison de Lamotte. C'est au bruit du canon que je fais une porte de cave qui sera la cagna plus tard. On n'a pas de nouvelle de M. et Mme Becet. Le soir incendie sur Fontenoy d'une ou deux meules, la nuit un incendie sur Pommiers.

Mardi 22 septembre.

Il y a eu un peu de fusillade toute la nuit à Fontenoy. Le matin le canon recommence avec le jour, toujours un grand passage de troupes toute la nuit, aller et venir, c'est le ravitaillement. Il y a de l'artillerie à Châté, Tarte, Hygnières et à Maubrun, tous ont tiré. D'après les rapports, la bataille de Fontenoy de dimanche a été une forte bataille. L'infanterie a tiré pendant huit heures sans arrêt, il paraît qu'il y a beaucoup de morts des deux côtés, surtout du côté allemand. Ils voulaient revenir passer la rivière, ils s'avancèrent en lignes serrées par quatre. Une batterie d'artillerie postée en haut de la côte de rivière les fauchait, il n'en serait pas resté, mais cette batterie dans l'après-midi a dû abandonner ses pièces pendant une heure et les a reprises

après. Les canons de dessus Maubrun sont les derniers canons fabriqués par le Creusot, c'est un nouveau modèle du 105. Ils tirent vite, ils doivent faire du mal aux Allemands. A une heure de l'après-midi, voyant que les obus ne tombaient pas trop sur Ambleny je décide d'aller cueillir des haricots à Pijonville. Il y avait à peine vingt minutes que j'y étais, qu'un obus arrive à La Plaine. Je reviens bien vite, quelques instants après j'apprends que Marthe Vaillant a été blessée, étant dans sa maison, au bras droit par un shrapnell[18]*. Il n'est tombé que cet obus là sur Ambleny, quoiqu'il en soit tombé beaucoup sur Montaigu et Châté. On dit que les Allemands bombardent Soissons. On dit aussi que la Cathédrale de Reims est brûlée et démolie. Les Allemands viennent entièrement sauvages. Je crains pour Ambleny avant qu'ils ne quittent Fontenoy, pourtant nous en avons grand faim pour avoir des nouvelles de Gaston. C'est toujours cela qui nous inquiète le plus, le soir tout est calme, à part un petit incendie dans la direction de Morsain.*

Mardi 23 septembre.

Toute la nuit il y a eu des escarmouches entre infanteries. Le matin quelques coups de canon sont tirés de Maubrun, mais il fait un tel brouillard que cela ne continue pas. Le brouillard se dissipe vers dix heures, aussitôt le canon tonne tout le long de la ligne de Vic à Fontenoy, surtout sur Pommiers. On dit que deux compagnies d'Allemands ont traversé le pont de Pommiers, c'est sans doute pour cela que le canon a tant tiré de ce côté. M. et Mme Becet sont revenus. A midi le canon tonne encore beaucoup sur Fontenoy, on croirait qu'ils tirent encore de Maubrun et de Montaigu. Après-midi, j'ai essayé d'aller cueillir des pommes au Soulier, mais le canon se met à tirer avec violence sur Montaigu, j'ai eu peur de la riposte et je suis revenu. Alors j'ai cueilli des poires dans le jardin, le canon de Maubrun tonnait mais les Allemands ne répondaient pas.

18. Le shrapnell était un obus contenant des balles. Par extension, on appelait aussi shrapnells les balles et éclats envoyés par ces obus.

24 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE 1914.

A partir du 24 septembre, le front se stabilise, l'artillerie continuant de tonner régulièrement, de part et d'autre de l'Aisne. Ambleny, situé sur l'arrière immédiat du front, est engorgé de troupes qui se rendent au feu ou qui en reviennent, la rotation des unités d'infanterie prenant un tour rapide à cause des pertes considérables qu'Onézime Hénin note avec précision. La cohabitation entre civils et militaires est parfois difficile. Les premiers, qui, comme notre chroniqueur, sont restés sur place malgré les dangers, s'accrochent à leurs biens comme à autant de points de repère dans une vie durement remplie, comme à autant de garanties contre l'adversité et la vieillesse. C'est dire avec quelle hostilité ils voient leurs biens pillés. Les soldats qui ont vu la mort de près considèrent la vie matérielle avec détachement : la violence qui nourrit leur quotidien n'établit pas de frontière entre la bataille et le pillage, et puis s'ils acceptent de donner leur vie, les autres peuvent donner leur vache ou leur cochon. Un combattant écrivait en 1914 : « à nul ne venait la pensée du malheur terrible de ces gens dont on pillait la demeure. Nous n'étions pas méchants cependant, mais notre vie violente nous obligeait à profiter largement des aubaines qui se présentaient [19]. »

Cet emmêlement des civils et des militaires à l'arrière des lignes donnait forcément lieu à des indiscrétions, à des fuites, rarement à un espionnage organisé. L'imagination avivée par la présence d'un ennemi si proche, l'impossibilité de circonscrire le danger et de se prémunir contre les tirs ennemis alimentaient la suspicion envers les civils [20]. Dans une région, comme le Soissonnais où les colombiers festonnaient la campagne, le moindre pigeon volant vers les lignes apparaissait comme l'indice d'une trahison. En réalité, comme le constate Onézime Hénin avec son esprit critique et son bon sens, l'espionnage se réduisait à peu de chose : certains motivés par la peur ou par l'attrait d'un misérable gain, ou encore par des amours passagères pouvaient se laisser aller [21] Les cours martiales ne badinaient pas, c'était l'exécution immédiate.

La guerre-habitude s'installe avec son cortège de morts et de destructions, Onézime Hénin la vit au quotidien, travaillant au milieu des bombardements avec un courage tranquille. On ne note chez lui, à l'opposé des journalistes de la grande presse, nul triomphalisme, aucun

---

19. « L'agonie du mont Renaud », G. Gaudy, Plon.
20. « Les croix de bois », R. Dorgelès, Plon.
21. « Soissons et ses environs pendant la guerre de 1914-18 », R. Attal, C.D.D.P, Laon.

clinquant patriotique, au contraire, il prévoit déjà à l'automne 1914, bien avant les augures militaires, que la guerre sera longue et meurtrière. Au détour, une remarque d'homme du peuple, habitué à économiser : un obus coûte 95 francs ! et Dieu sait l'usage immodéré qu'on en faisait !

La piété d'Onézime Hénin est confortée par la remontée de la pratique religieuse suscitée par le voisinage constant avec la mort violente. Les nombreux prêtres-soldats qu'il rencontre, contribueront par leur partage des misères du troupier à faire régresser l'anticléricalisme assez répandu avant la guerre.

Les refus d'obéissance, les mutilations volontaires que nous confie à mi-voix notre chroniqueur et qui sont toutes recoupées par l'histoire officielle[22] devaient-être assez nombreuses pendant les débuts de la guerre mais relativement moins connues que les mutineries de 1917. Les causes ? les grandes moissons rouges de l'été 1914, l'artillerie allemande, fauchant à grands pans, les fantassins français en pantalon d'opérette. En Alsace, les pertes furent telles qu'elles provoquèrent la débandade des 15e et 16e corps composés de Méridionaux, d'où un préjugé tenace à leur encontre que reprend, semble-t-il, discrètement Onézime Hénin.

En réalité, les refus de combattre et les mutilations volontaires que rapporte Onézime Hénin touche la 63e D.I composée de régiments d'Auvergne. Ainsi le Conseil de Guerre siégeant à Ambleny le 10 octobre 1914, condamnait deux territoriaux du 238e R.I appartenant à la 63e D.I « à la peine de mort pour avoir déserté leur poste devant l'ennemi ». Quatre jours après, la sentence était exécutée et Onézime Hénin, discret comme à son habitude dans l'expression de ses sentiments, en souligne cependant l'horreur. L'un des deux soldats exécutés, un caporal de 24 ans, était ouvrier caoutchoutier à Clermont Ferrand, un bastion du syndicalisme. Faut-il voir en lui, un type de révolté nourri de pacifisme ? Cette hantise de la propagande socialiste opposée à la guerre ne cessera d'alimenter la suspicion de l'Etat-Major.

Le soldat français de 1914 n'était dans l'ensemble ni un mercenaire ni un soudard. Levé pour une cause nationale, il restait sous l'uniforme, un homme raisonnable et critique, dans le droit fil de la tradition française. Ces grandes marées de morts stériles de l'automne 14, provoquèrent en lui, un refus horrifié de l'absurde, un refus instinctif. « Les

22. « La Grande Guerre », P. Miquel, Fayard, 1983.

abandons de postes en présence de l'ennemi», accusation terrible qui entraînait une comparution devant le Conseil de Guerre, furent relativement fréquentes dans le VIIe corps d'armée, commandé par le général De Villaret qui occupait le front de Autrêches à Osly-Courtil. Pour les seules séances du Conseil de Guerre des 21, 23, 24 septembre de la 14e division d'infanterie, 39 militaires étaient poursuivis pour «abandon de poste ou mutilation volontaire». La mansuétude de ces conseils, composés de combattants éprouvés par le feu et qui jugent des camarades de combat malheureux est frappante: 21 prévenus, plus de la moitié donc sont acquittés, 8 autres écopent de peines symboliques, 8 autres enfin sont renvoyés après que le Conseil de Guerre se soit déclaré incompétent. Seuls 2 soldats sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Les Conseils de Guerre de la 63e division qui combat près d'Ambleny ne sont guère plus répressifs.

Le haut commandement et en particulier, le général De Villaret, commandant le VIIe Corps donnèrent alors aux Conseils de Guerre des consignes de fermeté draconienne: par une justice expéditive – les exécutions devaient être effectuées dans les 24 heures succédant à la condamnation – par des exemples parfois, on devait enrayer la crise qui affectait certaines unités. Cette justice fut parfois entachée de crimes. Ainsi le 27 novembre 1914, le 298e d'infanterie tenait des positions en avant du village de Vingré. En première ligne, à quelques mètres des tranchées allemandes, des sentinelles veillent. Soudain comme la nuit tombe, des cris retentissent «voilà les Boches». Les hommes se replient sur l'ordre de leur lieutenant, puis, le moment de panique passé, rejoignent leur tranchée. C'est tout. Le 3 décembre, la Cour Martiale jugeait 20 prévenus «pour abandon de poste en présence de l'ennemi». Le lieutenant ayant été disculpé, six d'entre eux, étaient condamnés à mort et passés par les armes, le 5. Ils entrèrent dans l'Histoire sous le nom «des fusillés de Vingré». Aujourd'hui une inscription dans le village rappelle leur martyre. Le 6 février 1915, le soldat Bersot, cantonnait à Fontenoy, avec le 60e d'infanterie après avoir participé à la bataille de Crouy. Il tremble de froid dans son pantalon blanc de coutil, troué comme un fromage de gruyère. Depuis des semaines il réclame en vain un pantalon en bon état. Le 12 février, on accède enfin à sa demande, mais le pantalon qu'on lui donne vient d'être prélevé sur un mort et il est souillé de sang et de boue. Bersot le refuse. Son chef le menace de «refus d'obéissance en présence de l'ennemi». Il croit à une plaisanterie. Traduit devant une Cour Martiale, il est condamné à mort le 13 février et exécuté le lendemain, pour l'exem-

ple. Enfin, Leymarie du 305e R.I que connaît fort bien Onézime Hénin, est accusé de mutilation volontaire alors qu'il fut blessé à la main droite par une balle ennemie. Le médecin-major qui l'examine décide du contraire. Condamné à mort le 12 novembre, il est exécuté le lendemain.

7e Corps d'Armée — Au Q.G., le 15 Février 1915

Etat-major . 1er Bureau

N° : 2070/A.

SOUS-INTENDANCE du TROUPEAU de l'ETAT du Corps d'Armée 23e Enveloppe N° ...

NOTE DE SERVICE

Justice Militaire -

Quelques rares soldats indignes ont tenté de se suicider, soit pour se soustraire au châtiment légal, qu'ils méritaient, soit pour tout autre motif.

Les uns sont morts, victimes de leur lâcheté ;

Les autres se sont seulement blessés . Quand ils seront guéris, ces derniers, véritables mutilés volontaires, seront l'objet d'une instruction devant le Conseil de Guerre, soit pour refus d'obéissance, soit pour abandon de poste, soit pour l'ensemble de ces deux crimes .

Le Général de Villaret Commandant le 7e C.A.

Signé : de Villaret .

7e Corps d'Armée .

Direction de l'Intendance .

N° : 1555

Notifié aux Sous-Intendants Militaires du 7e Corps d'Armée .

Au Q.G. du 7e Corps, le 19 Février 1915

L'Intendant Militaire Directeur :

INTENDANCE MILITAIRE ... COLLIGNET

6 – Si l'on en croit ce document, les suicides ont été suffisamment nombreux pour devoir faire l'objet d'une note de service, signée du général De Villaret, adressée à toutes les unités du 7e C.A. Selon cette instruction, le suicide manqué devait être considéré comme une mutilation volontaire et entraîner la comparution devant le conseil de guerre. Aucune faiblesse n'était donc permis à ces soldats qui, mobilisés depuis peu, devaient accepter sans faiblir le sacrifice inutile et journalier de nombreuses vies humaines.

Tous ces soldats furent réhabilités après la guerre à la suite de campagnes de la Ligue des Droits de l'Homme.

Si l'on prend en compte les soldats passés par les armes dans la VIe Armée dont fait partie le VIIe Corps qui nous intéresse, on constate que de septembre 14 à février 15, leur nombre est relativement restreint 25, sur des centaines de milliers de combattants (fig. 7). Cependant près d'un tiers des soldats exécutés [23] et dont nous avons étudié les cas, a été réhabilité, ce qui laisserait supposer une justice parfois expéditive. Enfin, près d'un tiers encore des fusillés appartenaient à des régiments de tirailleurs musulmans, dont on connaît la rigidité de l'encadrement et qui semblent proportionnellement, surepresentés.

La vie des civils à Ambleny reste difficile car le village est régulièrement bombardé, les Allemands cherchant à atteindre les batteries françaises disséminées sur le terroir. La vie administrative reprend, le préfet Leullier, arrivé de Soissons le 14 novembre, procède à des distributions de sucre et de charbon, et fait enfin régler les allocations dues aux parents des soldats mobilisés. Le maire de Cœuvres [24] nous apprend que l'armée verse en outre de grasses indemnités aux civils pour le cantonnement des troupes en particulier. Les gens du peuple habituellement pliés sous la dure loi de la nécessité respirent un peu, disposent de numéraire, bénéficient également de vêtements et de vivres, comme ceux distribués par Guillaume Hanoteaux dans la région, en novembre à l'entrée de l'hiver. Malgré la dureté des temps, leur situation, est infiniment plus enviable, que celle des malheureux habitants de la rive droite de l'Aisne, affamés et asservis sous la tutelle allemande [25].

Onézime Hénin tout occupé par ses différentes missions n'oublie pas qu'il est commerçant : la clientèle potentielle est énorme et malgré les risques, Marie, sa femme, ombre muette mais semble-t-il très active se rend régulièrement à Villers-Cotterêts pour se ravitailler. Onézime Hénin vend surtout du vin, « le pinard », compagnon du poilu, qui imbibe pratiquement toute l'armée devenant progressivement une habitude alimentaire et un soutien psychologique [26]. Enfin, avant de

---

23. « Service Historique de L'Armée de terre », 19N991.
24. « Page d'histoire locale », Berthier de Sauvigny, Soissons, 1934.
25. « Un goût de pierre à fusil », B. Quillet, Presse de la Renaissance, 1980.
26. De nombreux habitants du village trouvèrent dans la vente du vin une source de revenu non négligeable. Ils allaient à Villers-Cotterêts acheter un gros tonneau de 200 l qu'ils payaient 12 sous le litre et qu'ils revendaient 13 sous en une seule journée. Cela leur rapportait 5 frs alors que le salaire d'un ouvrier était de 3,50 frs par jour.

6e Armee
Etat-Major
1er Bureau
6
1839

Liste des militaires de la 6e Armée condamnés à mort et exécutés depuis le début de la guerre pour abandon de poste et faute grave contre la discipline.

Noms	Grades	Régiment	Motifs de la condamnation
Abbadie, Louis	soldat	246e d'Inf.ie	abandon de poste en présence de l'ennemi et vol.
Brosse, Alphonse	sergent	238e d'Inf.ie	abandon de poste en présence de l'ennemi.
Bourseaut, Jean	soldat		
Floch, Henri, Paul	caporal		
Detelet, Claude	soldat		
Gay, Pierre	id	298e d'Inf.ie	abandon de poste en présence de l'ennemi.
Guinaud, Jean	id		
Blanchard, Jean	id		
Durantet, François	id		
Leymarie, Léonard	soldat	305e d'Inf.ie	abandon de poste en présence de l'ennemi
Gratalous, Jean	id	238e d'Inf.ie	par suite de mutilation volontaire.
Guiraud, Emile-Louis	id	42e d'Inf.ie	abandon de poste en présence de l'ennemi.
Jolbert, Henri, Joseph	id		
Chipaux, Jules	id	42e — id —	refus de faire un service supérieur à l'occasion du service.
Bersot, Lucien	id	60e — id —	refus d'obéissance en présence de l'ennemi.
Ben Fredj Mohamed Haoussine	id	2e Tirailleurs	abandon de poste en présence de l'ennemi par mutilation volontaire
Tahar Bel Kadi	id	id — id —	
Abdelf Mohamed	id	1e R.t mixte de Z. et T.	refus d'obéissance, abandon de poste en présence de l'ennemi, outrages envers un supérieur dans le service
Kinane Daoudji Mohamed	id	2e Tirailleurs	
Berrafia Ben Abd El Kader	id	id	abandon de poste en présence de l'ennemi
Amar Ben Kinet	id	id	
Bellal Mohamed	id	id	
Pielle	id	98e Inf.ie	abandon de poste devant l'ennemi (sous le feu)
Colonna-Bozzi	sergt	1/3tn du 2e Tirail.	id
Prigent, Jean	Sold.	318e d'Inf.ie	abandon de poste en présence de l'ennemi.

7 – Liste des condamnés à mort de la VIe armée. Ce document couvre la période septembre 1914 à février 1915. On retrouve dans cette liste les condamnés à mort réhabilités après la guerre : les fusillés de Vingré (298e R.I., abandon de poste), Leymarie (305e R.I., mutilation), Bersot (60e R.I., affaire du pantalon). Sur 25 condamnations 15 concernent le secteur de Fontenoy.

clore cette année 1914 si fertile en événements dramatiques, un trait psychologique qui éclaire l'homme Hénin : cloué à son comptoir, il déplore, le 17 novembre, de n'avoir pu fureter dans le village, à l'écoute des autres, curieux de tout, critique et peintre tout à la fois.

Si Noël n'interrompt pas les fusillades et bombardements quotidiens, Onézime Hénin note cependant que, à cette occasion « Les Allemands chantent et font de la musique à Osly », alors qu'à Ambleny une messe de jour est célébrée. Le pape Benoît XV, bouleversé par ces sombres tueries qui dressaient par millions, des chrétiens contre d'autres chrétiens, essaya d'imposer une trêve pour Noël, puis en décembre 1915 une négociation. En vain, les Eglises nationales n'étant pas les dernières à considérer la lutte de leur pays comme une cause sacrée ayant reçu la caution de Dieu.

Ces chants, nés d'une foi commune, qu'on entend de l'autre côté de l'eau donnèrent lieu à des scènes de fraternisations sur le front de l'Aisne, avec parfois échange de boissons, de cigarettes... Mais ce sont surtout les souffrances et les sacrifices endurés de la même manière de part et d'autre des tranchées qui provoquèrent des trêves tacites et des échanges humains. Ces faits consignés dans de nombreux carnets de route de soldats anglais et allemands sont plus rarement évoqués par les Français, conscients que les Allemands occupaient une partie du sol national [27].

L'Evêque de Soissons, resté dans la ville épiscopale malgré les bombardements les évoque lui, pour les condamner au nom d'un patriotisme sourcilleux qui tranche avec les exhortations conciliatrices du Souverain Pontife : « Il se trouve dans certains de nos régiments de réserve écrivait Mgr Péchenard, à la veille de Noël, des gens peu doués d'esprit patriotique qui fraternisent avec l'ennemi. Ils boivent, ils jouent avec les soldats des tranchées voisines. Ils n'en font pas mystère, tout le monde le sait en ville [28]. »

Jeudi 24 septembre.

A minuit arrive un régiment d'infanterie, le 18e pour se loger à Ambleny. Ils tapent chez nous, on couche deux chefs et trois ordonnances, mais pendant ce temps des autres vont fracturer notre autre maison. Ils y font toutes les malédictions possibles, jusqu'à faire leurs ordures dans la maison. Ils partent

27. « Le Feu », H. Barbusse, Flammarion. *La Grande Guerre, Les Croix de Bois.* Ouv. cité.
28. « Le martyre de Soissons », Mgr Pechenard, Gabriel Beauchêne, 1918.

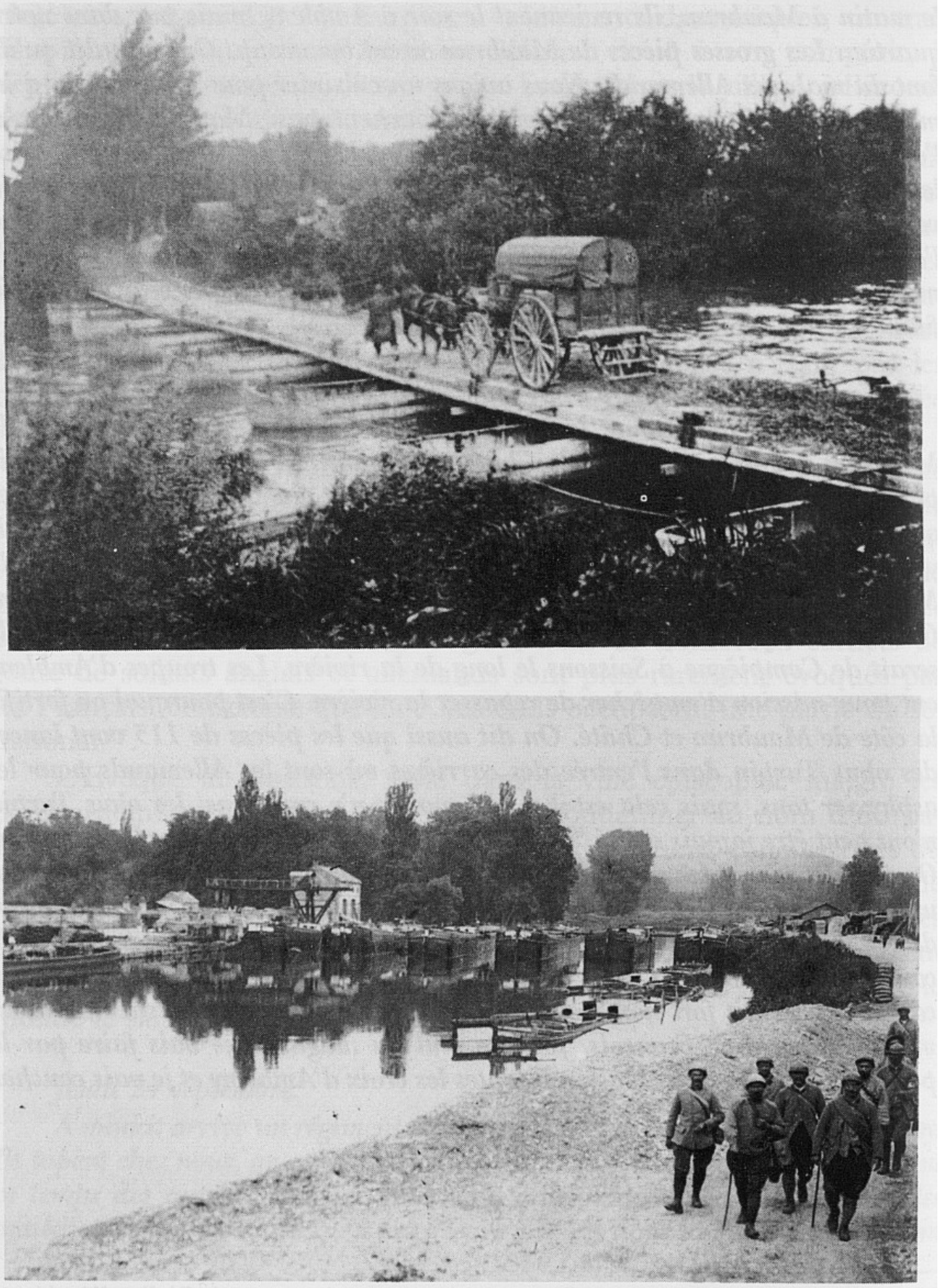
le matin à Maubrun, ils reviennent le soir à Ambleny, mais pas dans notre quartier. Les grosses pièces de Maubrun tirent beaucoup. On nous dit qu'ils font du mal aux Allemands. Nous avions un cuisinier pour quatre chefs à la maison, ils viennent manger mais ne couchent pas. Marie va coucher à l'autre maison avec Mme François. Comme dégâts, les Français ont brisé les deux portes des caves que je venais de réparer, ils ont pris les fruits que je venais de cueillir, ils ont mis toute la maison au pillage, mais je crois que l'orgue a encore été épargné cette fois, ainsi que la bannière de la musique[29]*, mais celle de la mutuelle a été retournée. Enfin espérons que cela va bientôt finir.*

Vendredi 25 septembre.

Le canon tonne toute la nuit, mais pas de chez nous. Le canon de Maubrun tire le matin celui de Châté n'a commencé qu'à onze heures mais pas beaucoup, cela n'empêche pas qu'ils reçoivent une belle pluie d'obus. Les ouvriers d'Ambleny, requis pour enterrer les chevaux sont obligés de revenir. Il y a eu une trentaine de chevaux tués, il faut les enterrer. Le canon de Maubrun recommence. On dit qu'il y a beaucoup de canons à Maubrun. On dit aussi qu'il va y avoir une forte attaque sur toute la ligne, la bataille serait de Compiègne à Soissons le long de la rivière. Les troupes d'Ambleny ont pour mission d'empêcher de repasser la rivière. C'est pourquoi on fortifie la côte de Maubrun et Châté. On dit aussi que les pièces de 115 vont lancer des obus Turpin dans l'entrée des carrières où sont les Allemands pour les asphyxier tous, mais cela est-il vrai ? moi je n'y crois pas, les obus Turpin n'ont peut être jamais existé[30]*, pas plus que les Allemands dans les carrières. On fait des tranchées sur la butte à l'Auche Adam, à voir cela, on s'attend à une surprise des Allemands. On dit qu'une forte patrouille de uhlans a essayé de passer le pont de Port cette nuit. Le canon les a balayés. C'est pourquoi, le canon a tonné toute la nuit, il paraît que pas un seul n'est retourné à son camp. On les dit fort nombreux. Le soir Marie va encore coucher à l'autre maison avec Mme François. Je reste seul au magasin, je vais faire par la pensée, ma prière pour Gaston à toutes les croix d'Ambleny et je vais coucher.*

---

29. Les biens les plus précieux de l'auteur étaient cet ancien orgue de l'église d'Ambleny, racheté par ses parents en 1884, et la bannière de la fanfare dont il était le porteur.
30. On appelait obus Turpin les obus chargés en mélinite selon le procédé préconisé par Eugène Turpin en 1885.



8 – En haut : Pour traverser la rivière à Port-Fontenoy on a remplacé le pont détruit par les Allemands par un pont de bateaux, construit par le génie, qu'il n'est pas aisé de franchir. C'est sur cet ouvrage que la 63e division traversera l'Aisne le 11 septembre. Plus tard une passerelle sur pilotis prendra sa place. En bas : A Vic-sur-Aisne on passe la rivière sur un pont plus solide, construit à l'aide de péniches.

Samedi 26 septembre.

Après une nuit assez calme, le bombardement reprend avec le jour, mais pas bien fort avant dix heures, quelques obus arrivent encore à Montaigu, mais sur Maubrun un peu. Le matin nous allons avec Armand faire une fosse à St Bandry pour Mme Levêque de la Bargaigne, personne ne veut lui faire de cercueil, il est convenu avec Armand que nous l'irons chercher avec l'intention de la mettre sur deux planches sur brancard, mais quand nous arrivons à 1 heure à St Bandry, les soldats lui avaient fait un cercueil. Nous la plaçons dedans on l'enterre ensuite sans entrer à l'église quoique Monsieur le Curé est venu conduire le corps. De retour à Ambleny, Clovis nous amène Manfonsine[31]*. Il y a en ce moment quatre régiments d'infanterie à Ambleny, c'est noir de soldats par toute la côte Rollet, c'est garni de chevaux d'artillerie et de soldats. Le soir à 7 heures 30 une fusillade commence en haut de Fontenoy jusqu'au bout de Rivière. Bientôt le canon tonne avec force et chose qui n'est pas encore arrivée la nuit, le canon de Maubrun et de Montaigu se mettent de la partie, c'est épouvantable, cela a duré une heure environ. Au moment où j'écris il est 9 heures quelques coups tonnent encore. Marie est encore couchée à notre autre maison avec Mme François et moi je vais me coucher dans la chambre au côté de Manfonsine, après avoir fait ma prière pour Gaston.*

Dimanche 27 septembre.

Après la fusillade d'hier au soir, la nuit fut assez calme pour nous, c'est à dire pour Fontenoy il n'en fut pas de même pour Vauxrot, il y eut aussi une forte attaque pendant la nuit. Au matin, le canon tonne un peu, plus loin, très peu sur Maubrun. A 8 heures 30 il y eut la messe, il y avait 3 semaines que je n'y étais pas allé, mais celle-là je ne l'oublierai jamais. Plus d'un mille de soldats étaient dans l'église et des blessés couchés sur la paille de tous côtés. Avant la messe, Monsieur le Curé adresse quelques bonnes paroles aux soldats et commence par prier pour eux, ensuite a lieu la messe. L'harmonium est tenu par un véritable organiste de Dijon, je crois. Il y a beaucoup de curés-soldats. On chante un cantique, à l'évangile un curé soldat prêche, c'est touchant. Ensuite on chante le Credo. A l'élévation on prie. Ce n'est pas moi qui chante, je ne puis m'empêcher de pleurer en pensant à Gaston. Oh s'il voyait son église comme elle est, il en serait glorieux. Je n'oublierai pas le chant de l'O Saluterie après l'Elévation, chanté par tout le monde, cela me rappelle le chant dans notre église d'avant 1870 où tout le

---

31. Surnom donné à la mère d'Onézime : Alphonsine Mora.

monde chantait ensemble. A la communion l'organiste joue un morceau de musique mais là, c'est de la musique d'orgue. Ajoutez à cela le bruit du canon qui n'arrête pas. Pour finir on chante encore un cantique, Ave Maria. Après la messe, un prêtre-soldat récite un De Profundis pour les soldats morts au champ d'honneur. Pendant toute cette cérémonie, je pensais à Gaston plus que je ne prie pour lui, je le voyais revenir car j'ai le ferme espoir de le revoir. Je me disais en moi-même que certainement Gaston avait dû prier aussi de son côté et que peut-être avait-il fait le vœu, que s'il revenait vivant de la guerre, il se ferait peut-être prêtre. Enfin attendons et espérons...

A partir de cette ligne, le texte, intégral jusqu'ici, comportera seulement des extraits essentiels, les événements se répétant journellement : canonnades partant de Maubrun, Châté, etc.... auxquelles répondent les pièces ennemies installées de l'autre côté de l'Aisne.

Lundi 28 septembre.

Il y a eu une attaque d'infanterie sur Fontenoy à trois heures du matin qui n'a pas duré longtemps. A trois heures et demie toute l'infanterie d'Ambleny partait, au matin il en restait très peu. Il y a toujours des dragons à La Plaine et de l'artillerie beaucoup au Soulier, à Montaigu, et beaucoup à Maubrun. Journée très calme.

Mardi 29 septembre.

Passage d'un aéro allemand à dix heures du matin. L'infanterie lui tira plus de cinq cents coups de fusil tant à Ambleny qu'à Fontenoy, mais sans l'empêcher de continuer son chemin. Il en fut de même d'un autre qui passa à trois heures de l'après-midi quittant Fontenoy, mais là je crois que c'était un Français, on a beaucoup tiré sur lui à Fontenoy mais pas du tout à Ambleny, il n'a pas été atteint. Soir calme. Quand Marie voulut aller coucher à l'autre maison une sentinelle placée au moulin l'en empêcha et elle dut revenir. Que c'est long de rester toujours sans nouvelles de Gaston, où est-il ? qu'est-il devenu ? cela ne nous quitte pas un instant de la journée. Il commence à faire froid, nous nous demandons s'il a pu trouver quelque chose pour se vêtir.

Mercredi 30 septembre.

Nous sommes réveillés le matin par de l'infanterie qui arrive à Ambleny venant du côté du Soulier. Il est défendu aux troupes d'Ambleny de faire déloger les Allemands de dessus la montage à Fontenoy, il faut simplement les empêcher de repasser la rivière.

9 – De septembre à décembre 1914 les pertes furent énormes. Faute d'organisation, les corps attendaient parfois plusieurs semaines avant d'être mis en terre.

10 – Les chevaux payèrent eux aussi un lourd tribut. Ici l'explosion d'un obus a projeté un cheval dans un arbre.

Jeudi 1er octobre. St Rémi patron de Fontenoy.

Journée assez calme pour Ambleny, le canon a tonné toute la journée du côté d'Attichy ou Quennevières[32] *en allant sur Compiègne. Sur la fin de la journée la fusillade commença sur Fontenoy et Rivière, le canon se mit de la partie. Ceux de Châté et de Maubrun, mais pas longtemps, à sept heures ils ne tiraient plus mais les Allemands tiraient toujours en allant sur Rivière. Aujourd'hui le ballon captif qui est attaché dans les bois du Moulin Grand Père à St Bandry est resté longtemps en l'air. On dit qu'il fait de la télégraphie sans fil. Il est là depuis deux jours, il y a eu aussi des cerfs-volants avant-hier.*

Vendredi 2 octobre.

Journée assez calme pour Ambleny, canon au loin. Le soir le canon de Châté tonne, et on croirait qu'il y a sur la grand route, des pièces de 95 qui ont tiré une dizaine de coups. On dit que les Allemands déménagent des obusiers et on pense qu'ils vont s'en aller, de peur d'être occupés par le nord. Hier le citoyen Drouillot, électricien, à Pontarcher a été condamné à 5 ans de prison, il renseignait les Allemands. J'ai fait du cidre. Marie va probablement aller à Paris lundi, pour avoir des nouvelles de Gaston et lui envoyer du linge et de l'argent. Ce matin à 5 heures, elle dit l'avoir entendu qui l'appelait, elle s'est levée et a ouvert la fenêtre, bien entendu il n'y avait personne. Quand le reverrons-nous ?

Samedi 3 octobre.

Hier à huit heures du soir une fusillade semblant être du bout de Fontenoy dura environ une demi-heure pour recommencer fortement à quatre heures du matin. Toujours beaucoup de chevaux à l'abreuvoir en face notre maison. Il y en a bien cinq cents chaque fois. Toute la matinée rien de nouveau à Ambleny quand juste à deux heures de l'après-midi le canon se mit à tonner sur Fontenoy, ce sont les Allemands placés du côté de Cuffies qui tirent sur les tranchées de Fontenoy en face Nouvron. Les canons de Maubrun tirent aussi sans arrêt jusqu'à 6 heures du soir, c'est à dire jusqu'à la nuit. Ceux de Fontenoy continuèrent encore au moins une heure et tout rentra dans le calme. On entendait la fusillade du côté de Morsain, qu'on aurait dit que les Allemands avaient reculé mais nous n'en savons rien. Pendant ce temps le matin je répare les serrures des caves et l'après-midi je cueille des poires au bruit du canon. Cela est vraiment drôle, on entend les obus siffler au-dessus

32. Ferme située entre Tracy-Le-Mont et Nampcel.

du clocher, c'est les nôtres allant sur Fontenoy. Je crois que les Allemands n'ont pas répondu sur Maubrun, ceux de Châté n'ont pas tiré.

Dimanche 4 octobre.

Un peu de canon, beaucoup dans la direction de Chauny toute la journée, messe basse à 9 heures, bien moins de monde dans l'église car il n'y a plus autant de soldats, c'étaient presque tous des dragons, environ 200. C'est toujours le même organiste qui est à l'orgue. Le reste de la journée je fais du petit cidre, et je cueille des poires et des pommes. Le soir je vais coucher à l'autre maison car il faut que Marie soit matinale.

Lundi 5 octobre.

A six heures du matin, je vais conduire Marie chez Mme Chevallier pour prendre la voiture et aller à Villers et Paris afin d'avoir des nouvelles de Gaston. A 10 heures du matin, deux officiers viennent pour voir le logement, ils me disent qu'on va me donner la cuisine des officiers. C'est de l'artillerie lourde, le 5e régiment. On me dit que depuis trois jours on renforce encore l'artillerie de Maubrun en grosses pièces, il en est de même sur Châté, ce sont des 95. On nous dit que pour faire déloger les Allemands de Pommiers et d'Osly on doit bombarder ces deux pays, c'est malheureux pour eux. Quelques tirs de Maubrun et Montaigu, on entend siffler les obus mais on n'y fait plus attention.

Mardi 6 octobre.

A trois heures de l'après-midi, Monsieur le Curé arrive chez nous me disant : « j'ai des nouvelles de Gaston ». Il me déplie un journal qui m'annonce que Gaston est blessé et demande de nos nouvelles. Mon premier ouvrage est de remercier Dieu d'avoir exaucé mes prières. A cinq heures du soir Marie arrive de Paris, elle me confirme la nouvelle et rapporte deux lettres de lui qu'il a écrites à sa tante de Paris. Il est à l'hôpital de Narbonne, il avait été blessé à la main et au côté, le six septembre. Ma première idée était d'aller le voir, mais c'est si loin. Ce n'est pas le moment car les Allemands ne sont pas encore loin et ils pourraient revenir d'un jour à l'autre.

Mercredi 7 octobre.

Je vais voir Déhus à Maubrun. En passant à gauche de la croix Têtefort, je vois là une batterie de canons, il y a également une batterie derrière la maison de Pierre Manche. Je vois la tombe d'un artilleur au-dessus de la maison Moutailler.

Jeudi 8 octobre.

La nuit à onze heures du soir on est venu réveiller le major qui couchait à la maison, lui disant que l'artillerie partait pour passer l'Aisne à Fontenoy. En effet, à minuit, elle partait et passait l'Aisne, c'était des 95, il en resta la moitié à Châté. Le major resta coucher chez nous. L'après-midi, il y eut une forte attaque par les Français à deux heures qui dura jusqu'au soir, les canons de Maubrun et de Châté tirèrent beaucoup d'obus. Moi j'étais allé arracher un pommier derrière la tour, j'ai monté sur un petit sommet à cinquante mètres au-dessus de notre terre, là j'ai vu la canonnade sur tout le front de l'Aisne, mais quand les obus allemands arrivèrent jusqu'en Normandy je suis revenu à la maison et me suis mis à cueillir des poires et des haricots au bruit du canon qui n'arrêta pas jusqu'à la tombée de la nuit. Le soir une fusillade s'engagea en haut de Fontenoy mais dura à peine un quart d'heure, de l'artillerie passe encore à la maison, c'est encore une batterie qui doit passer l'Aisne à Port pour monter dans la côte. J'ai entendu dire par un artilleur que celle qui avait passé la nuit dernière était à 800 mètres de la crête de la montagne. Cela est il vrai ? Il faut que cela soit du côté de Vingré ou Confrécourt. J'ai vu un soldat qui m'a dit qu'hier il était allé avec le ravitaillement sur la montagne de Fontenoy et qu'il y avait vu plus de quinze cents morts allemands à enterrer du 20 septembre[33]*, que c'était une infection à ne pas tenir. Il est 9 heures 30 je vais aller me coucher, le major n'arrive pas, c'est drôle comme on se fait au bruit du canon, on entend siffler les obus et on travaille quand même, excepté quand c'est ceux des Allemands qui arrivent.*

Samedi 10 octobre.

Installation de nouvelles batteries. Il y a de l'artillerie dans tout Ambleny, dans les marais de Millery. J'entends par artillerie ici les chevaux et matériel mais les canons sont sur la montagne, dans le Moulin de la Ville près de nous c'est la forge. Le matin je vais au Soulier ramasser des pommes, j'en profite pour aller visiter l'emplacement de l'artillerie qu'il y avait sur Les Roches de Tarte, au-dessus de mes sapins. A cinq heures du soir je vais par la rue Mahieu pour avoir des nouvelles de ma sœur Césarine qui est à Villers, je suis tout émotionné de voir ce qui s'y passe. C'est d'abord Monsieur le Curé qui me dit allez-vous-en, ne venez pas par ici, car on va fusiller deux

---

33. E Clermont, dans « Le passage de l'Aisne », parle du spectacle d'horreur qu'offrait le champ de bataille en avant de la ferme de Confrécourt : « Là, sur une vaste étendue,les blessés, les morts étaient extrèmement nombreux, allemands en général. quand on voulut occuper les tranchées, il fallut en retirer les cadavres qu'elles contenaient ».

déserteurs. En effet aux Marronniers, quatre compagnies d'infanterie sont sur les rangs, les gendarmes vont conduire les deux malheureux dans Béron où aura lieu l'exécution, les fosses sont faites d'avance, il y seront enterrés. Je n'y suis pas allé, c'est trop triste[34] *(fig. 11).*

Dimanche 11 octobre.

Je vais à la messe comme paroissien. A l'orgue toujours le même organiste, aujourd'hui il y a un premier prix de conservatoire de violon qui joue à la tribune, le deuxième morceau est celui que Mlle Maliote jouait à l'église. Il y a plus de 400 soldats à la messe, il n'y a plus de blessés dans l'église, il n'y a que des malades. Déhus est descendu à Vêpres, il n'a pas encore de nouvelles de son garçon.

Lundi 12 octobre.

La nuit a été calme ainsi que le matin. Au loin sur le nord on entend le canon, un véritable grondement, comme un roulement de tambour. Ici le canon a commencé à tirer vers 10 heures du matin, intermittent puis de plus en plus fort toute l'après-midi. Le canon de Maubrun tire pendant trois-quart d'heures, c'est un bruit infernal tellement c'est vite. Les Allemands répondent à la cadence de trois obus à la minute, c'est plus vite qu'ils ne l'ont jamais fait. A 6 heures tout est terminé, plus de bruit.

Mardi 13 octobre.

La nuit a encore été assez calme. A 10 heures du matin le canon de Châté commence à tirer de temps en temps. A 11 heures les Allemands répondent avec des gros et petits obus. Ce qu'il en est tombé de ces obus dans le bois de La Barre, Bois Niguet, sur les Blancs Riez où sont placés les canons français. Que c'est drôle la guerre, il y a des soldats qui jouent aux cartes, d'autres qui chantent pendant qu'il y en a qui se font tuer, pour nous

---

34. Il s'agissait du sergent Brosse et du 2e cl. Boursaud tous deux du 298e R.I. Cette affaire avait fait grand bruit dans le village. Il y a une vingtaine d'années, Mme Bayot nous a raconté que le lieutenant chargé de la défense des deux soldats était, à la veille du procès, complètement désespéré car il savait qu'il ne pourrait rien faire pour eux et qu'ils seraient condamnés à mort. Une autre habitante du village, Mme Cartier rencontra les condamnés et le peloton d'exécution. Elle se souvenait que l'un des soldats ne cessait de pleurer et tenait à la main un grand mouchoir à carreaux. L'éxécution eut lieu dans la sente de Béron, à la sortie du village, où les deux malheureux furent attachés à des noyers. Les deux arbres, abattus il y a une vingtaine d'années, portaient encore la trace des balles. Les deux soldats furent enterrés sur le lieu de l'exécution. L'un d'eux se trouve aujourd'hui dans le cimetière militaire d'Ambleny.

N° 18 D'ORDRE
DU JUGEMENT.
(Art. 82 du Code de justice militaire.)

DATE DU CRIME OU DU DÉLIT :
4 Octobre 1914

JUGEMENT
EXÉCUTOIRE
DE CONDAMNATION.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. (FORMULE N° 18.)

CONSEIL DE GUERRE PERMANENT
de la 63ème Division d'Infanterie séant à Amblény

JUGEMENT.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Le Conseil de guerre ~~permanent~~ de la 35ème division d'infanterie

a rendu le jugement suivant :

Aujourd'hui dix Octobre ~~mil huit cent quatre-vingt~~, le Conseil de guerre ~~permanent~~ de la 35ème division d'infanterie ouï le Commissaire du Gouvernement dans ses réquisitions et conclusions, a déclaré ~~les~~ ~~nommés~~ à l'unanimité du nommé : 1° Brosse (Alphonse) sergent territorial au 238ème régiment d'infanterie 2° Boursaut (Jean), soldat territorial au 238ème régiment d'infanterie, coupables ici aussi aux environs de Vic-sur-Aisne, dans la nuit du 4 au 5 Octobre 1914, abandonné leur poste en présence de l'ennemi.

CONDAMNATIONS ANTÉRIEURES.

En conséquence, ledit Conseil a condamné à l'unanimité les sergent Brosse et soldat Boursaut du 238ème régiment d'infanterie à la peine de mort en vertu de l'article 213 du code de justice militaire.

Et, vu les articles 139 du Code de justice militaire, et 9 de la loi du 22 juillet 1867, le Conseil condamne lesdits susnommés solidairement

à rembourser, sur ses biens présents et à venir, au profit du Trésor public, le montant des frais du procès (1).

SIGNALEMENT du nommé Brosse (Alphonse) sergent territorial au 238ème régiment d'infanterie
fils de Jean Baptiste et de Adélaïde Blanche
né le 23 décembre 1880, à la Palisse, arrondissement de la Palisse
département de l'Allier, domicilié, avant d'entrer au service,
à Romans Durand, arrondissement de ~~Saint~~, département
du Puy-de-Dôme, taille d'un mètre millimètres, cheveux et
sourcils, front, yeux, nez
bouche, menton, visage, teint
signes particuliers ; n° matricule du corps

(1) Les frais donnant lieu à l'application de la contrainte par corps, suivant les prévisions de la loi du 22 juillet 1867, modifiée par la loi du 19 décembre 1871, le jugement doit en mentionner la durée.

[FORMULE N° 18.]

55 du code pénal

11, rue des petits gars

NOTA. Indiquer, conformément aux articles 151 et 200 du Code de justice militaire, le jour à partir duquel doit compter la durée de la peine, et faire mention de l'exécution.

Extrait pour le corps, la division, la prison, etc.

(A) Du gouvernement militaire de (Paris — Lyon).
De la région de corps d'armée (Frauce).
De la division militaire (Alger — Oran — Constantine).

11 – Acte de jugement des condamnés à mort du 238e R.I. Le sergent Brosse et le soldat Boursaut furent fusillés le 10 octobre 1914. De même que les fusillés de Vingré (298e R.I.), Leymarie (305e R.I.), et Bersot (60e R.I.) il ne s'agissait probablement pas de déserteurs mais de « fusillés pour l'exemple ». Tous combattaient dans des régiments engagés dans le secteur de Fontenoy.

c'est une drôle de vie. Aujourd'hui j'ai cueilli et ramassé des pommes pendant que le canon tonnait de Châté et de Maubrun. On entend siffler les obus qui s'en vont, on entend siffler ceux qui arrivent, on les voit éclater avec fracas épouvantable et bien ! on travaille quand même. Mr Borgne avait des arracheurs de pommes de terre au-dessus de la gare, on a tiré sur eux, des obus sont tombés sur leurs sacs de pommes de terre, ils ont été obligés de cesser leur travail. La fille Leblanc d'Hygnières a reçu un petit éclat d'obus sur l'épaule qui ne lui a pas fait de mal.

Mercredi 14 octobre.

Nuit et matinée calmes. Nouvel emplacement de canon à Tarte et Les Fosses, pièces de 95. Nous logeons toujours le commandant d'artillerie. Il s'était couché de bonne heure pour être matinal, croyant faire de la bonne ouvrage mais, étant parti à 5 heures du matin il fut ramené à 6 heures, malade. Tout aussitôt trois majors sont venus le voir, je crois que ce ne sera rien, le soir son ordonnance couche sur un matelas auprès de lui.

Jeudi 15 octobre.

Toujours la nuit calme, le matin, pluie. On entend le canon au loin, sur Noyon. A Ambleny, le canon a commencé à tonner vers deux heures de l'après-midi. Le commandant va mieux, le soir il mange avec nous dans la cuisine auprès du feu, on a beaucoup causé de tout, excepté de la guerre. Le fils à Déhus est blessé. La demoiselle des postes est revenue. Mme Méresse et Mme Legrand sont venues, voilà les émigrés qui reviennent. C'est défendu d'aller sur la montagne pour travailler, on dit qu'il y a beaucoup d'espions qui renseignent les Allemands qui ne sont pas loin car ils sont encore au moulin de Châtillon à Fontenoy. On dit que dans les pays voisins où sont les Allemands, ce sont des civils français qui font les tranchées et les femmes qui font la cuisine aux Allemands.

Vendredi 16 octobre.

La nuit a été calme, vers minuit on a entendu la fusillade sur Fontenoy. Dans la journée, vers 3 heures les canons de la rue Quillette, de Maubrun de la Croix Têtefort de Têtelette des Fosses, d'Hygnières et de Châté, tous ont tiré. Je crois pour embrouiller les Allemands qui n'ont pas répondu. Cela a cessé avec le jour. J'ai cueilli des pommes pour Mme Méresse et nous avons eu une surprise, le facteur a distribué des lettres. La poste a repris son cours, on fait une distribution à 5 heures du soir et un départ de lettres également à 5 heures du soir. Le soir on nous dit qu'il y a une lettre pour nous, mais nous ne l'aurons pas aujourd'hui car il y en a une vraie sachée, et quand le triage

sera fini, le facteur ne pourra plus les distribuer, la consigne l'empêchera de passer. On nous dit que du côté de Confrécourt les Allemands ont reculé leurs lignes de cinq cents mètres sur Vingré la nuit dernière. Le commandant que nous avions chez nous va nous quitter demain, il part pour Toulon où la température est meilleure, il a les fièvres des colonies car il fait partie de l'artillerie coloniale, il a vingt campagnes. Cela nous contrarie car il était bien gentil, nous étions faits avec lui, il était patriotique.

Samedi 17 octobre.

Le matin un peu de pluie, à 10 heures le commandant Labasque s'en va à Toulon. Le canon tire de temps en temps, tantôt à une place, tantôt à l'autre. A partir de midi une batterie de 75 placée en Normandy au pied de la butte de l'Auche Adam à environ cent quatre vingts mètres du Moulin En Pré, et une autre batterie de 150 placée au moulin Ancelin essayent leur tir et de trois à quatre heures et demie, cela fait rage, ce qui n'empêche pas Châté de tirer aussi souvent. Le matin c'était la batterie de la rue Quillette, le soir c'est Châté qui finit la journée quand il ne fait plus clair. Il y a une bouillie dans notre rue occasionnée par les chevaux qui viennent à l'abreuvoir (fig. 12), il en vient toujours une moyenne de un mille par jour et il y a toujours, à mon avis, une moyenne de deux mille soldats à Ambleny, cela ne fait pas peur aux Boches.

Dimanche 18 octobre.

Hier soir fusillade du côté de Pommiers. Ici nuit calme, il n'en est pas de même dans la journée, on a envoyé plus de 850 coups de canon aux Allemands qui n'ont pas répondu. Aux dires des officiers français, il y aurait très peu de troupes allemandes de l'autre côté de la rivière, la majeure partie serait partie renforcer ailleurs. La messe a été comme d'habitude chantée par les soldats, il y en avait environ 700 dans l'église (fig. 13). Il y avait un chantre 1er prix du conservatoire. Avant la messe, je dis à Monsieur le Curé il faudrait faire quêter, depuis cinq semaines on ne quête plus, aujourd'hui on a ramassé 68 francs. A deux heures enterrement de Montigny Mora, à l'église. On l'a conduit au cimetière sans sonnerie, à 4 heures les vêpres comme d'habitude, que c'est drôle de faire un enterrement au son du canon, cela fait un drôle d'effet. Hier à Confrécourt, on a enterré un lieutenant-colonel. Aujourd'hui nous avons vu M. Firino c'est la première fois qu'il sort de Fontenoy depuis le commencement de la guerre, il nous dit qu'il a eu 3.000 blessés en son château (fig. 15), qu'il en est mort 70 chez lui, de sa part c'est bien du dévouement.

12 – Une pièce d'artillerie nécessite en moyenne vingt chevaux ce qui fait qu'il y a en permanence plus d'un millier de chevaux dans le village et les hameaux. Chaque jour il faut les promener et les emmener à l'abreuvoir. Ici ce sont ceux logés à la ferme de Montaigu que les soldats emmènent en promenade après avoir écouté les recommandations du sous-officier.

Lundi 19 octobre.

Enterrement du père Dubreuil à St Bandry, sans grande cérémonie comme celui d'hier à Ambleny, sauf que je sonne quelques coups, car là c'est un peu plus loin des Boches.

Mardi 20 octobre.

Canonnade. Le matin j'ai coupé du bois à la poste, l'après-midi j'ai écrasé des poires pour Monsieur le Curé avec un militaire, c'est un dompteur qui possède trente six animaux : lions, panthères, etc...Il joue dans les théâtres. Le soir notre capitaine ne revient pas coucher à la maison, il est de garde aux batteries. Aujourd'hui, on a dégradé deux militaires qui sont condamnés à sept et huit ans, je crois pour vol. La cérémonie se passe toujours à Béron, auprès des deux fosses. Reçu une longue lettre de Gaston, il nous raconte comment il fut blessé, il nous dit que tout va mieux. Césarine, ma sœur, me fait dire d'aller la voir à Villers. J'irai probablement jeudi.

Mercredi 21 octobre.

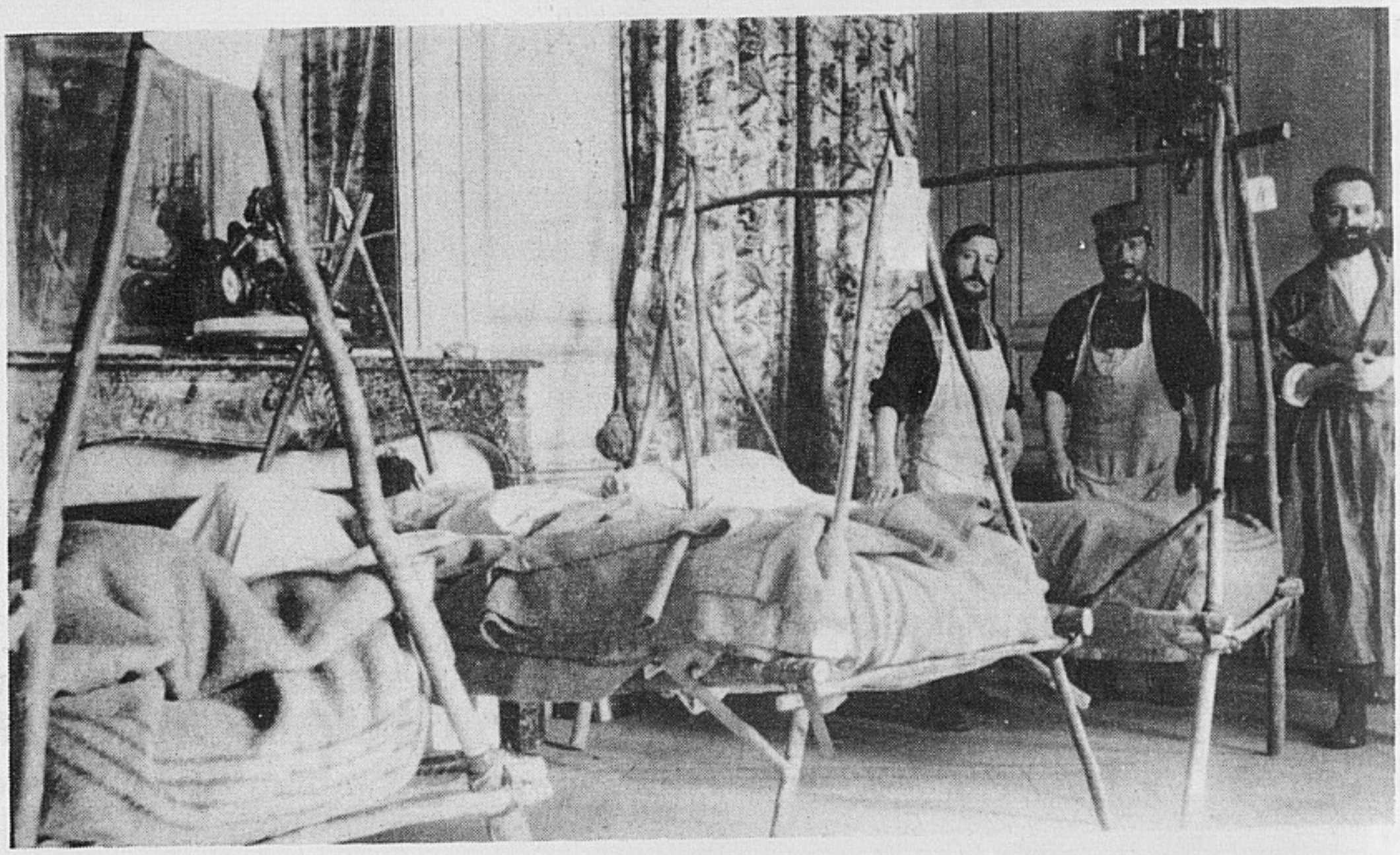
Gaston nous ayant dit que si les Boches revenaient il fallait nous sauver, cela est déjà prémédité, quoiqu'on espère qu'ils ne reviendront pas, n'empêche que cela m'a trotté en cauchemar toute la nuit, je les voyais toujours arriver. Canonnades... que cela doit coûter cher, il paraît qu'un coup de canon de 95 coûte cinquante francs. Hier, ils ont bombardé le moulin de Châtillon à Fontenoy, il est réduit en miettes, parce que les Allemands étaient dedans. Tout le monde s'accorde à dire que la guerre sera très longue et que cela sera un vrai désastre, il ne restera ni hommes ni chevaux, ni récoltes ni argent, la culture sera complètement ruinée dans nos contrées. On voit des avions tous les jours, quelquefois trois ou quatre, même plus, des jours ce sont des Allemands qui planent pendant une heure et demie au-dessus d'Ambleny, à douze ou quinze cents mètres de hauteur. On est certain qu'une demi-heure après les obus rappliquent.

Jeudi 22 octobre.

Deux coups de canon à 5 heures du matin, je me lève car je dois aller à Villers par la voiture de Mme Chevallier, mais à 6 heures et demie pas de voiture. On part à 9 heures un quart avec une autre voiture, j'arrive à Villers à 11 heures, j'en repars à 3 heures et arrive à Ambleny à 5 heures et demie. On me dit que les Allemands ont répondu, qu'il y a eu six morts, je demande au capitaine qui me dit qu'il y a eu cinq ou six blessés mais pas dans sa batterie, je m'en doutais car j'avais rencontré l'auto qui emmène les blessés deux fois en

13 – Regain de ferveur face à la mort, la messe dominicale est très fréquentée par les soldats de toutes armes.

14 – Parfois, lorsque le bombardement est trop violent, on célèbre la messe dans les bois.



15 – Dès le mois d'octobre 1914 un hôpital de campagne est aménagé dans le château de Fontenoy. Les blessés les plus atteints sont soignés dans le grand salon, tandis que la salle à manger est transformée en salle de pansements.

chemin, c'était mauvais présage. J'apprends que Madame Dubreuil de St Bandry est morte, demain je vais sans doute faire l'enterrement.

Vendredi 23 octobre.

J'ai fait la fosse le matin et l'enterrement l'après-midi. Il est confirmé que six artilleurs ont été blessés hier à Châté, dont trois assez fort. On dit aussi qu'un homme a été amené au poste, c'est Isaac du Soulier pour avoir dérobé des brouettées de marchandises au Comptoir Français à Ambleny, on a perquisitionné chez lui et retrouvé les marchandises volées. On dit qu'il passera en Conseil de Guerre. Un aéro allemand a longtemps plané au-dessus d'Ambleny, probablement pour repérer les batteries. A dix heures du matin le marais de Millery était repéré, aussitôt les obus y arrivent un obus tombe sur un bâtiment de la ferme de M. Duval-Arnoult, les autres tombent dans les champs sans blesser personne. L'après-midi à 4 heures et demie les obus tombent à Pijonville, visant sans doute la batterie Bavard[35] ou les dragons de La Plaine, ou les tas de fumier charriés par Crépin ce jour là, car c'est en plein dans ces tas de fumiers que cela a tombé. Il en est arrivé là 9 dans un petit terrain, le plus près est à dix mètres de notre terre de Pijonville. On sent que notre situation devient de plus en plus critique. Comme il y a partout des soldats, on craint un bombardement d'Ambleny. On parle aussi de faire évacuer les habitants, cela devient pire que dans le début et dire que voilà quarante deux jours que le bombardement a commencé et que l'on n'est pas encore plus avancé que ce jour-là.

Samedi 24 octobre.

Canonnades des deux côtés. Hier, il y a eu un artilleur de tué à la Bruyère, il a eu la tête coupée par un obus et a été enterré aujourd'hui à la fosse des soldats en dehors du cimetière. Il y eut en même temps deux autres blessés. On a ramassé des éclats d'obus dans presque toutes les cours des maisons de La Plaine. Aujourd'hui après-midi sont arrivés des gros canons, du 155. Depuis le temps qu'on les attendait. Je ne sais où ils vont se placer. Aujourd'hui j'ai fini de ramasser les poires au Soulier et rentré les échalotes du jardin. Tous les habitants craignent un bombardement. Marie va toujours coucher à l'autre maison. Il faut passer avant 8 heures car il y a toujours un poste à la porte du moulin, après on ne passe plus. On dit dans les journaux que les Français ont remporté une victoire sur l'Aisne, que la bataille est

35. La maison Bavard était la dernière du village, sur la gauche, en direction de Fontenoy.

gagnée, ce n'est toujours pas à Ambleny, mais malgré cela on n'entend plus le canon au loin, ni du côté de Soissons ni de Compiègne.

Dimanche 25 octobre.

Canon toute la nuit. A cinq heures du matin, il passe de l'infanterie qui va du côté du Soulier pour tenir les tranchées du Pressoir. Dimanche calme. Il y a encore de grosses pièces d'arrivées mais elles n'ont pas encore tiré, il faut beaucoup de temps pour les placer. Des camions-autos amènent les obus. On dit qu'il y en a un dépôt dans la maison de Mélin Victor au Soulier, si jamais il arrive un obus dessus gare au Soulier ! Messe comme d'habitude, même organiste, beaucoup de soldats, Monsieur le Curé n'a pas annoncé l'heure de la messe de la Toussaint pour dimanche. On dirait qu'il a peur de ne plus avoir d'église, on s'attend à du nouveau d'ici dimanche, personne n'est rassuré, le moment est toujours critique.

Lundi 26 octobre.

Canonnade. Le matin j'ai travaillé chez Madame Chevallier, l'après-midi j'ai été arranger les fosses au cimetière au bruit du canon, il arrive toujours des munitions en autos. Comme il a plu la nuit, il y a beaucoup de boue et ils ont bien de la peine à monter au Soulier, je les ai aidés à monter en poussant derrière avec des soldats qui étaient venus arranger les tombes de leurs camarades. Fusillade du côté de Port, fusillade du côté de Confrécourt. Aujourd'hui on a arrêté M. Chrétien meunier, sa femme, sa fille, comme espions. On les a mis en prison. C'est plus que ridicule de la part de l'armée, elle voit partout des espions, elle n'est pas contente des habitants et les habitants ne sont pas contents des soldats, personne n'est content. Il serait bientôt temps que cela finisse pour tout le monde.

Mardi 27 octobre.

Nuit calme. Je vais commencer à arracher des betteraves à lapin. Canon du côté de Morsain, à midi les obus arrivent sur les tranchées de Fontenoy. Je reviens avec une charge de betteraves quand, sur le chemin du moulin, je rencontre Maria Lamotte et je lui cause du bombardement et je lui dis « tiens en voilà un qui arrive du côté du Soulier ». En effet il arrivait place du Soulier sur la maison Caqueret, tue sur le coup l'homme Caqueret et blesse cinq enfants dont un mourut le lendemain[36], et démolit un peu la maison.

---

36. En fait l'enfant fut tué en même temps que son père. 78 ans après, en 1992, Mme Defente (née Ernestine Dubois) était encore traumatisée par le spectacle d'horreur auquel elle assista en entrant dans la maison. Elle habitait la maison, face à celle des

Nous avons vu passer les malheureux enfants dans des brancards menés par des soldats, cela faisait de la peine. Il est encore venu plusieurs obus sur Châté et Montaigu mais je ne sais s'ils ont fait des victimes. On amène toujours des obus au Soulier, dans la cave de la maison Cense père. A St Bandry, on a dû enterrer un soldat tué par son camarade en nettoyant un revolver. On nous dit qu'un espion d'Ambleny a été arrêté aujourd'hui, c'est Leblanc Adolphe, il avait commis le crime de regarder dans une lunette d'approche, il a été relâché. Un conducteur d'auto a été blessé légèrement au Soulier.

Mercredi 28 octobre.

Canonnade. Le ballon captif est resté longtemps en l'air au-dessus du Rollet. On voyait l'homme dans la nacelle, les autos amènent toujours du ravitaillement. A 4 heures, on a enterré deux artilleurs tués hier à Châté. Un des enfants blessé hier est mort de ses blessures. Debronne père a été blessé légèrement au Soulier. Un obus est tombé sur l'écurie de M. Moutailler maire à Montaigu, tuant un cheval, le petit commis charretier a été pris sous les décombres mais il n'a pas été blessé. Un artilleur a été tué à sa pièce par son projectile qui a attrapé un arbre à quelques mètres du canon, on a abattu l'arbre après. Un obus que j'avais cru tombé au moulin Voirgnier hier l'a été à St Bandry à la ferme Duval où il y a de l'artillerie.

Jeudi 29 octobre.

Grand bombardement, fusillade la nuit sur Fontenoy sans canon, mais le matin le canon tonne de tous côtés, les Allemands bombardent les tranchées françaises au-dessus de Fontenoy, cela n'arrête pas, par des gros obus. A Ambleny, on a tiré dessus de toutes les batteries depuis le matin. A deux heures cela fait rage, Maubrun, Bavard, Moulin, La Bruyère, Châté et Montaigu les grosses pièces. On leur en a envoyé de la ferraille aujourd'hui, je n'en connais pas le résultat. Ils n'ont pas beaucoup répondu sur Ambleny, un peu à la batterie Bavard (rue Quillette) et un peu à Montaigu. Le soir nous logeons deux aumôniers à la maison du Pont de la Ville. Nous recevons une lettre de Gaston qui nous dit qu'il va bien. Pendant ce temps, la

---

Caqueret, qui se trouvait au devant de la croix du Soulier. Lorsque l'obus tomba sur la maison, M. Caqueret lisait le journal dans un fauteuil, à proximité de lui, sa fille de 8 mois dormait dans son berceau. M Caqueret fut tué par un éclat d'obus qui lui enfonça sa montre de gousset dans la poitrine. Le bébé eut le dessus du crâne décalotté par un éclat d'obus ce qui faisait dire à Mme Defente : « c'était comme un bol plein de cervelle ».

Manfonsine nous fait de vilaines affaires de vieillard. Le soir tout paraît calme.

Vendredi 30 octobre.

Il était à peine dix heures et demie du soir qu'il se fait une attaque de nuit sur Fontenoy. La fusillade, les mitrailleuses et le canon n'arrêtent pas, les obus pleuvent sur les tranchées de tous côtés, cela dure environ deux heures, c'est épouvantable surtout la nuit. Le matin le canon tonne sur Soissons, Vauxrot sans discontinuer. A 8 heures le matin, les canons d'Ambleny font des tirs intermittents jusqu'à 3 heures mais à partir de 3 heures jusqu'à 6 heures toutes les batteries font rage. On peut évaluer à trois mille coups de canon tirés d'Ambleny aujourd'hui. Après 6 heures cela change, c'est la fusillade et la mitrailleuse accompagnées du canon. Cela dure une partie de la nuit, cela brise la tête et vous fait mal surtout en pensant à ce qui se passe du côté de Fontenoy. Il paraît que nous n'avons pas beaucoup de blessés. Les Allemands n'ont pas beaucoup tiré sur Ambleny, quelques obus sur Châté, mais ils ont beaucoup tiré sur les tranchées de Fontenoy avec leurs canons à grosses marmites, cela n'arrête pas. Aujourd'hui j'ai fait connaissance avec un aumônier, il a visité la maison, il a voulu que je lui joue de l'orgue, je lui ai joué le Kirie de Dumont, il était très content, il savait que ces orgues existaient mais n'en avait jamais vus. J'avais juré de ne pas en jouer tant que Gaston ne serait pas revenu mais j'avais hâte de savoir si on nous l'avait abîmé. Voilà trois mois qu'il n'est sorti aucun son de l'harmonium. J'avais également dit que je n'en jouerai pas pendant la guerre, mais je dois aller chanter la messe dimanche à St Bandry, j'en jouerai pour m'apprendre.

Samedi 31 octobre.

Après une nuit abominable de fusillade et de canon, on apprend le matin que les Allemands ne sont pas partis, qu'ils ont reculé un peu mais pas beaucoup. Ils envoient des obus sur Maubrun et une dizaine derrière la Tour, sans faire de dégâts. A 4 heures, enterrement d'un soldat du génie[37]*. Il y a eu un commandant de tué hier à Fontenoy, des soldats et beaucoup de blessés par les mitrailleuses allemandes. Les soldats ne pouvaient avancer tant il y avait de fil de fer en face des tranchées. Nuit calme. Que c'est triste un enterrement de soldat : pas un membre de la famille, simplement une vingtaine de ses compagnons, encore, en ce moment on les met tous dans des cercueils.*

37. Ratineau Pierre, 4e génie.

Dimanche 1er novembre – Toussaint.

Calme. Obus envoyés par les Allemands sur Maubrun. Ils tombaient sur les bois et sur La Plaine dans les champs. Il en est arrivé à la fosse à pulpe à la Croix Bouchot à 11 heures, là un cycliste a été blessé. Ils visaient sans doute les batteries de la maison Bavard. A la messe, j'ai joué comme d'habitude en bas et l'organiste en haut, soldats plein l'église. Marie est allée à la messe, elle est restée debout à l'entrée de l'église, impossible d'entrer. 74 francs à la quête et il y avait déjà eu une messe de soldats à 9 heures où l'église était déjà pleine. Après les vêpres il y a eu encore un enterrement de soldat[38], maintenant l'ambulance est dans l'école des filles. Il y a encore un aéro au-dessus d'Ambleny, sans doute pour repérer les batteries, hier il y en avait trois. On nous dit que l'on compte une soixantaine de tués hier à Fontenoy et plus de blessés.

Lundi 2 novembre.

Très beau temps. Ce n'est plus la Toussaint des années précédentes, pas un coup de cloche, voilà deux mois que la grosse n'a pas sonné. Messe, procession aux cimetières. On alla chanter un De Profundis sur la tombe des soldats. Pendant ce temps les Allemands bombardaient Ambleny. Un obus est tombé rue Mahieu chez M. Normand ne laissant plus un carreau, blessant deux soldats. Il en tombait un aussi chez Eugène Mora en face Normand et plusieurs dans la côte de Béron. Après, ce fut le tour des batteries Bavard qui tirèrent ainsi que ceux du moulin Ancelin et de la Bruyère, mais ces batteries reçurent des obus jusqu'à 3 heures. Un obus est tombé aussi à Prévillé. A 4 heures, il y a encore eu l'enterrement d'un soldat[39]. Soirée calme.

Mardi 3 novembre.

Calme, puis les Boches commencèrent à envoyer des obus à 11 heures, mais surtout sur les batteries du moulin Ancelin et sur la Bruyère qui les avait bombardés auparavant. Toujours des aéros. Les Allemands ont tiré une vingtaine de coups après un aéro français sans l'atteindre. Au-dessus de Maubrun le ballon captif est toujours là, aussitôt qu'il se montre les Allemands ne tirent plus. Des obus sont arrivés à La Plaine chez Lamotte, un sur sa halle tuant deux chevaux et deux en face la maison, dans la pâture à Crépin. Un renfort de quinze cents fantassins arrive à Ambleny.

---

38. Anquetil Charlemagnes 321e R.I.
39. Olivier Léon, 298e R.I.

Mercredi 4 novembre.

Betteraves à Pijonville. Echange de quelques coups de canon. On nous dit qu'il y a dû y avoir cent cinquante prisonniers français de faits à Fontenoy le 26 octobre. Les soldats ne voulaient pas marcher, régiments du Midi.

Jeudi 5 novembre.

A 1 heure la batterie de la Butte aux Chardons ouvre le feu, les Allemands répondent, cela dure jusqu'à la nuit. Un aéro allemand s'amène il est salué par plus de 300 coups de fusils et il s'en va. Le ballon captif fait toujours de l'observation à St Bandry. J'arrache des betteraves, j'écrase des pommes. On se prépare encore à un assaut d'ici quelques jours. A Fontenoy pendant que les soldats faisaient la soupe, un obus en tue quatre.

Vendredi 6 novembre.

Matinée calme, pas encore un coup de canon n'a été tiré à Ambleny à 1 heure. Les soldats font la popote et coupent le bois un peu partout, les chevaux des dragons mangent toujours nos pommiers. N'ayant rien à faire, les chefs de dragons[40] se bichonnent, font des courses avec obstacles, abîment pour leurs fantaisies, les terres, les jardins et les bois de La Plaine. On a encore enterré deux soldats[41] aujourd'hui au cimetière d'Ambleny, on les porte sans cercueil. A Fontenoy il y en a en moyenne quatre à cinq tués tous les jours par les obus, dans les tranchées.

Samedi 7 novembre.

Nuit petite fusillade. A 7 heures du matin il y en a eu une dans la direction de Morsain avec mitrailleuse et canon pendant un quart d'heure. Canon vers Pommiers. Beaucoup de renfort en infanterie et artillerie, il en est arrivé beaucoup à Villers-Cotterêts.

Dimanche 8 novembre.

Calme. Le soir à 9 heures petite fusillade d'un quart d'heure et canon. C'était la relève des tranchées. Encore deux enterrements de soldats.

---

40. Il s'agissait du 14e dragon. En ce début d'une guerre qui venait de se figer dans les tranchées, les troupes montées étaient inoccupées et restaient en réserve dans l'attente d'une éventuelle avancée de l'armée.
41. L'un d'eux était Veillerot Jean Marie du 298e R.I.

Lundi 9 novembre.

Calme. Quelques coups de canon de la Butte Aux Chardons auxquels les Allemands répondent de suite, retour au calme. Brouillard, froid.

Mardi 10 novembre.

Quelques échanges de coups de canon mais assez calme dans l'ensemble. Le soir il ne fait pas clair du tout cela n'empêche pas les Allemands de faire une attaque du côté de Roche pour passer la rivière, la fusillade et le canon marchent une partie de la nuit. Il paraît que les Allemands furent repoussés au-delà de leurs tranchées.

Mercredi 11 novembre – St Martin.

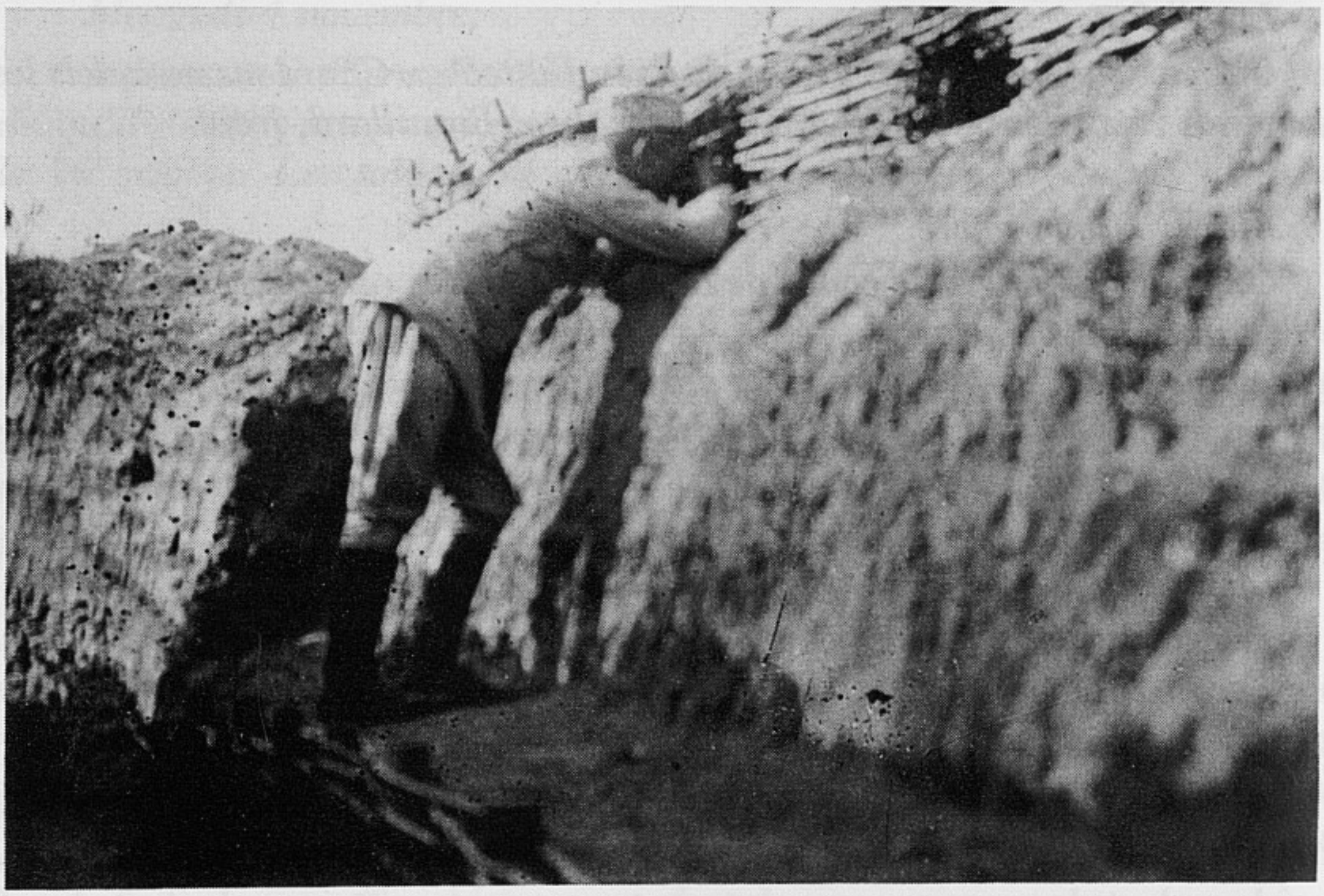
Pas de messe. Lettre de Gaston qui va mieux mais qui reste à l'hôpital pour encore au moins un mois et demi. Il nous donne des nouvelles de Déhus que nous croyions mort. A midi, étant à la porte du jardin, j'ai rencontré un général, ce n'est pas celui d'Ambleny, c'en est un qui vient communiquer et consulter pour essayer un nouvel assaut.

Jeudi 12 novembre.

Hier soir, il ne faisait pas clair du tout il faisait de la tempête, il pleuvait pourtant il y a une grande animation de troupes, on dit qu'il va se passer quelque chose la nuit. En effet, vers 10 heures du soir le canon se met à tirer de tous côtés, cela dure toute la nuit pour reprendre plus fort à 5 heures du matin. Là c'est comme un roulement de tambour, à partir de ce moment, les obus allemands tombent sur les tranchées françaises à Fontenoy, mais on sent qu'ils n'ont pas beaucoup de canon, on croirait qu'ils n'en ont qu'une dizaine tandis qu'à Ambleny il y en a plus d'un cent qui tirent. A 9 heures du matin, ils n'ont encore pas répondu sur Ambleny, mais ce qu'il tombe sur la crête de Fontenoy, tant des français que des allemands ! Toujours leurs gros obus 150 et 210 à fumée noire qui font brouff ! Cela fait trembler notre maison. Ici on sent les vibrations dans notre grenier. Le canon et la fusillade continuent jusqu'au soir vers 10 heures. On peut évaluer à six mille coups de canon qui ont été tirés d'Ambleny aujourd'hui sur les tranchées allemandes et sur Tartiers[42]*. Il y a eu un gros incendie à Tartiers à partir de 4 heures du soir qui a duré toute*

---

42. L'auteur est encore en-dessous de la vérité puisqu'en 24 heures, les 12 batteries du 5e d'artillerie qui se trouvait à Ambleny envoyèrent en tout 11440 obus soit une moyenne de 8 obus par minute. (Service Historique de l'Armée, 26N126).



16 – Les tranchées au bord de l'Aisne. En haut à Ambleny à proximité du Pressoir, en bas à Soissons, vers Cuffies.

la nuit. Cela doit être des maisons que l'artillerie française a brûlées parce qu'il y avait des Boches dedans. Je ne connaîs pas le résultat de l'attaque. Je sais que nous avons beaucoup de blessés et bien entendu de tués aussi. Comme canonnade c'est la plus forte depuis deux mois que les Allemands sont là. Il y a deux enterrements de soldats[43] *l'après-midi à Ambleny.*

Vendredi 13 novembre.

Les tirs ont cessé la nuit et dans le jour ils n'ont pas beaucoup tiré. On nous dit qu'hier nous n'avons pas eu de succès parce que le 305e de ligne n'a pas voulu marcher, c'est la troisième fois qu'il refusent[44]*. Beaucoup d'artillerie du Soulier ont quitté leur position pour aller sur Confrécourt et Rivière, surtout le 75, le soir ce sont les 95 et les 105 qui s'en vont. Il arrive du renfort d'infanterie et des brancardiers car les brancardiers de la division n'ont pas fait leur service non plus. On a ramené les plus blessés à l'école des filles qui est transformée en ambulance et aussi chez M. Sonnet et chez Mme Chevallier. On réquisitionne les matelas dans Ambleny pour les coucher, nous en avons prêté un. Aujourd'hui, on a enterré quatre soldats*[45]*. Il pleut tout l'après-midi. Moi j'ai planté des salades d'automne et fait les endives dans la cave.*

---

43. Lieutenant Finaze de Villaine Marc du 238e R.I, Sagnard Louis 298e R.I.
44. L'auteur nous rapporte évidemment ici ce qui se disait dans le village à propos de l'attaque de la veille. Que s'est-il réellement passé ? Le 12 novembre, le régiment avait pour objectif les bois situés au sud de Nouvron, voici ce que dit le journal de marche du 305e : « A 8 heures précises, au signal donné par les tambours et les clairons, les 4 sections de tête franchissent sans hésitation leur gradin respectif et se portent résolument en avant ; elles sont tout de suite soumises à un feu violent de mitrailleuses ; 10 hommes sur 14 de l'escouade de tête de la section de droite (24e cie) tombent en quelques minutes ; devant ces pertes impressionnantes, la section toute entière s'arrête après avoir franchie 30m ; la section de gauche de cette compagnie est arrêtée à son tour après avoir gagné 50 m. A ce moment les sections de 2e ligne sont au sommet du gradin qui devient l'objectif des mitrailleuses ennemis et les files de tête tombent de notre tranchée arrêtant ainsi le mouvement de celles qui suivent. Dès lors le mouvement en avant de la 24e compagnie est arrêté ». Les 17e et 22e compagnies subissent à peu près le même sort, ce qui fait que le rédacteur du journal écrit : « L'attaque se trouve ainsi arrêtée sur tout le front, malgré les efforts de tous ». Une compagnie du 321e R.I., envoyée en renfort, est aussi arrêtée par le feu des mitrailleuses allemandes. On peut évidemment soupçonner le journal de marche de partialité mais, pour cette seule journée, les pertes du 305e furent très importantes : 96 tués, 149 blessés et 8 disparus. Le refus de marcher semble donc peu probable, en revanche une débandade de troupes mal entraînées et soumises à un feu intensif des mitrailleuses allemandes paraît plus plausible.
45. Chargros François et Renoult Henri 298e R.I, Got Maurice 305e R.I, Bouveret Pierre 4e génie.

Samedi 14 novembre.

Tempête toute la nuit. Canon par moment. Fort à partir de 4 heures jusqu'au soir même jusqu'à 10 heures. On tire toujours du fusil sans que cela soit de la fusillade. Il y a encore eu aujourd'hui cinq enterrements dont un lieutenant[46]*, que cela est triste. Encore on les conduit au cimetière (c'est Monsieur le Curé d'Ambleny qui dirige la cérémonie) recouverts d'un drap des morts, mais ils n'ont pas de cercueil.*

Dimanche 15 novembre.

Nuit calme, il gèle un peu. Je vais au lait, défense de passer, alors on passe à côté dans le jardin Déhus. Il vole de la neige, après il pleut. Le canon ne tonne presque pas. Messe. Encore trois enterrements de soldats[47]*. Les Allemands tirent sur Port où sont allés les canons d'Ambleny. Le soir ils envoient des fusées lumineuses pour éclairer la plaine où sont les tranchées, ils ont aussi un appareil à l'électricité qu'ils font tourner comme un phare et qui éclaire toute la montagne, c'est très puissant.*

Lundi 16 novembre.

Fusil la nuit sur les tranchées de Fontenoy, je vais avec Armand Vaillant à St Bandry faire une fosse pour la femme Valentin Lévêque, il pleut un peu. Un obus vient encore du côté des Fosses. Des dragons de La Plaine sont partis à St Bandry ou à Laversine, c'est un bon débarras pour nos pommiers. On parle de loger l'infanterie à la place car on doit lancer encore un nouvel assaut. Encore cinq enterrements de soldats[48]*, on dit deux morts de maladie. On dit aussi mille hommes hors de combat dont au moins 400 tués à Fontenoy dans la dernière attaque du 13.*

Mardi 17 novembre.

Un peu gelé ce matin. Canon. Les Allemands envoient trois obus par Poteau, ensuite une vingtaine sur Maubrun et pour finir trois ou quatre à La Plaine et c'est la nuit. Ces obus sont tombés à la maison Henriquet. Ils lui ont cassé tous ses carreaux et chez Jolimai aussi, à Maubrun chez Déhus, mais sans blesser personne.

---

46. Mosnier Almet et Barrier Pierre 305e R.I, Crosmary Guillaume 321e R.I,
47. Brigandet Lucien 4e génie, Cocherel Auguste 298e R.I, Ronchon Jean 42e R.I.
48. Lefrançois Léon sergent du 298e R.I, David Alexandre 42e R.I, Cassier François 321e R.I, Cortial Gérémie 298e R.I, Bulabois Marie adjudant du 42e R.I.

Mercredi 18 novembre.

Nuit calme, gelée 5 au-dessous de zéro. Fusil toute la nuit 5 à 10 coups à la minute, toujours sur les tranchées de Fontenoy qui s'étendent de Vingré au-dessus de Ste Geneviève. Echange d'obus. Il y a eu trois maisons d'atteintes à Maubrun : Cense, Manin et Moutailler Gustave. Enterrement d'un soldat[49]*. A 4 heures, quatre aéros au-dessus d'Ambleny, français et allemands. Parmi les soldats qui ont refusé de marcher à la dernière attaque à Fontenoy il y en a quinze en prison qui vont passer en Conseil de Guerre. Ils se sont blessés à la main gauche pour ne pas marcher*[50]*. J'ai écrasé des poires et fait du cidre. Il y a des canons d'Ambleny de partis à Soissons. Beaucoup de canonnade.*

Jeudi 19 novembre.

Nuit calme, gelée de cinq au-dessous de zéro.Canon. Grand branle-bas dans les changements de troupes. L'Etat-Major s'en va à St Bandry ainsi que la majeure partie des troupes à Ressons et à Roche, il ne reste à Ambleny qu'un bataillon du 170e et le 54e territorial et toujours l'artillerie. On dit que le général de division Lombard qui logeait à Ambleny depuis longtemps est relevé de ses fonctions, qu'il retourne à Paris[51]*. On dit aussi que c'est parce qu'il y a la fièvre typhoïde à Ambleny dans le 170e. On dit que c'est pour laisser reposer les soldats du 7e corps, nous ne savons rien de précis. Nous n'en avons plus un seul à loger et on craint toujours le bombardement d'Ambleny, ce serait plus près de la vérité. Je finis d'écraser nos poires le matin, et je charrie les betteraves de M. François. Le soir nous recevons une lettre de Gaston.*

Vendredi 20 novembre.

Nuit calme. Moins 7°. Rangé le foin et la paille dans le bâtiment, pour s'il revenait des soldats. Après, je vais déménager les dames Belloi qui viennent demeurer chez nous. Obus rue Quillette blessant des soldats, dont un cycliste aux deux jambes à 10 heures du matin. De midi à une

---

49. Fauriat Annet sergent du 305e R.I.

50. L'auteur est sans doute mal informé car si l'échec du 12 novembre entraîna probablement la comparution de nombreux soldats en conseil de guerre, en revanche aucun ne fut condamné à mort. Si des mutilations volontaires avaient été réellement constatées sur ces soldats, ils auraient été condamnés à mort. L'auteur amalgame certainement deux évènements, des comparutions devant le conseil de guerre à la suite de l'échec du 12 et l'exécution du soldat Leymarie fusillé le même jour, accusé de mutilation volontaire et qui fut réhabilité après la guerre.

51. Le général Lombard qui commandait la 63e division fut en effet révoqué, en même temps que le général Vauthier, commandant le VIIe C.A, à la suite des échecs répétés des offensives sur le plateau de Fontenoy.

heure, c'est à la Butte Aux Chardons, où les 210 arrivent jusqu'à quatre à la fois. Cela semble drôle à Ambleny de ne plus avoir cette fourmilière de soldats.

Samedi 21 novembre.

Nuit assez calme. Des artilleurs qui étaient logés chez Véron à l'entrée d'Ambleny viennent mettre leurs chevaux et voitures dans le clos de Mme Planque et au vieux moulin, car les autres sont partis à Roche.

Dimanche 22 novembre – Ste Cécile.

Canon la nuit. Messe. Il fait très froid. A partir de dimanche prochain reprise de l'ancienne heure pour la messe 10 heures et demie. Vêpres. En rentrant à la maison j'ai trouvé des soldats qui venaient loger chez nous. Il y en avait 45 dans les bâtiments et 10 sous le hangar à caisses vides. A 4 heures enterrement d'un soldat[52].

Lundi 23 novembre.

Le temps froid et couvert annonce la neige. Canon du côté de Soissons dont on nous dit que les Allemands se seraient rapprochés. Nos soldats arrivés d'hier, le 292, partent à 6 heures du soir pour Roche et Port. Une lettre de Gaston nous apprend qu'il sera probablement réopéré.

Mardi 24 novembre.

Gelée, fusil la nuit, toujours pareil quatre ou cinq coups à la minute. Maintenant les Français bombardent simplement les tranchées allemandes sans faire d'attaque à la baïonnette car cela faisait mourir trop de monde. On nous dit qu'à Soissons les Allemands ont repassé l'Aisne du côté du Faubourg St Waast, qu'on les a laissés approcher et qu'on les a presque tous tués à la baïonnette. On dit aussi qu'ils ont fait un pont à Pommiers, mais rien n'est confirmé.

Mercredi 25 novembre.

A 5 heures et demie du matin les soldats d'infanterie qui étaient à Pernant repassent pour aller à Roche et à Montigny-Lengrain. A 6 heures la neige tombe, ensuite il pleut. Mme Sonnet, qui avait promis de mener Manfonsine à Villers envoie dire qu'elle ne peut y aller vu la neige, il faut

52. Laubertraud François sergent du 216e R.I.

alors chercher une autre voiture. Sur le soir, enterrement d'un soldat[53]*. A 9 heures du soir forte fusillade au-dessus de Fontenoy. On dit que quand on fait la relève des soldats dans les tranchées, cette fusillade se produit souvent.*

Jeudi 26 novembre.

Nous nous sommes levés de bonne heure pour conduire maman à Villers (90 ans), c'est mon neveu Julien qui la conduit avec la voiture Armand Mora. Marie va à Villers avec eux et ramène un peu de marchandise. A Villers maman ne sera plus sous les obus, il n'y avait pas moyen de la descendre à la cave. Encore un enterrement d'un soldat[54]*.*

Vendredi 27 novembre.

Nuit calme. Nos batteries tirent dans la journée, les Allemands ne répondent pas. fusillade et canon du côté de Vic-sur-Aisne. Canon sur les tranchées de Fontenoy par les Allemands. J'ai été abattre un frêne en Normandy, les soldats ne voulaient pas que je l'enlève. Inhumation au cimetière d'un soldat[55] *mort de ses blessures.*

Samedi 28 novembre.

Beau temps, nuit calme. Canonnade. Hier un incendie à Fontenoy par un obus, c'est la maison de Mélin débitant, blessé à la main. Il y a eu un cheval et un âne de brûlés. Un nommé Voiret, qui revenait d'Ambleny en réquisition fut tué en face la mairie de Fontenoy par un obus de 77. Il avait perdu sa femme en couches cette année. A Ambleny enterrement de deux soldats[56]*. Une demi-heure de fusillade sur Fontenoy le soir à 5 heures et demie.*

Dimanche 29 novembre.

La fusillade d'hier soir a été faite par les Allemands pour faire sortir les Français de leurs tranchées. Les Boches en ont été pour leur ruse. Messe. J'ai chanté « Pitié mon Dieu », les soldats reprenaient au refrain. J'ai été à Tarte et à Véru voir nos bois, il n'y a pas trop de dégâts. Au bois Brouet, il y a quatre bouleaux de coupés. Echange de canonnade.

---

53. Nony Jean Marius 238e R.I.
54. Renaud François 216e R.I.
55. Breugnon Antoine 298e R.I.
56. Borde Pierre 60e R.I.

Lundi 30 novembre.

Soir et nuit calmes, ainsi que la journée, il n'en est pas de même du côté de Vic-sur-Aisne. Beaucoup de vent, mais il ne pleut pas.

Mercredi 2 décembre.

Très belle journée de beau soleil. Je vais commencer à bêcher derrière la Tour. Les autos amènent toujours du bois scié, des planches. Ils mettent cela dans la cour de la mairie d'Ambleny, ainsi que des pierres, du fil de fer et des ronces, tout cela en grande quantité est mené à Fontenoy par voitures civiles d'Ambleny réquisitionnées. Ils mènent cela la nuit sur la crête, ces voitures vont aussi chercher du ravitaillement à Cœuvres, Mortefontaine, Longavaine. Ils sont obligés de coucher là-bas sur la paille quelques fois, trois ou quatre fois par semaine.

Jeudi 3 décembre.

Après la belle journée d'hier, il fait une journée de pluie et de vent, malgré cela Marie s'en va quand même à Villers avec Déhus de Maubrun, elle va chercher des marchandises pour vendre, pour essayer de gagner un peu d'argent car depuis le 1er août nous n'en avons pas gagné beaucoup. Canonnades, fusillades, enterrement d'un soldat[57].

Vendredi 4 décembre.

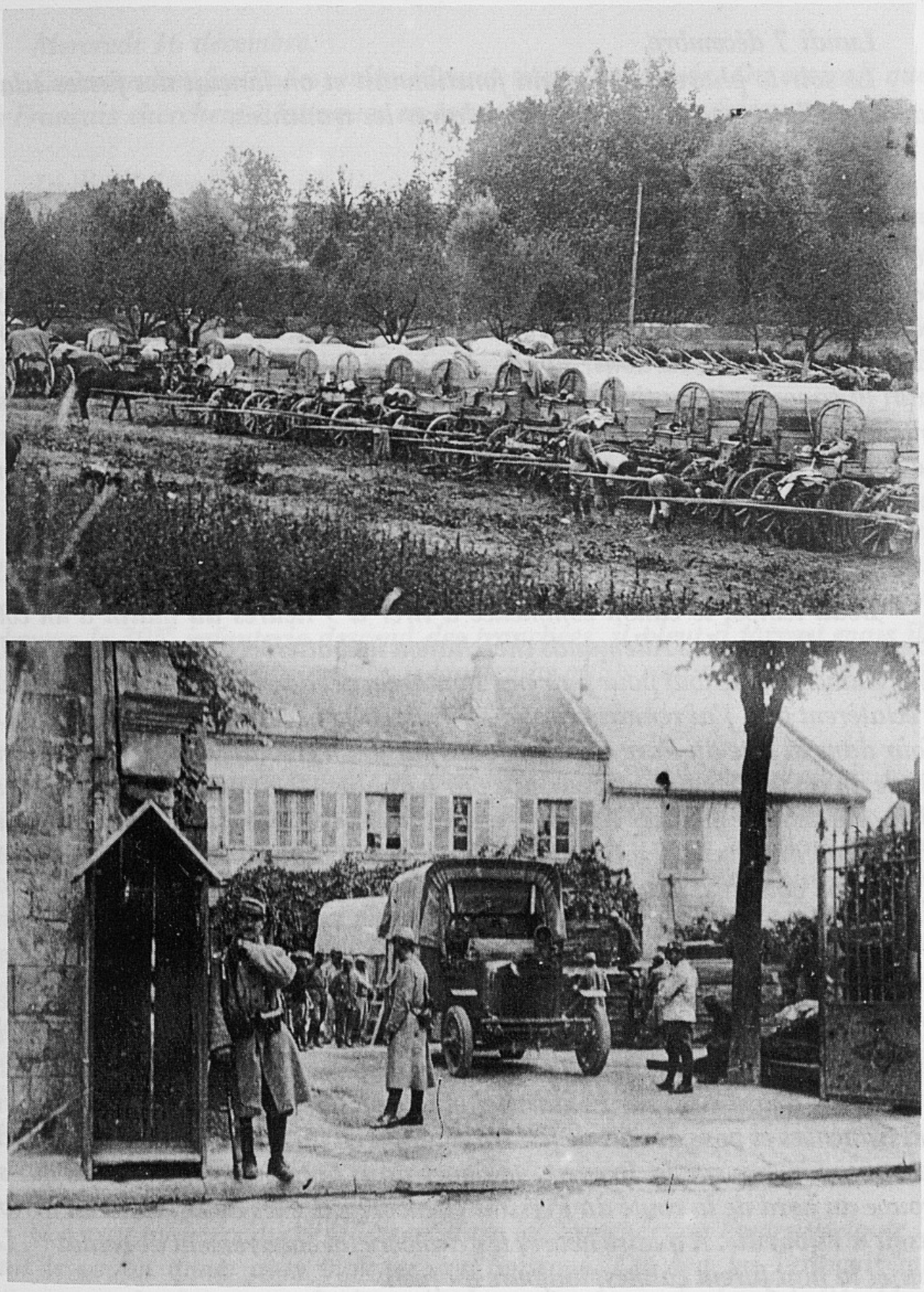
A Port, il y a eu un incendie d'une maison, soit-disant du chaume, dû à l'imprudence des soldats, il y eut du matériel militaire et des fusils de brûlés ainsi que des sacs de soldats et des cartouches. A la ferme de Pouy, les artilleurs en fêtant Ste Barbe ont brûlé une partie de la ferme. Comme guerre c'est assez calme.

Dimanche 6 décembre.

Il passe deux aéros, un Français et un Allemand. Le Français descend à Maubrun, pendant ce temps le Boche se fait bombarder par les canons de Châté qui lui tirent une dizaine d'obus sans l'atteindre. Après quoi il retourne sur Fontenoy en grande vitesse. Le soir on nous dit que les Allemands ont fait sauter une tranchée française à la dynamite au-dessus de Fontenoy. On dit qu'il y a des victimes blessées ou tuées. A 4 heures, enterrement d'un soldat[58] *blessé vendredi.*

---

57. Viallet Jean 238e R.I.
58. Rainaud Camille 60e R.I.



17 – Au début de la guerre la majorité des transports est encore assurée à l'aide de chariots, comme ceux-ci qu'on a mis à l'abri du côté de Pijonville (en haut). Mais une part croissante des transports militaires est faite par les « camions automobiles », en voici stationnés dans la cour de la mairie (en bas).

Lundi 7 décembre.

Le soir le phare de Morsain fonctionnait et on lançait des fusées éclairantes au-dessus de Fontenoy pour éclairer les tranchées.

Mardi 8 décembre.

Echange de canonnades. Les Allemands répondent sur Maubrun avec du 105 une vingtaine d'obus qui ne vont pas jusqu'aux maisons, juste au-dessus de la crête au-dessus de la tour. A 10 heures fusillade du côté de Fontenoy, pendant une demi-heure puis les Allemands recommencent leurs tirs au canon sur la Butte Aux Chardons, Pontarcher et Maubrun jusqu'à midi. L'après-midi la canonnade continue. j'ai été bêcher au jardin Barbeau, ce que j'en ai entendu siffler des obus tant français qu'allemands ! ! Encore un enterrement de soldat[59]. A 7 heures et demie du soir forte fusillade sur Vic-sur-Aisne accompagnée de canon, cela dure une demi-heure. Nuit calme.

Mercredi 9 décembre.

Beau temps, le canon commence à tirer à 9 heures du matin d'un côté comme de l'autre. Les Allemands cherchaient les batteries qui se trouvaient à la tour Blanchard, le tout pour finir par Pontarcher et deux obus sur Maubrun qui n'éclatèrent pas. J'ai remarqué aujourd'hui, étant occupé à bêcher Derrière La Tour dans la côte du Parc que deux obus sur dix n'éclataient pas, cela est sans doute dû au terrain qui est détrempé par les pluies. Il est passé plusieurs aéros. On parle de faire évacuer Pernant, on s'attend à quelque chose comme attaque samedi ou dimanche. Le père Lévêque tonnelier à Maubrun est mort aujourd'hui, on l'enterre à Ressons.

Jeudi 10 décembre.

La mitrailleuse a marché seule à Fontenoy, je crois que c'est celle des Allemands, il y a eu plusieurs fusillades dans la journée qui ne durèrent jamais plus d'un quart d'heure. Les Allemands ont répondu au canon d'Ambleny toute la journée, avant-midi sur Pontarcher et entre les deux rus. Là l'infanterie fait des tranchées et pose des fils de fer. Un soldat a eu un bras enlevé. L'après-midi cela recommence sur la Bruyère, toujours dans le petit bois de sapins qui se trouve au bord de la route du Pressoir et encore entre les deux rus, il est arrivé jusqu'à Pijonville. A quatre heures il y a encore un enterrement de soldat[60]. Le soir et la nuit furent calmes, toujours du fusil.

---

59. Prot Alphonse 298e R.I.
60. Minard Pierre 238e R.I.

Mercredi 16 décembre.

Canonnades, fusillades, mitrailleuses toute la journée. On croirait que les Français cherchent à attaquer en tournant derrière Confrécourt.

Jeudi 17 décembre.

Le canon a moins tonné qu'hier. On nous dit que les Français ont avancé de cinq cents mètres sur Confrécourt (c'est faux c'est du côté de Soissons) mais on nous dit aussi qu'il y aurait eu dans l'attaque du douze (octobre sans doute) deux mille hommes hors de combat, je ne sais la vérité. J'ai été très occupé à la vente de la maison, je n'ai pas vu ni entendu ce qui se passait du côté de Fontenoy.

Vendredi 18 décembre.

Toute la nuit tirs dans les tranchées, toute la journée canonnades sur Vic et Confrécourt, beaucoup de canon de Normandy et de Pontarcher. Les Allemands répondent avec fureur sur Fontenoy et Pontarcher. Là un obus met le feu à la ferme de M. Danré, une partie des bâtiments est brûlée. A 6 heures le 305e infanterie descend des tranchées, il pleut à torrent mais ils sont contents quand même car il y a longtemps qu'ils sont dans les tranchées.

Dimanche 20 décembre.

Encore une journée calme, un peu de canon d'Ambleny mais très peu, par contre nous logeons beaucoup de soldats. Les dragons et le 305 sont revenus à Ambleny. Dans le grenier de Manliline il y en a 45 et 10 chez nous dans le hangar à emballage. J'ai été à la messe et aux vêpres et malgré cela, j'ai vendu du vin quand même. Le soir il y avait un incendie du côté de Pernant, j'étais à peine couché à 10 heures moins le quart que je suis appelé pour réveiller les soldats, soit disant qu'il y avait alerte, mais cela n'a été qu'une fausse alerte. J'ai entendu dire que l'attaque de mercredi dernier, à Vingré ou plus loin, il y avait eu cinq cents Français hors de combat et quinze cents Allemands ce qui fait deux mille. A Pernant on évacue tous les enfants jusqu'à 14 ans.

Vendredi 25 décembre – Noël.

La nuit toujours du tiraillement dans les tranchées de Fontenoy, toute la nuit le canon tonne avec violence sur Soissons. Ce sont les Français qui attaquent cela dure toute la journée. Le canon tonne également d'Ambleny presque toute la journée et il passe des aéros. Les Allemands répondent sur Fontenoy, il n'y a pas eu de messe à minuit, beaucoup de soldats à la messe du jour, bien moins aux vêpres, après lesquelles enterrement de Jules Scat.

Samedi 26 décembre.

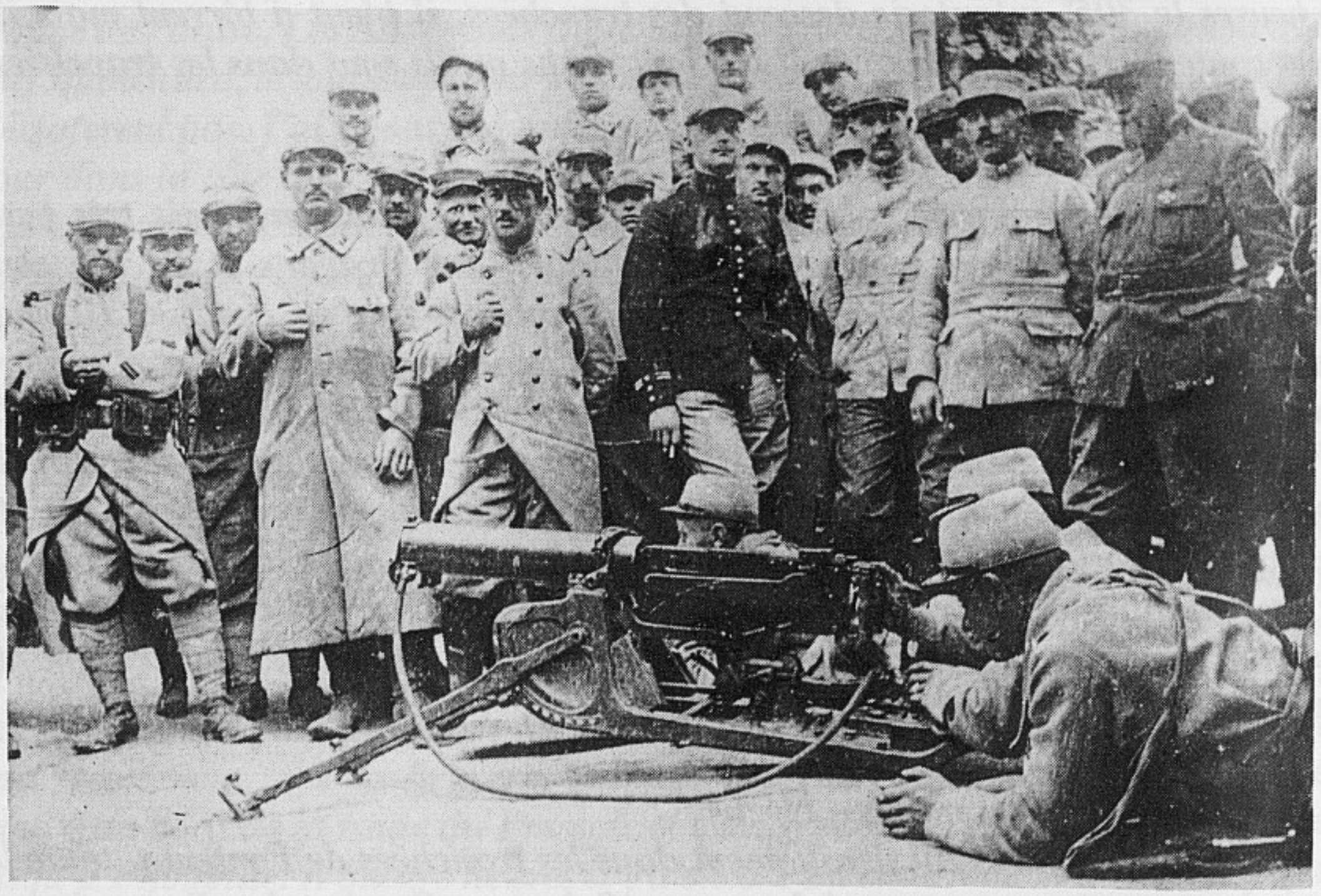
Journée très calme, presque pas de canonnade. Les Allemands font Noël à Osly, ils y étaient descendus dans le jour, ils y chantent et font de la musique. Chez nous il y a un changement de troupes, nous avons une cuisine qui vient s'installer dans notre cuisine au Pont de la Ville, gelée à 5 degrés.

Mercredi 30 décembre.

Journée encore très calme, un peu de canon de Normandy mais je crois, pas de réplique. Le 305e infanterie est toujours logé dans notre rue. Ils disent changer le deux janvier. Le soir un des trois soldats que nous couchons rentre à 11 heures et demie saoul comme six, bouscule tout et vomit partout.

Jeudi 31 décembre.

Nuit et journée très calmes, un peu de canon, les Allemands répondent sur les tranchées du Pressoir et l'année se termine au bruit du canon.



18 – Prise de guerre lors d'une attaque à Fontenoy, une mitrailleuse allemande Maxim fait l'objet d'une démonstration aux soldats en repos à Ambleny.

L'ANNÉE 1915.

La guerre d'usure va caractériser la doctrine de l'Etat-major en 1915. Usure humaine terrible qui ne joue pas à sens unique puisque 3 Français tomberont pour l Allemand, et qui saigne goutte à goutte l'armée française. « Je les grignote » lançait Joffre en parlant de ses coups de boutoir, en Champagne, dans l'Est, en Artois et dans la Somme particulièrement, destinés à ébranler le front allemand au cours d'offensives limitées qui se soldent par des échecs sanglants, les tranchées ennemies se fissurant à peine de quelques kilomètres.

Ces offensives localisées visaient à soulager les alliés de la France, Russie et Italie qui venait de se joindre à l'Entente, tout en cassant le moral de l'ennemi. C'est le contraire qui faillit se produire, les soldats français, désespérés par des pertes inutiles « pour le communiqué », s'enfonçaient dans une morne désespérance. Ainsi l'année 1915 qui ne connaît aucun développement spectaculaire, au plan militaire, restera paradoxalement l'année la plus meurtrière de la guerre, plus encore que l'année 1916 avec Verdun, synonyme de sombre boucherie : 1.350.000 Français sont éliminés du combat pour cette seule année(dont 350.000 morts) contre 550.000 Allemands, alors que 1916 rétablissait un sanglant équilibre avec 900.000 hommes de chaque côté.

Dans le Soissonnais, les Allemands solidement installés sur les éperons et les terrasses qui dominent la vallée de l'Aisne de Bourg-et-Comin à Vic-sur-Aisne, jouissaient d'une position stratégique privilégiée et tenaient Soissons sous leurs canons. La bataille de Crouy qui se déroula du 8 au 15 janvier, sous la pluie, dans le froid et dans la boue visait à déloger les Allemands des crêtes et en particulier de la côte 132. Après un succès initial les Français sont refoulés jusque dans les faubourgs nord-ouest de Soissons, privés de renforts par la rupture des ponts sur l'Aisne, emportés par des pluies diluviennes. 20.900 hommes dont beaucoup de coloniaux, 284 officiers français périrent, furent blessés ou faits prisonniers, sur les pentes ou dans les « creuttes » de la côte 132, en une seule semaine de combat. Aujourd'hui, une stèle très sobre se dresse, près de cette sanglante côte 132, inaugurée le 11 novembre 1992, par la municipalité et par la société historique de Crouy, elle témoigne contre l'oubli [61].

Soissons connaîtra en janvier et février les plus sauvages bombardements de la guerre et sera en grande partie détruite : fin février, il ne restait

---

61. Bulletin de Crouy, les combats de 1915, avril 1988.

plus dans la ville que 500 habitants qui se terraient dans des caves [62] alors qu'on en comptait 13.000 avant le conflit.

Pas de souhaits pour le 1er janvier 1915 : les habitants du village rompant avec une habitude séculaire semblent résignés devant la perspective d'une guerre dont ils ne distinguent pas l'issue. Onézime Hénin loge et écoute les soldats qui reviennent des tranchées ou qui y retournent. Il perçoit les signes d'un profond mécontentement devant les tueries, la boue, le froid. Réactions élémentaires plutôt que mouvement organisé: la réunion de Zimmerwald (en Suisse) datant de septembre 1915 et qui regroupait une poignée de syndicalistes et socialistes français et allemands hostiles à la guerre ne sensibilisera qu'une infime minorité de poilus. Non, il paraît plus juste d'attribuer ces « humeurs » à un désir latent de paix, à un refus instinctif des tueries, qu'un homme du peuple comme Onézime Hénin, mêlé à d'autres hommes du peuple, percevait fort bien mais qui n'arrivaient pas à troubler les certitudes dorées des Etats-Majors. C'est peut-être cette méconnaissance du moral de certaines unités qui provoquera par effet cumulatif, l'explosion des mutineries de 1917. Mouvement isolé ou étendu ? Il semble que dans la majorité des unités d'infanterie engagées dans notre région, si l'on en juge par les témoignages écrits, « on se battait par honnêteté, par habitude et par force. Le peuple possède au plus haut point le sentiment de la nécessité. Il faut faire la guerre, à cause de quoi, au fond, il ne le sait, mais il la fait avec droiture, parcequ'il ne peut faire autrement [63] ». C'est ce destin accepté qui fait la force d'un Onézime Hénin.

Les opérations militaires locales d'une certaine envergure se déroulent à l'ouest d'Ambleny avec l'essai infructueux de dégagement de Soissons en janvier et à l'est pour essayer de réduire le saillant de Noyon, « ce revolver pointé sur Paris ». Sur les hauteurs escarpées de Quennevières, les troupes coloniales de la 37e division percent les lignes allemandes, mais faute de réserves ne peuvent exploiter leur succès obtenu au prix de lourdes pertes [64]. Ces troupes basanées qui passent à Ambleny en y apportant une touche d'exotisme « sont faites pour l'assaut, car ce sont de vrais soldats » note Barbusse à Crouy [65].

Onézime Hénin devient peu à peu un expert en matière d'armement. Il note dès janvier l'utilisation par les Allemands des minenwerfer, ces mortiers meurtriers tirant à faible distance et rendant intenables tranchées

62. « Le martyre de Soissons », ouv. cité.
63. « Journal d'un combattant », L. Mairet, Crès.
64. « Journal de marche du 3e Zouave.
65. « Le Feu », ouv. cité.

et boyaux. Les Français y répondent quelques mois plus tard avec le fameux crapouillot [66]. Innovation également avec l'utilisation des projecteurs, des mines pour saper la tranchée adverse. Les Allemands sont toujours les premiers à introduire des armes nouvelles mais les Français ne tardent pas à les imiter, ce qui prouve l'efficacité de l'industrie de l'armement, qui, à part quelques bastions contrôlés par l'Etat dépend de l'initiative privée [67]. Notre chroniqueur note que les munitions et les obus en particulier sont utilisés sans parcimonie et avec une efficacité relative si l'on prend en compte l'impunité dont bénéficient les avions aussi bien allemands que français qui survolent les lignes pour régler les tirs d'artillerie.

Onézime Hénin s'installe dans la routine de la guerre, ponctuée par des tirs d'artillerie sur Ambleny et sur les tranchées de Fontenoy, fusillades nocturnes et patrouilles de nuit, mélange de guerre technologique et de ruses de trappeurs. Et les tranchées saignent. Les habitants du village non plus ne sont pas épargnés. Cependant ils restent : le ravitaillement arrive, le courrier est distribué, les vaches sont dans les prés, et l'on sent chez Onézime Hénin une grande nostalgie de sa terre quand il s'en éloigne. Certes, le commerce accapare le plus clair de son temps ainsi que celui de sa femme : les circuits économiques autrefois tournés vers Soissons et Reims sont à présent connectés sur Villers-Cotterêts dont l'importance s'accroît avec la guerre, et sur Paris. L'administration militaire regarde d'un air suspicieux les commerçants restés sur place et la vente du vin aux soldats fut un temps interdite par le ministre de la guerre Galliéni. La visite du président Poincaré est certes réconfortante mais entend-il les soldats dont Onézime Hénin recueille les confidences ? Ces visites n'étaient pas sans risque : le 15 janvier le général Maunoury commandant la VIe armée et le général De Villaret commandant le VIIe corps étaient gravement blessés à la tête par la même balle alors qu'ils observaient une tranchée ennemie à Vingré.

Vendredi 1er janvier.

On souhaite que cette année verra finir la guerre, mais quand ?

Ce jour est comme ceux qui viennent de passer, un peu de canon sur Ambleny. Les Allemands répondent sur Le Soulier. Un obus tombe sur le

---

66. Les premiers crapouillots utilisés par les Français furent en fait des vieux mortiers de 150 datant de Louis-Philippe qui lançaient des bombes de 16 kg.
67. Dessin d'Abel Faivre tiré de « Jours de guerre ». Légende : « Mon fils reçoit tous les jours 30.000 obus par jour. En Argonne ? Non dans son usine de Puteaux ».

19 – Au début de la guerre, dans les tranchées de Fontenoy, on essaye de nouveaux types d'armement comme les tromblons, d'une efficacité douteuse et d'un maniement dangereux. En haut, ce sont des « valises », mines de tranchée type « Gatard » (1915), qui sont approvisionnées afin d'être lancées à l'aide du canon de montagne de 80. En bas, une bombe de tranchée de 150 mm type LS (1915) va être lancée à l'aide d' un canon de tranchée de 58.

bâtiment d'Isaac Lemoine, met le feu au foin mobilisant soldats et civils pour l'éteindre. D'autres obus tombent entre Le Soulier et Montaigu sans blesser personne. Nous recevons une lettre de Gaston nous faisant souhaits de bonne année. A Ambleny, on ne s'est fait aucun souhait.

Samedi 2 janvier.

Après une nuit calme, quelques coups de canon d'Ambleny auxquels les Allemands répondent. Les obus tombent au grand lavoir sans blesser personne. Le matin le 305e qui était logé chez nous retourne à Port et le soir le 291e revient des tranchées prendre sa place. En passant sur le pont de Port, un soldat reçoit une balle perdue en pleine tête et est tué sur le coup. Les hommes sont couverts de terre rouge, par suite des pluies tombées dans les tranchées où ils couchaient dans l'eau et dans la boue.

Dimanche 3 janvier.

Journée encore relativement calme quoique toujours du canon de Normandy et de Châté, mais pas de réponse des Allemands sur Ambleny. J'ai appris qu'hier les obus sont tombés sur la ferme de Lacour à Pontarcher, tuant un taureau et une vache et en blessant une autre. Il n'y a pas eu de blessé.

J'apprends également que le 305e qui est composé d'Auvergnats a quitté Ambleny avant d'hier pour les tranchées et a subi les mines. Il y a eu enterrement d'un soldat[68].

Mardi 4 janvier.

Journée très calme, un peu de canon sur Vingré, toujours du fusil la nuit mais sans engagement.

Mercredi 5 janvier.

Pas mal de canon sur Mouflaye sur Vingré, les Allemands répondent sur Fontenoy et Port avec violence, mais pas de grosses marmites, il tirent beaucoup sur le pont de Port. On croit qu'il va y avoir encore une attaque sur Nouvron d'ici quelques jours. La canonnade a duré toute la journée mais pas beaucoup d'Ambleny. La nuit pas de tiraillement de fusil, mais toujours des fusées éclairantes. A Ambleny, enterrement d'un soldat qui avait eu les jambes coupées[69].

---

68. Goillon Louis 4e génie.
69. Féret François 216e R.I.

Vendredi 8 janvier.

Toujours de la pluie, toujours des fusillades durant la nuit et même du canon. Le jour assez forte canonnade d'Ambleny, les Allemands répondent sur le soir mais je ne sais pas où les obus sont tombés. J'écoute causer les soldats qui parlent d'une attaque mais pas un ne voudra marcher. On peut supposer d'avance que ce sera un raté, enfin attendons et espérons. Je reçois une lettre de Gaston André qui espère toujours la revanche.

Samedi 9 janvier.

Après une nuit de fusillade comme d'habitude, le canon tonne beaucoup sur Fontenoy et Berny, cela dure toute la journée et ceux d'Ambleny tirent aussi. Cela continue le soir jusqu'à 6 heures et un coup, de temps en temps durant la nuit, par contre il y a eu des fusillades toute la nuit, fusées éclairantes, phare électrique. Chez nous à Ambleny, les soldats se montent toujours la tête au sujet de l'attaque qui doit avoir lieu. Ils ne veulent plus marcher du tout. Ces soldats n'ont pas de patriotisme, ils ne sont pas courageux, sales dans les cantonnements et n'aiment que boire du vin et de la gnôle.

Lundi 11 janvier.

Toujours des bombardements sur Fontenoy et Nouvron, mais sur Ambleny pas beaucoup. On se prépare à faire une attaque sur le plateau. Le bombardement est plus fort le soir vers 7 et 8 heures.

Mardi 12 janvier

Fusillade toute la nuit. Canon de temps en temps, il fait rage sur Soissons et Crouy où les Allemands gagnent du terrain et où s'engage une véritable bataille. A Ambleny les canons de Pontarcher tirent et les Allemands y répondent. Sur Fontenoy, le canon tonne toute la journée. Le soir les Français font sauter une tranchée boche [70] avec six cents kilogrammes de mélinite. Le canon fait rage le soir à Ambleny, ceux de 75 qui étaient sur Châté s'en vont renforcer Soissons.

Mercredi 13 janvier.

Toujours des canonnades sur Fontenoy, mais peu sur Ambleny. Les canons de Normandy s'en vont à Soissons, il ne reste à Ambleny que deux batteries sur Châté, du 95 et du 150 il y a également une batterie à Croix Blanche, à la Rue à

---

70. Onézime Henin utilise pour la première fois le nom de «Boche», ce diminutif de «Alboche» est devenu courant pendant la guerre de 1914-18 mais était déjà employé bien avant.

l'Eau, elle reçoit une soixantaine d'obus qui l'endommage un peu. Il arrive de l'artillerie nouvelle à Maubrun. Les sergents que nous logeons s'en vont à Port à 4 heures du matin.

Jeudi 14 janvier.

Toute la nuit il y a eu des fusillades et canonnades. A minuit un obus tombe près de la Maladrerie. Il en était déjà tombé la nuit précédente. Le canon tonne toute la journée sur Nouvron et Fontenoy, il se fait un grand déplacement de troupes de tous côtés. Il en passe durant toute la nuit dans la rue Mahieu, mais par le moyen qu'il n'y a plus de canons à Ambleny, la ville n'est plus bombardée. Le soir à 8 heures, les soldats logeant dans nos bâtiments partent pour une destination inconnue. Nous recevons une lettre de Gaston contenant les vers qu'il envoie à M. Pollet.

Vendredi 15 janvier.

On a eu ce matin de bonnes et de mauvaises nouvelles de Soissons. La nuit a été assez calme quoique toujours un peu de fusils et de canons. Marie est partie au ravitaillement à Villers, j'ai peur que les Boches reviennent ou que nous soyons bombardés. A 9 heures du matin, on nous dit que les Boches sont à la ferme de Canivet [71], on dit également que Soissons est bombardé depuis trois jours, qu'il est en feu et beaucoup démoli. Les soldats sont presque tous partis d'Ambleny, les soldats du train des équipages qui sont depuis deux mois au vieux moulin, sont attelés, prêts à partir, il est deux heures de l'après-midi. A 4 heures il revient à Montaigu le 5e d'artillerie venant de Soissons, c'est du 75. Marie revient de Villers, elle dit que c'était noir de troupes et qu'il y a eu panique. On ne voit plus un aéro. On dit qu'il y a eu 10.000 Allemands de tués à Soissons (c'est faux), et au moins 3.000 Français tant tués que prisonniers, que les Allemands se sont emparés de canons de 75 [72].

Dimanche 17 janvier.

Dès le lever du jour, le canon se met à tonner sur Fontenoy, cela dura ainsi toute la journée. Dans l'après-midi il y a eu une alerte. Les Boches cherchent à attaquer Vic et Roche, mais ils sont repoussés. Les soldats arrivés à Ambleny repartent tout aussitôt dans cette direction. A trois heures, enterrement de

---

71. Les Allemands avaient en effet traversé l'Aisne mais ne purent se maintenir sur la rive droite. Au mois d'août ce seront les Français qui franchiront la rivière pour aller occuper Osly, mais il n'y restèrent pas.
72. Les Français avaient, au cours des jours précédents, au prix de lourdes pertes, enregistré des gains de terrain appréciables sur la rive droite de l'Aisne. La crue de la rivière menaçant d'emporter les passerelles les obligea à repasser l'Aisne.

Madame Lebeau, mère de Charles Lebeau. On apprend que les Allemands ont pris la ferme de St Paul à Soissons. Les Boches ont profité que l'Aisne ait débordé, les canons français sont restés 20 minutes sans munitions, impossible de leur en faire parvenir, les ponts ayant été emportés par l'eau.

Lundi 18 janvier.

Après les fusillades et les canonnades qui durèrent toute la nuit, il se fit une belle journée et il n'est pas tombé d'eau. Le canon tire toute la journée d'Ambleny et de Fontenoy. Les Allemands répondent à Maubrun et sur Pontarcher et sur Châté. On tire toute la nuit. A midi nous arrivent des soldats que nous logeons, c'est le 292. Ils arrivent en autos de Septmonts, nous logeons un chef et les soldats. Il y a eu encore des fusillades durant toute la nuit, et une forte canonnade surtout à 11 heures 30 du soir. La journée fut assez calme pour Ambleny, toujours du canon sur Fontenoy.

Jeudi 21 janvier.

Fusillade la nuit. A 10 heures du soir le canon de Normandy tonne ainsi qu'à 2 heures 30 du matin, mais il n'y a pas d'attaque générale. Un nouvel engin de guerre Allemands jette la terreur dans les tranchés, c'est la minenwerfer[73] *qui fait des dégâts effrayants et rend fous les soldats qui ne sont pas touchés.*

Vendredi 22 janvier.

Fusillade de nuit dans les tranchées, puis canonnades le jour, un peu de Maubrun, de Normandy et de Pontarcher. Les Allemands répondent à Montaigu et sur Fontenoy. A 3 heures nous recevons une lettre par un soldat que maman va mourir. En effet elle meurt à 3 heures de l'après-midi. Nous faisons faire des laissez-passer et le lendemain nous prenons la voiture de M. Borgne pour nous conduire à Villers moi et mes deux frères, Clovis et Armand.

Samedi 23 janvier.

Nous partons le matin à Villers, nous arrivons à 9 heures 30 et trouvons Maman morte. Ma sœur Césarine a attendu que nous soyons arrivés pour commander le cercueil dans lequel maman est placée à 7 heures du soir. Nous décidons que l'enterrement provisoire (elle a été enlevée 5 ans après) aurait lieu à Villers le lendemain dimanche à 9 heures du matin car nous n'étions pas autorisés à l'emmener, et pour cela nous devons coucher à Villers.

---

73. Le minenwerfer, ou lance-mine, était un canon de tranchée à tir très courbe. La réplique française fut le crapouillot.

L'après-midi j'entends le canon du côté d'Ambleny, cela me tourmente beaucoup car je ne sais pas ce qui se passe par là.

Dimanche 24 janvier.

Après avoir couché tout habillé sur la paille, dans la maison, le jour arrive enfin. On se nettoie et 9 heures, heure désignée pour l'enterrement arrive aussi. Le Clergé vient faire la levée du corps et on fait la cérémonie au cimetière auprès de la Croix du Milieu et l'enterrement a lieu dans une fosse derrière la tombe d'Alexandre Dumas. Après nous faisons signer nos papiers et revenons à Ambleny à pied, et très fatigués. Le canon tonne toujours, nous l'entendons tout le long de la route, mais quand nous arrivons nous apprenons qu'il n'y a rien de nouveau à Ambleny.

Mercredi 27 janvier.

Tiraillements de fusil toute la nuit comme d'habitude. Interdiction de lumière après 8 heures du soir, retour du 305e qui revient des tranchées au Culfroid. Il y a eu une forte canonnade à 9 heures du matin, et le canon tonne toute la journée.

Vendredi 29 janvier.

Très forte canonnade toute la journée du côté de Tracy-le-Val. On tire beaucoup d'Ambleny surtout le soir. A 6 heures, il y a eu une forte canonnade par l'artillerie de Fontenoy qui dura près de dix minutes mais en grande vitesse. Normandy et Châté tirent aussi, un aéro Allemand vient encore faire des reconnaissances.

Dimanche 31 janvier.

Toujours de la canonnade et un grand changement de troupes à Ambleny. Beaucoup de monde à la messe, à midi et demi, des obus de 77 arrivent à Ambleny. Deux fois quatre d'un coup, ils éclatent depuis le calvaire du siècle jusqu'à la rue Quillette. Une tête d'obus, car c'est des fusants, tombe à mes pieds. J'étais à la porte du chantier et notre maison du Pont de la Ville reçoit plusieurs shrapnells dans les volets et dans les murs. Il y a eu des soldats blessés.

Mardi 2 février.

Le canon de Normandy commence à tirer à 7 heures du matin, mais après il se tait toute la journée. A midi les Allemands répondent sur la Butte Aux Chardons et la Bruyère avec des 77 sans blesser personne. Le reste de la journée fut calme. Cela fait peur aux jeunes soldats qui viennent d'arriver et que nous avons à la maison en ce moment. Le soir il en vient un chez nous de la même

20 – Pendant toute la guerre l'artillerie est très nombreuse : Déchargement d'une pièce de 120 long dans un jardin de la rue du Pont Cheminet durant l'été 1915.

taille que Gaston, même grandeur. Il est de la classe 16 et s'est engagé. Cela nous fait sensation. Voila deux nuits qu'il n'y a pas de fusillade.

Mercredi 3 février.

A une heure du matin, ayant besoin de me lever pour le service des soldats qui couchent chez nous, j'entends le canon qui fait rage du côté de Quennevières ou Tracy-Le-Val. On aurait dit un roulement de tambour, cela continue toute la matinée. Le canon de Maubrun tira aussi à 10 heures du matin, les Boches y ont répondu à 12 heures 15 en envoyant 4 obus dans la direction de Cachiot. Un soldat fut blessé. A 3 heures, le canon fait encore rage du côté de Quennevières.

Samedi 6 février.

Journée assez calme, très peu de bombardements, toujours de Châté auxquels les Allemands répondent sans faire trop de dégâts, les clairons et tambours montent aux tranchées sonnant la charge, les Boches arrivent et sont reçus à coups de canon d'une façon extraordinaire. La majeure partie d'entre eux est tuée sur le coup.

Dimanche 7 février.

La fusillade se fait entendre toute la nuit dans les tranchées de Fontenoy. Dès le matin fort bombardement du côté de Vic ou Quennevières. Les batteries de Normandy commencent à tirer dès le matin, ainsi que Châté et Maubrun. A 1 heure 30, les Allemands répondent et tirent sur Ambleny. Les obus arrivent dans la rue Mahieu 4 par 4 en 3 fois. Il est surprenant qu'ils ne tirent pas sur l'église pendant la messe car il y a toujours beaucoup de soldats. Aujourd'hui il y en avait moins que dimanche dernier. Un jeune homme [74] a été blessé à la tête en face la maison Decoudun, un cheval est blessé au même endroit, mais celui qui le monte n'a rien. Un obus tombe au grand lavoir, un au jardin Barbeau et plusieurs à La Plaine, sans toucher ni blesser personne. Marie venait de partir à Villers et de passer la maison Decoudun lorsque les obus sont arrivés. Le 60e [75] qui est en ce moment chez nous va partir demain dans les tranchées. A

---

74. Il s'agissait en fait d'un jeune garçon de 12 ans. M Lefevre, aujourd'hui âgé de 91 ans, nous a raconté dans quelles circonstances il fut blessé. Résidant alors au Rollet des soldats lui avaient demandé d'aller acheter du vin. Flanqué d'une dizaine de bidons en bandoulière, il se rendit à Ambleny dans une maison proche des Tournelles. Le bombardement débuta alors qu'il allait sortir de la cave. La propriétaire des lieux lui conseilla de rester là et d'attendre la fin du bombardement. Le jeune garçon, craignant d'être pris sous les décombres si un obus tombait sur la maison, préféra repartir. En arrivant au carrefour de la route des Fosses, un obus éclata au milieu de la rue. Sérieusement blessé à la joue, il fut secouru par un cavalier qui l'emmena à l'ambulance la plus proche.
75. Régiment de Bersot, condamné à mort pour une affaire de pantalon.

9 heures 30 du soir il ne fait ni ciel ni terre, le canon de Normandy tire 5 coups. On voit toujours les fusées éclairantes sur Fontenoy. La nuit fut plus calme, pas de fusillade. Nous avons un lieutenant à coucher chez nous qui part à Villers demain.

Mercredi 10 février.

Fusillade la nuit. Bombardement dans la journée surtout très fort à 4 heures au-dessus Fontenoy. Maubrun, Normandy et Châté tonnent aussi, des obus arrivent à la Maladrerie, blessant vaches et bœufs. Les Boches ne tirent pas sur Ambleny.

Mardi Gras 16 février.

Après une nuit de fusillade très forte, le canon tonne très fort de tous côtés. A 1 heure, le canon allemand fait rage sur les tranchées de Fontenoy avec de gros obus à fumée noire. L'artillerie française lui répond de tous côtés comme un roulement de tambour. A 2 heures 30 cela recommence, tout aussi fort et enfin les Allemands tirent environ 50 gros obus sur la ferme de M. Carré et démolissent la maison de M. Lefèvre, à la dernière ferme. Deux artilleurs qui étaient à l'entrée d'une carrière ont été tués par un obus qui leur est tombé dessus [76]. Ils voulaient regarder où tombaient ces obus. Une autre maison est aussi endommagée.

Vendredi 19 février.

Nuit calme. Le matin je monte à Maubrun pour visiter les dégâts des obus tombés mardi chez M. Carré. Chez M. Bézin, il y a eu deux artilleurs de tués par l'effondrement du ciel de la carrière. En redescendant chez nous, nous avons trouvé quatre carreaux de cassés à la maison Manliline, la porte de la maison enfoncée et la porte de l'armoire ouverte. L'après-midi, les Boches ont tiré sur Maubrun avec des plus petits calibres, n'arrivant même pas jusqu'aux maisons.

Lundi 22 février.

On se lève de bonne heure, Marie va à Villers. Il fait beau temps, les Boches bombardent la rue Quillette et Derrière la Tour sans atteindre personne. C'est des fusants de 77, pendant que Marie est partie je reçois un ordre pour passer au Conseil de Guerre pour avoir vendu du vin à des militaires.

Mardi 23 février.

Fusillades durant la nuit. Bombardements le jour. Le 5e d'artillerie quitte pendant la nuit Hygnières et Le Soulier. Au matin bombardement sur Fontenoy.

---

76. Large Gaston et Aucanot Pierre du 5e d'artillerie.

D'autres pièces de canon arrivent au Soulier, elles se placent au-dessus de la maison Melin-Desjardin. Le matin jusqu'à midi, forts bombardements sur Fontenoy. Pour empêcher les Boches de tirer sur un convoi de ravitaillement en munitions qui arrivent pour les canons du Soulier. Plusieurs aéroplanes Français passent au-dessus d'Ambleny. Les Boches tirent sans les atteindre. L'après-midi tout est calme. Je passe au Conseil de Guerre. Je suis appelé, mais pas plaidé, on ne sait pas si mon affaire aura une suite. Le soir nous recevons une lettre de Gaston.

Samedi 27 février.

Journée calme. Comme bombardements, peu ou presque pas d'Ambleny. Nous recevons l'ordre de la fermeture de la maison par l'autorité militaire pour avoir vendu du vin.

Mardi 2 mars.

Encore du bombardement. Les Boches répondent encore sur Chavoie, mais sans rien atteindre. Nous recevons la notification que nous avons le droit de vendre de l'épicerie aux civils mais pas de liquides. Les aéros voyagent toute la journée. De Fontenoy on tire au moins 60 obus sur un Français sans l'atteindre. Beau temps. On bombarde toujours Pernant.

Samedi 6 mars.

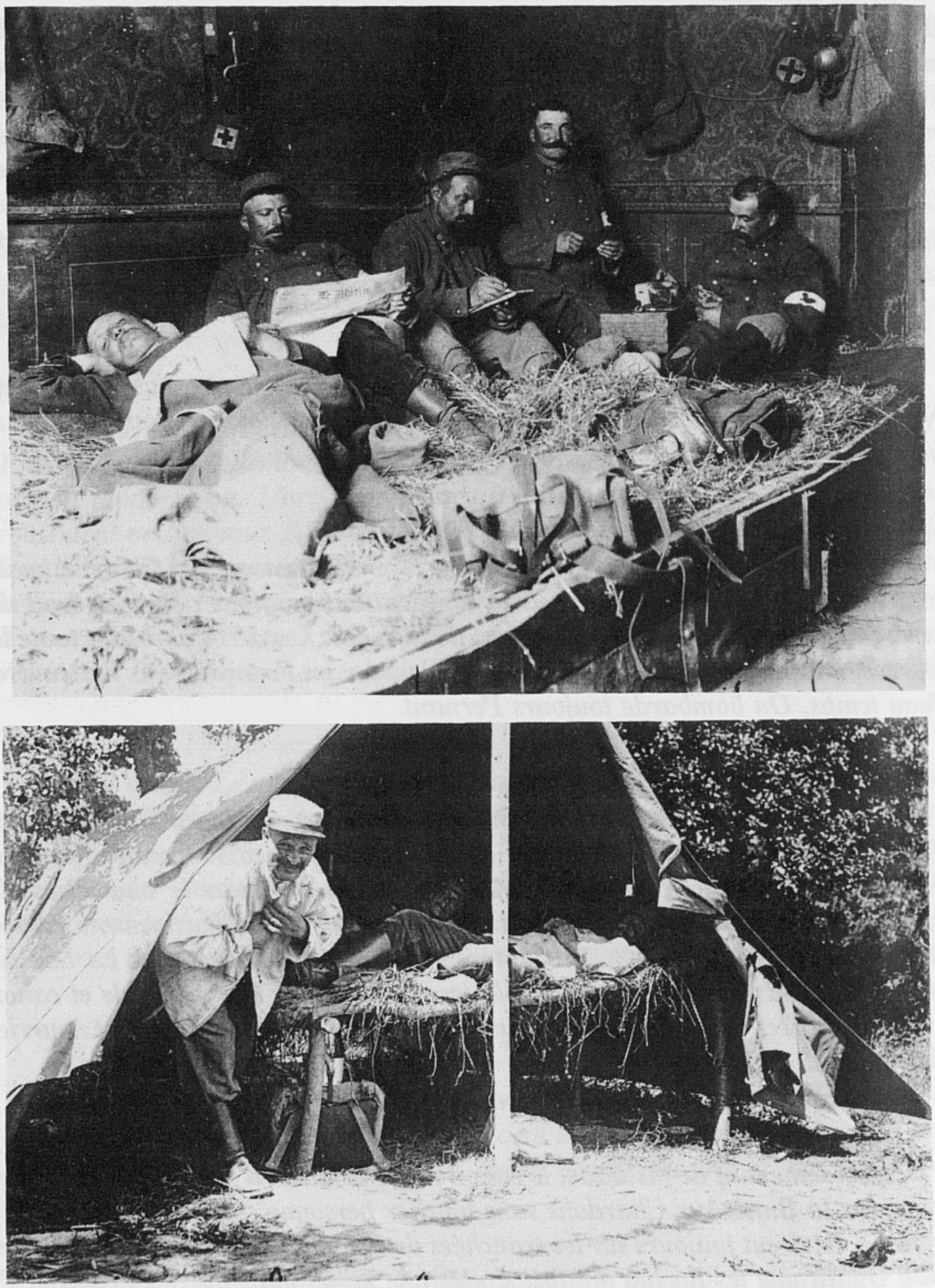
Dès 4 heures du matin on entend une forte canonnade sur Fontenoy. Les Boches tirent sur les tranchées françaises, les canons français répondent au petit jour. Normandy pour commencer, Maubrun après et Châté le tout ensemble jusqu'à midi, assez fort l'après-midi mais cela arrête définitivement vers 4 heures car il pleut. Les Boches ont répondu sur Chantraine et Le Soulier avec des fusants de 150 mais sans blesser personne. Le soir fusillade et canon sur les tranchées de Fontenoy, mais fusillade sans attaque, quoique fort nourrie. Enterrement d'un soldat[77].

Dimanche 7 mars.

Après une nuit de fusillade, le canon tonne le matin à 9 heures. Les Boches tirent sur la Butte Aux Chardons sans toucher personne car là il n'y a plus de batterie. Ils tirent toujours sur les tranchées de Fontenoy avec des obus de 150 et 210. On dit que les Boches ont fait sauter une mine, mais que les Français s'y sont maintenus et même qu'ils ont gagné une tranchée du côté de Nouvron.

---

77. Brénot Maximilien 35e R.I.



21 – Au cours des premiers mois de la guerre, l'intendance ne suit pas, les soldats organisent leurs cantonnements comme ils le peuvent. En haut : les infirmiers de l'ambulance ont installé leur paillasse dans une maison du village. En bas : l'infanterie qui se trouve au bord de l'Aisne loge sous des tentes rudimentaires.

L'après-midi la canonnade fut moins forte car il pleut. La nuit toujours des fusillades.

Mercredi 10 mars.

Fusillade toute la nuit sur Nouvron et Fontenoy. Canonnade assez violente toute la journée de Châté et Normandy. Les Boches répondent toujours beaucoup sur les tranchées de Fontenoy et sur Châté. Je vais au bois de Poteau, il y a une école de tambours et clairons, beau jardin fait par les soldats, de là on entend les bombes qui arrivent sur Montaigu.

Vendredi 12 mars.

Temps de brouillard, temps couvert. Le matin on apprend qu'hier deux généraux ont été aux tranchées, à 30 mètres des Boches et qu'ils ont été blessés tous deux de la même balle. Ils regardaient par un créneau. Ce sont le général Maunoury et le général De Villaret[78]*. L'un des deux est soigné à l'ambulance à Ambleny et Maunoury est retourné chez lui.*

Samedi 13 mars.

Nuit assez calme, le matin fort brouillard, gelée. Alors pas de canonnade, à midi le soleil se montre et luit. Il fait très beau, aussitôt le canon tonne de Fontenoy et de Normandy. Un aéro passe, on tire un coup de canon. Je crois que c'est un Français et que ce sont les Français qui tirent sur lui. Après-midi, le ballon captif de Laversine se lève, il a la forme d'un revolver. Il redescend à 3 heures 30 puis remonte encore vers 4 heures 30. Des soldats ont été faire de l'exercice, ils descendent de Maubrun par Béron. Ils sont vus des Boches qui leur envoient 8 obus, sans en blesser un. Un aéro boche va inspecter les lignes françaises sur Fontenoy il reçoit plus de 50 coups de canon sans être atteint.

Lundi 15 mars.

Dès le matin les Boches tirent sur Châté. La Normandy répond de suite et tire jusqu'à une heure. Cela reprend à une heure, les Boches répondent sur la Bruyère et le canon de Châté tire à son tour de midi à deux heures. Le ministre de la guerre vient à Ambleny décorer le général De Villaret. Le canon tonne

78. Au cours d'une visite des tranchées, tenues par le 42e R.I, le général De Villaret, commandant le 7e C.A, attira l'attention du général Maunoury, commandant la VIe armée, sur un point des lignes ennemis qu'il avait observé la veille. A peine l'un et l'autre s'étaient-ils penchés pour regarder par une fissure du parapet, qu'une même balle les atteignit tous les deux à la tête. Le général Maunoury s'effondra sans connaissance et le général De Villaret tomba et saigna abondamment par le nez mais put regagner à pied sa voiture.

toujours, surtout très vite à 4 heures 30 de Normandy et de la Bruyère. C'est un tir précipité pendant 10 minutes. Le ballon de Laversine est levé toute l'après-midi. Nous recevons une lettre de Gaston qui nous donne des nouvelles des rapatriés d'Allemagne. Les obus viennent jusqu'à la rue Quillette, l'un tombe dans la ferme Blanchard sans faire ni dégâts ni blessés.

Vendredi 19 mars.

Les Boches bombardent Ambleny avec des obus incendiaires. La première bombe tombe à 11 heures 30 dans les jardin des Ruelles près d'un pommier mais après, il en arrive d'un bout à l'autre du centre du village, il en tombe chez Mme Chevallier, Bézin, Judas, Trouillet, Sonnet, Crépin, Cornil, Laurent, Presbytère, Taine, Leroy, Clotaire Mora, en tout 500 dont plusieurs n'ont pas éclaté. En outre, l'une tombe dans notre petit jardin Barat ; Ils mettent le feu chez M. Trouillet, notaire, dans le grenier chez M. Cornil, maison Marotaux, dans le grenier chez M. Sonnet débitant, brûlant l'écurie, chez M. Crépin cultivateur, brûlant la grange pleine de récoltes. Trois soldats furent blessés, un cheval tué chez M. Laurent, Mme Leroy, malade, blessée dans son lit ainsi que son petit-fils mais légèrement. Il en est tombé une sur l'église au pied du clocher au ras de la route. On a appris plus tard que ce tir avait été fait contre le général De Villaret qui était blessé et les Boches le croyaient dans une maison proche de l'église, ce qui leur aurait été dit par un prisonnier français. Les pompes à incendie furent actionnées par les soldats, la nouvelle est mise sur le Pont de la Ville et elle donne l'eau dans la vieille chez M. Trouillet, ensuite chez M. Sonnet et enfin chez M. Crépin. Cela dure jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Le soir enterrement d'un soldat [79] tué chez M. Vaillant près de l'école des filles, qui servait d'ambulance, une bombe est tombée dans le pied de la construction et a un peu pénétré dans une salle où il y avait des malades sans blesser personne. Le général De Villaret était soigné dans une maison presque en face, un peu à droite de l'école des filles.

Samedi 20 mars.

Un aéro boche commence son repérage à 9 heures du matin, le canon de 75 tire dessus et une mitrailleuse de Fontenoy, mais sans l'atteindre et cela par trois fois. La saucisse de Laversine se lève par plusieurs fois, il est 2 heures 30, les Boches n'ont pas encore tiré sur Ambleny. La mitrailleuse tire une partie de l'après-midi sur Fontenoy. A Ambleny l'après-midi fut calme.

---

79. Boitet Eugène 60e R.I.

Vendredi 26 mars.

Fusillade la nuit. Le matin gelée et beau temps, un avion boche passe et on tire dessus sans l'atteindre. Une équipe de deux cents hommes, brancardiers et ambulanciers arrive à l'école des filles. A 5 heures, deux avions boches sont en présence, on tire sans les atteindre.

Lundi 29 mars.

Fusillade la nuit, le jour canonnade après les aéros, toute la journée les Boches ne tirent pas ici.

Mardi 30 mars.

Encore des fusillades la nuit, des canonnades toute la journée, et le soir les Boches tirent sur les tranchées de Fontenoy, avec des crapouillots et des grenades mais rien sur Ambleny.

Mercredi 31 mars.

Toujours des fusillades la nuit, canonnades intermittentes le jour, toujours du canon après les aéros sans résultat. Le soir on voit fonctionner le phare sur Maubrun, pas d'obus sur Ambleny.

Jeudi 1er avril.

Fusillades toute la nuit sur les tranchées, le jour canonnades de Châté et de Normandy et après les aéros, les Boches tirent sur la montagne Hygnières sans blesser personne.

Vendredi Saint – 2 avril.

Toujours des fusillades la nuit et canon sur Fontenoy. Le jour, canon français de Fontenoy de Normandy et de Châté. J'ai été à Montaigu la première fois depuis la mobilisation. En bêchant dans le jardin Barat, Taquoy trouve un obus incendiaire de 150 non éclaté. On se demande ce que c'est. Mais il vient à passer un artilleur ayant un peu bu, il prend l'obus, le met sur son épaule et s'en va avec, je ne sais où, mais nous en sommes débarrassés.

Mercredi 7 avril.

Les artilleurs de Maubrun font le simulacre d'une fausse batterie sur La Rue à l'Eau, les Boches la prennent pour du bon et la bombardent, c'est les premières maisons de Ressons qui écopent. A 2 heures de l'après-midi passe un aéro français qui fait du repérage, les boches tirent dessus sans l'atteindre. Pendant ce temps les canons de La Rue à l'Eau tirent sur les boches. Je vais au marais de Chaudière chercher des épines.

Dimanche 11 avril.

Le soir à 11 heures, les Boches tirent sur Ambleny. Un obus tombe sur le devant de la maison de Monsieur le Curé, cassant tous les carreaux. Les autres obus, je ne sais où ils sont tombés. A 3 heures du matin, cela recommence, un obus tombe à la mairie brisant tous les carreaux. Un obus tombe dans l'église à l'autel de la Vierge brisant tous les vitraux de couleur et autres, faisant tomber une colonne en pierre auprès de la porte de la sacristie, mettant en miettes le confessionnal et un tableau du Chemin de Croix, et remuant les voûtes à plusieurs endroits. L'obus est passé par la verrière qui se trouve au-dessus de l'autel de la Vierge et est tombé au pied du pilier qui se trouve à gauche de la sacristie.

Samedi 17 avril.

Toujours des fusillades et canonnades le soir sur Fontenoy. Le canon de Châté tonne un peu, les Boches répondent sur Châté et sur Le Soulier. La mère Barbillon est atteinte et meurt à 11 heures du soir. Trois soldats sont également blessés. Un obus va aussi à La Bargaigne. On amène des planches dans les prés de La Plaine pour faire des cabanes, ce qui fait supposer que la guerre ne va pas finir.

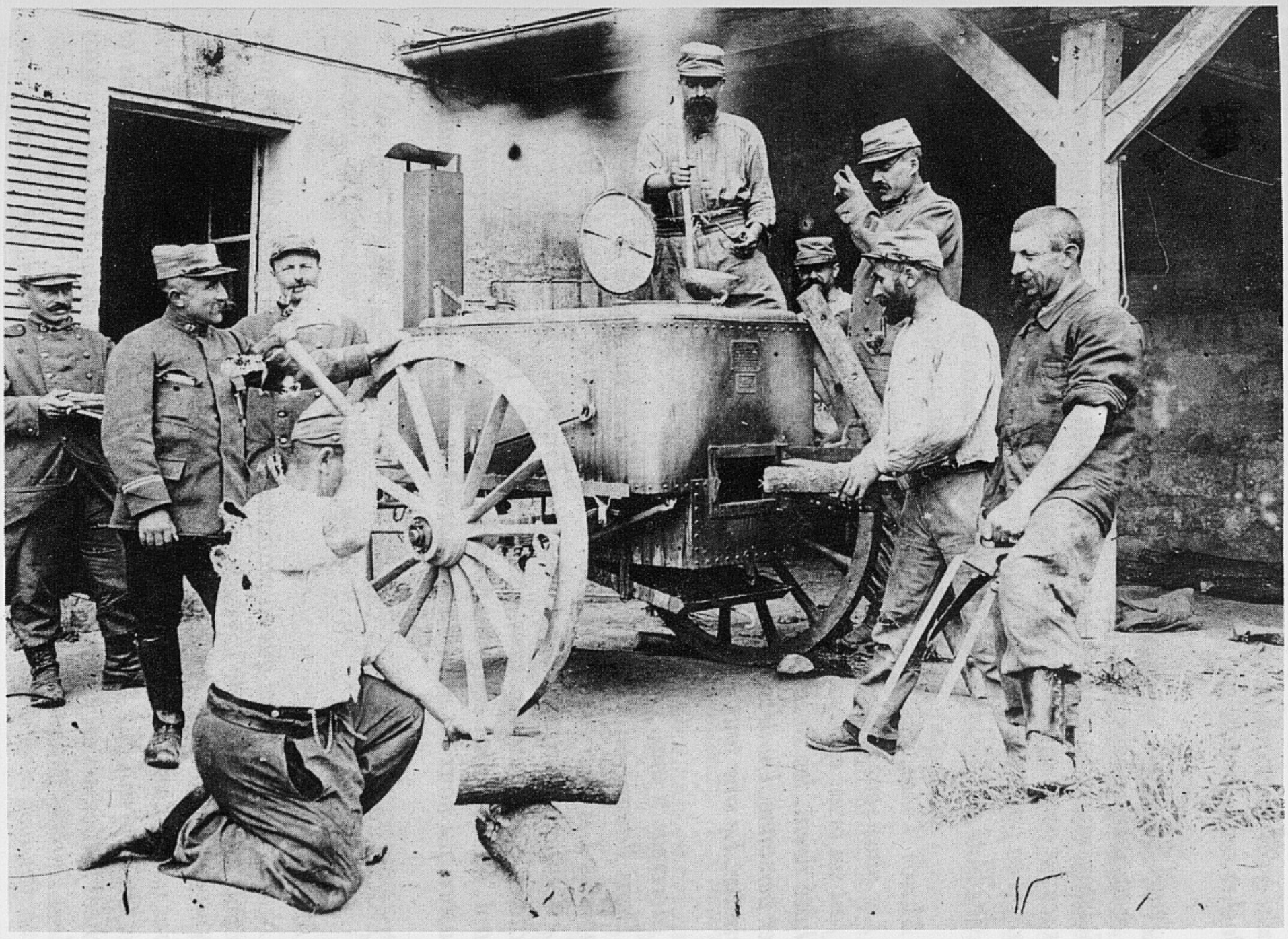
Du 18 au 25 avril, période assez calme.

Lundi 26 avril.

Beau temps, matinée très calme. On nous annonce la visite des troupes à Ambleny par M. Poincaré, Président de la République. En effet, à 9 heures 15, un défilé d'autos arrive, passant devant chez nous et se dirigeant sur Châté à ce que je crois. A 10 heures, le canon tonne de Châté et de Vingré pendant dix minutes, je crois que le Président est monté à Châté et qu'il regarde l'attaque. Une demi-heure après, il passe devant chez nous à pied, je crois qu'il est accompagné par le Ministre de la guerre et le général Joffre et toutes les autos reviennent avec d'autres généraux. Il donne des poignées de mains aux officiers qui sont dans la cour du moulin, il va dans la cour de Mme Fageot voir une cuisine roulante (fig. 22) qui vient d'arriver ensuite il fait le tour de la rue Mahieu et retourne à Paris.

Mardi 27 avril.

Le matin calme, à 10 heures arrive une délégation de six autos amenant des officiers étrangers, je crois que ce sont des Italiens. Ils vont à Châté au poste d'observation. Le canon tonne de Châté, de la Bruyère, de Normandy. Les Boches répondent sur Montaigu. De 11 à 12 heures, bombardements sur



22 – Le 26 avril 1915, le président de la République, Raymond Pointcarré et le général Joffre, viennent à Ambleny. Après avoir observé le front depuis la colline de Châtet, ils vont inspecter cette roulante du 67e R.I.T., installée dans la cour d'une maison de la rue du Pont Cheminet (actuelle boulangerie).

Pernant, mais je crois sans dégât. L'après-midi les grosses pièces françaises tirent sur une tranchée française pour la réduire, sous laquelle les Français ont entendu les Boches qui la minaient. Toute l'après-midi l'artillerie lourde a tiré, les Boches ont répondu sur Châté.

Jeudi 29 avril.

Beau temps, belle nuit, aussitôt après minuit, le bombardement commence sur Soissons avec des grosses pièces. Pour nous ici à part le bombardement des aéros, ce fut assez calme. Dès 5 heures du matin des aéros passent et à 6 heures du soir, il en passe encore. Les Boches tirent sur les Français à six pièces à la fois avec du 77 et du 150 fusant, sans les atteindre.

Mardi 4 mai.

Les obus sont tombés une partie de la nuit sur les tranchées de Fontenoy. Cela fait un bruit effroyable plus que de mal. Les canons de la Bruyère et ceux de Châté tirent, les Boches répondent au-dessus d'Hygnières et de Tarte, sans blesser personne. Un aéro français repère les lignes boches qui tirent dessus sans l'atteindre. Le soir tout est plutôt calme.

Mercredi 9 mai.

Dans l'avant midi un aéro français plane au moins 2 heures au-dessus d'Ambleny. Les Boches tirent dessus sans l'atteindre. Les Boches tirent encore sur Le Soulier, un éclat d'obus tombe chez François Montigny, traverse le toit et le plafond de la maison sans blesser personne. Les Boches tirent encore sur Pernant, les habitants émigrent pour ne pas être tués. Nous recevons une lettre de Gaston qui nous dit qu'il est à Charenton avec deux mois de convalescence.

Du 10 au 17 mai, très calme.

Mardi 18 mai.

Nuit très calme ainsi que la matinée, l'après-midi je vais à St Bandry faire la fosse de Geudet mort sur la route en face Le Rollet. Le canon tonne une partie de l'après-midi, les Boches répondent sur Le Marais et Montaigu. Chez Lagny un obus tombe dans la marmite à soupe et n'en a pas laissé, mais personne n'est blessé. On apprend que 15 Boches ont quitté les tranchées et sont venus dans les tranchées françaises en y emportant les fusils et des sacs de soldats. Les Français s'étaient sauvés. Ils ont laissé un fusil boche.

Vendredi 21 mai.

Journée encore assez calme, à part quelques coups de canon tirés isolément,

rien à signaler. A Osly les Boches ont fait des mannequins, les ont mis sur la rivière dans une barque, une patrouille française a été voir ce que c'était. Il y eut des tirs et un Boche s'est rendu prisonnier, c'était un jeune homme de 18 ans [80].

Samedi 22 mai.

Nuit très calme, l'artillerie de chez nous fait alerte à 6 heures du matin, simulacre de recul. Ils vont jusqu'à Laversine et reviennent. Il fait très doux 25 degrés à l'ombre, tout pousse à merveille, les pommiers fleurissent toujours, de plus en plus beaux. Les oiseaux chantent quand même un peu, très peu de rossignols, très peu de tourterelles, très peu ou pas d'hirondelles, le coucou a chanté une fois et est parti aussitôt qu'il a entendu le canon. Les oies sauvages avaient déjà bien tournoyé au-dessus des lignes avant de passer.

Du 23 au 29 mai calme sur Ambleny, peu de bombardements. Sur Fontenoy, tire de crapouillot la nuit.

Dimanche 30 mai.

Toujours des crapouillots sur les tranchées de Fontenoy. A 3 heures du matin, du côté d'Attichy, le canon tonne avec violence. De Châté on tire aussi à 8 heures du matin. A 11 heures du matin les Boches répondent sur Le Soulier, M. Lambin, du Soulier, sa dame et un soldat sont blessés dans leur terre à La Barre, le reste de la journée se passe en canonnades sans accident. (Monsieur et madame Lambin sont morts des suites de leurs blessures, laissant un garçon soldat à Salonique et deux jeunes filles).

Lundi 31 mai.

On nous dit qu'il doit y avoir attaque du côté de Quennevières, il y a beaucoup de troupes et d'artillerie dirigées de ce côté, même des Noirs.

Mercredi 2 juin.

Nuit de bombardement sur l'Aisne où on a installé un pont aux éperons de l'écluse [81]. *On travaille toujours aux tranchées du côté du Pressoir. Le jour, un peu de bombardement boche sans rien abîmer.*

---

80. Une habitante d'Ambleny, Mme Defente, se souvenait avoir vu passer, sous bonne escorte, dans le Soulier, ce soldat qui avait traversé l'Aisne à la nage pour se rendre aux Français.

81. Depuis la destruction du pont sur l'Aisne, on franchissait la rivière sur un pont de bateaux qui fut ensuite remplacé par ce nouvel ouvrage, construit sur pilotis.

Vendredi 4 juin.

Toujours un peu de canon mais pas beaucoup de riposte de la part des Boches. On tire toujours après les aéros. Le soir ils sont trois ensemble. Dans l'après-midi j'écope un deuxième procès pour avoir vendu du vin.

Samedi 5 juin.

Toujours préparatifs en cas d'attaque, changement de troupes. Dans le jour on entend le canon du côté de Quennevières, là où il y a beaucoup d'hommes d'amenés sur le front.

Dimanche 6 juin.

Dès le matin, l'attaque est commencée sur Quennevières[82] *ou Tracy-le-Val et en allant sur Noyon. Le canon fait rage jusqu'à midi, cela gagne en venant sur Autrêches et Fontenoy. Les canons tirent au moins 600 coups, les Boches répondent sur Châté et Le Soulier. L'après-midi cela arrête un peu, on tire toujours mais moins, du côté de Noyon on tire plus longtemps, toujours des passages d'aéros. Le soir on ne connaît pas le résultat.*

Lundi 7 juin.

La nuit fut assez calme en comparaison de ce que l'on aurait pu prévoir. Le matin les aéros circulent et le canon tonne sur Autrêches ou dans cette direction. Le canon de Châté tire un peu, les Boches y répondent mais il n'y a personne de blessé. La lutte continue sur Quennevières ou les environs. On dit qu'il y a eu deux mille Boches de tués, trois canons de démontés et beaucoup de mitrailleuses et deux cents prisonniers.

Samedi 12 juin.

Nuit encore à crapouillots, à bombes, fusées lumineuses. Le jour les canons de Châté tirent un peu, les Boches répondent sur le Champ Ste Marie et le moulin Chrétien, sans blesser personne. Je passe en Conseil de Guerre et suis condamné à une amende pour avoir vendu du vin aux soldats.

Dimanche 13 juin.

Toujours nuit à crapouillots et bombes sur les tranchées. Attaque des Boches sur la direction de Quennevières qui est repoussée. La journée se passe avec pas mal de bombardements de Châté car il n'y a plus que là qu'il

---

82. Cette attaque dura du 6 au 16 juin. Elle avait pour objectif un saillant situé devant la ferme de Quennevières et à la pointe duquel se trouvait un fortin. Les pertes françaises furent énorme : 7 700 hommes et 134 officiers.

23 – Eté 1915, les soldats qui sont en poste sur la colline de Châté ont installé leur table dans un sous-bois.

24 – Eté 1916, les soldats en repos à Ambleny bénéficient de conditions de vie acceptables.

y a des canons. La journée se termine encore par des engins d'une force extra sur les tranchées de Fontenoy. Cela fait trembler notre maison quoique nous en soyons à environ 3 kilomètres, le canon tonne aussi.

Lundi 14 juin.

Bombardements d'aéros boches par les Français sans les atteindre. Canonnade un peu toute la journée, à 4 heures les Boches répondent sur Châté, mais très peu le soir. Les Boches attaquent à Moulin-sous-Touvent et reprennent une tranchée qu'on leur avait prise. On entend la mitrailleuse et le fusil, il y a moins de canon que la semaine dernière. On apprend aussi qu'ils ont bombardé Soissons.

Mardi 15 juin.

Nuit très calme sur Fontenoy. Dans le jour passage d'aéros français et boches, on tire dessus toujours sans les atteindre. Le canon de Châté tonne assez souvent. Le soir l'infanterie du 67e territorial va partir pour une destination inconnue, on suppose sur Tracy, Quennevières car les Boches attaquent de tous côtés.

Mercredi 16 juin.

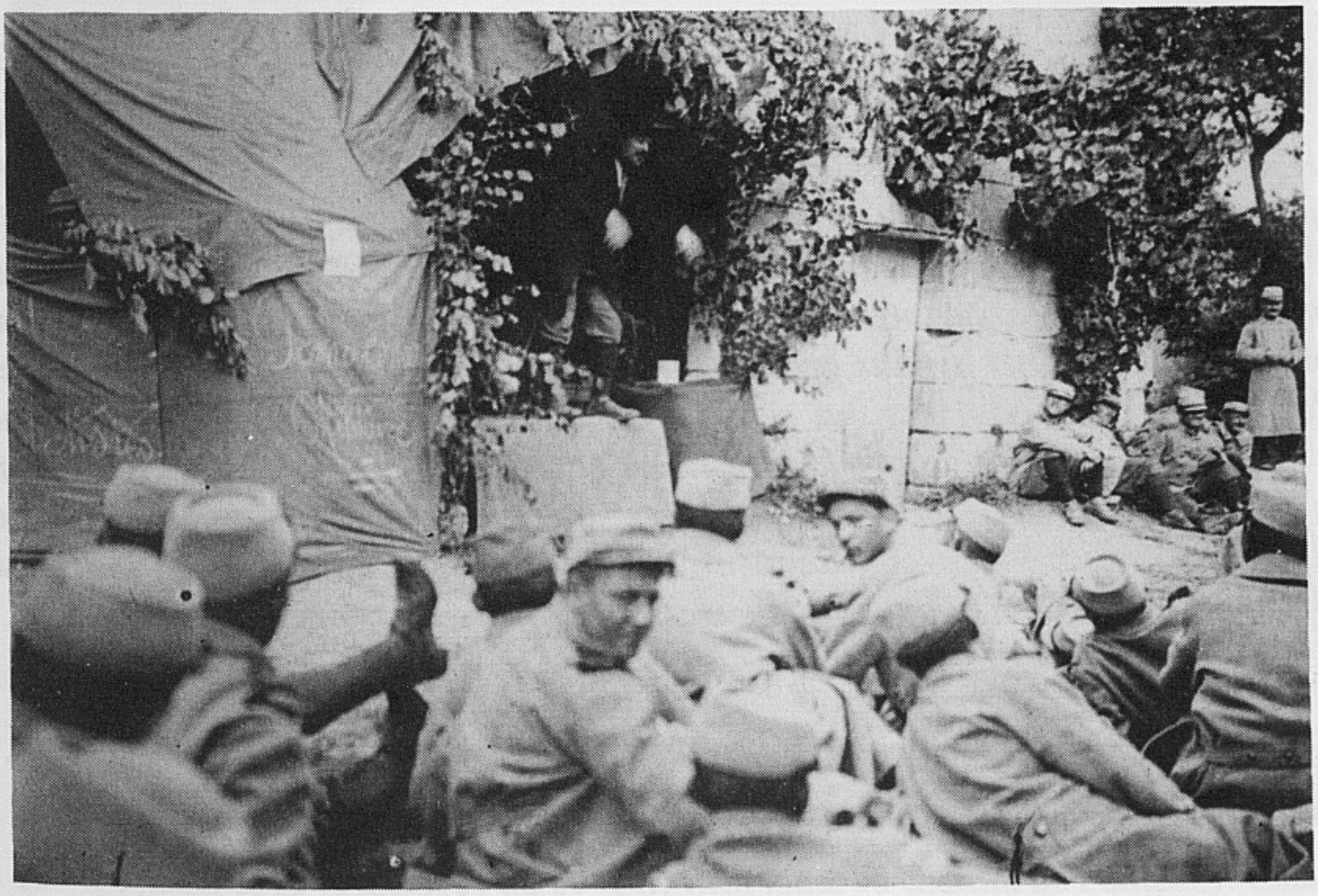
On entend le canon au loin de tous côtés, cela dure jusqu'à 10 heures du matin. Une grosse pièce de canon tire sur Compiègne (elle était placée à Coucy). On dit que cela tombe dans la forêt.

Du 17 au 23 juin, bombardements intermittents sur Ambleny, le 17 la pièce qui tirait sur Compiègne bombarde Villers-Cotterêts.

Jeudi 24 juin.

Nuit plus que calme, pas de fusil ni crapouillots, pluie à 10 heures du soir. Il y avait un arc-en-ciel du côté du Nord, ce que je n'avais jamais vu la nuit. Il était de couleur jaune très pâle. Le matin il est 10 heures, pas encore un coup de canon, les autos amènent toujours du bois pour faire des abris. On fait aussi des quantités de réseaux de fil de fer barbelé. A midi quelques coups de canon tirés de Châté, et les Boches répondent sur La Plaine. A 3 heures de l'après-midi, Marie part pour Paris voir Gaston. J'apprends qu'un obus est tombé à La Plaine sur un pignon de la maison de Louise Martin, un dans son jardin, deux chez Lacour, un dans son jardin, un au coin du bâtiment Rousselle, une dans le grenier d'Armand Vaillant, un dans la prairie Crépin, en tout neuf, sans blesser personne. Il n'y avait plus un seul soldat à La Plaine, tous étaient partis la veille. Le reste de la soirée fut calme.

25 – Au repos à Ambleny après une semaine passée dans les tranchées de Fontenoy les soldats peuvent enfin se livrer à quelques soins du corps.



26 – On se distrait aussi grâce à des spectacles improvisés.

Vendredi 25 juin.

Dans la nuit crapouillots sur les tranchées, journée plutôt calme, presque pas de canon d'Ambleny, mais sur les tranchées de Fontenoy, obus et crapouillots par les Boches. Dans une compagnie, il y a eu sept tués. Marie quitte Villers pour Paris voir Gaston qui doit retourner bientôt à son dépôt.

Samedi 26 juin.

Nuit encore à crapouillots et obus sur les tranchées. La compagnie qui a eu 7 tués hier, a encore 6 tués cette nuit.

Samedi 3 juillet.

Nuit très violente sur les tranchées, le canon de Châté et de Normandy (il y a des canons revenus) tirent toute la nuit. Il y a des morts dans les tranchées. Le jour, passage de deux aéros boches sur lesquels on tire sans les atteindre. Canonnade intermittente de Châté.

Dimanche 4 juillet.

Toujours des bombes et crapouillots sur les tranchées mais moins violents que la nuit précédente, très peu de canonnades d'Ambleny. Les boches envoient un obus au lavoir de Cachiot ; il était chargé avec des cartouches françaises, personne n'est blessé.

Mardi 6 juillet.

Canonnades, crapouillots et bombes sur les tranchées toute la nuit. Cela tue quelques soldats toutes les nuits. Cela décourage les autres. Les soldats paraissent en avoir déjà assez. On parle de leur donner des permissions mais d'aucuns disent qu'ils ne reviendront pas. On ne sait si cela fera bon effet. Il y a encore beaucoup de régiments qui n'ont pas marché. Ceux qui sont sur le front en sont jaloux, mais la plus grande haine de ceux qui vont dans les tranchées c'est contre les gendarmes qui sont la plaie de l'armée, qui ne font rien que d'aller d'auberge en auberge faire du mal aux soldats et aux bistrots. Tous sont unanimes à dire qu'il vaudrait mieux les envoyer dans les tranchées. Le soir à 10 heures, quatre phares sillonnent le ciel, deux sur Maubrun et deux sur Hygnières, le ciel est orageux et ils cherchent après les zeppelins.

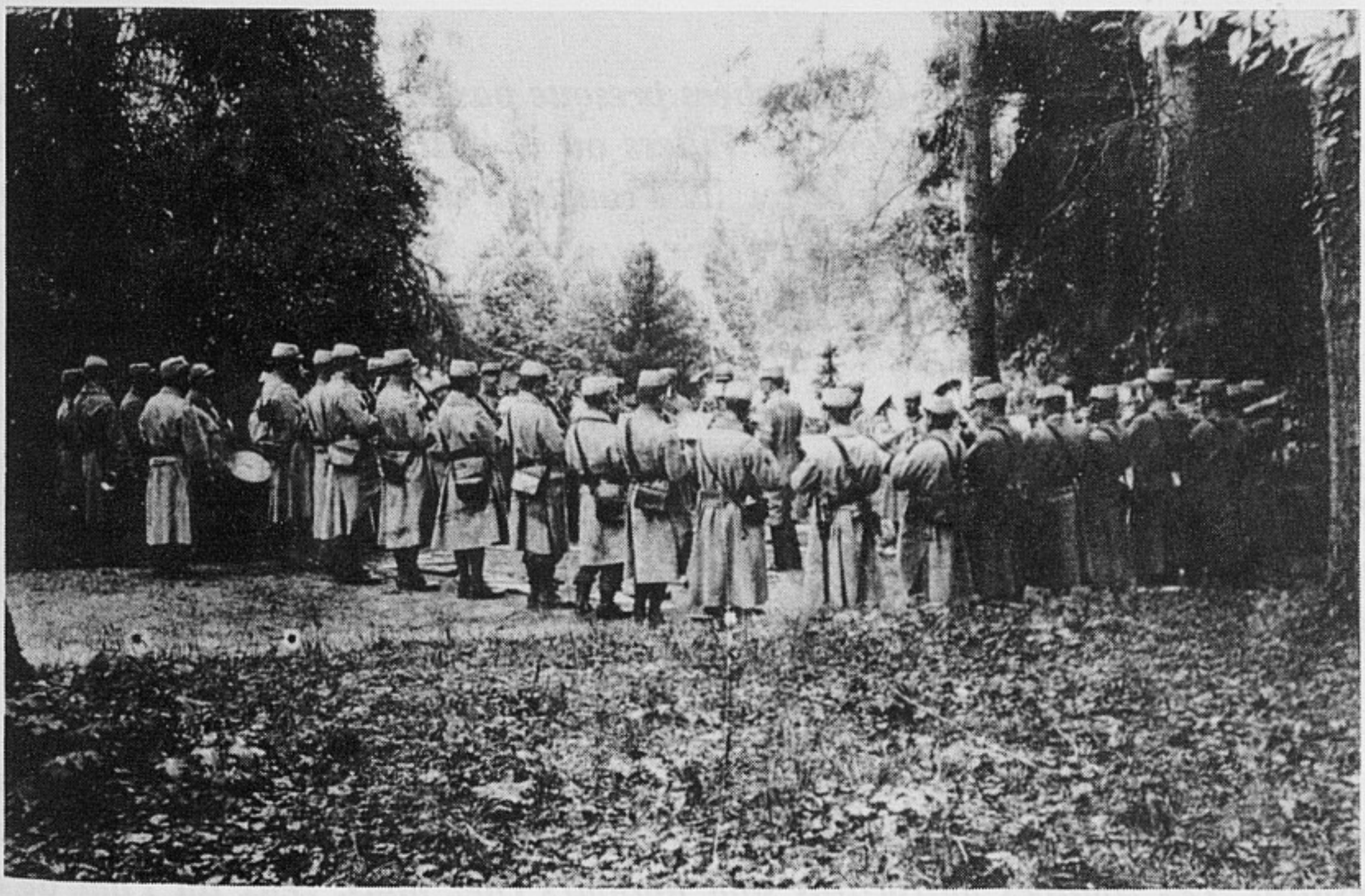
Mercredi 7 juillet.

Il fait du vent, pas de canonnade avant le soir. Les boches ne répondent pas sur Ambleny, mais toujours sur les tranchées de Fontenoy.

Du 8 au 14 juillet, bombardement violent sur les tranchées de Fontenoy.

Jeudi 15 juillet.

Nuit assez calme, pluie, matinée assez calme, mais l'après-midi vers 5 heures jusqu'à 8 heures, violentes canonnades sur Fontenoy et Nouvron-Vingré, les Boches bombardent les tranchées et tirent beaucoup sur Châté et Montaigu. Hier les Boches ont tiré plus de six cents obus sur Fontenoy parce que la musique militaire d'Ambleny avait été jouer au château de Port (fig. 27). C'était la colère d'entendre cela. Aujourd'hui on a constaté que les Boches avaient tiré dans le secteur de Nouvron, Fontenoy et Ambleny, quatre mille coups de canon. Deux cents sont venus sur Châté et la Barre, résultat, un tué à Châté et quatre blessés, un tué à Fontenoy et cinq blessés dans les tranchées. Une fille, bonne du curé de Fontenoy, fut blessée légèrement. Les terres et les routes de Fontenoy étaient garnis de shrapnells tellement ils en avaient tirés.



27 – 14 juillet 1915 la musique du 60e R.I. vient jouer au château de Fontenoy. Cela déclenche la fureur des Allemands qui envoient plus de 600 obus sur Fontenoy.

Mercredi 21 juillet.

Nuit toujours très agitée sur les tranchées. Dès 4 heures du matin, le canon de Normandy tire sur les tranchées boches. A 5 heures, trois aéros boches et français se battent au-dessus de Châté, pendant ce temps le canon de Normandy tire toujours, quoiqu'il n'y en a plus que deux, l'un ayant été abîmé à la bataille de Quennevières et l'autre sert à Châté pour tirer sur les aéros. Dans la journée, canonnade intermittente, les boches répondent sur Châté où un artilleur est blessé.

Lundi 26 juillet.

Nuit calme ou à peu près calme, en comparaison des nuits d'il y a dix jours, toujours un peu de bombardement mais très peu. Normandy tire et Châté aussi. La division va changer. Il y en a déjà de partis et il en reviendra d'autres. Ce sont le 44e et le 67e de réserve.

Mardi 27 juillet.

Nuit toujours à peu près calme sur les tranchées. La musique du 60e, qui faisait ses répétitions à Hygnières, les fait maintenant à La Plaine. On donne un concert au Clos Cachet vers 6 heures.

Dimanche 1er août.

Nuit assez calme sur les tranchées presque pas de canonnades d'Ambleny. M. Lambin revient à Ambleny de Villers où il était à l'hôpital. Ce sont des Sénégalais qui arrivent à Ambleny, ils y couchent une nuit et vont à Fontenoy dans les tranchées.

Mardi 3 août.

Toujours nuit calme comme canonnade, toujours changement de troupes. Le 4e lourd part, il n'y a presque plus de canons à Ambleny. Le matin, il arrive des zouaves (fig. 28), il y en a 45 dans notre maison du Pont de la Ville. A 12 heures, le canon fait rage du côté de Quennevières. L'après-midi fut calme comme canonnade surtout à Ambleny.

Vendredi 6 août.

Nuit à torpilles, fléchettes, bombes et canonnade sur les tranchées surtout le soir. Dans le jour passage d'aéros sur lesquels on tire de part et d'autre sans résultat. Les zouaves marocains sont toujours chez nous, ceux du Pont de la Ville s'en vont. Nous cherchons à les remplacer par un locataire civil. Le soir, le canon tonne beaucoup.

28 – Le Moulin de la Ville est occupé par un important détachement du 9e régiment de Zouave. En haut : La lecture du rapport. En bas : Prise d'arme et remise de décorations.

Du 7 au 13 août, toujours le bombardement sur les tranchées de Fontenoy.

Samedi 14 août.

Après l'arrivée au Soulier de soldats noirs, marocains et tirailleurs sénégalais, la nuit fut assez calme, le jour très peu de canonnade.

Lundi 16 août.

Nuit à bombes, crapouillots et torpilles, cela continue jusqu'à 9 heures du matin. A 10 heures, une violente canonnade commence sur le plateau de Nouvron et Confrécourt. Elle ne dure qu'une demi-heure, le reste de la journée canonnade intermittente. Ce jour on dit que M. Le Président de la République doit venir à Compiègne.

Mardi 18 août.

Bombardement violent la nuit sur les tranchées avec flèchettes, grenades, bombes à main, torpilles. Le jour canonnade intermittente. Les Boches tirent sur Montaigu sans blesser personne.

Lundi 23 août.

Dès 5 heures du matin, il passe un aéro boche sur lequel on tire sans l'atteindre. La nuit avait été très calme. Gaston repart pour Paris avec sa mère qui va au ravitaillement. Il part au son du canon qui tire après les aéros, il passe 4 boches sur lesquels on tire plus de 200 coups de canon. Ensuite passent 4 aéros français. La journée fut calme, pourtant les Boches tirent quelques obus.

Mercredi 25 août.

Toujours des bombes, crapouillots sur les tranchées de Fontenoy mais après 8 heures du soir plus de canonnade avant 4 heures du matin, pour laisser les indigènes et Sénégalais fouiller Osly et les tranchées boches, là il y eut un sergent tué et 4 blessés et de l'autre côté de Nouvron où l'on croyait qu'il n'y avait pas beaucoup de Boches, on s'aperçoit qu'ils sont beaucoup renforcés, car ils ont vu les Sénégalais du côté français. A Vingré, dans la nuit, un Français pose un piège à renard qu'il a trouvé dans une ferme dans une fosse d'égoût. Un Boche y vient la nuit et est pris par la jambe. Il est tiré par une corde en passant sous les fils de fer, il fait une gueule ! mais il arrive quand même dans la tranchée française. Total : 50 francs de récompense et 8 jours de permission au soldat qui l'a fait. L'après-midi canonnade de Châté et de Normandy, les Boches répondent sur Le Soulier, un Sénégalais tué et cinq blessés.

Jeudi 26 août.

Nuit surtout le soir, à bombes et crapouillots. Le jour canonnade intermittente de Maubrun, Châté et de Normandy. A 4 heures tirs en vitesse de Normandy et Confrécourt pendant deux ou trois minutes. Nous avons en ce moment beaucoup d'Algériens dans la commune. Le soir nous assistons dans notre cour à la danse arabe.

Mardi 31 août.

Nuit assez calme ainsi que la journée quoique toujours de la canonnade, mais il y a longtemps que les Boches ne tirent plus sur le village, toujours sur Châté et le Pressoir. Des tirailleurs arrivent dans le secteur de la Grande Croix.

Mercredi 1er septembre.

Canonnade sur les tranchées la nuit et un peu de crapouillot mais en réalité encore assez calme, le jour, bombardement comme d'habitude d'Ambleny en allant sur les tranchées boches. A 5 heures du soir les Boches tirent 8 à 10 coups sur Les Fosses en Haut, sans blesser personne, je ne sais sur quoi ils ont tiré. Le soir, les tirailleurs algériens qui sont logés chez nous, s'en vont aux tranchées.

Jeudi 2 septembre.

Nuit assez calme. Je reçois une lettre de Louis Crépin, prisonnier. Journée à canonnades intermittentes mais assez calme. Le soir il fait un orage, il tonne un seul coup. Je ne sais où la foudre est tombée, mais le coup était très fort, pluie.

Vendredi 3 septembre.

Nuit sans crapouillot, seulement du fusil sur les tranchées, mais du canon de Maubrun et Normandy, nous avons des Marocains arrivés dans notre caserne[83].

Dimanche 5 septembre.

Dès le matin du canon et une partie de la journée, les Boches répondent un peu sur Châté et sur les tranchées, nous avons toujours les Marocains qui sont un drôle de peuple.

Lundi 6 septembre.

La nuit fut assez calme sur les tranchées, le jour toujours bombardements

---

83. L'auteur désigne probablement là le bâtiment qu'il possédait en face du moulin.

intermittents, le soir, il nous arrive du Maroc directement, 4 à 500 Marocains dans notre rue. La majeure partie monte aux tranchées directement. On appelle cela du renfort. A 8 heures ceux que nous avons chez nous montent aux tranchées et à 11 heures ceux des tranchées reviennent chez nous. Pendant ce temps, le canon tire sur les tranchées boches sans arrêt.

Vendredi 10 septembre.

Nuit à crapouillots, bombes, grenades et canonnades sur les tranchées. Le jour, dès le matin, on entend le canon sur Soissons. Il y tonne encore quelque temps l'après-midi. Ici Normandy tire beaucoup, mais les Boches ne répondent pas, toujours passage d'aéros. Les habitants de Pernant sont obligés de déménager, cela fait peine de voir passer leur mobilier.

Dimanche 12 septembre.

Voilà aujourd'hui un an que les Boches sont retranchés sur Fontenoy. La nuit fut très calme, le jour toujours des bombardements intermittents, passage d'aéros. Les Boches tirent sur la montagne de Maubrun. Le soir changement de troupes indigènes, aussitôt parties aussitôt il en revient d'autres. Nous recevons une lettre de Gaston, il est à Epernay.

Du 13 au 19 septembre, canonnade incessante sur les tranchées.

Lundi 20 septembre.

Nuit à canonnades, mais je crois sans grosses bombes, mais du canon une partie de la nuit. Le jour fut plutôt calme quoique du canon intermittent de tous côtés. Le soir nos Marocains s'en vont. Ils sont remplacés au moulin par des territoriaux du 69e. Dans notre maison il n'y a que des sergents. Chez nous, nous logeons un capitaine.

Mercredi 23 septembre.

Nuit calme, quoique les mitrailleuses ont marché le matin. Une escadrille d'avions arrive encore, les Boches tirent dessus de tous côtés au fusil mitrailleur et canon sans les atteindre. Le jour toujours du canon intermittent. Les Boches ne répondent pas beaucoup. Le soir les tirailleurs algériens s'en vont, il ne reste plus de Noirs à Ambleny.

Samedi 25 septembre.

Nuit très calme, le jour, bombardements par moment de Normandy, Maubrun et Châté. Les Boches ne répondent pas. Le soir on apprend que les

troupes françaises ont attaqué en Champagne et qu'elles ont percé les lignes ennemies.

Dimanche 26 septembre.

Nuit très calme. Dans la journée toujours des canonnades intermittentes, les Boches répondent sur Pernant et sur Châté sans blesser personne. Le soir on nous dit que nous avons fait en Champagne 10.000 prisonniers boches. Ici tout est calme, il n'y a presque pas de troupes.

Lundi 27 septembre.

Nuit calme. Rien qu'un peu de fusil dans les tranchées. Pluie, journée à canonnades intermittentes sans changement.

Dimanche 3 octobre.

Aujourd'hui très calme, on apprend que nous avons eu d'Ambleny quatre blessés à l'attaque de Champagne. C'est Couvercelle blessé à la main, Crépin blessé aux deux jambes, Parent blessé au bras, Defente blessé au bras et au pied.

Mercredi 6 octobre.

Toujours nuit et journée très calmes. On n'entend plus rien. On ne se croirait plus en guerre, si ce n'étaient les méchancetés que fait l'autorité militaire aux commerçants pour vendre aux soldats. C'est honteux, il y a peut être en ce moment quatre cents hommes à Ambleny.

Du 7 au 15 octobre, période de calme.

Samedi 16 octobre.

Nuit à bombes aériennes. Le jour un peu de canon. On dit que les Boches ont gagné du terrain à St Vaast et qu'ils nous ont tué 6 hommes dans les petits postes de la vallée de Pernant, mais les bruits sont si faux que l'on ne sait pas au juste.

Mardi 19 octobre.

Nuit à minen sur les tranchées. Le jour, cannonade assez violente de part et d'autre. Au-dessus de l'écluse de Fontenoy les Boches passent la rivière, nous blessent un soldat et nous emmènent un prisonnier.

Du 20 au 30 octobre, calme.

Dimanche 31 octobre.

Nuit calme, dans la matinée Normandy tire quelques coups de canon, les

Boches répondent sur Châté, cela n'empêche pas que c'est très calme. Les soldats décorent les tombes des soldats tués dans les cimetières, c'est très bien arrangé (fig. 29).

Jeudi 4 novembre.

Départ de Monsieur le Curé et Armand Mora qui s'en vont à Verdun pour être soldats.

Lundi 8 novembre.

Toujours nuit à bombes et crapouillot sur les tranchées de Fontenoy, Nouvron, un peu de canonnade dans la journée. Un nouveau règlement vient embêter le civil pour circuler dans le pays. Suivant les ordres de l'armée, il est interdit aux débitants de vendre du vin au bidon. La régie défend expressément de vendre du vin par 40 litres et plus. Il est très cher c'est à y devenir fou.

Jeudi 11 novembre.

Matinée assez calme, mais vers 1 heure de l'après-midi, les Boches envoient neuf obus sur le hameau de la Plaine, un tombe au bout de la sente

29 – Les tombes de soldats, dans le cimetière d'Ambleny, sont décorées par leurs camarades.

Defente, là un sergent d'infanterie est blessé au côté et a trois doigts coupés. Il en est mort le lendemain. L'après-midi passe un avion boche. Le reste de la journée est calme.

Du 12 au 19 novembre bombardement, principalement la nuit.

Samedi 20 novembre.
Quelques crapouillots et minen la nuit sur les tranchées de Fontenoy, le jour pas mal de canon de Normandy et Châté. Les Boches ne répondent pas. Il n'en est pas de même sur Soissons à ce que je crois. Là les grosses pièces tirent toute la journée sur la ville. Ici un avion français à 3 heures passe pas haut, il va et vient, fait une pirouette au-dessus des Fosses et va atterrir à Maubrun à ce que je crois. Le soir le canon de Châté tire toujours.

Lundi 22 novembre.
Toujours la guerre sur les tranchées de Fontenoy à coups de minen, bombes et crapouillots. Les minen font toujours un bruit infernal comme détonation. Ils contiennent 30 à 40 kilos de poudre et mesurent jusqu'à 1m de hauteur. Ils blessent quelquefois des soldats, mais leur plus grand mal est la commotion par le déplacement d'air.

Mercredi 24 novembre.
On nous donne des nouvelles heures pour vendre du vin aux soldats de : 10 heures 30 à 11 heures 30 et de 5 heures 30 à 7 heures 30. On nous tarifie aussi le prix des marchandises.

Du 25 novembre au 6 décembre toujours le bombardement la nuit.

Mardi 7 décembre.
La nuit, quelques crapouillots et bombes aériennes. Le jour, assez violents bombardements, surtout de l'artillerie française de Vingré qui bombarde du côté de Nouvron. Ressons, Normandy et Châté tirent beaucoup. Les Boches répondent sur Ressons 2 ou 3 coups. A Ambleny les soldats sont partis en marche à Soucy et Hautefontaine. Ils rentrent à 8 heures du soir. A la nuit tombante, les autorités militaires ont peur que les Boches bombardent Ambleny, empêchent les habitants de sortir, mais il n'en est rien. les Boches se vengent en envoyant des bombes aériennes sur les tranchées de Fontenoy mais elles sont terribles et drues. Cela dure une partie de la soirée. Les Français répondent par une violente canonnade et tout rentre dans le calme.

Du 8 au 18 décembre, les nuits sont calmes, un peu de bombardement sur Ambleny dans la journée.

Dimanche 19 décembre.

La nuit fut mouvementée, beaucoup de canon de tous côtés en allant sur les tranchées boches. Ils ne répondent pas sur Ambleny. A partir de 5 heures du matin, le canon tonne sur Autrêches et sur Soissons. Dans la journée forte canonnade d'Ambleny toute la journée et beaucoup dans la direction de Soissons. Le soir cela continue les Boches répondent sur les tranchées avec canons et le soir avec minen ou bombes aériennes. A 10 heures du soir on entend un fort bombardement du côté de Soissons même au-delà. C'est un véritable roulement.

Lundi 20 décembre.

Après la nuit qui vient de se passer, la journée fut tout en bombardements surtout sur les tranchées de Fontenoy. Pernant est arrosé de quelques obus. Le soir c'est épouvantable sur Fontenoy et Nouvron par les minen et obus.

Vendredi 24 décembre.

Pluie et vent le matin, le jour un peu de canon, mais pas sur Ambleny, plus sur Vingré et Autrêches. Le soir un fort orage avec tonnerre et éclairs nous donne énormément d'eau, de la grêle et du grésil. Il pleut à torrent pendant une heure et demie.

Samedi 25 décembre.

La nuit fut assez calme, un peu de canon après 10 heures du soir sur les tranchées mais pas d'Ambleny. Le jour fut calme toujours du canon, mais très peu. Les Boches à Osly inventent un nouveau truc de guerre, ils passent la rivière posent des collets en fils de fer pour prendre des Français mais ceux ci s'en aperçurent. La nuit quand ils vont poster leurs sentinelles, ils les coupent et aussitôt le fil se retire sur la rivière comme un gros ressort. On suppose qu'ils voudraient avoir un homme vivant pour le faire causer.

Vendredi 31 décembre.

A minuit, Gaston nous arrive en permission. Le jour tout est calme, le soir il pleut. Sur Fontenoy on craignait une attaque des Boches, elle s'est produite sur Vingré vers 11 heures du soir. Canons, minen, mitrailleuses, fusils, tout a donné pendant une heure environ mais pas d'Ambleny ni de Châté. On nous dit qu'il y a eu 30 morts du côté français. Cela est dû à ce que les Français

n'éclairaient plus et que les Boches se sont approchés à plat ventre jusqu'aux tranchées sans être vus.

L'ANNÉE 1916.

Verdun a non seulement marqué de son sceau d'acier l'année 1916, mais a grandi au rang de mythe, relayant les grandes heures de l'histoire nationale. La bataille de la Somme connut elle aussi une intensité dramatique et fut livrée en partie pour soulager Verdun : leur sort était en quelque sorte lié. L'Etat-Major allemand nourrissait une certitude qui devait à la longue s'avérer une illusion : l'armée française épuisée par 18 mois d'une guerre meurtrière, était à bout de souffle. Il suffisait de l'attirer dans un piège, Verdun, symbole et porte de la France « pour la soumettre au hachoir de l'artillerie allemande et la saigner à blanc ». On entrait dans la logique d'une guerre terroriste, déjà inaugurée en 1915 par l'utilisation des gaz asphyxiants allemands et qui consistait à gagner, en tuant le plus d'ennemis sans épargner les populations civiles soumises à des bombardements féroces, comme à Soissons et Reims. Le grand déferlement allemand débuta en février et ne fut arrêté que par une résistance surhumaine des hommes commandés par le général Pétain. La plus grande partie de l'armée française – 110 divisions – était passée dans « l'enfer de Verdun », la noria s'effectuant grâce à l'utilisation judicieuse des moyens de transport, symbolisés par « la voie sacrée ». A la fin de l'année, la ville de Verdun était dégagée, les forts de Vaux et Douaumont repris. Un mythe s'effondrait : l'artillerie et l'aviation allemandes n'étaient pas invincibles, mais quel bain de sang dans les deux camps !

La bataille de la Somme débuta en juillet : les Franco-Britanniques devaient percer au niveau du saillant de Péronne pour couper les lignes de communication ennemies, en direction de Liège et Cologne. Après quelques succès initiaux français au sud, ce fut l'enlisement. Là encore comme à Verdun, les pertes, marquent à elles seules, l'ampleur et la cruauté des combats : 400.000 Britanniques, 200.000 Français, près de 500.000 Allemands. En juin, en coordination avec les armées alliées, Broussilov, avance en Galicie et Volhynie, au prix de pertes considérables, mais la Roumanie qui était entrée en guerre aux côtés des forces de L'Entente est rapidement défaite et sa capitale occupée le 6 décembre [84].

---

84. « La Grande Guerre », J. G. Boissière, *le Club du Livre*, Lille, 1959.

Tous ces évènements qui se produisent parfois à des milliers de kilomètres d'Ambleny, finissent par toucher Onézime Hénin, accroché à sa petite terre, humant l'air du temps, l'œil fureteur et l'esprit toujours en éveil. A part une erreur de datation, l'Italie n'est pas entrée en guerre en 1916, mais en 1915, tous les faits rapportés par lui sont exacts, ce qui confère une grande fiabilité aux événements locaux qui n'entrent pas dans le champ de l'histoire générale, et qu'il consigne avec minutie. Les échos de la bataille de Verdun sont perçus par Onézime Hénin dès février et les bombardements particulièrement sévères que subit le village visent-ils à faire diversion, à fixer des troupes ? Les fils d'Ambleny payent eux aussi leur tribut à la sombre tuerie qui se poursuit à l'Est et dont notre chroniqueur discerne mal les contours. L'issue en est longtemps incertaine au point qu'Onézime Hénin envisage une éventuelle marche des Allemands sur Paris et une occupation du village. La guerre sera longue, les travaux de consolidation du front qui se poursuivent dans la région le prouvent amplement. Malgré les bombardements presque quotidiens qui peuvent tuer et blesser aussi bien les civils que les militaires, une école ouvre ses portes, la poste fonctionne et la moisson se fait quasiment à la barbe des Allemands. Force des habitudes, force de la vie, sursaut d'un peuple dur à la peine.

La guerre semble sommeiller sur le front de l'Aisne mais elle prend des aspects nouveaux. Le spectre des gaz asphyxiants rôde, et la plume d'Onézime Hénin se fait pittoresque pour décrire les parades imaginées. Les avions ne se bornent plus à régler les tirs d'artillerie ils lancent des bombes et il semble que au-dessus d'Ambleny, les Français aient une certaine maîtrise de l'air. Mais c'est la guerre psychologique qui revêt l'aspect le plus spectaculaire avec ces petits ballons dirigeables chargés de tracts et de journaux déversés sur les tranchées françaises. « La Gazette des Ardennes », était un journal imprimé à Charleville et couvrant l'ensemble de la zone occupée. Outil de propagande, contrôlé par les Allemands, il visait à démoraliser les populations sous tutelle par la diffusion de nouvelles ayant une apparence de vérité mais qui, en fait, étaient accablantes pour les Alliés. Son influence fut quasiment nulle.

Les zeppelins, fierté de l'Allemagne, bombardèrent effectivement Paris en 1915 et Londres en 1916. Se glissant furtivement dans la nuit ils lançaient leurs bombes sur les populations civiles(60 morts dans le sud Lancashire)et entretenaient une véritable psychose de terreur. Onézime Hénin en homme prudent envisage un repli en cas d'évacuation du village, mais jamais bien loin de sa terre : c'est un choix partagé par beaucoup d'habitants du Soissonnais qui se retrouvent sur les arrières du front, dans

le sud du département, dont Villers-Cotterêts est l'épicentre. Ils connaissent en effet la situation peu enviable des réfugiés belges et du nord de la France, souvent employés dans des conditions très dures dans les usines d'armement [85].

Cette guerre interminable use les combattants mais aussi les civils. Les intérêts individuels l'emportent peu à peu et Onézime Hénin n'oublie pas ses affaires. L'autorité militaire en investissant l'ensemble des activités de la région, multipliant les règlements contraignants, s'attire la haine des civils comme celle de notre chroniqueur, pourtant respectueux des hiérarchies. Si on comprend le soldat, on n'est pas loin de haïr l'officier, «planqué» et le gendarme obtus. Il convient cependant de noter que certains commerçants peu scrupuleux s'enrichissaient sur le dos «des pauvres poilus en leur vendant du vin à un prix prohibitif [86]». Et l'année 1916 s'achève comme elle avait commencé: «nuit à canonnade, fusillade sur les tranchées». En somme, une année de guerre très ordinaire!!

Samedi 1er janvier.

Après l'attaque de cette nuit, la journée fut calme. Quelques coups de canon l'après-midi, 6 à 8 de Normandy. A part cela journée calme.

Lundi 3 janvier.

La nuit un peu de canon, le matin Normandy tire beaucoup. Les Boches répondent sur le Pressoir et le passage à niveau et sur Fontenoy. Le temps est clair et magnifique. Les Boches bombardent le secteur de l'Aisne en-dessous du Pressoir, ils cherchent la section de mitrailleuses qui est logée dans un bois. Ils envoient environ cinquante obus auprès de la ferme de la Maladrerie. Ils ont déjà brûlé la cabane du cantonnier hier, dans laquelle il y avait des fusils et des cartouches. Ils tirent aussi sur Châté et Montaigu.

Vendredi 7 janvier.

Hier soir, mitrailleuses, minen, canon, fusils, tout marchait sur les tranchées de Fontenoy et Nouvron, mais pas longtemps. Le matin du 7 est calme, à 9 heures du matin Châté tire en vitesse 12 coups de canon. A 10 heures le canon tonne sur Vingré sans discontinuer, à 3 heures de l'après-midi il tonne encore sans arrêt. Ensuite les Boches tirent sur Châté, sur Le Soulier, deux obus arrivent sur la ferme du père Cense à Tarte. Puis ils tirent sur Béron et un

85. «Le martyre de Soissons», ouv. cité.
86. «Pages d'histoire locale», ouv. cité.

obus tombe dans le larris[87] *Manin sans éclater, un à la fontaine de Cachiot, deux en Normandy.*

Mardi 11 janvier.

Nuit à canonnade, crapouillots, et minen sur Fontenoy ainsi que les mitrailleuses. Le jour, violents bombardements du côté de Quennevières, Normandy tire un ou deux coups. Les Boches y répondent un coup, l'obus tombe dans la voirie qui va du Pont de Planches au marais. L'après-midi de gros obus (150) tombent sur Pontarcher et Fontenoy.

Mercredi 12 janvier.

La soirée se passe encore avec crapouillots, minen et canonnades sur les tranchées de Fontenoy. Les minen sont ainsi nommées par les soldats du 69e territorial qui tiennent les tranchées de Fontenoy et qui viennent à Ambleny au repos tous les 10 jours. Ce sont de grosses bombes lancées par les Boches et qui font une forte détonation formidable, qui abîment les tranchées et qui tuent quelquefois des hommes car on les voit venir et on peut s'en garer. Pour être tué, il faut être auprès d'où ils tombent mais ils font une forte dépression d'air qui remue tout. La matinée fut assez calme. On entend le canon au loin. D'abord les Boches viennent de faire une offensive à Tahure[88] *le 9 courant. Du côté d'Autrêches et Quennevières, cela tonne encore.*

Lundi 17 janvier.

Nuit plus que calme, pas un coup de fusil, rien du tout, il est 9 heures du matin encore rien. Mais tout d'un coup les minen se mettent à taper avec violence, du côté d'Autrêches Vic et Quennevières, le canon fait rage. A 2 heures après-midi Normandy tire aussi, à 3 heures, 4 obus arrivent sur Ambleny, un chez Détail qui tombe dans son jardin entre lui et son garçon sans le blesser, un autre chez Julien sur ses cabanes à lapins, il y en a 22 de tués et 10 poules mais pas un accident de personne. Un autre tombe dans le ru sur le lavoir de la commune, l'eau saute en l'air et inonde notre jardin et le chemin, casse 6 carreaux chez Mme Marchal. J'étais dans le jardin, mais j'ai été appelé par M. Pottelet pour aller chez M. Sonnet, donc je n'ai rien vu, mais ma brouette a été remplie de vase et d'eau, l'autre obus est tombé derrière chez M. Decoudun et tout est rentré dans le calme.

---

87. Larris = terre inculte.
88. Commune de la Marne à 26 km de Ste Menehould, aujourd'hui commune Sommepy-Tahure.

Samedi 22 janvier.

Nuit plus que calme, cette nuit il y a eu un changement d'artillerie, la batterie de Normandy est remplacée par du 35e. Il y en a qui logent au vieux moulin Fluteaux et chez nous. Le jour ce fut calme, mais le soir il y eut à 8 heures des fusillades sur les tranchées de Fontenoy et Vingré, de la mitrailleuse, ensuite des minen et du canon. Nous avons à coucher ce soir un capitaine dans ma chambre, un adjudant d'artillerie du moulin et là-bas dans l'autre maison, un adjudant du 69e.

Dimanche 23 janvier.

Nuit et jour assez calmes. Mort de Mélin Desjardins. Le soir nous avons à coucher un vétérinaire en place de l'adjudant. On apprend qu'un soldat du 69e au bord de l'eau en face Osly a laissé là casque, souliers, et capote pour passer l'Aisne et déserter ou se noyer.

Lundi 25 janvier.

Nuit assez calme au bord de l'Aisne, secteur du Pressoir, une quinzaine de Boches ont passé la rivière et se sont emparés d'un poste téléphonique. Journée assez calme. Les Boches tirent deux coups de canon dans la côte Derrière la Tour sans blesser personne. On dit aussi que la nouvelle batterie de 95 qui est placée dans la côte du Pressoir a déjà reçu 40 obus avant que d'avoir tiré. Le soir à 9 heures, mort de Mme Bruge.

Jeudi 27 janvier.

Nuit encore assez calme. Le matin le temps est clair. J'ai peur du bombardement en me levant et j'annonce mes craintes. En effet, aussitôt on entend le canon de tous côtés. Nous faisons l'enterrement de Mme Bruge pendant lequel on entend toujours le canon. C'est surtout du côté de Vic que l'on bombarde. Comme nous rentrons à l'église, la batterie de Normandy tire. Il faut se méfier. En effet nous étions chez M. Sonnet que voilà le premier obus qui arrive. Je me sauve et comme je passais à la maison Marchal en voilà deux autres qui arrivent. Enfin j'arrive chez nous et les obus tombent dru pendant une demi-heure. Alors la batterie de Normandy tire beaucoup, et les Boches arrêtent. Environ 40 obus sont tombés. C'est du 150 autrichien à ce que l'on croit. Après, les Boches tirent sur la Maladrerie de Pontarcher sans l'atteindre, sur Fontenoy et sur Port. On nous dit que le château des Mardansons[89] a été atteint.

---

89. Château construit à la fin du XIXe siècle en contre-bas de l'église de Fontenoy, totalement détruit en 1918.

Mardi 1er février.

Nuit très calme, le jour aussi. Je conduis une voiture de mobilier à Villers-Cotterêts en dépôt dans un logement que nous avons loué.

Du 2 au 8 février, période de calme.

Mercredi 9 février.

Nuit à fusil à part cela calme. Le matin à 6 heures une batterie française tire 8 coups de canon. Pour le réveil à 8 heures 30 des fusants arrivent sur La Plaine, rue Quillette et les Tournelles, Fosses en Haut. Après les fusants, furent les 150 percutants et à midi des 210. Il en est tombé un chez mon frère Armand sur le devant de sa porte lui brisant tous ses carreaux. Il fut un peu blessé à la figure par un éclat de verre. Chez Mme Chevalier il y a eu des soldats tués. Il en tomba à bien d'autres endroits que je ne connais pas encore. A 1 heure 30 c'était la direction de Ressons le long, après sur Port et aussi sur Ambleny jusqu'au soir. La soirée fut calme.

Jeudi 10 février.

Après la nuit assez calme, le canon tonna un peu à 8 heures 30 du matin, le bombardement d'Ambleny recommença, dura encore jusqu'au soir et fut terrible encore. Il tomba des obus de tous côtés, mais le plus fort du bombardement fut à 7 heures 30 du soir. En moins de 10 Minutes, il en tomba au moins un cent sur Ambleny. C'était épouvantable. Je ne connaîs pas tous les endroits où il en tomba. Dans le jour ils en avaient envoyés au Rollet, à Laversine, à Cœuvres, à Pommiers, à St Pierre Aigle, à Missy-aux-Bois, le reste de la nuit fut calme.

Samedi 12 février.

Toujours du canon la nuit. Je vais mener une voiture de mobilier à Villers, c'est un véritable tourment pour moi d'entendre le canon dans la direction d'Ambleny. Nous rentrons le soir et apprenons que les Boches n'ont pas beaucoup tiré sur Ambleny, 7 à 8 obus après que nous soyons rentrés. Ils ont tiré 30 obus sur la ferme de M. Danré à Pontarcher tuant 14 bœufs. Sur les tranchées cela n'arrête pas. On ne sait ce qui se passe tellement les nouvelles sont contradictoires.

Du 13 au 18 février. peu de bombardement.

Samedi 19 février.

Après la nuit très calme, les canons de Châté, Normandy et Maubrun, Tour Blanchard, Ressons, Confrécourt, c'est à dire tous les canons français de la

région tirent toute la journée au moins mille coups de canon, mais les Boches ne répondent pas sur Ambleny.

Mercredi 23 février.

Nuit calme malgré le bruit du changement d'artillerie, journée calme

30 – Du 9 au 13 février 1916 le bombardement est incessant, mais les habitants du village se sont accoutumés au risque et la vie continue. La plupart du temps ils attendent le plus fort du bombardement pour se réfugier dans leur cave.

aussi. La batterie de Normandy tire une dizaine de coups pour ajuster son tir. Les Boches ne répondent pas. Cela est mauvais signe ou ils préparent quelque chose ou c'est qu'ils attaquent ailleurs. On nous dit à Verdun principalement. Le soir on nous dit que le 305e va partir la nuit, cela nous fait peur. J'avais chargé Détail de me ramener une pièce de vin de Villers, je vais lui dire de ne pas me la ramener, on est bien inquiet.

Jeudi 24 février.

Nuit calme, journée à peu près pareille, pas de canonnade ou très peu. Quelques canons de 75 reviennent en Normandy. Ils en ont retiré un dans chaque batterie, du côté de Vic et Roche. Il n'y a plus de soldats au vieux moulin ni chez nous.

Vendredi 25 février.

Nuit calme. On croit que les Boches avaient préparé des gaz asphyxiants, mais ils n'ont pu les lancer. Il tomba de la neige une partie de la nuit et de la journée. Il y en avait 12 à 15 centimètres d'épaisseur. On n'entendait presque plus le canon. Le temps était gris et très bas.

Dimanche 27 février.

Nuit très calme, matinée aussi. L'après-midi, notre artillerie commence à tirer. Le soir c'était très fort et cela dure toute la nuit. Les Boches ne répondent pas, cela est très drôle pourtant ils en ont reçu.

Mardi 29 février.

Le canon français a tonné toute la nuit et le jour il continue. Il passe un aéro boche qui jette des flèches sur les soldats du Culfroid. On dit qu'il jeta des bombes mais je n'en sais rien encore. Toute l'après-midi le canon a tonné. On craint une attaque des Boches sur Soissons et Reims. Le soir à 4 heures 30, le canon fait rage de ce côté, nous ici nous n'avons plus de troupes. Les canons de 109 et 120 de Roche sont revenus à Maubrun car on craint que s'ils étaient poursuivis, ils ne pourraient se sauver assez vite pour passer la rivière.

Mercredi 1er mars.

La nuit fut assez calme, quoique à 10 heures 30 du soir, trois obus sont arrivés sur Le Soulier sans blesser personne mais en nous levant le matin, la première chose fut de nous informer où étaient tombés les 4 obus d'hier soir. Hélas, il y avait un malheur, un obus est tombé sur la tour au-dessus du four, un autre au pied de la Tour à gauche du pont-levis, là il n'y a que dégât d'antiquité, un autre est tombé dans la maison de Mme André proche la

Tour, il a défoncé le pignon et brisé tout à l'intérieur. Le 4e qui fut le premier est tombé sur la maison de Victorine Déhus, proche la tour et Stachy. La maison de Victorine est anéantie et elle qui était couchée fut tuée dans son lit par l'éboulement de la maison, la tête et le ventre écrasés. Cela fait peur à la population qui quitte le centre du village.

Vendredi 3 mars.
Le soir, beaucoup de canon sur Saconin et Soissons, le matin le canon tonne un peu. C'est l'enterrement de Victorine Déhus. C'est bien triste dans une église dévastée et au bruit du canon. Des troupes arrivent sur St Bandry, aussi des canons. On voit que l'on a peur d'une attaque des Boches. A Pernant on a fait le recensement des civils, ils sont encore 52. On parle que l'on va les évacuer. Là on a dit que l'on en ferait autant à Ambleny. L'après-midi le canon de Maubrun et de Confrécourt et de Châté tonne. Il est 3 heures, les Boches n'ont pas encore répondu. Après ils répondent sur Le Soulier, 7 ou 8 obus de 77. Un tombe chez Etienne Carime dans sa grange, il n'y a pas eu d'accident de personne. Nous recevons une lettre de Gaston, il est arrivé à Mâcon. Il loge dans la salle des fêtes à l'hôtel de Ville. Là il est bien, il n'entend pas le canon.

Dimanche 5 mars.
Après la canonnade du matin, le temps est beau, il gèle, beau soleil. Deux avions boches passent au-dessus d'Ambleny, ils inspectaient tout. C'est mauvais signe. Hier j'ai été à Cœuvres louer une chambre. Marie y va aujourd'hui pour voir si cela peut faire l'affaire. On y déménagera encore quelque chose s'il faut s'y sauver car à Villers c'est loin.

Mercredi 8 mars.
Après la nuit calme, le matin, forte gelée, beau temps. Hier j'ai déménagé Hélène Moutailler, aujourd'hui je vais déménager Mme Cluet. Le canon français tonne une partie de l'après midi. Un nouveau ballon captif est à Laversine, un avion français voyage toute l'après-midi au-dessus de nous. Les Boches tirent dessus sans l'atteindre. Hier les obus sont tombés à Hygnières, un à Poteau. En ce moment on fait beaucoup de tranchées au Pressoir, à Pontarcher et à Chavoie et partout. On amène les hommes en camions-autos, on fait beaucoup d'emplacements de canon. Il y en a beaucoup en arrière.

Vendredi 10 mars.
La neige est tombée la nuit, à peu près 5 centimètres d'épaisseur. Les camions ont amené des gros canons, au moins du 220, pour Montaigu. Le matin on croirait que les Boches font une attaque à Fontenoy et à Vingré, à

coups de grenades. Il est 7 heures 30 du matin, cela tape dur. Un obus boche vient tomber à La Plaine mais n'éclate pas. Ils en tirent encore d'autres mais ne blessent personne et ne touchent pas de maison. Le soir est calme.

Mardi 14 mars.

Nuit calme, beau temps, les aéros et saucisses boches et français sont levés. Dès le matin un aéro français tient l'air toute la matinée et toute l'après-midi. Au-dessus d'Ambleny les canons de Châté tirent un peu pour régler leur tir, les Boches répondent 3 ou 4 coups, toujours dans la côte du Paradis sans blesser personne. Le soir arrivent 6 pièces de canon, du 280 court amenés par des camions-autos. Ils vont se placer à Montaigu dans le jardin de Letrichet et Montigny. En ce moment il y a en moyenne, tous les jours, un mille ou deux de soldats ouvriers qui font des terrassements de tranchées, abris et emplacements de canons dans Le Soulier, Montaigu, le Pressoir. Ils logent à Laversine ou à Ressons. Ils travaillent jour et nuit.

Samedi 18 mars.

Le reste de la nuit fut calme, le matin un aéro boche passe. On tire dessus sans l'atteindre. Une tête d'obus français qui venait d'être lancé après cet aéro, tombe dans le chemin en face de chez nous. Un cycliste qui passait, manque de le recevoir sur la tête. Il tombe en bas de son vélo sans se faire de mal. A 10 heures un aéro français passe, il tourne au-dessus de Maubrun. Il semble régler le tir des canons qui tirent de temps en temps. Vers 6 heures 30, les Boches tirent cinq fusants dans la direction, de Courtançon. On croirait qu'ils tirent après le pied de la saucisse mais ils n'atteignent personne.

Dimanche 19 mars.

Nuit assez calme, mais le matin à 5 heures 30 les Boches envoient une rafale de 10 obus derrière la tour. Martin qui était allé jardiner de bonne heure, crainte des obus, les voit arriver à 90 et 100 mètres de lui. Le premier tombe au-dessus du bois Chrétien, les autres dans le bois. Dans la journée passage d'aéros boches et français sur lesquels on tire de part et d'autre sans les atteindre. Dans le courant de la journée les Boches tirent sur Ressons-le-Long. Il paraît qu'il y a des blessés et même des morts, mais je n'en sais rien au juste. A Montaigu, ils tirent deux obus, le premier tue un sous-officier et blesse 3 soldats. Le soir Marie va coucher à la cave, moi je couche à la maison de commerce. Au moment où je me mets au lit, à 9 heures 30 une rafale de 8 à 10 obus arrive derrière la tour sans blesser personne. J'ai des cauchemars effroyables toute la nuit (pris par les Boches, vitres cassées, maison saccagée par les Français, obus à chaque

instant). Le matin, je suis content de me réveiller pour entrer dans un autre cauchemar.

Lundi 20 mars.

Nuit calme, passage d'autos-camions français qui font trembler la maison. La matinée fut assez calme, quelques coups de canon sur Montaigu, par les Français et par les Boches. La directrice des postes est partie depuis deux jours à Cœuvres, le service des lettres n'est pas fait régulièrement, il faut aller à Cœuvres pour les mettre à la boîte et c'est n'importe qui qui les rapporte. Mais, cela ne doit pas durer longtemps, la municipalité va s'en occuper. Il est 2 heures, tout est calme. A 4 heures, les Boches envoient une rafale d'obus, toujours dans les bois de Chrétien, en allant sur Maubrun. Le soir tout est calme, les Boches ont encore bombardé la ferme de Ressons, Montigny et Trosly-Breuil.

Samedi 25 mars.

Nuit toujours calme, quelques coups de canons tirés par les Français. Au matin gelée, ensuite beau temps, un aéro français plane longtemps au-dessus d'Ambleny. A peine quelques coups de canon des Français, les Boches ne répondent pas. Le soir à 7 heures 30 Normandy tire quelques coups, les autos amènent toujours du bois de la forêt pour faire des abris à Montaigu. Là on travaille jour et nuit à faire des terrassements, le soir on y amène des voitures de sapins, avec toutes leurs branches. Dans Ambleny on a de mauvaises nouvelles, on apprend que Clognier, gendre de Droux du Soulier est tué à Verdun. On dit qu'Emile Lacour de Pontarcher est blessé, c'est la deuxième fois. Henri Lefèvre est évacué de Verdun aussi. On dit aussi que Hénin Emile, mon neveu est tué aussi. Voilà plus d'un mois que l'on n'a pas eu de nouvelles.

Mardi 28 mars.

La nuit grand vent, calme comme canon, la matinée aussi. A 2 heures, les mitrailleurs qui logent dans le vieux Moulin de la Ville font l'exercice dans les marais de Millery. Tir à blanc, résultat 2 obus boches, un tombe en avant d'eux et un tombe en arrière sans blesser personne. Le reste de la soirée fut calme. Mon frère Clovis a reçu une lettre du commandant de compagnie auquel il avait écrit, que son fils Emile était porté disparu à Verdun depuis le 21 février. C'est une malheureuse nouvelle.

Jeudi 30 mars.

Le matin gelée, après beau temps. Les aéros se promènent. Un Boche est abattu, il va tomber derrière Confrécourt, en terrain français.

Dimanche 2 avril.

Toujours du très beau temps, nuit assez calme, un peu de canon français comme les autres nuits. Le matin un peu de canon de Normandy, de Châté et de Maubrun. Les Boches ne répondent pas. L'après-midi Maubrun tire toujours, les Boches répondent mais je ne sais pas où. A 2 heures, il y a conférence à l'église pour les gaz. Tous les civils y vont, il y a aussi à la même heure conférence à St Bandry, à Hygnières et au Soulier. Ce sont des bonnes précautions car il y a à craindre. Le soir il arrive sur Montaigu du 150 long à cheval, mais il n'y passe presque plus d'autos. Je m'occupe avec M. Lebeau-Bruge pour voir ce qu'il y aurait à faire pour déménager le mobilier de l'église à Ambleny. Je ne sais si nous réussirons.

Lundi 3 avril.

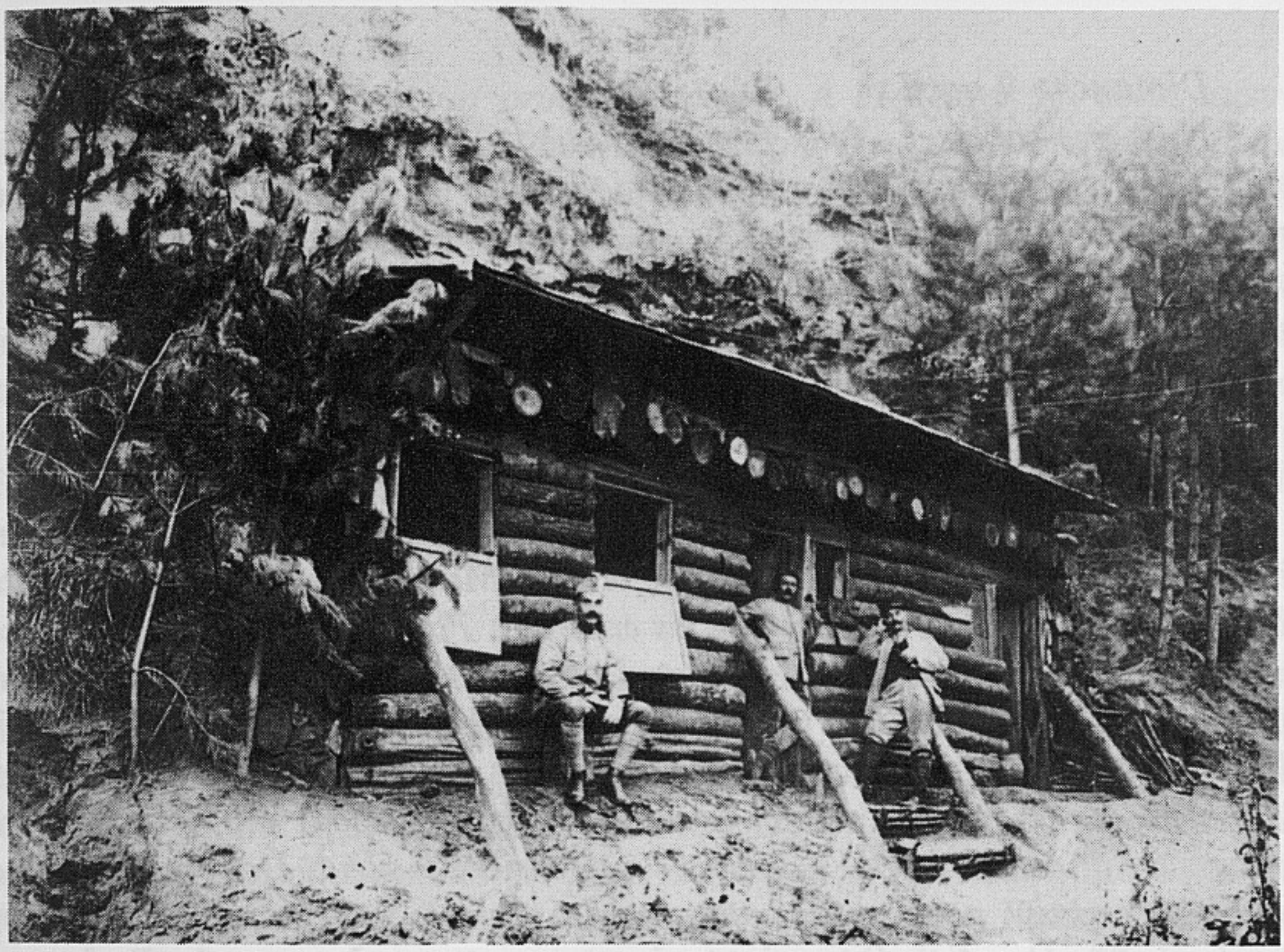
Très beau temps, très chaud. On dit 22º à l'ombre. Un aéro français passe, les Boches lui tirent plus de 150 obus sans l'atteindre. Il y reste également toute l'après midi. Le canon de Maubrun tonne beaucoup. A 9 heures du matin, nous avons alerte pour les gaz [90], nous mettons nos masques et les conservons environ 25 minutes. Ce sont les premiers, c'est une bande d'étoffe appuyée sur la bouche et des lunettes. A 5 heures du soir, les Boches tirent sur le village. En tout une quinzaine d'obus, un artilleur et un cheval blessés, le soir après quelques minen sur les tranchées, tout est calme.

Jeudi 6 avril.

La soirée fut calme. Un peu de canon la nuit, le matin un coup de temps en temps. Les Boches tirent sur Pontarcher à ce que je crois. A midi je vais à Montaigu faire signer un papier au maire pour la maison. Je vois toutes les cabanes dans la côte (fig. 31). Après midi, les canons français de Châté tirent beaucoup ainsi que Normandy surtout à 4 heures. La réponse n'est pas longue à se faire attendre, à 4 heures 30 cinq obus arrivent sur Ambleny, un à La Plaine dans le jardin Lucien Lemoine, pendant que sa fille jardinait. Un tombe sur la maison Breton à la Tour et les autres dans les jardins. Aussitôt après, la batterie de Normandy leur envoie une salve et tout redevient calme.

---

90. Première alerte aux gaz à Ambleny. Les gaz furent utilisés pour la première fois, par les Allemands, à Ypres (Belgique) le 23 avril 1915. L'Armée avait distribué aux habitants des villages situés sous le feu de l'ennemi des tampons constitués de deux compresses et de lunettes. C'était l'équipement qui avait été improvisé après les premières attaques aux gaz et qui était devenu disponible par la mise en service des masques à gaz type « Tambuté ». L'alerte au gaz était annoncée par une sonnerie des cloches de l'église. Il était conseillé aux habitants de calfeutrer les ouvertures à l'aide de linges mouillés et de se tenir dans les étages les plus élevés.



31 – En bordure du plateau, on construit des abris pour les postes de commandement de l'artillerie. Celui-ci se trouvait aux Roches de Tarte.

32 – Pour alimenter les forgerons de l'armée, dans les bois d'Ambleny, les soldats ont construit un four pour fabriquer du charbon de bois.

Dimanche 9 avril.

Nuit très calme. Le jour fut calme aussi, un aéro français passe et c'est tout. Le canon français tire un peu mais les Boches ne répondent pas. J'ai en main une lettre de Monseigneur l'Evêque de Soissons, m'autorisant à enlever le principal mobilier de l'église d'Ambleny, comme j'en ai fait la demande il y a huit jours.

Mercredi 12 avril.

Dans la soirée, 3 obus passent et vont dans la direction de St Bandry. C'est à mon idée du 88 autrichien à grande vitesse. Mais après 8 heures tout rentre dans le calme, tant à Ambleny que les environs. Plus de 4000 obus sont lancés sur un détachement boche qui change de place au nord de Soissons. Il paraît que nos obus ont fait du bon travail. Les Boches le font voir car dès 4 heures 30 du matin leur rage recommence avec des minen sur les tranchées. Le canon de Maubrun, de Châté, Normandy, leur répondent coup pour coup et à 8 heures tout rentre dans le calme. Encore un coup, ensuite il pleut. Des on dit, mais ce n'est pas certain, nous apprennent que des troupes nous arrivent en renfort, troupes noires et autres. On craint toujours une attaque brusque des Boches, car s'ils venaient à prendre Verdun, ils se rejetteraient de suite par ici pour prendre Paris, enfin, attendons.

Jeudi 13 avril.

A 7 heures 10 la canonnade sur Quennevière reprend, plus terrifiante encore. A 10 heures du matin les Boches tirent sur Ambleny, le premier obus tombe sur le puits Annie Brayer rue Poiteau, quatre ou cinq autres suivent et finissent par des fusants au-dessus de La Plaine et Normandy sans blesser personne. Moi j'ai peur, je me sauve à Hygnières chez Marie Neuvéglise car à Hygnières c'est très rare quand il tombe un obus. Mais les Boches ne tirent plus. Le canon tonne toujours très fort du côté de Quennevières. Ici il y a deux versions, les uns disent que c'est nous qui les avons attaqués, d'autres disent que c'est les Boches. En attendant, le canon tonne toujours, il est 3 heures. A 5 heures, Marie arrive de Villers, Paris et Mâcon, le canon tonne toujours. A 7 heures les Boches tirent sur le pont Cheminet, il en arrive aussi à Port sur le pont et à l'écluse sur les mitrailleurs. Nous allons coucher à la cave car on a peur. A 11 heures 30, il en arrive une trentaine, depuis le cimetière jusqu'au lavoir.

Vendredi 14 avril.

Il est à peine 9 heures que voilà des obus qui arrivent. Ce sont des 150 à ce que je crois. Un est tombé chez M. Trouillet, notaire dans le jardin sur un mur,

un dans le jardin du comptoir proche la mairie. A 11 heures 30, voilà encore des obus qui arrivent et enfin à 3 heures du matin, il en est encore arrivé deux, toujours des 150. Un obus est tombé chez M. Cartier géomètre. Il est rentré sur le toit et à fait explosion dans le couloir, renversant les entrefends, brisant les plafonds, les meubles et les vitres. Dans cette maison il y avait 3 personnes, 2 soldats et une femme. Ils n'ont pas été blessés ni l'un ni l'autre. Un soldat était couché dans un lit, une armoire qui se trouvait au pied du lit s'est renversée sur le lit, mettant ainsi le soldat à l'abri. Il n'était pas blessé mais il avait perdu la tête. Cela ne dura pas longtemps, après 3 heures du matin tout rentra dans le calme jusqu'à 10 heures du matin.

Dimanche 16 avril.

A 10 heures, les Boches envoient 3 obus sur l'église, un fusant, un percutant qui tombe au pied du clocher et un dans le vieux cimetière de l'église. Le reste de la journée fut calme jusqu'à 7 heures 30 où il y eut alerte de gaz. Tout se met en branle-bas, avertisseurs et clochettes mais cela n'a pas de suite. Ce fut aussitôt décommandé pour recommencer à 9 heures 30. Cette fois civils et soldats montèrent sur la montagne d'Hygnières et des Fosses. Pendant ce temps les Boches envoyaient par salves une trentaine d'obus de 77, juste une rafale au moment où nous étions en face notre maison de commerce. Mais impossible d'y entrer. Il fallait entrer par la grille et la porte du pignon. C'est de là que venaient les fusants. Un soldat me prit par l'épaule et me tira dans la cave de Charpentier, Marie se sauva dans notre vieille maison où il y avait des soldats. Ils envoyèrent encore une salve après et tout fut fini. Pendant tout le temps de l'alerte, on avait sonné la cloche de St Bandry mais je crois que c'est pour cela que l'on fut bombardé car les Boches l'entendaient et devaient se douter qu'il y avait alerte.

Jeudi 20 avril.

Nuit très calme, la matinée aussi, mais à midi les Boches nous envoient quelques obus qui tombent dans les jardins. Ils y en avait aussi à Courtançon, 4 ou 5 à la ferme Duval à St Bandry. Je crois qu'il n'y a pas eu d'accident de personne. L'après-midi je vais au Bois Brouet travailler de la terre pour planter des pommes de terre. Le canon tonne de tous côtés, du Pressoir, de Montaigu, de Châté, de Véru, mais les Boches ne répondent pas. Soirée calme.

Mardi 25 avril.

Beau temps, nuit calme. Dans la matinée des aéros passent sur lesquels on tire sans les atteindre. Le canon tonne de temps en temps tout l'avant-midi et dans le début de l'après midi. Dans l'après-midi un avion français voyage au-

dessus d'Ambleny au moins pendant 3 heures. Les Boches lui tirent au moins 300 coups de canons, et ils tirent sur Ambleny quelques coups de canons dans la rue Mahieu et dans la rue de La Plaine.

Vendredi 28 avril.

Beau temps, nuit calme, la journée fut assez calme pour Ambleny, mais les Boches tirent dans les champs après les domestiques des fermes qui cultivent la terre, sur Pernant, sur Les Fosses et sur Maubrun.

Dimanche 30 avril.

Nuit très calme, le matin on entend dire que les Boches ont tiré hier sur Cœuvres sur un enterrement, que l'on a laissé le corps dans le chemin pour se cacher. Le matin jusqu'à 7 heures je vais planter des pommes de terre à Pijonville, et les Boches tirent déjà dans la vallée après les ouvriers. A 3 heures ils tirent sur la rue Mahieu, je crois toujours après le colonel. Sur le soir deux avions français volent au-dessus de Poteau, les Boches leur lancent plus de 150 obus sans les atteindre. Vraiment, depuis quelques jours, ceux qui conduisent ces avions sont dignes d'éloges. Le soir, le 69e territorial infanterie s'en va. Il quitte Ambleny où il est installé depuis 8 mois. C'est le 72e territorial qui doit le remplacer. Une partie arrive à 10 heures du soir. Les Boches tirent dessus, une dizaine d'obus, sans blesser personne. Un obus tombe dans le bâtiment agricole et un dans un champ à Crépin. Moi j'étais couché à la maison de commerce, je me suis sauvé à la cave de l'autre maison.

Lundi 1er mai.

Beau temps chaud. On me dit qu'hier, à Ressons, il a été lancé des obus à gaz par les Boches. A 7 heures les Boches ont envoyé sur Ambleny 4 obus de 150, un est tombé à la grande porte de Monsieur le Curé.

Mercredi 3 mai.

Nuit très calme, le matin brouillard, pas d'aéro de bonne heure. A 10 heures le brouillard disparaît, le canon tonne un peu de partout, les grosses pièces de la croix Bouchot tirent et ceux du Soulier aussi, les Boches répondent sur Le Soulier dans l'après-midi. A 6 heures du matin, enterrement d'Alexandre Lefevre. Marie va à Villers au ravitaillement, je suis seul à la maison, le commerce ne va pas fort. Il n'y a d'abord plus beaucoup de troupes et l'on a peur. J'ai le cafard comme je ne l'ai jamais eu, je passe en revue dans ma tête tous les morts d'Ambleny, soldats et civils victimes de la guerre. Cela me fait peur, je me demande ce que sera notre pauvre pays après cette terrible guerre.

33 – Début 1915. Départ d'un régiment pour le front. Les visages des soldats sont d'une grande gravité. Dans moins d'une heure, car il n'y a que 4 kilomètres à faire, ils seront à leurs postes dans les tranchées de Fontenoy.

Sur le soir, le canon de Normandy tire beaucoup mais les Boches ne répondent pas.

Jeudi 4 mai.

Il y a toujours trois saucisses, une à Cœuvres et une à Pouy, une à Montigny-Lengrain et une à Saconin. Ils observent ce que font les Boches mais eux de leur côté c'est pareil. On en voit toujours 3 ou 4 qui regardent ce que font les soldats français. A 7 heures du soir les Boches envoient quelques obus qui tombent toujours dans la rue Mahieu sans blesser personne.

Du 5 au 10 mai, relativement calme, peu de canon sur Ambleny.

Jeudi 11 mai.

Dans la nuit on entend un peu le canon, mais je ne sais de quel côté. La matinée une pièce de Montaigu tire de temps en temps, avec ceux de Roche. Un aéro passe mais les Boches ne tirent pas dessus. En ce moment tout est calme dans le centre du village, presque plus de civils ni de soldats. Le soir à 7 ou 8 heures, tout marche sur les tranchées de Fontenoy.

Samedi 13 mai.

On me dit le matin qu'hier soir vers 10 heures les Boches ont tiré sur Ambleny une dizaine de coups. J'étais couché, j'en ai entendu en dormant mais j'ai cru que c'étaient des départs. Et nous avons dormi tranquillement le reste de la nuit. Mais nous étions couchés à la cave. On nous a dit aussi qu'il y a eu alerte de gaz au Soulier et à Pontarcher. Les habitants sont montés sur la Montagne mais nous n'en avons rien su. Mais il est vrai qu'il n'y a pas eu de gaz. A partir de 6 heures du matin, il pleut assez fort cela n'empêche pas le canon sur les tranchées de Fontenoy.

Dimanche 14 mai.

La nuit fut assez calme, le matin aussi, je vais mener l'orgue à Cœuvres avec mon frère Clovis, M. Pottelet et M. Sonnet. Je suis content qu'il soit un peu hors des obus. L'après-midi on entend le canon qui fait rage du côté de Noyon, ou plus loin. Ici c'est calme. A 9 heures du soir un obus arrive sur la côte de Maubrun mais n'éclate pas.

Jeudi 18 mai.

Soirée et nuit calmes. Le matin à 6 heures, les batteries de 75 de Maubrun, Châté, et Normandy tirent beaucoup. Les crapouillots font rage sur les tranchées, je ne sais ce qui se passe. Cela dure une demi-heure. Dans la journée cela

fut calme, Marie est allée à Villers. A 4 heures, un aviateur français voyage au-dessus de la rivière et Fontenoy. Il reçoit plus de 50 obus en 4 minutes. On dit que l'on va évacuer les derniers habitants de Fontenoy et de Port ainsi que ceux de Berny Rivière et de Vic, mais cela est-il vrai ? (Cela n'a pas eu lieu).

Samedi 20 mai.

Les aéros voyagent déjà, les boches et les Français. L'aéro français tire avec sa mitrailleuse sur le boche, tue les aviateurs boches, et leur aéro descend du côté de Roche. Les deux Boches étaient morts. L'aviateur français descend aux environs de la gare d'Ambleny pour voir ce qu'il avait fait et repart aussitôt. Le reste de la journée se termine sans incident autre que toujours des aéros et toujours du canon dessus. Le soir à 6 heures 30, les Boches tirent 4 fusants de 150 sur Ambleny sans blesser personne.

Mardi 23 mai.

Un peu de canon la nuit, mais calme pour Ambleny. Le jour un peu de canon de Véru, Châté et Maubrun et à 9 heures de Normandy. Mais au total assez calme, on croirait que de part et d'autre on fait des économies d'obus pour Verdun où la bataille est toujours terrible quoique l'on vient d'apprendre par les journaux que les Français ont repris le fort de Douaumont.

Dimanche 4 juin.

Nuit et matinée calmes, ainsi que la journée, mais le soir Maubrun tire un peu. Les Boches répondent à 8 heures moins le quart par 8 ou 9 obus de 150. 4 tombent dans la prairie de mon frère Clovis auprès du ru, dont deux ne sont pas éclatés, deux dans le jardin de Mme Fageot, deux autres encore qui n'éclatent pas et enfin le dernier tombe sur un tas de fumier dans le jardin de Mme Fageot en face notre porte au Moulin de la Ville. Quoique nos volets soient fermés, la dépression de l'air brise nos glaces des fenêtres de la devanture en mille pièces. A l'une, tous les morceaux tombent, à l'autre tout reste, quoique brisé c'est très curieux à voir. Comme nous étions dans la maison cela ne nous a pas empêchés d'avoir peur. Chez les voisins les carreaux sont cassés aussi. Dans l'après-midi il était passé un ballon sphérique qui allait du côté des lignes boches, il jetait des papiers représentant les Boches faisant de la musique, épluchant des pommes de terre et recevant des paquets. Le tout était écrit en allemand.

Mercredi 7 juin.

Nuit et journée assez calmes, les Boches envoient à 10 heures du matin 4 ou 5 fusants sur la route de Chaudière, après, très calme jusqu'à 5 heures où Normandy commence à tirer 5 coups de canon. Il est question de faire l'école

d'Ambleny à Courtançon car M. Buret charron, répare les tables d'école. A cet effet, on doit y transporter également la mairie. La poste se fait par le garde ou le cantonnier, ou le père Dorival, car il n'y a plus de poste à Ambleny. Il faut aller chercher et porter les lettres à Cœuvres, c'est Marcel Manche, blessé militaire, amputé d'un bras qui fait le garde-champêtre.

Samedi 10 juin.

Soirée et nuit assez calmes, dès le matin un aéro boche survole Ambleny. Les Français tirent dessus, il fait beau, un avion français vient à son tour, les Boches tirent dessus avec de gros obus. A 8 heures du matin les batteries de 155 nouvellement arrivées à Montaigu tirent pour régler leur tir. Les Boches y répondent avec acharnement. Ils envoient au moins deux cents obus de gros calibre, tous les abris sont démolis mais pas un tué, ni blessé. On nous dit que les Boches sont en colère parce que les tirailleurs leur ont pris un petit poste. La nuit, l'après-midi et la soirée furent calmes.

Dimanche 11 juin. Pentecôte.

On a entendu quelques coups de canons la nuit. Le matin paraît calme. A 8 heures, les Boches envoient 4 obus sur le village sans blesser personne, ce sont des fusants. Marie se rendait à la messe de 8 heures mais elle a eu peur et rentra dans notre cave où elle suivit sa messe. Moi j'ai été à la messe à 9 heures 30 à St Bandry. C'est une messe basse pendant laquelle on joue de la musique, du violon accompagné par l'harmonium.

Lundi 12 juin.

Quelques coups de canon la nuit mais plutôt calme. Toujours un peu de mitrailleuses et du fusil sur les tranchées. Le matin les 75 de Roche envoient une salve aux Boches et quelques autres aussi, mais à 10 heures les Boches n'ont pas encore répondu. A une heure, on nous prévient que les Boches pourraient bien tirer à 4 heures, qu'il faut se cacher car on va aller jouer de la musique dans les tranchées pour fêter les victoires russes. Mais cela n'a pas eu lieu à 4 heures ce fut à 6 heures où chaque pièce de canon devait tirer 4 coups. En effet à 6 heures tous les 75 tirent chacun 4 coups. Cela était beau à entendre en même temps que terrible. Cela dura 2 à 3 minutes, mais les Boches répondent aussitôt. D'abord sur les tranchées de Fontenoy et continuèrent de sorte que les batteries de Normandy furent obligées de tirer encore. Ce qui amena une réplique des Boches qui crurent tirer sur la batterie. 4 obus de 150 tombent dans le jardin Pottelet derrière chez nous et 2 dans les prés de Mme Delan au côté, 3 obus sur une dizaine en tout n'ont pas éclaté, surtout le dernier. J'étais baissé dans la cave, j'ai eu la sensation de croire que l'obus était tombé derrière nous. On

34 – Le réseau téléphonique militaire relie les principaux postes de commandement.
◀

35 – Le central téléphonique installé dans le sous-sol d'une maison du village assure les liaisons entre les postes de commandement.
▼

aurait cru que la cave était soulevée, mais je crois que l'obus a éclaté sous terre car ce mouvement a été ressenti à plus de 200 mètres. Il n'y eut ni blessé ni une maison d'amochée, sauf le mur du jardin Charpentier qui en porte les marques. La soirée fut calme.

Samedi 17 juin.

Dès le matin, 2 aéros français circulent au-dessus de Fontenoy. Les Boches tirent dessus sans les atteindre. Après c'est un boche qui vient à son tour, les Français tirent dessus sans l'atteindre, les canons qui tirent sur l'avion boche, sont placés aux Fosses En Haut, entre la maison Coqset et Casimir Langlois, dans un petit bois à M. Gourlet.

Lundi 19 juin.

Nuit assez calme, le matin aussi. A 10 heures les Boches tirent des fusants sur les ouvriers de Borgne au Champ Ste Marie, Eugène Carime est blessé. Il reçoit un éclat dans le dos. L'après-midi les Boches tirent beaucoup de 150 sur une batterie au Soulier, les obus arrivent jusqu'à 3 ou 4 à la fois sur Véru. Une cuisine a été détruite mais il n'y a eu ni tué ni blessé. A Fontenoy, il y eut 3 tués dans une cave où un obus est tombé dans l'entrée. La soirée fut assez calme.

Mercredi 21 juin.

Pendant l'après midi, c'est assez calme. Un obus est tombé au pied de la maison Clotaire Mora à La Plaine et a démoli les cabinets, et la relesse[91] *de la maison. Cette maison en avait déjà reçu deux, elle est à peu près perdue. Ces obus faisaient une détonation formidable, des éclats sont allés un peu partout à 400 mètres loin. L'après-midi fut assez calme, passage d'avions français sur lesquels les Boches tirent. Le soir fut calme ici, on entend le canon du côté de la Somme.*

Jeudi 22 juin.

L'école se fait à Courtançon. Il y a déjà 13 à 20 enfants. On change les pièces d'identité. Il faut que toutes soient renouvelées pour dimanche. On entend toujours le canon au loin sur la Somme. Le soir un avion français passe et va au-dessus des lignes. A 9 heures, heure nouvelle, les Boches tirent dessus plus de 200 coups de canon. On voit le feu des éclatements, c'est très drôle. Il fait un peu nuit, c'est très curieux à voir. La soirée fut calme.

---

91. Mur de façade d'une maison.

Samedi 24 juin.

La nuit fut assez calme à peine quelques coups de canon. Dans la matinée, Maubrun tira quelques coups de canon, l'après-midi fut plutôt calme. Les Boches se mettent à tirer des mines sur les tranchées, notre artillerie tire dessus et à 9 heures 30 les Boches envoient 8 obus de 150 sur le village. Un est tombé sur la maison Délaine et l'a défoncée. D'autres sont tombés dans le pré de La Plaine. On a de mauvaises nouvelles de Verdun, les Boches nous ont gagné du terrain. Marie est partie à Villers y passer quelques jours.

Lundi 26 juin.

Nuit assez calme, le matin aussi. A 7 heures 30 un capitaine vient faire inspection de la cave en cas de bombardement. Il nous prévient que l'on va bombarder plus que de coutume, qu'il faut se garer. Après, c'est un commandant qui nous commande de partir sur Hygnières aussitôt que l'on tirera. A 8 Heures 30 un aéro français démolit une saucisse boche en place à Vingré. Elle descend en flammes. On dit que l'on en a descendu une aussi en face de Pommiers, mais cela est-il vrai ? Très peu de canon dans le jour. A 4 heures 30 beaucoup de 75 tirent. On nous dit que le canon français commencera à 10 heures du soir.

Mardi 27 juin.

Contrairement à ce que l'on nous avait annoncé, la nuit fut très calme.

Dimanche 2 juillet.

Jour terrible. Le matin, je monte à Maubrun avec M. Sonnet et Déhus qui devait faire du miel. Il était encore chez nous quand un obus boche arrive. Il se sauve à Maubrun, je me sauve aussi sur la butte d'Hygnières, là je vois éclater un obus sur la maison Sonnet, sur la salle de danse. Il n'y reste pas une tuile. Les éclats trouèrent le plafond et les tables du bas. Je descends la montagne, je vais au pain, la batterie de Normandy tire, les Boches répondent aussitôt. Moi et Marie, nous sauvons par Hygnières. Les Boches tirent de tous côtés sur le village, Maubrun, Le Rollet, St Bandry, Le Soulier, dans les bois de Tarte et Véru. Nous allons jusqu'à la croix St Martin. Enfin le canon cesse, nous rentrons par le marais de Millery. En arrivant sur le pont, nous voyons que la cheminée de notre cuisine est démolie. Un obus était tombé derrière sur le bâtiment de M. Vaillant et toute la décharge avait brisé la toiture derrière la cuisine. Pendant que je réparais les dégâts, on nous dit que j'avais un essaim d'abeilles de sorti. Je m'occupe de le recueillir, et j'avais à peine fini qu'un obus arrive sur le village. En dix minutes, il en arriva plus de cent de tous calibres. Malgré tous ces obus, l'administration militaire nous dit qu'Ambleny en reçut 600 en une journée, il n'y eut ni un tué ni un blessé. La soirée fut calme, je mène un lit à

Hygnières chez mon neveu Julien pour coucher dans sa cave car nous avons peur dans la nôtre. C'est drôle à Hygnières, les Boches n'y tirent presque pas et c'est à 300 mètres de chez nous. La nuit fut assez calme.

Dimanche 9 juillet.

Nuit toujours calme. Aujourd'hui fête d'Ambleny, beau temps, journée calme et triste. Je vais au cimetière arranger les fosses. Il y en a au plus deux ou trois arrangées. Tout est oublié, il est vrai qu'il n'y a plus beaucoup de monde au village, quoique dans les hameaux il n'y a presque personne de parti, mais les trois quarts sont occupés avec les soldats et on n'aime pas quitter sa maison car il faut laisser les portes ouvertes aux soldats que l'on loge et l'on a peur d'aller au cimetière par crainte des obus.

Du 10 au 19 juillet, longue période de calme, très peu de canon.

Jeudi 20 juillet.

Nuit calme. Le matin beau temps, le canon commence à tonner, mais un brouillard monte vers 8 heures du matin, pas mal de canon dans le jour, car l'après-midi le brouillard est parti. Les Boches ne tirent pas sur Ambleny. L'Etat-Major vient visiter Ambleny surtout le secteur du Soulier et Montaigu. Le soir fut assez calme, les Boches répondent sur les tranchées avec des minen.

Dimanche 23 juillet.

Nuit et matin très calmes. Il fait du brouillard comme d'habitude et en ce moment quelques coups de canon des Français et c'est tout. Marie arrive de Villers à pied, Gaston arrive derrière elle en vélo. Il a une permission de 6 jours qu'il veut passer à Villers.

Jeudi 27 juillet.

Je venais de conduire Gaston à la gare de Villers quant il passa deux avions boches. Il vont jusqu'à Crépy où ils lancent des bombes. Ils tuent une fille et blessent 3 femmes. Je crois que Gaston n'était pas encore arrivé à Crépy, mais il ne devait pas en être loin. Nous revenons à Ambleny où il n'y a rien de nouveau.

Dimanche 30 juillet.

Un peu de canon français la nuit, à part cela, tout fut calme. On apprend la mort d'Alçide Defente, soldat conducteur d'auto, fils de Defente, maréchal à Ambleny. Il meurt de maladie, des suites des fatigues de Verdun. Il avait été évacué à Narbonne où il meurt après 3 jours de maladie pulmonaire.

▲

36 – Janvier 1915. Lieutenants du 60e R.I. en repos à Ambleny (au premier plan, à genoux, le fils Strasser). On remarquera les disparités d'habillement de ces officiers consécutive à la pénurie d'uniformes des premiers mois de la guerre.

▶

37 – 1916. Un infirmier et un lieutenant médecin du 72e R.I.T.

Jeudi 3 août.

Quelques coups de canon la nuit, mais les Boches ne répondent pas. La matinée notre 75 tire un peu, les Boches répondent vers 11 heures sur Maubrun, sur St Bandry. On me dit qu'un obus est tombé à la porte du garde-champêtre, lui cassant son assiette et son verre sur la table pendant qu'il mangeait, sans le blesser. L'après-midi fut plus calme. Les 155 de Maubrun tirent deux coups, les canons de la tour Blanchard tirent aussi ainsi que Châté. On dit que les Boches ont amené des canons en face de nous il y a deux nuits, ça serait le pire pour nous.

Vendredi 4 août.

Nuit toujours assez calme, le matin canon, les minen, les torpilles marchent de temps en temps, le canon fait rage sur le nord du côté de la Somme. Ici l'après-midi les minen et torpilles font rage sur les tranchées de Nouvron et Vingré. Cela ne s'arrête qu'à 8 heures du soir. Les canons français y répondent, mais que peut faire le 75 sur les lance-bombes, je crois rien. Après 4 heures, il passe 3 aéros français ensemble, les Boches tirent dessus sans les atteindre.

Période calme du 5 au 11 août.

Samedi 12 août.

Toujours nuit très calme, le jour assez calme, aussi toujours un peu de canon par les Français. L'après midi, un aéro boche passe et lance des papiers sur lesquels ils se plaignent que les aéros français font des victimes dans les villes libres en Allemagne, que c'est Poincaré et l'Angleterre qui le commandent, que cela est barbare, que dira-t-on d'eux avec leurs zeppelins sur Paris et Londres ? Dans ce manifeste on voit qu'ils commencent à avoir peur (fig. 38).

Calme du 13 au 20 août.

Lundi 21 août.

Toute la nuit le canon d'Ambleny a tiré de temps en temps, mais les Boches ne répondent pas. Le jour il fait très beau, les aéros voyagent, boches et français. Les Boches tirent dessus. On nous dit qu'ils nous en ont abattu un sur Nouvron. Il doit être tombé entre les lignes boches et les lignes françaises. Le canon tonne une partie de la journée, mais le soir c'est pire. Les Français tirent beaucoup sur les tranchées de Nouvron, on suppose que les Français tirent pour que les Boches n'aillent pas chercher l'avion français.

Mercredi 23 août.

La nuit fut très calme. Dans l'après-midi les canons français tirent un peu

Français!

Vos aviateurs, au moyen de lancement de bombes, ont tué un grand nombre de civils, hommes, femmes et enfants, dans ces dernières semaines, bien en arrière du front, en Allemagne. Rien qu'à Karlsruhe, le 22 juin 1916, on a compté 48 morts, parmi lesquels 30 enfants innocents. Mullheim fut bombardé le 22 juin, Fribourg le 16 juillet, Kandern, Holzen et Mappach le 17 juillet, Heitersheim, près Fribourg, et Mullheim le 22 juillet. Dans toutes ces attaques on a eu à déplorer des victimes, tant en morts qu'en blessés. Tous ces endroits n'ont pas la moindre importance au point de vue militaire, comme chacun, même n'ayant aucune notion militaire, doit pouvoir s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur une carte.

Le commandement militaire allemand a tout d'abord hésité à croire que le gouvernement français et le généralissime étaient capables de se rendre coupables d'un tel acte de barbarie, qui n'a rien de commun avec la conduite de la guerre. Il avait pensé que vos aviateurs avaient pu se tromper dans l'exécution de leur mission.

Français! Vos aviateurs ne se sont pas trompés! Un hasard nous a permis de connaître la source de ces crimes!

Nous savons aujourd'hui, sans qu'il puisse y avoir le moindre doute à cet égard, qu'ils ont été commis **sur l'ordre exprès de votre gouvernement.**

C'est votre président Poincaré lui-même qui a suggéré cet ordre et il n'a pas honte d'avoir prêté l'oreille à la basse instigation des Anglais.

Tout aussi bien que vous et nous, les Anglais savent que le peuple français est las des sacrifices de sang que lui coûte cette guerre. **C'est pourquoi il fallait chercher un moyen pour attirer de nouveau la colère et la haine contre l'Allemagne.**

Y avait-il pour cela une meilleure manière que de faire bombarder vos villes paisibles par des escadres d'aviateurs allemands? Eh bien, pour arriver à ce but les Anglais ont conçu le plan diabolique de faire bombarder Karlsruhe et d'autres endroits paisibles loin du territoire des opérations militaires. Le président Poincaré, **aujourd'hui esclave de l'Angleterre,** et qui tombera aussitôt que vos drapeaux auront été roulés, se fit l'instrument sans conscience de cette action.

Voilà le plan tel qu'il fut conçu et n'oubliez pas que c'est un plan anglais!!

L'Allemagne fait la guerre aux armées françaises, elle ne la fait pas à la population civile, aux femmes et aux enfants. Elle espère que ces explications suffiront pour empêcher de la part des escadres françaises de nouvelles attaques barbares de ce genre. En cas de récidive l'Allemagne se verrait obligée de prendre des mesures semblables afin de se défendre.

Mais vous saurez alors, Français, que **cet esclave de l'Angleterre, Monsieur Poincaré,** sera responsable de sang répandu par des victimes innocentes, et que c'est la barbarie anglaise qui nous aura obligés à apporter la destruction et le deuil dans vos villes, loin en arrière du front.

38 – Samedi 12 août 1916 : Un avion allemand vient lancer des feuilles de propagande au dessus des villages des environs. Cela n'impressionne pas Onézime Hénin qui remarque dans son journal que c'est la contrepartie des raids de zeppelins sur Paris et Londres.

mais c'est plutôt calme. Ici en ce moment il y a comme troupe le 72e territorial. Le colonel qui en a le commandement n'est pas aimé du tout de ses soldats. Il laisse beaucoup à désirer comme mœurs. Il aime les femmes. Là où il est reçu, il envoie des soldats de tout métier travailler pour lui, pour payer ses fredaines. Tous les autres corps de troupe ne peuvent le souffrir. Il fait des misères aux artilleurs, aux zouaves et aux chasseurs. Il met des sentinelles tous les cent mètres dans les rues, crainte d'être attaqué (fig. 39). La soirée fut assez calme.

Lundi 28 août.

Nuit relativement calme, la matinée aussi, pas d'aéro. Depuis deux jours, l'après-midi, du canon sur les tranchées de Vingré. Le soir à 7 heures l'artillerie française tire beaucoup pour faire une démonstration. On vient d'apprendre que l'Italie et la Roumanie ont déclaré la guerre à l'Allemagne. Les Boches répondent en lançant des minen sur les tranchées. La nuit, tout est rentré dans le calme.

Jeudi 31 août.

Nuit calme comme canon, grand vent, pluie. On désespère de la moisson, le blé et l'avoine germent beaucoup. Le canon ne tonne pas beaucoup, le soir malgré la pluie, les Boches lancent beaucoup de minen sur les tranchées.

Mardi 5 septembre.

La nuit est assez calme, le matin il ne pleut plus, mais il fait du vent. Pas d'aéro, l'après-midi il pleut. Cette fois la récolte est considérée comme perdue. Vers le soir le canon tonne sur Vingré, sur les tranchées boches. On tire de Ressons, de Roche aussi. Les Boches répondent beaucoup sur les tranchées avec des minen et torpilles, jusqu'à 9 heures du soir, toute la journée on a entendu le canon de la Somme qui a fait rage. Il est 9 heures du soir, il tonne encore beaucoup.

Jeudi 7 septembre.

Le reste de la nuit fut assez calme, la matinée aussi. Mais vers 11 heures les Boches bombardent tout d'un coup Ambleny. Ils envoient 7 obus de 150. Le reste de l'après-midi, les canons de Maubrun, Normandy et Châté ont tiré beaucoup. Le soir tout est rentré dans le calme. La nuit, une partie du 72e territorial quitte Ambleny pour aller à Sacy, St Christophe et à Vic-sur-Aisne.

Dimanche 10 septembre.

Nuit toujours calme comme canon. Des avions français ont voyagé la nuit, des avions boches aussi. A Ressons-le-Long, ils ont jeté deux bombes : une au-

39 – Août 1916. Le colonel, commandant le 72e R.I.T, place des sentinelles tous les cents mètres dans les rues du village. A l'arrière-plan, à gauche, le calvaire sculpté par Onézime en 1898, à l'angle de la route d'Hygnières.

dessus de la ferme de M. Ferté, à quelques mètres de sa maison et une plus loin dans la côte. Le jour il y eut beaucoup de canon, de Maubrun, de Normandy et de Châté. L'après-midi les Boches répondent deux coups sur la carrière Harpent. Le soir il fait un fort orage, il pleut beaucoup ce qui désole les cultivateurs, ce n'est pas cela qui empêche Le Soulier de jouer du gramophone[92].

Jeudi 14 septembre.

Nuit assez calme, quoique toujours un peu de canon la nuit. Le matin beau temps, on entend toujours le canon qui fait rage dans la Somme. M. Sonnet, débitant, est fermé pour la durée de la guerre, pour avoir manqué de respect à un capitaine qui lui refuse de réclamer quoique ce soit, que ce qui a été dit est bien dit. La lettre est plutôt sévère. Je viens de voir cette lettre qui dit que l'on doit respecter les officiers quand même ils feraient mal, que nous propriétaires ne sommes plus chez nous, que nous sommes chez les soldats, qu'ils ont le droit de tout démolir selon leur idée.

Vendredi 15 septembre.

A la pointe du jour, c'est calme. Il fait beau, les avions voyagent beaucoup. L'avant-midi par quatre fois un avion allemand est revenu sur Ambleny quoique bien bombardé par la batterie des Fosses. J'étais au Bois Brouet à arracher des pommes de terre, trois éclats d'obus contre avions sont venus tomber près de moi. Toujours le canon la nuit, mais peu durant le jour.

Lundi 25 septembre.

La nuit fut assez calme, le matin aussi, mais vers 9 heures, les Boches bombardent notre quartier du Moulin de la Ville. Un premier obus tombe je ne sais où mais sans éclater, un deuxième tombe derrière notre maison sur un bâtiment à Pottelet et y met le feu et brûle tout, un autre obus tombe sur le chemin en face la petite grille du moulin démolissant notre mur du jardin et le mur de la grille du moulin.

L'après-midi fut assez calme, nous avons fini d'éteindre le feu à 3 heures. Pour nous, qui avons une maison et un bâtiment contigus à celui qui a été brûlé, nous avons eu un chevron et un bout de panne brûlés et beaucoup d'ardoises cassées. Marie n'était pas à Ambleny. Gaston était avec moi, nous nous étions sauvés sur Hygnières.

---

92. Appareil qui utilisait le même principe que le phonographe mais reproduisait la musique à l'aide de cylindres.

Mercredi 27 septembre.

La nuit fut calme, le matin, le 36e d'artillerie quitte Ambleny, la batterie de Normandy s'en va. Elle doit être remplacée par du 35e, la journée est calme, pas de canon ni d'un côté ni de l'autre. Le soir notre voiture de ravitaillement revient de Villers, Marie ne revient pas, Pottelet me dit que Gaston est placé à Villers chez le géomètre. Je vais coucher à la cave, quoique la nuit a été calme.

Période de calme avec un peu de canon la nuit.

Mercredi 11 octobre.

Un peu de canon la nuit. Il fait beau depuis plusieurs jours, la moisson se termine tant bien que mal, un tiers des récoltes est perdu. Dans la matinée le canon tire un peu, l'après-midi aussi. Nous allons à Cœuvres chercher notre cuisinière. Le soir les canons de Maubrun, Normandy et Châté font rage pendant une heure. Les Boches ont envoyé deux fusants sur le Champ Ste Marie. A 8 heures du soir tout est calme. La réponse sur Ambleny peut se faire demain ou un autre jour, j'ai peur.

Jeudi 12 octobre.

La nuit fut encore assez calme. Dans le jour les canons de Maubrun, de Normandy tirent un peu. Les Boches répondent sur les tranchées et c'est tout. Je vais voir les bois de Poteau où l'armée coupe tous les taillis, sans demander avis aux propriétaires. Nous en avons deux de coupés comme cela.

Vendredi 13 octobre.

Nuit calme, il y a la relève des soldats du 72e qui sont sur les routes et la ligne du chemin de fer au-dessous des bois du Pressoir, cette relève se fait tous les 10 jours. Ils viennent à Ambleny 10 jours. Ils passent 10 jours au Soulier et 10 jours dans les tranchées du Pressoir. Le jour, toujours du canon français mais pas de réponse des Boches.

Vendredi 20 octobre.

La nuit fut plutôt calme, le jour beau temps, le matin deux avions, un français et un boche, se rencontrent au-dessus d'Ambleny. Ils se tirent à la mitrailleuse, les canons des Fosses tirent sur le boche sans l'atteindre. Les canons de Maubrun, Châté et Roche tirent de temps en temps. Les Boches répondent sur les tranchées mais pas sur Ambleny. Soirée calme.

M. Defente, maréchal, fait venir du charbon des forges, il fume beaucoup et se colle en brûlant. Il vaut 95 francs les mille kilogrammes, la commune en fait venir aussi. Ce n'est pas le même, il vient du Pas-de-Calais, c'est M. Firino

de Fontenoy qui s'en occupe. Il est beaucoup en poussière, il coûte 75 francs les mille kilos. Depuis quinze jours, on ne peut plus aller à Villers, car il faut de nouvelles formalités pour avoir des laisser-passer. Il faut refaire toutes les cartes d'identité pour tout le monde.

Samedi 4 novembre.

Nuit toujours assez calme quoique toujours du canon dans la direction de Vic, pluie la nuit, beau temps le jour. Un peu de canon de Châté et c'est tout. On sent maintenant du côté boche une grande économie de munitions. Soir calme, nuit, toujours des fusées éclairantes.

Jeudi 9 novembre.

Nuit encore calme, pluie jusqu'au matin, mais dans le jour il a fait très beau. Passage d'aéros français, un peu de canon dans le jour. A 5 heures du soir, les Boches tirent je crois avec du 130 autrichien, de Tartiers, sur la montagne de Ressons, sans doute après le ravitaillement.

Samedi 11 novembre. St Martin.

Beau temps, le canon tonne toujours dans la Somme. Le canon français tire aussi. Les Boches tirent aussi sur Châté.

Dimanche 12 novembre.

Toujours un peu de canon la nuit, le jour les Français tirent beaucoup de Châté, mais je crois que les Boches ne répondent pas, je vais voir le bois de la Bruyère. Pendant ce temps le canon tire beaucoup. Marie et Gaston sont à Paris chez cousine Henriette. On est toujours sans vin ni sucre, voilà deux fois que l'on va faire des corvées à Villers.

Samedi 18 novembre.

Nuit calme, mais froide, il neige, il fait de la bise. Dans la journée le temps se radoucit un peu. Il pleut et la neige fond. Presque pas de canon de la journée. Enterrement de Titine Lolotte[93]*, qui a eu trois fils tués à la guerre et un gendre tué et un blessé.*

Dimanche 19 novembre.

Toute la journée, il fait du grand vent et de la pluie. Presque pas de canon, je vais toujours chanter la messe à St Bandry où j'apprends que des soldats ont

---

93. Aurore Albertine Moret épouse Pierre Taisne.

pris le battant de la cloche et la petite sonnette des enfants de cœur à l'autel. Cela est une drôle de farce. Je vais également à Cœuvres chercher une lettre à la poste par laquelle on nous demande des bénéfices de guerre.

Dimanche 26 novembre.

Nuit calme, très peu de canon français à Ambleny. D'abord au Soulier et Châté, il y a moitié des artilleurs de partis, les canons sont là. En Normandy il n'y en a plus, le matin les Boches tirent en Châté et Montaigu, l'après-midi ils tirent sur la montagne de Ressons entre la Vache Noire et le Chat Embarrassé. La soirée est assez calme.

Vendredi 1er décembre.

Nuit calme, gelée et brouillard dans le jour. Un peu de canon de Normandy et de Châté, les Boches tirent quelques coups sur les tranchées. On entendait très bien le train du petit chemin de fer d'Epagny l'après-midi exploité par les Boches. Le soir à partir de 9 heures jusqu'à 3 heures du matin, le canon tonne sur Pernant, à ce que je crois les Français tiraient, les Boches répondaient. On entendait bien distinctement l'éclatement.

Dimanche 3 décembre.

Nuit calme, belle journée, le canon de Châté et de Maubrun tirent après midi. Les Boches répondent sur Châté, le 28e d'artillerie va partir cette nuit, il est remplacé par le 6e. Il venait sur la route du Chat Embarrassé, où il fait halte là, en plaine découverte. Il est bombardé par les Boches, il y eut un tué et 3 blessés. Le soir à 9 heures les Boches ont tiré sur le ravitaillement, sur la grande route à la Maladrerie et ont encore blessé des soldats. Le reste de la nuit, un peu de canon sur les tranchées, il passe un aéro à 9 heures du soir.

Jeudi 7 décembre.

On apprend que les Roumains reculent toujours, que leur capitale est prise par les Boches. L'après-midi et le soir furent calmes. A 9 heures du soir un petit ballon vint atterrir aux Fosses. Il est éclairé, la batterie contre avions qui est là l'arrête. Il contient une trentaine de kilos de journaux écrits en français, principalement la « Gazette des Ardennes », des vieux journaux invendus. On y trouve le nom de 70 prisonniers soldats français et ces journaux reprochent à la France d'avoir voulu la guerre.

Samedi 9 décembre.

Après la nuit calme, journée très calme aussi, pas de canon du tout. Le fait remarquable de la journée, c'est le changement de troupes. Le 72e RIT s'en va, il

est remplacé par le 25e territorial. Les habitants d'Ambleny regrettent les hommes mais pas les officiers surtout le colonel que l'on appelle « Déguisant ». Il avait une haine après les commerçants, il était plus sauvage que les Boches, il n'aimait que les femmes. La soirée, il pleut, c'est très calme.

Mardi 12 décembre.

Nuit calme, le jour aussi rien à signaler. Le 25e emménage de son mieux, très peu de canon.

Toujours une période de calme.

Mercredi 20 décembre.

Toujours nuit calme, dans la journée un peu de canon de Châté et de Normandy. Vers 10 heures du matin, un avion boche vient au-dessus des lignes françaises. A 11 heures, quatre avions français volent au-dessus des lignes allemandes, les Boches tirent dessus sans les atteindre. L'avion boche revient encore vers midi ainsi qu'un aéro français. Je n'ai pas su au juste ce qui s'était passé hier à Vingré. Soirée calme. On me dit que les Français ont voulu reprendre la ferme de St Victor[94], ils sont partis à 220 hommes et ne sont revenus qu'à dix. J'ai dit soirée calme, mais la nuit ne le fut pas. A partir de 9 heures 30 du soir, le canon se remet à tirer du côté de Vic, et ensuite Ressons. A 3 heures du matin, nous nous étions levés et à 4 heures du matin nous avons emporté notre lit pour aller coucher à la cave le reste de la nuit.

Lundi 25 décembre.

Nuit calme et journée aussi. Nous allons à St Bandry chanter la messe avec Gaston, Charpentier, Armand et Déhus.

Jeudi 28 décembre.

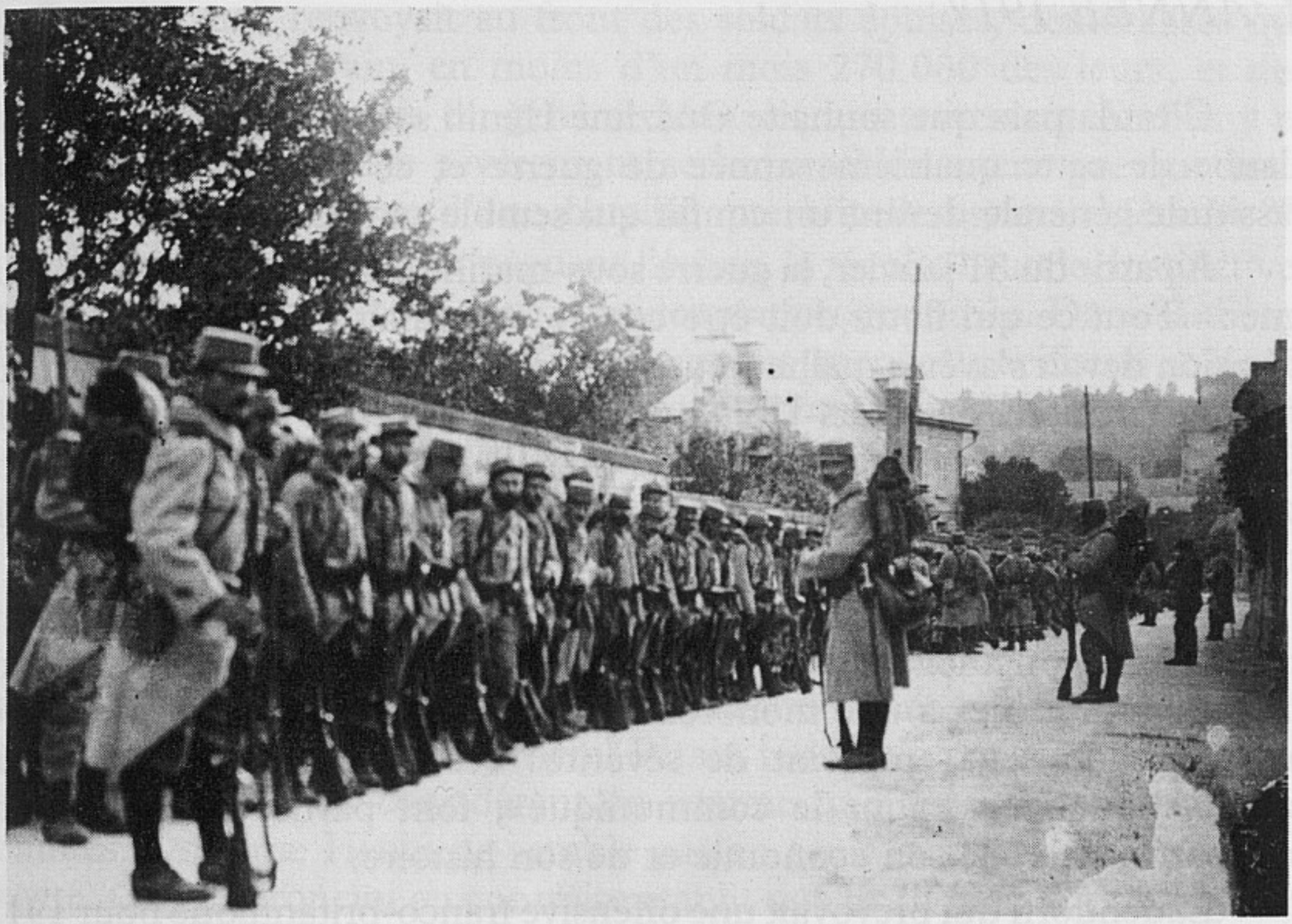
On apprend que Marcel Meunier d'Hygnières, est mort, soldat à Salonique.

Vendredi 29 décembre.

Nuit calme, matinée aussi. A 11 heures on ramène trois Boches d'en face Osly qui s'étaient évadés de la fabrique de Vierzy. A 1 heure le canon fait rage du côté de Quennevières. Cela dure jusqu'au soir, c'est pour démolir des ouvrages boches.

---

94. Ferme de la commune de Craonne, à l'extrémité Est du Chemin Des Dames.



40 – Rassemblement avant le départ pour les tranchées durant l'été 1915.

41 – A Fontenoy, devant l'entrée d'une carrière, les soldats attendent l'ordre de retourner dans les tranchées qui se trouvent juste au dessus.

L'ANNÉE 1917

C'est la paix que souhaite Onézime Hénin sans évoquer la victoire, à l'aube de cette quatrième année de guerre et ce vœu correspond à la lassitude générale devant un conflit qui semble sans issue.

A partir du 31 janvier, la guerre sous-marine est déclarée par l'Allemagne : « Tout ce qui flotte doit-être coulé » ordonnait Ludendorff[95]. Cette décision devait s'avérer malheureuse pour l'Allemagne puisqu'elle entraîna l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés des forces de l'Entente (6 avril). On s'explique ainsi les difficultés de ravitaillement que mentionne notre chroniqueur, les denrées exotiques comme le café et le sucre devant traverser l'Atlantique pour parvenir en France.

La guerre sur terre s'installe dans une morne routine. Onézime Hénin mentionne ponctuellement les duels d'artillerie de part et d'autre de l'Aisne, semblables à une monotone partie de ping-pong. Ils sont jugées avec un bon sens empreint de sévérité : ces villages que l'on détruit systématiquement « pour le communiqué », font partie de sa terre, de son patrimoine, de son économie et de son histoire.

Ludendorff qui prévoyait une offensive franco-britannique pour 1917, décida de raccourcir son front et de se retrancher derrière une ligne puissamment fortifiée, la ligne Siegfried, courant d'Arras à Vailly-sur-Aisne. Ce mouvement qui n'inquiéta pas semble-t-il les chefs militaires est décelé dès le début, le 1er mars, par notre paysan-journaliste à qui rien décidément n'échappe. Lui d'ordinaire si discret, ne peut cacher son émotion : ces villages évacués par les Allemands de l'autre côté de l'eau, même s'ils sont systématiquement saccagés par l'ennemi, reviennent à la Patrie.

Le général Nivelle qui remplaçait Joffre limogé, décida encore une fois une attaque frontale massive pour essayer de percer les lignes allemandes, comme sur la Somme en 1916. C'est le front de l'Aisne qui devait servir d'axe à l'offensive. Malgré les réserves de certains généraux, et bien que le plan fût éventé par les Allemands, Nivelle s'accrocha à son projet. Plus de 5000 canons tirèrent des millions d'obus sur un front de 40 kilomètres, en partie évacué par l'ennemi. L'offensive retardée par le mauvais temps débuta le 1er avril. Les premières lignes emportées, les vagues d'assaut se heurtèrent à des défenses de seconde ligne intactes et inexpugnables : Le Chemin Des Dames ajoutait son nom aux sinistres tueries de Verdun et de la Somme. Cherchant un second souffle, Nivelle

95. « Souvenirs de guerre », Ludendorff.

du 5 au 10 mai, renvoyait au front des soldats épuisés, démoralisés qui laissèrent sur le terrain, en moins d'un mois 270.000 des leurs, et des meilleurs : ces Sénégalais du général Mangin, qui traversent Ambleny et qu'Onézime Hénin juge sévèrement seront probablement presque tous tués ou blessés à l'issue d'une bataille que Nivelle estimait décisive[96].

Ce fut cette fois, accompagnant l'échec, la révolte brutale, instinctive, du soldat devant une mort aussi stupidement programmée. Dans sa thèse, Guy Pédroncini[97], sans nier l'influence des menées pacifistes et de la révolution russe de mars, qui n'influencèrent que 10% des révoltés, s'arrête à la cause réelle des mutineries : un haut-le-cœur du troupier devant l'incurie de certains chefs faisant passer « le communiqué » avant la vie de leurs soldats.

Entre le 20 mai et le 10 juin, près des deux tiers des divisions françaises sont affectés par des révoltes plus ou moins graves, qui éclatent entre Soissons et Reims. Le général Pétain réussira à ramener les troupes dans la discipline, en considérant en somme que les soldats étaient des hommes. Onézime Hénin ne semble pas en avoir mesuré l'ampleur et la gravité. Guy Pédroncini au contraire établit que le 26 mai, à Ambleny, on assiste à un début de coordination des unités mutinées. Certains bataillons de la 158e D.I, ne veulent se disperser et une entente se dessine entre des éléments des 224e 228e et 239e R.I. Des soldats du 224e R.I se rendent à la caserne Charpentier, à Soissons pour essayer d'entraîner des unités de la 170e D.I en les persuadant de refuser de monter aux tranchées. Mieux, une tentative de marcher sur Paris est entreprise. Ces faits sont suffisamment graves pour inquiéter le général Pétain qui s'en ouvre au ministre de la Guerre, Painlevé, le 29 mai[98].

Certains civils axonais restés au contact des soldats et partageant avec eux les misères de la guerre se solidarisèrent avec les mutins : 17 habitants de l'arrondissement de Château-Thierry par exemple, furent condamnés par le tribunal correctionnel, à des peines de prison en mai et juillet 1917[99]. Notons enfin, que le département de l'Aisne est l'un de ceux qui comptèrent le plus grand nombre de soldats natifs condamnés à mort[100].

---

96. « La Grande Guerre », ouv. cité.
97. « Les mutineries de 1917 », G Pedroncini, Paris, 1967.
98. « Les mutineries de 1917 », ouv. cité.
99. « Soissons et ses environs pendant la guerre de 1914-18 », ouv. cité.
100. « Les mutineries de 1917 », ouv. cité.

Onézime Hénin note l'arrivée d'unités du service de santé à Ambleny le 29 juin. En fait, l'état-major du général Nivelle, pêchant par optimisme, estimait que les troupes françaises seraient rapidement victorieuses, en avril, sur le Chemin des Dames et il avait été prévu d'installer des hôpitaux, à l'avant de l'offensive, à Laon et à Anizy, et non à l'arrière. Par ailleurs, on prévoyait 10.000 blessés, alors qu'on en releva 120.000, qu'on ne put soigner sur place, alors que l'offensive piétinait. Ce fut « un Charleroi sanitaire [101] », des milliers de blessés restant sans soin, exposés aux intempéries.

Si l'on continue à se battre aux abords du Chemin des Dames, comme à Laffaux ainsi que le signale Onézime Hénin, c'est que le général Pétain qui avait succédé au général Nivelle, mettant fin aux grandes offensives spectaculaires et meurtrières, privilégiait des opérations plus modestes mais soigneusement préparées : c'est ainsi que les Français sont vainqueurs à la Malmaison, sur ce terrible bastion du Chemin des Dames, (17-20 octobre) ainsi que le relate avec sa précision coutumière notre chroniqueur.

Le front se déplaçant vers le nord-est, Ambleny est rarement bombardé, ce qui permet à Onézime Hénin d'entreprendre des travaux de restauration : quel dynamisme, quel optimisme de vie ! A l'opposé, les dégradations commises par les soldats témoignent que la discipline se rétablit lentement dans l'armée. Enfin si Onézime Hénin épluche les menus faits locaux, il ne néglige pas les événements internationaux, le désastre italien de Caporetto est correctement daté (24-25 octobre), encore que la révolution russe et l'entrée en guerre des Etats-Unis ne soient pas mentionnées.

ANNÉE 1917, qui, je l'espère, sera l'année de la paix pour nous.

Lundi 1er janvier.

Un peu de canon la nuit du côté de Vingré, et sur Morsain surtout vers 5 heures du matin. Dans la matinée les Boches tirent sur la montagne Des Fosses, sur des ouvriers soldats qui nettoient les tranchées aux environs de la Croix St Martin et aussi à Pontarcher dans la cour du moulin. Maubrun tire quelques coups, à part cela c'est assez calme, soirée calme.

---

101. « La vérité sur la guerre », Lt. Col. Melot.

Jeudi 4 janvier.

Toujours du canon la nuit, mais journée relativement calme ; On amène huit pièces de canon de 155 court du côté de la terrière au Bois Niguet. On nous dit que les canons d'Ambleny vont tirer demain, mais attendons. Soirée calme.

Vendredi 5 janvier.

Beaucoup de canon la nuit du côté de Roche, Vic et Quennevières, le matin tout est calme, beau temps, les canons tirent beaucoup l'avant-midi sur les tranchées de Fontenoy. Les Boches tirent sur Hygnières-En-Haut et Poteau. Ils tirent aussi avec une pièce autrichienne du côté du Pressoir mais je ne sais où les obus tombent. A 3 heures après-midi, plusieurs avions ont passé. Ce sont des Français. Les canons de Maubrun, de Normandy et du Pressoir tirent un peu

Lundi 15 janvier.

La nuit fut assez agitée comme transport de bois et matériaux de toutes sortes pour faire des emplacements de batterie, du côté du Soulier et Tarte, on y fait toujours beaucoup de travaux. Le matin il gèle. A midi le canon de Normandy tire un peu, l'après-midi fut calme.

Mardi 16 janvier.

Nuit calme. Gaston est revenu hier soir de Villers, car on lui avait dit que l'on allait évacuer Ambleny. C'est faux tout au moins pour le moment, il repart le matin, il fait froid le temps est couvert. L'avant-midi un peu de canon mais l'après-midi beaucoup sur Vingré et Fontenoy, canon français en allant sur Tartiers, Châté et Ressons tirent aussi ; à 5 heures tout se tait, tout est calme, il fait très noir, les travaux continuent toujours. Je reçois une lettre de tante Phanie de Paris qui nous dit de ménager notre sucre qu'il ne va plus y en avoir ni de charbon, à Villers on ne trouve plus de vin.

Mercredi 17 janvier.

Nuit calme, il neige, le matin il y a environ 7 à 8 cm de neige, à 10 heures enterrement de Mme Leroy, charcutière décédée avant-hier après une longue maladie. Une fille de M. Pierre, camberlot[102]*, nommée Louise meurt subitement à 5 heures du matin, âgée de 24 ans, d'une embolie au cœur. La journée, temps couvert, la neige fond un peu, pas beaucoup de canon, il fait froid, des soldats du génie ont réparé la roue du Moulin de la Ville, y ont monté une*

102. Les camberlots étaient des travailleurs originaires du nord de la France et de Flandre qui venaient faire la moisson dans le Soissonnais et dont quelques uns se fixèrent dans la région.

scierie, elle commence à tourner aujourd'hui, ils abattent des arbres à Mme Planque au Chemin Blanc, à M. Droux, à Gentilini et voilà des planches qui se fabriquent. Le soir il fait toujours très noir.

Lundi 22 janvier.

Toujours du canon la nuit sur les tranchées de Vingré et Nouvron, le jour neige, un peu de canon de Châté mais plutôt calme, le soir à 8 heures pendant 10 minutes environ violente bataille je crois à grenades sur Vingré et canon boche en même temps. Cela dure jusqu'à 1 heure du matin.

Mardi 23 janvier.

Après le bombardement de la nuit, qui à plusieurs reprises fut très violent, soit du canon, soit des grenades, le reste de la nuit fut calme. Le matin, il avait gelé à 7 degrés au-dessous de zéro, malgré ce froid un avion a voyagé cette nuit à 10 heures du soir. Le jour beaucoup de canon toujours sur les tranchées de Vingré, Nouvron et Fontenoy. La batterie de Normandy ne tire pas ou peu, les Boches ne tirent pas sur Ambleny mais ils tirent sur les batteries du Soulier. Déjà le matin ils avaient tiré plusieurs obus sur la montagne des Fosses, mais au loin, le soir tout est assez calme, vers 1 heure de l'après-midi, un avion boche passe, les canons tirent dessus, mais sans l'atteindre. La soirée fut assez calme.

Jeudi 25 janvier.

Nuit calme quoique toujours du canon. Gelée à 11 degrés en dessous de zéro, matinée à bombardement sur Châté par les Boches dont les éclats viennent dans Le Soulier, il passe des avions boches et français, l'après-midi toujours un peu de bombardement, le soir à 5 heures les grosses pièces françaises du Soulier et de Maubrun font rage, les Boches répondent, un obus tombe au Soulier en face de la maison Juliette Cézile. D'autres tombent à La Barre, un obus tombe à Hygnières en face la porte à Paul Duval, blessant un artilleur, un obus tombe en Normandy devant la maison Détail, un obus tombe à La Plaine, près le chemin du Moulin en Pré chez Armand Vaillant, il laboure la terre sur une longueur de 7 à 8 mètres mais je crois qu'il n'éclate pas. Marie arrive de Villers à ce moment là, elle regrette d'être revenue. Nous apprenons que des obus sont tombés dans la côte du Pressoir, un adjudant est tué et d'autres soldats blessés, du 25e territorial. A 7 heures du soir tout est calme.

Lundi 29 janvier.

La soirée du dimanche fut assez calme, les artilleurs de Montaigu s'en vont mais à 10 heures du soir, alors que l'on était endormi, les Boches tirent sur Ambleny, moi j'avais supposé une trentaine d'obus, mais les soldats nous disent

64. Cela en 4 fois, la première à 10 heures juste et les autres de demi-heure en demi-heure, je me lève et je vais à la cave après la première rafale, ce sont des 77 et des 105, pleins de soufre.

Dimanche 4 février.

Toujours du canon la nuit, le soir d'hier Normandy a tiré quelques coups, le matin gelée à 19 au-dessous de zéro, cela devient très dur pour les soldats. Je vais toujours chanter la messe à St Bandry, mais on n'y a pas chaud. A midi un aéro boche vient au-dessus d'Ambleny, et Pontarcher, les canons des Fosses tirent beaucoup dessus sans l'atteindre, le soir à 8 heures la batterie de Normandy et celle de Châté tirent beaucoup, les Boches répondent deux coups et tout est calme, quoique toujours un peu de canon la nuit. Le matin gelée à 16 degrés, journée assez calme, rien à signaler. On apprend par les journaux que l'Amérique est en désaccord avec l'Allemagne, le soir tout est calme.

Mardi 6 février.

Nuit très calme, le matin encore gelée à 16 degrés dessous, c'est dur, très dur pour nos malheureux soldats qui sont dans les tranchées. Matinée assez calme comme canon, l'après-midi encore très peu de canon. Le soir à 7 heures un quart, les canons de Maubrun, Normandy, Châté se mettent à tirer ; ils font rage jusqu'à 9 heures sans arrêter, les Boches répondent quelques coups, mais pas sur Ambleny. Le reste de la nuit toujours un peu de canon, mais très peu.

Dimanche 11 février.

L'après-midi j'ai été couvrir le maître-autel d'Ambleny de pierres en cas de bombes. J'arrange aussi l'horloge pour faire sonner la demie, juste au moment qu'il faut, car elle sonnait à 23. Le soir même, canonnade des grosses pièces de Châté, de Maubrun, les Boches répondent sur Châté.

Mardi 13 février.

Le matin encore gelée à 7 degrés, temps clair, dans le jour il fait bon. Il passe des aéros boches, je ne sais pas où ils vont. Très peu de canon de la journée, le soir pas du tout. On dit qu'une grosse pièce de marine est arrivée entre Pernant et Châté, pour tirer sur Coucy, et Chauny. Le soir très calme pas de canon du tout.

Mercredi 21 février.

Nuit et journée calmes, je vais à Villers chercher du cidre, il n'y a plus de vin, pas de canon, toujours du gel.

Lundi 5 mars.

Nuit calme, le matin neige, 3 à 4 centimètres d'épaisseur, on croirait une misère qui vient se greffer sur l'autre. On ne pourra pas semer de blé de printemps, et le blé manquera avec la récolte, on va avoir la carte de pain et la carte de sucre, suivant ce que disent les journaux.

Vendredi 9 mars.

Nuit toujours un peu de canon, le matin de l'artillerie du Soulier s'en va, elle sera remplacée par le 9e d'artillerie, dans la journée il neige encore, le soir il gèle et ensuite il y a toujours un peu de canon de part et d'autre mais pas à Ambleny. On nous dit qu'il est défendu aux canons de tirer sur les villages français de l'autre côté des lignes. Il est bien temps, à quoi cela a servi de démolir nos villages de l'autre côté, et les Boches répondent en démolissant les nôtres par ici des lignes. On voit sur les journaux que les Boches nous ont déjà démoli seize cents églises, on ne sait pas combien de canons français ont démoli de l'autre côté, histoire de démolir et de satisfaire sa rancune on a démoli les clochers d'Osly et de Cuisy, sous prétexte qu'il y avait des observateurs dedans.

Samedi 10 mars.

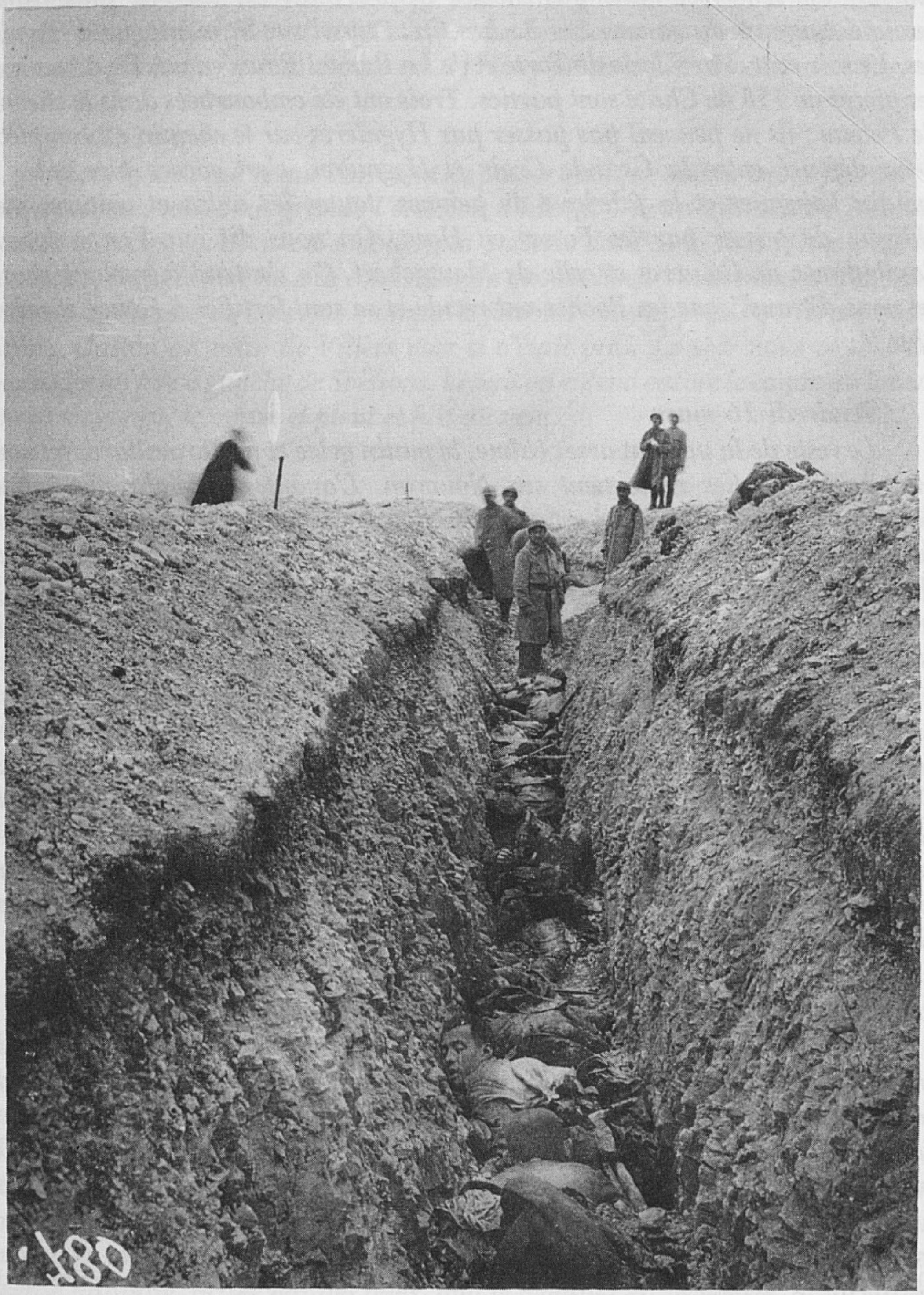
Nuit toujours un peu à canon, il y a du brouillard la neige fond tout doucement, journée assez calme quoique toujours du canon. Le soir Gaston arrive de Villers, le canon tonne à ce moment.

Dimanche 11 mars.

Nuit assez calme, le matin beau temps, réveillés par la batterie de Normandy, nous allons à la messe à St Bandry au sortir de la messe les Boches envoient des fusants sur la batterie de Normandy. N'ayant plus beaucoup de marchandises en magasin, je n'ouvre pas la maison de la journée. Après-midi, vers 4 et 5 heures les Boches envoient une centaine d'obus sur la batterie de Normandy, c'est du 105 et du 150. Moi j'étais à Maubrun, j'avais été à la Fontaine des Chiens, il n'y a eu aucun dégât chez nous. J'apprends que c'est 130 obus que les Boches ont jeté sur la batterie du moulin de Normandy, il n'y a aucun dégât ni blessé.

Lundi 12 mars.

Nuit assez calme quoique la batterie de Normandy ait tiré. Il a fait de l'orage et il pleut beaucoup. Le matin, la batterie du Chalet à Maubrun tire beaucoup. A 10 heures, les Boches répondent encore sur la batterie de Normandy, environ une soixantaine de coups, c'est du 105 et du 150. Un obus tombe derrière le moulin auprès du fournil. Armand Vaillant qui travaillait dans le



42 – 1916. Après une attaque, du côté de Soissons, les corps des soldats allemands sont entassés pêle-mêle dans une fosse commune.

fournil, est renversé, mais pas blessé. L'après-midi est un peu plus calme quoique toujours du canon. Les Boches tirent aussi sur la montagne d'Hygnières. Le soir toute l'artillerie de Tarte et de La Rue à l'Eau s'en va. Déjà hier soir les pièces de 155 de Châté sont parties. Trois ont été embourbées dans le chemin de Poteau ; ils ne peuvent pas passer par Hygnières car le chemin est complètement défoncé entre la Grande Croix et Hygnières, c'est encore pire entre le moulin Voirgnier et la fabrique de peignes, toutes les autos et voitures sont obligées de passer par les Fosses en Haut. On nous dit que l'on a évacué l'ambulance de Cœuvres et celle de Montgobert. On s'attend à quelque chose, on nous dit aussi que les Boches ont reculé et se sont fortifiés à Coucy et même plus loin.

Vendredi 16 mars.

Le reste de la nuit fut assez calme, le matin gelée et fort brouillard, on nous dit que les Boches reviennent sur Nouvron. L'avant après-midi fut calme, l'après-midi une batterie qui est au Bois Niguet tire beaucoup dans la direction de Vingré. Un avion français qui reste au moins 4 heures au-dessus de Pontarcher semble régler son tir. On dit que les Boches détruisent tout derrière eux. Je crois qu'ils ont mis le feu du côté de Vézaponin et du côté de Cuisy, à voir la fumée, je crois que ce sont des incendies, la soirée est assez calme.

Samedi 17 mars.

La journée fut assez calme, le matin je vais à Cœuvres chanter la messe d'enterrement de M. Dijon. L'après-midi fut assez calme quoique toujours un peu de canon, des avions français survolent toujours Pontarcher durant l'après-midi. La batterie de Normandy s'en va, elle est remplacée par une autre, la nuit les Boches tirent encore jusqu'à minuit, canon et mitrailleuses. Un éboulement de maçonnerie s'est produit à l'intérieur de l'église de St Bandry.

Dimanche 18 mars. Jour mémorable pour Ambleny.

Dans la matinée, on nous dit que les Boches sont partis, qu'ils ont abandonné Nouvron, Osly, Cuisy. On n'en croit rien. L'artillerie lourde du Soulier s'en va, beaucoup d'artillerie s'en va toute l'après-midi dans la direction de Fontenoy. On sait que nos troupes sont dans Nouvron et Osly[103]*. On entend encore quelques coups de canon mais au loin et un peu dans la direction*

---

103. Depuis plusieurs mois, le Haut Commandement Français s'attendait à ce recul de l'armée allemande. Deux prisonniers faits dans le secteur de Nouvron avaient révélé que les Allemands projetaient d'évacuer la zone Nouvron-Fontenoy (Archives du château de Fontenoy, bulletin de renseignements n° 66 de la 1re Armée)

de Soissons. Je vais bêcher derrière la Tour car il fait beau, je vois le soleil luire sur la côte de Tartiers et de Cuisy, cela émotionne en pensant qu'ils sont redevenus français, et l'on espère qu'Ambleny ne sera plus bombardé.

Lundi 19 mars.

Après la nuit calme que l'on vient de passer quoique nous n'ayons pas dormi jusqu'au jour, tant était grande l'émotion d'hier, à 7 heures du matin 3 avions boches viennent au-dessus d'Ambleny, la batterie des Fosses tire dessus sans les atteindre. Dans le jour on a la confirmation que les Boches sont reculés loin, mais pas encore du côté de Soissons quoique le journal nous apprend qu'ils ont quitté Crouy. Gaston est venu de Villers voir si c'était vrai. Le soir nous voyons des incendies un peu à gauche de Soissons, la nuit on entend encore le canon au loin de temps en temps, le matin il pleut et fait du vent.

Mercredi 21 mars.

A partir de 2 heures du matin on entend le canon fort à 4 heures et à 6 heures dans la direction de Coucy, d'Anizy. A 4 heures du soir il tonne encore depuis Soissons jusque dans la direction d'Epagny. Les quelques soldats qui restaient à Ambleny sont partis l'après-midi, il ne reste plus que quelques artilleurs au Bois Niguet, cela rend Ambleny triste tout à fait. Marie est partie hier à Villers et à Paris. J'ai été aujourd'hui fermer les portes de l'église à clef. Je pense à cousine Clémence de Crécy, j'espère pouvoir aller la voir car ici cela semble bon de pouvoir aller partout dans les champs et les bois, ce qui nous était défendu depuis deux ans et demi, même avec des papiers car il y avait des sentinelles partout et il fallait être muni de son anti-gaz. L'administration des postes s'occupe de réinstaller la poste à Ambleny et qui nous manque depuis longtemps.

Dimanche 24 mars.

Toute la nuit canon du côté de Coucy, Margival et Vregny. Cette canonnade dura toute la journée, il fait très froid, gelée matinale.

Dimanche 25 mars.

Encore de la gelée le matin, la nuit un peu de canon mais peu, le jour la canonnade recommence du côté de Margival, Coucy et La Fère, cela dure toute la journée. Après-midi nous allons à Pernant avec Gaston, nous y voyons que la mairie et toutes les maisons se suivant en allant à la rivière sont incendiées, l'église fait pitié, brisée par des obus, tout le mobilier est pêle-mêle, la sacristie à l'abandon. Dans l'église beaucoup de mobilier civil, armoire, buffet, billard, tableaux. Tout est sous les plâtras, des obus sont tombés dans le cimetière, allant

jusqu'aux morts. Nous revenons par Châté, de là nous apercevons encore un fusant dans la direction de Margival, que de travaux sur Châté ! Que de terrassement dans le Bia ! Dans un bois, les soldats ont fait un lavoir en ciment et un grand bassin pour se baigner. Le soir le canon arrête tout d'un coup.

Jeudi 5 avril.

Le matin neige, après, très beau temps, des Sénégalais arrivent dans le haut du village rue Mahieu et rue Quillette. Je vais à Cœuvres chercher un petit voyage de déménagement. Rien ne pousse, on entend très peu d'oiseaux chanter, de merles du tout, pourtant il y en avait beaucoup dans les prés.

Vendredi 6 avril.

Beau temps l'avant-midi, pluie le soir, les Sénégalais s'en vont dans la direction de Soissons. On n'en est pas fâché à Ambleny, car ce sont des voleurs qui brisent tout et prennent ce qu'ils peuvent, ils ont volé chez Topaze et forcé les placards en bien des endroits et à la mairie.

Vendredi 13 avril.

Beau temps, toujours pas de troupes à Ambleny, On fait sauter des obus boches à Fontenoy, une dizaine. C'est le génie, on nous dit que l'on prépare une attaque pour dimanche, depuis Reims. Aujourd'hui on entend le canon au loin du côté des Anglais probablement.

Samedi 14 avril.

Continuation à Fontenoy de la destruction d'obus, beau temps les avions voyagent beaucoup. Des avions boches viennent au-dessus de Pommiers et Pernant, on tire dessus sans les atteindre.

Lundi 16 avril.

Toute la nuit canonnade épouvantable du côté de Soissons et Coucy qui dura jusqu'à 11 heures du matin, sur le soir pluie, on ne sait pas ce qui s'est passé de ce côté.

Mardi 17 avril.

Grande tempête la nuit, journée assez belle, pluie le soir, froidure ; toute la journée on entend le canon du côté de Coucy. D'après les journaux, les Français ont fait dix mille prisonniers aux Boches et pris la première tranchée entre Soissons et Reims. Ici rien de nouveau, les soldats qui étaient à la gare d'Ambleny pour le ravitaillement et la réparation des chemins s'en vont plus loin dans la direction de Coucy.

Mercredi 18 avril.

Pluie et neige, froid, triste printemps, rien ne pousse, pas encore une fleur ni une feuille aux arbres, comme canonnade la nuit, ce fut épouvantable du côté de Soissons, Coucy et en allant sur Reims. Dans la matinée tout s'arrête, on entend encore le canon du côté de St Quentin, la pluie a duré toute la journée.

Vendredi 20 avril.

Nuit toujours à bombardement du côté de Coucy et Laffaux. Tous les jours des avions passent, partant du camp de Pierrefonds, allant sur Soissons. Ici à Ambleny une compagnie de forçats de la Guyane est logée dans un baraquement derrière la ferme des Fosses, on dit que c'est pour travailler. Beau temps, Marie va à Villers, on apprend que le fort de Condé est pris par les Français.

Mardi 1er mai.

Beau temps sec, le canon tonne sur Laffaux, il arrive à Ambleny beaucoup de malades. Des Sénégalais. On forme une ambulance à Ambleny, je laisse sauver une cinquantaine de litres de vin blanc.

Mercredi 2 mai.

Toujours du beau temps et du canon du côté de Laffaux. Les soldats coloniaux qui étaient à St Bandry et à Pernant s'en vont, c'est un bon débarras pour nous car c'étaient de mauvais sujets, insolents et voleurs. Ils ont pris des poules, des lapins, paons et tout ce qu'ils trouvaient. Ils tiraient du revolver, des grenades et même de la mitrailleuse. C'était la panique dans St Bandry.

Jeudi 3 mai.

Beau temps, rien à signaler.

Dimanche 6 mai.

Beau temps, toujours du canon. On apprend par les journaux que l'on a avancé sur Laffaux. Le 30e infanterie part en autos le matin, après il arrive le 273e, les hommes sont gentils, ils boivent moins.

Lundi 7 mai.

Belle journée, rien à signaler comme guerre, le soir pluie.

Mardi 8 mai.

Encore rien à signaler comme guerre. On n'entend plus le canon, nous avons des gendarmes à loger dans notre maison du Pont de la Ville. Le train prend des civils à la gare d'Ambleny.

Mercredi 9 mai.

Toujours plus de canon, Marie part à Paris, je vais déménager le bas de la maison Marchal pour y loger des soldats. Beau temps, tout pousse bien, beaucoup de fleurs aux pommiers et cerisiers. On entend un peu de canon vers 11 heures du matin.

Mercredi 23 mai.

Marie va à Villers, il fait assez beau, la petite fille de Hélène Hénin meurt à La Plaine. Cousine Clémence nous arrive de Paris, elle va aller à Crécy demain voir ses ruines.

Vendredi 25 mai.

Cousine Clémence revient de Crécy, elle n'a rien retrouvé de ce qu'elle avait caché, elle suppose que ce sont les Français qui ont ouvert sa cachette, ses abeilles qui y étaient encore il y a un mois n'y sont plus. Ici il y a un grand mécontentement parmi les soldats, le 228e qui est à St Bandry et ceux du Soulier sont obligés de remonter en ligne au bout de 9 jours de repos, pourtant ils étaient ici pour 20 jours, ils veulent se révolutionner, malgré cela ils partent quand même à 7 heures du soir [104]. On croit que les Allemands vont attaquer sur le chemin des Dames, c'est la veille de la Pentecôte nous ne sonnons pas l'angélus le matin, et faisons la messe à 8 heures et demie où il y a beaucoup de monde, c'est une messe ordinaire et il y a un prêtre qui prêche. Les soldats du Soulier s'en vont tout en maugréant, c'est le 228e.

Lundi 28 mai.

Toujours du beau temps, rien à signaler, il arrive toujours de la troupe et ils se casent comme ils peuvent, l'armée recouvre la maison de Rousselle et de Desjardin pour s'y loger.

Jeudi 31 mai.

Rien à signaler, j'ai un essaim d'abeilles.

Vendredi 1er juin.

Il fait chaud, les Boches ont attaqué à Laffaux, ils nous ont repris une tranchée, nous avons des pertes à ce que l'on nous a dit.

---

104. Les officiers du 228e réussirent à éviter une mutinerie, mais cette manifestation des soldats fut suffisament sérieuse pour faire dire au général Pétain, dans une lettre adressée à Paintlevé : « Depuis quelques jours les actes d'indiscipline collectifs se multiplient et les manifestations se multiplient de façon inquiétante. Ils sont entièrement organisés et laissent pressentir des mouvements plus sérieux ». (Les mutineries de 1917, ouv. cité.)

Vendredi 8 juin.

J'ai 54 ans, il pleut un peu, Marie va à Villers, je vais recueillir un essaim d'abeilles à La Plaine. On entend beaucoup le canon du côté du Chemin des Dames, il passe beaucoup d'avions. La nuit il pleut.

Samedi 9 juin.

Rien à signaler. Les habitants d'Ambleny commencent à revenir.

Jeudi 14 juin.

On entend beaucoup de canon la nuit sur Laffaux, beau temps, ici rien à signaler. Marie va à Villers.

Vendredi 15 juin.

Toujours grande chaleur, un sous-lieutenant réquisitionne l'ardoise qui se trouve dans le clocher. Le soir, à 10 heures et demie, bataille d'aéros boches et français au-dessus de Pernant, il n'y a pas eu de blessé quoique des bombes soient tombées près des maisons de Pernant sans éclater.

Lundi 18 juin.

Toujours grande chaleur. Il arrive beaucoup de voitures à Ambleny, au moins 400. Elles n'y logent qu'une nuit. Il y en avait plein Hygnières, plein le Moulin de la Ville et plein le chemin du Moulin en Prés et le clos Cachet (fig. 43).

Jeudi 22 juin.

Encore rien comme guerre, un régiment d'artillerie vient coucher à Ambleny se rendant au Chemin Des Dames, pluie le matin, enterrement d'Hélène, le soir visite de la commission du Ministère pour réparer l'église.

Samedi 23 – Dimanche 24 et lundi 25 juin.

Rien à signaler comme guerre, tous les jours il arrive de la troupe et tous les jours elle part sur Laffaux.

Mardi 26 juin.

Beau temps, rien à signaler comme guerre. Il arrive encore de l'artillerie qui couche une nuit avant de partir. Ils arrachent pommes de terre et carottes qui ne sont pas mûres.

Mercredi 27 juin.

Rien à signaler, il n'y a plus de soldats.

43 – Lundi 18 juin 1917, Onézime Henin note dans son Journal : « Il arrive beaucoup de voitures à Ambleny, au moins 400, il y en a plein Hygnières, plein le Moulin de la Ville, plein le chemin du Moulin en Prés et le clos Cachet ».

Jeudi 28 juin.
Je vais à Longpont chercher l'harmonium, il pleut le matin et le soir.

Vendredi 29 juin.
Il arrive de la troupe à Ambleny, ce sont des brancardiers, dentistes et médecins.

Samedi 30 juin.
Pluie toute la journée, passent et couchent une nuit, beaucoup de chevaux et voitures sous la conduite d'un commandant qui est très insolent et autoritaire.

Vendredi 13 juillet.
Beau temps, je vais à Soissons chercher du charbon c'est la première fois depuis la guerre, je le trouve bien abîmé et les obus arrivent encore.

Lundi 16 juillet.
Je vais avec Gaston à Cœuvres à la Confirmation, après-midi nous recevons Monseigneur à Ambleny.

Jeudi 19 juillet.
Je vais à St Bandry à l'enterrement de Bara Alphonse. Rien à signaler.

Vendredi 20 juillet.
Toujours du canon du côté de Laffaux. Ici il passe de l'artillerie qui va au repos, elle couche une nuit au Soulier et Maubrun.

Samedi 21 juillet.
Un wagon de marchandises arrive à la gare d'Ambleny, c'est de l'épicerie pour notre maison de Reims qui va reprendre son cours.

Dimanche 29 juillet.
Dans la nuit encore des avions boches qui jettent des bombes au-dessus de Soissons et environs. A Ambleny, il arrive pour loger, des dragons. A Maubrun dans la journée 3 orages.

Lundi 30 juillet.
Rien à signaler comme guerre. On nous dit que le Président de la République est venu déjeuner à Osly hier, au Grand Quartier Général.

Samedi 4 août.

Pluie, ce qui fait dire que c'est une misère qui vient se greffer sur une autre.

Dimanche 5 août.

Toujours de la pluie. Gaston va mieux, il installe le magasin en ouvrant toutes les caisses. On entend encore le canon sur Laffaux, le matin fort brouillard, à midi Mme Poiret arrive chez nous pour nous remplacer à la maison de commerce. Le soir fort orage et pluie.

Du 8 au 15 août.

Rien à signaler comme guerre. Ambleny toujours de la pluie par orages presque tous les jours.

Du 16 août au 15 septembre, rien à signaler.

Dimanche 16 septembre.

Déjeuner et dîner chez Mme Poiret, et promenade sur Châté où nous voyons exploser des obus dans la direction de Bucy-Le-Long.

Mercredi 19 septembre.

Les soldats du 52e sont partis, c'étaient des sauvages de la pire espèce, insolents et malhonnêtes. Le bureau du Colonel qui était chez nous était encore pire, il arrive un autre régiment c'est le 414, nous avons à loger un dentiste de Lyon, il fait ses opérations dans le bas de la petite maison et couche chez nous.

1er – 2 et 3 octobre.

Rien à signaler sauf que les habitants ferment leur maison à cause de la mauvaise tenue du 414.

Dimanche 7 octobre.

Canon sur Laffaux. Les curés-soldats sont aussi indignes que les soldats malgré la défense de sonner la cloche en volée, ils le font quand même et brisent la demi-roue.

Mercredi 17 octobre.

Tous les soldats d'Ambleny et de St Bandry s'en vont sur Laffaux, c'est le 141 et le 75e d'infanterie.

Jeudi 18 octobre.

On entend beaucoup le canon et la nuit on voit tous les départs des Boches qui bombardent la gare de Soissons et la rue Saint Antoine.

19 – 20 et 21 octobre.

Toujours beaucoup de canon au nord de Soissons et un grand va-et-vient de troupes et d'autos.

Lundi 22 octobre.

Rien à signaler outre que l'on nous prit 3 lapins, beaucoup de canon.

23 – 24 – 25 et 26 octobre.

Grande agitation d'autos et de troupes, les Français remportent une victoire à Laffaux.

27 – 28 et 29 octobre.

Rien à signaler, que les Boches lancent par avion 5 bombes à 2 heures du matin sur Pommiers et Morsain.

Mardi 30 octobre.

Un régiment de chasseurs alpins passe à Ambleny, je crois que c'est le 342, la moitié au moins s'y tient très mal : ils se saoulent et n'ont plus de mœurs.

Mercredi 31 octobre.

Rien à signaler si ce n'est que la guerre d'Italie ne va pas bien pour nous.

Mardi 13 novembre.

Toujours beaucoup de canon du côté de Laffaux, on est toujours dans la désolation des affaires d'Italie.

Samedi 17 novembre.

Le 416e infanterie vient loger à Ambleny, l'après-midi je vais à Vic chercher de la toile pour l'église.

Dimanche 18 novembre.

Gaston ne vient pas à Ambleny, il va à Meaux, je chante deux messes. Marie est toujours à Paris, le canon tonne sur Laffaux. Le 413 passe à Ambleny, il loge dans les baraquements.

Mardi 20 novembre.

Le 413 et le 416 qui étaient ici à Ambleny pour plusieurs jours, sont rappelés sur le front et partent en autos. On nous dit que les Boches reculent.

Mercredi 21 novembre.

Pluie la nuit, le matin le canon fait rage sur Coucy ou Laffaux, c'est effrayant. Je vais à Vic chercher des clous pour l'église.

Jeudi 22 novembre.

Toujours du canon sur Laffaux et St Quentin, on apprend que les Anglais ont remporté une victoire sur Cambrai. Beau temps et fort brouillard.

Samedi 1er décembre.

Je travaille à mettre de la toile aux fenêtres de l'église, toujours du canon sur Laffaux.

Du 2 au 8 décembre.

Rien à signaler ici comme guerre, toujours du canon sur Laffaux, mais je travaille toujours à l'église.

Dimanche 9 décembre.

Gaston revient et repart aussitôt la messe, car il a de la visite à Villers pour mariage

Lundi 10 décembre.

Nous avons la visite de M. Dauvergne et de sa Demoiselle avec qui il y a des projets de mariage avec Gaston.

12 et 13 décembre.

Toujours beaucoup de canon sur Coucy ou Laffaux.

Samedi 15 décembre.

On entend beaucoup le canon dans la direction de St Quentin et beaucoup d'avions. Je travaille toujours à l'église. Trois ouvriers soldats arrivent pour travailler à la couverture de l'église.

Dimanche 23 décembre.

On redit la messe au Maître Autel, il n'y a plus de soldats à Ambleny.

Mardi 25 décembre. Noël.

Messe à 8 heures du matin, la neige fond un peu mais le soir il en tombe de la nouvelle.

Samedi 29 décembre.

Neige et forte gelée nous partons à Meaux mais arrêtons à Paris.

Dimanche 30 décembre.

Nous sommes à Meaux pour demander Mlle Dauvergne en mariage.

Lundi 31 décembre.

Retour de Meaux à Ambleny, il arrive des ouvriers pour faire une ambulance au Pressoir[105].

L'ANNÉE 1918.

Aucun vœu pour 1918 – contrairement à 1917 – l'espoir de la paix s'étant envolé avec le temps. Le 11 février au contraire, Onézime Hénin laisse percer sa désillusion : « En fait de paix, écrit-il, on est disposé à continuer la guerre à outrance. » Ces lignes visent certainement Georges Clemenceau qui vient d'être nommé président du conseil, et qui, coupant court à tous les compromis s'écriait à la Chambre « Politique intérieure : je fais la guerre. Politique extérieure : je fais la guerre... C'est nous qui aurons le dernier quart d'heure. » Contrairement aux idées reçues, on peut estimer que « Le Tigre » allait à contre-courant d'une certaine partie de l'opinion publique ; en effet, les socialistes français se retiraient du gouvernement, opposés à la poursuite d'une guerre dont on ne prévoyait pas d'issue militaire. Des hommes politiques français comme Briand, Caillaux avaient pris langue avec les Allemands travaillés eux aussi par les menées pacifistes puisque au Reichstag, catholiques et socialistes, votaient contre la poursuite de la guerre. La révolution russe d'octobre, si elle aboutit au traité de Brest-Litowsk (15 décembre 1917) ne ralentit pas les opérations militaires en Occident. Elle facilita au contraire le transfert en France de renforts allemands, prélevés à L'Est, qui permettront à Ludendorff profitant de sa supériorité numérique avant l'arrivée des Américains, de lancer d'ultimes offensives de rupture. Onézime Hénin en décèle l'approche dès

105. C'est un hôpital entier qui fut construit en bordure de la voie ferrée, à proximité de l'actuel cimetière militaire. Il comprenait une dizaine de baraquements.

le 13 janvier, ce qui exclut tout effet de surprise. Effectivement, les Allemands cherchant le point faible des Alliés, attaquaient le 21, dans la région de Saint-Quentin, à la jonction des armées franco-britanniques et y effectuaient une percée de 20 kilomètres. Le commandement unique est alors confié au général Foch. Le 8 avril les Allemands attaquaient encore à la frontière belge et enfin les 27-31 mai, ils crevaient le front sur le Chemin Des Dames. La Marne était à nouveau franchie, et à l'ouest on se battait du côté de Compiègne. Paris bombardé depuis la forêt de Saint-Gobain, par « la Grosse Bertha » et le « Long Max » est à nouveau en ligne de mire. Au plan local, Soissons est occupé le 29 mai ; en fait ce sont les ruines de la ville que les Allemands traversent rapidement en route vers la capitale.

Le 12 juin, le 4e Tirailleurs, composé en majorité de Tunisiens est en position autour d'Ambleny, appuyé sur des éléments de la Légion étrangère. Jusqu'au 1er juin, il livrera bataille à deux régiments allemands qui essaient de forcer le passage. Des combats furieux allant jusqu'au corps à corps, se dérouleront aux abords d'Ambleny et dans le village lui-même. Les lignes de défense du 4e Tirailleurs ne seront pas entamées, mais à quel prix ! En 4 jours, 12 officiers et 400 hommes de troupe pour la plupart venus d'outre-mer, sont tombés pour la défense de ce petit coin de France [106].

Onézime Hénin, sa femme et la dizaine d'habitants qui s'y terrent, quittent Ambleny, le 30 mai à la barbe des Allemands, sur ordre militaire. C'est un arrachement. Jamais encore on n'avait senti sous la plume de notre chroniqueur un tel amour de sa petite patrie. Ce sont bien sûr les biens matériels amassés au prix d'une vie de travail et d'épargne, mais c'est surtout l'amour subtil, qui le lie à la terre, à l'église, aux animaux familiers, aux gens, à ses gens. C'est une agonie qu'il traduit en termes religieux, s'identifiant au Christ et à son long Chemin de Croix. Jamais jusqu'alors au plus fort des bombardements, il n'avait songé à utiliser une telle comparaison : c'est que si la mort l'avait surpris, il serait mort sur sa terre et non à l'étranger. Il part donc avec sa femme, soutenu par son fils, mais il ne s'éloigne guère de la région. Il descend la vallée de l'Oise, contourne Paris par l'ouest, traverse le Hurepoix, la banlieue maraîchère et fruitière avec sa zone d'épandage, aborde la Beauce puis la Brie et se fixe enfin au sud du Bassin Parisien, dans le Gâtinais où la terre n'a pas ce moelleux du terroir d'Ambleny. C'est un réfugié atypique, car il ne subit jamais son sort. Le voyage et le travail lui sont remèdes au malheur et son journal un fidèle confident.

---

106. Tunisiens Héroïques au service de la France, cap. M Mennerat, Berger-Levrault, 1925.

Le voici de retour à Ambleny le 4 août, alors que le général Mangin a lancé l'ultime offensive de la guerre, appuyée par des tanks Renault et soutenue par les troupes américaines. Soissons vient à peine d'être libéré le 2 août et l'on se bat furieusement dans toute la région. Onézime Hénin n'en a cure. L'appel de la terre natale est le plus fort. Le village est presque détruit et ses maisons à l'agonie. Onézime Hénin y retournera définitivement le 25 août pour constater qu'Ambleny, son cher Ambleny a cessé d'exister.

Mardi 1er janvier.
Gelée et neige. Monsieur le Curé Boursier est en permission, messe à 10 heures 30. Gaston est resté à Meaux. Le canon tonne sur Laffaux.

Mercredi 2 janvier.
Gelée. Vers minuit beaucoup de canon sur Laffaux.

Jeudi 3 janvier.
Canon dans la direction de St Quentin.

Vendredi 4 janvier.
Treize degrés au dessous de zéro, brouillard. Dans la journée soleil et beaucoup d'avions. Le soir on entend la mitrailleuse vers Coucy, c'est sans doute un aéro.

Dimanche 13 janvier.
Marie part à Villers, car Gaston doit y revenir avec Mlle Dauvergne, toujours du canon sur Coucy. De la guerre, il ne se passe pas grand chose, on est dans l'attente d'une offensive boche. On ne sait où cela se fera.

Vendredi 1er février.
Ici rien de nouveau comme guerre, pas d'avions. On entend le canon sur Coucy, Laffaux.

Samedi 2 février.
Rien comme guerre, beaucoup d'aviation française, le 2e artillerie est toujours ici et le 9e Cuirassier.

Dimanche 3 février.
On apprend par les journaux qu'en fait de paix on est disposé à continuer

la guerre à outrance. On apprend qu'un fils Pencher, 16 ans, éclusier à Fontenoy s'est noyé accidentellement. C'est le deuxième.

Mercredi 27 février.
Rien de nouveau, je vais à Vic payer mon Conseil de Guerre d'il y a deux ans.

Jeudi 28 février.
Il y a à Ambleny, un service pour le fils Déhus de Maubrun, tué à l'ennemi et pour sa tante Victoire, tuée à Ambleny par un obus. Neige. Le soir beaucoup de canon sur Laffaux, Vauxaillon.

Samedi 2 mars.
Neige toute la journée, froid, pas d'avion. On n'entend pas le canon. On apprend que les Boches ont attaqué avant-hier sur le Chemin des Dames.

Dimanche 3 mars.
Rien de nouveau. On apprend que les Boches font des coups de main et que l'on évacue Noyon et Reims.

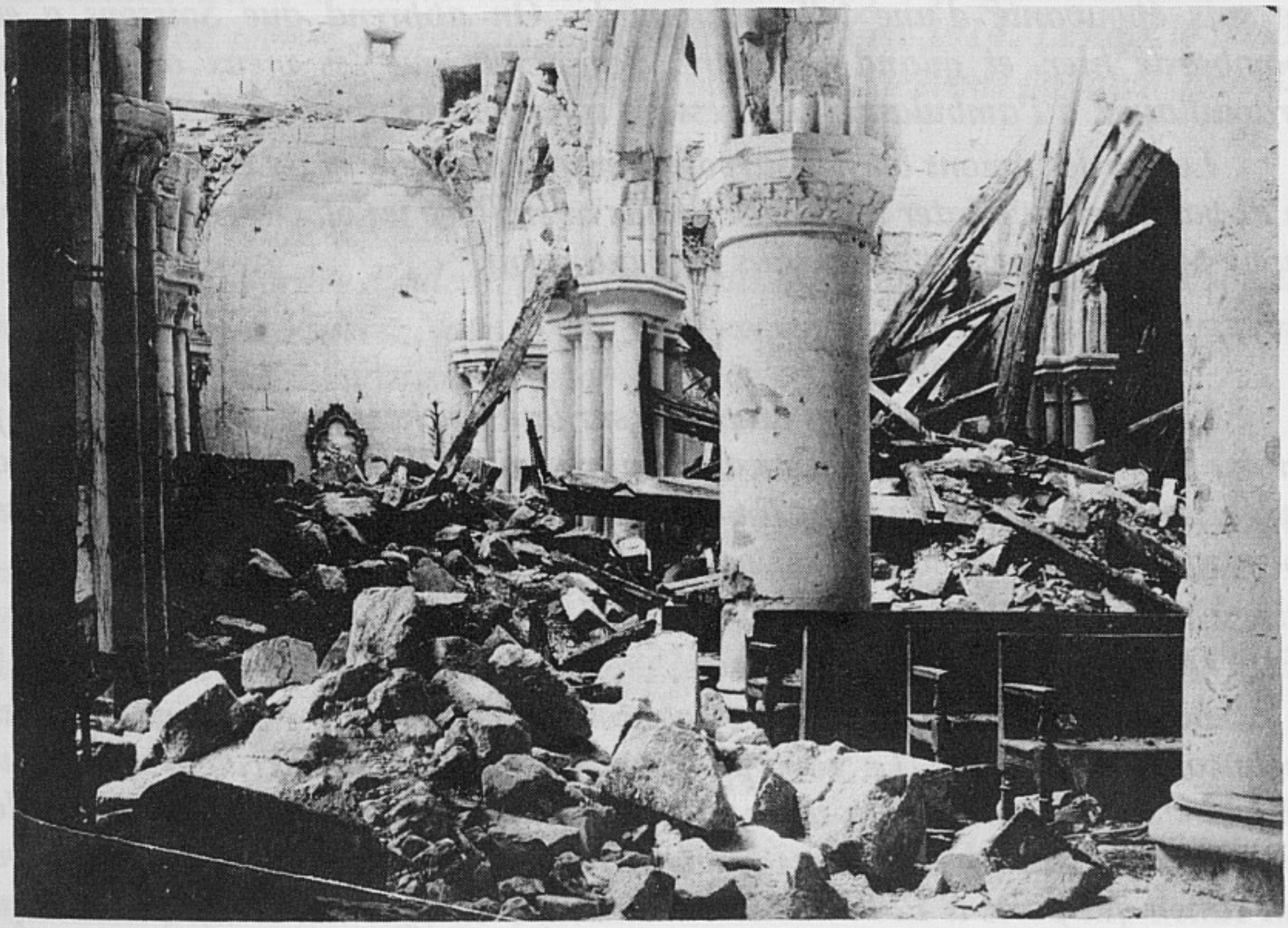
Lundi 4 mars.
Le matin gelée après neige et verglas, pas de canon, pas d'avion, et toujours pas de soldats à Ambleny. Je vais à Pommiers acheter du charbon à la fabrique, les chevaux ne tiennent pas pied tellement cela glisse, il neige.

Lundi 11 mars.
Dans le jour, on entend le canon à ce que je crois du côté de la Belgique, le soir encore beaucoup d'avions boches, sur lesquels on tire de tous côtés, dans la direction de Villers. Le matin on apprend qu'ils ont été à Paris.

Mardi 12 mars.
Gelée et beau temps, les avions boches viennent encore au-dessus de Soissons où ils jettent plusieurs bombes auprès de la Cathédrale. On dit aussi sur Pasly, là j'ai cru en avoir vu l'éclatement sur Pommiers. Gaston vient nous voir.

Dimanche 17 mars.
Toujours du beau temps, toujours du canon la nuit et le jour. Le jour beaucoup d'aviation boche et française, le soir les Boches viennent encore beaucoup, ils laissent tomber quatre bombes à Laversine près du moulin

44 – Dimanche 26 mai 1918. On célèbre la communion à Ambleny c'est aussi le dernier office car cinq jours plus tard le village est évacué. A gauche, M. Déhu et Onézime Hénin, à droite son fils Gaston.



45 – Ce qu'il reste de l'église au retour d'Onézime Hénin en août 1918.

Damy qui était très éclairé par l'électricité mais sans blesser personne ni endommager de maisons, sauf les carreaux cassés.

Mercredi 20 mars.

Beaucoup de canon la nuit sur Laffaux et environs, et dans le jour on entend des grosses pièces, pas d'aviation.

Jeudi 21 mars.

Brouillard, très violente canonnade la nuit et le matin sur Laffaux et environs, cela dure presque toute la journée c'est épouvantable. Le soir les avions boches survolent Ambleny et les environs, on tire toujours dessus sans les atteindre.

Vendredi 22 mars.

Toujours très violente canonnade la nuit dans la direction de Coucy, Laffaux, le matin les soldats du 113e s'en vont, ils devaient partir à 7 heures mais il partent à 9 heures et on vient les chercher en autos. Je vais deux fois à l'église avant le jour pour donner ce qui appartient aux prêtres-soldats aumôniers, le canon tonne toute la journée. L'après midi je vais au bois à Véru, quand je suis arrivé sur la montagne je ne sais plus si je vais travailler tellement je suis épouvanté d'une telle canonnade. On apprend que Soissons a été bombardé hier, et quand je rentre, j'apprends que les vieux ouvriers qui travaillaient à l'ambulance du Pressoir, sont partis l'après-midi.

Le soir les avions boches survolent encore Ambleny et les environs, mais je n'ai pas entendu éclater les bombes, nous avons logé un officier 4 jours qui doit nous payer, mais il est parti sans dire au revoir.

Samedi 23 mars.

Fort brouillard, toujours du canon sur les tranchées mais moins à ce que je crois, beaucoup d'aviation française l'après-midi. Il passe au moins 50 autos anglaises sur la route du Chat Embarrassé et un peu à Ambleny, le soir il passe beaucoup d'avions boches. Gaston vient à Villers.

Dimanche 24 mars.

Beau temps toute la journée, beaucoup de monde à la messe de 8 heures, beaucoup d'aviation. Le soir plusieurs avions boches circulent au dessus d'Ambleny et environs. On a de mauvaises nouvelles du front, on dit que les Boches ont avancé de 17 kilomètres. On dit que les boches ont tiré sur Paris avec un canon qui porte à 120 kilomètres. Le soir, il arrive à Ambleny 80 autos qui

logent au Moulin de la Ville. Le soir les avions boches passent encore et vont sans doute sur Paris.

Mardi 26 mars.

Beau temps sec et froid. On entend toujours le canon, beaucoup d'aviation française, il arrive de nombreux camions-autos à Ambleny, le 82e d'artillerie. Dans la matinée, passe un troupeau de vaches appartenant à des émigrés de Trosly-Loire. On voit des gens qui se sauvent une deuxième fois, on n'a ni lettre ni journal, cela est triste, on craint, on a peur. Les obus boches viennent jusqu'à Tartiers. Le soir beaucoup d'avions boches qui viennent au-dessus d'Ambleny et autres pays.

Mercredi 27 mars.

La nuit fut entièrement en canonnades, surtout à deux heures. Le matin, gelée. On apprend qu'une femme est tuée à St Bandry, c'est une nommée Marie Gentilini qui est revenue d'Italie depuis trois jours. Elle fut tuée par un éclat de bombe étant debout dans sa chambre. Trois obus tombèrent à St Bandry, aux environs de la forge du maréchal. On apprend aussi que 4 bombes sont tombées à l'hôpital du Pressoir, sans blesser personne. Le matin et toute l'avant-midi, canonnades du côté de Coucy et du côté de Compiègne, l'après-midi fut un peu plus calme. On n'a encore ni lettres ni journaux, la ligne de Soissons à Compiègne est fermée au public, nous voilà comme en 1914. Le soir le temps est couvert, il y a moins d'avions mais on voit les éclatements de canon dans la direction de Compiègne.

Vendredi Saint 29 mars.

On a reçu l'ordre d'enlever tous les grains d'Ambleny, blé et avoine, il faut mener tout cela à Villers. Nous avons fait l'enterrement de la femme Gentilini, nous commençons à encaisser du mobilier par crainte d'évacuation.

Samedi 30 mars.

Pluie, le canon fait rage depuis 4 heures du matin jusqu'à 11 heures dans la direction de Noyon. Les autos d'Ambleny transportent des troupes de Reims à Montdidier. Le soir on entend de forts éclatements dans la direction de Vic-sur-Aisne. Ce sont les Boches qui tirent après le petit train qui va à Epagny, le train vient encore à Ambleny et à Soissons.

Dimanche 7 avril.

Notre voyage a bien été. Le soir nous arrivons à Meaux dans de bonnes conditions pour le mariage de Gaston.

Lundi 8 avril.

La journée se passe bien. Contrat de mariage. D'après les journaux, je vois qu'il n'y a rien d'inquiétant à Ambleny.

Mardi 9 avril.

Mariage de Gaston. Le matin je vois le journal qui ne me rassure pas du tout, les Allemands se sont avancés dans la direction de Coucy, cela se rapproche d'Ambleny, enfin le mariage va bien. Beau discours à la mairie, et à la cathédrale belle cérémonie. Les journaux du soir ne sont pas plus rassurants mais de loin on ne sait rien.

Mercredi 10 avril.

Enfin nous revenons assez inquiets, il y a des gens qui déménagent de Meaux, il y en a qui déménagent de la Ferté-Milon, il y en a qui déménagent de Villers et quand nous arrivons à Ambleny, on apprend que personne ne bouge, on a moins peur qu'à l'arrivée, pourtant on nous dit que l'on a fait évacuer jusqu'à Cuisy en Almont qui n'est pas loin de chez nous. On n'entend point le canon, le soir très peu d'éclatements, il y a beaucoup d'infanterie à Ambleny qui vient de Coucy et Pont St Mard.

Jeudi 11 avril.

Nuit très calme, le matin un peu de brouillard, mais beau temps, ensuite grande activité de l'aviation française et boche, l'après-midi on entend les éclatements arriver sur Cruisy à ce que je crois, le soir violente canonnade. De part et d'autre, de Laffaux à Chauny, on voit les fusées d'ici et les éclatements des saucisses sont bien rapprochés, le canon a tiré presque toute la nuit.

Vendredi 12 avril.

Le matin il arrive un régiment d'artillerie venant de Pont St Mard. En allant au pain, je crois avoir entendu un fusant sur le Pressoir, une partie de la journée les aéros boches font du repérage sur Ambleny, je crois même que l'un d'eux est allé jusqu'à Villers ou autres lieux. On nous dit qu'une saucisse française qui se trouvait face Osly a été brûlée par un avion boche et que l'avion boche aurait été abattu après par les Français. L'après-midi aviation française, les grosses pièces tirent toujours un peu, le soir les avions ont survolé la contrée, la première bombe est tombée au Pressoir, les autres je ne sais pas où, mais il y en a eu plusieurs.

Dimanche 21 avril.

Beau temps, presque pas de canon depuis plusieurs jours, nous allons nous

promener sur Châté et à Tarte, il passe une caravane de petits baudets qui servent à porter à manger dans les tranchées. Le soir pas d'avion.

Jeudi 25 avril.

Journée calme, Marie va à Villers, elle emmène 3 ou 4 caisses de linge et des tableaux. On apprend que la bataille de la Somme a recommencé, le soir on entend le canon de ce côté.

Dimanche 28 avril.

Beau temps jusqu'à 6 heures du soir, après pluie. Dans l'après-midi on entend une violente canonnade venir du côté du Chemin des Dames. Dans la direction de Coucy, tir de grosses pièces toute l'après-midi, beaucoup d'aviation française.

Samedi 11 mai.

Très beau temps, encore de l'aviation française et boche. On entend beaucoup le canon du côté de Noyon, ici changement de troupes, les dragons s'en vont ainsi que l'échelon de camions automobiles d'artillerie qui était à la Grande Croix et il arrive dans la rue Mahieu et rue Quillette des tirailleurs. A 7 heures du soir un avion français tombe à la Croix Blanche à Maubrun, l'aviateur a été obligé de descendre étant blessé à la main, et son appareil percé de plus de 150 balles, poursuivi par 3 avions boches.

Dimanche 12 mai.

Pluie, le matin des gros tracteurs qui étaient aux Fosses s'en vont. On apprend que des soldats zouaves ont pénétré chez Alphonse Bara, la nuit par deux fois pour voler probablement. On entend toujours un peu le canon, c'est aujourd'hui que l'on distribue la carte de pain à Ambleny pour entrer en vigueur demain.

Mercredi 15 mai.

Très beau temps, les artilleurs qui étaient à Ambleny s'en vont, enterrement de Marie Andry. On apprend la mort de M. Breton propriétaire de la tour d'Ambleny[107]*. Le soir beaucoup d'aviation boche et française. Les Boches lancent trois bombes au Cul Froid, après la voiture d'un roule*[108] *à vapeur.*

---

107. Deux semaines plus tard, lors de l'évacuation, Mme Breton refusa de quitter le village et se réfugia dans le donjon qui se trouvait dans sa propriété. A l'abri des fortes murailles elle survécut à tous les bombardements qui, en juin et juillet détruisirent le village.
108. On dirait aujourd'hui un rouleau compresseur.

Vendredi 17 mai.

On plante des poteaux sur la place, sans doute pour la télégraphie sans fil. On enterre M. Breton. Deux personnes à son enterrement, un civil et sa femme.

Mercredi 22 mai.

Nuit calme comme avion, le matin il passe beaucoup de troupes d'artillerie, je crois que ce sont ceux d'Ambleny qui s'en vont, toujours de la chaleur. On entend un peu le canon, toujours de l'aviation. Je me pèse, je suis diminué de 2 livres.

A partir de cette ligne le texte du journal redevient intégral jusqu'à la fin.

Mardi 28 mai.

Nuit toujours du canon et beaucoup d'aviation boche, à 3 heures du matin je suis réveillé pour aller ouvrir la porte à l'église. Il y a alerte et l'aumônier demande à enlever sa chapelle et ce qui lui appartient. On apprend que nous avons perdu du terrain à Laffaux. Le matin c'est un véritable branle-bas dans Ambleny, quoique les habitants soient calmes. On est très inquiet. Dans l'avant-midi, violentes canonnades de l'autre côté de Soissons, en allant sur Reims. Les bruits les plus divers circulent. On apprend que les Français reculent. A 3 heures après-midi on apprend que les Boches sont à Fismes et à Braine, cela ne nous rassure pas. Toujours des avions boches, mais on n'entend plus beaucoup les canons. On apprend que les Boches nous les ont pris.

Mercredi 29 mai.

La nuit fut très agitée, comme aviation. A 11 heures du soir un avion boche vole très bas et tire de la mitrailleuse sur le ravitaillement, et ensuite lance 5 bombes sur le Soulier. L'une tombe au dessus du Bois Brouet, l'une au jardin Burguet, l'une au jardin Sidonie Mauprivez, l'une sur la maison Gentilini, l'une à Chantraine. Il y eut des soldats blessés mais pas de tués. A 2 heures du matin un autre avion vient en jeter sur Le Rollet, deux n'éclatent pas, pas d'accident de personne. Une saucisse française vient s'installer à la grande croix d'Hygnières. Les Boches viennent tirer dessus sans l'atteindre, les Boches tirent sur le pont de Fontenoy, les nouvelles les plus diverses nous arrivent de tous côtés. Où sont les Boches ? On nous assure qu'ils ont avancé de 25 kilomètres et on parle de nous évacuer. Nous allons coucher à Maubrun dans une cave, chez Marie.

Jeudi 30 mai.

Du canon toute la nuit. La matinée, c'est effrayant on a tiré du canon

depuis Nouvron, Soissons et Chaudun, la saucisse monte, aussitôt les avions boches arrivent pour l'abattre, l'observateur se jette en bas avec un parachute, il y remonte à deux heures, encore la même chose, les Boches arrivent aussitôt, il saute encore en bas. A 4 heures, 3 avions boches viennent très bas et font plusieurs fois le tour du pays. On tire dessus plusieurs milliers de coups de mitrailleuse et fusil sans les atteindre. L'observateur de la saucisse se jette encore en bas de sa nacelle pour la troisième fois de la journée. On mène la saucisse en Normandy dans les peupliers pour ne pas être vue. Le canon tire toujours sur la gare et Pontarcher. On reçoit l'ordre d'évacuer le pays. C'est pitié de voir les gens quitter leur maison avec une brouette ou autre véhicule. Nous, nous partons avec le camion par Maubrun. Que c'est dur de dire au revoir à tout ce que l'on ne peut emmener de nos six maisons. Tous les habitants sont partis aujourd'hui, nous, nous lâchons 48 lapins dans la cour et les chats, cela fait pitié de les laisser là. Ils se cramponnent à nous et ne veulent pas quitter le grenier. Je vais faire adieu à l'église, que cela est dur pour moi. Je laisse l'église ouverte et prend le calice et nous allons coucher à Maubrun. 1e station.

Vendredi 31 mai.

La nuit fut assez calme comme avions, mais toujours beaucoup de canon, enfin on décide qu'il faut partir. Le matin de très bonne heure nous descendons à Ambleny chercher la chèvre mais nous sommes obligés de la laisser à Maubrun. Elle ne veut plus marcher. Pompier, notre chat, se réclame encore à nous mais impossible de le prendre. Je vais pour voir Sonnet, mais il est parti, nous remontons à Maubrun avec une brouette sur laquelle nous avons mis un peu de literie et on décide de partir de suite. Quand nous remontons, la saucisse est au Rollet et on place des canons au chalet de Maubrun. On charge la voiture à Déhus et le camion et nous partons avec Déhus et ses enfants par Pouy et Pierrefonds. Les chemins ne sont pas bons pour descendre dans Chelles et nous remontons à St Etienne, là nous déjeunons, nous avons rencontré des autos et Marie est partie avec les enfants Déhus à Eméville et de là, Marie espère aller à Villers, elle revient à Pierrefonds avec une malle de linge et des affaires qu'elle a trouvées chez Gaston à Villers. Nous couchons dans une ferme de M. Cugnère dans une écurie avec beaucoup d'émigrés. La nuit une bombe d'avion tombe auprès de la ferme mais n'éclate pas c'est la 2e station.

Samedi 1er juin.

Nous avons couché avec Armand Mora, nous partons au matin, notre but de voyage pour aujourd'hui sera Verberie. Nous dînons près de la Croix St Ouen et nous arrivons à Verberie à 5 heures 30. Mais nous avons éprouvé une perte,

nous avons perdu un colis, un des meilleurs, un que Marie était allée chercher hier à Villers, dans lequel se trouvaient 2 sacs en cuir neufs, la trousse de Gaston, la montre en or de Marie et beaucoup d'effets de valeur. A Verberie, nous couchons sous des hangars à chevaux pour la troupe, la nuit passent des Gottas, aussitôt on tire dessus, les éclats tombent sur nos baraques sans aucun danger. 3e station.

Dimanche 2 juin.

Après avoir été à la messe de la Fête Dieu, nous repartons à 1 heure pour Pont St Maxence, où nous arrivons à 6 heures 30 après bien des montées et des descentes, c'est la 4e station. Nous sommes bien reçus chez un garde-frontière, là nous mangeons à table, mais on nous dit que les avions bombardent toutes les nuits, il faut aller coucher en forêt dans une sape, là nous sommes très mal, il tombe seulement une bombe et encore c'est loin, à 1 kilomètre de nous environ, nous retournons coucher à nos voitures. Le matin, nous partons d'assez bonne heure, direction de Creil, à une brasserie, un capitaine nous fait entrer et nous fait servir à manger, c'est très bien. Mais nous en repartons sans savoir où nous allons, nous sortons de Creil en montant une rampe fort raide, nous arrivons au dessus du château de Laversine et nous arrêtons dans une propriété de ce château. Ce château doit appartenir à la baronne Rothschild, là nous couchons dans le poulailler qui est très propre. 5e station.

Mardi 4 juin.

Nous repartons le matin, nous passons à Gouvieux. A Boran, nous mangeons à midi à Bruyère et partons pour Beaumont-Persan où nous logeons dans une écurie que l'on nous a indiquée à la mairie, pour cela nous faisons un détour de deux kilomètres pour être mieux logés, mais une bonne femme voisine nous fait à souper et après nous dormons bien quand même. 6e station.

Mercredi 5 juin.

Le matin nous repartons direction de Pontoise, nous passons à l'Isle Adam, à Mériel, là nous dînons et repartons à Méry sur Oise, où des habitants de Mériel nous donnent un logement n°72 rue de Paris. 7e station.

Jeudi 6 juin.

Nous avons passé une bonne nuit couchés par terre sur nos matelas, mais cette fois dans une maison. Déhus a une écurie pour mettre ses chevaux. Le matin, il part à Paris avec sa femme, nous nous allons travailler à Mériel dans un jardin, moi je sarcle des pommes de terre et je plante des haricots, le soir on

rentre pour souper et on va se coucher, un moment après on entend le canon qui fait des tirs de barrage au-dessus de nous, mais pas de bombes.

Vendredi 7 juin.

Toujours beau temps, nous allons encore travailler au jardin à Mériel, M. et Mme Déhus restent à la maison et s'ennuient. On décide de partir plus loin. Lundi dans le courant de la journée, j'entends la grosse Bertha sur Paris, l'après-midi nous retournons travailler à Mériel et la journée se passe ainsi.

Samedi 8 juin.

J'ai aujourd'hui 55 ans. Je vais le matin finir mon travail à Mériel, l'après-midi nous allons à la ferme de la Haute Borne chercher de l'ouvrage, mais on nous refuse. Dans cette ferme de quinze cents hectares, on fait du maraîcher, pois, carottes, oignons, poireaux, pommes de terre enfin de tout. Le tout est arrosé avec de l'eau d'égouts de Paris, mais comme travail cela ne fait pas notre affaire et c'est très loin. Comme guerre nous ne savons rien de ce qui se passe chez nous.

Dimanche 9 juin.

Nuit calme, le matin Marie, Déhus et sa femme partent à Paris, moi je vais au bois, cela est dur, après je vais à la messe à Auvers où je trouve une église comme celle d'Ambleny. Là Gaston vient m'y retrouver, il y avait déjà 3 jours qu'il cherchait après nous. Nous revenons à Mériel dîner ensemble et le soir nous allons à la gare au devant de nos gens, nous soupons et couchons ensemble.

Lundi 10 juin.

Le matin après nous être levés nous refaisons nos voitures, Gaston part à Meaux, nous dans la direction de Triel, mais il pleut, nous sommes mouillés et sommes obligés d'arrêter en route dans un château du député de Pontoise, là nous couchons dans une mansarde. 8e station.

Mardi 11 juin.

Il fait beau, nous nous dirigeons vers Triel que nous traversons vers 3 heures et allons jusqu'à Vaux où nous nous arrêtons dans une ancienne ferme. Nous venons de traverser de beaux pays, beaucoup de petites villas, on y cultive beaucoup les pois, les pommes de terre, les choux, les oignons et tout en grande quantité, beaucoup d'arbres à fruits, cerisiers, pruniers, ici c'est des abricotiers, mais cette année il n'y a pas de fruits ni sur les uns ni sur les autres, pas de noyers, très peu de pommiers. Je visite un four à plâtre, nous couchons à Vaux et

y soupons aussi quoique la maison ne soit pas très propre, mais la femme a bon cœur. 9e station.

Mercredi 12 juin.

Nous partons le matin, nous passons à Meulan et Les Mureaux, nous nous y arrêtons pour déjeuner au bord de la ligne de chemin de fer, nous retournons à Meulan où nous touchons notre allocation d'évacués. Pendant ce temps, le chemin de fer met le feu aux herbes où étaient nos voitures, là aussi nous croyons voir un officier boche nu-tête qui se cachait dans les bois. Enfin nous repartons et allons coucher à Aubergenville, là nous couchons dans une grange et y dormons bien. 10e station.

Jeudi 13 juin.

Après la bonne nuit que nous venons de passer, Déhus part à Paris voir ses enfants et aux renseignements, la matinée je fais l'ouvrage de la cuisine et vais à l'herbe, le midi je monte la montagne voir les cultures, ici c'est tous des petits particuliers qui cultivent chacun leur propriété, le plus gros cultivateur peut avoir 5 hectares de terre, on y cultive beaucoup la pomme de terre, l'oignon, la carotte, les navets plus tard en saison. Comme arbres à fruits, c'est le cerisier, le prunier, et l'abricotier, mais les pièces de terre sont toutes petites. A 7 heures du soir je vais au devant de Déhus qui rapporte une lettre qui l'invite à aller à St Cyr auprès d'Orléans. Donc nous allons nous coucher encore dans la grange où nous dormons bien.

Vendredi 14 juin.

Le matin nous quittons Aubergenville, nous nous dirigeons sur Montfort L'Amaury, nous passons à Maule, à Beynes et arrivons à Saulx Marchais, nous sommes en plein pays de culture comme à Ambleny mais le pays ou du moins les maisons sont pauvres et mal bâties, mal entretenues, l'herbe pousse partout dans les cours, l'église paraît pauvre du dehors, le cimetière plein d'herbe, je regrette de ne pas être resté à Aubergenville. 11e station.

Samedi 15 juin.

Levés de bonne heure, nous remballons nos ustensiles de couchage et allons déposer notre camion chargé, dans une ferme inhabitée appelée ferme de la Pissotte, où logent déjà M. Moutailler, maire d'Ambleny, Albert Montigny, la mère Lévêque, de là nous partons avec Déhus jusqu'à Montfort pour chercher un logement, là nous quittons notre ami Déhus qui, sur la route de Rambouillet, part pour Orléans. C'est en pleurant que l'on se dit adieu car quand se verra-t-on ? Nous cherchons dans Montfort du travail et un logement, mais il n'y a rien

pour nous ; sauf à la mairie, où nous nous adressons on nous donne un secours de 20 francs, nous revenons dans une petite commune à côté de Montfort, je crois que c'est Méré, où nous ne trouvons rien. Nous revenons à la Pissotte, où nous couchons sous un hangar sur la paille. 12e station.

Dimanche 16 juin.

Après avoir dormi à moitié bien, nous préparons un logement pour faire la cuisine et coucher. Je ne vais pas à la messe ne sachant pas où il y a une église où l'on dit la messe, car dans ces pays les curés ne sont pas drus, et je crois qu'il n'y a pas beaucoup de religion. L'après-midi nous allons avec Moutailler à un pays voisin, mais là aussi l'église est fermée.

Lundi 17 juin.

Nous allons avec Moutailler travailler à la ferme de la Tuilerie, la matinée nous allons au foin, l'après-midi je fauche de la luzerne, on arrive à la ferme à 5 heures du matin, on mange de suite, après on ne mange plus avant 11 heures, l'après-midi on gôute à 4 heures et le soir on finit à 7 heures. Après, on soupe, l'on est bien nourri.

Mardi 18 juin.

Je vais encore à la ferme, la matinée je fauche et l'après-midi je vais à la faucheuse avec la demoiselle de la maison. On entend le canon du front.

Mercredi 19 juin.

La nuit il pleut et le matin aussi, nous n'allons pas à la ferme, mais nous y allons l'après-midi, je vais faucher.

Jeudi 20 juin.

On dort assez bien pendant la nuit on est toujours en rêve à Ambleny, je vais travailler à planter des haricots le matin, et l'après-midi au foin.

Vendredi 21 juin.

La matinée je plante des haricots, l'après-midi au fumier, Marie coud toujours pour nous. Nous recevons des nouvelles de Gaston et de Jeanne.

Samedi 22 juin.

Toujours du beau temps. Le matin je vais avec le châtelain au fumier et labourer, l'après-midi je vais au foin nous recevons encore une lettre de Gaston et de Manliline.

46 – L'offensive du 18 juillet 1918, préparée dans le plus grand secret et lancée sans préparation d'artillerie, fut une grande réussite. Elle fit d'innombrables prisonniers et un important matériel de guerre fut pris à l'ennemi. Résultat de cette offensive du côté de Cutry : En haut, une colonne de prisonniers, en bas l'un des nombreux canons de 77 pris aux allemands.

Dimanche 23 juin.

Le matin je vais à la messe à Beynes, 4 kilomètres, nous recevons une lettre de tante Phanie et de Henriette, l'après-midi je vais promener à Neauphle Le Vieux et à Vicq et je reviens à la Pissotte. Je vois des beaux champs de blé, de pommes de terre, une belle église à Neauphle, vitraux à portraits.

Lundi 24 juin.

Beau temps je charrie du foin toute la journée, Marie va à Paris. Le soir je couche seul car Marie ne revient pas. Olympe est venu voir ses parents, elle nous dit qu'Ambleny est occupé par les Boches, cela me fait beaucoup de peine.

Mardi 25 juin.

Il est tombé un peu d'eau la nuit. Nous allons travailler quand même l'avant-midi. Après-midi Gaston et Jeanne viennent nous voir, je ne vais pas travailler, ils vont nous emmener à Châtillon-Coligny, Loiret.

Mercredi 26 juin.

Gaston et Jeanne qui ont couché sur la paille avec nous s'en vont à Paris et reviennent, moi je vais travailler toute la journée. La nuit nous couchons encore tous ensemble sur la paille.

Jeudi 27 juin.

Nous nous levons de bon matin, nous mettons notre camion et nos malles chez M. Duval qui vient nous conduire au train et nous partons pour Paris où nous arrivons vers 10 heures et demie du matin. Nous changeons nos colis de gare, pour reprendre le train le soir à la gare de Lyon, Jeanne pour cela prend un taxi, Gaston son vélo et nous deux avec Marie le métro. En arrivant à la gare de Lyon, nous cherchons après Jeanne, pendant que Gaston demande des renseignements, enfin les colis sont enregistrés gratis et nous allons déjeuner dans la gare gratis comme évacués, «Au Bon Accueil», un bouillon de haricots, de la viande, du fromage et du cidre. L'après-midi nous allons à Charenton voir tante Phanie et ensuite au comité de l'Aisne, mais il n'y avait personne. Nous allons au musée Grévin dans les catacombes et nous retournons dîner toujours gratis «Au Bon Accueil». Pour le dîner on nous donne chacun un œuf, du café en grain, du raisin sec, une cigarette et le soir nous montons dans le train pour Montargis, toujours gratis, là nous arrivons à minuit car le train ne va pas plus loin, mais comme c'est un express il n'arrête pas à la gare de Nogent-sur-Vernisson. Il faut que nous nous arrêtions pour aller à Châtillon-Coligny.

Vendredi 28 juin.

De minuit à cinq heures du matin, nous avons couché dans un wagon où nous avons eu froid, enfin le matin nous sommes partis pour la gare de Nogent. Là nous prenons une voiture pour nous conduire à Châtillon car il y a une dizaine de kilomètres, nous y arrivons, à 9 heures du matin. Nous trouvons la maison que M. Dauvergne a louée pour lui. La maison est vieille mais le mobilier très beau. En arrivant Jeanne fait l'inventaire de tout. Je croyais en arrivant à Châtillon avoir des nouvelles d'un camarade qui y demeurait mais j'apprends qu'il vient d'être tué par une explosion d'une usine de guerre dans la midi de la France, c'était Brayer Aristide d'Ambleny, dont la dame tenait l'hôpital de Châtillon. 13e station.

Samedi 29 juin.

Toujours du temps sec. Ici on ne trouve pas de légumes faute de pluie. Le matin je vais faire un tour sur la plaine. Je vais voir l'église avec Gaston, l'après-midi nous allons voir Mme Brayer-Douët à l'hôpital où elle est depuis 10 ans. Nous faisons un peu de musique car il y a ici dans la maison un piano et un harmonium.

Dimanche 30 juin.

Le matin nous allons à la messe, et l'après-midi aux vêpres. Après nous allons à la pêche, d'où nous rapportons 4 petits poissons. Nous achetons les journaux mais nous ne savons pas grand chose d'Ambleny.

Lundi 1er juillet.

L'avant-midi Gaston retourne à la pêche, moi je commence l'inventaire en mémoire de ce que nous avons laissé à Ambleny, l'après-midi nous retournons à la pêche. Le soir il y a eu une petite brouille dans la maison, on ne se trouve pas d'accord sur certains points, cela fait maudire la guerre et encore davantage, car c'est la guerre qui est cause de notre mal.

Mardi 2 juillet.

Aussitôt le matin je vais me promener sur la plaine. Les récoltes ne sont pas si belles que chez nous, il fait trop sec, l'après-midi M. Dauvergne arrive, il visite ses locataires, sur le soir on se promène en haut de la côte.

Mercredi 3 juillet.

La matinée je vais me promener le long du canal jusqu'à Montbouy au devant du bateau qui ne vient pas. Après-midi on va à la pêche mais on n'attrape rien.

Jeudi 4 juillet.

St Martin, patron d'Ambleny, mais ce n'est pas nous qui le fêterons cette année, car nous ne savons rien de ce qui se passe à Ambleny. Le matin M. Dauvergne retourne à Meaux, j'écris à Déhus et Moutailler, l'après-midi on va à la pêche, le soir je vais sonner un baptême. C'est la fête américaine.

Vendredi 5 juillet.

Toujours du temps sec. La matinée je reste à la maison, j'écris, l'après-midi je vais me promener avec Achille Brayer voir 3 écluses et de là à Ste Geneviève nous voyons de la belle vigne, un cimetière avec ses beaux sapins taillés.

Samedi 6 juillet.

Nous allons encore à la pêche mais ne prenons pas de poissons. Gaston part pour aller à Villers.

Dimanche 7 juillet.

Fête d'Ambleny, le matin nous allons à la messe, l'après-midi je vais avec les ouvriers à M. Dauvergne jouer aux cartes et au billard, le soir je range du bois.

Lundi 8 juillet.

Le matin je scie du bois, l'après-midi je vais arroser avec Auguste dans un jardin maraîcher, il fait très chaud.

Mardi 9 juillet.

Le matin je fends du bois, l'après-midi Mme Dauvergne arrive, je scie encore du bois.

Mercredi 10 juillet.

Le bateau arrive le matin, on commence à le décharger.

Jeudi 11 juillet.

Continuation du déchargement.

Vendredi 12 juillet.

Toujours du déchargement, nous recevons une lettre de M. Moutailler qui nous dit qu'il n'y a rien de resté à Ambleny que tout est démoli et brûlé.

Samedi 13 juillet.

Toujours déchargement du bateau.

Dimanche 14 juillet.

Nous travaillons très fort toute la journée car aujourd'hui nous avons la grue pour décharger, cela va beaucoup plus vite, il ne reste que peu pour demain, le soir on entend le canon.

Lundi 15 juillet.

La nuit et le matin on entend toujours le canon, nous finissons de décharger le bateau, à midi tout est fini. L'après-midi M. Dauvergne reçoit une dépêche de Meaux le rappelant de suite, il part avec Auguste le soir.

Mardi 16 juillet.

Je vais emménager M. Housseaux, rien à signaler, les journaux nous donnent espoir sur l'offensive, je reçois une lettre de Clovis.

Mercredi 17 juillet.

La matinée je vais finir d'emménager M. Housseaux, l'après-midi je vais chercher une place d'aide-jardinier dans un château à 3 kilomètres de Châtillon, je suis à peu près d'accord, le soir il fait un orage et un ouragan épouvantables.

Jeudi 18 juillet.

Nous retournons au château dire que nous acceptons la place, 150 francs par mois, logés, chauffés et légumes. Délivrance d'Ambleny.

Vendredi 19 juillet.

Beau temps, je pars au jardin du Moulin Pommiers, car je sais que c'est le nom du lieu de notre nouvelle habitation. Le château s'appelle Mivoisin, là je commence à défoncer une partie du jardin, il fait très chaud. Ce jardin est le nôtre avec notre maison, car je ne dois entrer en service que le 19 août.

Samedi 20 juillet.

Je retourne au jardin défoncer un peu, car c'est plus que difficile et il fait très chaud. Marie plante poireaux, choux, carottes, haricots.

Dimanche 21 juillet.

Le matin nous allons à la messe, et l'après-midi nous allons à Moulin Pommiers avec Achille Brayer.

Lundi 22 juillet.

L'avant-midi nous allons recharger du savon au bateau et l'après-midi je vais à l'entrepôt.

Mardi 23 juillet.

La matinée, pluie, je vais scier du bois chez M. Housseaux, l'après-midi nous allons au jardin à Moulin Pommiers. Nous dormons à Moulin Pommiers. Je bêche et rentre du bois, je vais au dessus de la maison voir le départ d'aéroplanes, je n'en avais jamais vu s'élever de si près.

Jeudi 25 juillet.

Je vais toujours rentrer du bois, rien à signaler, nous savons qu'Ambleny est débarrassé des Boches mais que les canons le bombardent encore.

Vendredi 26 juillet.

Je rentre des fagots et commence à faucher dans le jour. Gaston avait fait une demande de sauf-conduits, mais ils sont refusés, il en refait une autre pour nous trois afin d'aller à Villers.

Samedi 27 juillet.

Je vais à Moulin Pommiers, je finis de bêcher le jardin, mais c'est dur et c'est plein de cailloux silex.

Dimanche 28 juillet.

Toujours du temps sec, mais froid aujourd'hui. Nous allons à la messe à Châtillon et à vêpres à St Geneviève, tristes vêpres, curé qui ne tient pas en place, cela n'a rien de religieux.

Lundi 29 juillet.

Je vais toujours à Moulin Pommier bêcher et défoncer avec un piochon, toujours sec.

Mardi 30 juillet.

Toujours au jardin, bêcher et avec le piochon.

Mercredi 31 juillet.

Le matin Gaston part à Villers, nous recevons aussi nos laisser-passert

Jeudi 1er août.

Nous partons pour Paris à 9 heures par le taquo, Gaston revient de Villers au moment où nous allions partir. Il fait chaud. Nous arrivons à Paris le soir chez tante Phanie où nous soupons et couchons. Marie a été très fatiguée dans le train.

Vendredi 2 août.

Le matin à Charenton, forte pluie, nous partons à 7 heures pour la gare du Nord. Gaston n'y était pas, nous partons pour Villers avec Marie, nous y arrivons à 2 heures, nous trouvons la maison ouverte sans personne dedans. On a pris toute la literie, toute la vaisselle est sale, il n'y a plus de linge ni celui de Manliline, ainsi que ses habits qui avaient été amenés ici avant le recul. 14e station.

Samedi 3 août.

Nous emballons le mobilier de Gaston qui arrive le soir. Nous allons à Haramont, son lit y est encore et le sommier, mais plus de matelas.

Dimanche 4 août.

Nous chargeons la voiture le matin et Gaston la conduit, croyant aller jusqu'à Ivors, mais en chemin le cheval est blessé par son collier. Gaston décide d'aller à Meaux de suite et décharger en chemin. Nous, nous nettoyons la maison et descendons tous les meubles. Nous nous présentons au foyer du soldat pour travailler, car on nous y a demandés.

Lundi 5 août.

Nous partons à 5 heures du matin pour aller à Ambleny, il pleut beaucoup quand nous quittons Villers. Nous rencontrons beaucoup de troupes à Soucy, les soldats ont couché dans l'église, il y a quelques maisons d'abîmées, mais ce n'est trop rien, là nous prenons un chemin dans les bois à gauche de la route mais nous arrivons à un endroit où il y a eu des batteries. Il y a de la boue et des arbres cassés, nous redescendons dans l'entrée de Cœuvres, mais là nous sommes arrêtés par les gendarmes qui nous conduisent à Hautefontaine à la prévôté où le commandant nous signe un laisser-passer pour la journée. Nous revenons par Maubrun où toutes les maisons sont abîmées en partie démolies, nous allons chez Déhus, ensuite nous descendons dans Cachiot .La croix Têtefort est détruite mais la croix Auge est debout. Nous arrivons à Ambleny où toutes les maisons sont presque démolies sans exception. L'église l'est entièrement, on voit encore deux cloches dans la charpente du clocher qui est démoli mais à ce moment, le canon tonne beaucoup et je ne vais pas la voir intérieurement. Nous arrivons chez nous au Pont de la Ville, notre maison est bien abîmée, elle est découverte, surtout la cuisine et la pièce du derrière, mais une grande partie du mobilier est encore là. En face, la maison de Mme Marchal est entièrement aplatie, les murs du jardin en plusieurs endroits, l'orgue y est encore, un peu abîmé, mais pas brisé tout à fait, l'harmonium y est encore aussi, un soufflet de brisé. J'emporte la bannière de la fanfare qui est retirée de sa caisse, les récompenses ont été volées, ainsi que tous les instruments de la fanfare. Notre maison du comptoir est debout, elle n'a pas

trop souffert. La maison de Manliline est découverte mais pas démolie, le hangar l'est entièrement, il y a encore beaucoup d'outils dans le chantier qui n'est pas détruit exceptés tous les carreaux cassés. Notre chat Pompier est encore vivant, il nous entend parler et nous reconnaît, mais nous ne restons pas longtemps car le canon tonne et les Boches répondent sur le Soulier. Nous repartons par Hygnières et les Fosses en Haut, pour sortir au Moulin Brûlé, pendant ce temps, les Boches tirent toujours sur le Soulier. Nous ramenons une brouette dans laquelle nous mettons si peu d'objets que nous avons emportés. Nous arrivons à Villers à 8 heures et demie le soir, par une pluie assez forte, nous sommes très fatigués on va se coucher car on l'a bien gagné.

Mardi 6 août.

La nuit pluie, le matin Marie fait un peu de lavage et moi j'emballe les meubles de Gaston, l'après-midi nous allons au foyer, Marie commence à faire la cuisine et moi je l'aide, Gaston vient nous voir à Villers et repart le soir.

Mercredi 7 août.

Il pleut beaucoup, nous allons au foyer et Marie fait toujours la cuisine.

Jeudi 8 août.

Toujours au foyer, rien de nouveau.

Vendredi 9 août.

Toujours au foyer, Marie part à Paris, je fais la cuisine avec un employé du foyer.

Samedi 10 août.

Voilà deux jours que l'on entend le canon du côté d'Ambleny, on dit que les Boches y tirent beaucoup. Marie revient de Paris.

Dimanche 11 août.

Toujours au foyer, je vais à la messe à 9 heures et travaille le reste de la journée. Ludovic Fageot vient nous voir.

Lundi 12 août.

Rien de nouveau à signaler toujours au foyer, nous déménageons à la villa St Hubert.

Mardi 13 août.

Pendant que nous sommes à travailler au foyer on vient chez nous et chez Gaston forcer les portes et voler un peu d'argent.

Mercredi 14 août.

Gaston envoie une voiture chercher du mobilier, toujours du bombardement par avions, un capitaine tué et deux soldats blessés.

Jeudi 15 août.

Vingt-deux bombes tombent du côté de la gare, pas de blessés.

Vendredi 16 août.

Rien à signaler.

Samedi 17 août.

On entend beaucoup le canon dans la direction de Vic et Attichy.

Dimanche 18 août.

Le canon fait rage du côté d'Ambleny. Au foyer beaucoup de monde à manger, entre autre un colonel du Ministère. J'ai vu Ludovic Fageot, le gendre à Armand Vaillant, le gendre à Chrétien, et Mme Sonnet qui a couché chez nous.

19 et 20 août.

Toujours violentes canonnades du côté d'Ambleny, c'est épouvantable, l'après-midi on apprend que Vassens est repris. Le soir les Boches viennent bombarder Villers, il tombe 3 bombes dans la cours de la mairie, une en avant St Hubert, une en arrière et beaucoup ailleurs.

Mercredi 21 août.

On apprend que Osly, Cuisy ont été repris. Il fait beau et chaud ce qui fait que les Boches viennent le soir lancer des bombes sur Villers, 72 et des grosses, c'est à y mourir de peur.

Jeudi 22 août.

Après avoir été coucher à Haramont, je reviens très fatigué et avec mal à l'estomac, nous avons la visite de Armand Mora qui revient d'Ambleny et de M. Sonnet. Nous recevons des papiers pour y aller, valables du 24 août au 2 sept.

23 et 24 août. Rien à signaler.

Dimanche 25 août.

Nous partons à 5 heures du matin à Ambleny, en auto anglaise. Nous trouvons nos maisons bien plus en ruines qu'il y a 3 semaines. La cuisine de notre maison est entièrement démolie et le devant de l'escalier. La maison

Manliline est entièrement découverte. Au Soulier la maison est très abîmée et notre maison Faidherbe est entièrement démolie. Notre maison du comptoir a reçu 3 obus en plus. Nous encaissons et emballons le mobilier qui reste, l'orgue n'est presque pas abîmé et le lundi 26 août un camion vient le chercher et nous le conduire à Haramont, où nous avons loué une chambre.

27 et 28 août.

Rien à signaler, nous travaillons au foyer, il ne vient pas d'avions mais beaucoup d'autos, c'est par milliers qu'il en passe à Villers, nuit et jour.

29 et 30 août.

Toujours beaucoup d'autos.

Du 31 août au 5 septembre.

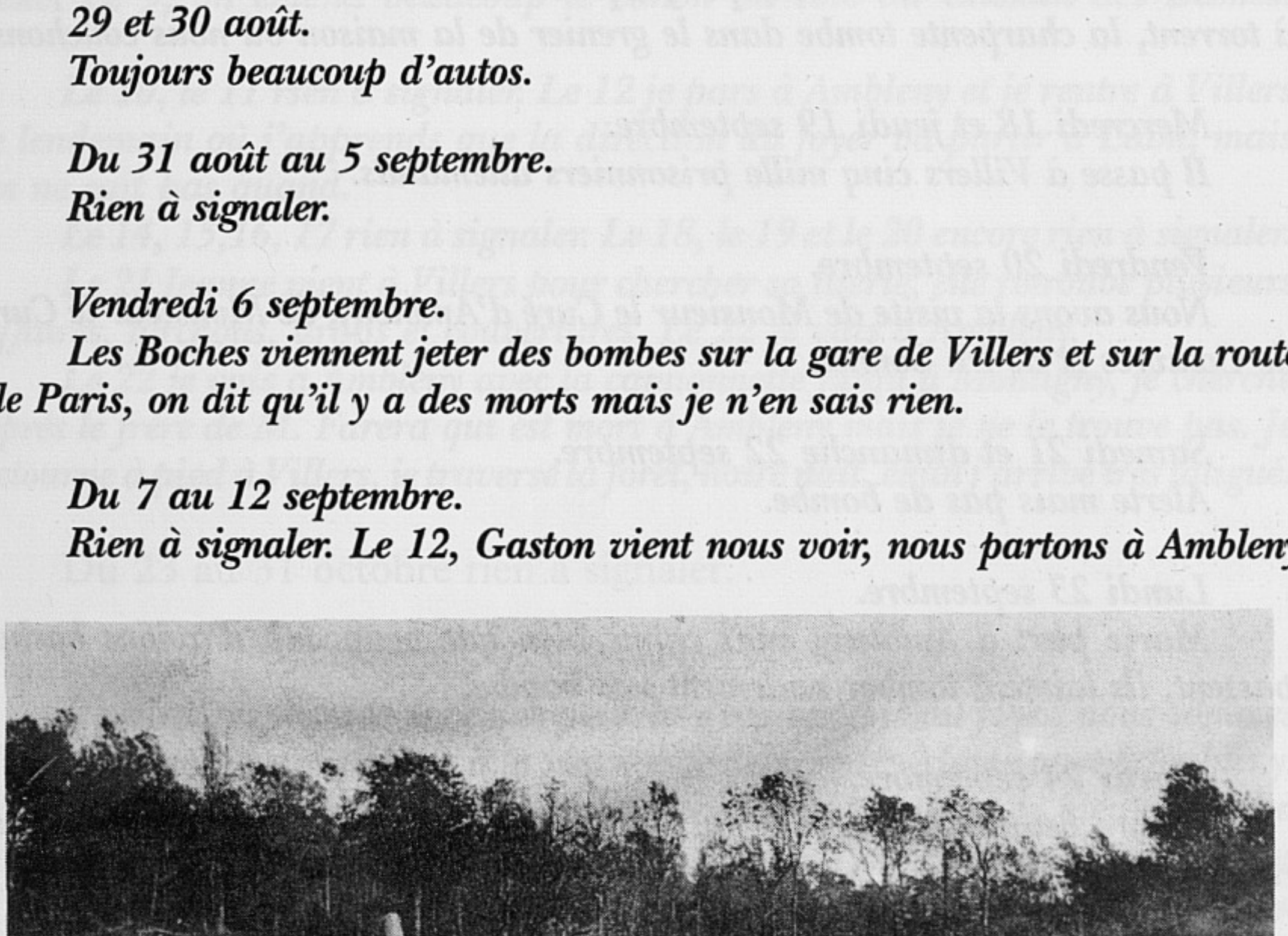
Rien à signaler.

Vendredi 6 septembre.

Les Boches viennent jeter des bombes sur la gare de Villers et sur la route de Paris, on dit qu'il y a des morts mais je n'en sais rien.

Du 7 au 12 septembre.

Rien à signaler. Le 12, Gaston vient nous voir, nous partons à Ambleny



47 – Canon de 120 long en batterie vers Cutry en août 1918.

ensemble. Nous trouvons l'orgue brisé, 15 tuyaux arrachés. Gaston revient à Villers, moi je reste à Ambleny.

Vendredi 13 septembre.
Je mène l'orgue chez M. Sagnier avec mes frères qui sont revenus ce jour là.

Samedi 14 septembre.
Je reviens à Villers, rien à signaler. Ni le 15, ni le 16, le 17.
Gaston vient passer le conseil de révision mais on le renvoie à Paris, le soir alerte, mais les avions ne viennent pas jusqu'à Villers, à 3 heures du matin il pleut à torrent, la charpente tombe dans le grenier de la maison où nous couchons.

Mercredi 18 et jeudi 19 septembre.
Il passe à Villers cinq mille prisonniers allemands.

Vendredi 20 septembre.
Nous avons la visite de Monsieur le Curé d'Ambleny, de Monsieur le Curé de Cœuvres et de M. Sonnet.

Samedi 21 et dimanche 22 septembre.
Alerte mais pas de bombe.

Lundi 23 septembre.
Marie part à Ambleny, nuit calme bien que beaucoup d'avions boches passent, ils laissent tomber seulement une bombe.

Mardi 24 septembre.
Encore beaucoup d'avions qui ne laissent encore tomber qu'une bombe, route de Paris qui blesse plusieurs soldats qui avaient de la lumière.

Mercredi 25 septembre.
Le soir, les avions viennent bombarder Villers, une bombe tombe à la mairie, une dans le parc du logis St Hubert, quatre sur l'hôpital, une dans le jardin Salançon, cela nous fait encore peur.

Du 26 au 28 septembre.
Rien à signaler.

29 septembre.
Je vais à Ambleny avec M. Lecouble et M. Farera, eux reviennent à Villers, mais moi je couche à Ambleny.

30 septembre.

Je rentre le bois à Ambleny et vais chercher des tôles pour mettre sur la maison.

Mardi 1er octobre.

Je retourne à Villers, le soir alerte mais les Boches ne viennent pas.

Du 2 au 7 octobre rien à signaler. Le 8 Marie va à Ambleny, les Italiens qui étaient dans notre maison sont partis. Depuis, les civils vont voler ce qui reste. Le 9, on entend beaucoup le canon du côté du Chemin des Dames.

Le 10, le 11 rien à signaler. Le 12 je pars à Ambleny et je rentre à Villers le lendemain où j'apprends que la direction du foyer va partir à Laon, mais on ne sait pas quand.

Le 14, 15,16, 17 rien à signaler. Le 18, le 19 et le 20 encore rien à signaler.

Le 21 Jeanne vient à Villers pour chercher sa literie, elle retrouve plusieurs affaires, torchons, draps et couvertures. Le 22 je vais à Ambleny.

Le 22 je vais à Ambleny avec la camionnette jusqu'à Montigny, je cherche après le frère de M. Farera qui est mort à Ambleny mais je ne le trouve pas. Je retourne à pied à Villers, je traverse la forêt, noire nuit, enfin j'arrive très fatigué.

Du 23 au 31 octobre rien à signaler.

Vendredi 1er novembre.

Nous allons faire le chocolat pour la dernière fois au foyer, nous sommes libres à 9 heures, nous allons à la messe à Villers, après Marie part à Ambleny, moi je vais à Haramont, mais mes douleurs me font mal et j'ai bien du mal à revenir. Le soir, seul dans la maison de Gaston, je pense à l'ancien temps d'avant la guerre, aux belles fêtes de la Toussaint que nous faisions à Ambleny.

Samedi 2 novembre.

Je vais à la messe et après je retourne à Ambleny, il n'y a plus de soldats dans la maison.

Dimanche 3 novembre.

Marie est retournée à Villers hier, moi je commence à nettoyer la maison.

Lundi 4 novembre.

Marie revient de Villers avec une voiture de mobilier par Déhus de Maubrun.

Du 4 au 8 novembre.

Nous nettoyons toujours un peu la maison, Marie repart avec Déhus à Villers chercher encore une voiture de mobilier.

Samedi 9 novembre.

Mon frère Clovis vient réparer un peu la couverture de la maison car il pleut partout.

Dimanche 10 novembre.

On apprend l'abdication du Kaiser. Je répare portes et fenêtres.

Lundi 11 novembre. St Martin.

Signature de l'armistice, le soir les soldats tirent un feu d'artifice, en signe de joie.

Le 12 et le 13 novembre.

Je continue le nettoyage et je bêche pour planter de la salade et des choux.

Jeudi 14 novembre.

Je continue à nettoyer la cuisine où plus de 40 brouettées de débris ont été entassées par les soldats, bois, paille, livres, meubles brisés, linge pourri. Il y en avait au moins 6 centimètres d'épaisseur, je mène tout cela dans les trous d'obus, dans le jardin car il y a une quinzaine de grands trous.

Vendredi 15 novembre.

Je nettoie les placards de la cuisine et vais dans les tranchées chercher quelques tôles pour faire un abri au-dessus de la cuisine, pour mettre du bois à l'abri.

Samedi 16 novembre.

Je couvre une partie de la cuisine avec les tôles.

Dimanche 17 novembre.

Je vais à la messe dans une baraque en bois ayant servi d'écurie aux Fosses, et commence à descendre les gravats qui sont dans le grenier. Marie part à Villers.

Lundi 18 novembre.

Les soldats qui étaient venus passer la nuit à Ambleny s'en vont. Je continue le déblaiement des greniers, le soir Gaston arrive en vélo.

Mardi 19 novembre.

A 11 heures, Marie arrive de Haramont avec une voiture de meubles que nous y avions transportés. Nous les rentrons. M. Farera notre patron du foyer arrive nous voir de Laon en auto. Il cherche après son frère mort, mais nous ne le trouvons pas. M. Buret et Taquoy arrivent à Ambleny. De leur évacuation, on apprend que M. et Mme Milcent, faits prisonniers au recul, sont morts dans leur évacuation. Cela fait en tout seize civils morts pendant l'évacuation, sur 600 habitants qu'il y avait à Ambleny.

Le 20, le 21, et le 22 novembre rien à signaler. Je travaille toujours au déblaiement et décide d'arrêter bientôt mon journal de guerre car il n'y a plus rien d'intéressant à signaler.

Du 27 novembre au 5 décembre, rien à signaler. Je continue le nettoyage des maisons et des terres, on recouvre les maisons en papier. Il y a beaucoup de jalousie entre les habitants d'Ambleny car il pleut dans toutes les maisons et il n'y a pas beaucoup d'ouvriers pour les réparer et encore ce ne sont pas des hommes de métier. On les paie 18 sous de l'heure. C'est Monsieur Vernet, entrepreneur de travaux publics à Ambleny, qui a l'entreprise de ces travaux. C'est l'Etat qui paie et fournit tout. Il y a des équipes d'ouvriers français et boches qui retirent les fils de fer et bouchent les tranchées et les trous d'obus, des trous d'obus il y en a partout une moyenne de 1 à l'are, mais il y a des endroits j'en ai compté 120 dans un are, mais généralement beaucoup de petits. Les plus grands trous sur Ambleny sont au chemin qui va du Moulin de la Ville au Moulin en Pré. A cinquante mètres du Moulin de la Ville, là il y a 25 trous tous près l'un de l'autre qui ont en moyenne dix mètres de diamètre et deux mètres de profondeur. Cela a dû être fait par des minen tirés de Tarte. En ce moment, c'est autant de petits lacs et tout autour tous les pommiers sont brisés. Mais qu'Ambleny est triste, que de ruines ! Quelques prisonniers civils sont rentrés d'hier M. Langlois, M. et Mme Lécuru, Mme Guilbeau Anastasie. Eugène Mora et un nommé Lefevre ont été tués par un obus à Soissons étant prisonniers au mois de juillet.

6 et 7 décembre.

Je continue à réparer les murs à la maison du comptoir.

Dimanche 8 décembre.

Marie part à Paris et à Saulx Marchais chercher les affaires que nous avons laissées en évacuant. Moi je vais la conduire à la gare, je reviens par Pontarcher je vois le désastre qu'il y a de ce côté là, tout est démoli. Au Grand Marais, il y a un avion boche de tombé au bord du ru. L'aviateur y a

été tué et enterré dans notre pièce. L'après-midi je vais à St Bandry, je fouille avec Bertrand dans la sacristie. Je retrouve une partie du reliquaire de St Blaise, mais pas de reliques. Ce reliquaire datait de 1532.

Le 9 et 10 décembre, rien à signaler.

Mercredi 11 décembre.
Je reçois une lettre de Marie qui m'écrit de Paris que sa machine à coudre n'est pas réparable, elle en achète une neuve.

Le 12 et le 13 décembre.
Rien à signaler, il n'y a presque plus de soldats à Ambleny, il y en a encore un peu à la gare, à Maubrun, à Pernant et à Ressons qui n'est presque pas abîmé. Marie revient de son voyage qui a été à peu près bien.

Du 15 au 20 décembre.
Rien à signaler, je répare toujours un peu provisoirement.

Vendredi 20 décembre.
Je travaille chez M. Decoudun avec mon frère Clovis, rien à signaler, toujours des fêtes à Paris et nous ici nous sommes dans la plus noire misère, pas beaucoup à manger car il n'y vient pas beaucoup de ravitaillement. Tout est cher, pommes de terre 70 francs les 100 kilos, le vin 2,80 le litre, poule 15 à 20 francs, lapin 10 à 12 francs, un fromage camembert qui coûtait 0,60 francs est à 2,50, les œufs 0,60 pièces, pas de fruits du tout car il n'y a eu ni pommes ni poires.

Samedi 21 décembre.
Rien à signaler.

Dimanche 22 décembre.
Je vais à la messe à la baraque après je vais à la gare chercher un appareil à photo que j'ai racheté car on m'a pris le mien. Aujourd'hui je mange un bifteck de bœuf prix : 10,70 le kilo.

Lundi 23 décembre.
Je travaille toujours chez M. Decoudun.

Mardi 24 décembre.
Nous partons à Villers voir Gaston. Je manque la voiture à Déhus et y vais par le train.

Mercredi 25 décembre.
Je vais à la messe et aux vêpres.

Jeudi 26 décembre.
Nous revenons de Villers à pied, mais on ne rencontre plus ni voitures ni autos. Les relations commerciales avec Villers qui ont été si fortes pendant la guerre sont terminées.

Vendredi 27 décembre. Rien à signaler. Le 28, non plus.

Dimanche 29 décembre.
Je vais pour aller à la messe dans la baraque mais il n'y vient pas d'aumônier.

Lundi 30 décembre.
Rien à signaler.

Mardi 31 décembre.
Dernier jour de mon journal, car je ne vois plus rien d'intéressant à dire. Gaston et Jeanne viennent nous voir à Ambleny. Gaston arrange la machine à coudre.

FIN – HENIN ONEZIME[109]

---

109. Après sa rédaction, Onézime Hénin a ajouté une page à son journal, la voici.
Mercredi 1er janvier. Bastien Debuire charron âgé de 64 ans, va travailler dans son jardin, il fait exploser une grenade qui le blesse au pied. On l'emmène à l'hôpital du Pressoir où on lui coupe le pied, il a deux fils soldats.
Dimanche 12 janvier. M Coqset, propriétaire aux Fosses en Haut, en allant se promener dans le ravin de Lapersonne pour voir ses bois, a sans doute heurté une grenade qui explose et le tue net, blessure à la tête et au ventre. Pendant les mois de mai, juin, juillet et août, je conduis une vingtaine de prisonniers allemands pour déblayer l'église d'Ambleny. Nous rangeons en tas séparés toutes les pierres et les bois. Au mois de décembre arrivent des maçons pour faire une petite église dans la partie de l'église qui est encore bonne. Il arrive aussi des charpentiers qui vont recouvrir ce qui reste de l'église en papier (goudronné). Ils descendent les deux cloches qui restent et les installent un peu plus bas, dans les poutres. La société de l'entreprise Richard de Paris commence à rebâtir les maisons d'Ambleny. Le génie rural les recouvre en papier en attendant et on fait des baraques en bois et en pierre.

CONCLUSION.

L'armistice du 11 novembre est mentionné sans aucun triomphalisme parce que, surtout pour les habitants des régions sinistrées, cette amère victoire accuse le contraste entre l'atmosphère de fête qui règne dans les grandes villes de l'arrière « et la misère noire » d'Ambleny. Les denrées de base sont hors de prix, car pour financer la guerre, la France a préféré faire appel aux emprunts extérieurs et intérieurs plutôt qu'à l'impôt. Mais c'est surtout l'inflation, la planche à billets qui ont servi à équiper et nourrir les soldats : la masse monétaire a quadruplé provoquant une hausse vertigineuse des prix. Sont alors affectés, les petites gens et les rentiers qui ont troqué leur or contre du papier. Onézime Hénin en est le pitoyable exemple.

L'hémorragie humaine est sans précédent : 1.500.000 morts dont 1.350.000 militaires pour une population atteignant à peine 40.000.000 de personnes soit un pourcentage de 3,7%, le plus élevé parmi les belligérants. Cette perte de substance vive qui affecte encore aujourd'hui la démographie française, est inégalement ressentie dans le pays. Clémenceau écrivait au lendemain du conflit : « Ce fut une guerre de paysans gagnée par les paysans »[110]. C'est en effet la paysannerie qui paya le plus lourd tribut à Mars. Le cas d'Ambleny est exemplaire. Population en 1914 : 832 habitants. Pertes militaires : 53. Pertes civiles : 16. Total 69, représentant 8,4 %, soit plus du double de la moyenne nationale. Les cas de Cœuvres, de Ressons-Le-Long entre autres ne sont guère différents. La raison en est simple : quasiment tous les enfants du village servent dans l'infanterie qui subit les pertes les plus élevées. Dans les villes certains sont requis sur place, d'autres sont versés dans des armes moins exposées. A Cœuvres par exemple [111] sur 35 soldats morts à la guerre, 31 d'entre eux étaient fantassins et la quasi-totalité n'avait connu que l'humble condition du simple troupier.

Enfin, cette catastrophe humaine a été particulièrement sévère en France. Là encore les statistiques accusent [112]. Le nombre de morts et de blessés par rapport aux appelés est de 60% chez les Français contre 37% chez les Britanniques et 41% chez les Allemands. Les fautes du commandement français se payaient avec le sang du soldat.

Les hommes qui reviennent de la guerre ne peuvent à eux seuls

---

110. « Grandeur et misère d'une victoire », G. Clemenceau, Paris, 1968.
111. « Page d'Histoire locale », ouv. cité.

rebâtir le village. C'est l'immigrant étranger qui redonnera vie à ces campagnes exsangues. En attendant, aux deuils s'ajoute la misère ; il faut survivre dans les ruines [113].

Onézime Hénin rebouche son encrier. Qu'aurait-il à consigner, après l'Apocalypse, après ces temps de furie et d'héroïsme ? Il nous reste ce document, sobre, précis d'une grande justesse de ton qui témoigne, à travers la propre personne de l'auteur, de l'obstination d'un peuple paysan dur à la peine, viscéralement attaché à sa terre et qui a gagné « le dernier quart d'heure ».

112. « La Grande Guerre », M Ferrot, Paris, 1969.
113. « Un demi-siècle d'immigration étrangère dans le Soissonnais », R. Attal, *mémoire de maîtrise*, 1971.

III- DOCUMENTS.

LES COMBATS DE MAI A JUILLET 1918.

En 1973, D. Rolland, avant qu'il ne soit trop tard, essayait de retrouver les acteurs des âpres combats de mai, juin, juillet 1918, qui se déroulèrent dans la région, et qui marquaient l'ultime sursaut de la Grande Guerre. Les témoins, tant français qu'allemands, ont conservé de ces événements tragiques, qui s'étaient déroulés plus d'un demi-siècle auparavant, une fraîcheur dans l'évocation et une précision remarquables. Tous les témoignages se recoupent, ce qui leur confère une valeur historique. Nous vous les livrons tout palpitants de vie et d'émotion.

L'ultime tentative de Ludendorff en mai.

Nous ne possédons qu'un seul témoignage, celui du chef de section Oléon, alors sergent au 3e bataillon de chasseurs à pied, qui était articulé dans la division de fer de Nancy, la fine fleur de l'armée française. C'est une mission de sacrifice qui incombe aux 3e et 10e BCP ; afin de contenir l'offensive allemande qui a crevé le front au Chemin Des Dames et qui déferle sur l'Aisne. Occupant Soissons qui venait d'être abandonné le 28 mai, et où s'infiltrent déjà des éléments avancés ennemis, les Chasseurs tiennent l'Aisne sur une ligne étirée de 5 km, avec des éléments de La Légion, du 31 mai au 2 juin. Ils sont obligés ensuite de se replier sur Pernant, sous la menace d'être encerclés. Ces missions de retardement, comme celles des tirailleurs tunisiens que nous avons évoquées, permirent à l'armée française de se ressaisir et de préparer l'offensive victorieuse de juillet 1918. Mais à quel prix : l'auteur de la lettre l'énonce avec une sobriété poignante. Les Chasseurs ne sont plus qu'une poignée de sur-

vivants. Ce laconisme spartiate est le propre des héros, des humbles acteurs de la Grande Guerre.

Témoignage du chef de section Oléon, sergent au 3e BCP.

Les troupes de réserve dont nous faisons partie sont alertées et transportées en camion-automobiles en arrière des lignes dans la journée du 27.

Le 3e BCP est à l'effectif de sept compagnies, dont deux compagnies de mitrailleuses. Il forme avec le 10e BCP la demi-brigade. Le commandant du 10e étant en convalescence, notre commandant, Jean Quillard, prend le commandement des deux bataillons. Dans la nuit du 27 au 28 nous montons en ligne...L'ordre est de marcher en direction de Soissons, de passer l'Aisne, d'aller prendre position à l'ouest de la ville et de rétablir la liaison avec...Qui ?...Il n'y avait plus personne. Nous donnons dans le vide et ne trouvons que les Boches devant nous.

C'est le 28 mai au petit jour que nous arrivons aux lisières de Soissons. La 2e compagnie (capitaine Glotz) reçoit l'ordre d'aller en toute hâte vers les trois ponts de l'Aisne, chercher à les occuper, au besoin les faire sauter. Deux des ponts sont déjà occupés par les Allemands, mais la compagnie arrive à temps pour faire sauter le troisième après avoir exécuté dans les rues de Soissons d'audacieuses reconnaissances obligeant l'ennemi à repasser les ponts qu'il occupait.

Jusqu'au 31 mai les compagnies s'étirent en longueur depuis l'Aisne et prennent position aux lisières-est de la ville, jusqu'à la colline située au nord (La Montagne de Paris). Sur un front de 5 km, le 1er régiment de la Légion Etrangère, les 3e et 10e BCP ont tenu seuls pendant six jours et six nuits, sans rempart, sans artillerie lourde, sans aviation, avec une artillerie de campagne très insuffisante, sous la pression d'une armée formidable, repoussant les attaques successives des assaillants.

Du 31 mai au 2 juin nous nous trouvons aux abords de la ferme de Canivet où le peloton de pionniers du 3e BCP repousse lui aussi les attaques successives d'un ennemi de beaucoup supérieur en nombre ; il n'hésite pas à contre-attaquer vigoureusement le 3 juin pour arrêter la progression de nos assaillants ; puis nous voici aux abords de Pernant.

Depuis trois jours nous n'avons ni repos ni ravitaillement, et nous sommes exténués.

Malheureusement, le 3 juin, les unités voisines manquant de cran lâchent le terrain à notre droite et le bataillon est menacé d'encerclement. Il fallait décrocher. De ma compagnie (la 1ère) nous restons une poignée. Où

nous trouvons-nous ? Très exactement tout près de Pernant. Maintenant, les Allemands sont à quelques mètres de nous. A notre gauche, de l'autre côté de l'Aisne, nous voyons sur la route les convois allemands se succéder sans arrêt. Il nous fallait donc partir à notre tour. Sans nous préoccuper de prendre tel ou tel chemin, nous nous élançons à travers champs sous un tir de barrage des plus serrés ; nous faisons des crochets, tombons dans les trous d'obus, pour arriver enfin très probablement vers Fosses en Haut.

Lorsqu'au soir de cette douloureuse journée du 3 juin les débris du 3e BCP se retrouvèrent auprès de leur commandant, le moral de tous était bien bas, mais en le retrouvant nous avions repris espoir. Vers la tombée de la nuit, le bataillon reçoit l'ordre de se « reformer » et d'attaquer en pleine nuit la ferme de Montaigu. Commandant en tête marchant en file indienne (nous devions être une trentaine), nous exécutons l'ordre donné, chassant les occupants et laissant un cadavre ennemi. Pendant toute la journée du 4 juin, dans une situation critique et sans espoir de soutien, ayant passé sept nuits entières sans sommeil, les chasseurs du 3e BCP, mes camarades ont fait preuve d'une ténacité exemplaire, se regroupant eux-mêmes pour contre-attaquer contre une pression de l'ennemi qui se faisait de plus en plus forte et que chaque heure rendait plus dangereuse ; cette poignée d'hommes disséminés sur un grand front en une seule ligne, face à l'ennemi – ce qui restait du 3e BCP – s'opposa à toute avance des Boches.

Mais lorsqu'ils furent relevés dans la nuit du 4 au 5 juin, officiers, sous-officiers et hommes de chasseurs étaient absolument à bout de force.

Aujourd'hui, avec le recul, je crois même pouvoir ajouter que nous venions d'accomplir, au mieux, une véritable mission de sacrifice. Nous nous comptions 1500 le 27 mai, le 5 juin nous restions 40.

L'offensive victorieuse de Foch du 18 juillet.

L'ultime grande offensive est vécue du côté allemand et du côté français : des témoignages du colonel en retraite Walter Zimmerman et de l'ancien lieutenant Christoph Fischer d'une part, et des relations de F. Tassin, lieutenant à l'époque et de M. Houdry, sans mention de grade mais qui devait probablement être officier.

Les points de vue convergent sur un point capital : les préparatifs de l'offensive ont été si bien réglés et camouflés que l'effet de surprise a été total chez les Allemands et peut être considéré comme un élément central de la victoire.

L'attaque des unités de chasseurs a été si prompte, si bien réglée

qu'elle a surpris les éléments avancés ennemis et neutralisé des batteries pourtant à l'arrière sans que celles-ci aient pu réagir. Les soldats allemands se rendent sans coup férir, du moins dans un premier temps.

C'est la première fois que des soldats américains interviennent dans le conflit, provoquant la surprise d'un des acteurs allemands. Ludendorff, justement avait ajusté son offensive, avant l'entrée en lice des Américains. La coordination entre Américains, et Français semble bien fonctionner, sous le commandement de Foch.

La tonalité des lettres est différente. Celles des lieutenants Fischer et Tassin, sont sobres, celles du colonel et de M. Houdry, s'ingénient à mettre de la couleur dans leurs témoignages, campant des personnages – Clémenceau par exemple – recourant aux dialogues, au plaidoyer. Le témoignage du colonel allemand, nous montre, qu'il a réussi à se sortir d'une situation difficile – il risquait d'être fait prisonnier avec sa troupe – en faisant jouer la corde sensible chez l'ennemi. Mais il est intéressant sur un autre point : il illustre les scènes de fraternisation que nous avons évoquées et qui sont rapportées plus souvent par les Allemands que par les Français, comme si ces derniers éprouvaient une gêne à présenter des ennemis qui occupaient le sol national, sous un jour quelque peu favorable. Notons un point curieux de vocabulaire : Les Allemands appelaient les Noirs des troupes Françaises « des Chleux », et ce même nom sera employé par certains Français pour désigner les Allemands.

Si les appels à la réconciliation des deux peuples sont très nettement affirmés par les anciens combattants allemands, on note plus de réserve chez l'ancien lieutenant Tassin : le propre exemple de sa famille montre combien les pertes subies comptent encore beaucoup, dans l'entretien d'un certain ressentiment.

Une note d'optimisme pour conclure. Monsieur Houdry rapporte comment, avec culot, en pleine offensive, il arrive à faire moissonner et à faire battre la récolte de blé de M. Rouzé : le chant de vie semble irrésistible, symbolisé par l'épi nourricier et illustre bien cette « débrouillardise » à la française qui a permis de s'adapter aux dures nécessités de la guerre.

Témoignage du lieutenant Walter Zimmerman (fig. 48), commandant la 2e section de la minenwerfer-kompagnie 441 (Témoignage en français dont nous avons conservé la forme).

C'étaient les jours avant le 18 juillet 1918, entre Pernant et Ambleny, à l'ouest de Soissons, sur une colline[114]*. Là j'étais engagé avec mes trois gros lance-mines. Quoique nous étions mis en état d'alerte, nous ne craignions rien de mal du côté français. Entre les lignes se trouvait un moulin détruit où les nôtres et les chleux (nègres) venaient à pas de loup chercher de la farine, sans qu'il y eut un accident. On l'avait surnommé « au Tourlourou ».*

Sans que l'on s'y attendait, au grand matin du 18 juillet 1918, l'artillerie française ouvrit un feu dispersé et les poilus attaquèrent. Nous tirâmes le feu de barrage sur les buts fixés et je l'observais.

Sans que nous nous en aperçûmes, nos positions étaient franchies. Soudain un sous-lieutenant français avec une douzaine d'hommes se trouva dans mon emplacement et me déclara que j'étais son prisonnier. Nous autres étions pas mal étonnés, ignorant complètement la situation. Moi, je passais à la contre-offensive et lui expliquais que c'était lui qui était mon prisonnier car nous étions en majorité et que les troufions risquaient une contre-offensive. Embarras, étonnement, incertitude. La situation était en vérité confuse pour nous deux. Les soldats s'assirent sur le sol et en attendant le développement nous discutâmes la situation. Pour ne pas perdre du temps, je pris une résolution et proposai une séparation honorable en bonne camaraderie, car nous deux n'étions pas responsables de la guerre et nous ne la finirions pas. Mon camarade de l'autre côté faisait la sourde oreille. Ces propos n'étaient pas acceptables et indignes d'un soldat. Un autre coup de ma part : « voyez, là bas (montrant vers l'ouest) votre bonne amie se soucie de vous, elle vous protège avec ses prières. Là bas (montrant vers l'est) la mienne, Hedie, s'inquiète aussi de moi. Voulons-nous faire du chagrin à ces deux filles ?... Non pas du tout ! »

Les poilus et mes gars se ragaillardissaient. Nous serrant les mains et nous souhaitant bonne chance, nous nous séparâmes à la manière de champions après un match nul.

Aujourd'hui, nous devons oublier et penser à une réconciliation définitive.

---

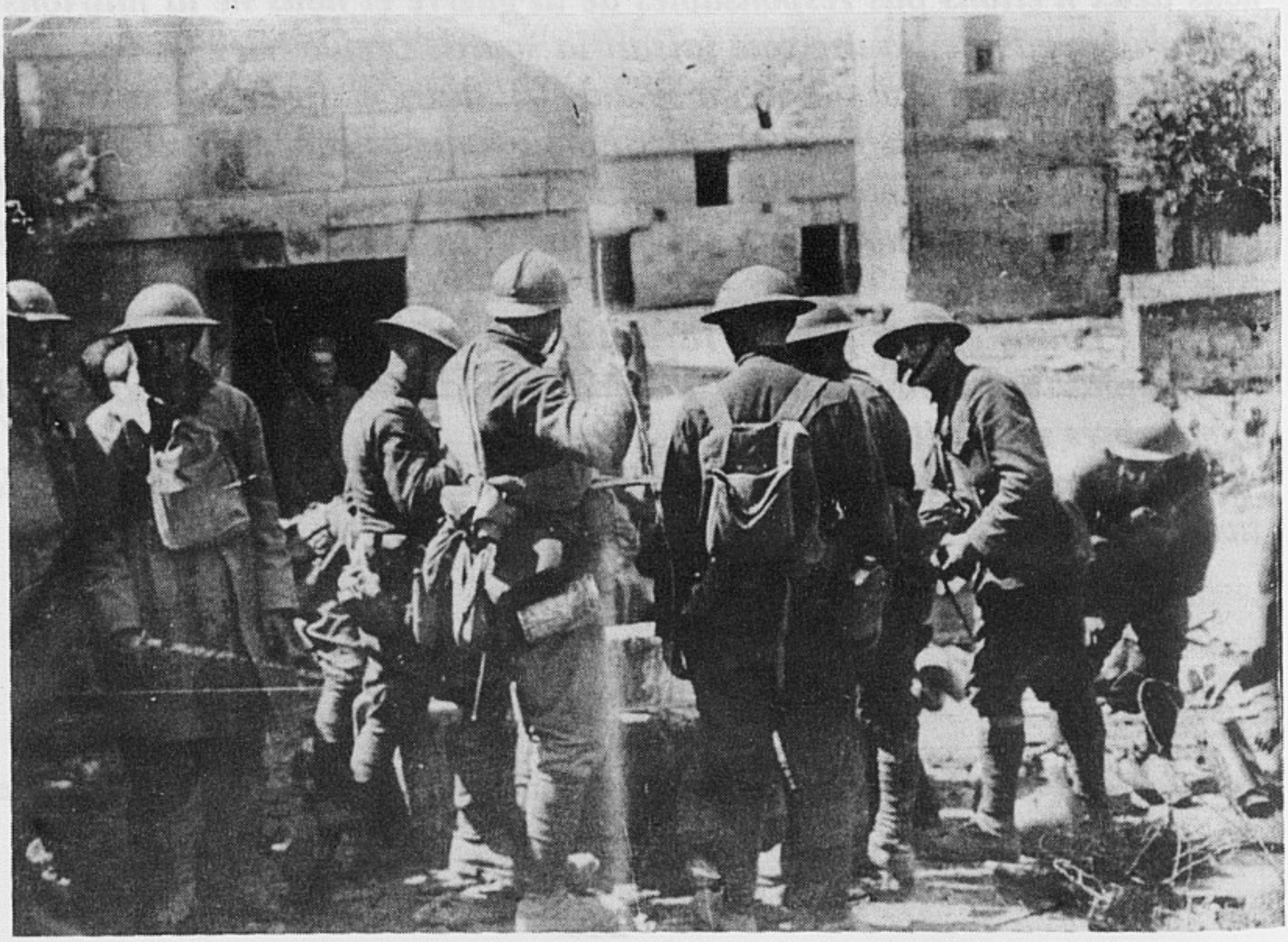
114. Il s'agissait de la colline de Châté qui domine la RN 31 et la ferme du Pressoir.

48 – Le lieutenant Walter Zimmerman qui commandait une batterie de lance-mines en juillet 1918 sur la colline de Châté.

◀

49 – Les troupes américaines, engagées pour la première fois dans l'offensive du 18 juillet 1918, furent encadrées par des régiments français. A Dommiers, soldats français et américains se rafraîchissent à une fontaine.

▼



Témoignage du lieutenant Christoph Fisher, officier du 48e régiment d'artillerie (traduit de l'allemand).

J'étais alors lieutenant dans la 2e batterie du 48e régiment d'artillerie de Sachs. Nous avions installé notre cantonnement dans une grotte, dont l'entrée se trouvait dans un chemin creux, profondément entaillé, qui va de Pernant à Ambleny[115]*. D'après le haut commandement allemand, nous n'attendions pas d'attaque française, ce qui apportait un véritable soulagement pour nos unités, épuisées par les engagements précédents. Officiers et hommes de troupe dormaient profondément, lorsque je sursautais, réveillé par le feu violent de l'artillerie ennemie et des avions qui volaient bas. Il était 5 heures 30 du matin.*

Je grimpais en haut du chemin creux et vis, à ma grande surprise, que la position de tir de notre batterie 9/502 sur la colline à l'ouest de Patry était déjà occupée par l'ennemi. Les sentinelles étaient prisonnières. Entre cette batterie et notre unité, l'ennemi avançait. Déjà, la fusillade résonnait dans notre chemin creux. Je vis distinctement que ces troupes étaient des Américains. C'était la première fois que j'avais devant moi des soldats américains. Leurs uniformes et leurs armements m'apparurent comme quelque chose d'irréel. Je prévenais les hommes de mon unité et, conformément aux ordres reçus, détruisis notre poste récepteur. Une caisse de papiers sous le bras, je courus avec mes hommes vers la batterie 5/48 qui se trouvait à l'ouest de Pernant. Ma caisse fut détruite à coup de fusil et je soutenais un camarade qui avait reçu une balle dans la bouche. Pendant ce temps, les lignes françaises s'étaient approchées très près de nous en direction de la ferme de Châlet. Là, les artilleurs ne pouvant plus tirer, ils se défendirent à l'aide de leurs mitrailleuses jusqu'à ce qu'ils tombent. L'infanterie ennemie atteignit la bordure du coteau boisé qui se trouvait à l'ouest de Pernant à proximité de l'Aisne. A quelque 300 m de là se dressait le poste 3/48. Je m'y rendis et nous étions juste en travers du feu de l'ennemi pour gêner leur avance. Il se retrancha à la bordure des bois. Au lever du jour, cette batterie, sur la rive gauche de l'Aisne n'était pas prise. De toute la guerre ce fut le jour où notre régiment subit le plus de pertes. Nos deux peuples sont maintenant réunis et c'est une bonne chose.

---

115. Les abris utilisés par les Allemands sont toujours visibles dans ce chemin qui passe à proximité du lieu-dit « Le Roc Potier » à Pernant.

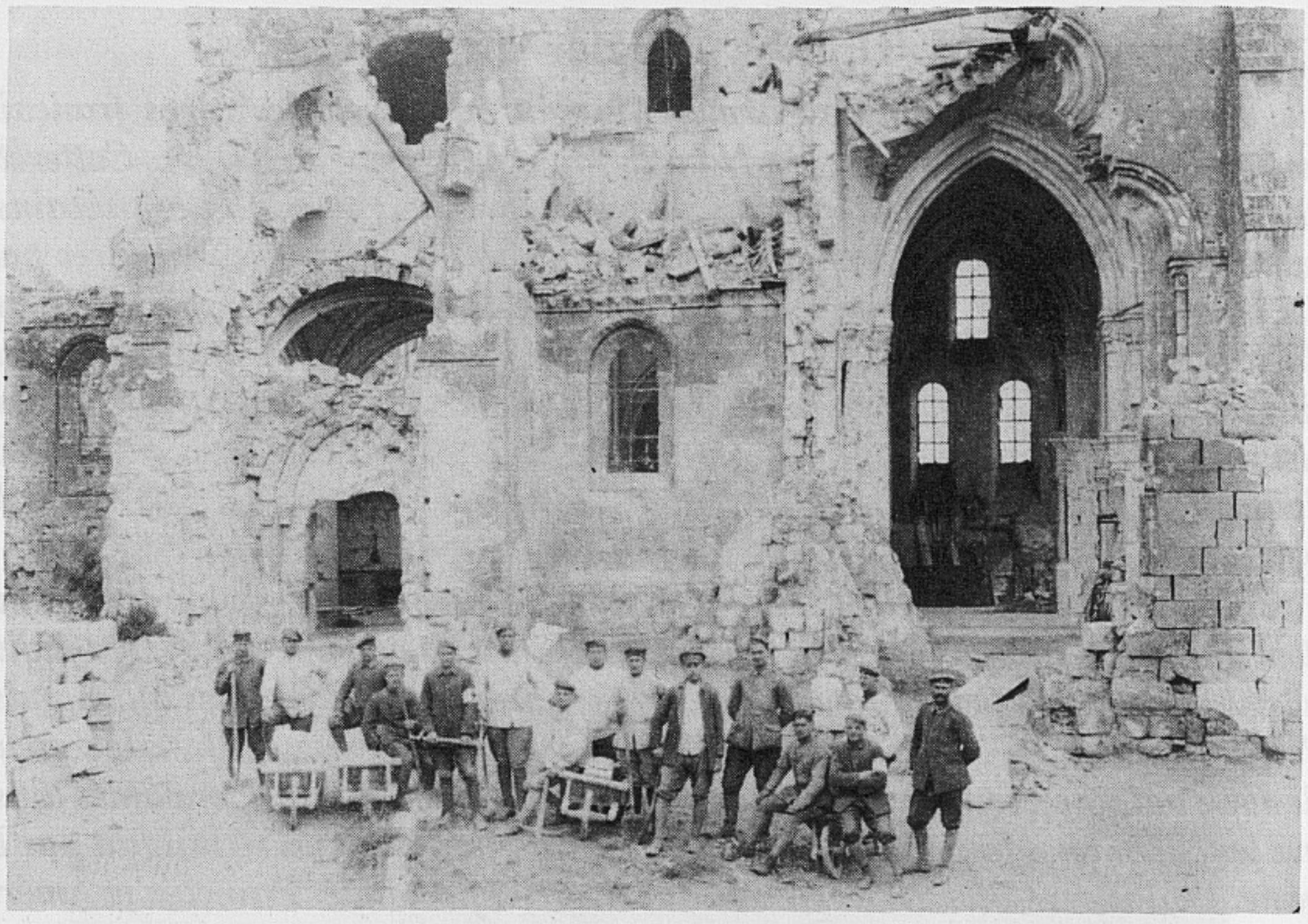
50 – A la fin de la guerre les tombes de soldats sont innombrables, elles sont isolées ou regroupées en petits cimetières. Onézime en fera le relevé et en dénombrera plus de 600.

Témoignage de M. Houdry officier du 4e BCP.

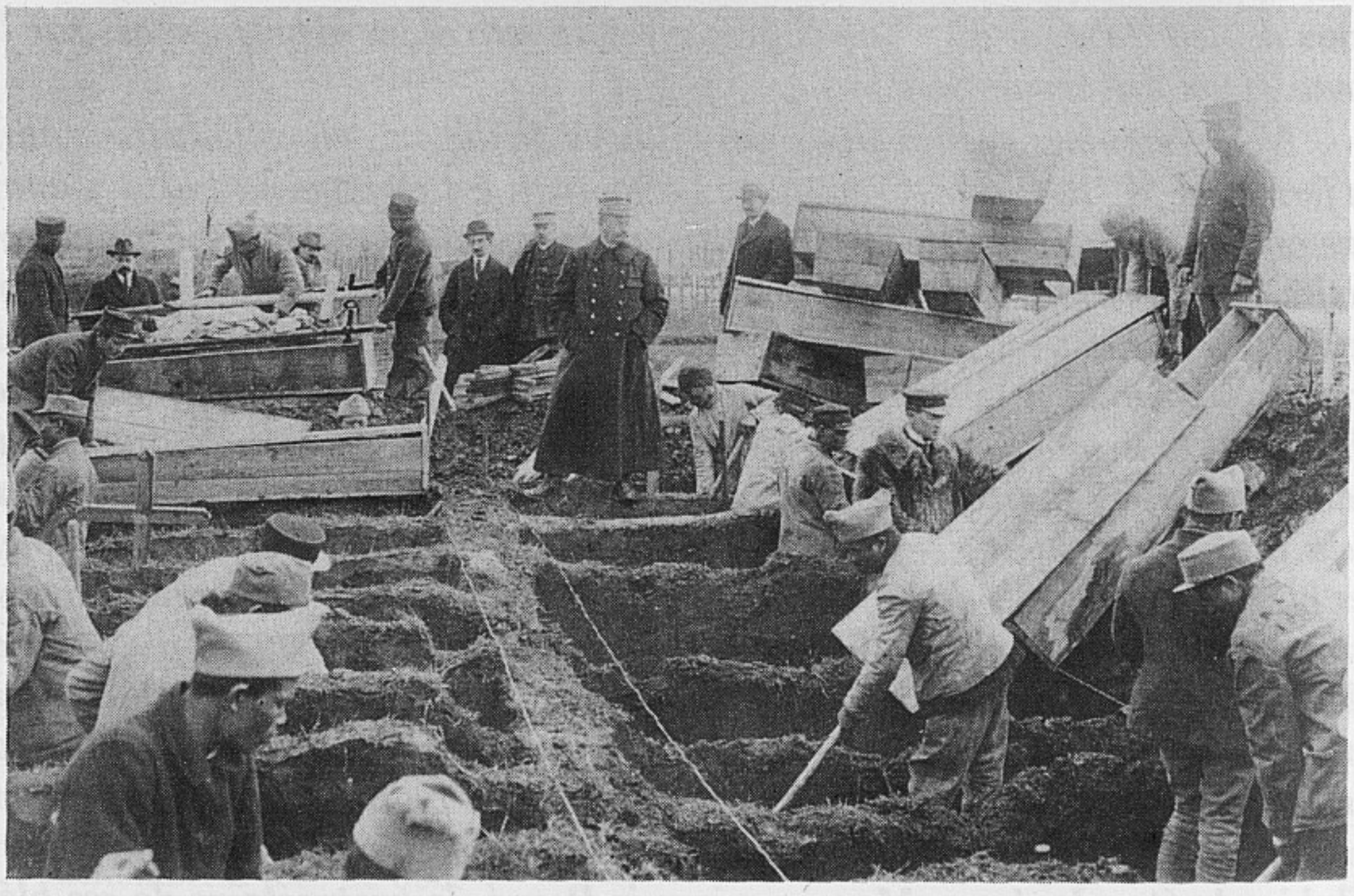
Nous faisions partie de l'armée Mangin qui, avec des corps français comme le nôtre, le 20e corps de Nancy, tenait le secteur de Villers-Cotterêts jusqu'à Soissons. Nous avions avec nous les premiers éléments américains, jeunes soldats ardents qui allaient au feu pour la première fois, encadrés par des officiers français. Les ordres étaient très stricts, aucun transport de jour, défense, même à un isolé de circuler. L'artillerie prit position la nuit et en silence, un obus de réglage par batterie et le silence et un camouflage absolu. Nous savions que deux grosses pièces de marine avaient été mises en batterie dans le plus grand secret. Les Allemands ne se doutaient de rien et c'était le plus grand calme.

Brusquement, vers 4 heures du matin, deux coups de canon de marine dont les obus provoquèrent l'effondrement et l'incendie du bureau téléphonique allemand, dans un petit château sur la Vesles, puis aussitôt pour les Allemands, l'enfer. Français et Américains suivaient le feu roulant des obus. Dans le secteur de notre bataillon tout un régiment de 77 fut pris. Les officiers épouvantés ainsi que leurs hommes furent fait prisonniers et enfermés dans un réduit fait par le génie. De Villers-Cotterêts à Soissons, la surprise fut totale. Français et Américains tenaient la route de Soissons. C'est là que le lendemain, le père Clémenceau apprenant que Soissons avait été pris par des reconnaissances de chasseurs à pied du 2e et du 4e nous demanda de retirer les arbres tombés sur la route. Il voulait revoir Soissons.

Nous revînmes ensuite dans nos villages de départ. Nous habitions dans la ferme de M. Rouzé (à Cœuvres). Le plateau lui appartenait et il y avait une centaine d'hectares de blé magnifique. Je suis un vieux terrien. Equipant douze faucheuses-lieuses, je me mis en avant avec mes chevaux du bataillon, ceux du bataillon du génie à faire couper les blés. J'avais eu la chance de trouver à Ambleny un dépôt de ficelle. Les douze faucheuses coupaient, les chasseurs rassemblaient les gerbes en tas. Je venais de faire recouvrir un hangar en tôle, mais je savais que nous allions partir pour attaquer au-delà de l'Aisne. Alors, rapidement, avec toutes les fourragères disponibles, les blés furent rentrés dans les hangars. Les Allemands nous tiraient dessus avec des obus fouilleurs à tête retardée qui ne faisaient aucun dégât. Mais ce blé que je rentrais, il fallait le faire battre et je savais qu'il y avait à Ambleny une batteuse avec sa locomobile et sa courroie de cuir. En plein travail, arrive près de moi, dans une vieille carriole attelée d'un pauvre cheval, un homme médusé qui regardait et ne disait rien. « Alors, vous-êtes souffrant, monsieur ? Eh bien ! répondez ! »... « Monsieur je suis Rouzé, le propriétaire de ces blés. Je croyais tout perdu et je vois que vous avez tout sauvé ». « Oui, mais je vais vous dire une chose, cette nuit nous irons à Ambleny chercher un bon matériel



51 – Mai 1919. Un groupe de prisonniers allemands déblaye l'église sous la direction d'Onézime Hénin.



52 – Après la guerre on procède à l'exhumation des innombrables tombes qui parsèment la campagne. Ce sont des régiments indochinois ou annamites qui sont chargés de cette macabre besogne. On les surnommait « les Chinois ».

de battage tout neuf, avec ses courroies et du charbon, mais il ne faut pas faire de bruit car les Allemands ne sont pas loin, et on va envelopper les fers des chevaux avec des chiffons ». Ce fut fait et le père Rouzé n'a eu qu'à faire battre sa récolte qu'il croyait perdue. Aussi, par la suite, jamais il ne venait à Laon sans venir me chercher pour un déjeuner au champagne.

Témoignage du lieutenant F. Tassin du 2e BCP.

Le bataillon se trouvait avant le 18 juillet dans une creute à Mortefontaine, avec interdiction de se montrer pour ne pas révéler aux avions et saucisses ennemis notre présence. Dans la nuit du 17 au 18 le bataillon venait prendre position le long du ru de Retz, à l'est de St Bandry. Ma compagnie, la 5e, se trouvait en avant du village au pied de Fosses en Haut.

L'attaque partit à 5 heures 30 du matin avec notre premier coup de canon, sans préparation d'artillerie. Au pas de gymnastique, nous grimpons la forte pente et en arrivant au sommet nous trouvons, au milieu des blés qui sont très haut, une tranchée où un Boche, l'arme posée à côté de lui monte la garde près d'une sape. Il est stupéfait de nous voir et lève aussitôt les bras en l'air. Les occupants de la sape se rendent et partent sur l'arrière. Nous continuons notre avance, toujours au pas de gymnastique car l'enthousiasme est grand et un quart d'heure plus tard nous arrivons, en traversant ce grand plateau au-dessus de Saconin-et-Breuil, sur les canons allemands de 77 qui, nous voyant, nous tirent à blanc dessus sans d'ailleurs nous faire de mal. Nous dépassons les canons, les artilleurs ayant été tués ou envoyés vers l'arrière et arrivons sur une creute où l'on ne sait rien de ce qui se passe. Je place un fusil-mitrailleur à l'entrée de cette creute et je m'avance en criant « herouis »[116]. Il sort alors de cette caverne bon nombre d'Allemands stupéfaits qui sont recueillis par la section de renfort et nous descendons la pente sur Saconin. Des avions arrivent et nous demandent notre position, nous déployons les panneaux de signalisation. Remontant la pente, nous traversons à nouveau le plateau après nous être arrêtés en haut du ravin. Vers 16 heures, je pense, nous repartons et arrivons à hauteur de Mercin-et-Vaux, Saconin. Rapidement nous sommes sur le sommet de la Montagne de Paris, au-dessus de Soissons. Il n'y a plus de résistance, les Allemands rencontrés, peu nombreux maintenant, lèvent les bras sans difficulté. Nous descendons la Montagne de Paris, mais arrivés presque dans le faubourg de Soissons, nous

116. Il voulait probablement dire « heraus » (dehors).

recevons l'ordre de faire demi-tour et de remonter la Montagne de Paris car sur la droite, la progression a été stoppée et il y a un gros décalage dans les lignes. C'est dommage car le moral y était et si on nous avait laissé faire, Soissons était certainement pris ce soir là. Nous avions fait une avance de 15 km, fait de nombreux prisonniers, pris des canons et des mitrailleuses. J'ai dit souvent et je le répète aujourd'hui, cette journée du 18 juillet 1918 a été le plus beau jour de ma vie. Le soir du 18 juillet, nous sommes restés en position au sommet de la Montagne de Paris, devant Soissons.

Si un Allemand veut venir me voir, je ne lui fermerai certainement pas ma porte bien qu'ils m'aient pris un frère en 1915, un autre en 1940, et j'ai un frère amputé du bras droit (1914) et moi-même une jambe en moins (1918). Si on pardonne, on n'oublie pas !

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Les illustrations de cet ouvrage proviennent des collections ci-après :

– *Collection D. Rolland :*

- Clichés O. Hénin : 1, 44, 45, 51.
- Clichés Strasser : 8b, 12, 13, 14 16h, 17, 18, 19h, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 43, 50.
- Divers : 4, 48.
- D. Rolland : 2, 3.

– *Société Archéologique Historique et Scientifique de Soissons, clichés Vergnol : 9, 10, 16b, 42, 52.*

– *Service historique de l'Armée de Terre : 5, 6, 7.*

– *Bibliothèque du château de Fontenoy : 8h, 15, 19b, 27, 38, 41, 46, 47, 49.*

– *Archives municipales d'Ambleny : 11.*

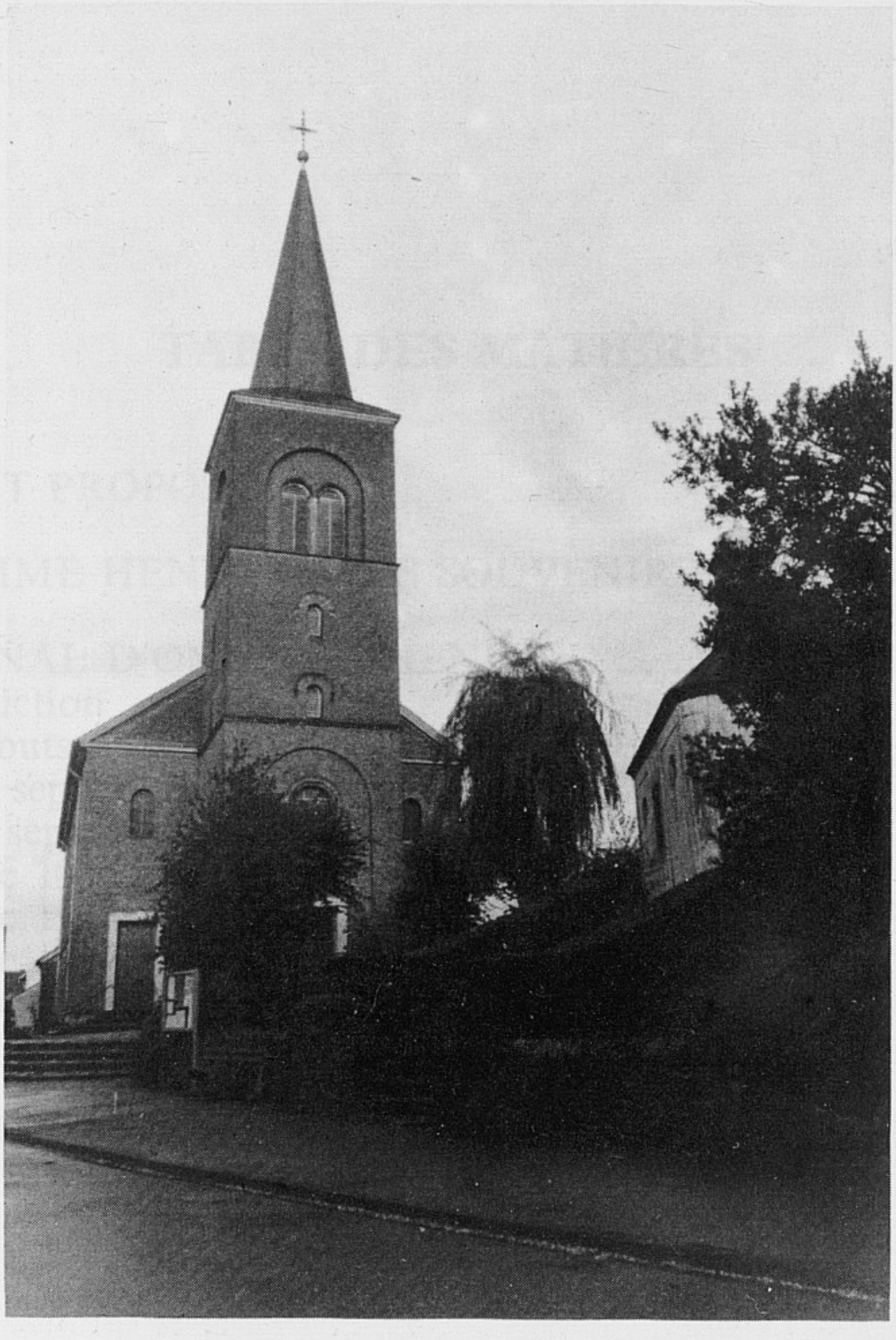
TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS 5

ONEZIME HENIN ET SES SOUVENIRS. 7

JOURNAL D'ONEZIME HENIN 17
Introduction 17
Les débuts de la guerre. Juillet-Août 1914. 20
Du 1er septembre au 23 septembre 1914 32
Du 24 septembre au 31 décembre 1914. 46
L'année 1915 87
L'année 1916 123
L'année 1917 158
L'année 1918 177
Conclusion 208

DOCUMENTS 211



Église paroissiale SS. Gervais et Protais à Sechtem de Cologne, en Rhénanie, près de Bovin
Photo : Horst Bursch, octobre 1989.

L'ORIGINE SOISSONNAISE DU PATRONAT DES MARTYRS GERVAIS ET PROTAIS DE L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SECHTEM, DIOCÈSE DE COLOGNE (ALLEMAGNE)

Le très vaste archidiocèse de Cologne, en Rhénanie, ne connaît, parmi ses centaines d'églises et chapelles, qu'une seule église dédiée aux martyrs saint Gervais et saint Protais, «patrons de la Cathédrale après Notre-Dame»[1] de la ville de Soissons. C'est l'église paroissiale de Sechtem.

Dans le diocèse voisin de Trèves on peut relever, cependant, trois églises sous la protection spirituelle de ces deux martyrs. Elles se trouvent à Trèves, Irsch et Perl. Le document le plus ancien qui témoigne de l'existence d'un sanctuaire rhénan dédié à ces deux saints, c'est une pierre funéraire qui date peut-être de la fin du VIIe ou de la première moitié du VIIIe siècle[2]. Mais la première mention du nom de lieu de Sechtem se fait beaucoup plus tard, dans un acte judiciaire de l'an 1133[3]. La commune de Sechtem appartient aujourd'hui à la municipalité de Bornheim, à mi-distance entre Bonn et Cologne. A l'époque romaine, il y avait un sanctuaire de Mercure dont on connaît à présent toute une série de dédicaces locales[4]. Le toponyme de Sechtem est formé d'ailleurs sur une expression latine qui se réfère à la distance de cette localité du port fluvial de Cologne-Altenburg, tel qu'il existait à l'époque romaine: «ad septimam leugam»[5], c'est-à-dire à la borne routière gallo-romaine qui indiquait que la distance de cette station routière (dédiée à Mercure) de la ville de Cologne (Colonia Claudia Ara Agrippinensium), l'ancienne capitale de la province romaine «Germania Inferior», mesurait précisément sept lieues (septimam ? Sechtem) gallo-romaines (15 kilomètres, approximativement). Sechtem était alors une des stations routières par lesquelles était jalonnée la route romaine Cologne Trèves. Près de cette dernière ville il y a des villages dont la désignation se réfère également à des bornes routières: Quint (ad quintum lapidem) et Detzem (ad decimum lapidem). En France sont documentés deux parallèles synonymes: Septème (Isère) et Septèmes (Bouches-du-Rhône) se trouvent tous les deux à sept lieues des villes romaines de Vienne et de Nîmes, respectivement.

On sait que le village immédiatement voisin de Sechtem, Keldenich (traversé

aussi par l'ancienne route romaine mentionnée plus haut), dont le nom dérive du toponyme latin « Caldiniacum », formé sur le nom d'homme gallo-romain Caldinius, était caractérisé au Moyen Age par des relations avec le célèbre monastère Notre-Dame de Soissons. Cette ancienne institution religieuse apparaît comme un des grands monastères féminins du Nord de la France. Riche de ses possessions disséminées dans le Maine, l'Orléanais, l'Alsace et l'Allemagne, l'abbaye accueille plus de 200 religieuses et autant de serviteurs, hommes et femmes »[6]. Le monastère de Notre-Dame possédait alors 59 manses dans le pays d'entre Meuse et Rhin. A Keldenich, « in villa Caldelaich » il était (en 872) propriétaire d'un « mansum dominicum cum castitia et ecclesia »[7]. L'identité de cette église n'est pas tout à fait sûre. Il est douteux qu'il s'agisse de l'église paroissiale Saint André de Keldenich dont l'existence est attestée au XIIIe siècle, mais qui a son origine peut-être déjà avant l'an mil[8]. Ne pourrait-il pas s'agir, cependant, avec plus de vraisemblance, de l'église de Sechtem à laquelle on aurait accordé la protection des deux martyrs Gervais et Protais, vénérés à Soissons? Les biens du monastère soissonnais se trouveront plus tard en possession des seigneurs de Keldenich desquels étaient dépendants des biens à Sechtem, une grande ferme dite « Stapelhof », avec des terres labourables[9]. L'argument le plus fort en faveur d'une église soissonnaise située à Sechtem, c'est le fait que ce village possédait au Moyen Age deux églises, attestées en 1122: « duae sunt ibidem sitae (in villa Sehteme) »[10]. L'église « mineure » était celle dédiée à saint Nicolas qui existe encore aujourd'hui comme petite chapelle, sur une butte, juste à coté de l'église Saint Gervais et Saint Protais. L'église mentionnée en 872 est assez difficile à identifier; tout bien considéré, il y a plus d'arguments en faveur de Sechtem qu'en faveur de Keldenich. Quoiqu'il en soit: Les patrons Gervais et Protais sont documentés à Sechtem dès le VIIIe siècle (voir plus haut); et si l'on tient en compte la date de fondation de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons (entre 659 et 666), on peut bien arriver à la conclusion que c'étaient les religieuses de ce monastère qui ont transmis la vénération et l'idée de la protection des saints martyrs Gervais et Protais à Sechtem-Keldenich où elles étaient dotées de biens et d'une église.

Les relations historiques entre le monastère Notre-Dame de Soissons et les deux villages allemands, telles qu'elles sont esquissées plus haut, ne manquent pas d'un parallélisme vraiment frappant. La commune de Keldenich fait partie de la municipalité de Wesseling, une ville industrielle située sur les bords du Rhin. A l'époque romaine, Wesseling (l'ancien Vassiliacum)[11], formait un grand carrefour de deux routes, dont l'une continuait vers Caldiniacum-Keldenich. En 820, « Waslicia » appartenait au monastère de Montfaucon (diocèse de Reims), sous la protection des deux patrons saint Germain et saint Baldéric[12]. Aujourd'hui encore est vénéré Saint Germain comme patron de l'église principale de

Wesseling. La distance entre l'église Saint Germain et celle des deux martyrs Gervais et Protais est de cinq kilomètres, environ. Et ce sont deux monastères français bien réputés à l'époque qui exerçaient le droit de patronage à Sechtem-Keldenich et Wesseling : voisinage, donc, parallèle en France et en Allemagne ! La communication entre les deux monastères et leurs possessions lointaines en Rhénanie était possible à cause des grandes routes romaines qui au Moyen Age n'étaient pas encore détruites. Ces routes à grandes distances facilitaient et favorisaient les relations économiques entre la France du Nord-Est et la Rhénanie. [13]

Par les observations expliquées ci-dessus j'aimerais bien contribuer à l'éclairage d'une relation pas seulement économique telle qu'elle est déjà connue grâce à des documents conservés dans les archives et publiés dans des œuvres scientifiques, mais aussi et surtout spirituelle. Ce deuxième aspect est souligné par le fait que le monastère soissonnais de Notre-Dame, fondé par le maire du palais neustrien Ebroïn, a mis l'église de Sechtem sous la protection de ses propres patrons de Soissons. C'est ainsi que le choix des deux martyrs Gervais et Protais comme patrons de l'église de Sechtem devient transparent et plausible. J'espère donc avoir contribué à l'enrichissement des connaissances historiques de l'époque médiévale en me concentrant sur un point commun du passé de Soissons et de Sechtem.

Docteur HORST BURSCH
(Allemagne)

---

1. H. Doyen, La cathédrale de Soissons, Colmar-Ingersheim 1973, s. p.
2. P. Heusgen, « Das hohe Alter der Pfarre Sechtem », dans : Vom Rhein zur Ahr / Heimatblatter für Bonn und Umgebung (Beilage der Bonner Rundschau, n° 11 // 12-8-1953), p. 42-43 (avec bibliographie complète et discussion du sujet).
3. Hauptstaatsarchiv Dusseldorf, document n° 3 de Dietkirchen ; H. Bursch, Die Siedlungsnamen der Stadt Bornheim. Eine Studie zur Toponymie und Siedlungsgeschichte des Vorgebirges, Bonn 1983, p. 90.
4. La dernière des études scientifiques dédiées à ce sujet : E. Yeo et G. Bauchhenss, « Ein weiterer Mercuriusaltar aus Bornheim-Sechtem », dans Bonner Jahrbucher, tome 190, Bonn 1990, pp. 125-137.
5. H. Bursch (comme annotation 3), pp. 90-93, avec documentation et discussion.
6. Gh. Brunel et D. Defente, Histoire de Soissons et des villages du soissonnais, 2e édition Soissons 1987, p. 64.
7. G. Tessier, Recueil des actes de Charles II Le Chauve,roi de France, tome II (861-877), Paris 1952, p. 644.
8. G. H. Chr. Maassen, Geschichte der Pfarreien des Dekanates Hersel, Koln 1885, pp. 147-149.
9. H. Aubin (éd.), Die Weistumer der Rheinprovinz, zweite Abteilung : Die Weistumer des Kurfurstentums Koln, 2 : Amt Bruhl, Bonn 1914, pp. 68-71.
10. Annales Rodenses, dans : Monumenta Germaniae Historica (Scriptores rerum Germanicarum XVI), Hannover 1859, p. 703.
11. H. Bursch, « Vassiliacum, Caldiniacum und der Fischereibezirk Tragula. Uber drei romerzeitliche

Ortsnamen im Stadtbezirk Wesseling », dans W. Drosser (éd.), Spuren der Romer in Wesseling (Blatter zur Wesselinger Heimatkunde 2), Wesseling 1986, pp. 30-34.
12. Maassen (comme annotation 8), pp.(324-333.
13. A ce sujet v. surtout: J. Hagen, Die Romerstraßen der Rheinprovinz (Erlauterungen zum Geschichtlichen Atlas der Rheinprovinz, 8), Bonn 1931, passim.

Saint-Gervais

Saint Protais

Statues (19e siècle) des photos de l'église paroissiale de Sechtem (archidiocèse de Cologne, en Rhénanie, près de Bonn). Photo : Horst Bursch, octobre 1989.

DÉCOUVERTE DE DEUX ÉGLISES RURALES DU SOISSONNAIS

A partir du XIe siècle, puis au XIIe et XIIIe siècles, la France et l'Occident chrétien se couvrirent de sanctuaires, conséquence d'une Église catholique puissante, d'une grande pitié, et il faut le dire aussi pour nos régions, d'une paix relative, qui furent propices à ce mouvement éminemment social. Vint s'ajouter la création d'innombrables abbayes qui, par le défrichement et la culture, favorisèrent le peuplement des campagnes et par voie de conséquence, la prolifération des églises. A la veille de la Révolution, très rares furent les communes et même les hameaux qui ne possédèrent pas leur lieu de culte, la plupart de temps fort beaux et qui encore aujourd'hui, embellissent de leur clocher ou de leur belle architecture, la majeure partie de nos villages.

Hélas, les malheurs du temps, les guerres, l'incurie des hommes, puis la rage de détruire, ont eu raison de bon nombre de ces petites églises rurales, dont certaines n'auraient pas déparé une grande ville.

L'objet de notre étude est de mettre en valeur deux modestes églises du Soissonnais : Saint-Mard-La-Commune et Cerseuil.

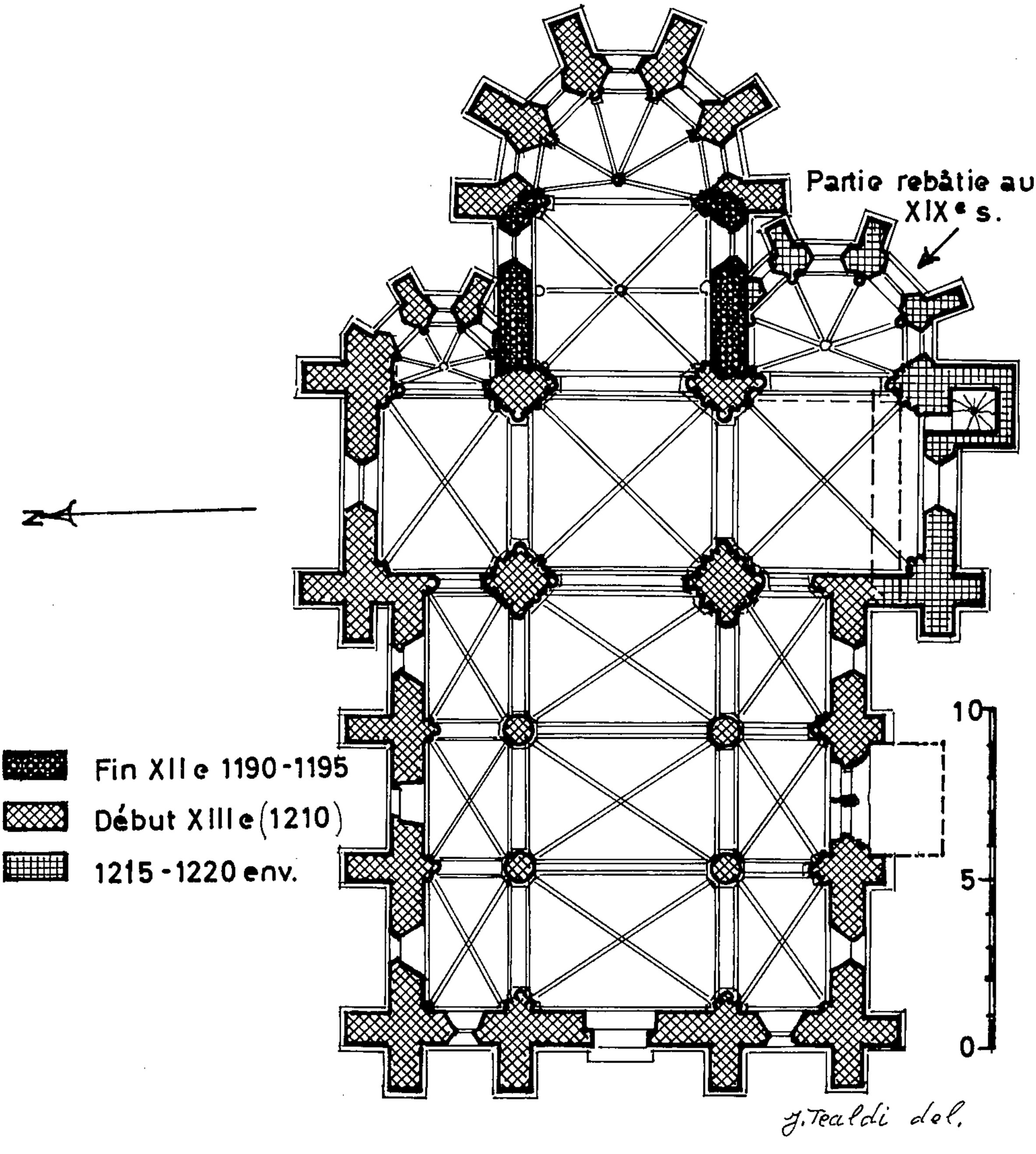
Saint-Mard La Commune (Aisne)
Chœur et chapelle vues du Sud-Est
XIIe-XIIIe siècle

Église de Saint-Mard-La-Commune

On ne connaît aucune mention de l'existence de la cure de Saint-Mard [1] (San Medardus in Communia), dans les bulles ou actes connus. Mais comme l'église actuelle est un édifice apparemment plus homogène que réel, construit entre les dernières années du XIIe siècle et les quinze premières du XIIIe siècle, il ne faut pas conclure qu'un édifice cultuel n'existait pas avant celui qui nous occupe présentement. Dans son état ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons (1783), l'abbé Pierre Houllier dit ceci : « Village du Valois (?), cure séculière du doyenné de Vailly et du Grand archidiaconé. Le présentateur était le prieur de Vieil-Arcy, le décimateur, le même, qui prélevait le 1/6e des dîmes, et le curé les cinq autres parts, par abandon du dit prieur pour portion congrue, à la charge des réparations des clochers, chœur et cancel de l'église, etc. » Ces renseignements d'ordre administratif, civil et religieux, ne sont d'aucun secours pour connaître l'origine de l'église. Son histoire se termine en 1918, avec de forts bombardements dus à sa position dégagée, se silhouettant au bord du promontoire qui longe le sud de la vallée de l'Aisne, dégâts réparés aujourd'hui, mais dont les pierres neuves attestent l'importance des dommages, lui assurant une jeunesse nouvelle. Étienne Moreau-Nélaton déplorait dans son remarquable ouvrage [2], les réparations radicales que cet édifice avait, selon lui, subi dans les dernières années du XIXe siècle, lui ôtant il est vrai, cette patine ancienne qui donne tant de charme à nos vieilles églises rurales, mais il ne faut pas oublier l'abandon prolongé durant une bonne partie du XIXe siècle, enduré par la plupart de nos églises campagnardes et qui nécessitèrent des rénovations vigoureuses, pour remédier à un état d'abandon pendant des décennies.

Il n'empêche que cette église, surtout à l'intérieur, est un fort bel exemple de ces sanctuaires, élevés durant la plus belle période de notre architecture nationale dite « gothique ». L'art de bâtir a atteint ici la plénitude de son développement structural, soumis évidemment aux exigences d'une petit édifice rural, mais fort bien connu.

Dédiée comme il se doit, à Saint-Médard [3], qui a donné également son nom au village, c'est une bâtisse qui trace en plan la croix latine. Pour une cause inconnue, mais dont j'essayerai de formuler une hypothèse, le bras méridional du transept a été construit plus long que son pendant septentrional, donnant à l'église un plan asymétrique. On pourrait expliquer cette anomalie de la manière suivante : au cours de la construction, on aurait transformé en l'agrandissant, le croisillon sud pour l'aménager en chapelle seigneuriale, fait fréquent à cette



EGLISE DE ST-MARD-LA-COMMUNE (Aisne)

époque, et sans aucun souci de la symétrie, ce dont on s'en souciait fort peu, le but étant la commodité avant tout. D'ailleurs, la baie en lancette allongée, qui ajoure la face méridionale du croisillon, est d'un autre style, surtout à l'extérieur, qui présente son archivolte décorée d'une couronne de fleurettes, comme à Priez, à Monthiers, à Beugneux ou à la cathédrale de Soissons. Cela dit, l'église se compose d'une nef de trois travées, flanquée de collatéraux, d'une croisée sur laquelle s'ouvrent les deux bras du transept, et d'un sanctuaire d'une travée terminé par un chevet à cinq pans coupés. A l'orient du transept s'ouvrent deux chapelles polygonales également à cinq pans coupés. Tout est voûté sur croisées d'ogives. La hauteur des voûtes culmine à 9,20 m pour le vaisseau central et 6,40 m pour celles des collaréraux. L'ensemble mesure hors œuvre, y compris les contreforts, 32 m. de longueur sur 21 de largeur au transept et dans œuvre, 27 m sur 16.

Les nervures des voûtes offrent le profil traditionnel du tore en amande entre deux gorges, y compris les arcs doubleaux de la nef. Ceux de la croisée, normalement plus massifs, présentent une plate-bande à l'intrados, suivi de deux tores amincis que sépare un plan incliné. Le tore entre deux gorges compose le profil des formerets. Les nervures des voûtes surhaussées des collatéraux sont identiques aux autres, mais un peu plus massives. Le profil des arcs doubleaux s'accompagne d'un tore supplémentaire. Toutes ces membrures retombent sur des piliers, composés de faisceaux de colonnettes, de piles monocylindriques ou de colonnettes isolées. Les piliers qui soutiennent les voûtes de la croisée et le clocher, sont formés de seize colonnes et colonnettes engagées pour les deux piles isolées à l'entrée de la nef et de douze pour celles de l'entrée du sanctuaire, correspondant aux retombées des nervures et doubleaux de la voûte. Les arcades en tiers-point de la nef, dont le profil est formé de tores et de gorges alternés, sont supportées par quatre grosses colonnes monocylindriques, dont le tailloir reçoit en même temps les nervures des voûtes collatérales. Il sera fait mention plus loin de la disposition particulière des retombées de la voûte maîtresse de la nef centrale. Celles des bas-côtés sont reçues à l'extérieur par des faisceaux de trois colonnettes engagées. Les nervures du rond-point retombent sur des colonnes à chapiteaux mais sont accompagnées à droite et à gauche de colonnettes qui reçoivent l'archivolte torique des baies qui joue également le rôle de formeret. La travée droite du sanctuaire est couverte d'une voûte sexpartite dont les deux nervures centrales reposent sur des culots qui seront décrits avec les sculptures des chapiteaux. Les nervures des voûtes des chapelles latérales ont le même profil, un tore en amande entre deux gorges, mais seule la voûte de la chapelle nord est ancienne, l'autre ayant été reconstruite lors de la restauration générale à la fin du XIXe siècle. Toutes les clefs de voûte sont décorées d'une couronne de sujets floraux, mais le voûtement du collatéral sud de la nef n'a pas de clef.

Les chapiteaux sont en général remarquables. Ils empruntent leur décoration à la flore locale : Chélidoine, trèfle, chêne, ancolie, érable, etc... L'absence de feuilles d'acanthe montre une plastique sculptée entièrement libérée du goût roman. Les chapiteaux des colonnes monocylindriques de la nef, présentent de larges feuilles d'eau ou le chélidoine, d'une simplicité toute cistercienne. Leurs tailloirs ont été malencontreusement amoindris. Il faut noter le changement de supports qui s'appuient contre la muraille occidentale de la nef, composée de cinq colonnettes engagées, recevant les arcades du vaisseau et les retombées des nervures des voûtes collatérales ainsi que le formeret de la voûte maîtresse. Tous les autres chapiteaux présentent une stylisation poussée de la végétation locale. Les culots qui reçoivent la retombée des deux nervures intermédiaires de la voûte sexpartite du chœur sont dignes d'intérêt. On y voit celui de gauche un groupe de trois têtes dont l'une, rongée par le serpent de l'envie, offre un caractère de douleur ou de souffrance. A droite, c'est un masque de la bouche duquel sortent deux branches qui soutiennent les nervures de la voûte. Ces sculptures détonnent quelque peu avec la décoration des autres chapiteaux qui sont, on l'a dit plus haut, entièrement gothiques. Les culots sont empreints d'un caractère post-roman. Serait-ce un remploi ? Il peut en effet, sembler paradoxal que les tailleurs d'images du début du XIIIe siècle, aient eu recours à des formules archaïsantes, surtout en matière de sculpture, ce qui était impensable dans ce siècle novateur. Une autre singularité, mais d'ordre structural celle-là, sont les retombées des faisceaux de colonnettes qui prolongent les nervures, doubleaux et formerets de la voûte maîtresse de la nef, qui viennent aboutir sur des culots sculptés de motifs végétaux, apparemment des feuilles de chêne, afin de ne pas venir s'appuyer sur le tailloir des grosses colonnes monocylindriques. Ce parti exceptionnel ne se voit nulle part dans les églises de la région et c'est une innovation de l'architecte local. Les tailloirs, dont certains ont été modifiés présentent généralement un bandeau étroit séparé d'une gorge par une mince baguette. Les bases offrent le profil traditionnel du tore aplati, de la scotie et d'une baguette. Elles reposent sur des massifs carrés ou octogonaux coupés par un glacis. Ceux-ci ont été fortement restaurés après 1918.

L'église est éclairée par de petites baies, en plein cintre dans les parties absidiales, en cintre brisé ou en tiers-point ailleurs. Leurs pieds-droits forment un simple ébrasement, sauf aux baies du chevet central, qui sont flanquées de colonnettes à chapiteaux, recevant l'archivolte à tore aminci, qui joue également le rôle de formeret. Il faut faire une mention particulière pour les fenêtres hautes de la nef centrale. Celles-ci sont en effet coupées à leur sommet par la voûte et le formeret de celle-ci. Il ne fait pas de doute que cette dernière a été abaissée après coup pour la faire régner au même niveau avec les parties déjà construites du chœur et du transept. Pourquoi avait-on prévu la nef plus haute ? Il est évidem-

ment inutile d'en proposer une hypothèse. On a essayé de remédier à ce fâcheux effet surtout intérieur, en donnant à l'extérieur de la fenêtre, une forme en tiers-point. Les appuis de toutes les fenêtres de l'église sont en fort glacis. Une autre anomalie, mais en est-elle une, a consisté à aveugler les fenêtres hautes du sud de la nef en établissant une toiture unique sur cette dernière et son collatéral, alors que cela n'a pas été le cas du côté nord. On a même à cet effet modifié le pignon de la façade occidentale, en construisant un rampant pour border cette toiture unique. Tout cela nous semble incompréhensible aujourd'hui et il est inutile d'en percer les mobiles, sinon que cette opération a eu comme effet d'assombrir la nef d'une manière assez fâcheuse. En définitive, l'étude de ces petites églises rurales nous fait découvrir de curieuses constatations, souvent inédites et dignes d'intérêt.

EXTÉRIEUR.

L'extérieur de notre église se ressent évidemment des importantes réparations consécutives aux forts bombardements de la première guerre mondiale. Malgré tout, la silhouette reste intacte et son portail méridional, tout mutilé soit-il, a gardé l'essentiel de ses anciennes pierres. Penchons-nous un peu sur sa composition : il est inscrit dans un tiers-point surhaussé qui encadre le tympan et dont l'archivolte formée de voussures, faites de tores et de gorges, retombent sur des colonnettes au nombre de trois qui garnissent les pieds-droits. Il ne fait pas de doute qu'un porche existait et qu'il fut détruit, ou qu'il avait été prévu mais non exécuté, car la troisième colonnette extérieure ne supporte plus rien. La base des contreforts qui encadrent le portail montre encore des restes de mouluration attestant la présence antérieure de ce porche ou son projet de le réaliser. Les chapiteaux des colonnettes sont ornés de feuillages stylisés. Le trumeau qui sépare les deux portes est formé de trois colonnettes accouplées soudées à un dosseret. Le chapiteau unique qui termine celles-ci est orné de feuillages d'un ciseau nerveux et dont il est impossible de dire si ce chapiteau est antérieur ou postérieur aux autres. Le tympan est encore digne d'attention malgré les mutilations dont il a été victime. Tel qu'il est actuellement il présente à la base quatre arcatures trilobées supportées par des colonnettes à chapiteaux et comprises dans de petits gâbles aux rampants garnis de crochets. Elles encadrent des scènes bibliques, relatant la vie de Saint-Médard. On voit dans la première arcature un évêque et trois enfants dans une cuve baptismale, dans la deuxième, une conjuration de l'esprit malin, dans la troisième, une consécration d'autel et dans la dernière, une apparition de Jésus à Magdeleine. Au-dessus, des pierres taillées ont remplacé probablement une statue, car on distingue encore le cul-de-lampe qui la portait et le dais qui la couvrait et couronnait sa tête, placé dans l'angle aigu de l'ogive. Il est permis de supposer que la statue disparue était celle de l'évêque Saint-Médard, patron de l'église [4]. A gauche et à droite de cette statue disparue,

on voit encore deux anges mutilés, aux ailes déployées. Il est incontestable que, traité de la sorte, ce portail était l'entrée principale de l'église et que sa situation, à son flanc méridional donnait sur la place du village. On entre d'ailleurs toujours par cette porte. Si cette position est relativement rare dans nos églises de campagne, on la voit néanmoins ou on la voyait à Aisy (église détruite, mais dont le portail latéral seul subsiste), à Missy s/Aisne (fin XVe siècle), à Chavonnes (détruit), à Azy s/Marne, à Presles-et-Boves, etc... Dans d'autres églises, on a utilisé la « porte des morts » qui donnait sur le cimetière, comme entrée principale, parce qu'elle était la plus utilisée par le va-et-vient des fidèles. A Saint-Mard, la porte percée dans la façade ouest n'a aucune importance.

L'aspect de l'église a été singulièrement alourdi par l'établissement de la toiture unique sur le collatéral sud et la nef, lui donnant une silhouette trapue. Mais l'ensemble des trois absides à l'Est n'est pas sans grandeur. L'abside principale est ajourée de baies en lancettes plein-cintre qui reposent sur leur appui en fort glacis. Il faut noter que la partie droite de celle-ci est couronnée par de petites arcatures en plein cintre, détail qui n'existe pas aux pans coupés, ce qui indiquerait que la construction aurait débuté par cette partie du chœur. L'abside de gauche, reconstruite à la fin du XIXe siècle, est ajourée de baies en tiers-point ainsi que celle de droite. Les contreforts, assez saillants, à deux ressauts, se terminent en fort glacis. La façade du croisillon sud, ancienne chapelle seigneuriale, est ajourée d'une longue lancette en tiers-point dont l'archivolte est ornée de fleurettes ou de boutons ; cette partie, d'un autre style que le reste de l'église, prouve qu'elle a subi une modification et, comme il a été dit plus haut, la transformation du croisillon sud du transept en chapelle seigneuriale, apparemment peu de temps après la terminaison du bloc oriental et peut-être avant la construction de la nef. Le pignon du croisillon est flanqué à droite d'une tourelle d'escaliers carrée, terminée par un important glacis de maçonnerie. Les contreforts du reste de l'église sont saillants ce qui montre la maîtrise du maître d'œuvre à résoudre les problèmes d'équilibre de la bâtisse et de la poussée des voûtes. La façade occidentale n'appelle aucun commentaire. Son portail en plein-cintre est sans caractère. Au-dessus s'ouvre une grande baie en tiers-point, divisée par un meneau central surmonté par un quadrilobe. Des contreforts saillants, à trois ressauts pour ceux du centre et un seul pour les contreforts d'angle, se terminent par des chaperons triangulaires. La construction du rampant qui vient border la toiture unique méridionale, lui donne un aspect asymétrique. Le clocher, assis sur la croisée, a été soit inachevé ou a été détruit. Seule sa souche dépasse les toitures. Des contreforts d'angle renforcent le clocher. Deux pignons placés au nord et au sud, ajourés d'une ouie pour le son des cloches, terminent ce clocher tronqué. Mais la puissance des piles intérieures qui devaient le soutenir, indique que celui-ci devait être beaucoup plus important et qu'il aura été, comme il a été dit ci-

dessus, soit inachevé ou détruit. Ce n'est pas le seul exemple de ces clochers comme celui de Saint-Mard, que l'on rencontre dans le Soissonnais, où on peut en voir, ou on pouvait en voir à Pont-Arcy (détruit), à Soupir (transformé), à Baulne-en-Brie, à Bruyères s/Fère, à Bazoches (avant 1918), à Cugny-les-Croutes, à Cramailles, etc...

CONCLUSION

Il faut donner une conclusion à tout cela ; l'absence de tout vestige antérieur à la fin du XIIe siècle, n'exclut nullement l'existence d'un édifice plus ancien que l'église actuelle. Son examen minutieux montre que sa construction, malgré une unité apparente, s'est effectuée en deux ou trois phases principales, ou même quatre si l'on admet la transformation du croisillon sud en chapelle seigneuriale. Le style de cette dernière semble le prouver. C'est par la travée droite du sanctuaire que les travaux ont débuté, sa voûte sexpartite, ses deux culots, encore empreints d'esprit roman et la corniche extérieure ornée d'arcatures en plein-cintre en font foi. Puis on continua par les cinq pans qui ferment le chevet à l'orient et dont on a supprimé les petites arcatures de la corniche suivis immédiatement par les bras du transept et la croisée. Les chapelles polygonales latérales avaient-elles été comprises dans le programme initial ? Nous ne le savons pas, mais on procéda immédiatement à l'agrandissement du croisillon sud en vue de la création d'une chapelle seigneuriale. Pour cela, on concéda à la chapelle polygonale une plus grande ampleur. Après le voûtement de tout l'ensemble y compris la croisée, on construisit la nef, avec le dessein de la bâtir plus élevée que le bloc oriental. Le peu de différence qui existe entre la hauteur des voûtes des collatéraux et celles de la nef (2,80 m), est bien significative. Pour une raison inconnue, mais peut-être d'ordre financier, on établit les voûtes de la nef plus basses, afin de les faire régner avec les autres, ce qui eut pour conséquence de couper les fenêtres hautes des murs gouttereaux déjà bâtis. Il ne faut pas y voir là une question de symétrie, car les gens du moyen-âge s'en souciaient fort peu, comme on le constate dans d'innombrables bâtisses religieuses élevées par à coups, produisant des édifices hétérogènes, mais pleins de pittoresque, sans souci de cette symétrie chère aux hommes du XXe siècle. Il se peut qu'il y ait eu changement d'architecte et que le premier maître qui avait connu la nef avec des voûtes plus aiguës, à la mode champenoise, et après qu'il eut rilonté les gouttereaux, fut remplacé par un autre qui construisit les voûtes à la hauteur de celles déjà bâties. Ce n'est qu'une hypothèse, mais le fait qu'on ait rogné les fenêtres hautes indique qu'il y eut un changement de programme.

L'intérieur de notre église revêt une unité remarquable en dépit des modifications constatées plus haut. En effet, l'architecture a atteint ici la pleinitude de son développement, et ses éléments structuraux, adaptés à un édifice de

petite dimension, ont été parfaitement mis au point. Il lui reste encore l'empreinte d'une certaine lourdeur, bien dans la tradition du début du XIIIe siècle. Le ou les maîtres d'œuvre n'ont pas osé y établir de grandes baies qui auraient inondé l'intérieur de lumière; mais est-ce là un sentiment timoré des architectes? N'y verrait-on pas plutôt un souci d'économie, car on sait que la construction de grandes baies à remplage coûtaient fort cher. Cet aspect trapu et austère est atténué quelque peu par son portail méridional et l'ensemble de ses parties absidiales.

Cette église est pour ainsi dire très peu connue, voire inconnue et il est temps de la faire sortir de l'oubli. C'est un spécimen fort intéressant de ces édifices religieux ruraux qui ont bénéficié des nouvelles structures gothiques élaborées dans nos grandes cathédrales ou abbatiales et notre église a certainement été bâtie par des maîtres-d'œuvre issus des grands chantiers, mais on ne saura hélas jamais lesquels. C'est une marque de noblesse qui met en valeur notre patrimoine rural monumental.

En résumé à ce qui a été dit ci-dessus, on peut tenter d'établir la chronologie suivante :

1195-1205 Construction du chœur et du transept.
1205 env. Modification du transept sud en chapelle.
1205-1215 Construction de la nef (nouvel architecte?)

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE - RÉFÉRENCES

1.–Arrondissement de Soissons, Canton de Braine

2.–Étienne MOREAU-NELATON: Les églises de chez nous; arrond. de Soissons; H. Laurens Editeur, Paris 1914; p. 95

3.– Saint-Médard, évêque de Noyon, né vers 456, mort à Tournai en 545.

– Abbé Pierre HOULLIER: Etat ecclésiastique et civil du Diocèse de Soissons, 1783; A Compiègne, chez Bertrand, Imprimeur du Roi; avec approbation et privilège du Roi.

– Abbé PECHEUR: L'église de Saint-Mard, dans Bull. de la Sté archéologique et historique de Soissons, tome XI, 1857.

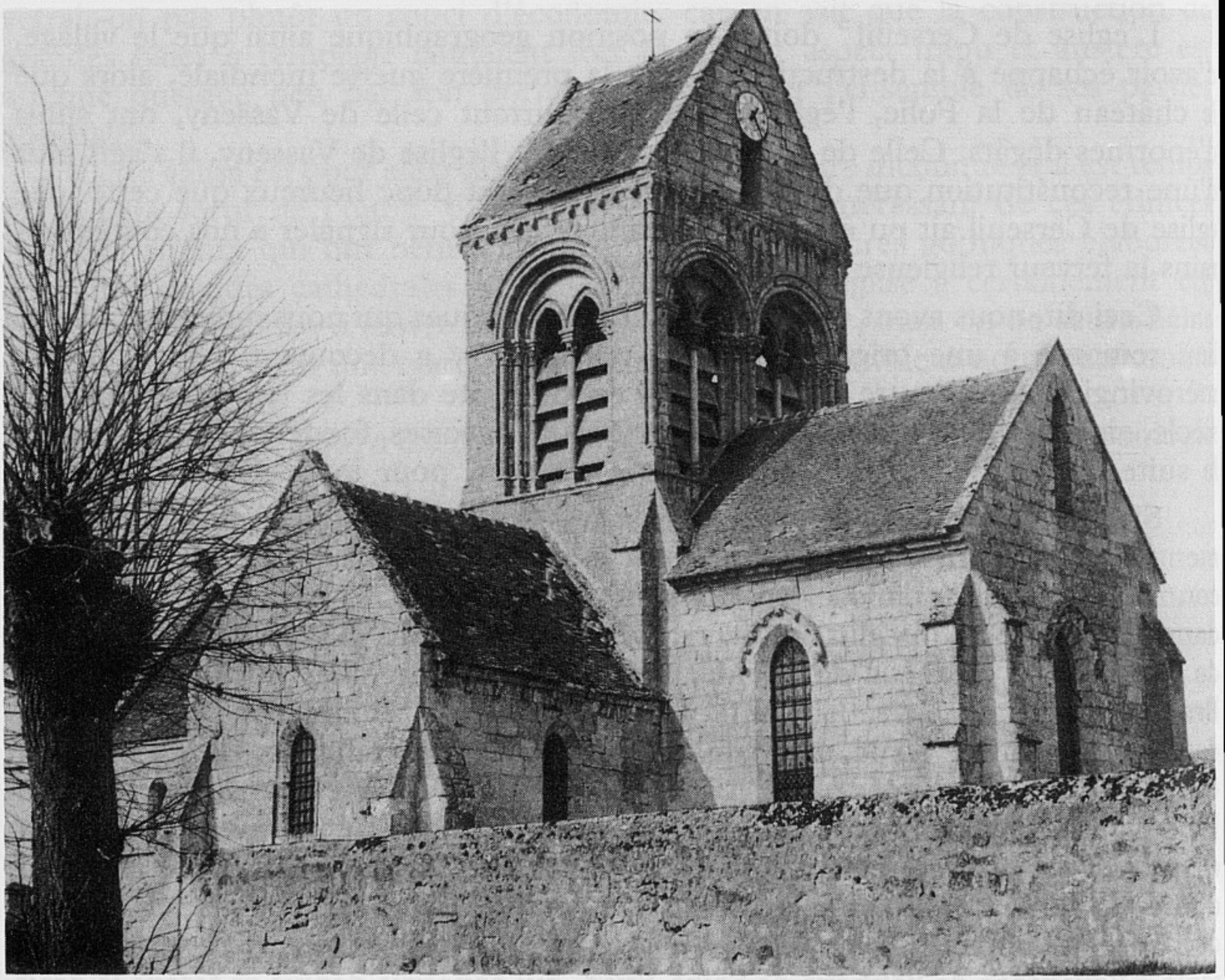
Cerseuil

L'église de Cerseuil [5] doit à sa position géographique ainsi que le village, d'avoir échappé à la destruction durant la première guerre mondiale, alors que le château de la Folie, l'église d'Augy et surtout celle de Vasseny, ont subis d'énormes dégâts. Celle de Limé a disparu. De l'église de Vasseny, il s'agit plus d'une reconstitution que d'une restauration. Il est donc heureux que cette jolie église de Cerseuil ait pu échapper au cataclysme, pour signaler à nos contemporains la ferveur religieuse de ces temps révolus.

Ceci dit, nous avons quelques données historiques qui nous indiquent que ce lieu remonte à une origine lointaine, puisqu'on y a découvert des sépultures mérovingiennes. D'autre part, Cerseuil est déjà cité dans les textes avant le XIe siècle, ainsi que de nombreuse communautés villageoises, fondées probablement à la suite des défrichements opérés par le abbayes, pour intensifier les cultures.

Si Cerseuil est cité dans les textes avant le XIe siècle, on ne trouve rien qui mentionne l'existence d'une église avant le XIIe siècle. A partir de ce dernier par contre, les mentions dans les chartes sont nombreuses. En 1141 et 1145, il est dit dans une charte de Josselin de Vierzy, évêque de Soissons (1126-1152), qu'André de Baudemonl seigneur de Braine, avait donné aux moines de Saint-Yved de Braine la cure de Cerseuil. Cette donation pourrait remonter à l'année 1130, date de fondation de la dite abbaye. Les droits des religieux de celle-ci sur Cerseuil furent confirmés par les papes Eugène III en 1147 Anastase IV et Adrien IV en 1154, Alexandre III en 1173 et 1176. Vers la même époque, un petit chapitre de trois à quatre chanoines fut établi a Cerseuil. En 1220, profitant d'une vacance, l'évêque de Soissons, Jacques de Bazoches, attribua les revenus de l'autel à l'abbaye d'Igny, ce qui provoqua probablement un différend qui fut réglé à l'avantage de l'abbaye de Saint-Yved, qui conserva depuis ce temps le droit de présenter à la cure. Pour éviter de nouvelles contestations, les moines firent reconnaître leurs privilèges par les papes jusqu'à la fin du XIVe siècle. C'est ainsi qu'une petite bulle du pape Clément VII fit connaître le nom de Gilles de Jouaignes, curé de Cerseuil en 1392. On pourrait également citer afin d'être complet, et c'est si rare pour l'historique d'une église rurale, en remontant un peu dans le temps, qu'en 1174, l'église de Cerseuil fut mentionnée ainsi que celle d'Augy, à propos d'un recours du prêtre Albert auprès du pape Alexandre III.

Dans son État ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons de 1783 [6], l'abbé Pierre Houllier dit ceci : « CERSEUIL (Cersolium), village du Valois (?)... Généralité, Election, Subdélégation, Maîtrise et Direction de Soissons. Département de



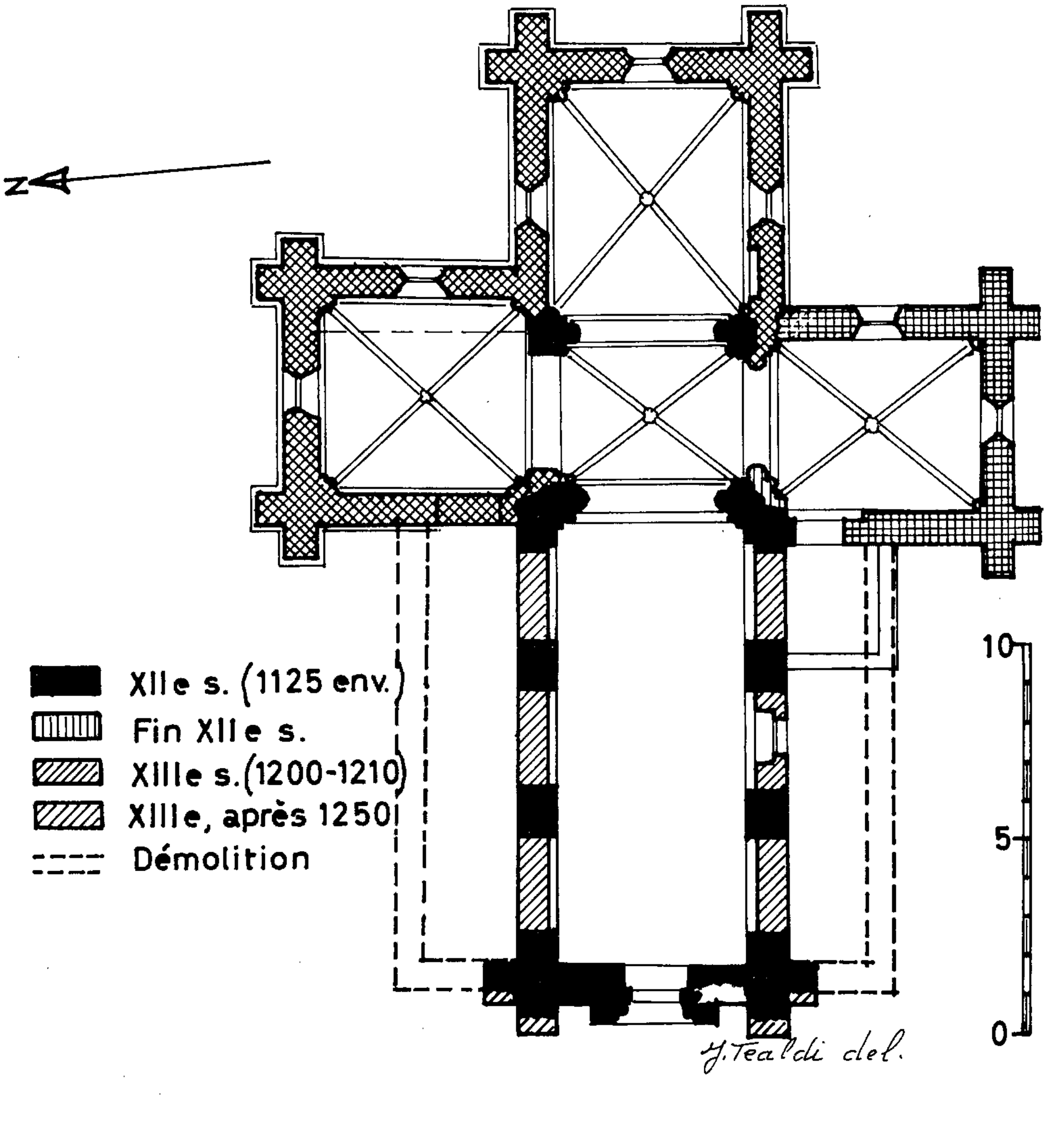
Cerseuil (Aisne) XIIe-XIIIe siècle
L'église vue du Sud-Est.

Braine, grenier à sel de Vailly, Mesure d'Oulchy et de Braine. Baillage et siège Présidial de Soissons, Coutume de Vitry, etc.. Seigneurie, le comte d'Egmont, seigneur de Braine. Cure régulière du doyenné de Chacrise Grand archidiaconé, etc... Présentation, l'abbé de Saint-Yved de Braine décimateur, les religieux, clocher sur le chœur, etc... ».

DESCRIPTION.

Dédiée aux saints Pierre et Paul, telle qu'elle se présente aujourd'hui, l'église trace en plan la croix latine. Il n'en était pas ainsi dans son état primitif qui nous est malheureusement pas connu, l'édifice ayant été considérablement modifié à la fin du XIIe siècle et durant les premières décades du siècle suivant. A une nef d'origine romane, privée maintenant de ses deux collatéraux, on y ajouta successivement, pour remplacer l'ancien chœur, dont on ignore la forme initiale, une croisée supportant le clocher, un croisillon sud légèrement moins haut que la nef romane, un sanctuaire de forme carrée plus haut que cette dernière et un croisillon septentrional de même hauteur que le sanctuaire. Le tout mesure hors-œuvre, 26 m. de longueur sur 20 m. aux croisillons, et dans œuvre, 22 m. sur 16 . A part la nef, couverte par un plafond à solives, tout le bloc oriental est voûté sur croisées d'ogives. Cette église présente divers problèmes archéologiques liés à ses phases de construction. En premier lieu, on s'aperçoit que le croisillon sud n'est pas placé en face de celui du nord, mais décalé vers l'ouest. Cette anomalie est encore accentuée par la largeur plus grande du croisillon nord par rapport à celui du sud. Pendant le XIIIe siècle, on a percé un portail à linteau trilobé dans l'une des arcades bouchées du collatéral supprimé, ce qui prouve que ces collatéraux ont été supprimés pendant ce XIIIe siècle. Le croisillon nord empiète sur la face septentrionale du sanctuaire, ce qui ferait penser à un renfoncement, rappelant les niches d'autel et qu'on aurait abandonné. Enfin, le clocher en bâtière est fortement barlong.

A l'intérieur, la nef correspondait aux deux collatéraux par trois arcades en plein-cintre, à simples claveaux, retombant sur une imposte moulurée qui fait tout le tour du pilier rectangulaire. La nef est ajourée par trois baies supérieures en plein-cintre, de petite dimension simplement ébrasées. Elles sont situées au-dessus des arcades. On peut assigner à cette nef, une date voisine de 1125. L'arc triomphal qui ouvre cette dernière sur la croisée, en plein-cintre, semble dater de la même époque. La mouluration de l'arc, d'un aspect lourd, formée de gros boudins, séparés d'une partie plane et d'un autre boudin à l'intrados, retombe sur deux colonnes engagées de chaque côté, dont les chapiteaux, passablement abîmés, laissent entrevoir une décoration faite d'entrelacs ou de dessins géométriques, ou de feuillages recourbés. Une voûte en berceau devait couvrir cette partie de l'église, mais au tout début du XIIIe siècle ou peut-être à la fin du XIIe, on démolit toute la partie absidiale afin d'agrandir l'église, mais paradoxale-



EGLISE DE CERSEUIL (Aisne)

ment, on supprima les bas-côtés de la nef, opération qui dut s'effectuer dans le courant du XIIIe siècle. Le décalage des croisillons fait apparaître des hésitations et des raccords de fortune aux quatre piliers qui supportent le clocher. Les deux grosses colonnes engagées de l'entrée du sanctuaire, doivent dater de la même époque que celles de l'arc triomphal, car la décoration des chapiteaux est de même type, d'esprit encore roman. Au XIIIe siècle, en vue d'aménager des voûtes sur croisées d'ogives devant couvrir le carré du transept, et le sanctuaire, on ajouta diverses colonnettes engagées dont les chapiteaux, ornés de crochets, sont franchement du début du XIIIe siècle. Si l'on conserva la forme du plein cintre pour l'arc triomphal de la nef, on adopta pour les doubleaux, les nervures et les formerets, l'arc en tiers-point surhaussé. Le profil des nervures présente le traditionnel tore en amande entre deux gorges. Celles-ci retombent sur les tailloir des chapiteaux, composés d'une forte gorge, d'une baguette et d'un méplat. Les clefs de voûtes sont ornées de feuillages. Les baies sont de simples lancettes ébrasées. Dans le sanctuaire, les nervures et les formerets de la voûte retombent sur trois colonnettes d'angle à chapiteaux ornés de crochets. Il en est de même pour le croisillon nord qui a dû être construit simultanément avec le sanctuaire. Le croisillon sud par contre est légèrement plus ancien et en outre, notablement plus bas que le chevet et le croisillon nord. Avant de quitter l'intérieur, il faut signaler quelques objets mobiliers de valeur. Tout d'abord, sur retable du XVIe siècle, de style renaissance, qui était jadis placé au-dessus du maître-autel. Puis, à la suite d'une restauration du sanctuaire, il fut relégué dans le croisillon sud. Ce retable, restauré, a repris sa place primitive au fond du chevet. Formé de trois panneaux inférieurs, surmontés d'un quatrième, ceux-ci sont encadrés de pilastres corinthiens ou composites, décorés d'écailles ou de feuilles mises en quinconce. Ils supportent une frise à la manière antique. Les panneaux représentent des scènes de la vie des saints Pierre et Paul, patrons de l'église. Dans le panneau supérieur, on peut voir le Christ crucifié placé la tête en bas. Deux statues des mêmes saints complètent ce retable. Si je me suis un peu attardé sur ce dernier, c'est parce que ce type de monument est très rare dans nos églises et, datant du XVIe siècle, nous savons que cette période, assombrie par les guerres de religion, fut surtout propice à la destruction et au saccage des églises. On peut voir également un petit bas-relief du XIIIe siècle, placé dans la deuxième arcade bouchée du collatéral nord. Il représente également Pierre et Paul et la Vierge au centre. Enfin, une statue de la Vierge du XVIe siècle, est placée contre une colonne engagée à l'entrée du transept sud, dont on a creusé le fût pour l'y placer. On peut signaler aussi un fragment de vitrail du XIIIe siècle, situé au sommet de la lancette orientale du croisillon méridional. Les vitraux ont particulièrement souffert du vandalisme dans nos églises rurales ; les rarissimes débris de cette parure doivent être signalés [7].

EXTÉRIEUR.

L'extérieur de l'église, qui se signale par sa simplicité est dominé par son remarquable clocher en bâtière. La façade occidentale, enserrée dans une ruelle, possède un portail roman en saillie par rapport à la muraille. En cintre légèrement brisé, sa décoration se résume en fleurons carrés à sa bordure supérieure et par une voussure interne, ornementée de pommes de pin placées dans un festonnage. Le tout retombe sur deux colonnes engagées et appareillées aux pieds-droits. Un dosseret, placé de chaque côté des colonnes, encadre le portail. Les chapiteaux, très rongés par les intempéries, laissent deviner une décoration d'arabesques ou d'entrelacs et des parties en crochets. Les bases, posées sur un soubassement en glacis, comprennent au tore aplati, une scotie et une baguette, le tout très rongé par le mauvais temps. L'appareillage du tympan plein, peu visible maintenant, se signale par sa composition consistant en longs claveaux disposés en rayons. Au-dessus du portail est percée une baie en plein cintre dont les pieds droits sont flanqués de deux colonnettes appareillées avec des chapiteaux présentant des entrelacs. Les tailloirs ont disparu. Le pignon terminal est percé d'une simple ouverture rectangulaire. Une croix en acrotère domine le pignon. Des contreforts à un seul ressaut renforcent cette façade, modifiée par la suppression des collatéraux. La nef, amputée de ses bas-côtés, montre encore au rez-de-chaussée, les arcades en plein-cintre, à larges claveaux retombant sur l'imposte des piliers. Au-dessus, une corniche en glacis, régnant avec l'appui des fenêtres supérieures, bordait la toiture des collatéraux. Ceux-ci n'étaient couverts que par la charpente Le mur gouttereau est percé des quatre petites baies en plein-cintre qui éclairent la nef. Une corniche simplement moulurée souligne la base de la toiture.

Le croisillon sud est la partie la plus ancienne du bloc oriental On peut lui assigner la fin du XIIe siècle. Sa toiture est bordée par une suite de modillons, fortement restaurés à l'ouest. Des contreforts d'angles, sans ressaut, à fort glacis terminal, épaulent les muraille. Les baies sont à lancettes sans décoration. Le pignon est nu.

Le sanctuaire et le croisillon nord sont à peu près contemporains Construits plus hauts que le reste de l'édifice, la simplicité architecturale a également présidé à leur construction. Les baies, en lancettes tiers-point, simplement chanfreinées, sont couronnées par une archivolte décorée de boutons de fleurs et s'appuie sur de petits masques de chaque côté. Les angles sont renforcés par des contreforts assez peu saillants, à un ressaut et glacis terminal, posés sur des culées plus fortes dont le couronnement en glacis fait tout le tour des deux bâtisses. Les pignons sont percés de deux ouvertures allongées, celle du sanctuaire en tiers-point.

Le clocher est de plan barlong assez prononcé, ce qui à contraint le constructeur à ne prévoir qu'une seule ouïe aux faces nord et sud. Ces ouïes sont toutes en plein-cintre, ainsi que celles des faces est et ouest. Leurs archivol-

tes, composées de tores et de gorges, retombent sur des colonnettes appareillées au nombre de trois pour les pieds-droits et de cinq pour le trumeau des deux ouïes est et ouest. Tous leurs chapiteaux sont décorés de feuillages terminés en crochets. Leur tailloir se prolonge jusqu'aux angles du clocher. Les ouïes sont divisées en deux petites arcatures en tiers-point, supportées par une colonnette médiane en délit, avec un chapiteau pareil aux autres. Curieusement, l'extérieur de l'extrados des ouïes se termine avant la partie horizontale par de petites figurines. Les angles du clocher sont adoucis par de minces et hautes colonnettes terminées par un chapiteau. Les bases des pignons de la bâtière et celles de la toiture, sont décorées de modillons soutenant la corniche, qui semblent avoir été des masques ou des têtes, mais passablement détériorés par leur emplacement exposé aux intempéries. Les deux pignons sont simplement percés d'une ouverture allongée. La date de 1210 peut être assignée à ce clocher.

En conclusion, comme il a été dit plus haut, cet édifice présente de énigmes archéologiques que l'on peut tenter de résoudre de la façon su vante: d'une bâtisse romane, bâtie entre 1120 et 1130, mais dont on ne connaît plus que la nef et son arc triomphal, ainsi que sa façade ouest, qui subit à la fin du XIIe siècle, une refonte presque totale. Afin d'asseoir un nouveau clocher, on modifia sensiblement le chœur primitif, voûté en berceau, puis on construisit le croisillon sud, et l'on poursuivit la transformation par l'érection du sanctuaire d'abord, suivie immédiatement par le croisillon nord. Celui-ci avait été initialement prévu avec le renfoncement caractéristique d'un grand nombre d'églises soissonnaises, ainsi que témoigne son mur oriental qui empiète sur celui du sanctuaire, mais en cours de construction, on renonça à cette disposition. Vers 1210, on bâtit le clocher qui présente les caractères de ceux de Cuiry-Housse, Lesges, Saponay, Brécy, Torcy, etc... Par un paradoxe inexplicable, évoqué plus haut, on supprima après le milieu du XIIIe siècle, les deux collatéraux de la nef qui communiquaient avec les deux bras du transept. Le petit portail sud, aménagé après coup et datant du XIIIe siècle, en est un témoignage. On peut terminer en pensant que les croisillons du transept étaient plutôt destinés à être des chapelles seigneuriales, que l'on a souvent confondu avec des croisillons de transept, ainsi qu'on peut le constater dans maintes églises de nos régions, qui souvent n'en comportent qu'une seule comme à Beugneux, Blanzy-les-Fismes, Sommelans, Montigny-les-Condé, etc.

L'église de Cerseuil est l'un de ces petits sanctuaires ruraux que l'on doit tirer de l'oubli, car il représente le type d'édifice religieux que l'on construisait dans nos campagnes à une époque de grande piété et selon les moyens financiers que l'on avait à disposition.

Jacques TEALDI

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE, RÉFÉRENCES

1.–Arrondissement de Soissons, Canton de Braine.

2.–Abbé Pierre HOULLIER: Etat ecclésiastique et civil du Diocèse de Soissons 1783; avec approbation et privilège du Roi.

3.–Étienne MOREAU-NELATON: Les églises de chez nous, arrondissement de Soissons; H. Laurens, éditeur, Paris 1914. Tome I page 227.

Eugène LEFEVRE-PONTALIS: L'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons aux XIe et XIIe siècles; Paris 1894-1896, 2 vol in-fol. planche XXIV.

Abbé PRIOUX: Cerseuil dans Bull. Sté. Archéol & Hist de Soissons, 1858, T. XII.

Jacques TEALDI: Clochers soissonnais, des XIIe & XIIIe s. dans Bull de la Sté. archéol., hist. et scientif. de Soissons, 4e série, Tome XVIII, 1985-1988; p. 227-247.

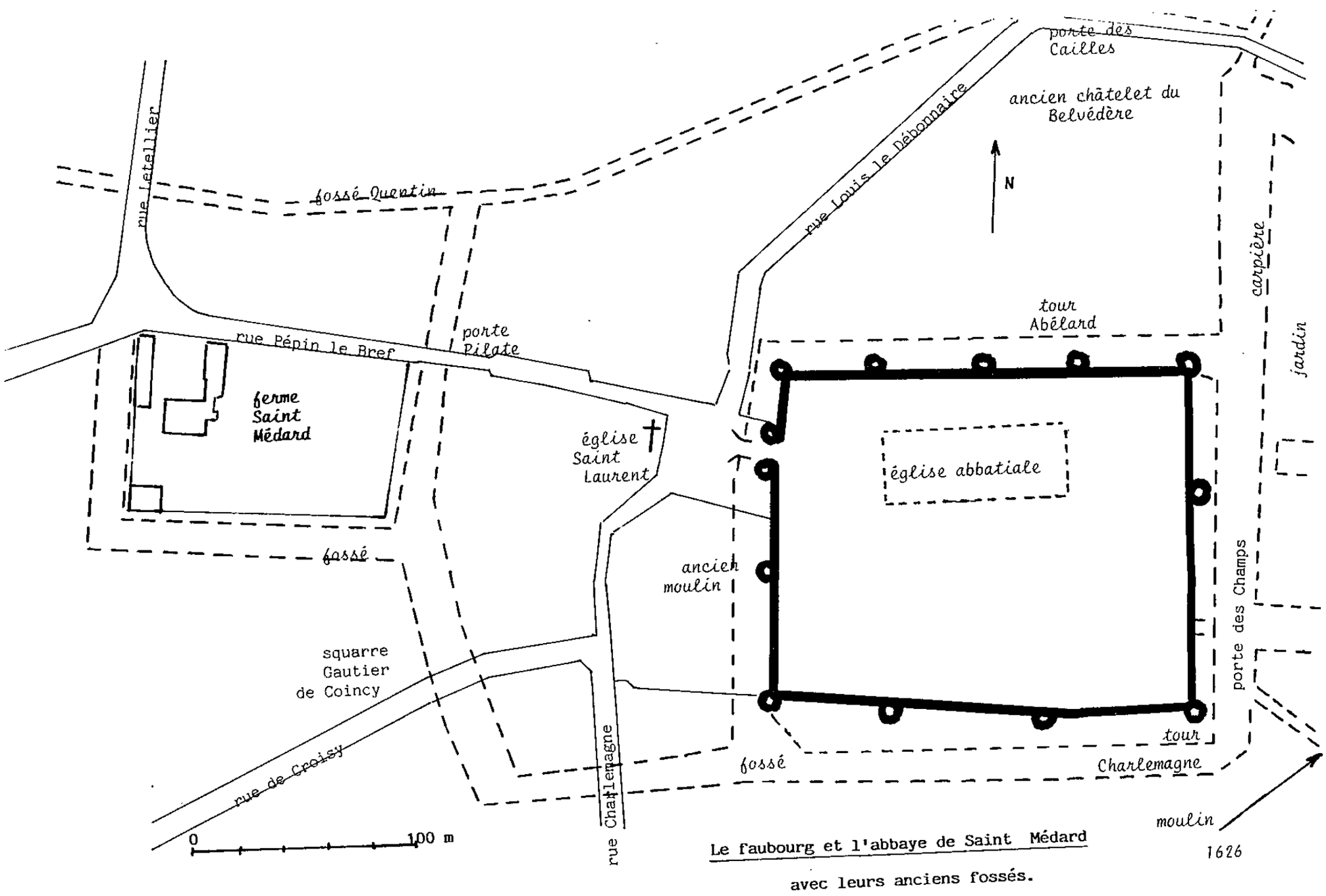
Parmi les quartiers historiques de Soissons, l'ancienne abbaye Saint Médard n'a pas la place qui lui revient à cause des destructions subies par le monastère au cours des siècles. La rive droite a conservé quelques constructions dignes d'intérêt même si elles sont un peu plus disséminées que dans la vieille ville.

LA FERME DE L'ABBAYE SAINT-MÉDARD

L'origine de la ferme du faubourg de Saint Médard est citée dans le cartulaire de l'abbaye (H 477 f° 125) en faisant mention d'une décision capitulaire au cours de l'année 1179, après le don fait par le chapelain Gautier. Ce don consistait en LX^xii marcs d'argent au petit poids, pour la construction d'une grange » et autres bâtiments ; ce mot de « grange » s'appliquait, dans la langue vulgaire, à l'ensemble de la ferme tout en indiquant le rôle principal de préservation des récoltes d'une année sur l'autre. Chaque exploitation dépendant de ce monastère avait la charge de fournir les grains à un groupe particulier (convers, Sainte Sophie, couvent, serviteurs, aumônerie et abbé)ou à un moulin banal de paroisse, au cours d'une époque bien déterminée de l'année, de telle céréale suivant la qualité de la récolte. Il est évident que le « bon froment, sec, loyal, marchand et à deux deniers près du meilleur » était mené au monastère pour la consommation de l'abbé et de la communauté régulière, tout comme le méteil était souvent mis à la disposition de l'aumônerie.

Cette création intervenait dans une ambiance peu favorable à cause du mouvement communal commencé en 1136 qui tentait de s'imposer à toute la population urbaine, sans tenir compte des juridictions ecclésiastiques. Deux rois de France vont imposer aux bourgeois de la ville de démolir leurs murailles pour y inclure les sujets de l'abbaye. La chronique de Saint Médard cite les murs et fossés en 1210, approximativement comme le montre un tableau du Musée, généralement daté du XVIe siècle.

Cependant, s'il faut en croire Guibert de Nogent (1053-1125) « à Saint Médard, il y avait semblablement un homme qui était chargé des mêmes fonctions pour cette abbaye (du guet). Il arriva une fois que, ayant passé sur la porte fortifiée, à hauteur du vivier, une partie de la nuit... (f° 74, traduction Edmond-René Labande, 1981). Ces fortifications devaient remontrer au roi Eudes, même



Le faubourg et l'abbaye de Saint Médard avec leurs anciens fossés.

si l'acte est qualifié de faux par Georges Tessier, car elles sont citées dans un acte daté de 893.

Quoiqu'il en soit la ferme était protégée par des murailles et entourée de fossés dès sa construction, en fin du XIIe siècle quand l'abbé Bertrand faisait construire également un hôpital et un moulin. Le renouveau du monastère devait apparaître en grande partie par des édifices d'usage communautaire avec une agglomération plus populeuse (voir l'église Saint Laurent), malgré le mouvement de dispersion des habitants qui formèrent les nouvelles paroisses de Crouy, Cuffies et de Leury lesquels tentèrent simultanément de former un groupe communal. Avant la fin du même siècle furent également construits le moulin du nouveau village de Crouy et la ferme de La Perrière.

Au mois de juin 1201 se fit un parlement pour la croisade, dans les jardins de l'abbaye Notre Dame, où les croisés français portaient la croix rouge, les croisés anglais la croix blanche et les flamands la croix verte suivant une décision prise au concile de Clermont. Or dans les déclarations au terrier de Saint Médard, en 1618 (H 478), les terres de la ferme qui nous occupe, de part et d'autre du grand chemin de Laon, portaient comme appellation des lieux-dits « la Croix Rouge » et « la Croix Verte ».

Suivant une information tirée des Archives Vaticanes par Mgr Pierre Gasnault (revue Mabillon)la Jacquerie commis de gros excès sur les terres de l'abbaye Saint Médard aux mois de mai et juin 1358. Les religieux estimaient à 20 000 francs d'or la somme nécessaire pour remettre en état les immeubles qui avaient été détruits par les incendies, et avaient consacré 1 500 francs à la réparation des fortifications du monastère en plus de l'entretien d'une garnison à leurs frais.

Lors du siège de Soissons, en 1414, la ville était tenue par les Bourguignons et nous pouvons supposer qu'une petite garnison défendait l'abbaye et son faubourg, mais celle-ci se rendit après deux semaines. L'occupation du monastère favorisait l'assiégeant sans contraindre directement la ville, les bâtiments réguliers servant de quartier à la troupe qui puisait dans les réserves sans retenue, si ce n'est que chaque parti occupa les lieux au gré des fortunes de la guerre, jusqu'en 1449, la ville changeant de mains 25 fois dans le même temps.

PROCESSIONS

Les religieux bénédictins organisaient, tous les cinquante ans, une « procession des pardons » pendant laquelle les vassaux de l'abbé portaient, au travers de la ville, les 12 châsses et reliques vénérées habituellement dans la crypte ou sur le maître-autel. Ces châsses étaient portées alternativement par les 220 vassaux, entourés de tout ceux qui pouvaient porter un titre d'officier de justice et

police, de la ville ou des abbés et prieurs, même des diocèses voisins. Le défilé de tout ce monde, depuis la grande église de Saint Médard jusqu'à la cathédrale et retour, en passant au plus droit devant la ferme, la porte de Champbouillant et le vieux pont sur la rivière, durait toute la journée, les reliques étant remises à leur place à la lumière des cierges, le dernier dimanche de juillet.

Une autre procession, celle des Rogations, avait lieu tout les ans pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, mais elle était organisée par le chapitre cathédral dans toute la ville par trois circuits différents à chaque jour. Le dernier défilé, celui de la veille de fête, empruntait le même parcours que ci-dessus mais en sens inverse, pour venir chercher, après accord écrit des bénédictins, la châsse de Saint Grégoire qui était portée à travers la ville, à l'abbatiale de Notre Dame et à l'église épiscopale où l'abbé Geoffroy Col de Cerf adressait, au peuple un sermon à l'initiative de l'évêque Joscelin de Vierzy. Cette procession passait au «Puits Alold», près la Croix du Champbouillant rappelant les batailles du Xe siècle, et par l'église Saint Vaast encore hors les murs.

Les rues et portes depuis le pont sur la rivière jusqu'au pont-levis du monastère étaient alors un itinéraire urbain très fréquenté, même pendant les guerres puisqu'il enchaînait le franchissement de la rivière, mais également pour les fidèles participant, par exemple, à un service anniversaire célébré soit dans la collégiale Saint Vaast, soit dans la petite église Saint Laurent. Il est remarquable, dans les documents des XIIIe et XIVe siècles (pouillés), que l'église Saint Vaast se trouvait hors des murs du bourg d'Aisne et que Saint Laurent était la paroisse du faubourg autour du monastère, toutes deux détruites par la Révolution.

Les travaux aux fortifications du XVe siècle ont renfermé la collégiale Saint Vaast dans les murs du «bourg d'Aisne», sans changer la situation du faubourg dépendant de l'abbaye.

REFORME et CONTRE-REFORME

Suivant un contrat de location pour une pièce de vignes située près de Belvédère, les tenants et aboutissants citent le détenteur de la ferme, Jacques Charles, le 23 novembre 1539.

En 1544 les fantassins de Charles Quint traversèrent la ville après un siège très court, ce qui ne les empêchaient pas de piller à volonté sur le parcours depuis Saint Jean des vignes (hors des murs) jusqu'à Crouy et La Perrière. Le feu mis dans les granges de La Perrière et de Saint Mard est révélé par une réclamation des chanoines de Sainte Sophie portant sur le pain que l'abbé devait leur fournir depuis la fondation de leur collégiale, pain qu'ils n'avaient pas reçu pendant les

deux dernières semaines précédant le 30 septembre. Le renouvellement d'un bail de maison de la rue Saint Martin, en 1548, montre les mêmes dégâts en ville.

Lors de la succession d'un chanoine de la cathédrale, Jean de La Salle, il apparaît que sa famille était bénéficiaire d'une rente garantie sur la ferme et par un autre contrat concernant une maison touchant à la ferme à l'Est (vendue par Jean Dippre) on apprend que le fermier, en 1551, s'appelait Menault de La Salle. Les descriptions précisent que ces deux propriétés tenaient au fossé vers le Midi.

Le jeudi 7 septembre 1553, Adam Josseteau, marchand à Vailly, mariait son fils François avec Suzanne Le Boursier, veuve de Pierre de La Salle, marchand au bourg d'Aisne. Les témoins cités au contrat étaient Pierre Lefevre, Nicolas Leclerc, Gilles Charpentier, Pierre Griffon, Claude Josseteau, Nicolas Legrain, Menault de La Salle et Gervais Le Boursier parents et amis. L'époux fut propriétaire par succession d'une maison, cour, étable et jardin derrière la maison à Crouy, au devant de l'église, qu'il louait le 12 juin 1564 étant archer des ordonnances du roi en la compagnie de Monseigneur le prince de Condé.

Mais sur l'ordre de Henri II et sous la présidence de l'amiral Gaspard de Coligny on travailla aux fortifications de la ville (en réalité les gouverneurs-échevins faisaient procéder à des constructions limitées régulièrement). La première transformation que subit le bourg d'Aisne fut la suppression de la porte de Champbouillant. L'église Saint Vaast ayant été enfermée dans les murs vers la fin du XVe siècle, il en résultait un changement important dans les habitudes de la vie locale puisqu'on ne pouvait plus aller directement du pont à Saint Médard et que la fréquentation des églises n'entraînait plus le franchissement des fortifications.

Les guerres de Religion apportèrent une autre transformation, d'autant que le roi Charles IX, en 1562 pour subvenir à son Trésor, imposait aux communautés religieuses d'aliéner jusqu'à 1 500 livres de revenu. Exécuté au baillage de Vermandois à Laon, cet arrêt permettait au prince de Condé d'acquérir la seigneurie de Saint Médard à Crouy, et à Menault de La Salle, bourgeois de Soissons, de prendre possession de la ferme qu'il habitait. Peu après il se retirait à Vailly, puis à Reims, et c'est à Vailly qu'il vendit la ferme à son frère Lancelot, devant Jean Haute et Nicolas Boulanger, notaires le 17 juin 1573, avec quatre muids et demi de terres. Lancelot acquit le complément des terres le 27 janvier 1575. Lors de la prise de la ville par les Huguenots, en 1567-1568, les pillards s'en prirent principalement aux biens d'église, leurs reliques, boiseries, fers, plombs et étains ; si la ferme fut envahie ce fut d'abord pour les réserves de bouche, ou pour le bois de chauffage durant l'hiver, et pour encaisser les redevances à la place des religieux afin de solder la troupe. Les guerres civiles de la Ligue, et plus précisément le siège de la ville entrepris par le comte d'Auvergne, au mois d'avril 1617, causent l'incendie et ruines des faubourgs. Le terrier(ou inventaire des biens et revenus de l'abbaye) dressé en 1618 (H 478) concerne le bourg d'Aisne, franc-

carré de Soissons, faubourg Saint Mard et Crouy. Il révèle les maisons «en masure», ruinées par l'incendie rue du Hamel, du Four et dans la grande rue du bourg Saint Mard. Quelques années après les bénédictins autorisèrent ces mêmes habitants à extraire le revêtement de pierre des fossés pour s'en servir à la reconstruction de leurs maisons.

Ce terrier cite le propriétaire de la ferme, noble homme Jean de La Perrière, conseiller du roi, élu et contrôleur des tailles en l'élection de Soissons, et Marie de La Salle, son épouse. Le nom de jeune fille de la dame indique comment furent transmis les droits sur la ferme : Marie était la fille de Lancelot de La Salle et de Jeanne Josseteau, son épouse, native de Vailly, qui furent aussi tanneur au bourg d'Aisne et décédèrent bourgeois de Reims. Lancelot, ou Menault qui a épousé Hélène Tonnart, peuvent être les grands parents ou aïeux de Jean Baptiste de La Salle, fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Jean de La Perrière a acquis le fief des Tournelles à Juvigny, peu après 1619, qu'il donnait en faveur du contrat de mariage entre sa fille Jeanne et Jean Carpentier, passé le 29 juin 1616, précédemment bourgeois de Saint Quentin et lors fondateurs de la famille des Carpentier de Juvigny.

La famille de La Perrière habitait Missy aux bois dès 1520 et fut probablement au service du prince de Condé, allié par sa femme aux de Roye, lors de son installation à Muret, ensuite au service du duc de Mayenne quand Henri II de Bourbon «réglait une dette» de 5 000 livres le 12 octobre 1609 à Charles de La Perrière, détenteur du fief de Maurepas à Missy aux bois. Une deuxième fille de Jean de La Perrière, Anne fut fondatrice du monastère des Minimesses de Soissons ; une autre, Reine, fut admise chez les Clarisses de Reims, et cette autre, qui nous intéresse, Claude apporta la ferme du bourg Saint Mard dans son mariage avec Antoine de Gargan, sieur de Grandines, conseiller du roi, trésorier intendant général des finances au bureau de la généralité de Soissons. Jean de Gargan venait certainement de Ligny sur Canches, ou Rollepot, où il y aurait une tombe portant les armoiries «d'argent à deux bandes de gueules».

La déclaration de la ferme dans le terrier de 1618 occupe six pages grand format ; elle commence par la citation des origines des droits de propriété et se termine par le détail des redevances seigneuriales, ce qui montre que les religieux ont dû vendre l'exploitation, mais sans les droits de lot et vente, quint et requint, dans un moment difficile pour leurs finances, l'opération étant plutôt avantageuse depuis qu'ils ne participaient plus directement à cette activité agricole.

Les redevances féodales annuelles encaissées par les religieux, sur les terres s'élevaient à un denier parisis de cens par setier, ou six deniers parisis (sept deniers tournois) par essein de surface cultivée, ou «héritage», venant de Lancelot de La Salle, père de la dame. Ce domaine se montait à cinq muids seize esseins un pichet et demi, auxquels s'ajoutaient huit esseins un pichet, venant de sa sœur

Marie de La Salle, épouse de Jean Facier, seigneur de Rocourt (près de Saint Quentin), soit au total six livres huit sols quinze deniers à l'échéance de Saint Martin d'hiver (11 novembre). Les maisons qu'ils possédaient dans le bourg Saint Vaast, ou dans la ville, étaient assujetties à dix deniers chacune, échus à Saint Rémy (5 octobre), en même temps que les dix sept deniers tournois dûs sur les vignes. Le droit de vinage, avec le droit du ban de vendange, venait à échéance à la Saint André (30 novembre). Dans la description des pièces de terre cultivées se retrouvent tous les lieux-dits de la plaine jusqu'aux premières pentes, dont une parcelle, en « Champbouillant », d'une surface de trois esseins dix verges (ou 51 a 42 ca), au-dessus de la ruelle des Loups, tenait par le bas au chemin de la vieille porte, c'est à dire la vieille porte de Champbouillant, du bourg d'Aisne, qui fermait le chemin direct entre le vieux pont et l'entrée du faubourg Saint Mard, au-devant de ladite ferme.

Charles de La Perrière, frère de Jean, est décédé vers 1617 ; il avait épousé Antoinette Varlet (encore une famille venant du Saint Quentinois). Leur fils Nicolas a épousé Elisabeth Clément à Châtillon sur Marne, le 21 décembre 1598 ; le contrat de mariage a été reçu par Oger Frontigny et Guillaume Clouet, notaires de la châtellenie. Leurs affaires de famille n'étaient pas réglées après le décès de Elisabeth, en 1634, quand le commissaire examinateur au siège de Châtillon offrait aux chanoines de la cathédrale de leur présenter foi et hommage pour le fief de Maurepas, à Missy aux bois, relevant de la tour d'Ambleny.

Lancelot de La Salle, et son épouse Jeanne Josseteau, étaient propriétaires de l'hostellerie de « la Belle Image », à l'entrée du bourg d'Aisne porte Crouy et rue des Graviers, tenant par derrière à « l'Ecu de France ». Ce fut Jean de La Perrière qui vendit cette enseigne prestigieuse, par procuration de sa belle-mère, le 2 octobre 1593. Notons que les archives de notaires nous rappellent que Lancelot a commencé ses premières activités de tanneur à quelques pas de cette hostellerie, au bord des « dunes » de la rivière, rue des Graviers, vers 1527 !

Charles de La Perrière était l'un des gouverneurs échevins de la ville, en 1596, avec Jean Duchesne, Mathieu Regnault et Pierre Vinenay qui prirent en bail pour trois ans, de Charles Blandec, prieur de Marchiennes, pays d'Artois (titulaire du prieuré Sainte Rictrude de Vregny), « une salle de sa maison, jetant sur le cloître et les deux chambres attenantes avec les commodités et aisance à la cour, tenant d'un lez à l'hostel de la Chartre et par derrière à la rue du Beffroy, pour tenir l'assemblée particulière de la ville et chambre du conseil ». Après les guerres civiles et la récente installation du baillage et siège présidial, sous les ordres du duc de Mayenne, cette assemblée ne disposait plus du châtelet d'accès au pont sur la rivière, ni du Beffroy, toujours à la disposition du prévôt royal. Ces réunions des administrateurs de la ville, dans le domaine du chapitre et mitoyen du siège de sa juridiction, ne pouvaient se tenir en toutes liberté et discrétion.

Jean et Charles de La Perrière avaient une sœur, Aliénor, qui était veuve de Pierre Ladmiral et habitait Cœuvres, en 1617. Jean eût deux filles : Marie, épouse de Jean Pinon, conseiller du roi et contrôleur en l'élection, demeurant à Soissons, ainsi que Elisabeth, veuve de Jean Chrestien, avocat aussi à Soissons.

Il semble que Jean de La Perrière n'ait eu que des filles d'âge majeur et en n'utilisant que les actes notariés il est impossible de dire laquelle fut l'aînée de Jeanne, décédée la première étant épouse de Jean Carpentier, ou de Claude qui hérita de la ferme et épousa Jean de Gargan. Cette dame de Gargan est citée dans un acte en présence de son mari, en 1638, mais faisait sa déclaration au terrier de 1672 étant veuve.

C'est par le terrier de 1672 que l'on apprend les dégâts causés par l'armée de Mr de Villequier-Aumont, en 1650 : « les maisons incendiées à cause de Mr de Villequier, les habitants du bourg de Saint Mard, au nombre de 26 ménages, ruinés et brûlés par les gens de guerre arrivés en pays soissonnais...

A cause de ces ruines accumulées les religieux mauristes distribuaient des aumônes en le faisant constater par un notaire commis sur place. Le texte du terrier de 1672, qui s'étend sur vingt pages grand format à l'écriture très large, est assez confus mais permet quand même de comprendre qu'il y avait un bâtiment neuf, reconstruit vers 1657, qui était le corps de logis (actuel) devant le grand jardin(cour actuelle). En face de l'habitation était une autre maison, conservée bien après la Révolution, qui n'avait pas subi de dégâts au XVIIe siècle et que ce document appelle « la vieille cense ».

TRANSFORMATIONS au XVIIe SIECLE

Les fossés de défense, soit du bourg, soit du monastère, disparurent complètement vers 1635 ; ils furent remis en bail au propriétaire voisin pour être convertis en jardins et les dernières pierres de revêtement « déracinées » pour réparer les maisons. Quelques espaces de ces fossés, au Nord et à l'Est du monastère, furent conservés en l'état pour servir de « carpière » ou vivier.

Le moulin banal primitif qui se trouvait dans une tour de la muraille occidentale, vis à vis de l'église Saint Laurent, a probablement été détruit en 1567-1568. Un autre moulin fut construit, en 1626, à l'angle Sud-Est du bourg, au bout des jardins entourés de viviers.

« Le vieil chemin, à présent labouré (1633), qui conduisait de la porte de Champbouillant tout droit à l'abbaye Saint Mard » est cité plus haut à cause des changements qu'il a apporté dans la vie quotidienne.

L'ancien châtelet de défense, à l'entrée Nord, à la « porte des Cailles » devenait la ferme du Belvédère également louée à un laboureur.

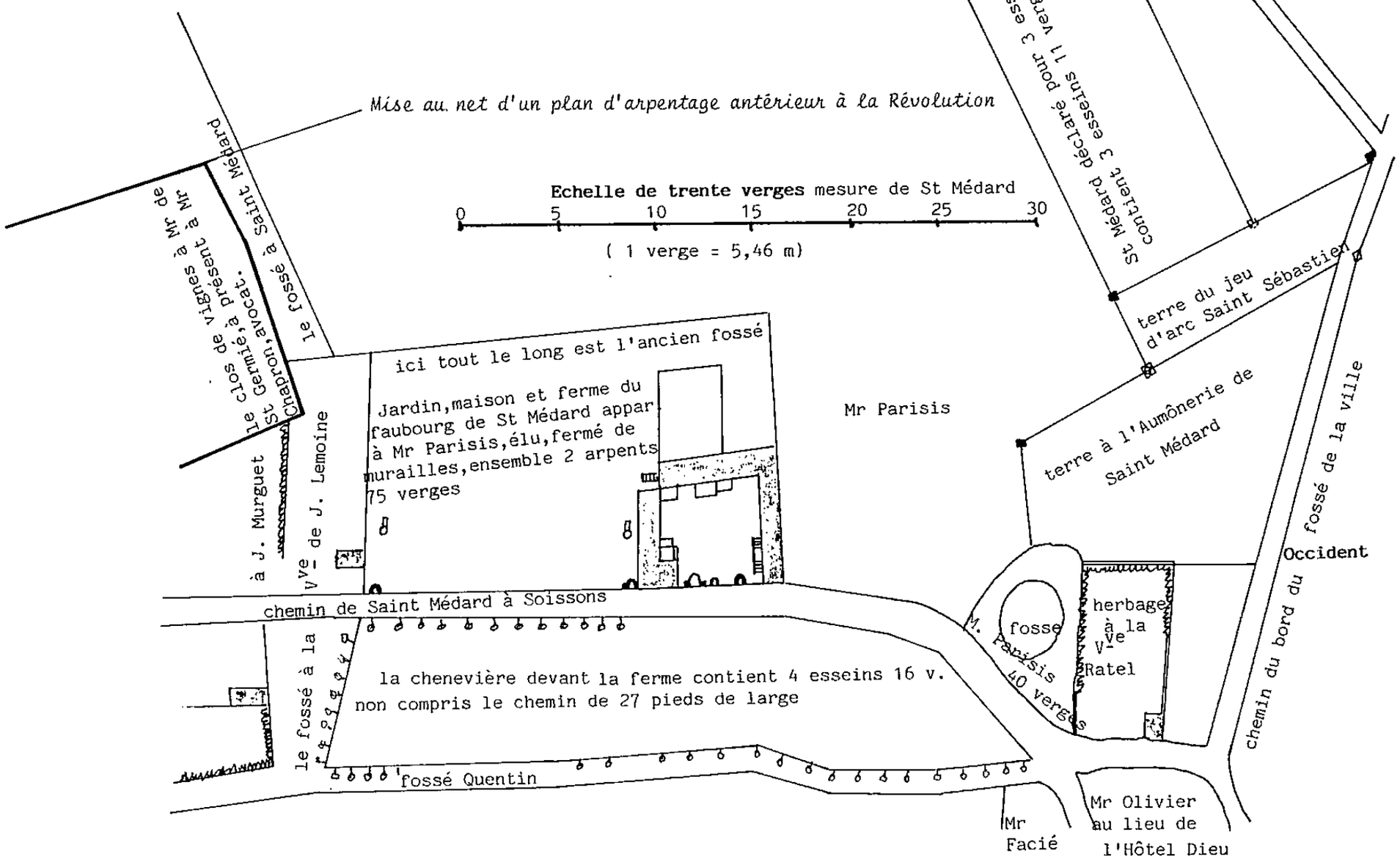
Le cardinal Mazarin, abbé commendataire, a fait réparer l'ancienne aumônerie pour en faire le logis abbatial qu'il ne devait jamais utiliser avec sa chapelle Saint Jacques. Faute d'hôte ce logis est rapidement retourné à sa première destination par nécessité envers les pauvres, mais aussi par les Mauristes qui avaient converti les lieux réguliers en noviciat pour la Congrégation.

Le bourg fortifié moyenâgeux du monastère se transformait lentement en bourg rural très actif et productif et de ce fait, à travers les archives, il devient difficile de distinguer la vieille cense monastique des autres exploitations de création récente.

La Fronde des princes provoquait des dépenses importantes en réparations de plusieurs propriétés, ce qui obligeait les religieux à emprunter. Le 6 mars 1638 Antoine de Gargan, intendant des finances de la généralité, prêtait 4 000 livres moyennant une rente annuelle de 222 livres garantie sur la ferme de La Perrière, somme qui fut utilisée aux réparations du pressoir de Vasseny et aux achats de meubles installés dans la nouvelle infirmerie.

Claude de La Perrière était veuve dès 1651, c'est le début de règlement de la succession qui nous montre Claude (apparemment fils aîné) recevant la ferme le 30 novembre 1661, Catherine qui a épousé Claude Gérard, avocat en parlement demeurant à Saint Dizier, et Nicolas de Gargan, conseiller du roi au baillage et siège présidial, premier élu en l'élection de Châlons sur Marne, déjà veuf de Claude Lesage, héritiers de l'intendant.

Les familles de La Salle, de La Perrière et de Gargan restèrent en relation pendant le XVIIe siècle. Au cours de cette succession ce fut Claude de La Salle, sieur de Joieux, demeurant à Reims, qui eut procuration pour agir de Nicolas de Gargan. Lors de la tentative de règlement en 1661 il y avait déjà des mineurs orphelins, ceux de Nicolas qui demeuraient à Châlons, il fut donc mis en cause. La procédure judiciaire qui s'ensuivit décida la mise en bail par adjudication au comté de Soissons, le 20 décembre 1710 et attribué à Pierre Murguet et son épouse Marie Rassart. Déjà le 17 décembre 1692, Jean de Gargan, petit-fils de Antoine et de Claude de La Perrière, ne pouvait donner en bail que la moitié de la ferme à Jean Dourlan, et l'une des héritières faisait de même pour la vieille cense, ou vieux logis, qui existait encore récemment en face de la maison d'habitation. Pendant le temps des très lentes interventions de la justice le nombre des héritiers présomptifs augmentait. Le 5 novembre 1731, Marie Charlotte de Gargan, épouse de Rémy de Harlus, et Marie Anne de Gargan, épouse de Joseph Famy (habitant de la vieille cense), accordaient un renouvellement de bail à Pierre Murguet et Marie Rassart qui habitaient la ferme.



Mise au net d'un plan d'arpentage antérieur à la Révolution.

AU TEMPS DES DERNIERS RELIGIEUX

A cette époque, rentrait dans la vie active Nicolas Augustin Parisis, fils de Jean Augustin Parisis, marchand tanneur à Soissons, et de Madeleine Deschamps. Le 28 septembre 1738 ce jeune homme contractait mariage avec Marie Jacqueline Petit, fille de Pierre Petit, officier chez le roy demeurant à Damery. Les jeunes époux recevaient de leurs parents respectifs une somme de 20 000 livres, donc le moyen d'acquérir une belle propriété, tout en ayant une activité professionnelle bien soutenue par la famille.

Les derniers héritiers de Gargan, intéressés par les biens en Soissonnais, eurent quelques difficultés à se réunir ou à se faire représenter pour la vente qui eut lieu le 21 janvier 1749. Entre autres, Pierre de Pons, demeurant à Pézenas, époux de Jeanne de Granouillet de Sablière, Pierre de Granouillet de Sablière, demeurant à Lodève ainsi que Pierre Gargan, chanoine de Châlons sur Marne, ont signé l'acte de la vente faite à Nicolas Augustin Parisis et dame Marie Jacqueline, née Petit.

La vente portait sur une maison, bâtiment et grand jardin au faubourg Saint Médard, tenant d'un côté au chemin qui conduit à l'abbaye Saint Médard, d'autre et d'un bout à la ferme ci-après, et d'autre bout à Jean Lemoine, avec une fosse remplie d'eau (en fait le petit abîme créé par l'inondation de 1658) proche de la maison, baillée à Jean Charpentier, jardinier, pour 9 ans le 16 octobre 1746 ; et l'autre ferme du faubourg Saint Médard, attenant la maison ci-dessus, comprenant un grand corps de logis donnant du côté de Soissons, grange et jardin derrière, étable à vache et une à poulains, remise pour servir d'écurie à chevaux avec grenier à foin dessus, tenant d'un côté aux terres de Champbouillant, d'autre à la maison ci-dessus, d'un boute à la rue et aux terres ; le tout avait été baillé à Pierre Murguet et Marie Rassart, son épouse, devant le notaire Moreau, le 9 mars 1740.

Nicolas Augustin Parisis renouvelait le bail de Pierre Murguet le 9 décembre 1760 dans lequel on lit une autre description des lieux : « grand corps de logis, les voûtes et bergerie dessous, fournil attenant, écurie à chevaux, chambre et grenier dessus couvert de tuiles, la grange à avoine couverte de chaume, jardin clos de murs derrière ladite grange, étable à porcs, poulailler, cave à laiterie, grange à blé, écurie à vaches et une autre à poulains, colombier sans le dessous qui sert d'écurie à Léger Brébant, jardinier du bailleur, qu'il lui a loué avec l'ancienne écurie et grenier à foin dessus. » Pierre Murguet décédait dans le courant du bail et ses héritiers renoncèrent. La ferme fut remise entre les mains de Antoine Coulombier et Marie Jeanne Ouager, son épouse, qui étaient précédemment en haut de la Montagne Neuve à Crouy (maintenant le Meunier Noir).

Mais pourquoi ce Léger Brébant détenait-il le dessous du colombier ? Depuis

1754 le propriétaire accordait un bail pour la vieille cense à un jardinier qui se chargeait des anciens fossés réutilisés, du grand jardin derrière la grange et de plusieurs petites parcelles de terre autour, dont le petit abîme et les peupliers qui l'entouraient.

Il est remarquable de constater, en confrontant les deux séries de baux faits par Mr Parisis, qu'il n'y avait pas de vignes cultivées par les locataires, peut-être hésitait-il à utiliser une cave qui pouvait se trouver submergée par les grandes inondations provoquées par les crues de la rivière, comme il y en eût en 1658 et en 1784?

La Révolution a ruiné l'antique abbaye de Saint Médard de même que l'église Saint Laurent qui a été supprimée, vendue et démolie sans nécessité pendant que le bourg devenait le «faubourg de la République», afin d'éliminer toutes traces de l'Ancien régime, et que les quelques fidèles étaient obligés de faire le tour des fortifications pour se rendre à l'église Saint Vaast (pour peu de temps!) ou dans l'ancienne abbatiale de Saint Paul desservie clandestinement pendant quelques années. Les abbayes ruinées, les emplois internes supprimés, l'aumônerie disparue avec les connaissances des Mauristes, que restait-il pour animer cette population?

LA REVOLUTION

Nicolas Augustin Parisis est décédé dans son domicile de la rue de la Surchette, le 23 frimaire An 5 (13 décembre 1796); pour le partage des biens entre les héritiers, la visite des bâtiments nous révèle ce qu'était «la vieille cense» qui fut habitée par Joseph Famy et pendant la Révolution par Léger Brébant: le corps de logis bâti en moellons et boutisses, couvert en tuiles, de 75 pieds de long (24 m) sur 17 pieds (5,44 m) de large hors œuvre, au rez de chaussée, comprenant une salle de 22 pieds (7,04 m), l'emplacement de l'escalier à gauche, une cuisine et fournil de 16 pieds de long (5,12 m) ensemble, avec au premier étage 2 chambres et 2 cabinets séparés par une cloison; grenier régnant au-dessus sur toute la longueur; au-dessous du colombier de 14 pieds (4,48 m) sur 16 pieds (5,12 m), une grange avec cave dessous de 40 pieds (12,8 m) de long et 7 pieds de large avec deux petits caveaux; au bout de la grange, un toit à porcs, mal couvert en paille, et le jardin formant renhache ainsi que les murs autour de 106 toises (205,6 m).

Cette estimation des réparations nécessaires eut lieu les 24 et 25 octobre 1797, elle eut lieu également pour la maison du fermier Coulombier: maison, colombier en entrant par la grande porte à gauche était un bâtiment adossé au corps de logis du citoyen Brébant, servant d'écurie et au premier étage servant de

fruitier, de 24 pieds (7,68 m) de longueur sur 16 pieds de large (5,12 m), couvert de tuiles, tombant de vétusté, urgent à démolir étant sans grande utilité à la ferme. Ensuite, un appentis couvert en tuiles servant de bergerie, de 20 pieds (6,4 m) de longueur sur 11 pieds (7,04 m) de large.

A droite de la grande porte en entrant est le corps de logis, où on arrive par un perron et entrée de I'escalier : à droite une salle, à gauche une cuisine ensuite deux cabinets, grenier dessus couvert de tuiles, le dessous voûté servant d'écurie. Le tout de 66 pieds (21,12 m) de longueur sur 24 pieds (7,68 m) de large et 22 pieds de hauteur de relaisse ; ensuite bâtiment couvert en tuiles, servant d'écurie avec grenier dessus, de 24 pieds (7,68 m) de longueur sur 22 pieds de large (7,04 m), dont la charpente était en très mauvais état. La grange à avoine, couverte en paille, de 43 pieds de longueur (15,76 m) sur 25 pieds (8 m) de large. Ensuite la grange à blé, couverte en tuiles, de 64 pieds (20,48 m) de longueur sur 25 pieds de large, dont la charpente était en très mauvais état ainsi que les deux pignons. Un appentis contre ladite grange, de 14 pieds (4,48 m) de longueur sur 7 pieds 6 pouces (2,4 m) de large, couvert en tuiles, avec une autre partie, non couverte, de même dimensions, et une cave sous la grange, dont l'entrée est sous l'appentis, de 22 pieds (7,04 m) de longueur sur 12 pieds de large (3,84 m). La cour, où il y a un puits, a 13 toises de longueur (25,22 m) et 12 toises (23,28 m) de large. Le pourtour des murs du jardin a 34 toises (66 m).

Le partage et liquidation de la succession a eu lieu le 9 frimaire An 6 (29 novembre 1797) entre les héritiers Parisis qui étaient : Nicolas Charles, marchand à Villers Cotterets, fils de Nicolas Charles Antoine Parisis, de même état ; Pierre Vulgis, maître de pension à La Farté Milon ; Louis François Augustin, tanneur et corroyeur à La Ferté Milon, et autres alliés ou petits-enfants.

Nicolas Augustin Parisis avait renouvelé le bail pour Marie Jeanne Ouager, veuve de Antoine Coulombier, le 29 avril 1786, ensuite à leur fils Antoine Coulombier, le 24 juin 1793, qui avait épousé une fille de la ferme de La Perrière, Louise Geneviève Fouillard.

Mais la ferme de Saint Médard fut mise en adjudication le 4 vendémiaire An 7 (25 septembre 1798) et acquise par Nicolas Lhote, cultivateur à Bucy le long. Il semble que la succession ait posé problème par le nombre des héritiers, ce qui a imposé la vente pour obtenir une solution équitable. L'inventaire des titres concernant la ferme, dans un acte daté du 20 au 27 pluviose An 5, nous rapporte, à une erreur près, toutes les dates importantes qui ont marqué les habitants du lieu, du XVIe siècle à la Révolution.

Lors des différents sièges de la ville par les Russes et les Prussiens, en février-mars 1814, un certain nombre d'activités ennemies justifiaient les tirs de l'artillerie de défense vers Saint Paul et Saint Médard. Le 13 février, la porte de Laon emportée par les troupes du général Wintzingérode, une autre colonne ennemie passait par la poterne Saint Vaast (rue de l'Echelle Saint Médard) communiquant avec le chemin de halage, plaçait la ferme au milieu des mouvements des assiégeants. Les bâtiments voisins de l'ancienne abbaye avaient favorisé les Russes lors de l'assaut où fut tué le général Rusca. Le garde-champêtre Charpentier vint remettre la reddition de la ville au général Wintzingérode, dont l'état-major et Q. G. se trouvait à Saint Paul, le 14 février. Le 2 mars, Bulow faisait construire un pont de bateaux, de Saint Médard vers Saint Crépin de Grand, ce matériel dû passer nécessairement par la rue Charlemagne. Il y eut une batterie russe installée dans le faubourg Saint Médard dans la nuit du 21 au 22 mars, et le plan du commandant du Génie Bergère indique qu'il avait ordonné des démolitions dans le faubourg afin de faciliter la défense, seule l'ancienne abbaye bénédictine avait été épargnée sur intervention de l'évêque. Un acte de témoignage passé devant notaire le 10 août 1820 confirme que la ferme avait été incendiée pour la défense de la place et sur ordre de l'autorité militaire. Le document cite les témoins oculaires : Nicolas Louis Geslin père, propriétaire, Etienne Macaire, jardinier, Nicolas Raverdy, maçon demeurant au faubourg Saint Mard, Jean Dodmond, facteur de grains, Jean Pierre Grange, marchand épicier, Pierre Charles Villemont, marchand de blé, Antoine Duru, aubergiste, Louis Grandin, marchand de grains demeurant à Saint Vaast, Jean Baptiste Lecat, charcutier au bas du pont de Soissons, Antoine Gelly, marchand, Nicolas Cannois, fondeur et Nicolas Guyot, horloger demeurant rue du Pot d'Etain. Ils précisent que les granges, écuries et autres bâtiments ainsi que les meubles, instruments aratoires, grains, récoltes et fourrages ont été incendiés et détruits le 8 mars 1814, sans qu'on ait rien pu sauver à cause de la précipitation avec laquelle ont été donnés et exécutés les ordres pour détruire les bâtiments qui s'opposaient à la défense de la ville.

Dans les ordres transmis au maréchal Ney, prince de la Moskowa, par le major-général Alexandre Berthier, prince de Wagram, et émanant de Napoléon, nous lisons :« Monsieur le prince de la Moskowa, l'intention de l'empereur est que vous preniez position au hameau de Saint Médard, près Soissons, où vous ferez rallier les divisions de la Jeune Garde... » (à Crouy, le 11 mars 1814) mais à trois heures de l'après-midi il y eut un autre message : « ... d'après les nouvelles dispositions de l'empereur, l'intention de Sa Majesté est qu'au lieu de venir avec votre corps occuper Saint Médard, vous occupiez Saint Vaast... attendu que Saint Médard sera occupé par la division du général Colbert... »

Les destructions de guerre ainsi que les inondations provoquées par la défense causèrent moins de dégâts que les sièges du passé, d'autant que pour la première fois le gouvernement accordait quelques dommages de guerre, aussi la vie courante reprit-elle rapidement.

Le cultivateur de Bucy, Nicolas Lhote et son épouse Marie Félicité Lebrasseur, mariaient leur fils, Henry Philipe, le 24 mai 1822, avec Jeanne Louise Geneviève Coulombier, fille de Antoine et de Louise Geneviève Fouillard. La jeune épousée apportait dans la corbeille une créance de 1 500 francs sur la ferme, que l'on peut dater sans hésitation de 1798, au moment de l'adjudication. Le contrat de mariage fut passé dans la chambre haute ayant vue sur la cour de la ferme, en présence de Jean Louis Peltier, marinier, et Louise Augustine Antoinette Adélaïde Coulombier, son épouse, qui donnent leur accord; de Augustin Fouillard, cultivateur à Crouy, oncle maternel, de Joseph Lhote, propriétaire à Chauny, oncle paternel, de Louis Philipe Antoine Beaumont, arpenteur, bel-oncle à cause de Marie Madeleine Rosalie Lebrasseur.

Jeanne Louise Geneviève Coulombier, veuve de Henry Philipe Lhote, est décédée à Saint Médard le 26 décembre 1859; leur fils Henry Auguste Monthin Lhote et son épouse Mirza Séraphine Désirée Moreau, ont vendu la ferme le 22 janvier 1863, à Flore Eugène Benoît, cultivateur, et Florentine Nathalie Carlier qui demeuraient dans la ferme depuis le 11 novembre 1862 (la Saint Martin d'hiver échéance traditionnelle des baux et revenus).

La description de la ferme contenue dans le contrat de vente diffère des précédentes: un corps de ferme à Saint Médard, dans la rue Pépin le Bref, composée d'une cuisine, grande chambre à la suite, petit cabinet à gauche de la cheminée et laverie à droite, grenier sur tout le corps de logis, voûte dessous, écurie à chevaux à la suite, bergerie y attenant; en retour, grange à blé dans la première cour dessous laquelle se trouve la cave, étable à vaches, écurie à poulains, bergerie, poulailler, toit à porcs, colombier, hangar et cour au milieu de ces bâtiments, et arrière-cour. La vieille cense était occupée à ce moment par François Nicolas Benoît. Eugène Benoît habitait encore la ferme avec son épouse Nathalie Carlier; le 28 décembre 1880 il prenait le bail de terres appartenant aux hospices de Soissons.

En 1870, le faubourg Saint Médard n'a pas subi immédiatement l'occupation prussienne. Ce n'est qu'au 2 octobre que le général Selchow installa deux compagnies de Landwher et un escadron de grosse cavalerie, sur la rive droite, près du pont de chemin de fer, avec deux sections d'infanterie à l'abri derrière le talus de la voie, plus trente hommes dans une maison à droite de la chaussée, route de Laon, avec leur avant-poste à 1 km 1/2 du glacis de la fortification. Sur le flanc gauche de ces derniers, une section d'infanterie dans un bois à 500 pas du centre; sur le flanc droit, à Clémençin, une section et demi s'appuyant à droite sur les

dépendances du Pressoir Chevalier, et à gauche sur le remblai du chemin de fer. Le reste de l'infanterie s'établit en arrière dans le village de Crouy, et l'escadron de cavalerie à La Perrière.

Après la destruction du faubourg Saint Crépin le Grand la garnison s'attaque, le 28 septembre, au faubourg Saint Médard pour faciliter la défense de la ville. L'évêque de Soissons intervient encore pour préserver l'ancienne abbaye. Les élèves de l'Institut furent évacués à Saint Félix et deux compagnies de gardes mobiles, avec un obusier, furent placés dans les bâtiments. L'artillerie prussienne du siège n'est arrivée que le 11 octobre, mais aucune de leurs pièces n'a pû être installée sur la rive droite, les pentes étant beaucoup plus éloignées de la ville. Les cuirassiers blancs qui passèrent derrière Saint Médard pour se rendre à La Perrière furent salués par les fusils de la garnison de l'Institut et par les canons du bourg Saint Vaast. Le pont du chemin de fer, détruit par le génie, fut reconstruit le 23 août 1871, mais certains habitants, comme ceux de la ferme, qui avaient osé reconstruire leur maison trop rapidement (15 janvier 1872) sans autorisation du commandement de la place furent informés de sanctions possibles, mais le déclassement des fortifications étant en cours il n'y eut pas de suite. Les travaux de défense avaient également créé un barrage sur l'Aisne pour inonder les fossés et la plaine environnant la ville, ce qui concernait en particulier la cour devant le logis.

La rapidité de cette guerre a évité autant de pillage malgré les impositions exigées par l'occupant qui remplacèrent la forme brutale. Il est remarquable encore que ce furent les travaux de préparation à la défense qui provoquèrent la destruction des quartiers extérieurs, sans espoir de recours.

La ferme est portée au nom de Mr Jean Baptiste Stanislas Leloutre en 1882, mais dès le 19 décembre 1884 l'ensemble des immeubles qui la composaient étaient attribués à Madame Victoire Appoline Voyeux, sa veuve, par acte notarié contenant liquidation et partage des biens de la communauté. Le défunt était entrepreneur de travaux publics à Soissons, où il est décédé le 5 février 1876. Madame veuve Leloutre est décédée à Paris en 1916, laissant deux enfants héritiers de la ferme qui subissait alors les bombardements allemands de la Grande Guerre.

Le paysage devant la grande porte de la ferme avait bien changé au cours du siècle passé. Les anciens fossés du faubourg et de l'abbaye avaient fini de disparaître lentement à l'exception du fossé Quentin, la dérivation du rû de Crouy emplissant ces fossés, qui formait un abreuvoir à bestiaux proche des étables et écuries. Dans le but d'améliorer la défense de la ville fortifiée le génie militaire avait transformé le bastion Saint Vaast en l'agrandissant avec son fossé, ce qui avait imposé le déplacement de la rue du capitaine Letellier, en 1840. Ces travaux profitaient au quartier en créant une voie carrossable avec un petit pont

franchissant le fossé Quentin, lequel servait toujours à alimenter le fossé dont le niveau était maintenu par un petit barrage établi au moment des sièges de 1814 et 1870. Le plus grand des deux abîmes avait disparu dans le fossé du bastion avant 1814, le deuxième (avec la maison citée plus haut) fut supprimé par les travaux de 1840.

La création des chemins de fer vicinaux était à l'étude dès 1866 pour améliorer les conditions de transport des marchandises et des ouvriers. Ce projet a pu être réalisé après le démantèlement des fortifications et déclassement de la place de guerre décidé en 1887. Le démontage des remparts, comblement des fossés et exécution de la plate-forme des voies nécessitaient un gros volume de matériaux à déplacer. Le Chemin de Fer de la Banlieue de Reims, à voie métrique, ne devint actif qu'en 1903 mais il apportait un grand changement au faubourg par son activité et en améliorant les relations avec la rive opposée par la construction d'un pont adapté à ce besoin, en béton armé(un des premiers en France), dit du Mail, en face de l'avenue de Laon, ainsi que du pont Gambetta (1905). Ces deux ouvrages permirent l'organisation des transports en commun par le tramway avec le service voyageur de la vallée de l'Aisne.

Les troupes allemandes d'occupation s'installèrent dans le faubourg du 2 au 13 septembre 1914, alors que les ponts sur la rivière étaient détruits. La gare du C. B. R. ne fonctionnant plus, le faubourg fut isolé et ne pouvait plus être ravitaillé de façon continue, sauf occasionnellement à travers les ponts provisoires de l'Armée. En janvier 1915, une offensive fut tentée pour dégager Soissons ; la bravoure des coloniaux de la 45e division permettait de refouler l'envahisseur sur les côtes entourant Crouy, le canon restant agressif pour la ville pendant plus de deux années. Les états-majors français occupèrent Saint Paul et la distillerie(parc de Saint Gobain actuel). En 1917, le 5e régiment du Génie remettait en état les voies du C.B.R., portées à l'écartement normal pour les besoins de l'artillerie lourde sur voie ferrée qui franchissait la rivière par un pont provisoire établi entre Vénizel et Bucy. Le faubourg fut occupé à nouveau à partir du 29 mai 1918 par les sapeurs Brandebourgeois qui empêchèrent la destruction des ponts ; la libération définitive arriva le 2 août suivant par les chasseurs du général Vuillemot. Le 6 août 1919, l'Institut Saint Médard servait de camp aux prisonniers allemands employés à relever les ruines qu'ils avaient causées.

A l'occasion des travaux de reconstruction en Soissonnais depuis 1870, l'extraction de la grève employée dans le béton formait des étangs, dont certains portaient le nom de l'entrepreneur, au moins dans le langage courant. Les matériels d'exploitation de ces carrières, consistant principalement en grosses machines à vapeur, rails et wagonnets, ont disparu pendant la guerre de 14-18, utilisés probablement par les armées. Les constructions en béton ayant atteint une

grande importance il fut indispensable de reprendre la production rapidement même si ces constructions menaçaient la ferme.

A Jean Baptiste Stanislas Leloutre et son épouse Victoire Appoline Voyeux avaient succédé Jean Baptiste Stanislas Leloutre et madame Blanche Adéline, née Joncourt, qui habitaient boulevard Pasteur à Soissons. Ce fils Leloutre avait renoncé à l'entreprise du père pour s'établir agent d'assurance, mais sa sœur Marie Ermine Octavie, qui avait épousé Victor Augustin Becker, reprenait les travaux publics. Ils habitèrent l'impasse du Château Gaillard, avant la Grande Guerre, où un boulet de 1814 était fiché à deux mètres du sol dans le mur de leur maison, qui vit naître Robert René en 1886. Entre les deux guerres ils habitaient avenue de la gare quand Robert René hérita de la ferme par son oncle.

DEUXIEME GUERRE MONDIALE

En mai 1940, Soissons a vu passer la 4e division cuirassée du général de Gaulle, dont les chars débarquèrent à la gare de Crouy, et les colonnes de véhicules montaient vers Montcornet par trois routes différentes. Les combats en Thiérache sont connus par d'autres récits, mais un officier du 303e régiment d'artillerie tractée, qui tentait un regroupement de son unité vers Soissons, a constaté les dégâts causés par le bombardement que venait de faire l'aviation allemande sur la voie de chemin de fer.

Les 7 et 8 juin, les unités organisaient une ligne de défense sur la rive gauche de la rivière pour en empêcher le franchissement, les ponts ayant été détruits dans la nuit du 6 au 7, entre deux et quatre heures du matin. Le pont du chemin de fer à Villeneuve avait sauté la veille, mais tout ceci ne remédiait pas à l'absence de l'artillerie et de l'aviation sur ce point. Cependant la résistance existait, des personnes, utilisant la situation militaire plutôt floue, récupéraient du matériel sur les lieux de combat en vue de jours meilleurs pendant que l'espace rural était encore favorable à des actes que l'ennemi ne pouvait pas contrôler.

La zone de défense de Soissons était tenue par le 12e régiment étranger d'infanterie, 2e bataillon commandant Franquet, 7e compagnie du capitaine Primaux qui avait son P. C. dans l'ancienne sucrerie de Milempart et tenait le secteur compris entre le pont de Villeneuve et le pont Gambetta. Il y avait un canon anti-char de 25 en batterie à la minoterie Damy, près de l'arquebuse, un canon de 75 à la Bourse, un autre au monument des Anglais et le dernier dans le jardin de la mairie, alors que les chars allemands avaient franchi l'Aisne à Vailly et arrivaient par la route de Reims. Le 6 juin, une batterie d'artillerie installée à la ferme du Mont de Belleu avait bombardé le quartier Saint Vaast.

La ville a été libérée en 1944 par la 3e division blindée U. S. du général

Hickey, armée Patton, arrivant par les routes de Château Thierry et de Villers Cotterets et entrèrent dans l'agglomération à partir de 19 heures, le 28 août. Dès le lendemain matin la Résistance tentait de franchir la passerelle des Anglais mais subissait des pertes du fait de tireurs bien embusqués. Le commandement américain faisait arrêter ces tentatives en préparant le passage des chars. Pour cela il fallait aménager le pont Gambetta que les Allemands avaient tenté de détruire en faisant creuser une tranchée sur le rive Saint Vaast et en minant la culée. Un Polonais devait faire ce travail ; il mit de la terre et beaucoup d'eau dans le ciment. Une autre mine, placée sur le pilotis côté rue Gambetta, provoqua la destruction partielle du tablier, où les hommes du génie U.S. ont installé des éléments de travure pour franchir la coupure. Cette réparation rapide convenait pour les chars légers, mais les « Sherman » durent passer la rivière sur le pont de Villeneuve où les sapeurs avaient déposé les voies. Ces « médium tank M 4 A 1 » redescendirent du talus derrière Saint Médard, près du « pont aux vaches ». Un mortier allemand en batterie près du Belvédère lançait ses « patates » au hasard sur la ville. L'artillerie américaine, installée à Presles et Courmelles, tirait sur le faubourg pour l'atteindre, mais ce furent les renseignements transmis par le curé de Saint Vaast, Van Boscq, qui permirent de rectifier le tir. Le centre du faubourg, la cité et même Crouy avaient été touchés jusque là. L'infanterie, accompagnée de chars légers et d'auto-mitrailleuses, guidés par le peloton de résistants du lieutenant Villiot (de Saint Vaast) et ceux du capitaine Alain, de Missy aux bois, ont pu dégager le faubourg mais sans grande conviction. Les derniers Allemands qui occupaient l'ancienne abbaye Saint Médard s'enfuirent vers quinze heures trente tout en continuant à tirer sur tout ce qui passait à leur portée. Peu disciplinés, ils peuvent avoir fait sauter l'une des chapelles de la crypte, sans raison militaire. Les armes et munitions de la résistance étaient entreposées dans les caves du ferrailleur Delaporte, près du Belvédère.

La gare Saint Vaast conservait son activité malgré la guerre et les changements économiques intervenus. Les voies à écartement normal de la vallée ont assuré un service marchandises jusqu'au 31 juillet 1968 avec pour terminus Vailly ; Beaurieux a été fermé le 16 février 1966, la gare de Pontavert le 1er juillet 1962 et celle de Berry au bac le 1er juillet 1960. Les voyageurs fréquentèrent la ligne de la Compagnie de Chemin de fer secondaires du Nord-Est, de Soissons à Pontarcy, même pendant cette dernière guerre, prolongée jusqu'à Beaurieux à partir de 1947, mais l'arrêt complet devenait nécessaire en 1954, à cause de la concurrence provoquée par l'apparition en nombre des voitures populaires, les quatre chevaux et « deux pattes ». Quelques locomotives, sérieusement réparées, circulent encore en France pour des associations à but touristiques.

Cette partie de la ville de Soissons a eu un développement précoce et rapide par rapport au reste de l'agglomération, à cause des initiatives bénédictines mais a

subi directement les pillages destinés à dévaloriser le premier pouvoir royal capétien. Dans les siècles troublés par les influences religieuses et la formation politique de l'Europe, les quartiers de Saint Vaast et Saint Médard avaient le tort de se trouver à proximité du franchissement de la rivière, voie d'accès à la capitale et à la ville convoitée pour son intérêt économique. L'envahisseur de chaque guerre, à défaut d'obtenir la capitale, repliait ses prétentions sur un arrondissement au terroir très productif.

Mr Yves GUEUGNON
(le 12 avril 1993) 16 mai 1993

SOURCES: Archives départementales de l'Aisne H 478, 480, 482, 496, 517
fonds du Génie 3 J
archives de notaires
Bibliothèque municipale de Soissons, archives de l'Hôtel-Dieu
Publication « Connaissance du rail » n° 32 et 64

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE

La valeur d'une bibliothèque est dans son ensemble et cet ensemble et déterminé par les circonstances qui l'ont formé.

Comment s'est donc constituée la bibliothèque de la Société historique de Soissons ?

Pour répondre à cette question, j'ai relu les procès-verbaux des neuf cent treize séances tenues entre 1847 et 1943 (après cette date, ils ne figurent plus dans les bulletins). Dès la réunion du 2 mars 1847, le deuxième point de l'ordre du jour est consacré « aux ouvrages offerts et déposés ». Une énumération détaillée en est donnée jusqu'en 1911 ; ensuite, il est décidé de mentionner seulement les ouvrages spéciaux et les bulletins contenant une publication intéressante pour les Soissonnais ou le département de l'Aisne.

Que constate-t-on ?

La constitution d'un fonds primitif possédant le caractère de bibliothèque historique que lui assignait son origine et résultant des échanges, des hommages d'auteurs, de quelques publications et acquisitions et des dons.

I. Les échanges

Les bulletins échangés avec d'autres sociétés savantes de diverses régions de France sont souvent complétés par des ouvrages concernant ces régions. En 1875, la Société correspond avec soixante-dix sociétés en France et avec l'Académie royale de Belgique. Dix ans plus tard, elle est en correspondance avec quatre-vingts sociétés dans quarante-trois départements dont deux en Algérie (Bône et Constantine) et cinq sociétés en Belgique, Norvège et États-Unis.

II. Les hommages d'auteurs

De nombreux auteurs locaux et régionaux font souvent hommage de leurs publications à la Société.

Des exemples :

de Bertier :	Pages d'histoire locale (Cœuvres 1914-1919)
Félix Brun :	Histoire de Bucy le Long
Buffenoir :	Sur les pas de la comtesse d'Egmont
Fleury :	Les manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon
Gailliard :	Monographie de Ressons le Long
Charles Gomart :	Extraits originaux d'un manuscrit de Quentin de La Fons
Firino :	Histoire de Fontenoy
Lerondeau :	Les milices de Soissons 471-1924
Luguet :	Charlotte-Marguerite dame de Muret
Emile Lambin :	Les églises des environs de Paris étudiées au point de vue de la flore ornementale
Lefèvre-Pontalis :	L'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons
Frédéric Moreau :	Albums Caranda
Moreau-Nélaton :	Les églises de chez nous
Prioux :	Monographie de Saint-Yved de Braine
de Reiset :	Souvenirs du vicomte de Reiset 1810-1814
Tartière :	Chassemy à travers les âges

III. Publications

Quelques ouvrages ont été publiés par les soins de la Société.

1856 Le Rituel de Nivelon
1862 Le journal de Lépaulart, religieux de Saint-Crépin
1868 Les sièges de Soissons en 1814 par Laurendeau
1869 Les cahiers du clergé et du tiers-état du bailliage de Soissons par Périn
1870 Le cartulaire de l'abbaye Saint-Léger
1879 L'abbé Dupuis propose l'impression de l'histoire manuscrite de Saint Crépin le Grand par Dom Hélie dont il a une copie entre les mains. La situation financière ne le permettra pas.

IV. Les acquisitions

Des exemples :
Le livre rouge de l'Hôtel de ville de Saint-Quentin
Les bibliophiles du pays Laonnois
La Picardie souterraine
Le manuscrit de Cabaret « Livre de l'âge de mes enfants »

Le Laonnois féodal – 5 volumes
Chants du malheur et chansons du bonheur par Paul Fort

V. Les dons

Des ouvrages et des manuscrits ont été offerts par des amis de la Société

1858 Histoire manuscrite de Soissons par Berlette
offerte par M. Suin

1881 Œuvres satiriques contre les femmes par Gratian Dupont – édition rare de 1534
don de M. Dupuy

1886 Les signatures parlantes
par Pierre Jouffroy
Des ouvrages sur l'archéologie, la plupart manuscrits et diverses pièces concernant Villeneuve Saint-Germain et la suppression du couvent des Célestins.
don des héritiers Jouffroy

1907 Histoire ecclésiastique de Fleury en 36 volumes. Ouvrage de théologie jadis possédé par Madame Fiesque, abbesse de N.D. de Soissons.
don de M. Clairambeaux

1933 Tome 2 du dictionnaire historique de Baye avec ex-libris de l'abbé de Pomponne et cachet de l'Académie de Soissons
don de M. Lefèvre-Petit

Le don fait en 1893 par les héritiers de M. de la Prairie ne modifiera pas le caractère historique de notre bibliothèque puisque « c'est la partie de la bibliothèque de ce dernier composée d'ouvrages d'histoire locale et d'archéologie » qui est offerte à la Société. Le catalogue qui a été dressé compte six cent neuf volumes et brochures et se compose d'œuvres recherchées et de quelques livres rares. Monsieur Collet s'est chargé du classement de ces ouvrages, la plupart reliés, et comprenant :

– les anciens historiens de Soissons : Dormay, Leroux, Martin et Lacroix, Lemoine et autres
– la collection des bulletins de la société reliés
– les annales du diocèse de Soissons de l'abbé Pécheur
– les annales archéologiques de Didron
– les annales de l'art chrétien de l'abbé Corblet
– les congrès archéologiques de France
– la Revue des Sociétés savantes
– Histoire de l'abbaye royale de N.D. de Soissons

– Dictionnaire topographique du département de l'Aisne
– le Vermandois 5 tomes
et nombre d'autres ouvrages, monographies, histoires...

Ce travail d'inventaire n'a malheureusement pas été fait pour le don de la bibliothèque de M. Saint Marc Girardin fait vers 1945 par sa petite fille, Madame Gosset d'Acy. Il nous a pourtant été possible de reconnaître une grande partie de ses livres grâce aux ex-libris et aux petits papiers laissés pour retrouver certaines pages.

Que contenait donc cette bibliothèque ?

1° Des livres choisis par Saint Marc Girardin et qui nous révèlent les goûts et les intérêts d'un homme cultivé du XIXe

2° Des ouvrages qui sont des hommages d'auteurs à Saint Marc Girardin, professeur, journaliste, député et académicien. Et certains de ces auteurs sont célèbres :

Chateaubriand
Taine
Fustel de Coulanges
François Coppée etc...

L'enrichissement important résultant de ce don a permis de pourvoir des secteurs tels que philosophie, littérature française et étrangère, histoire, religion, droit... mais il a aussi posé le problème du classement des livres.

Depuis 1873, nos prédécesseurs avaient souvent eu le souci de l'inventaire et du classement de la bibliothèque. Mais en 1911, on constate « que les livres n'ont jamais été régulièrement classés et qu'il serait nécessaire de les cataloguer ». M. de Larminat se charge de « ce rude labeur ». Il sera aidé par M. Marquet, le premier bibliothécaire de la Société. En mars 1912, « les membres se rendent dans les locaux de la bibliothèque, une salle de l'Hôtel de ville, où ils constatent l'appréciable amélioration que le zèle de Larminat et Marquet vient d'apporter au classement des livres. »

Après la première guerre, les ouvrages sont déposés dans le local de la bibliothèque populaire, une baraque installée sur la Grand-Place. Mais en 1930, il faut les enlever et Henry Luguet offre de les faire transporter chez lui. Ils y resteront jusqu'en 1932.

En effet, cette année-là, la municipalité met à la disposition de la société deux salles de l'ancien petit séminaire Saint-Léger. Luguet se charge de l'installation de la bibliothèque dans ce nouveau local. C'était le quatrième déménagement depuis sa création.

En mars 1937, M. Fossé d'Arcosse, président, félicite M. Luguet qui vient d'être nommé officier d'académie et rappelle que c'est lui « bibliothécaire zélé »,

qui a remis en place tous les livres qu'il a classés avec soin et qui a aménagé les nouvelles salles qu'il a rendues agréables et accueillantes. »

C'est à cette époque que Bernard Ancien demanda son adhésion à la Société historique. Dans le manuscrit à lire après sa mort où il retrace son itinéraire, il écrit : « Il faut dire qu'à ce moment les ouvrages d'histoire locale étaient rares, les bibliothèques peu enclines à vous laisser accéder à leurs trésors... S'il (le texte est à la 3e personne) se décida à entrer à la société archéologique, c'est qu'une annonce de journal informa de la remise en place de sa bibliothèque laquelle enfin va être mise au service des sociétaires.

Et cet espoir fut vain ! »

Quelle est la raison de cette déception de Bernard Ancien ? Il ne le dit pas.

Quoi qu'il en soit, en 1945, après le dépôt si important des livres de M. Saint Marc Girardin, la remise en ordre de la bibliothèque était nécessaire.

Pourtant, le 29 septembre 1960, le classement est encore à l'ordre du jour de la réunion du bureau et, trente ans après, malgré une bonne intention souvent renouvelée, on se trouvait toujours confronté à ce problème. Comment disposer les livres pour trouver rapidement celui que l'on désire sans une recherche longue et parfois infructueuse. Une bibliothèque n'offre vraiment un réel intérêt que, lorsque les ouvrages sont rangés d'une façon cohérente, en fonction de leur contenu, et que l'on dispose d'un catalogue.

C'est ce travail que j'ai entrepris en août 1989. L'inventaire du fonds est terminé et je peux, sans faire une description exacte de tous les secteurs, vous en donner une vue d'ensemble. Ce fonds comprend environ 6 700 livres dont 6 du XVIe, 418 du XVIIe, près de 2 000 du XVIIIe et de 3 700 du XIXe et 550 du XXe.

A ce nombre, il faut ajouter les 1 800 livres du fonds étranger dont s'est occupé Monsieur Perdereau et il reste à faire l'inventaire des livres brochés.

Collection de bulletins

1) Société historique de Soissons : 3 séries de chacune 20 tomes et 18 tomes de la 4e série publiés de 1924 à 1988

2) Fédération des sociétés d'histoire de l'Aisne : 37 tomes publiés de 1953 à 1992

3) Une abondante collection de bulletins reçus des sociétés correspondantes citées précédemment.

En 1993, la Société de Soissons correspond avec les sociétés historiques de Clermont en Beauvaisis, Noyon, Creil, Senlis, Besançon, Le Mans, Dijon, Louiseville (Canada) et Compiègne (Société d'histoire moderne et contemporaine et Société historique).

Collection de périodiques

Le Journal des Débats
1827-1869 avec quelques interruptions soit 47 volumes reliés
La Revue des Deux-mondes
1838-1891 soit 260 volumes reliés avec une table générale
Le Magasin pittoresque
1833-1846 soit 14 volumes reliés
La Revue des sociétés savantes
1859-1880 avec quelques interruptions soit 41 volumes reliés
Bibliothèque universelle des romans (périodique dans lequel on donne une analyse des romans)
1775-1788 soit 85 volumes reliés
Almanach-annuaire Matot-Braine
1882-1933 avec des interruptions
La gazette anecdotique, littéraire, artistique et bibliographique
1876-1885 soit 20 volumes reliés

Histoire

Outre le fonds local important, ce secteur comprend un grand nombre d'ouvrages des XVIIIe et XIXe siècles. Je peux citer :
Histoire du Bas-Empire par Le Beau
24 volumes 1757-1786
Collection des chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du XIIIe au XVIe
47 volumes 1824-1828
Histoire parlementaire de la Révolution française 1789-1815 par Buchez et Roux
20 volumes 1834
Débats législatifs 1815 à 1834
soit 50 volumes
Collection de documents inédits sur l'histoire de France. C'est Guizot qui avait proposé en 1835 de rechercher et de publier des documents inédits relatifs à l'histoire de France
soit environ 120 volumes
Nouvelle collection de mémoires pour servir à l'histoire de France du XIIIe au XVIIIe par Michaud et Poujoulat
32 volumes 1838

Annuaire historique universel de Lesur de 1818 à 1843
26 volumes

Littérature

On y trouve, en autres, les œuvres de
Plutarque en 24 volumes
Platon en 11 volumes
Cicéron en 30 volumes
Fénelon en 19 volumes
Bossuet en 12 volumes
Voltaire en 92 volumes
Lesage en 15 volumes
Rousseau en 36 volumes
Bernardin de Saint-Pierre en 12 volumes
George Sand en 11 volumes
l'abbé Prévost (une des meilleurs éditions en 39 volumes)
Chateaubriand en 28 volumes
de nombreux recueils de poésies, d'œuvres théâtrales
Histoire de la littérature française par l'abbé Goujet
18 volumes 1741-1756
Cours de littérature par La Harpe
18 volumes 1838
Bibliothèque choisie de Jean Lecler
28 volumes 1704-1718
Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république, des lettres avec un catalogue raisonné des ouvrages
42 volumes 1727-1741
Histoire du théâtre français
15 volumes 1745

Religion

Ce secteur est abondamment pourvu et comprend notamment les œuvres de l'abbé Fleury; de le Nain de Tillemont; de Pierre Nicole, un des plus illustres écrivains de Port-Royal; d'Antoine Arnauld, «le plus illustre des Messieurs de Port-Royal»; de Messire Esprit Fléchier. On y trouve aussi:
Les lettres de Saint Augustin

6 volumes 1718
Des ouvrages de controverse sur la Constitution Unigenitus.
La Sainte Bible de Vence
27 volumes 1827-1839
Lettres édifiantes et curieuses (Compagnie de Jésus)
26 volumes 1780-1783

Art

Congrès archéologique de France
de 1847 à 1933
Annales archéologiques de Didron
28 volumes 1844-1881
Revue de l'art chrétien de l'abbé Corblet
38 volumes 1857-1881
Cours d'antiquités monumentales par de Caumont
3 volumes 1890-1838
Musée de sculpture antique et moderne par de Clarac
9 volumes 1826-1853

Sciences

Je peux citer :
Les œuvres de Buffon
28 volumes 1829-1832
Histoire naturelle générale et particulière par Sonnini
127 volumes 1798-1807

Droit

Ce secteur comprend des ouvrages anciens sur le droit du XVIe au XIXe et sur les coutumes
Exemple : Pratique judiciaire
par Jean Imbert 1562
(l'ouvrage le plus ancien)
Pandectes françaises
59 volumes 1886-1905

Philosophie

On y trouve les œuvres de philosophes anciens et modernes tels Descartes, Platon, Victor Cousin...

Divers

Biographie universelle de Michaud
54 volumes 1811-1847
(il manque malheureusement les tomes 21 et 22 et 81 à 84)
Le dictionnaire historique de Moreri
4 volumes 1704
Dictionnaire de la conversation et de la lecture ou Répertoire des connaissances usuelles
52 volumes 1832-1839
Portraits politiques et historiques au XIXe
37 volumes 1856
L'Europe illustrée concernant l'histoire abrégée des souverains, ministres, grands capitaines, savants, artistes, dames célèbres de l'Europe
6 volumes 1777
Modèles de conversations pour les personnes polies par l'abbé de Bellegarde
1730
Manuel de conversation en 4 langues (latin – français – allemand – italien)
par Philippe Garnier 1622
Epistres françaises des personnes illustres et doctes à Scaliger
Édition rare de 1624
Équivoques et bizarreries de l'orthographe française avec les moyens d'y remédier
1767
Dissertation sur l'éducation physique des enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de la puberté
1702
Des causes de la dépopulation et des moyens d'y remédier
1767

Pierre Meyssirel

Le fonds étranger

Le fonds étranger de la Bibliothèque comprend près de 1 800 livres, en grande partie venus de la bibliothèque de Saint-Marc-Girardin. Il se compose de six sections :

latin (900 livres),
grec (167 livres),
italien (335 livres),
allemand (175 livres),
anglais (164 livres),
divers (21 livres).

Fonds latin : Il est de beaucoup le plus important et le plus varié. On y trouve

– les auteurs anciens (César, Cicéron, Apulée, Cassiodore, Claudien, Valérius Flaccus, Juvénal, Lactance, Lucain, Lucrèce, Martial, Ovide, Plaute, Pline le Jeune, Quintilien, Salluste, Sénèque, Suétone, Tacite, Térence, Tite-Live, Virgile...)

– Les Pères de l'Église (Ambroise, Athanase, Basile, Ephrem, Eusèbe, Grégoire de Nazianze, Hilaire, Ignace, Origène, Tertullien, Thomas d'Aquin).

– le Nouveau Testament et 8 livres de la Vulgate (1785).

– l'édition Carnandet du XIXe siècle « Acta Sanctorum » des Bollandistes,

– Les auteurs de la Renaissance, humanistes pour la plupart (Baluze, Buchanan, Isaac Casaubon, Van der Kun, Grotius, Du Cange, Erasme, Heybe, La Ramée, Juste Lipse, Machiavel, Paul Manuce, Mélanchthon, G. Ménage, J. Passerat, Pic de la Mirandole, Ange Politien, Claude Saumaise, Joseph et Jules-César Scaliger, Turnèbe, J.-L. Vives, Vossius...)

Les thèmes touchent à tous les genres, mais surtout à la religion, la philosophie, l'histoire, la littérature et le droit.

Une centaine d'ouvrages date d'avant 1600, le plus ancien étant « Index veritatis adversus J. Lipsium », de George Thomson (1506). 240 volumes sont du XVIIe siècle ; les autres se partagent entre les XVIIIe et XIXe siècles.

Fonds grec : Certains livres de cette section sont écrits en grec et en latin, et la plupart sont des éditions des auteurs classiques (Aristophane, Démosthène, Diodore de Sicile, Epictète, Eschyle, Euripide, Hérodote, Hésiode, Homère, les orateurs, les poètes, les historiens, les tragiques et les comiques...)

On y trouve aussi des œuvres religieuses (Nouveau Testament, Saint Paul,

Saint Jean Chrysostome) et quelques auteurs grecs modernes, Saint-Marc-Girardin s'étant beaucoup intéressé, lorsqu'il était député, aux affaires du Proche-Orient et de la Grèce (Spiridon Tricoupê : « Histoire de la Révolution grecque », paru de 1853 à 1857 ; Geroges Zalacôsya : « Œuvres », 1859, etc...)

Plus important est le *fonds italien*, avec plus de 300 livres. Comme dans le fonds latin, on note une grande variété dans les dates et les thèmes. Des auteurs mineurs voisinent avec les grands classiques (L'Arioste, Boccace, Dante, Goldoni, Machiavel, Le Tasse etc...). Quelques éditions datent du XVIe siècle (« La Zingana », comédie de Giancarli (1545) ou les « Œuvres » de Pétrarque (1564), et, plus nombreuses, du XVIIIe siècle et du XVIIIe siècle. Parmi les œuvres du XIXe siècle, on trouve la « Storia della litteratura italiana » de Girolamo Tiraboschi (8 volumes, de 1805 à 1812), les « Nouvelles » de Franco Sacchetti (1815) ou la « Storia dei tre celebri popoli maritimi dell'Italia » (4 volumes, 1817-1822), de Jean-Baptiste Fanucci, ou encore 9 livres de « Nouvelles » de Matteo Bandello (1813-1814).

Le fonds allemand contient en majeure partie des œuvres du XIXe siècle qui traitent surtout de l'histoire et de la littérature. On y trouve une « Histoire de la Religion de Jésus-Christ » en 43 volumes, par le comte Fr. Léopold de Stolberg (de 1808 à 1846), une « Geschichte der Teutschen » de Heeren und Uckert (6 volumes, de 1829 à 1842), une « Geschichte der Hohenstaufen » de Friedrich von Raumer (6 volumes de 1823 à 1825), et un curieux livre sur « la danse des Morts » (Bâle, 1796), sans nom d'auteur.

Parmi les auteurs du *fonds anglais*, on découvre les mêmes choix que dans les autres langues : théâtre, poésie, relations ou guides de voyages, et en particulier les œuvres d'Addison (3 volumes, 1746), de lord Chesterfield (« Letters to his son », 4 volumes, 1788), d'Olivier Goldsmith, Shakespeare, J. Swift, une traduction en Anglais de « l'Iliade » par Alexander Pope (6 volumes, 1718-1721), ou encore 8 volumes du « Spectator » de 1753. Tous ces livres sont du XVIIIe et du XIXe siècles.

Enfin le dernier fonds regroupe des ouvrages en langues diverses, dont 6 tomes des œuvres de Gustave III (1806-1812) en Suédois, une traduction des Psaumes en Roumain (« Psaltirea, sau Cartea Psalmirelu » par Théodore Popu, 1835), une « Grammaire Daco-roumaine ou Valaque » en latin, de Jean Alexis (1826) et un « Code civil » en moldave.

Désormais tous ces livres sont répertoriés, classés et mis en fiches. Ils peuvent être consultés au siège de la Société historique aux heures de permanence (actuellement, le mercredi de 16 à 18 heures et le samedi après-midi) ou sur rendez-vous.

Maurice Perdereau

LES CORDELIERS A SOISSONS

Dans le « De Origine Seraphicae Religionis Franciscanae ejusque progressibus, de Regularis Observanciae institutione, forma administrationis ac legibus, admirabilique ejus propagatione » paru à Rome chez Dominique Basa en 1587, le frère François Gonzague, Ministre de la religion Franciscaine, collationne les rapports qui traitent de l'installation des couvents de Cordeliers dans le monde entier, y compris l'Amérique du Sud. Il est donc intéressant de comparer la relation qu'il fait de l'arrivée de ces moines à Soissons et de leurs vicissitudes dans la ville jusqu'en 1587 et celles que l'on doit aux différents historiens locaux, en particulier Dormay, Berlette, Cabaret, Martin-Jacob et l'abbé Pécheur.

Le texte de Gonzague comprend trois parties :

– Une rapide présentation de la ville de Soissons,

– L'historique du couvent Saint-Bonaventure, couvent n° 11 de la Province de France,

– Le détail des brefs apostoliques scellés dans les fondations.

Cette dernière partie, qui nous concerne moins aujourd'hui, fera l'objet d'un commentaire dans un article à paraître dans quelques mois dans le Bulletin de la Fédération.

Gonzague commence par une brève présentation de Soissons comme ville célèbre par son passé et encore renommée en 1587 pour le nombre de ses églises et la variété de ses reliques. Il faut rappeler que Soissons a compté jusqu'à 10 paroisses et 9 couvents en 1567. L'auteur va même jusqu'à avancer une étymologie du nom de « Suessio » (Soissons) par une sorte de jeu de mots : « Suessio, c'est-à-dire « suavis sessio » (doux séjour).

Mais c'est surtout l'historique du couvent qui va retenir notre attention et qui va nous mener de la date de l'arrivée des moines à celle de la parution de notre texte.

LA DATE. – Gonzague date l'arrivée des Franciscains en 1228, année de la canonisation de saint François d'Assise, leur patron fondateur. Cette date est confirmée par Martin-Jacob et Cabaret, alors que Berlette parle de 1266, sous l'épiscopat de Milon : (dans le chapitre XVIII, feuillet 74/2 – Réception des Frères mineurs à Soissons) « L'an quarantiesme après la mort de monsieur sainct François (c-à-d. en 1226), instituteur de l'ordre des Frères mineurs, aucuns frères

dudit ordre ayant obtenu lettre du sainct père Clément quatriesme (pape de 1265 à 1268), afin de prescher la parole de Dieu en païs de France (ladite lettre donne l'an mil deux cents soixante six), se sont présentéz à révérend père en Dieu monsieur Milo (= Milon) evesque le suppliant qu'il leur permit faire devoir de leur charge audit évesché. Ce que ayant impétré, ilz ont commencé à prescher à ladite ville, bourgs et villages dudit diocèse». Tandis que Dormay hésite entre 1226 (sous le comte Raoul) ou 1227, date de la dédicace de l'église de Longpont. Toutefois il déclare que l'installation des moines est officialisée en 1228. L'abbé Pécheur retient lui aussi la date de 1228 : «Tandis que Jacques de Bazoches réformait Saint-Etienne de Soissons, le comte Raoul, avec qui il paraît avoir conservé de bons rapports... favorisait l'entrée dans la ville des religieux Cordeliers. Les austères enfants de saint François et de saint Dominique, protégés par les souverains pontifes qui leur accordaient de grands privilèges spirituels, par les rois Louis VIII et Louis IX, et par la Régente Blanche de Castille, s'étendirent bientôt sur la surface de l'Italie et de la France. On a lieu de supposer que ce fut cette pieuse et habile princesse qui disposa leur établissement à Soissons, vers le temps du sacre de son fils et de la dédicace de l'église de Longpont. Ils y arrivèrent certainement en 1228, deux ans seulement après la mort de leur fondateur».

LE LIEU. – Tous sont d'accord sur le premier emplacement : le faubourg Saint-André, près de la Porte Neuve, à l'extérieur des remparts. Martin-Jacob précisent que cette porte s'appellera ensuite «fausse porte», comme Cabaret, et Dormay : «en un lieu qui appartient aujourd'hui à messieurs du Chapitre et qui est réduit en jardin» (il s'agit de 1664). Cabaret ajoute : «joignant la Place Royale en face des Dames Minimes.» L'abbé Pécheur écrit qu'ils «se fixèrent d'abord au faubourg Saint-André, près de la Fausse Porte, en un lieu qui appartenait au XVIIe siècle au Chapitre, et avait été alors converti en jardin, dans une maison amortie en 1230, du consentement des religieux de Saint-Crépin-le-Grand.» Berlette signale aussi que «maintenant ce lieu appartient à messieurs du Chapitre de Soissons et y a maison et jardin, le lez abboutant à la rue de Crise près ladite porte et au chemin qui conduit à la Croix de Panleu, d'un lez tient aux Viels Fossés, d'autre aux Haies». Il ajoute : «Le jardin est à présent détenu par Quinquet, lequel m'a montré la pierre d'autel de l'église et plusieurs ossements de trépassés qu'il avait tirés hors de leurs sépulchres.»

L'ACCUEIL. – Gonzague fait état de la sympathie avec laquelle les Soissonnais ont accueilli les frères Mineurs : le fait est confirmé par Martin-

Jacob «ils y furent accueillis avec empressement par le comte, sinon par le chapitre de Saint-Gervais.» Nous verrons plus loin les raisons de cette dernière réserve. L'abbé Pécheur reprend la même expression, avec la même réserve: «Ils furent reçus avec empressement par le comte et les bourgeois, et sans doute aussi par l'évêque; mais il n'en fut pas de même du Chapitre.» D'après Dormay, ils sont bien reçus par les habitants de Soissons, car il y avait fort peu de Cordeliers ailleurs: ils arrivèrent à Amiens en 1246, à Meaux en 1248, à Roye en 1250, à Laon en 1269. (Gonzague donne les dates respectives de 1248 pour Meaux, 1250 pour Roye et 1234 pour Laon.) Il faut dire que cela n'a pas toujours été le cas, les frères de Saint-François étant souvent considérés comme des marginaux: ils étaient pauvres, ils mendiaient, ils marchaient nu-pieds (d'où le nom de frères déchaux, c'est-à-dire déchaussés, sans chaussures, qu'on leur a parfois donné), et leur règles n'étaient pas toujours appréciées des autres communautés religieuses, et particulièrement des chanoines du Chapitre. C'est ainsi que, d'après Gonzague, les Cordeliers qui se sont installés à Laon ont dû faire appel à des ouvriers extérieurs à la ville, qui ont bâti leur couvent «la truelle dans une main et l'épée dans l'autre...» Pour Soissons, il ne fait pas allusion à des difficultés particulières lors de leur arrivée. C'est plus tard qu'il les situe. En revanche on a vu que Martin-Jacob signalent la réticence des chanoines de Saint-Gervais, dont le chapitre «exigea d'eux qu'ils se soumettraient en tout point aux commandements de la Cathédrale,» ce qu'ils promirent pour pouvoir s'installer. Dormay, lui aussi, place à ces débuts les difficultés faites par les chanoines du Chapitre, déjà en différend avec les moines de Saint-Pierre-à-la-Chaux, qui refusaient de se soumettre à l'interdit, information reprise par l'abbé Pécheur. Cette querelle, qui opposait les Chanoines de la Cathédrale et les paroisses d'une part aux monastères d'autre part, a longtemps secoué toute l'Église et touchait notamment à la prédication, à la confession, aux sépultures. Finalement, c'était la compétence de chacun, dans sa territorialité, qui était mise en cause, ainsi que la reconnaissance de son autonomie dans l'exercice de la religion. Les Papes, de Grégoire IX à Sixte IV, en passant par Boniface VIII, ont publié des bulles contradictoires accordant ou refusant ou atténuant ce droit à l'autonomie des frères Mineurs. Les éminents théologiens saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, eux-mêmes franciscains, ont joué un grand rôle pour amener les Papes à reconnaître leurs droits aux Cordeliers. Cela explique sans doute l'importance accordée aux décrets pontificaux qui, selon Gonzague, étaient scellés dans les murs du couvent à sa construction. Dormay nous dit que c'est apparemment l'évêque Milon de Bazoches qui les a autorisés à exercer leur charge à Soissons. L'abbé Pécheur, sur ce point, est en accord et cite Cabaret, Rousseau et Henri Martin.

LA DURÉE DU SÉJOUR AU FAUBOURG SAINT-ANDRÉ

Les historiens locaux divergent sur la durée de ce séjour. Pour Gonzague, les moines restent dans leur première implantation jusqu'en 1414, date à laquelle le couvent est détruit à cause de la guerre. Mais les autres auteurs avancent des dates différentes. Martin-Jacob situent le départ des Frères Mineurs en 1363, à la suite de la construction en 1358 et 1359 de nouveaux remparts et de nouvelles défenses qui s'étendirent sur l'emplacement même de l'église et du couvent des Cordeliers situés, nous l'avons vu, hors les murs. Le roi Jean (Jean II le Bon) leur fait alors l'aumône d'une maison « qui avait été autrefois destinée au sabbat des Juifs demeurant à Soissons ». Cette synagogue, située rue de la Buerie, n'appartenait plus aux Juifs, mais à un bourgeois qui la tenait en fief du roi pour 36 sous parisis de rente. Berlette, après avoir dit que les Frères mineurs étaient restés dans leur première résidence « l'espace de cent quarante ans » d'après les chartes, déclare un peu plus loin, tout en reconnaissant qu'il n'avait pas trouvé dans les chartes des religieux « comment et quand ledit couvent fut ruiné », avoir vu une lettre du roi Jean de 1363 disant « qu'à la requête desdits religieux désireux de demeurer dedans la ville pour plus grande assurance de leurs personnes, ledit sieur roi leur donna en lieu et place pour bâtir un couvent où jadis les juifs soulaient faire sabbath auquel lieu (pour être au mitan et bruit de la ville) ils n'ont pas résidé longtemps. » Cette déclaration semble indiquer que la date de 1266 avancée par Berlette serait une erreur, puisque 140 ans après, on aurait été en 1406, date qui ne correspond à aucun événement signalé. En revanche, en partant de 1228, comme le pensent les autres auteurs, on arrive, 140 ans après, à quelques années près, à la date de 1363.

L'abbé Pécheur reprend cette version à son compte, avec quelques précisions supplémentaires : « les moines avaient demandé au roi Jean un asile dans l'intérieur de la ville. Par lettre de 1363, confirmée par son successeur Charles V, il leur avait concédé par pure aumône « certain lieu et place qui avaient été destinés autrefois au sabbat des Juifs demeurant à Soissons. » Cette synagogue était située selon quelques-uns dans la rue des Rats ou dans celle de la Buerie ; cependant, les comptes du Chapitre la placent au carrefour des Steppes (ou de l'Estaples). D'autres historiens pensent qu'elle n'était autre que la maison appelée Vuide Bourse des Juifs, près de l'église Saint-Quentin. Elle était passée de ceux-ci à un bourgeois qui la tenait en fief du roi. » Mais, toujours d'après l'abbé Pécheur, il semble que les moines restèrent au faubourg Saint-André dans leur ancien couvent qui, après leur départ, garda le nom de Maison des Vieux Cordeliers. C'est ce que dit à peu près Dormay, selon qui c'est bien les Cordeliers qui auraient demandé au roi Jean en 1363 de s'installer dans la synagogue, mais ils n'y seraient pas venus avant 1414, trouvant les lieux trop exigus et dans l'endroit le plus peuplé de la ville.

Cabaret est plus net : il indique que le roi Jean leur a donné en franche aumône la synagogue des Juifs de Soissons dans des lettres données en l'abbaye Saint-Médard en octobre 1362, donation confirmée par Charles V, son successeur, le 6 novembre 1364. Mais il précise que les moines n'en prirent point possession et qu'ils agrandirent le couvent du bourg Saint-André grâce à la donation par Jean Machard abbé de Saint-Jean-des-Vignes, le 20 juillet 1380 d'un jardin voisin.

C'est sous le règne du comte Raoul de Nesles, qui reçut le Comté de Soissons de son frère Conon en 1182, que les Juifs obtinrent la permission de s'installer à Soissons, probablement rue du Coq Lombard. Cette rue, en effet, qui s'est aussi appelée rue des Lombards et rue des Juifs, devait son nom, d'après Geneviève Cordonnier, à l'enseigne d'un coq qui désignait la maison de change occupée par les Juifs et par les Lombards, seuls autorisés à pratiquer l'usure dans le royaume. En 1306, Philippe le Bel bannit les Juifs du royaume. Il pouvait donc exister en 1363 une synagogue désaffectée à Soissons. Toujours est-il que Gonzague ne fait aucune mention de ce lieu dans sa relation, peut-être parce que les Frères n'y ont pratiquement jamais habité comme le laissent entendre certains historiens ?

Quoi qu'il en soit en effet, cet emplacement n'a semble-t-il pas convenu aux Frères Mineurs, et ils ont recherché une autre maison qu'ils auraient trouvée en 1382 d'après Martin-Jacob : « Comme les Cordeliers étaient fort resserrés dans la synagogue, au milieu du quartier le plus populeux et le plus sale de la ville, plus tard, en 1382, le comte Enguerrand VII de Coucy, comte de 1367-1397, leur donna une maison foraine avec un jardin, près de l'emplacement de leur ancien couvent. » Plus loin, ils reviennent sur cet épisode : « Le comte de Soissons n'avait pas jusqu'alors favorisé les églises de son comté, hormis les Cordeliers qui, se trouvant mal à l'aise dans le quartier le plus bruyant de la ville, et obligés peut-être de restituer aux Juifs leur synagogue, demandèrent à changer d'habitation et allèrent occuper, en 1382, non loin de leur première résidence, une maison que leur donna Enguerrand sous les murs de la ville, dans la rue de l'Amandelière *(sic)*, qui fut plus tard envahie par les nouveaux remparts et le Bastion de l'Évangile ». Sans doute Martin-Jacob s'inspirent-ils de Dormay qui date également de 1382 la donation par Enguerrand VII de Coucy d'une maison près de la Porte Neuve, donc proche de leur première implantation. Cabaret précise la date du 4 février 1382. Berlette qui, nous l'avons vu plus haut, pense que les moines ne se sont pas plu dans la synagogue et que, de ce fait, ils n'y ont pas résidé longtemps, signale sans précision de date que « leur fut donné une maison en autre lieu située rue de la Mandelière, près de la vieille église Notre-Dame-des-Vignes, lequel était pour lors près les murailles au coin de la ville qui regarde l'occident et septentrion » (c'est-à-dire le nord-ouest). D'après lui, une lettre de

l'évêque de Soissons, Nicolas, a autorisé la bénédiction de l'église commencée par les Cordeliers rue de la Mandelière, mais cette bénédiction n'aurait pas eu lieu à cause du départ des frères.

Cette rue de la Mandelière (ou de l'Amandelière ?) correspond au tronçon de l'actuelle rue de l'Échelle du Temple, de la rue de Saint-Gaudin au boulevard Jeanne d'Arc (anciens remparts). Les mandeliers (ou manneliers) fabriquaient des mandes (ou mannes), c'est-à-dire des paniers en osier garnis de toile et des corbeilles en vannerie à deux poignées. Ce mot vient du moyen-néerlandais « manne » ou « mande », de même sens. On fabriquait aussi des « mannequins », petits paniers d'osier à deux anses, qu'il ne faut pas confondre avec le « mannequin », autre diminutif qui signifie « petit homme ». La mandelière était donc une boutique qui vendait ces paniers ou une fabrique.

L'abbé Pécheur remonte plus haut, à 1380 : « Le 28 juillet 1380, Jean Marchand (ou Macquard, que Cabaret appelle Machard et Berlette Macquardy), abbé de Saint-Jean-des-Vignes donne 4 setiers de jardin aux Frères Mineurs, qui étaient attenants à la maison concédée par le roi, et le 4 septembre 1382, Enguerrand VII de Coucy, comte de Soissons, leur remet les rentes sur des héritages joignant la chaussée en dehors de la Porte Neuve (Porte Saint-André ou Vieille Porte) et des murs de la ville, et leur donnait près de cette porte une maison. »

Ainsi donc, d'après Martin-Jacob, Berlette et Dormay, il y aurait eu un couvent des Cordeliers dans le quartier des vanniers, ce que, nous le verrons plus loin, confirme Gonzague, mais à une date différente.

LA RUINE DE 1414. – En effet tous les auteurs sont d'accord pour situer à cette date la destruction du monastère. Gonzague, qui ne fait aucune allusion à une implantation dans la synagogue, y place la démolition de leur première maison, qui aurait dont existé de 1228 à 1414 sans histoire. : « à cette date, écrit-il, le couvent fut entièrement ruiné et les Frères durent se remettre à mendier », sans avoir de domicile fixe. On finit par leur donner (l'auteur ne dit pas quand) une maison qui avait été confisquée à un nommé Anselme Bajonet. Mais en 1418, toujours d'après lui, les héritiers d'Anselme récupérèrent la maison et obligèrent les moines à partir une nouvelle fois. C'est à ce moment-là (donc à partir de 1418) que Gonzague situe leur installation dans le quartier de la ville appelé « Canistraria », c'est-à-dire des vanniers ou de la vannerie. En effet ce nom vient du latin « canistrum » qui signifie « corbeille, panier ». On peut donc penser qu'il traduit le mot « mandelière » dont on a parlé tout à l'heure et qu'il désigne le quartier des Vanniers cité par les autre historiens. Toujours selon Gonzague, les Cordeliers ont pu s'y installer grâce à la générosité d'un officier du roi, appelé Jean

de Brumis, et y construire « une église, un cloître, un dortoir et toutes les autres salles nécessaires au couvent ». Ainsi pour Gonzague, les moines habitèrent de 1414 à 1418 chez Anselme Bajonet et de 1418 à 1430 chez Jean de Brumis.

Le continuateur de Berlette, Michel Berthin, au livre VIII, ch. 9, feuillet 83, décrit le siège de Soissons de 1414 : les habitants et la garnison s'étant rendu compte qu'ils allaient être assiégés par le roi, ils commencèrent à brûler et à démolir et à abattre les églises, les maisons et les somptueux édifices et parmi eux, on rasa et démolit complètement l'église et le couvent des Frères mineurs, autrement dits Cordeliers « qui souloit estre au lieu dict en Crise pres d'ancienne porte neufve non loin des vieux fossés de la ville et ce à la suscitation d'un nommé Oziel Bassuel natif de Senlis advocat et habitant dudit Soissons.

Martin-Jacob déclarent qu'à cette date de 1414 « le couvent des Cordeliers, que ces pauvres moines occupaient à peine depuis trente ans, ne fut pas épargné, car il touchait aux fortifications, et l'avocat Ancelin Bassiel, qui était sans doute du conseil de la ville, demanda impérieusement qu'il fût sacrifié à la chose publique. » S'il est imaginable que Anselme Bajonet et Ancelin Bassiel peuvent être un seul et même personnage (Gonzague a pu mal interprêter la graphie des manuscrits qu'il consultait, mais il ne cite pas ses sources), il est étonnant que dans un cas il soit présenté comme ayant dû laisser sa maison aux moines, alors que dans l'autre il est considéré comme responsable de la destruction du couvent. Dans les deux récits, il est traité de rebelle, mais Martin-Jacob insistent : « Charles VI, durant un intervalle de santé, prêta l'oreille en 1418, aux réclamations des Cordeliers de Soissons qui se plaignirent d'avoir été dépossédés de leur couvent hors les murs, avant le siège de 1414, par l'avocat de la ville Ancelin Bassiel ». Mais, malgré une tentative d'action judiciaire contre leur spoliateur, ils n'obtiennent aucun dédommagement. Le Roi leur donne alors « l'hôtel de Roie, lieu grand et spacieux, qui avait appartenu au démolisseur de leur couvent ». Mais les héritiers de Bassiel les font expulser vers 1436. Pour Martin-Jacob, la maison de Bassiel serait donc ce qui est devenu l'hôtel de Roye, seul endroit où les moines auraient séjourné après les désastres de 1414. En 1436, suite à leur expulsion, les Cordeliers sont relogés grâce à Jean de Braine, « un ancien potier d'étain », qui leur permet de s'installer rue des Fèves ou de la Buerie.

Peut-on penser que, malgré les différences de dates, ce Jean de Braine est le même que Jean de Brumis cité par Gonzague (sans doute ici encore en raison d'une lecture erronée du nom) ?

L'abbé Pécheur suit d'assez près la version de Martin-Jacob : « On répare, dit-il, les vieilles murailles, on élève de nouveaux ouvrages pour les appuyer. En plusieurs endroits, on élargit l'enceinte. Toutes les constructions voisines des remparts et qui peuvent en favoriser l'approche sont démolies. Les faubourgs Saint-André, Saint-Rémy, Saint-Christophe, Saint-Léger sont rasés avec les res-

tes du Château d'Albâtre. Le couvent des Cordeliers... fut sacrifié aux nécessités de la défense. L'avocat Bassiel demande la destruction du couvent dans le cadre de l'opération menée par les Bourguignons. Les Cordeliers vont dans leur maison du Sabbat des Juifs. Mais trop mal logés, il recherchent un autre emplacement. Jean de Beaune, écuyer, avait d'abord acheté pour eux en 1418, au Chapitre, une maison canoniale située à gauche en montant au rempart par l'escalier de l'échelle du Temple. Les Cordeliers portent plainte contre Bassiel auprès du Roi, qui leur accorde l'hôtel de Roye dans une rue qui conduisait à Notre-Dame-des-Vignes (ancienne) lieu grand et spacieux qui avait été confisqué à Bassiel au profit du Roi». Mais les héritiers de Bassiel les chassent en 1436. Les moines vont alors rue des Fèvres *(sic)* dans une maison donnée par Jean de Braine, potier en étain.

Berlette parle également d'un généreux donateur en 1418 : «leur fut donné une autre maison en lieu plus commode par un seigneur nommé Burgensis en la rue des Febves, autrement dit de la Buerie». Ce seigneur ne serait-il pas tout simplement un monsieur qui habitait la ville, soit un bourgeois (traduction du latin «burgensis») ?

Selon Cabaret, le couvent est incendié avec tout le faubourg Saint-André par le chef des Bourguignons Enguerrand de Bournonville. Les moines vont alors dans la synagogue qu'ils abandonnent, la trouvant trop petite. C'est alors que Charles VI leur donna une maison avec cour et jardin près de Notre-Dame-des-Vignes, qui a été confisquée par le roi à Anselme Bajonnel, exécuté à Soissons pour crime de lèse-majesté, selon un acte du Chapitre du 18 août 1414, l'accord des religieux des 5 et 16 avril 1415 et l'approbation par Martin V dans une bulle. Plus tard, un écuyer, Jean de Bouines, propose un échange entre les Chanoines et les Cordeliers : les premiers leur cèdent une maison canoniale rue de la Mandellerie, contre une terre du village de Rugny (actes du 27 août 1418 et du 15 juin 1419). Notons au passage que Cabaret nous parle d'un Anselme Bajonnel qui rappelle à une lettre près Anselme Bajonet de Gonzague ! Quant au généreux écuyer donateur, il devient Jean de Bouines, qui a le prénom et le consonantisme de commun avec le Jean de Beaune de l'abbé Pécheur.

Dormay, pour sa part, indique seulement que les lieux occupés en 1414 étaient considérés comme trop exigus et dans l'endroit le plus peuplé de la ville (donc très bruyant). Les moines partent alors dans une maison située près de Notre-Dame-des-Vignes.

La rue de la Buerie était une des rues de la ville les plus longues : elle allait de la rue de l'Échelle du Temple à la Grand-Place. Elle sera coupée en deux tronçons au début du XVIIIe siècle et deviendra la rue des Cordeliers. La Buerie rappelle une blanchisserie qui devait être installée près des fossés des remparts alimentés par la Crise. Elle a pris le nom de rue des Febves ou Fèves (et non des Fèvres) en 1450, à cause des haricots qui y poussèrent à cette époque (cf. le livre de Mme

G. Cordonnier sur les rues de Soissons). Le nom de Fèvres, qu'on rencontre chez plusieurs auteurs, viendrait d'une mauvaise interprétation du mot Fèves. Quant à l'église Notre-Dame-des-Vignes, c'est de son premier emplacement qu'il s'agit.

LES QUERELLES AVEC LES CHANOINES.– Que ce soit en 1419 chez Jean de Bouines (selon Cabaret) ou en 1430 chez Jean de Brumis (d'après Gonzague) ou après 1436 chez Jean de Braine (Martin-Jacob et abbé Pécheur), les frères furent en butte à l'hostilité des chanoines de la cathédrale. En effet, si l'on en croit Gonzague, leur couvent était implanté sur un terrain qui appartenait aux Chanoines et ces derniers supportaient mal leur voisinage. Dès lors, explique-t-il, « les Frères durent encore partir. Comme de jeunes agneaux, ils revinrent sans murmurer à la table du Seigneur, allant de porte en porte... » c'est-à-dire qu'ils retournèrent à la mendicité. D'après Martin-Jacob, « la seigneurie de cette maison était au Chapitre... qui les assaillit de grands et longs procès. L'affaire fut conclue grâce à l'abbé de Saint-Jean-des-Vignes », et les bourgeois de Soissons dédommagèrent le Chapitre en lui cédant deux maisons appartenant à la ville, et le Chapitre, eu égard à cette « récompense » (= compensation), cessa de persécuter les Cordeliers, leur abandonnant même une masure voisine de leur église pour y faire ajouter une nef qui manquait. Cette église fut dédiée deux fois dans le cours du XVe siècle, ajoutent Martin-Jacob, comme si la nef et le chœur eussent été deux églises différentes.

L'abbé Pécheur, lui aussi, relate les difficultés rencontrées rue des Fèves (qu'il appelle rue des Fèvres), la maison des moines étant dans la seigneurie du Chapitre : « L'abbé de Saint-Jean-des-Vignes allait terminer le différend par arbitrage lorsque les bourgeois offrirent aux chanoines deux maisons appartenant à la ville, à condition qu'ils abandonneraient une masure voisine de l'église du couvent, laquelle, jointe à celle dite de Bajonnel, offrirait un emplacement suffisant ». Il est intéressant de remarquer que l'abbé Pécheur fait allusion à Bajonnel, sans préciser de qui il s'agit et qui est à rapprocher du Bajonet de Gonzague et du Bajonnel de Cabaret. « Pour faire la nef, le Chapitre céda en 1479 et en 1480 une cour, une maison et ses dépendances... et aussi, croit-on, des biens à Rugny et l'emplacement de l'ancien couvent dont les matériaux servirent, en 1460, à la construction de la Porte Neuve ou de Saint-André. Dès lors la rue des Fèvres devint la rue des Cordeliers et la rue Notre-Dame-des-Vignes, la rue des Pieds-Déchaux » (allusion aux pieds déchaussés des Frères mendiants). C'est la rue Matigny actuelle.

Berlette évoque également l'hostilité du Chapitre : « A cause de cette dernière donation (celle du nommé Burgensis), furent assaillis de grands et longs proces par messieurs du chapitre de qui tenait ladite maison et lieu ; pour lesquels

terminer le pape Nicolas V délégua Jean Macquardy abbé de Saint-Jean-des-Vignes» (sans doute Macquart, abbé de 1441 à 1455?); «or finalement fut fait accord par les moyens d'aucuns habitants de la ville qui donnèrent deux maisons auxdits Cordeliers, pour récompenser lesdits messieurs de chapitre, lesquels quittèrent dès lors aux religieux non seulement le logis et la place, où ils avaient fait bâtir un temple, mais aussi leur donnèrent une masure et jardin qui leur donna l'occasion de s'agrandir leur église et édifier le chœur d'icelle. Ledit échange fut fait l'an 1422, à savoir 64 ans après qu'ils s'étaient emparés dudit lieu». A la date près, nos quatre textes se rejoignent pratiquement. Berlette fait lui aussi mention de la dédicace: «La dédicace de ce dernier couvent fut faite par l'évêque Milet, sous le pontificat de Pie II, en 1463».

Cabaret, sans faire allusion à une quelconque querelle entre les Chanoines et les Cordeliers, signale seulement que le 21 juillet 1428, les moines rendent la maison au Chapitre qui leur donne en contre-partie la majeure partie de la maison qu'ils occupent aujourd'hui. Cette maison rejoint celle d'Anselme Bajonnel. Le Chapitre leur donne de quoi faire une cour d'entrée (décision du 3 décembre 1479). Le 3 septembre 1482, le Chapitre leur abandonne une maison plus jardin donnant d'un côté dans la rue de la Buerie et de l'autre le long de la rue des Fèves. En échange, les Cordeliers lui cèdent une maison sise au marché des Pourceaux et une autre sise à Saint-Gervais. Sur ces terrains, ils bâtirent une église, un couvent aux XVIe et XVIIe siècles.

Dormay est plus bref: «Les moines vont dans une maison près de Notre-Dame-des-Vignes (cf. supra), puis de là dans leur emplacement actuel, non sans difficultés en raison de la prétention des chanoines.»

Enfin Martin-Jacob à la suite de Berlette, notent qu'en 1461, avec les pierres de l'ancien couvent des Cordeliers, on reconstruisit la Porte-Neuve, qui perdit alors son nom de «Noenfur».

LES GUERRES DE RELIGION. – *1567.* C'est au cours des guerres de Religion qu'on reparle des Cordeliers dont le couvent, comme beaucoup d'autres, fut détruit et pillé. En plus des récits qui nous ont renseignés jusqu'ici, nous possédons celui de Dom d'Epaulart, prieur de Saint-Crépin-le-Grand. Mais revenons au compte-rendu de Gonzague: «Mais, ô douleur! l'année de la persécution huguenote, les hérétiques se déchaînèrent comme des chiens enragés et ce couvent fut entièrement détruit. Il fut dépouillé de tout son mobilier, et les frères jugèrent utile de partir et d'aller dans les couvents voisins.» Dormay dit de même: «l'église des Cordeliers fut pillée. Les Huguenots conservent le chœur jusqu'à la fin février 1568 pour y battre la poudre». Ce que confirme Dom L'Epaulart: «en septembre 1567, les couvents sont transformés en ouvroirs et

officines pour cuire le salpêtre et affiner la poudre à canon. Les soldats battaient leur poudre à canon au milieu du chœur des Cordeliers ». On lit également chez Martin-Jacob : « On faisait chaque jour une distribution de vivres... L'église des Cordeliers était transformée en officine ». Et plus loin : « en février 1568, ils achevèrent de raser Notre-Dame-des-Vignes et décapitèrent l'église des Cordeliers ».

Toutefois, d'après Gonzague, les moines reviennent la même année « par l'effet de la bonté de Dieu et à la faveur d'un édit du Roi ». Ils s'activent alors à reconstruire leur couvent grâce à un certain nombre de bienfaiteurs qui sont énumérés :

– Charles Russiat, évêque de Soissons (c'est-à-dire Charles de Rouci-Sissonne, élu en 1557 et mort en 1585).

– Catherine de Bourbon, abbesse de Notre-Dame-de-Soissons, qui était la sœur du Prince de Condé, l'un des chefs Protestants.

– Une demoiselle Marguerite de Cervius, communément appelée de Incourt.

– Jean de Gosset, jurisconsulte, prévôt et lieutenant général auprès du tribunal au nom du Roi.

– L'épouse de Jean de Gosset, Anne de Ranis.

Gonzague ajoute : « Le titulaire de l'église qui vient d'être consacrée est Bonaventure, docteur séraphique ». On peut estimer que cette dédicace a eu lieu quelque temps avant que Gonzague ait rédigé son rapport, soit un peu avant 1587, date de la parution de son livre.

FIN DU RÉCIT DE GONZAGUE. – Après avoir donné la liste des brefs papaux scellés dans une pierre de l'église le jour de la dédicace, l'auteur conclut : « Dans ce couvent, remis à neuf, 17 frères suivent la loi de Dieu, dont sept sont des prêcheurs ».

APRÈS 1587. – Définitivement installé rue des Cordeliers, le couvent y restera prospère ; il sera rebâti dans le cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Son église donnait sur la rue des Cordeliers et son portail était orné d'une statue de saint François et de deux écussons, dont l'un aux armes de France.

Les Franciscains ont toujours été estimés de la population et ils ont souvent profité des largesses de généreux bienfaiteurs. Cabaret signale qu'il y avait un Cordelier attaché à la cathédrale comme confesseur du Chapitre ; deux autres étaient en service à l'abbaye Notre-Dame comme chapelain et directeur, deux autres servaient à Saint-Paul et à la Congrégation, enfin un autre était attaché à la Compagnie du Présidial comme chapelain. On les appelait aux convois des

défunts et ils étaient chargés de la garde des morts. Ils ont montré un grand courage au cours des épidémies, en particulier le Père Martinet en 1623. Ils étaient d'excellents confesseurs et prédicateurs.

En 1635, les Cordeliers de Soissons soignent le peintre Rubens qui se rendait de Flandre à Paris pour le compte de Marie de Médicis et qui était tombé malade en cours de route. Il leur avait donné en remerciement le tableau de l'« Adoration des Bergers » qui, après avoir été mis en lieu sûr pendant la Révolution, est revenu à la Cathédrale [1].

Le couvent disparut comme beaucoup d'édifices religieux lors de la Révolution française : acquis par le citoyen Darras (plus tard maire de Soissons) il fut transformé en salle de réunion pour les Amis de la Constitution. Son église fut détruite, ses dépendances et leurs petites maisons furent vendues comme biens nationaux, ainsi que son mobilier. Seul le Rubens en réchappa. Il restait encore quelque chose du monastère en 1814, puisqu'au cours de l'attaque des Russes sur Soissons les 10 et 15 février 1814 une cinquantaine de gardes urbains, outre les principaux officiers, cherchèrent refuge dans ce qui restait de l'ancien couvent des Cordeliers.

Maurice PERDEREAU

1. Cf. Louis RÉAU, *Iconographie de l'Art Chrétien*, tome II, 23. PUF, 1957, p. 236. « Tableau offert par l'artiste (Rubens) aux Cordeliers de Soissons en 1635 ».

IMPOTS ET SOCIÉTÉ À SOISSONS À LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

Cette étude suit celle présentée dans le dernier bulletin de la Société [1]. Les Soissonnais étudiés alors étaient ceux de campagnes de l'élection de Soissons, une des sept élections de la généralité de Soissons. Dans le présent article, ce sont les habitants de la ville dont les impôts et les professions seront vus d'après les documents fiscaux des années 1788 et 1789.

Les documents utilisés :

Ce sont ceux d'un nouvel impôt mis en place en 1787 et qui fut payé jusqu'à la Révolution : « la contribution pour les routes ». De 1736 à 1786, les paysans des villages traversés par les routes royales étaient astreints à effectuer un impôt en travail pour l'entretien de ces chaussées : c'était la « corvée royale ». Mais deux ans avant la Révolution, on mit en place un supplément à la Taille (l'impôt royal par excellence) payable par tous les habitants et qui remplaçait l'impôt en travail [2].

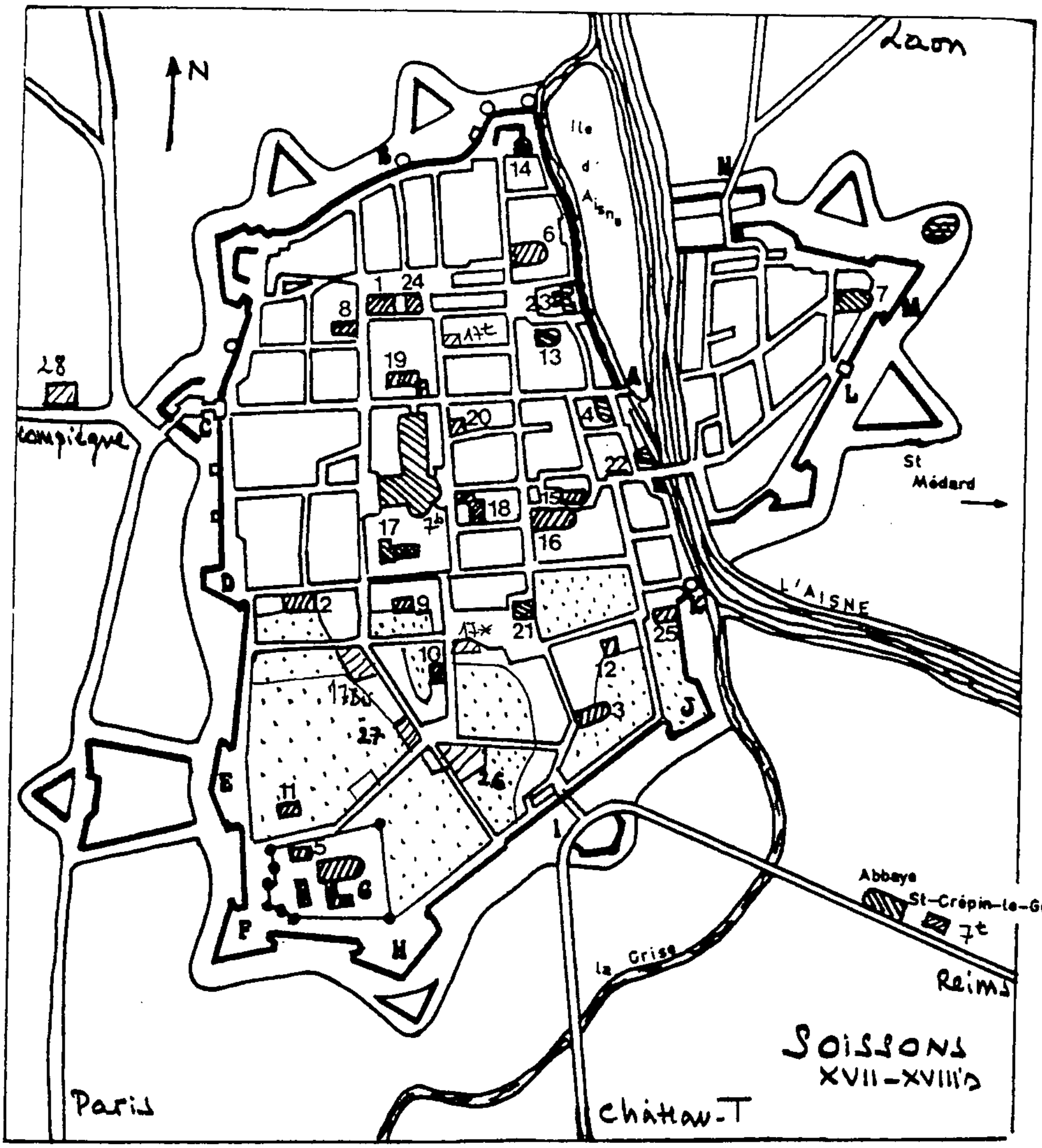
De nombreux rôles [3] ont été conservés pour les années 1788 et 1789 ; ceux de Soissons seront ici utilisés. Ils contiennent le nom, le prénom, l'activité professionnelle et le montant de l'imposition (total des impôts ordinaires et de la contribution pour les routes). D'autres documents [4] ont été utilisés pour atteindre ceux qui échappent à cette première source : les non-taillables (nobles, privilégiés et officiers) [5].

L'étude :

Ces documents doivent permettre d'avoir une idée de la hiérarchie sociale dans le ville à la veille de la Révolution. Malgré tout, il faut se souvenir du fait que les sources fiscales de cette époque ne sont pas complètement fiables. La dissimulation des richesses étaient de rigueur et entretenait une sous-fiscalisation très difficile à mesurer mais bien réelle. D'autre part, le poids social de certains était tel qu'ils devaient obtenir un impôt plus modeste pour eux, leurs parents voire leur paroisse.

Les documents étudiés permettent cependant d'avoir une vue assez juste de la réalité si l'on n'oublie pas les précautions qui précèdent.

Dans une première partie seront étudiés les contributions et les contribuables puis dans une seconde, la structure socio-professionnelle de la ville et de ses différentes paroisses.


N
Laon
Ile de Aisne
14
6
1
24
23
8
7
13
19
28
20
4
22
St Médard
18
15
17
16
2
9
21
25
10
12
3
27
26
11
5
L'AISNE
Abbaye St-Crépin-le-Grand
Reims
la Crise
Paris
Châtau-T
SOISSONS XVII-XVIII's
Jardins

LEGENDE

BATIMENTS RELIGIEUX : PAROISSES = 1. Notre-Dame-des-Vignes, 2. Saint-Rémy, 3. Saint-Martin, 4. Saint-Quentin, 5. Saint-Jacques, 6. Saint-Léger, 7. Saint-Waast, 7^{b}. des Fonts, 7^{t}. Saint-Pierre-le-Vieil.

COUVENTS = 8. des Cordeliers, 9. des Minimes, 10. des Minimesses, 11. des Capucins, 12. des Feuillants, 13. de la Congrégation. AUTRES ÉGLISES ET ABBAYES = 14. Saint-Pierre-à-la-Chaux, 15. Saint-Pierre, 16. Abbaye Notre-Dame, 17. Cathédrale, cloître et palais épiscopal, 17^{b}. Séminaire, 17^{t}. Enfant Jésus, 17^{*}. École des Frères.

MONUMENTS CIVILS : 18. Hôtel-Dieu, 19. Collège, 20. Beffroi, 21. Châtelet servant d'Hôtel de Ville, 22. Boucherie et poissonnerie, 23. Château-Gaillard[1], 24. Bailliage[2], 25. Pavillon de l'arquebuse, 26. Hôpital Général, 27. Intendance (milieu XVIIIe), 28. Poste.

ENCEINTE DE 1552 : A. Poterne de Saint-Quentin ou de la rivière (celle par laquelle entrèrent les huguenots en 1567), B. Tour de l'Évangile, C. Porte de Paris ou Porte Saint-Christophe, D. Bastion Saint-Rémy, E. Bastion de Myon, F. Bastion Saint-Jean, G. *Abbaye Saint-Jean-des-Vignes* nouvellement intégrée dans les murs, H. Bastion de la Bergerie ou de Crise, I. Porte de Reims, J. Bastion Saint-Crépin ou de l'Arquebuse, K. Tour Lardier ou Tour du Diable, L. ancienne Porte Royale, M. Bastion Saint-Waast, N. Porte de Laon ou Porte-Crouy.

---

1. détruit en 1772 pour laisser la place au palais de l'Intendance (1772-76) + jardin à l'est.
2. à côté fut construit l'Hôtel de Ville (1759-60) (à l'est).

I – Contributions et contribuables

A – Les impôts de Soissons

Pour l'année 1788, les impôts ordinaires de la ville se montaient à la somme de 19 121 livres [6] pour les taillables et 5 277 livres [7] pour les non-taillables soit un total de 24 398 livres.

1 – Les taillables et leurs impôts

Une précaution doit être prise ici. Comme nous le verrons plus loin, certaines paroisses fiscales débordent assez largement des murs de la ville et englobent fermes et moulins de la banlieue. Nous trouvons donc dans les rôles, des fermiers et des meuniers qui ne sont pas de réels citadins. Au total seize personnes entrent dans cette catégorie particulière soit un centième des contribuables mais ils versent un impôt important : 1 723 livres soit un quatorzième du total !

Si l'on ne tient pas compte d'eux, l'impôt moyen est donc en 1788 de 10 livres et 18 sous. Si on les intègre il est de 11 livres et 17 sous. Quoiqu'il en soit, on est loin de la moyenne des impôts des contribuables de l'Élection qui est alors de 30 livres environ [8].

Doit-on conclure que le Soissonnais des campagnes était en 1788 trois fois plus riche que celui de la ville ? Rien n'est moins sûr ! Malgré tout, il y avait en ville plus de gens modestes [9] et moins de riches contribuables. En effet, les plus riches habitants étaient exempts de Taille et autres impôts associés (sauf la Capitation). Or dans les campagnes les plus riches étaient les gros laboureurs qui eux payaient les plus grosses contributions [10].

Si l'on compare avec d'autres villes ou bourgs de la Généralité, nous pouvons avoir l'impression que Soissons était une ville plus pauvre puisque moins imposée : Laon et Noyon, deux cités de même importance en population (environ 7 500 à 8 000 habitants) étaient plus taxées : plus de 15 livres par contribuable pour la première plus de 14 pour la seconde. A Neuilly-Saint-Front (environ 2 000 habitants) la moyenne était de 21 livres et à La Ferté-Milon (1 500

habitants) plus de 16. Plutôt que liées à une sensible différence de richesse, on peut penser que les différences d'imposition étaient dues à l'influence des notables soissonnais qui savaient plus et mieux que les autres obtenir les bonnes grâces de l'intendant qu'ils devaient fréquenter plus assidûment.

2 – Les non-taillables

Les 90 feux non-taillables se divisaient en deux sous-groupes : un tiers de nobles exempts de taille de par leur naissance dans le second ordre et deux tiers de privilégiés qui, quoique roturiers, ne payaient pas la taille grâce à un avantage dû à leur fonction (officiers de justice ou de finance) ou parfois à une protection efficace.

Pour eux l'imposition moyenne par feux se montait à 58 livres et 12 sous. Cette somme très supérieure à celle du simple contribuable n'était pas, malgré tout, exorbitante même si elle dépassait celle des nons-taillables de l'Élection (45 livres et 16 sous). Les notables urbains étaient des personnes aisées, riches en biens à la ville et surtout à la campagne [11] (terres et parfois seigneuries), forts de leur pouvoir économique, social et politique en ville et dans toute la région.

Au-delà d'une impression générale sur l'ensemble de la ville, les documents permettent aussi de descendre au niveau des paroisses.

B – Etude des paroisses

1 – Paroisses fiscales et paroisses religieuses

La paroisse était depuis le Moyen-Age la division de base en France. L'administration fiscale l'utilisa dès que l'impôt devint permanent (XVe siècle). Mais certaines, trop grandes, furent divisées ; d'autres, trop petites, furent regroupées.

Pour Soissons, ville qui comptait sept paroisses religieuses, il n'y avait que six unités fiscales dont les limites ne sont pas faciles à localiser avec précision :

– Notre-Dame-des-Vignes : le nord-ouest de la ville ;

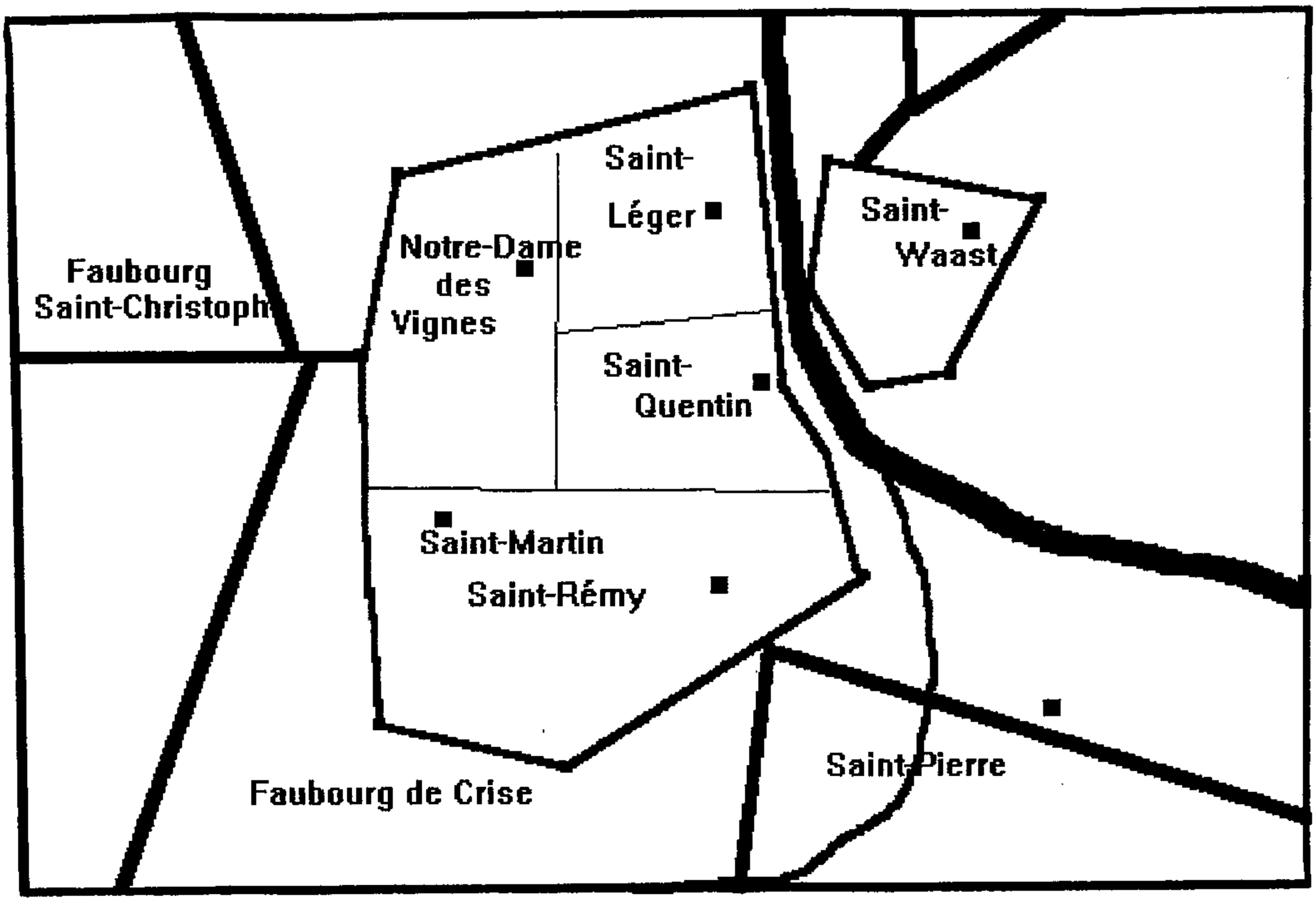
– Saint-Léger : le nord-est ;

– Saint-Quentin : le centre-est ;

– Saint-Marin et Saint-Rémy : le sud et le centre-ouest avec les faubourgs Saint-Christophe et de la Crise ;

– Saint-Waast et Saint-Médard : la rive droite de l'Aisne ;

– Saint-Pierre : faubourgs sud et est de la ville, sur la route de Reims où était située l'église Saint-Pierre (dans l'enceinte de l'abbaye Saint-Crépin-le-Grand) ; au sud, la ferme du Mont Sainte-Geneviève, le hameau d'Orcamps et les moulins situés sur la Crise.



Carte 2

2 – L'impôt des paroisses

Si l'on met de côté les laboureurs et les meuniers qui sont présents dans quatre paroisses, l'impôt moyen de chaque paroisse est très proche de la moyenne (10 livres et 18 sous) :

- Saint-Quentin : 11 livres et 13 sous ;
- Saint-Martin : 11 livres et 4 sous ;
- Notre-Dame V : 11 livres et 4 sous ;
- Saint-Waast : 10 livres et 16 sous ;
- Saint-Pierre : 10 livres et 7 sous ;
- Saint-Léger : 9 livres et 19 sous ;

On pourrait penser que cette hiérarchie reflète celle de la richesse des habitants des paroisses. En fait, ce n'est pas si simple car les nobles, les privilégiés n'apparaissent pas puisqu'ils ne payent pas la Taille. On verra plus loin que dans la paroisse de Saint-Léger en particulier vivaient de nombreuses personnes de

cette catégorie. Cette partie de la ville n'était donc pas la moins aisée comme le laisserait penser le simple calcul qui précède.

Au-delà des paroisses, on voit bien qu'il faut descendre jusqu'au niveau des contribuables pour saisir un peu mieux la réalité.

C – Les contribuables

1 – Répartition globale

En prenant l'ensemble des personnes évoquées (1 610 taillables et 90 non-taillables) la répartition est la suivante :

– moins de 3 livres d'impôts [12] : 42,6 %
– de 3 livres à moins de 10 livres : 24,4 %
– plus de 10 livres : 32,7 %
(dont plus de 50 livres : 5,8 %)

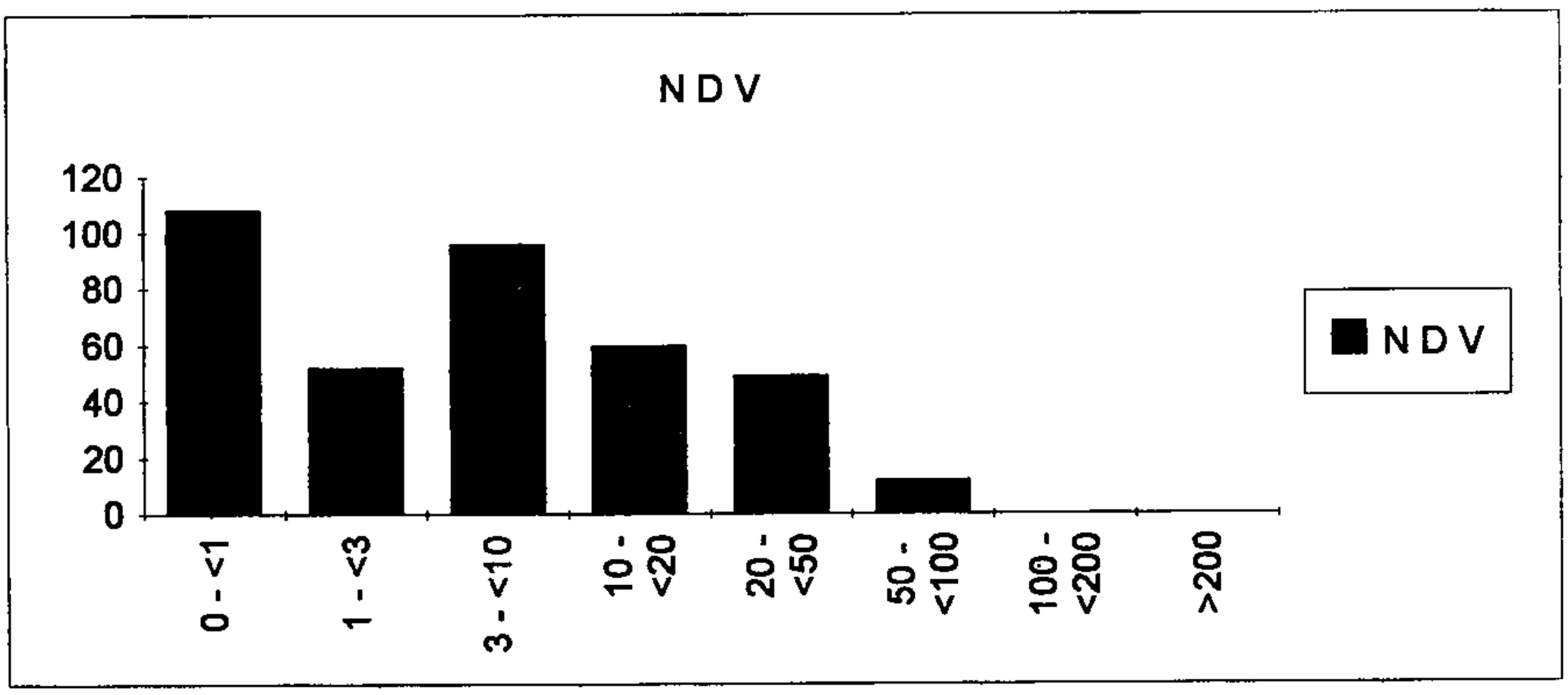
	N D V	St L	St Q	St M	St P	St W	TOTAL
0 - <1	108	36	13	89	2	55	303
1 - <3	52	81	104	62	33	83	415
3 - <10	96	82	63	83	26	53	403
10 - <20	60	48	43	56	8	26	241
20 - <50	49	35	31	43	8	23	189
50 - <100	12	4	9	5	4	9	43
100 - <200	0	2	2	1	5	3	13
>200	0	0	0	2	1	0	3
TOTAL	377	288	265	341	87	252	1610

Tableau 1

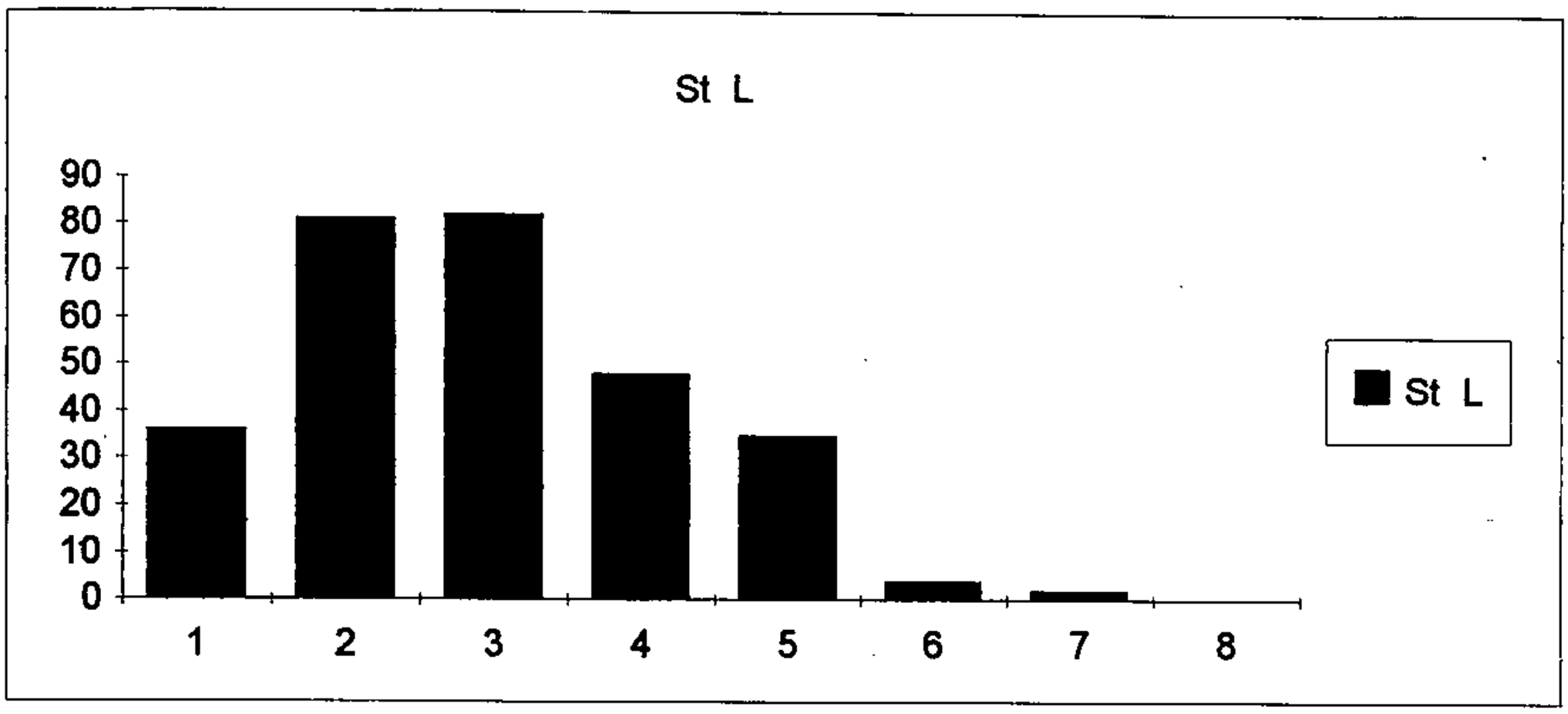
La répartition ainsi mise en valeur diffère sensiblement de celle rencontrée pour les paroisses de l'Élection : respectivement (valeurs arrondies) un tiers, un tiers, un tiers et 8 %. A Soissons comme dans les villes françaises du XVIIIe siècle, les plus modestes étaient plus nombreux qu'à la campagne.

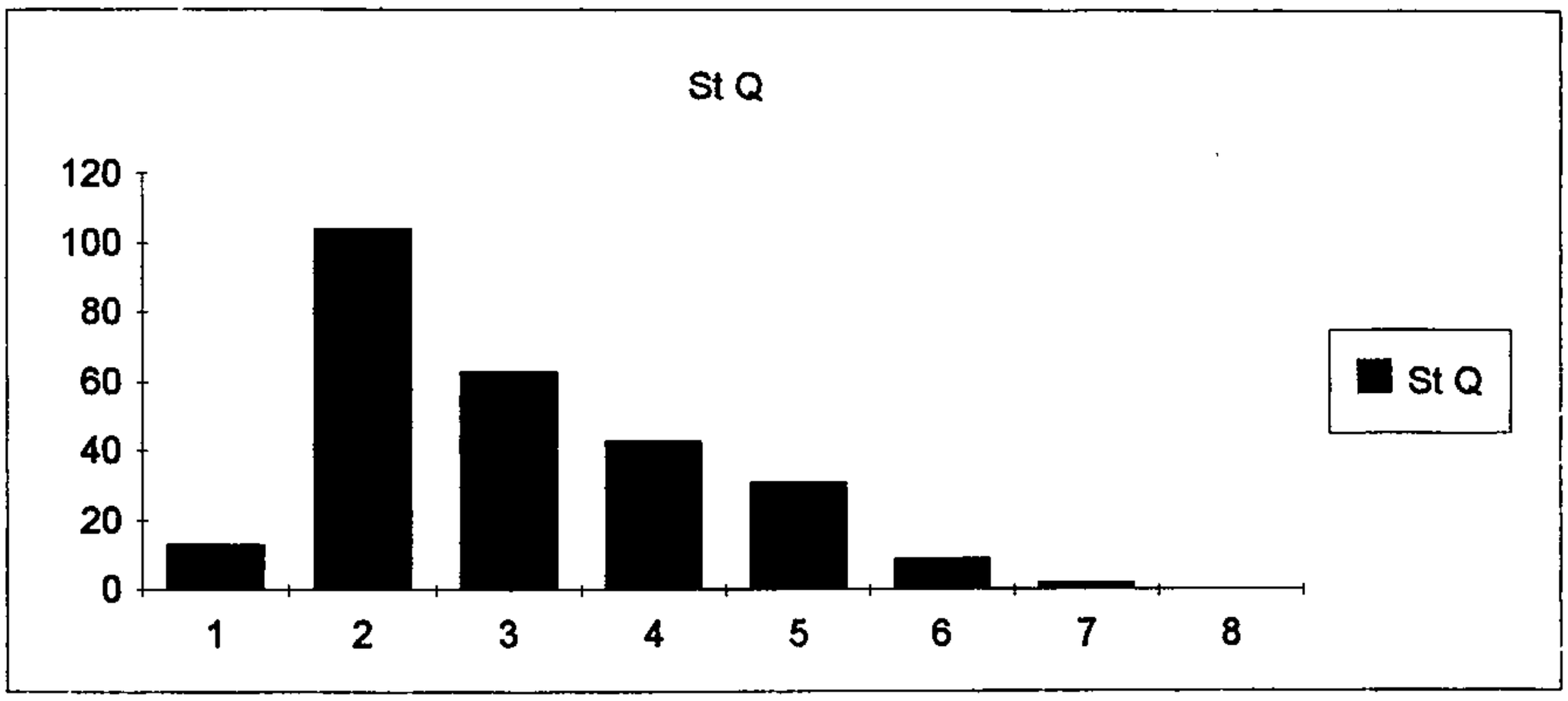
2 – Situation des six paroisses

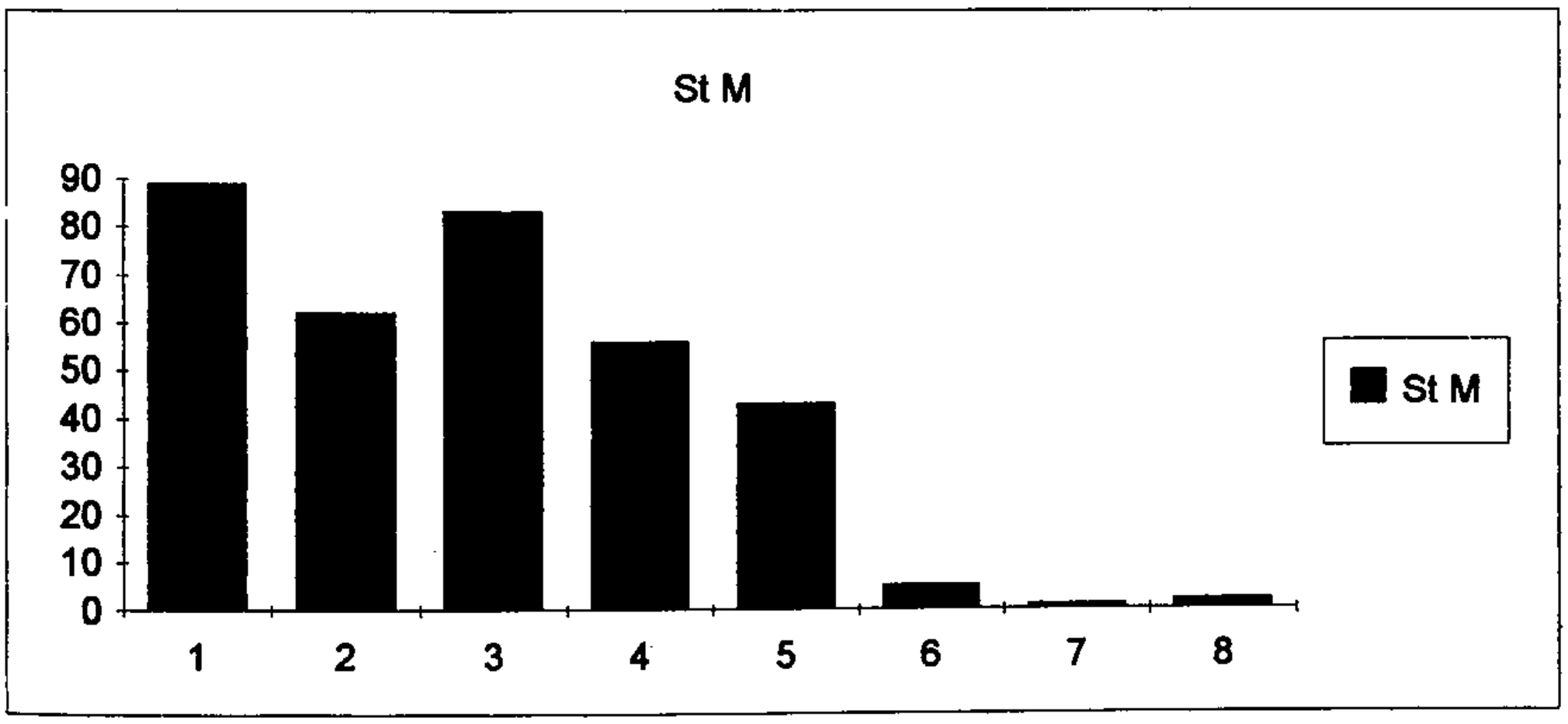
Elles diffèrent un peu les unes des autres. Celle de Saint-Quentin est la plus proche de la moyenne établie pour la ville. Trois paroisses (Notre-Dame-des-Vignes, Saint-Léger, Saint-Martin) se distinguent par une part plus importante des taxes supérieures à 10 livres et surtout à 50 livres. Ceci explique par la présence plus nombreuses de riches taillables et de non-taillables. Par contre à Saint-Pierre et à Saint-Waast, les taxes plus modestes sont plus nombreuses qu'ailleurs [13]. Dans cette dernière (la plus pauvre de Soissons), les taxes de moins de 3 livres sont majoritaires (près de 55 %). Cette paroisse présente un cas particulier puisque la présence de dix laboureurs et meuniers accroît la part des taxes supérieures à 50 livres qui est 11,5 % soit le double du taux moyen de la ville. Si l'on retire ces contribuables, on retrouve par contre une répartition bien différente avec une large domination des petits contribuables (79 % de taxes inférieures à 10 livres). Les écarts ici rencontrés sont très comparables au cas fréquemment observé dans les villages de la région [14].



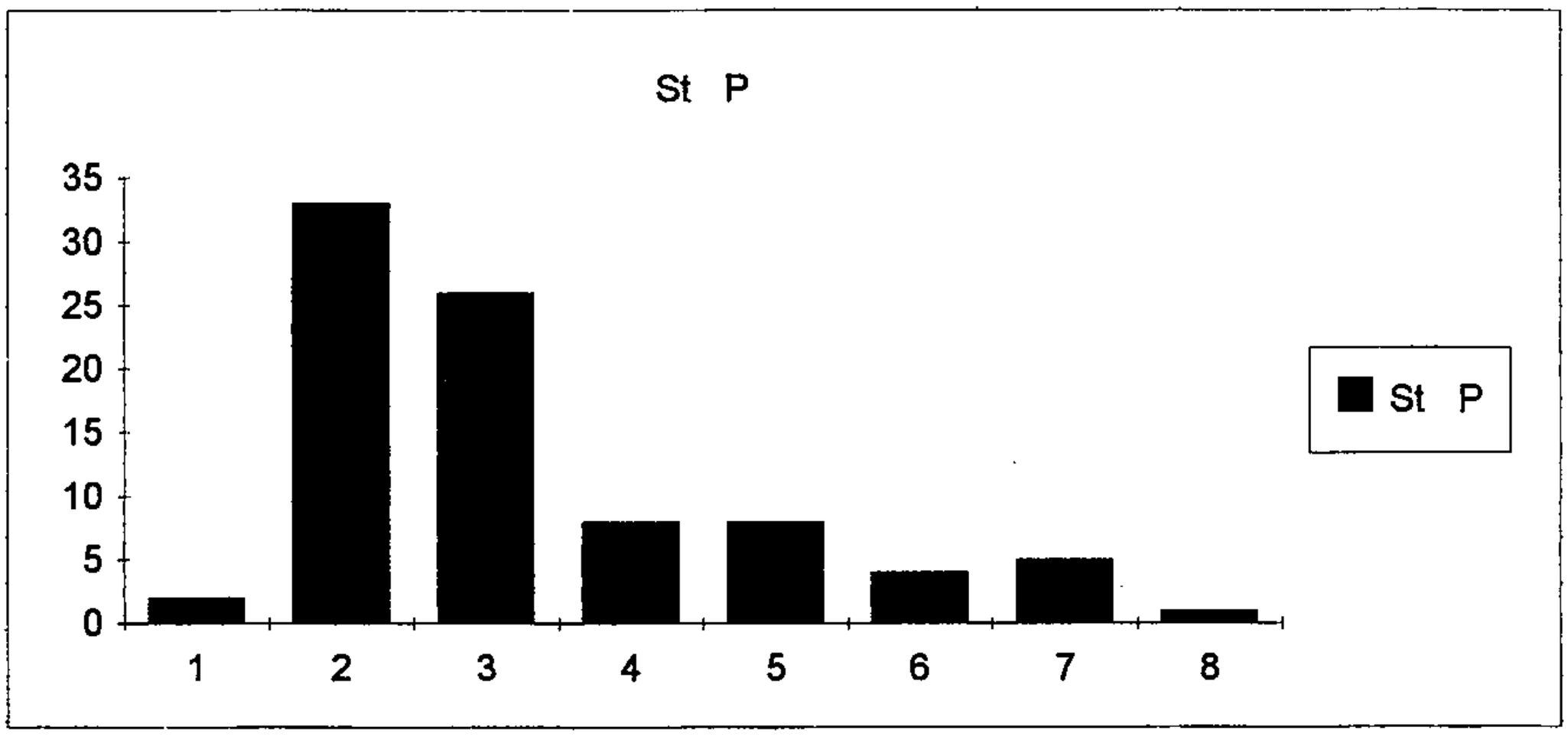
Graphique 1

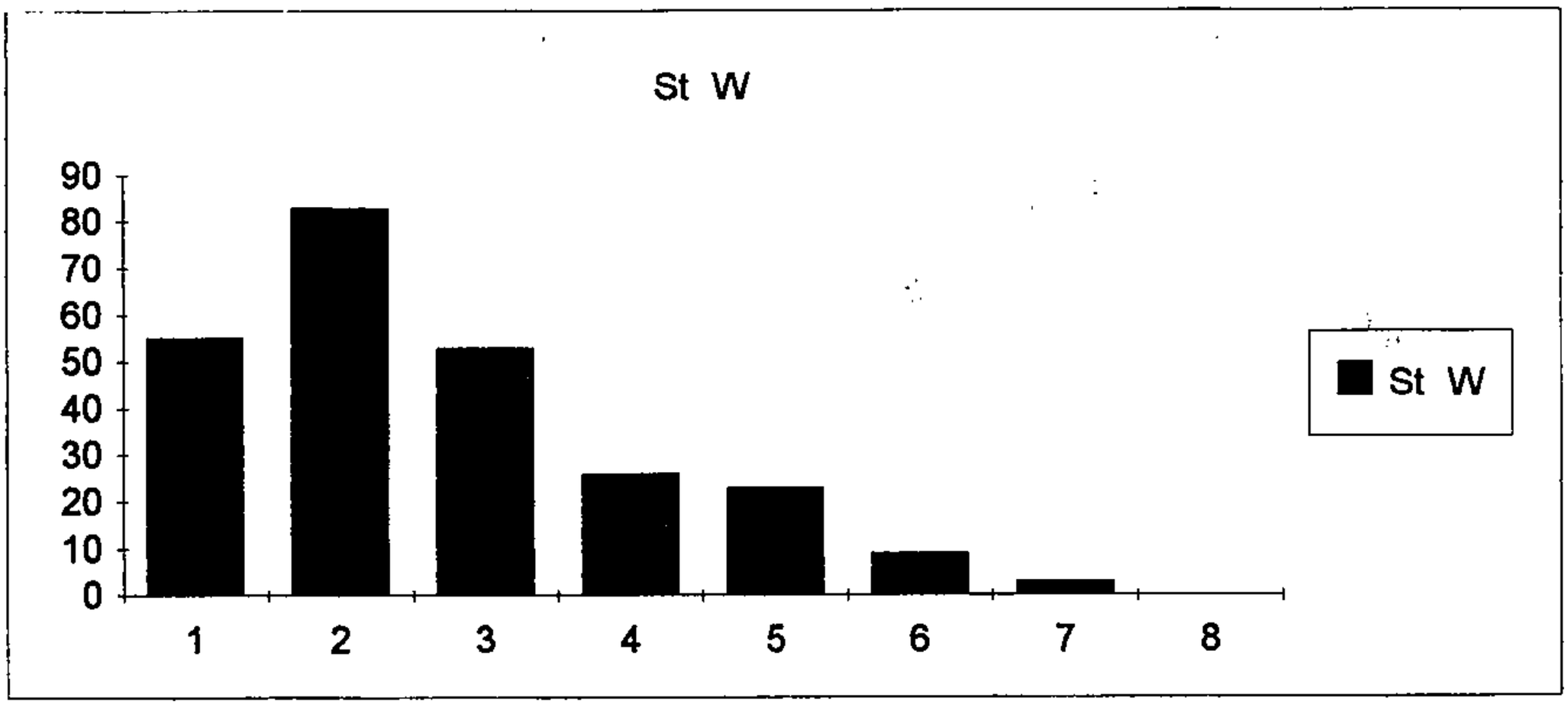






Graphiques 2-3-4

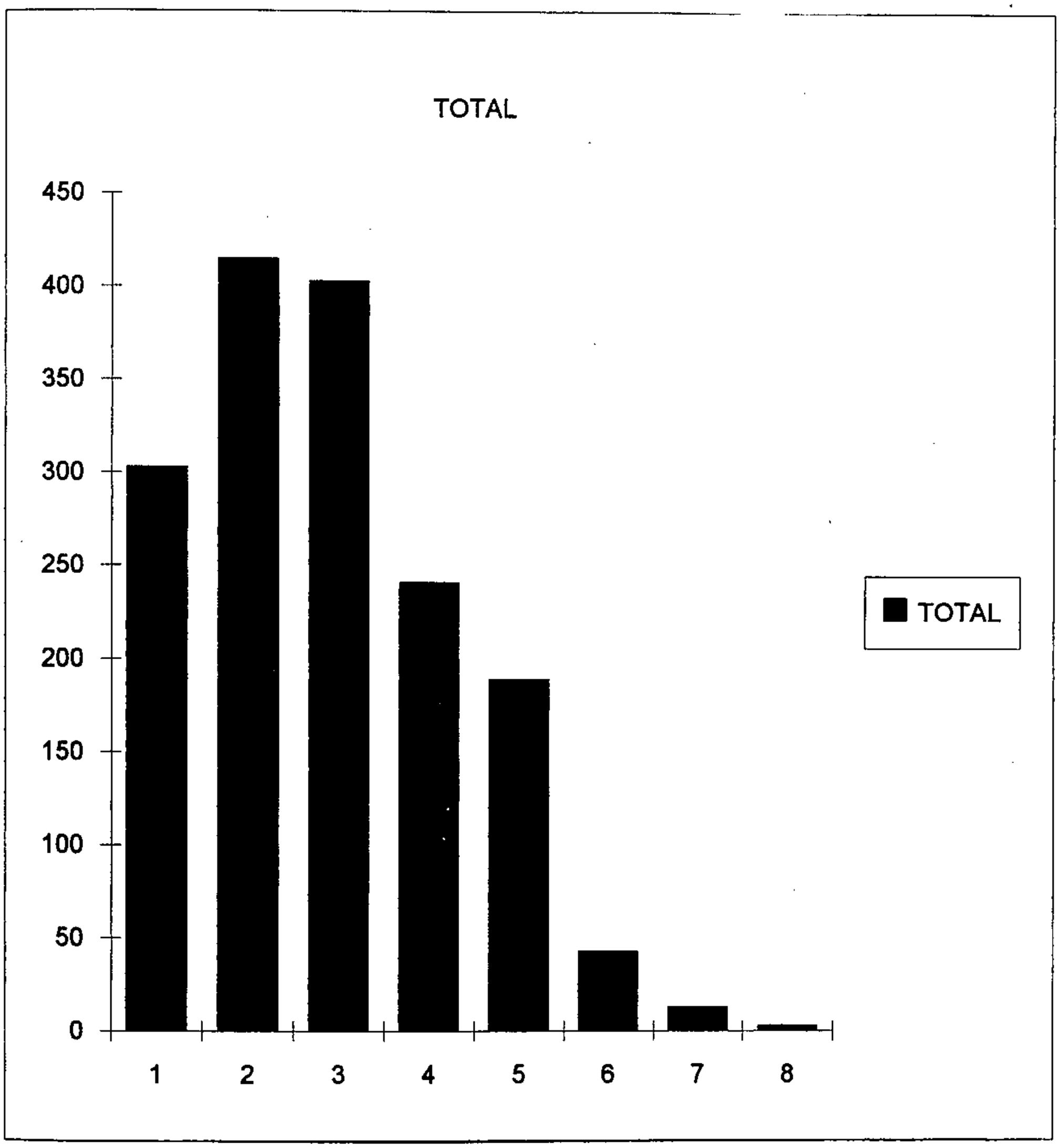




Graphiques 5 et 6

Les rôles permettent aussi de croiser dans l'étude deux paramètres : catégories de contribution et professions ;

3 – Contributions et professions [15]



Graphique 7

Les modestes (impôts inférieurs à 3 livres) :

Cette catégorie regroupe une foule de petites gens à l'activité instable. En effet, entre les rôles de 1788 et ceux de 1789, certains ont des professions différentes. Cela peut impliquer deux situations : soit ils exerçaient deux activités

en parallèle car une seule n'était pas assez rémunératrice, soit ils avaient changé d'activité d'une année à l'autre.

On trouve là le personnel de maison (valet, cocher, garçon d'écurie, concierge) ; les compagnons-artisans, les petits métiers de services par exemple une demi-douzaine de blanchisseuses souvent veuves comme la femme Mallet de la paroisse Saint-Quentin ; d'autres métiers liés au trafic du port (comme les 11 porteurs de la même paroisse) et à celui du blé (ainsi la paroisse de Saint-Waast comptait 18 cribleurs).

Les moyens (impôts de 3 livres à moins de 10) :

On trouve là la plupart des artisans et petits commerçants qui versent un impôt moyen compris entre 5 et 6 livres avec des nuances selon les activités: moins pour les métiers du cuir (une livre et demi) plus pour ceux du textile ou du bâtiment (7 à 8 livres). L'espace urbain n'étant pas complètement bâti, les jardins étaient nombreux et les jardiniers aussi ; on les trouve dans cette catégorie. Il y en avait environ 35, dont plus du tiers dans la paroisse Saint-Martin et Saint-Rémy qui débordait sur les faubourgs où les petits champs étaient nombreux. Quelques petits officiers se trouvaient dans ce groupe comme les huissiers.

Les aisés :

Il faut effectuer ici une répartition par sous-groupes :

Impôts de 10 à 20 livres : les métiers de l'alimentation (environ 80 contribuables), les transports terrestres (voituriers, loueurs de chevaux) et fluviaux (une vingtaine de mariniers) ; trois médecins et des officiers de niveau assez modeste: receveurs, greffiers, procureurs soit une vingtaine de personnes au total.

Impôts de 20 à 50 livres : on trouve ici des activités plus rémunératrices comme les aubergistes (trois douzaines environ) avec un impôt moyen de 35 livres. Quelques maîtres de métiers de l'habillement appartiennent à ce groupe: un tapissier, un bonnetier ; il y a aussi sept orfèvres, quatre imprimeurs dont Louis Waroquier (paroisse Notre-Dame-des-Vignes : 60 livres et 16 sous) et Ponce Courtois, l'imprimeur de l'Intendance (paroisse Saint-Quentin : 36 livres et 12 sous). On trouve encore deux organistes, Naudet dans la paroisse Notre-Dame-des-Vignes et Melchior Besu à Saint-Léger. Les seize notaires sont aussi dans cette catégorie : un sur deux vit dans la paroisse Notre-Dame-des-Vignes mais le plus imposé est maître Rigaux de la paroisse voisine, Saint-Léger. Parmi les officiers de niveau moyen, on note encore une demi douzaine d'avocats.

Impôt de plus de 50 livres : parmi ces gens plus aisés, deux sur trois sont non-taillables. Du coup les autres peuvent être considérés comme l'élite du Tiers-État ; deux maîtres tanneurs de la paroisse de Saint-Waast, une dizaine de marchands de blé dont trois versent plus de 100 livres : Pierre Guillot et Crépin

Laurendeau (paroisse Saint-Waast) et le plus imposé Claude Berthemet de la paroisse Saint-Quentin (177 livres). Dans cette catégorie sont aussi présents neuf laboureurs qui exploitent les grosses fermes de l'immédiate périphérie de la ville comme celles de Saint-Médard et de Saint-Geneviève, huit meuniers dont la veuve Tourneur qui versent la plus grosse contribution de la ville (paroisse Saint-Pierre : 262 livres et 1 sou) et enfin les aubergistes Louis-Jacques Lefevre (200 livres 15 sous et 16 deniers) et Antoine Deshureaux (149 livres et 4 sous) et le maître de postes Leclerc (230 livres et 13 sous) tous trois du quartier Saint-Christophe paroisse Saint-Martin [16].

Les autres contribuables ici regroupés sont des non-taillables : nobles qui paient plus de 50 livres de Capitation, officiers d'un niveau élevé qui siègent à l'Élection, à la Maîtrise des Eaux et Forêts et au Bailliage-Présidial. Ces derniers sont avec les officiers du Bureau des Finances les maîtres de la ville jusqu'à la Révolution.

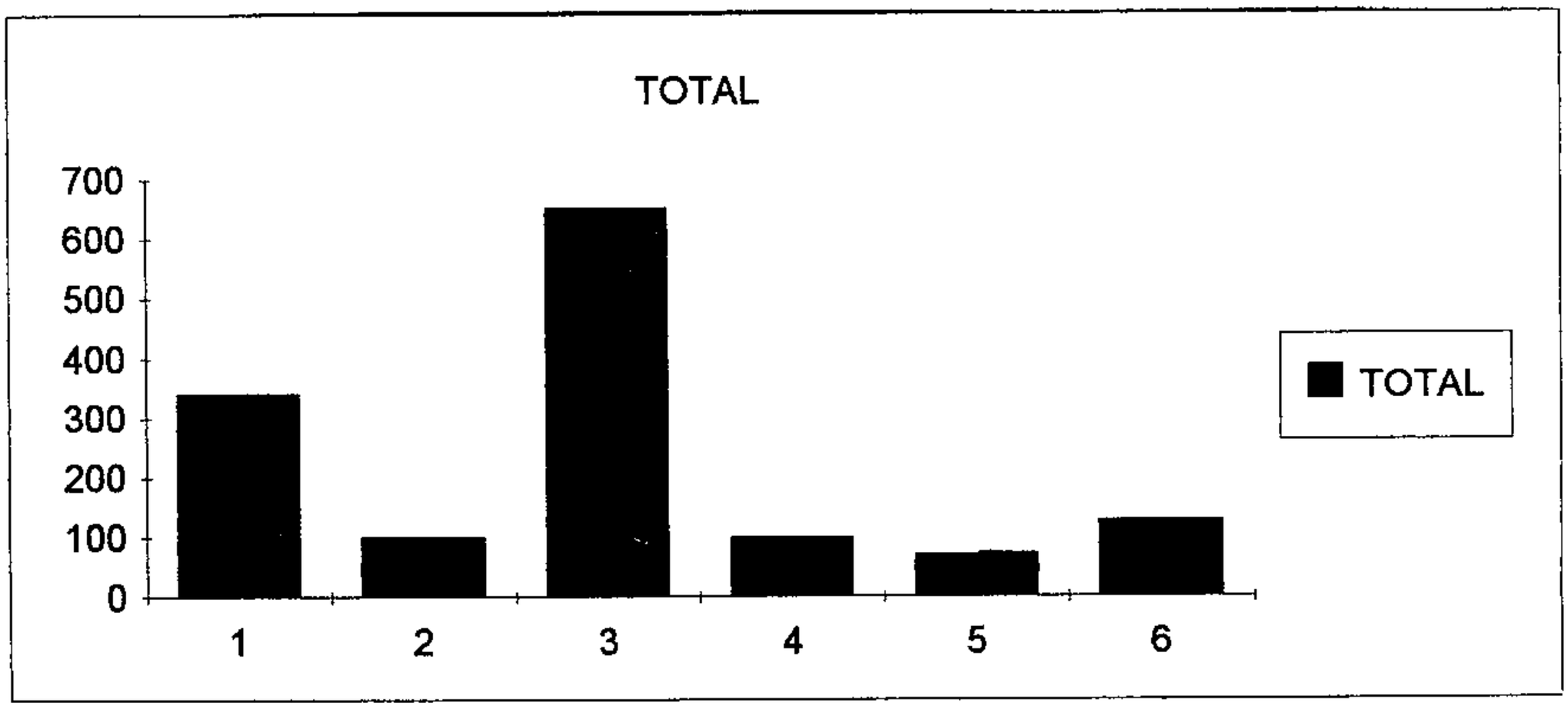
Au-delà de cette description par catégorie de contribuables, les registres d'impôts permettent de faire une étude socio-professionnelle de la ville et de ses quartiers.

II – Impôts et société

A – La ville de Soissons

	N D V	St L	St Q	St M	St P	St W	TOTAL
Artisans	70	55	84	71	5	57	342
Bourgeoisie	8	27	16	45	1	5	102
Domestique	172	173	36	200	22	49	652
Marchands	23	14	21	17	1	24	100
Officiers	27	11	7	24	0	2	71
Non-taillabl	37	49	7	30	2	4	129

Tableau 2



Graphique 14

Avec l'ensemble de documentation réunie et en utilisant les rôles d'impôts des années 1788 et 1789, plus de 2 300 personnes ont pu être étudiées. Cependant pour plus du quart, aucune activité n'était indiquée ce qui n'est pas une preuve suffisante pour affirmer que tous ces contribuables n'en exerçaient pas. Les plus

nombreux dont le métier est connu sont les domestiques (plus de 27 %). Cette situation est très typique des sociétés urbaines pré-industrielles [17]. Ils sont souvent plusieurs à être employés dans la même abbaye [18] ou chez le même noble [19] ou bien encore chez celui dont l'activité professionnelle exige du personnel [20].

Ensuite viennent les artisans et les commerçants (plus de 25 %) dont un sixième est qualifié de marchand (marchand de blé en particulier).

Puis les membres de l'administration royale (environ 6 %) soit une centaine d'officiers de tous les niveaux caractéristiques d'une ville chef-lieu de généralité.

Ensuite les personnes qualifiées de « bourgeois » (un peu plus de 4 %).

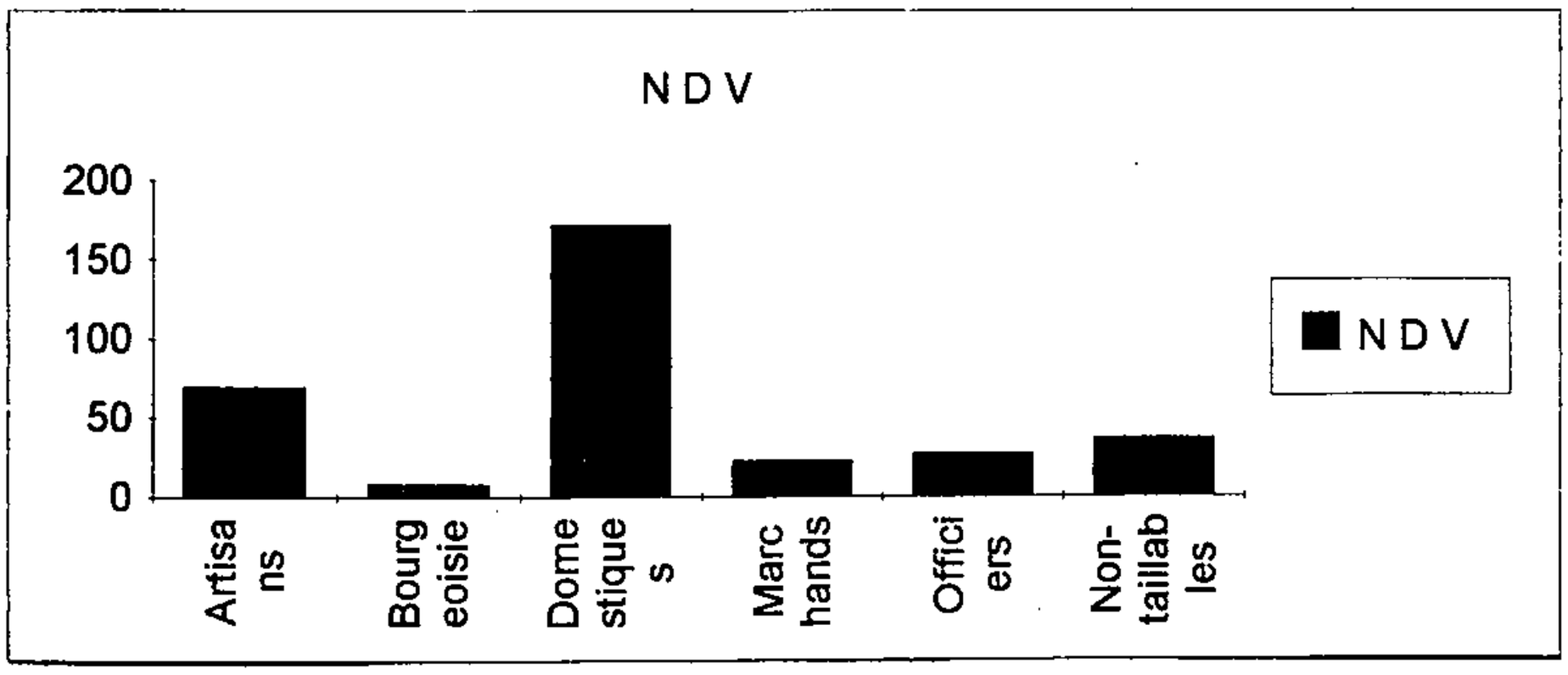
Enfin les personnes liées au travail de la terre (environ 2 %) mais les deux-tiers sont de simples jardiniers, soit 35 individus dont plus de 20 vivent et travaillent dans les paroisses du sud de la ville.

Restent 3 % de personnes aux activités diverses par exemple : neuf maîtres d'école de danse ou de musique.

Si une telle répartition est valable pour la ville, la réalité est différente d'une paroisse à l'autre.

B – Des paroisses aux contours sociaux variés

1 – La paroisse Notre-Dame-des-Vignes :



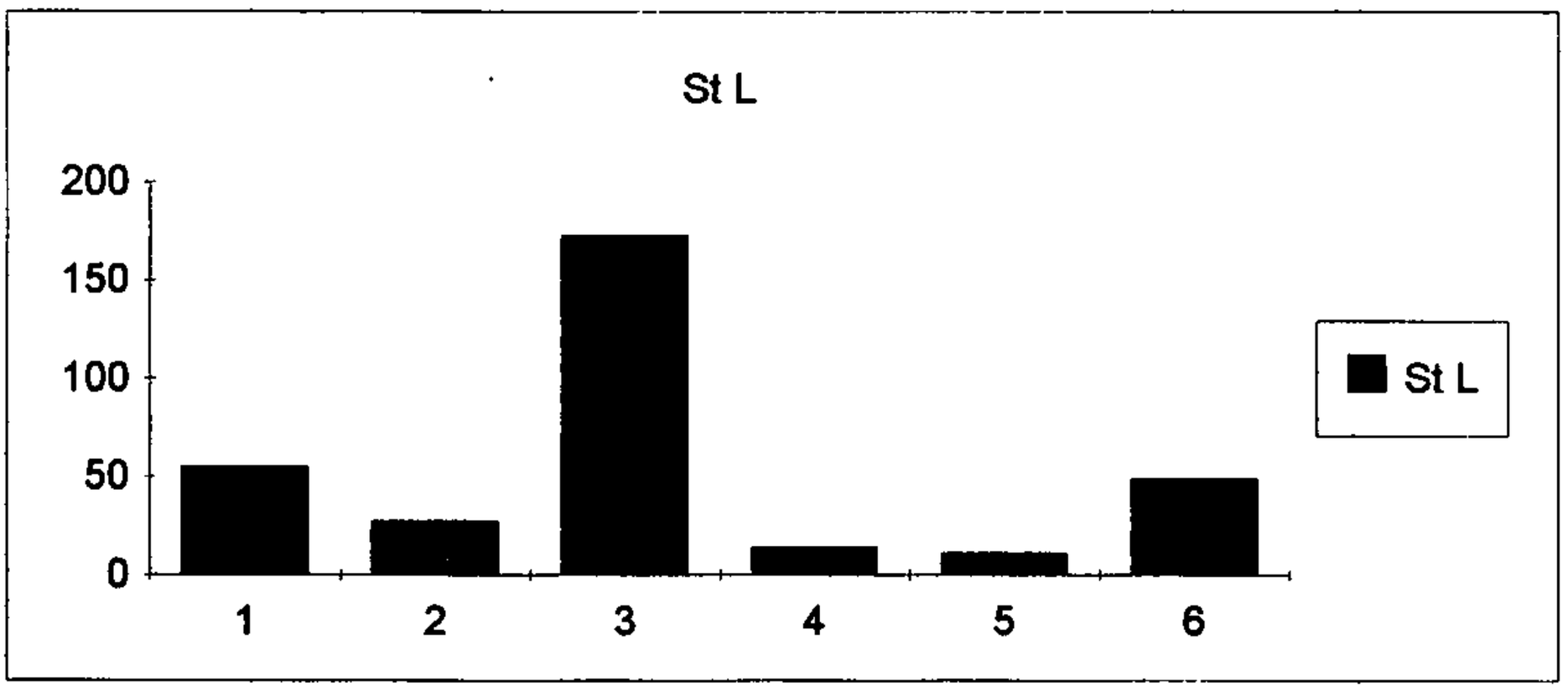
Graphique 8

Le chanoine HOULLIER disait d'elle en 1783 que c'était « la paroisse... la première de la ville et de tout le diocèse » [21]. On y trouve en effet une sur-représentation du personnel administratif (plus de 10 % de l'ensemble des contribuables) et des domestiques (environ 30 %). Les notables sont nombreux comme Antoine-Jean-Henri Charpentier, lieutenant général du Bailliage, Laurendeau et

Brocheton président et lieutenant de l'Élection ainsi que plusieurs élus, des trésoriers de France (Capitain, Leduc de La Tournelle, Menesson, Picard-Révérend), les deux receveurs de tailles de l'Élection (Thomas et Sivert), le directeur des Postes, celui des Domaines. A un niveau inférieur, la paroisse compte aussi quatre avocats, six procureurs, huit notaires installés près de leurs gros clients nobles et officiers du Roi.

La présence importante de gens fortunés explique en partie celle de nombreux artisans et commerçants : dix dans les métiers alimentaires, trente artisans du textile et de l'habillement (le quart des tailleurs de Soissons, le tiers des perruquiers !), une vingtaine d'artisans du bâtiment dont sept maçons (le quart de l'ensemble). Par contre, les marchands sont ici peu nombreux et de plus ce ne sont pas les plus importants : leur impôt est de l'ordre de 27 livres contre plus de 42 pour l'ensemble des marchands de la ville.

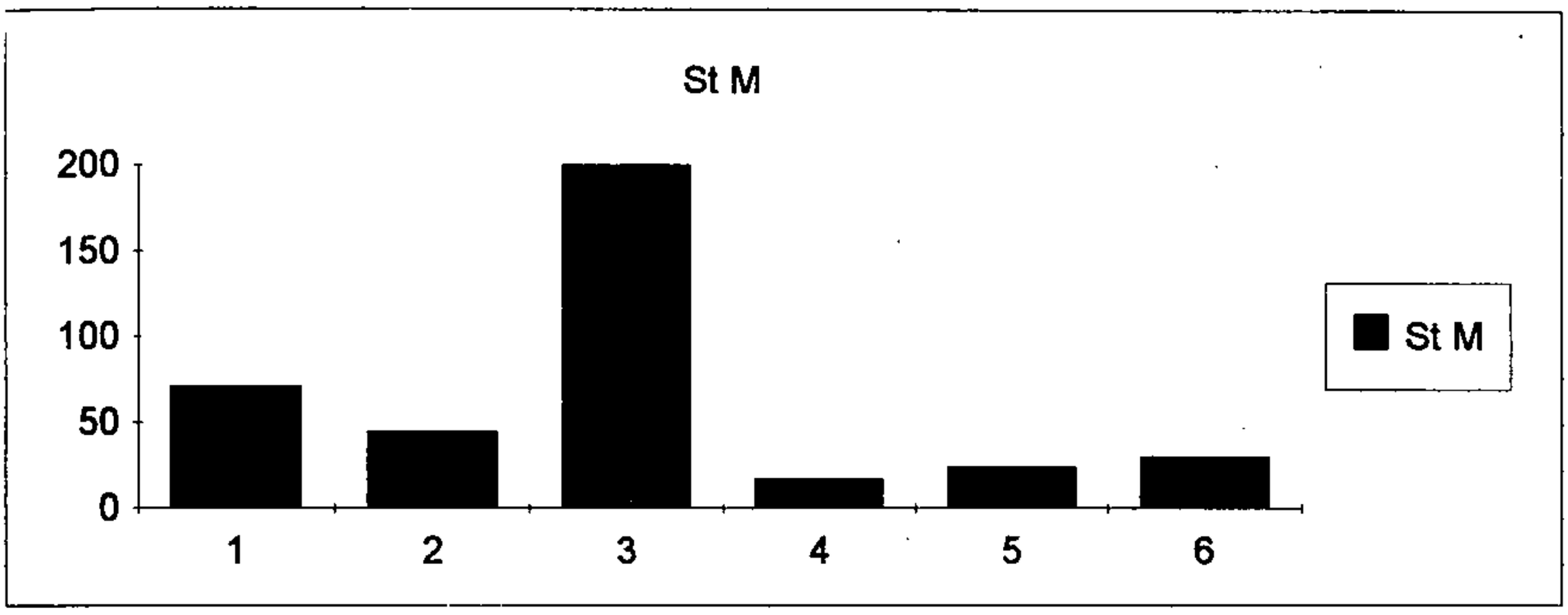
2 – La paroisse Saint-Léger :



Graphique 9

Cette paroisse voisine de la précédente est aussi proche par la répartition des habitants : les notables sont très nombreux et leurs domestiques représentent plus du tiers des feux comptabilisés. Beaucoup d'officiers (8 % des feux) habitent cette paroisse : en particulier tout le reste du sommet de la hiérarchie administrative : Calais, le subdélégué de l'Intendant, Brayer le lieutenant de police, Leblanc le premier secrétaire de l'Intendance, plusieurs élus, des trésoriers de France (Pignières de La Boulloye, Granger ou bien encore de La Fargue). Les nobles sont ici un peu plus nombreux (une quinzaine). Parmi eux, François Godart de Clamecy, maire de la ville. Les artisans et commerçants sont très nombreux pour les mêmes raisons qu'à Notre-Dame-des-Vignes.

3 – Paroisse Saint-Martin :



Graphique 10

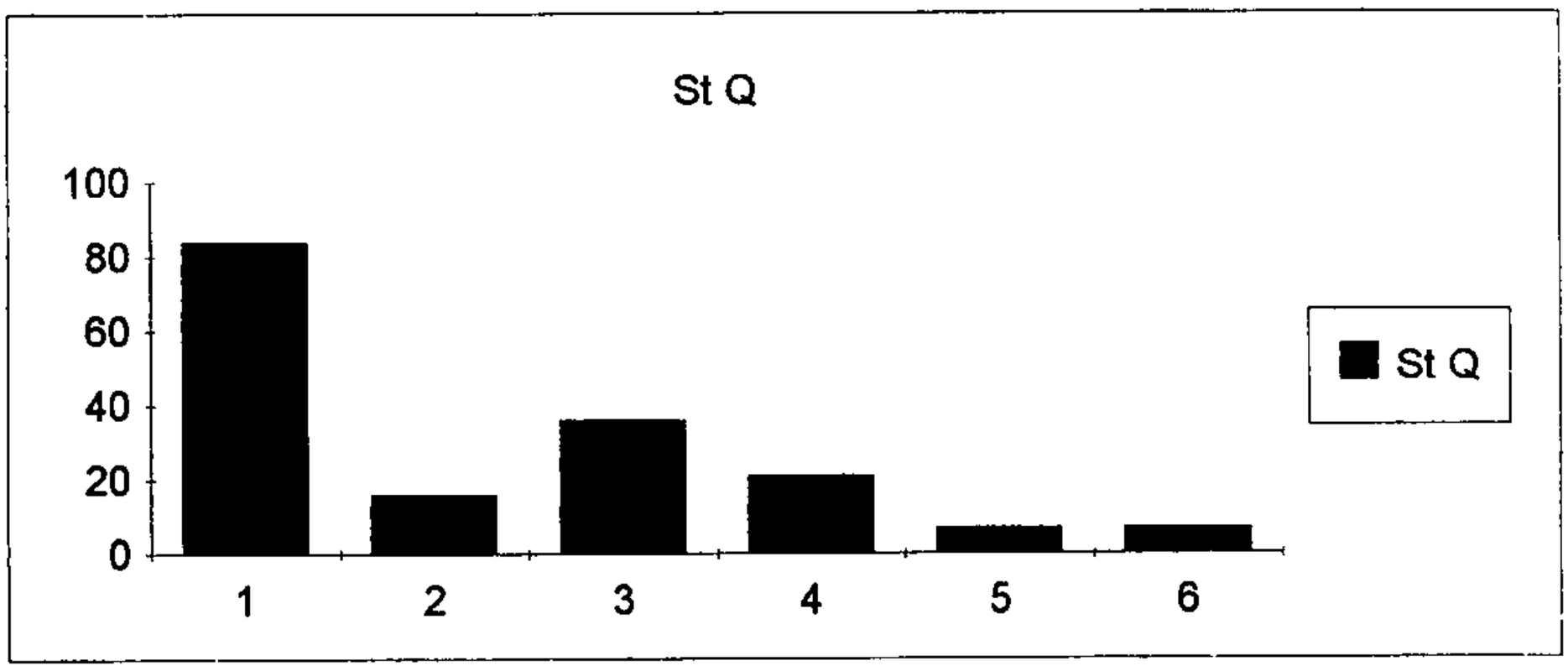
Elle s'apparente un peu aux deux premières. Les domestiques sont très nombreux (plus du tiers des feux). Les officiers aussi (près de 8 %). mais la majorité vit sur la paroisse de Saint-Rémy (ouest de la paroisse fiscale) : ce sont trois trésoriers de France, Labouret, le premier président du Bailliage-Présidial, Domilliers, le directeur de la Ferme Générale, Jacquemin, celui du Vingtième, du Perron l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées de la généralité et encore une vingtaine d'officiers de niveau inférieur.

Si la gamme de l'artisanat et du commerce est ici aussi assez complète, ces activités sont surtout présentes sur la paroisse Saint-Martin [22] mais moins sur celle de Saint-Rémy. Les activités alimentaires sont en particulier très nombreuses (vingt-cinq feux environ). Le bâtiment, le textile et l'habillement sont bien représentés. Enfin, il y a un douzaine de jardiniers qui, comme nous l'avons déjà évoqué, sont nombreux à cause de la présence d'espaces non-bâtis et en grande partie cultivés.

Cette paroisse se distingue des autres par deux originalités : la présence de quarante-cinq « bourgeois » soit 8 % des feux, une proportion deux fois plus forte que dans le reste de la ville. Au XVIIIe siècle le terme implique une certaine aisance chez une personne qui vit pour l'essentiel de ses rentes. Ceci renforce l'impression que laisse cette partie de la ville. Si elle n'égale pas tout à fait les paroisses situées plus au nord, elle regroupe elle aussi des notables. D'autre part l'extension de la ville au-delà des remparts fait apparaître des contribuables absents ailleurs, comme l'aubergiste et le maître de poste du quartier Saint-Christophe (deux gros contribuables déjà signalés).

Les trois dernières paroisses diffèrent des autres par leur niveau social moins élevé et, par contre, l'importance des métiers.

4 – La Paroisse Saint-Quentin :

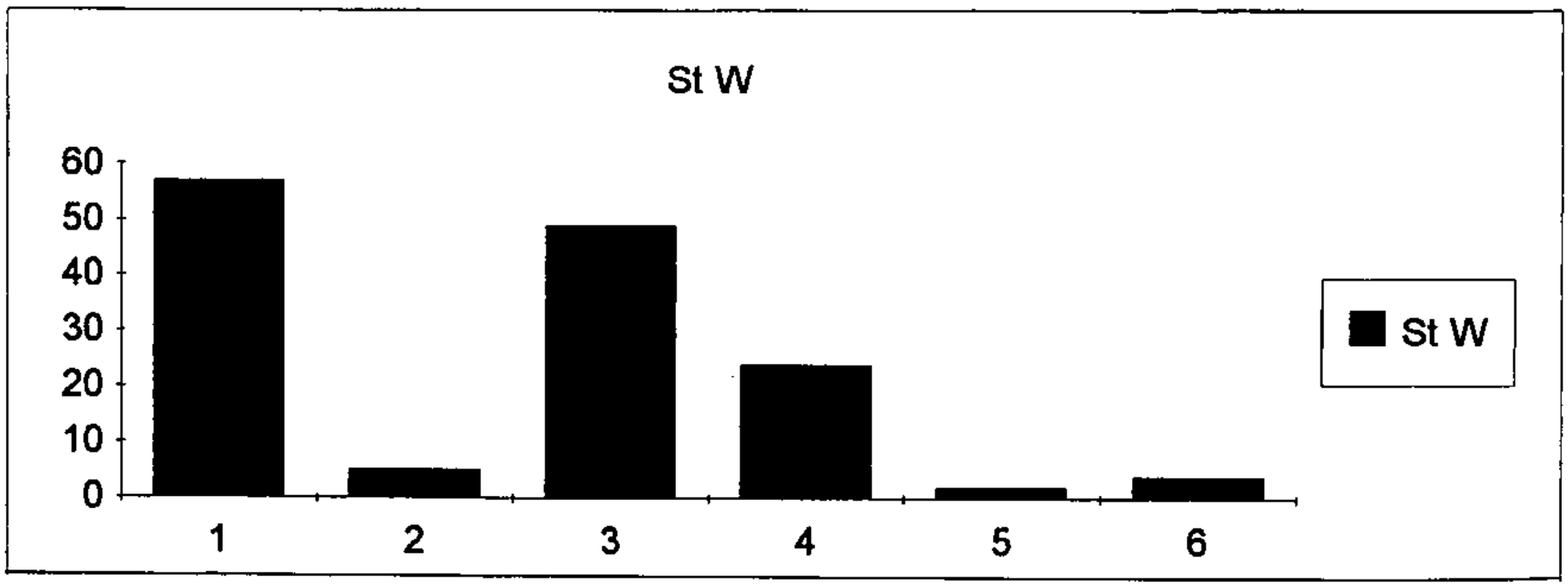


Graphique 11

Nous entrons là dans un monde différent. Les catégories sociales importantes jusque là sont ici sous-représentées : les domestiques ne sont qu'une trentaine (12 % des feux) ; les officiers sont très peu nombreux : le seul un peu important est Byeter, greffier de l'élection ; les nobles sont à peu près absents. Par contre, il y a sur-représentation des activités artisanales et commerciales qui, toutes confondues, représentent plus de la moitié des contribuables. Si la gamme des activités est complète, les impôts sont eux plus modestes et impliquent une fortune inférieure en moyenne à celle rencontrées dans les trois autres paroisses.

La présence de l'Aisne (et donc du port) a fixé ici depuis longtemps, des activités absentes ailleurs et liées en particulier au commerce du blé[23] : une vingtaine de marchands (les trois-quarts, « marchands de blé ») ; dix-huit mariniers, des cribleurs, des mesureurs, des porteurs. Tout un monde de petites gens (environ quarante).

5 – La paroisse Saint-Waast :



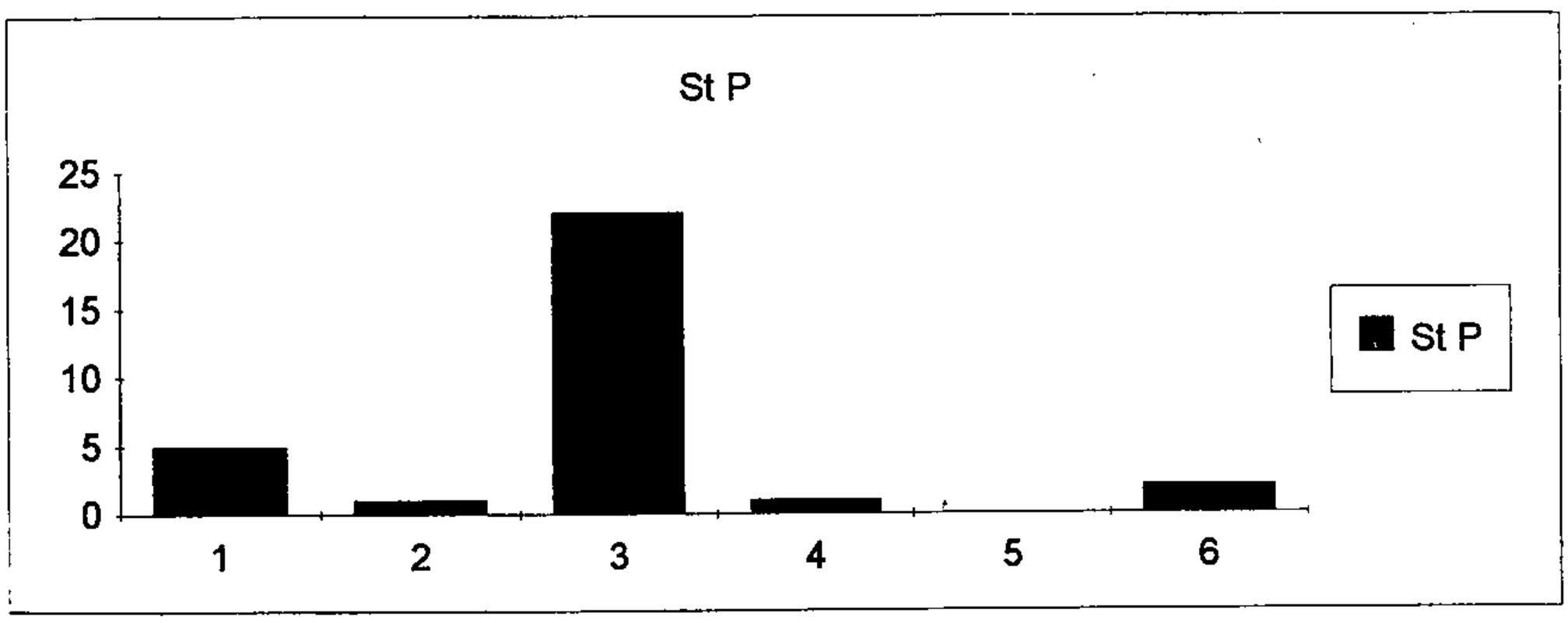
Graphique 12

La composition sociale est à peu près la même pour les mêmes raisons : la présence du fleuve et le trafic du blé.

Les officiers et les non-taillables sont très peu nombreux : six en tout. Par contre, les artisans sont très présents en particulier ceux de l'alimentation et ceux qui travaillent les métaux[24]. Mais ce sont surtout les « gens du fleuve » qui s'imposent par le nombre : une trentaine[25]. Deux douzaines de marchands habitent aussi la paroisse et en particulier deux riches marchands de blé taxés à plus de 100 livres (Pierre Guillot et Crépin Laurendeau).

De plus cette paroisse s'étend, comme Saint-Martin, au-delà des remparts et englobe donc des zones agricoles. Ceci explique la présence de métiers de la terre : cinq jardiniers, deux laboureurs et un meunier.

6 – La paroisse de Saint-Pierre :



Graphique 13

C'est dans cette paroisse que le monde agricole est le plus représenté. Il y a en effet une dizaine de jardiniers, cinq laboureurs dont deux versent plus de 150 livres, les six meuniers de la rivière Crise dont rappelons-le, la veuve Tourneur, la personne la plus taxée de Soissons en 1788 (262 livres).

Les autres professions sont très peu présentes : une dizaine d'artisans, commerçants, deux non-taillables, un marchand et une vingtaine de domestiques[26].

Cette paroisse n'est déjà plus la ville mais la banlieue, presque la campagne. Ceci explique les caractères très semblables à ceux des paroisses rurales présentées dans le bulletin il y a quatre ans[27].

Conclusion

Quatre points ressortent de cette étude :

– Tout d'abord, l'importance du commerce des grains et par là du trafic fluvial. La ville vit donc en grande partie de la culture dominante des campagnes céréalières de la région. Ce commerce profite surtout aux marchands de blé, nombreux et riches puisque leur impôt moyen est trois fois supérieur à celui du Soissonnais moyen. Certains ont pu trouver là le moyen d'effectuer une ascension sociale. L'argent accumulé permit à plusieurs d'entre eux d'acheter pour eux ou un fils, un office de justice ou de finance voire pour certains encore plus fortunés, la noblesse par l'achat très onéreux d'une charge de trésorier de France.

– Mais Soissons est aussi un carrefour routier, une ville étape. Les auberges y sont nombreuses (une trentaine recensées ici à travers les tenanciers) et certains aubergistes sont parmi les plus gros contribuables de la ville, preuve que leur activité est florissante.

– Les rôles d'impôts révèlent aussi un artisanat pléthorique. Tous les secteurs sont largement représentés grâce à une clientèle importante et en partie aisée. Seul le secteur manufacturier est absent ce qui distingue Soissons de Saint-Quentin ou de Beauvais.

– Soissons est enfin une capitale provinciale. Depuis deux siècles, elle est à la tête d'une des généralités du royaume. Elle a été pourvue d'un appareil administratif conséquent. Il ne lui manque en fait que le niveau le plus élevé qui est d'ailleurs rare comme un parlement ou une cour des Aides. Ceci explique la présence d'environ cent cinquante officiers dont les plus importants forment l'élite politique de la ville et donnent à la société urbaine une allure un peu moins provinciale. En 1781, un jeune inspecteur des finances passe à Soissons et dans son journal (conservé à la bibliothèque municipale), il fait part de son étonnement :

> « le ton et les manières n'y sont pas trop provinciales et le costume y est absolument semblable à celui de la capitale »[28].

Soissons est donc en 1788-1789 une ville assez représentative de celle de l'Ancien Régime français, sans grands prémisses de changement économique. Les

structures sociales révèlent des distinctions importantes mais peut-être moins accentuées que dans d'autres régions. Ainsi s'expliquerait la relative faiblesse des mouvements populaires pendant les dix ans de la Révolution [29].

En 1789 Soissons est encore une bonne ville de province assez calme, dominant son pays et sa généralité, riche aussi en bâtiments religieux et en membres du clergé, premier ordre de France [30]. La noblesse est moins brillamment représentée : pas de très grands noms du nobiliaire de France même si le seigneur de la ville est le duc d'ORLÉANS cousin du Roi et les nobles sont en général des anoblis assez récents.

Au début du XIXe siècle, de la gloire ancienne ne subsiste que l'évêché. La ville est devenue une simple sous-préfecture ; elle n'a plus le poids régional qu'elle avait possédé pendant deux siècles et qui avait généré tout un monde social et une place qu'elle ne retrouvera pas. Une page est tournée [31].

Alain BLANCHARD
Enseignant (Soissons et Faculté du Mans)
Chercheur à l'Université PARIS I
Vice-président de la Société Historique de Soissons

---

1. Alain BLANCHARD, « Les Soissonnais et leurs impôts en 1788 », *B.S.A.H.S.S.*, tome XVIII, 4e série, Soissons, 1989, p. 11 à 55.
2. Le contrôleur général TURGOT avait voulu remplacer la corvée par un impôt payable par tous (édit de janvier 1776). Mais la violente réaction des privilégiés fit reculer Lous XVI qui supprima son édit et... renvoya son ministre (mai 1776).
3. Archives départementales de l'Aisne (A.D.A.) C 565 à 584.
4. Les impôts ordinaires – nos impôts directs – sont au nombre de trois au XVIIIe siècle : la Taille, les accessoires (de la Taille) et la Capitation.
5. A.D.A. C 273 : dossier sur la Capitation des non-taillables.
6. A.D.A. C 232 et 565.
7. A.D.A. C 273.
8. Alain BLANCHARD, art. cit., p. 30 et suivantes.
9. Voir plus loin : « C – Les contribuables ; 1 – la répartition globale ».
10. Rappelons que dans l'Élection, nous avons trouvé près de 200 impôts supérieurs à 500 livres, 50 supérieurs à 1 000 livres et 6 supérieurs à 2 000 sur un total de près de 13 000 contribuables.
11. Pour l'établissement de la Capitation en 1788, les nobles déclaraient en 1787 un revenu en rentes diverses de l'ordre de 7 000 livres en moyenne mais un tiers dépassaient cette somme (A.D.A. C 272).
12. Cette répartition est utilisée car elle préfigure celle qui distinguera dès 1790 les citoyens passifs exclus du droit de vote (impôts inférieur à 3 livres) des autres, en particulier de ceux qui pouvaient être « électeurs » (plus de 10 livres) et donc élire les députés (impôts supérieurs à 50 livres pour eux).
13. A Saint-Pierre, les taxes inférieurs à 10 livres représentent 70 % de l'ensemble et à Saint-Waast 75 % environ.
14. Cf. note 1, p. 30 à 32.

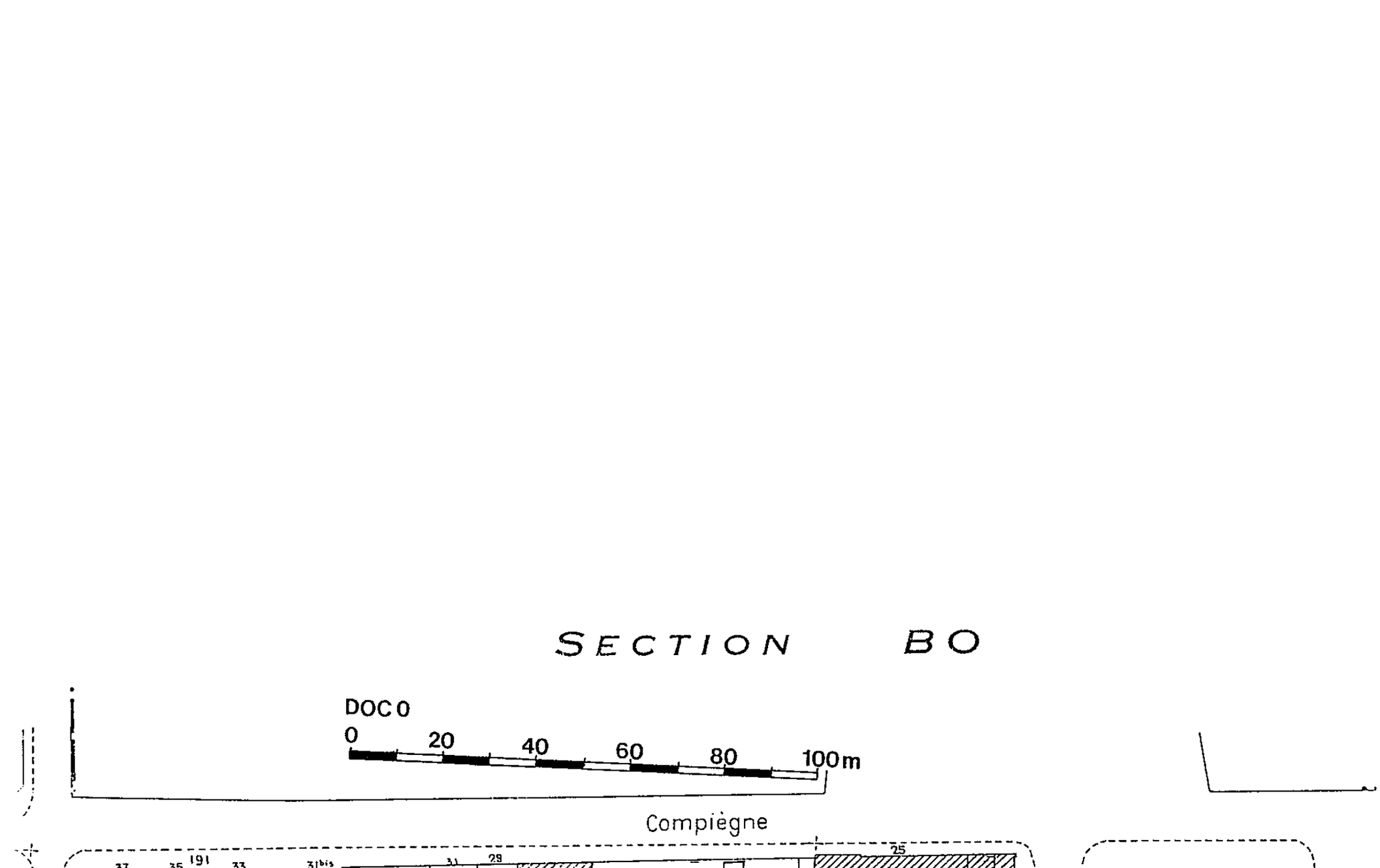
15. Chaque profession sera classée en fonction des impôts versés. Des nuances peuvent donc exister parmi ceux qui exercent la même activité ; elles seront précisées à l'occasion.
16. Ce dernier est un nouveau « taxé d'office » en 1788. Son impôt a été établi ce qui est un peu un privilège (A.D.A. C 232).
17. Cf. Georges DUBY et alii, *Histoire de la France urbaine*, Paris, 1981, tome 3, p. 423 à 426.
18. L'abbaye Notre-Dame (paroisse Saint-Martin) a 8 domestiques ; celle de Saint-Médar (paroisse Saint-Waast), 6 comme le séminaire (paroisse Saint-Martin) ; les Oratoriens du collège (paroisse Saint-Quentin) 4.
19. GODARD de CLAMECY (paroisse Saint-Léger) à 6 domestiques ; son neveu GODARD de VINGRE (paroisse Notre-Dame-des-Vignes) 4 ; la veuve GRIMBERT de BELLEAU (paroisse Saint-Martin) 4 aussi.
20. LEBLANC, premier secrétaire de l'Intendant (paroisse Saint-Lébger) a 3 domestiques ou employés ; SIVERT, receveur des Tailles (paroisses Notre-Dame-des-Vignes) 3 aussi ; DOMMILLIERS directeur des Fermes (paroisse Saint-Martin) 7.
21. Chanoine HOULLIER, *État ecclésiastique et civile du diocèse de Soissons*, Compiègne, 1783, p. 310.
22. On peut remarquer la permanence de ces activités deux siècles plus tard.
23. Une partie du blé du Soissonnais converge ici pour être ensuite expédié vers Paris par l'Aisne, l'Oise et la Seine. La région fournissait le quart de l'approvisionnement de la capitale.
24. Respectivement : 5 bouchers, 4 boulangers, 3 charcutiers et 2 serruriers, 2 taillandiers, 3 maréchaux (-ferrants), un charron.
25. Par exemple : 1 banquier, 4 mariniers, 1 pêcheur, 9 cribleurs, 3 mesureurs, 5 porteurs.
26. 5 sont chez un meunier, 4 à l'abbaye Saint-Crépin, 9 à l'abbaye Saint-Jean-des-Vignes.
27. Cf. note 1.
28. Fonds PERRIN, manuscrit 108, p. 17 : l'auteur non cité dans le document est Martin Martial Charles GAUDIN, qui dans *l'Almanach Royal* de 1779 (fonds PERRIN 665 supplément, p. 230) est cité comme « inspecteur chargé du recouvrement de la taille et du travail des receveurs de Tailles ». Formé dans l'administration de l'Ancien Régime, il poursuivit une brillante carrière : ministre des finances de novembre 1799 à avril 1804, comte d'Empire (1808), duc de GAETE (1809), député de l'Aisne (1815-1820), gouverneur de la Banque de France (1820-1834). Il mourut à Paris le 5 novembre 1841.
29. Cf. Robert ATTAL, *le Soissonnais dans tous ses états, la décennie révolutionnaire (1789-1799)*, Soissons, 1992.
30. Cf. Robert ATTAL et Alain BLANCHARD, « le clergé soissonnais pendant la révolution (1789-1799) » *Mémoires de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Aisne*, tome XXXIV, Saint-Quentin, 1989, p. 108 à 205, en particulier p. 181.

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU SOISSONS GALLO-ROMAIN : OBSERVATION ET ÉVALUATION DU POTENTIEL ARCHÉOLOGIQUE DE LA PARCELLE N° 188 AU N° 27 DE L'AVENUE DE COMPIÈGNE

INTRODUCTION

C'est à la suite du projet d'implantation d'un bâtiment commercial sur un terrain vague bordant l'avenue de Compiègne au n° 27 que le service archéologique du musée a été amené à intervenir. Cette fouille avait plusieurs objectifs. Le premier était bien entendu l'observation de vestiges archéologiques remontant à la période gallo-romaine dont la présence dans le sous-sol du quartier était attestée par les observations antérieures (Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : 49). Le second était l'éventuelle localisation de la voirie antique liée à la chaussée qui reliait Soissons à Amiens et à Senlis dont le tracé correspond à peu de chose près à celui de l'actuelle avenue de Compiègne. Le troisième point était la possible reconnaissance et la datation d'un chemin dit « de Compiègne » orienté est/ouest qui doublait l'avenue de Compiègne au sud (Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : 49).

La fouille de la totalité de la parcelle n° 188 ne pouvait être envisagée. En effet le projet de construction (un bâtiment commercial et un parking attenant) n'occasionnait pas la destruction du sous-sol, ses fondations étant de faible importance. Il n'était par conséquent pas nécessaire d'envisager un sauvetage général du site. Nous avons donc opté pour une opération légère. L'ouverture d'une tranchée jusqu'au substrat naturel (constitué dans cette zone d'une faible couche de limon sur de la grève) coupant dans le sens nord/sud la totalité de la parcelle nous paru le meilleur choix tactique découlant des différents paramètres que nous venons d'énumérer. Cette opération a débuté le 20-11-91 et a pris fin le 15-03-92. L'autorisation de fouille portant le n° 58 a été délivrée par le service régional de l'archéologie de Picardie. Le financement de cette opération a été assuré par la ville de Soissons au travers du service archéologique du musée et de l'Association pour le Développement du Musée de Soissons.



Situation de la tranchée d'observation dans le cadastre actuel.

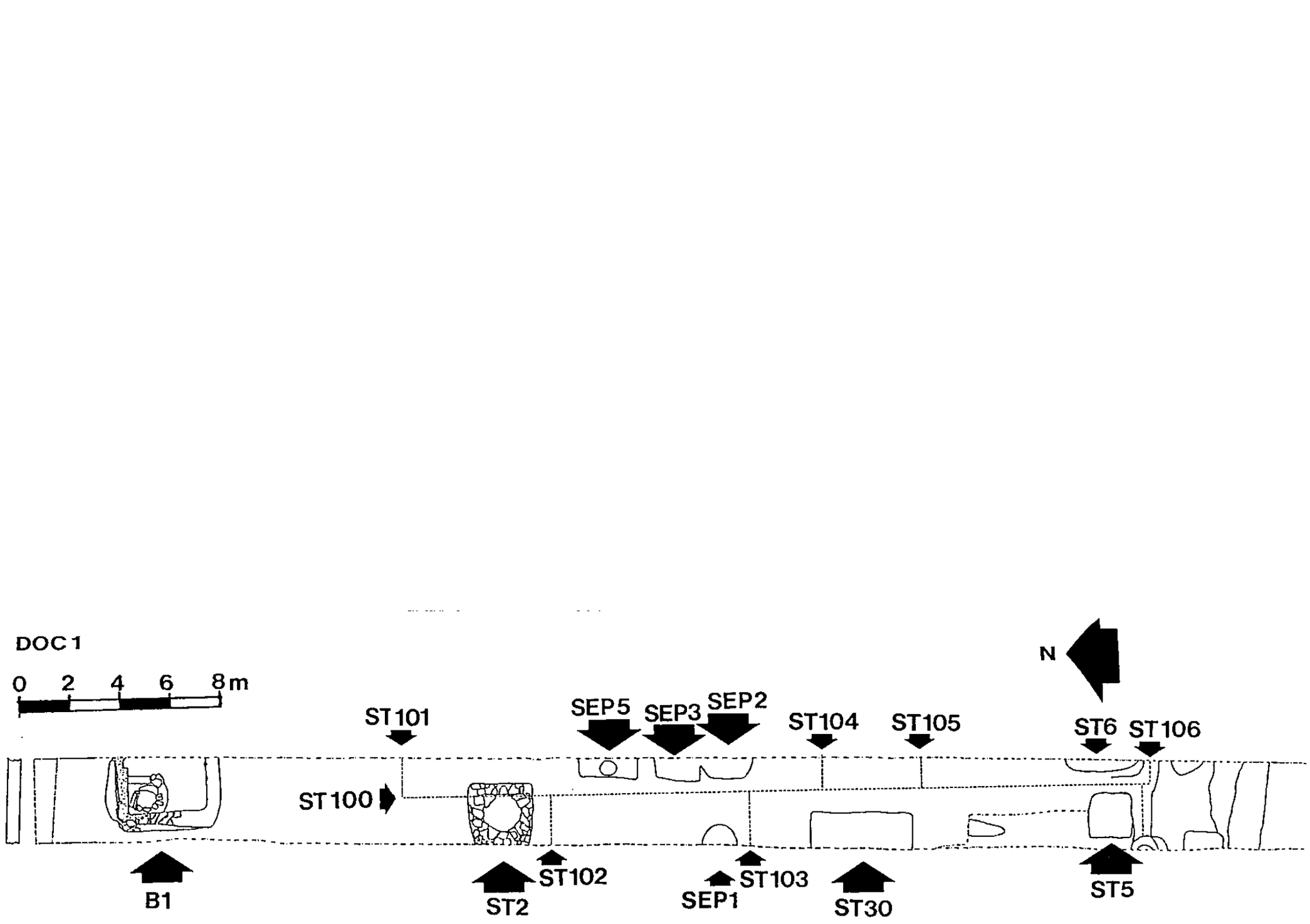
1 – ANALYSE DES OBSERVATIONS ANTÉRIEURES CONCERNANT L'OCCUPATION ANTIQUE AUX ABORDS DE L'AVENUE DE COMPIÈGNE

La voirie

Diverses observations et notamment celles effectuées par B. Ancien lors de la pose d'un égout dans l'axe de l'avenue de Compiègne attestent la présence d'une voirie antique sous la route moderne (Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : 49). Celle-ci est confirmée de la rue Vallerant à l'avenue de Paris. L'orientation de cette structure est apparemment la même que celle de l'avenue actuelle. Au-dessous du square Pillot, on note la présence d'un tronçon de vorie perpendiculaire à l'avenue de Compiègne (Tuffreau-Libre 1980 : 49, 50).

À ces éléments de cadastration il faut ajouter d'autres structures comprenant une portion de voie antique située au 21, 23 rue Anatole France (Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : 50). Cet ensemble est orienté nord/sud. On l'interprète traditionnellement comme la limite de l'extension occidentale de la ville antique. Enfin au n° 10 de l'avenue de Paris, une portion de voie semble avoir été repérée dans le prolongement de la rue de l'Échelle du Temple. Cette structure appartient d'après B. Ancien au chemin dit « de Compiègne » (Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : 49).

Ces données nous permettent d'envisager la présence au nord et au sud de l'avenue de Compiègne d'un espace cadastré antique dans lequel s'inscrit probablement la parcelle qui nous intéresse. Les dates de mise en place de la cadastration antique à Soissons comme celles des nombreuses modifications qui n'ont pas manquées d'y être apportées au cours de l'antiquité sont difficiles à établir. Tout au plus peut-on rappeler que la ville antique fut sans doute fondée vers -20 et que ce premier ensemble fut vers le milieu du 1er siècle ap. J.-C. largement modifié (Defente 1984 : 215, 218) (Defente, Brunel 1986 : 5, 6). Retenons donc en conclusion que l'occupation gallo-romaine découverte au n° 27 de l'avenue de Compiègne s'inscrit dans un espace cadastré de la cité antique. Mais on ne peut en raison de l'absence de contexte stratigraphique précis dater la mise en place de cette cadastration aux abords de ce site.



Doc 1 : Plan général des structures antiques. Doc 2 : Stratigraphie orientale. Doc 3 : Stratigraphie occidentale.

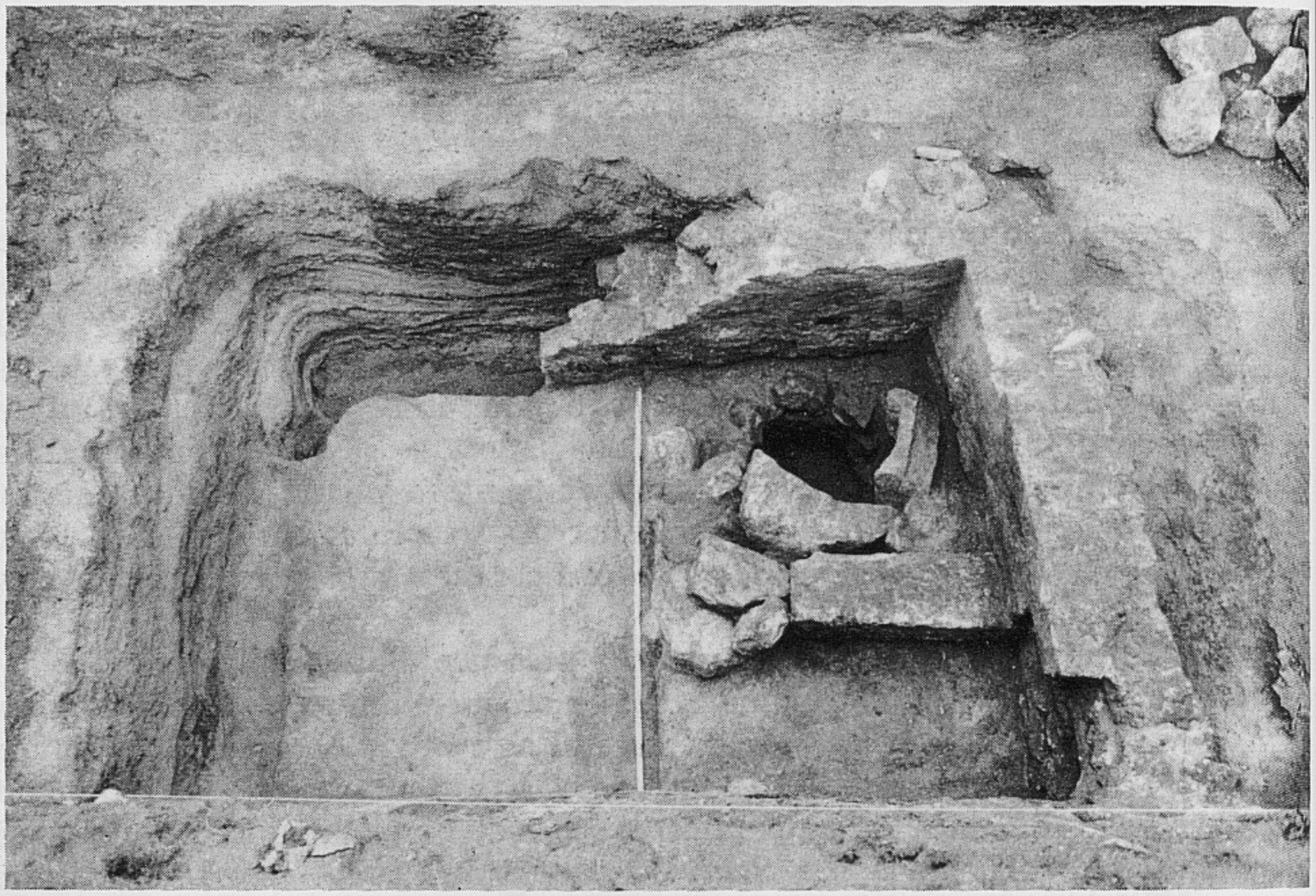
Les différents vestiges antiques découverts aux abords de l'avenue de Compiègne

La présence d'un habitat dont la trame paraît assez serrée au nord de l'avenue de Compiègne est la déduction immédiate qui ressort de l'analyse des observations effectuées depuis le XIXe siècle (Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : 49 à 53). Évidemment la densité des observations et donc la densité des vestiges repérés dans cette zone ne doivent pas en comparaison de leur rareté, au sud de ce même axe, donner lieu à des interprétations hâtives. Ces vestiges sont des murs construits en pierre, des tuiles, des éléments de peinture murale, des murs faisant probablement office de limite de propriété et des structures annexes à l'habitat comme des puits. Là encore nous ne possédons pas pour la plupart de ces vestiges d'éléments de datation.

Deux autres observations confirment la présence d'une implantation gallo-romaine au sud de l'avenue de Compiègne. La première est un sondage réalisé en 1977 au n° 13 de l'avenue de Compiègne qui a révélé la présence de peinture murale (Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : 49). La seconde est l'observation de structures gallo-romaines en creux effectuée lors de l'implantation d'un parking souterrain au 39-41 de la rue Saint-Christophe en 1989. Ces informations mettent en évidence la présence d'un quartier d'habitation antique aux abords de l'avenue de Compiègne.

2 – PRÉSENTATION DU SITE ET MÉTHODE D'INTERVENTION

Comme nous l'avons souligné plus haut, l'intervention archéologique s'est volontairement limitée en surface et en temps. Une tranchée a donc été pratiquée à l'aide d'une pelle mécanique de manière à observer le sous-sol. Celle-ci mesurait 53 mètres de long pour une largeur de 3,3 à 3,4 mètres (doc. 0). Cette tranchée a rapidement permis la mise en évidence de bâtiments construits en pierre et de niveaux d'occupations antiques présents sur la totalité de sa longueur (doc. 1, 2, 3). Le haut des couches antiques était situé à environ 1 mètre sous le niveau de circulation moderne.



Doc 4 : Vue générale de **B 1.**

Doc 5 : Vue du mur nord de **B 1,** du puits et de l'escalier qui y menait.

Description des vestiges mis en évidence

De manière à clarifier le discours la description des vestiges qui suit s'effectuera dans le sens nord/sud. Le lecteur pourra ainsi se référer au plan et aux deux stratigraphies [documents n° 1 (plan), 2 (stratigraphie est) et 3 (stratigraphie ouest)].

– B 1 (abréviation du bâtiment 1)

La première structure à être apparue était une construction en pierre dont était visible l'extrémité ouest. Cette structure fut numérotée **B 1**. Les murs nord et sud se prolongeaient dans la stratigraphie orientale. Un autre mur perpendiculaire aux deux autres fermait le bâtiment à l'ouest. L'ensemble était construit en petit appareil. A l'intérieur on pouvait voir un appareil cubique dont les joints étaient tirés à la pointe. Les matériaux de la moitié sud de ce bâtiment avaient été récupérés à la suite de son abandon ne laissant que les négatifs des murs (doc. 4). Ceci nous permit de constater que ses murs reposaient sur des pieux en bois fichés dans la grève. Cette technique est tout à fait classique lorsque l'on doit construire sur des terrains très humides. Le site étant presque situé au point le plus bas de la vallée de l'Aisne et donc dans un milieu très humide, l'application de cette technique d'implantation destinée à renforcer l'assise des fondations est logique (pour comparaison voir Cholet 1988 : 13).

L'intérieur de ce bâtiment était comblé par deux séquences stratigraphiques distinctes (doc. 2). La plus profonde d'une hauteur de 1 mètre recouvrait un niveau de circulation en terre battu (sous ce niveau de circulation a été découverte une grande tèle remplie de mortier pouvant correspondre à un dépôt de fondation). Ces couches correspondaient à un rehaussement du niveau de circulation sans doute lié à des infiltrations d'eau. Ce rehaussement a provoqué la disparition partielle d'un escalier (dont subsistaient une marche et la trace de son implantation dans le mur nord – doc. 5) qui menait à un puits creusé dans le sol primitif (doc. 1,6). La deuxième séquence stratigraphique débutait par une large couche rubéfiée contenant des brigues crues. Elle se terminait vers le haut par des couches de comblement. Cette phase résultait de la destruction finale du bâtiment. Au-dessus, l'ensemble était scellé par la couche de terre arable moderne présente tout au long de la tranchée. Notons en dernier point la présence au nord de **B 1** d'une large tranchée de fondation liée à la construction de ce bâtiment. Cette dernière coupait des couches horizontales visibles au nord de **B 1** (doc. 2). On peut penser que les vestiges de ce bâtiment correspondaient à une cave construite en pierre. Cette cave comprenait un escalier en pierre. Mais le niveau de circulation intérieur du rez-de-chaussée de ce bâtiment n'a pu être clairement défini. On peut penser au regard des niveaux d'ouverture des tranchées de

Doc 6 : Vue des premiers niveaux de circulation de la cave de **B 1**, du puits et de la dernière marche de l'escalier.

Doc 7 : Vue générale de **SEP 5.**

fondation de cette construction que les murs en pierre de cette cave devaient à peine jaillir du sol à l'extérieur.

– ST 101 et 100 (abréviation de structure 101 et de structure 100)

Visible dans la stratigraphie orientale (doc. 2) **ST 101** était un mur dont les matériaux avaient été récupérés. Ce mur rejoignait **ST 100** (doc. 1), autre tranchée de récupération observée lors du creusement de la tranchée d'observation. Celle-ci orientée nord/sud était en fait l'élément central autour duquel s'organisait toute une série de murs.

– ST 2 (abréviation de structure numéro 2)

La structure numéro 2 était un puits de faible profondeur creusé dans la grève. Le creusement était de forme rectangulaire et un empierrement déterminait vers l'intérieur une forme circulaire (doc. 1). La séquence stratigraphique du comblement de cette structure laissait apparaître deux phases distinctes (doc. 3). La plus profonde s'élevait à la hauteur maximale de l'empierrement et contenait un abondant matériel céramique. La présence de ces poteries cassées en grand nombre attestait de la reconversion détritique de ce puits après son abandon. La seconde phase scellait l'ensemble jusqu'au niveau d'ouverture du creusement.

– ST 102

Située au sud de **ST 2, ST 102** était une tranchée de récupération liée à la présence d'un mur, lui-même, en relation avec **ST 100** (doc. 3).

– SEP 5 (abréviation de sépulture numéro 5). Cette numérotation mise ne place au début de la fouille était la conséquence d'une interprétation selon laquelle les fosses qui apparaissaient pouvaient être des sépultures. Cette interprétation s'est révélée être erronée. Mais la numérotation fut conservée de manière à ne pas engendrer de confusion.

Seule une partie de cette fosse était visible en plan (doc. 1). A la suite de la fouille du remplissage de cette structure nous avons constaté qu'il s'agissait d'une fosse profonde comprenant un trou de poteau de dimension importante (doc. 2, 7). Le creusement de cette fosse coupait la totalité des couches antiques. Son remplissage comprenait un matériel céramique abondant dans sa partie basse. Il s'agissait donc à l'époque gallo-romaine d'une construction en bois et plus précisément de la cave de cette construction. En effet, le niveau d'ouverture de cette fosse était très haut (limite des couches antiques avec le remblai moderne). Ce niveau d'ouverture indiquait le niveau de circulation au moment de la construction de ce bâtiment.

– SEP 3 et SEP 2

Ces deux fosses étaient presque attenantes, au sud, à **sep 5** (doc. 2). Nous n'en avons pas pu définir clairement la fonction première. Elles étaient de profondeurs différentes. Les couches de remplissage étaient en partie communes à **SEP 2** et **SEP 3.** On peut donc penser que l'abandon de ces deux fosses a été contemporain. Les ouvertures de **SEP 2** et **SEP 3** étaient plus basses que celles de **SEP 5, ST 101** et **ST 102.** On peut en conclure que **SEP 2, SEP 3** sont des structures dont l'utilisation, l'abandon puis la fonction détritique (entraînant leur comblement) sont antérieures au creusement de **SEP 5.**

– SEP 1

Cette fosse était une unité de stockage de grain creusée dans le sol et communément appelée « silo ». En forme de poire son creusement est typique de cette catégorie de structure (doc. 3). **SEP 1** coupait au nord plusieurs couches horizontales. Au sud, le comblement de **SEP 1**, conséquence de son abandon, était coupé par **ST 103.**

– ST 103

Comme **ST 102, ST 103** était une tranchée de récupération, souvenir du passage d'un mur en relation avec **ST 100** (doc. 3).

– ST 104 et ST 105

Ces structures étaient du même type que celles qui viennent d'être évoquées. Néanmoins remarquons que le mur **ST 104** n'a pas été récupéré au point où nous l'avons observé. Ce mur était construit avec des pierres calcaires liées au mortier. Les assisses mesuraient entre 20 et 25 centimètres de haut. 3,4 mètres plus au sud, un autre mur était présent, mais cette fois les matériaux en avaient été récupérés. La séquence stratigraphique entre **ST 104** et **ST 105** était totalement différente des couches situées au nord de **ST 104** et au sud de **ST 105** (doc. 2). Ce comblement, comme celui de **B 1**, correspondait sans doute à l'abandon d'une cave située entre les fondations construites en dur d'un bâtiment superposé à **ST 104** et **ST 105.**

– ST 30

Cette grande fosse rectangulaire (doc. 1) n'a pu être fouillée du fait des matériaux qui la comblaient (doc. 3). En effet il s'agissait d'un remplissage uniquement constitué de moellons calcaires de construction, de tuiles et parfois de matériel céramique. L'instabilité de l'ensemble interdisait toute fouille au pied de la stratigraphie ouest. Le creusement de cette fosse coupait l'ensemble des couches antiques. Son ouverture était située à la limite du remblai moderne. La

fonction détritique, à l'évidence secondaire, paraît bien liée à la destruction du site ou à la collecte des débris de construction qui en découle. La forme rectangulaire de cette structure (comme son importante profondeur) rappelle celle de **SEP 5**. On peut donc penser que cette structure correspondait à une cave.

– ST 6

Cette fosse a seulement été fouillée à son extrémité ouest (doc. 2). Son remplissage était coupé par **ST 106.**

– ST 106

Formant un T avec **ST 100** cette tranchée de récupération, négatif d'un mur disparu, était orientée est/ouest (doc. 2). À l'ouest, une série de fosses modernes la coupaient.

– ST 5

Cette structure en creux, rectangulaire, située au milieu de la tranchée d'observation n'était pas en liaison avec les stratigraphies ouest et est (doc. 1). Néanmoins, on peut déduire de sa position en plan à l'angle de **ST 100** et de **ST 106** qu'il s'agissait d'une structure contemporaine de ces deux dernières.

3 – ÉVOLUTION DU SITE AU COURS DE LA PÉRIODE GALLO-ROMAINE

Les relations stratigraphiques observées nous permettent d'établir une chronologie relative des structures rencontrées. Rappelons dans cette optique le caractère déterminant des niveaux d'ouverture des structures sur un site où la stratification s'est constituée selon un plan horizontal. De plus, les recoupements des structures définissent des relations chronologiques évidentes. De ces observations découlent les différentes phases chronologiques proposées ici.

Description et interprétation des différentes phases d'occupation antique

Phase 1

Le creusement du puits empierré **(ST 2)** appartient à la première phase d'occupation du site. En effet, cette structure est scellée par un ensemble de couches horizontales que coupent toutes les autres structures antiques. Le même phénomène est observé pour les fosses **SEP 2, SEP 3** et **ST 6.** La

fonction de ces structures, mis à part celle de **ST 2**, n'est pas évidente à définir d'autant qu'elles n'ont été fouillées que très partiellement. Les niveaux d'ouverture de ces structures qui définissent les niveaux de circulation à l'époque de leur creusement correspondent au haut de la couche de limon naturel. Ce niveau de circulation a été clairement identifié dans la stratigraphie entre **B 1** et **SEP** 5 (doc. 2).

L'organisation de la phase 1 nous échappe. Néanmoins, on peut penser qu'il s'agit d'un habitat comprenant du bâti, puisque des briques crues ont été repérées sur ce premier niveau d'occupation. La présence d'un puits n'infirme pas cette hypothèse. Ces structures ont par la suite été abandonnées et reconverties en fosses détritiques. La destruction de cette première occupation s'est traduite par l'étalement sur place des matériaux de construction. Cela a entraîné la constitution des couches horizontales scellant l'ensemble des structures de la phase 1. Le matériel céramique particulièrement abondant dans le remplissage de ST 2, est en toute logique lié à cette première phase d'occupation. Les datations qui découlent de l'étude du matériel céramique nous indiquent que l'abandon de ces structures se situent après les années 130-140 ap. J.C. pour **ST 2** et vers le milieu du IIe siècle ap. J.C. pour **SEP 3** et **ST 6.**

Phase 2

Pour l'essentiel, il s'agit d'un étalement de matériaux divers (briques crues, tuiles, céramiques) en couches horizontales. La plupart du temps, l'aspect est assez chaotique sauf au nord de B 1. En effet la stratigraphie orientale présente à cet endroit un ensemble de couches fines (de 1 à 2 cm) parfaitement compactées et damées avec du gravier pour les couches supérieures (doc. 2.). C'est à l'évidence un niveau de circulation très bien construit qui techniquement s'apparente aux voies antiques observées à Soissons. Mais sans continuité à l'ouest (doc. 3), il ne peut s'agir de ce genre de structure. En conclusion la phase 2 qui scelle les comblements de **ST 2, SEP 2, ST 6** est la résultante de la destruction de la phase 1. La présence d'un espace de circulation à l'extrémité nord de la stratigraphie orientale reste inexpliquée du fait de son isolement. La faible quantité de matériel céramique recueilli, comme son caractère résiduel, interdisent la datation précise de cette phase.

Phase 3

Les structures appartenant à cette phase sont peu nombreuses. Ce sont **SEP 1, ST 10** et deux autres fosses situées respectivement au-dessus de **ST** 2 et au sud de **ST 10** (doc. 3). Les creusements de ces structures coupent les couches de la phase 2. De plus les comblements consécutifs à leur abandon recouvrent les couches de la phase 2. Uniquement présentes à l'ouest, ces

structures sont difficilement compréhensibles. Seul **SEP 1**, silo à grain creusé dans le sol a été identifié. Ici encore la liaison avec un habitat est confirmée sans que l'on puisse en définir l'organisation. La fonction détritique liée à l'abandon de l'ensemble est attestée pour ces structures, sauf pour **ST 10** remplie de sable gris. La faible quantité de matériel céramique rend difficile comme pour la phase 2 la datation de cet ensemble.

Phase 4

La construction de plusieurs bâtiments en brique crue sur des fondations en pierre comme celle un bâtiment en bois caractérise la phase 4 (plusieurs fosses s'ajoutent à cet ensemble de construction). Représentée par **ST 30, ST 100, ST 101, ST 102, ST 103, ST 104, ST 105, ST 106** et **SEP 5**, il s'agit de la phase d'occupation la plus dense et aussi la plus structurée. L'ensemble s'organisait autour de **ST 100**, mur dont il ne subsistait que le négatif à la suite de la récupération des matériaux de sa fondation. **ST 101** marquait un retour à angle droit vers l'est. **ST 102** et **ST 103** faisaient retour vers l'ouest. Ces murs étaient à l'évidence des clôtures définissant des espaces répondant sans doute à des fonctions précises. Notons que **SEP 5** qui s'apparente par son niveau d'ouverture à la phase 4 est situé dans l'axe médian de l'espace défini par **ST 101** au nord et par **ST 104** au sud. Rappelons que **SEP 5** était un bâtiment en bois comprenant une cave. **ST 104** et **ST 105** correspondaient à un bâtiment construit en matériaux légers en élévation (briques crues) reposant sur des fondations en pierres. Les matériaux de ces fondations ont été entièrement récupérés sauf pour **ST 104.**

La fosse **ST 5** est associée à cet ensemble puisque située exactement à l'angle de **ST 100** avec **ST 106** (côté ouest). Nous avons à l'évidence affaire à un habitat très structuré comprenant au moins deux bâtiments. L'un était en bois **(SEP 5),** l'autre était construit en matériaux légers sur des fondations de pierre (**B 2** défini par **ST 104** et **ST 105**). **ST 30** était sans doute une construction du même type que **SEP 5** mais de dimensions plus importantes. Ces trois bâtiments comprenaient chacun une cave mettant en évidence une fonction de stockage.

Vers le nord, **B 1** qui était aussi une construction en matériaux légers (élévation en briques crues) complétait cet ensemble. **B 1** comprenait aussi une cave et était situé à proximité de la chaussée antique repérée sous l'avenue de Compiègne. La fonction de stockage est ici encore mise en évidence. Comme cela a déjà été souligné la cave de **B 1** fut au cours de son utilisation en partie comblée (abandon du puits). Puis nous observons une large couche de matériaux de construction (briques crues et tuiles) complètement rubéfiée au contact du feu. Il est donc possible que **B 1** ait brûlé. Cette couche correspondant à l'incendie de **B 1**, contenait deux monnaies (Lucius Verus, Rome, Sestrece 164-165 ap. J.C. et

Marc Aurèle, Rome, Sesterce, 166) qui indiquent que la date de cet incendie ne peut être antérieur à l'année 166.

Pour **SEP 5** l'abandon de la structure a induit une fonction détritique. Dans le remplissage de **SEP 5** une autre monnaie indique que celui-ci ne peut-être antérieur à l'année 134 (Hadrien, Rome, Sesterce, 134/138).

Phase 5

Ultime phase d'occupation antique, la phase 5 comprend deux fosses dont les creusements coupent ou recouvrent les phases antérieures. Elles sont respectivement situées au-dessus de **SEP 2, SEP 3** (doc. 2) et entre **ST 2** et **ST 10** (doc. 2).

CONCLUSION

Aux différentes questions qui étaient posées avant l'observation archéologique au n° 27 de l'avenue de Compiègne, nous pouvons avancer plusieurs éléments de réponse. Tout d'abord l'occupation antique au sud de l'avenue de Compiègne, probablement en lisière de la cité antique, est confirmée. Cette occupation remonte pour la phase la plus ancienne (phase 1) au second tiers du IIe siècle ap. J.C. Il n'y a apparemment pas d'occupation plus ancienne au point où l'observation a été effectuée.

La phase 1 correspond à la présence d'un habitat qui prendra avec la phase 4, au cours du second siècle de notre ère, sa forme la plus structurée. La fonction de stockage clairement affirmée évoque une activité commerciale. L'abandon définitif du site, vers la fin du second siècle de notre ère, marque une importante mutation du quartier peut-être en partie reflet de celle de la cité. D'autre part, la situation de la tranchée d'observation ne nous a pas permis de déceler la présence de la voie antique située sous l'actuelle avenue, de même que l'éventuelle présence du « chemin de Compiègne ». L'absence de ces structures est comme souvent en archéologie compensée par de nouvelles questions liées aux vestiges découverts. Nous pouvons par exemple nous demander si cet habitat du second siècle de notre ère est le successeur de structures plus anciennes ou bien si il s'agit d'une création ex-nihilo ?

On peut aussi se demander pourquoi cet habitat à vocation commerciale a disparu apparemment brutalement entre la fin du IIe siècle et le début du IIIe siècle ?

Bien entendu, ces questions ne pourront trouver de réponses que dans le cadre d'une fouille extensive des terrains encore libres de construction. Pour finir rappelons que si cette opération a confirmé la présence d'un quartier d'habitat

dans cette zone de la ville antique, elle en a surtout déterminé le type (bâtiment à vocation commercial) et la durée (entre le second tiers du IIe siècle et le début du IIIe siècle ap. J.-C.)

De plus, le prélèvement en contexte stratigraphique d'ensemble céramique importants permet d'améliorer notre connaissance de la céramique commune gallo-romaine après le Ier siècle de notre ère. En ces quelques points, cette observation apporte sa pierre à la compréhension de Soissons à l'époque gallo-romaine.

Claude de MECQUENEM

BIBLIOGRAPHIE

Ancien, Tuffreau-Libre 1980 : Ancien (B.), Tuffreau-Libre (M.) – Soissons gallo-romain découvertes anciennes et récentes. Soissons, 1980.

Brunel, Defente : Defente (D.), Brunel (G.) – Histoire de Soissons et des villages de Soissonnais des gallo-romains à l'an mil. Soissons, 1986.

Cholet 1988 : Cholet (L.) – Le nymphée gallo-romain de Septeuil (78). Rapport de fouille à paraître.

Defente 1984 : Defente (D.) – Soissons romain les archives d'un sous-sol à redécouvrir. Les villes de la gaule Belgique au haut-empire. Actes du colloque de Saint-Riquier (Somme) les 22, 23, 24 octobre 1982. Revue archéologique de Picardie n° 3/4, 1984.

1.

2.

Fig. 1,1 et 1,2 : droit et revers de la monnaie en potin du type LT XXXI 9194 (échelle 1 × 4).

FIGURATION D'UNE LÉGENDE DE LA MYTHOLOGIE GERMANIQUE SUR UNE MONNAIE GAULOISE TARDIVE EN POTIN [1]

I – Introduction

Parmi les sept cent quarante-sept monnaies exhumées au cours des fouilles du site gaulois tardif de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), figure un exemplaire du type LT XXXI 9194 (BN 9194 à 9196 ; Scheers 189), type relativement rare dont il n'est connu que quelques unités. C'est lui qui fait l'objet de la présente note. Simone Scheers (1977, p. 167) estimait qu'il fallait donner aux *Meldi* cette monnaie en potin que La Tour (1892, pl. XXXI) classait aux *Silvanectes* tandis que Muret et Chabouillet la faisaient figurer, dans le *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque Nalionale* (1889, p. 212), à la suite des potins aux sangliers des *Leuci*. Nous verrons que c'est plutôt aux *Suessiones* qu'il y a lieu d'en attribuer la responsabilité, plus particulièrement à l'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain.

II – Description de la monnaie

Le droit (fig. 1,1) montre une tête à droite dont la chevelure est rendue par deux rangées de petits traits courbes et parallèles encadrant le visage. L'œil, en amande, est vu de face. Le menton est saillant et les lèvres sont indiquées par deux traits épais, superposés, devant lesquels se dessine, en trait léger, un motif en amande. Un grènetis occupe le bord de la pièce devant le visage.

Le revers (fig. 1,2) montre une scène étrange où l'on voit un loup gigantesque dévorant le bras gauche d'un personnage moustachu. Les poils hérissés sur son dos traduisent la fureur de l'animal. Une roue solaire occupe l'espace laissé libre entre le personnage et les pattes postérieures du fauve.

III – Attribution

Simone Scheers inventoriait sept exemplaires seulement de cette monnaie (1977, p. 733). Il convient d'y ajouter celui de Villeneuve-Saint-Germain. Les provenances connues sont : Arcy-Sainte-Restitue (Aisne), 1 ex. ; Fère-en-Tardenois (Aisne), 1 ex. ; Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), 1 ex. ; Meaux (Seine-et-Marne), 2 ex. ; Paris, 1 ex. Les provenances de Pommiers (Aisne), 1 ex. et forêt de Compiègne, 3 ex., citées par Adrien Blanchet (1905, p. 367, note 2) résultent d'une confusion avec le potin LT 7873 comme le montre bien notre collègue (1977, p. 734, note 695). Il en va de même pour la provenance de Vernon (Eure) citée par Louis Le Clert (1897, p. 107), qui concerne probablement le type BN 9199 (Scheers, *op. cit.*). La carte de répartition (fig.2) semblerait donc situer le centre de diffusion de ce numéraire en pays des *Suessiones*. Simone Scheers penchait plutôt pour une attribution aux *Meldi*, arguant « que le site de Pommiers ne comptait même pas un seul exemplaire parmi les 1945 monnaies recueillies sur l'emplacement de l'oppidum et inventoriées par Vauvillé » (1977, p. 168). Mais alors le gisement de Villeneuve-Saint-Germain n'était pas encore connu. Nous avons montré depuis (Debord, 1984) que les deux sites se sont succédés dans le temps et que leur population monétaire est totalement dissemblable (fig. 3).

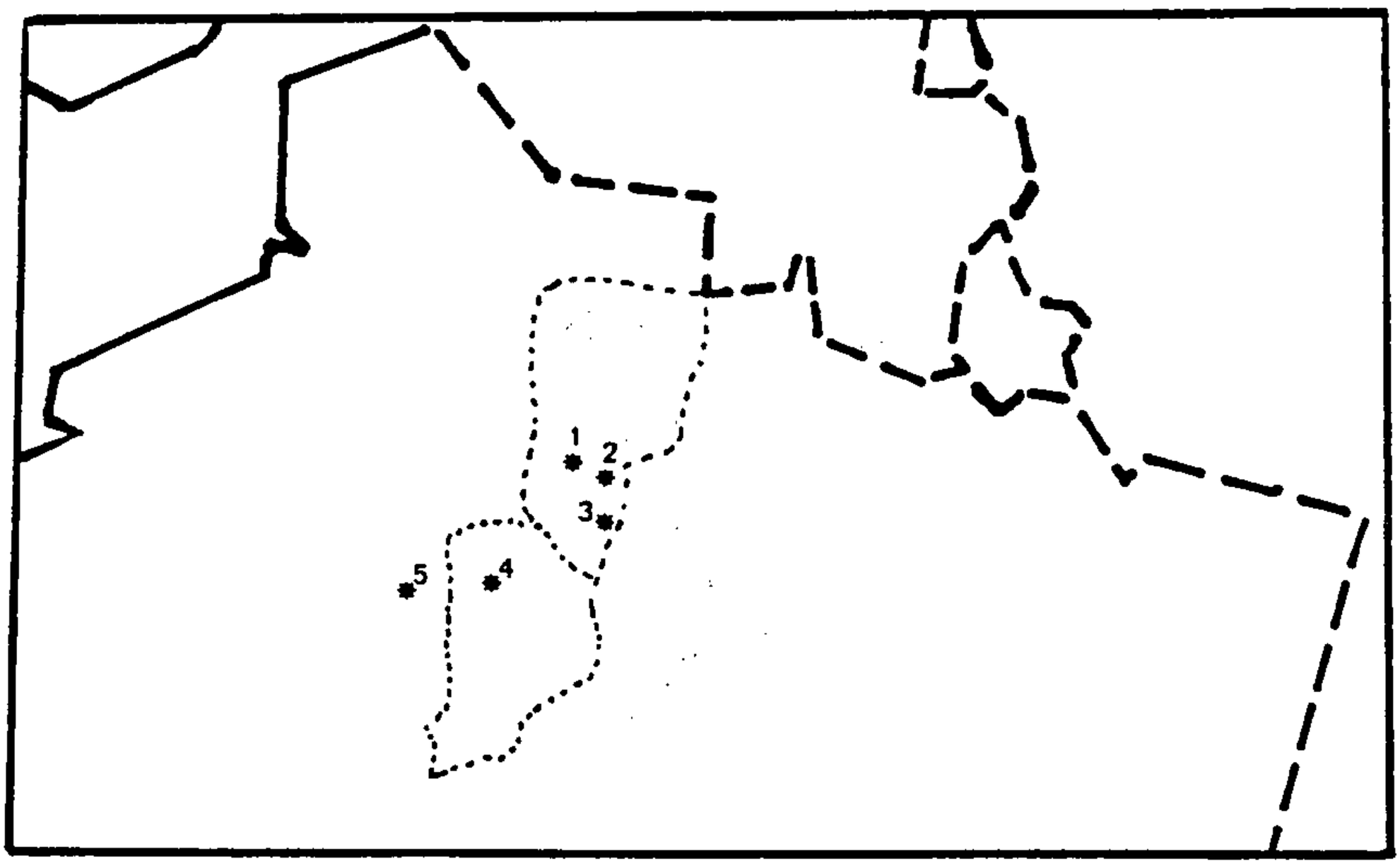
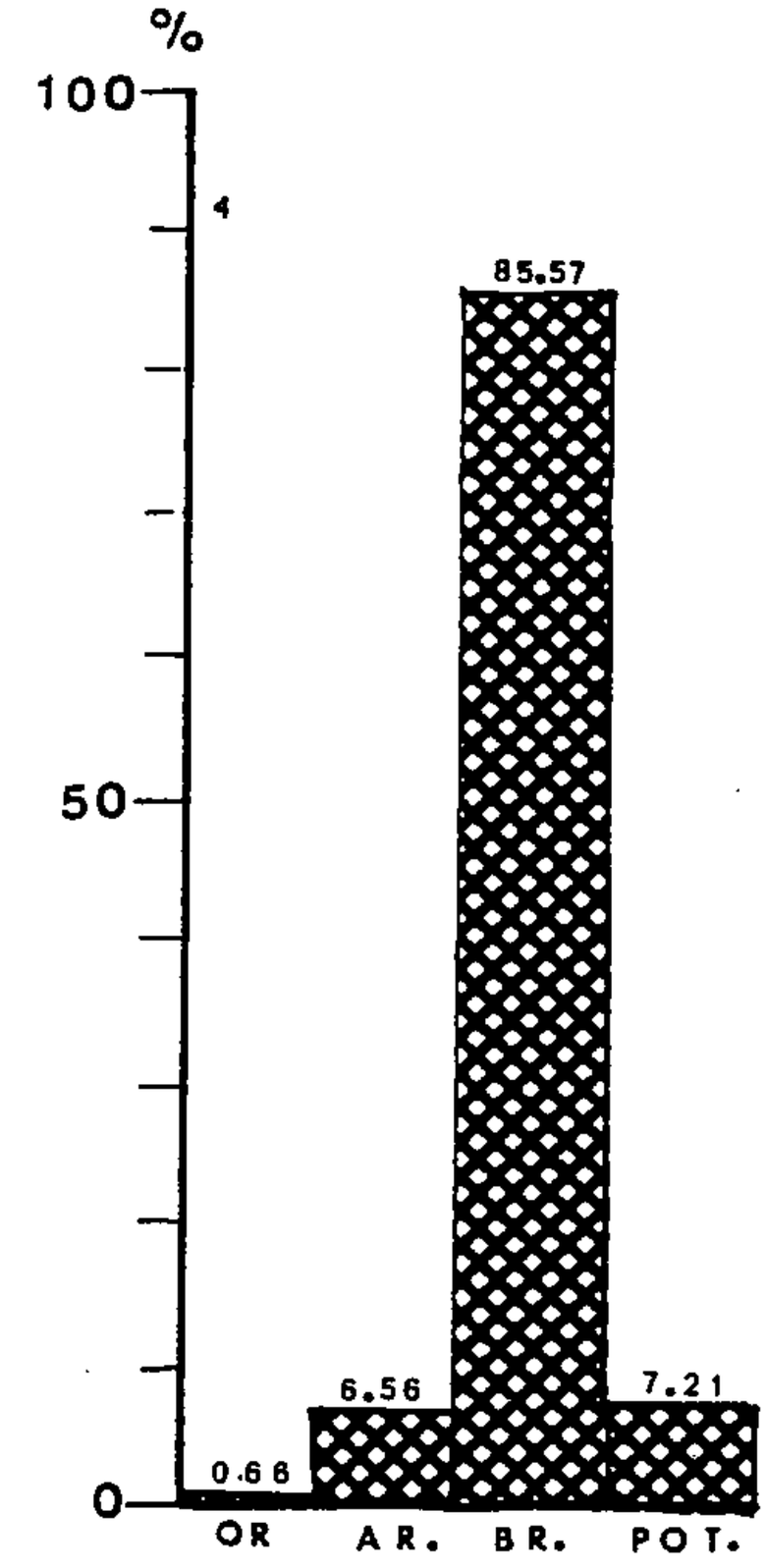
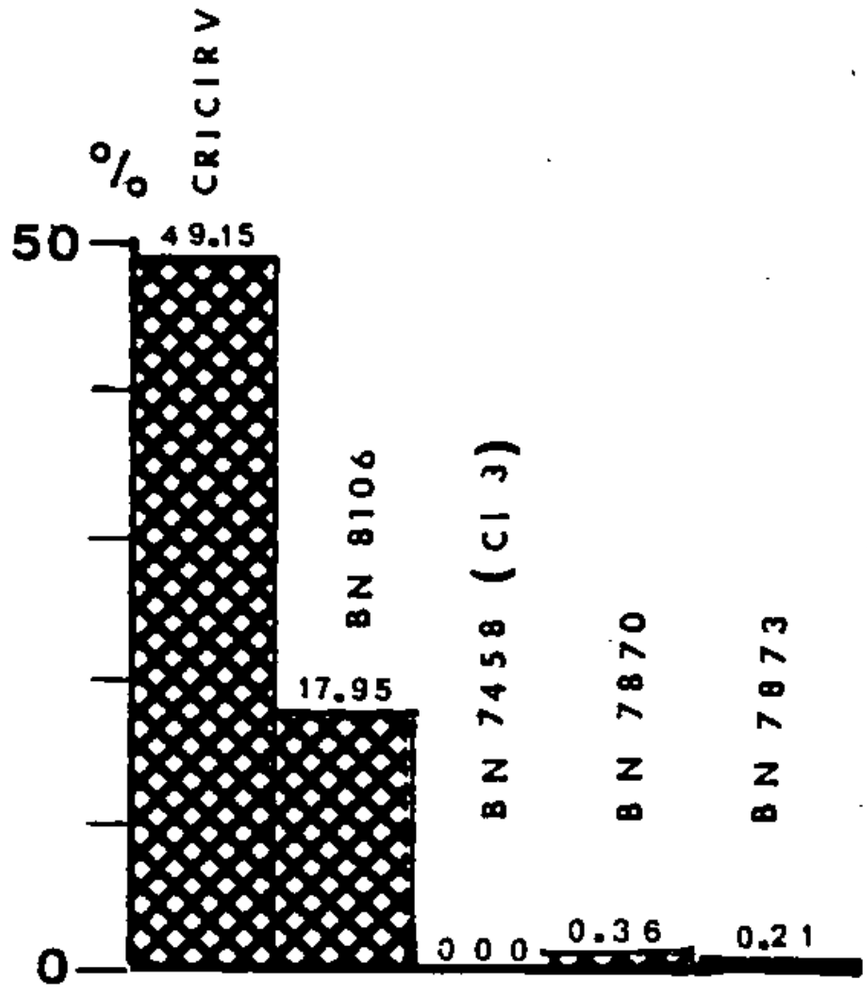


Fig. 2 : carte de répartition de la monnaie LT XXXI 9194

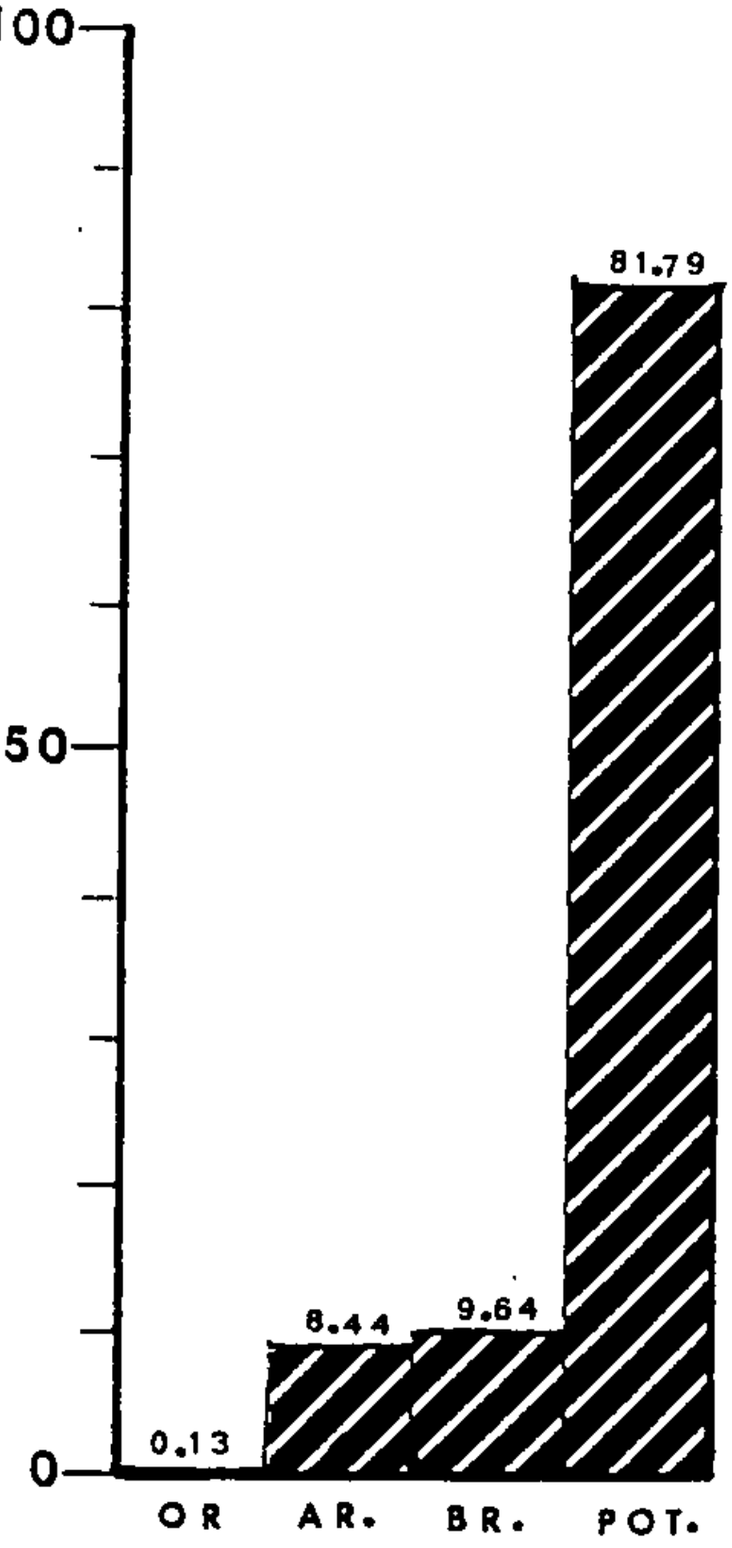
1 Villeneuve-Saint-Germain ; 2 Arcy-Sainte-Restitue ; 3 Fère-en-Tardenois ; 4 Meaux ; 5 Paris.



Pommiers



Villeneuve_Saint_Germain



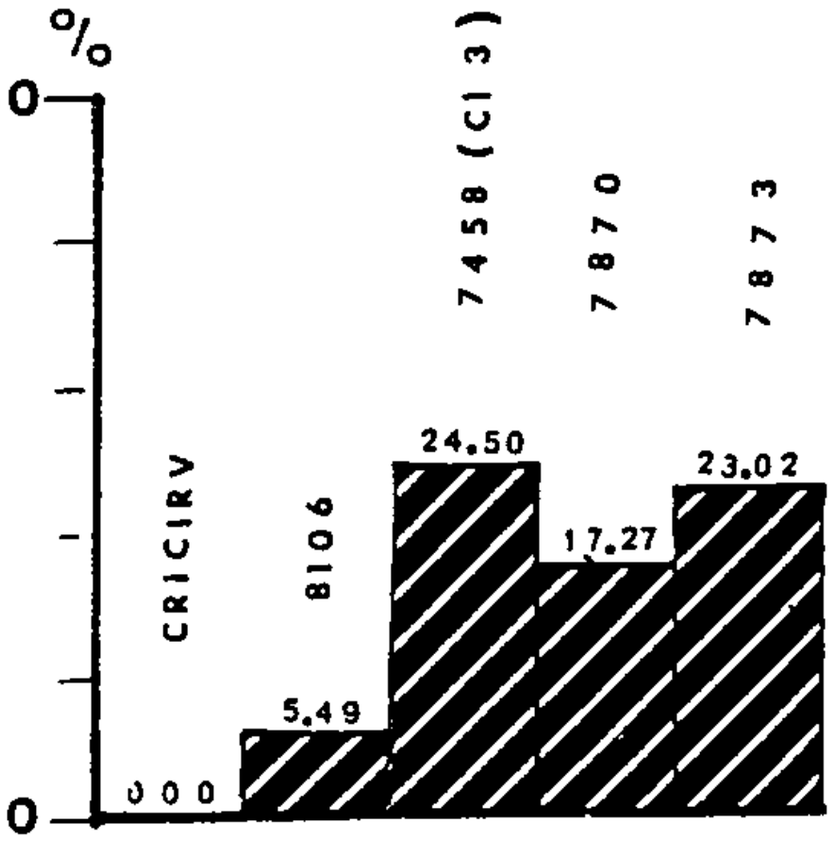


Fig. 3 : les populations monétaires de Pommiers et de Villeneuve-Saint-Germain sont totalement dissemblables, tant par la nature des métaux que par les types dominants, ce qui implique une occupation diachronique de deux sites.

1 2 3 4 5

6

7

Fig. 4 : 1. Type LT 9194 (potin, éch. 1) ; 2. Type LT 7220, dit « au lion et au sanglier superposés » (argent, éch. 1) ; 3. Type dit « au bige » (argent, éch. 1) 4. Type dit « fruste à la chevelure nattée » (argent, éch. 1) ; 5. Type LT 7870 (potin, éch. 1). L'homotypie du droit suppose, pour ces différents monnayages, une origine commune. 6. Type LT 7873 (potin, éch. 1). Sur cette monnaie, le visage ornant le droit est remplacé par une représentation du soleil sous la forme d'un fleuron dérivé du svastika. 7. Fac-similé de la monnaie d'or BN 6925 (dessin P.M. Duval, 1987, p. 22).

L'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain représente le déperchement de l'atelier de Pommiers et il est à l'origine de monnaies en bronze coulé, attribuées précédemment aux *Silvanectes*, ainsi que d'un monnayage tardif en argent (Debord, 1989). Or, le «portrait» figurant au droit de ces potins et de ces pièces en argent présente une très grande analogie avec celui de la monnaie que nous étudions ici (fig. 4, 1 à 5). Cette homotypie du droit semble bien indiquer une origine commune pour les différents monnayages et c'est donc avec une très grande probabilité que nous pouvons indiquer l'atelier de Villeneuve-Saint-Germain comme responsable de l'émission du type LT XXXI 9194.

IV – La légende du loup Fenrir et du dieu Tyr

La figuration du revers est éclairée par une légende de la mythologie germanique [2] qui nous conte l'histoire du dieu scandinave Tyr dont la main fut broyée par le loup Fenrir.

Ayant été avertis par un oracle de l'entreprise que méditait contre eux ce loup géant, les dieux décidèrent de l'enchaîner afin de le mettre hors d'état de nuire sans faire couler le sang qui aurait souillé leur demeure. Par deux fois, ils le lièrent à l'aide de chaînes que le monstre rompit aisément. Ils s'adressèrent alors aux nains forgerons. Grâce à la magie, ces derniers confectionnèrent un lien doux et léger, mais si solide que nul n'en viendrait à bout. Alors, les dieux lancèrent à Fenrir un défi : chacun d'entre eux, disaient-ils, avait en vain tenté de rompre ce lien ; que lui, le loup, fasse donc un essai pour montrer sa force. Flairant un piège, ce dernier consentit à relever le défi si les dieux lui donnaient un gage de leur bonne foi ; que l'un d'eux mette une main dans sa gueule durant l'épreuve et lui la broierait si on l'avait trompé. Seul Tyr étendit sa main droite et la mit dans la gueule du loup tandis que les autres liaient le monstre. Celui-ci se débattit en vain et, comprenant qu'il avait été joué, referma ses mâchoires sur le bras du dieu. C'est bien cet instant précis qu'illustre le revers de la monnaie gauloise. Qu'il s'agisse ici du bras gauche au lieu du bras droit s'explique aisément par le fait que l'image en relief de la pièce est inversée par rapport à l'image en creux du moule. C'est cette même scène que l'on retrouve au bas de l'un des panneaux extérieurs du chaudron de Gundestrup (fig. 5).

Fig. 5 : Panneau extérieur du chaudron de Gündestrup. La scène figurant au bas de ce panneau illustre la légende relative au dieu Tyr et au loup Fenrir. Comme sur le potin gaulois LT 9194, c'est l'instant précis où le loup referme ses mâchoires sur le bras du dieu qui est représenté (d'après « L'art gaulois », collection Zodiaque, Paris, 1956, p. 243, pl. 5).

Il est surprenant que cette représentation, qui paraît si évidente, n'ait pas retenu l'attention des spécialistes qui, depuis longtemps, ont tenté d'interpréter la symbolique des images monétaires gauloises. Cela tient sans doute au fait que le support en est une humble pièce de bronze coulé alors que ce sont surtout les monnaies frappées sur des flans en or, métal beaucoup plus prestigieux, qui ont fait l'objet de recherches.

Tyr était invoqué par les guerriers à cause de son courage et de sa force. « Il y a encore un Ase qui s'appelle Tyr. Il est très intrépide et courageux et a grand pouvoir sur la victoire dans les batailles. Pour cela, il est bon que les hommes vaillants l'invoquent » (Gylfaginning, chap. XIII) [3]. Mais il apparaît aussi comme le dieu du droit, le garant de la parole donnée. N'ayant pas hésité à sacrifier sa main pour ne pas se dédire, il est celui dont la parole ne saurait être mise en doute (Grappin, 1963, p. 58-59). Pour Jan de Vries, ce mythe exprime l'aspect tragique du monde qui ne peut subsister sans injustice puisque le dieu à qui est confié le maintien de la justice est obligé de se parjurer pour vaincre une puissance mauvaise (1984, p. 111).

V – La légende du crépuscule des dieux

La scène ornant le revers de notre monnaie pourrait aussi, bien que de façon moins évidente, illustrer la légende du « crépuscule des dieux » qui décrit le cataclysme provoquant la fin du monde qui sera suivie de sa résurrection. Un loup, fils de Fenrir et d'une géante, est assez puissant pour avaler le soleil, plongeant ainsi le monde dans les ténèbres et le froid. Cet épisode est relaté dans la *Voelupsa*, l'une des pièces les plus anciennes des légendes eddiques. Au cours du combat terrible que se livrent les dieux et les géants, Odin attaque le loup Fenrir, « mais la gueule du monstre est si large qu'elle engloutit d'un seul coup le maître des dieux » (Grappin, 1963, p. 86). C'est alors le temps de la violence, des meurtres, de la terreur, le « temps des loups ». Plus rien n'est sacré, le monde est mauvais. Pourtant, du néant bientôt renaîtra un monde nouveau fait de paix et de bonheur.

En même temps que la mésaventure survenue au dieu Tyr, le potin gaulois pourrait donc évoquer le combat d'Odin et de Fenrir, tandis que la roue placée sous les pattes du monstre pourrait signifier la renaissance d'un monde nouveau par restitution du soleil sortant du ventre du loup. On retrouve cette scène, évoquée de manière beaucoup plus explicite, sur le demi-statère d'or *BN 6925* traditionnellement attribué aux *Unelli* (fig. 4, 7) où l'on voit le loup avalant la roue solaire et le croissant lunaire tandis que le rameau verdoyant qui semble sortir de son fondement évoque la renaissance de la végétation. Cette image monétaire a été bien analysée par Paul-Marie Duval (1981 a, p. 67-72 ; 1981 b, p. 376-382 ; 1987, p. 22-25) qui souligne que ce phénomène d'absorption et de restitution du soleil se retrouve dans le paganisme antique, notamment dans la religion pharaonique où l'on voit la déesse Nout avaler le soleil le soir pour s'en délivrer le matin, après qu'il eut parcouru son corps, pour donner naissance à un nouveau jour.

Curieusement, la composition du sujet figurant au revers du potin LT 9194 rappelle celle des peintures et des bas-reliefs de l'Egypte antique où l'on voit Nout, déesse de la nuit, dans une position semblable à celle du loup.

VI – Signification de cette représentation sur la monnaie gauloise tardive

La scène prend toute sa signification sur cette monnaie tardive émise très probablement, nous l'avons vu, par les *Suessiones* durant la période troublée, mais de liberté relative qui suivit la fin de la guerre des Gaules.

César nous apprend qu'au moment de la guerre, les *Suessiones* étaient gouvernés par Galba, lequel « parce qu'il était juste et avisé » avait été placé à la tête de l'armée confédérée qui devait affronter les Romains (*B.G.*, II, 4). Victorieuse des Gaulois qui furent défaits sur l'Aisne (*B.G.*, II, 8), l'armée de César se dirigea vers *Noviodunum* (*oppidum* de Pommiers), leur place forte principale, où ils firent leur soumission. Ils donnèrent comme otages deux fils du roi Galba lui-même et livrèrent toutes les armes que la ville renfermait (*B.G.*, II, 13). Il n'est plus question d'eux dans les Commentaires après leur soumission de 57 av. J.-C., et même en 51 av. J.-C., année qui fut très agitée en Gaule Belgique, ce qui semble bien montrer qu'ils sont restés à l'écart de toute révolte. L'installation d'une nouvelle agglomération dans un site de méandre, à Villeneuve-Saint-Germain, avec le droit d'émettre des monnaies, comme l'atteste la présence de l'atelier monétaire transféré de *Noviodunum* (Debord, 1989), prouve qu'ils avaient conservé une certaine indépendance. Situé en moyenne vallée d'Aisne, à la limite orientale de Soissons (l'*Augusta Suessionum* des Romains) et à moins de six kilomètres de *Noviodunum* (*oppidum* de Pommiers), le site gaulois de Villeneuve-Saint-Germain est maintenant bien daté par le mobilier archéologique qui en est issu. Fibules, monnaies, amphores, céramique commune, ainsi que différents objets tels une lampe à huile ou un stylet, forment un faisceau d'indices convergents permettant d'en fixer l'occupation entre les années 50 et 20/15 av. J.-C. (voir Debord, 1984 et 1987 b). Il faut donc voir dans l'image ornant le revers du potin gaulois un moyen de propagande à la gloire d'un pouvoir nouveau, d'un chef qui veut ainsi marquer sa puissance et son courage, qui veut apparaître comme le garant du droit et de la justice, comme l'instigateur d'un nouvel ordre, fait de paix et de bonheur, succédant à l'ordre ancien et décadent qui vient de s'effondrer. Nous avons vu que le « portrait » figurant au droit de cette pièce se retrouve, presque identique, sur d'autres espèces en bronze coulé ou en argent issues de l'atelier de Villeneuve-Saint-Germain qui n'a fonctionné qu'un quart de siècle environ. On peut penser que toutes les émissions de cet atelier ont eu le même objectif, la glorification du nouveau « prince ». Sur l'une de ces

monnaies, le type LT XXXI 7873 (fig. 4,6), ce chef n'a pas hésité, en toute modestie, à remplacer son portrait par le soleil lui-même représenté par un élégant fleuron dérivé du svastika. L'utilisation de l'argent pour une partie de ce monnayage tardif lui confère un caractère précieux traduisant une volonté de prestige tout à fait en accord avec celle qui se dégage de la présence d'un rempart imposant qui n'avait plus, à cette époque, de caractère fonctionnel mais devait témoigner seulement de la richesse de la nouvelle agglomération, de son pouvoir politique et religieux, de son rôle économique (Debord, 1990, p. 145-149). De même, la présence de fossés couverts à caractère monumental, d'une architecture très élaborée, type de construction exceptionnel dont nous ne connaissons pas d'équivalent dans le monde celtique, ne peut que traduire cette même volonté (Debord, Lambot, Buchsenschutz, 1989).

VII – Conclusion

Sa figuration au revers d'une monnaie gauloise montre l'ancienneté de cette légende germanique qui nous est contée dans le recueil anonyme de poèmes épiques du haut moyen âge connu sous le nom d'*Edda.* Peut-être ces légendes sont-elles le reflet des croyances des celtes. A l'époque de la conquête, l'histoire du dieu Tyr et du loup Fenrir devait être connue, sinon de tous, au moins d'une élite, puisqu'elle a pu servir à la propagande d'un pouvoir nouveau.

Jean DEBORD
Centre Départemental d'Archéologie,
Abbaye Saint Jean des Vignes,
02200 SOISSONS

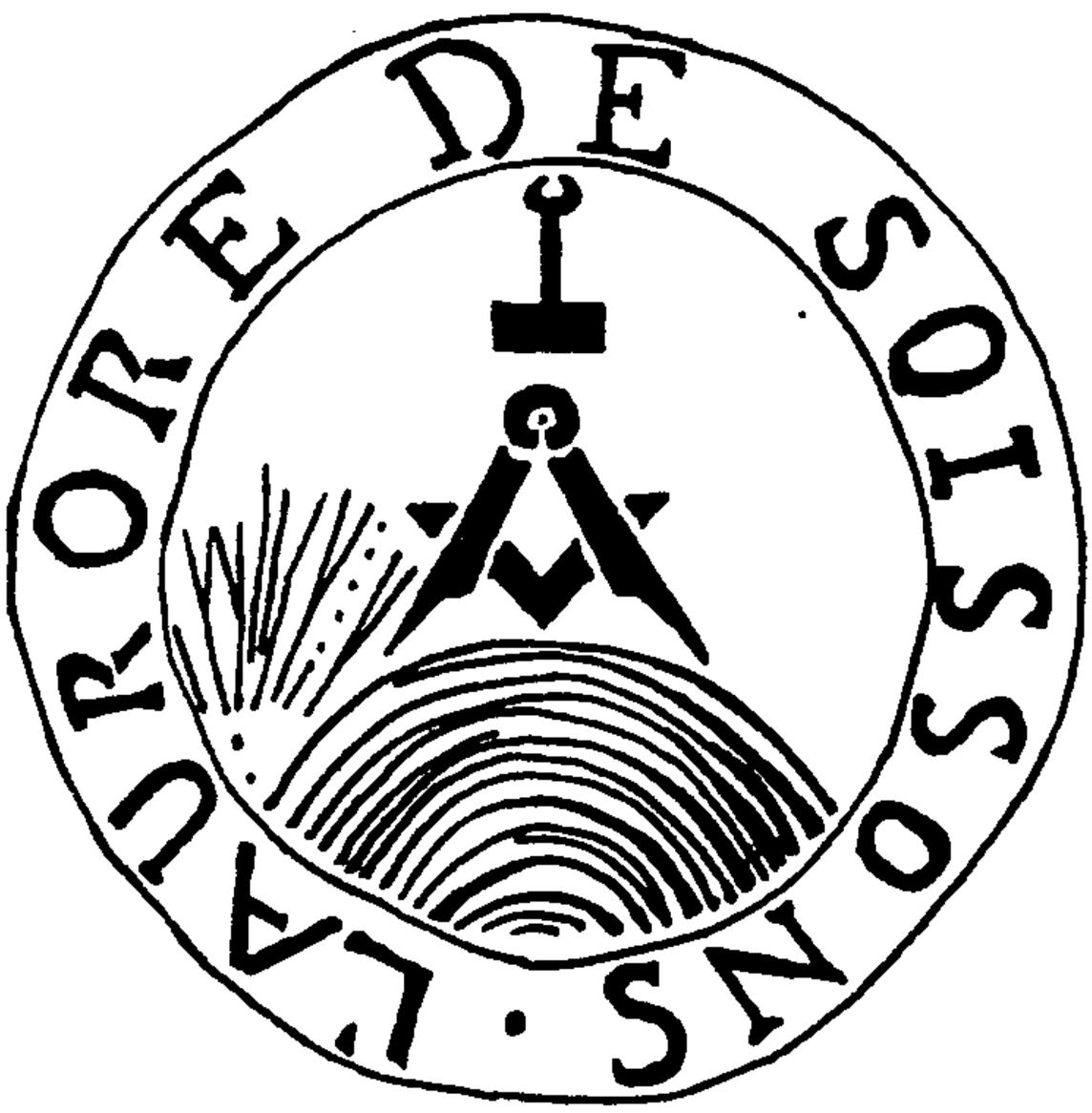
1. Ce texte est celui d'un communication au XIe Congrès International de Numismatique qui s'est tenu à Bruxelles du 8 au 12 septembre 1991. Il doit paraître dans les Actes du congrès qui seront publiés en 4 tomes vendus séparément (24 articles, environ 60 par volume, en ordonnance chronologique).
2. De ces légendes scandinaves, nous avons des rédactions médiévales. Les recueils de poèmes épiques connus sous le nom d'ancienne et nouvelle *Edda* relatent, pour la plupart, les aventures des divinités germaniques.
3. Cité par P. GRAPPIN, *Mythologique*, dans *Mythologie des steppes, des forêts et des îles*, Paris, 1963, p. 58.

BIBLIOGRAPHIE

B.G. = César, *De Bello Gallico.*
BN = E. MURET et A. CHABOUILLET, Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque Nationale, Paris, 1889.
Blanchet, 1905 = A. BLANCHET, *Traité des monnaies gauloises,* Paris, 1905.
Debord, 1984 = J. DEBORD, *Les origines gauloises de Soissons,* dans *Revue Archéologique de Picardie,* 3-4, 1984, p. 27-40.
Debord, 1987 a = J. DEBORD, *Une production tardive en argent de l'atelier monétaire gaulois de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne),* dans *Mélanges offerts au docteur J.-B. Colbert de Beaulieu,* Paris, 1987, p. 235-253.
Debord, 1987 b = J. DEBORD, *Les monnaies gauloises issues des fossés de partition de l'*oppidum *de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne),* dans *Dossiers de Protohistoire,* 1, E.R. 314 du CNRS, Laboratoire d'archéologie de l'École Normale Supérieure, 1987, p. 90-123.
Debord, 1989 = J. DEBORD, *L'atelier monétaire gaulois de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) et sa production,* dans RN, s. 6, 31, 1989, p. 7-24, pl. I.
Debord, 1990 = J. DEBORD, *Les fouilles du site gaulois tardif de Villeneuve-Saint-Gerrnain (Aisne),* dans *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne,* 35, 1990, p. 137-170.
Debord, Lambot, Buchsenschutz, 1989 = J. DEBORD, B. LAMBOT, O. BUCHSENSCHUTZ, *Les fossés couverts du site gaulois tardif de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne),* dans *Dossiers de Protohistoire, 2, E.R. 314 du CNRS, Laboratoire d'Archéologie de l'Ecole Normale Supérieure, 1989, p. 121-135.*
de Vries, 1984 = J. DE VRIES, *La religion des Celtes,* trad. L. Jospin, Paris, 1984 (texte de l'édition française parue en 1977).
Duval, 1981 a = P.-M. DUVAL, *Quatre monnaies gauloises à sujets mythologiques mieux décrites,* dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres,* Juin 1981, p. 57-72.
Duval, 1981 b = P.-M. DUVAL, *La fin du monde et sa renaissance sur une monnaie gauloise du Cotentin,* dans *loc. cit.,* Novembre 1981, p. 376-382.
Duval, 1987 = P.-M. DUVAL, *Monnaies gauloises et mythes celtiques,* Paris, 1987.
Grappin, 1963 = P. GRAPPIN, *Mythologie germanique,* dans *Mythologie des steppes, des forêts et des îles,* Paris, 1963, p. 35-81.
Le Clert, 1897 = L. LE CLERT, *Musée de Troyes. Numismatique. Monnaies gauloises,* Troyes, 1897.
LT = H. DE LA TOUR, *Atlas de monnaies gauloises,* Paris, 1892.
Scheers, 1977 = S. SCHEERS, *Traité de numismatique celtique.* II. *La Gaule Belgique,* Paris, 1977.

LES LOGES MAÇONNIQUES A SOISSONS AU XVIIIe SIECLE.

La ville de Soissons du XVIIIe siècle n'échappa pas au phénomène franc-maçonnique, caractéristique de cette époque dans les élites du royaume. Secrète et mystérieuse, la Franc-Masonnerie fut souvent l'objet de poursuites, de persécutions ou d'accusations, telle celle du complot maçonnique qui aurait déclenché les événements de 1789 en France. Si cette thèse est aujourd'hui réfutée, il n'en reste pas moins que les recherches qui peuvent être entreprises à ce sujet sont cautionnées à la fois par l'importance du phénomène ainsi que par l'abondance des sources. En ce qui concerne la ville de Soissons, le fonds Chapelle [1] nous fournit de précieux renseignements sur les deux loges maçonniques y existant au XVIIIe siècle, même si leur contribution à la période révolutionnaire ne peut être estimée que par le rôle de leurs adhérents à partir de 1789.



Reproduction du sceau de la loge : « Saint-Julien de l'Aurore » de Soissons.

HISTORIQUE DES LOGES DE SOISSONS.

Les bases d'une première loge maçonnique furent jetées dans la ville de Soissons en 1772. Si la population de cette ville, qui ne devait pas alors excéder 8 000 âmes, n'en faisait que la deuxième unité urbaine de la région après Saint-Quentin, elle était cependant plus importante grâce à ses fonctions En effet, Soissons est avant tout le siège de la généralité qui porte son nom et qui constituera d'ailleurs la plus grande partie du département de l'Aisne lors de sa formation. La ville était en outre chef-lieu d'élection, de Baillage, ainsi que siège diocésain. Ces attributions avaient naturellement favorisé la construction de nombreux établissements et édifices administratifs et religieux. Egalement lieu de passage d'un grand nombre de convois de marchandises vers Paris, Soissons comprenait un nombre important de marchands et négociants. Ajoutés au personnel administratif, ils formaient un groupe important où la Franc-Maçonnerie aurait dû rapidement s'implanter, entraînant également un certain nombre d'ecclésiastiques, francs-maçons potentiels. Ainsi est-on tenté de dire que la première loge soissonnaise n'a été fondée qu'en 1772, en s'étonnant qu'elle ait été si tardive.

Quoi qu'il en soit, le 30 juillet 1772, la Grande Loge de France accordait des lettres de constitution au frère Jean Chapron, Vénérable de la loge nouvellement fondée et dénommée « Les Frères Amis ». L'absence de sources ne nous permet malheureusement pas de retracer les conditions exactes de la création de l'atelier. Seuls trois frères sont nommément cités sur les lettres de constitution, à savoir, outre le Vénérable de la loge, les frères Jean-Baptiste Blin et Jean-Abel Beffroy, respectivement premier et deuxième surveillant des « Frères Amis ». Aucune correspondance de la loge n'étant connue de 1772 à 1776, il nous est également impossible d'observer la réaction du récent atelier lors de la réorganisation nationale de l'ordre maçonnique qui eut lieu en 1773, le Grand Orient de France remplaçant désormais la Grande Loge de France [2].

Cependant, la reprise d'une correspondance avec l'autorité centralisatrice de l'ordre n'ayant lieu qu'en 1776, l'on pourrait penser que les frères de Soissons avaient pu pencher en faveur d'un ralliement à la Grande Loge Reconstituée (ou Ancienne). La demande de reconstitution des « Frères-Amis » ayant été présentée à Paris par le frère LEBLANC, député de la loge, des renseignements furent pris par le Grand-Orient de France dans diverses loges de la région. Le frère CHAPRON, toujours Vénérable de l'atelier, se rendait alors à Compiègne et à Laon et réussissait à obtenir l'appui des loges « Saint-Germain » et « La Parfaite Union », respectivement en Décembre 1776 et en Avril 1777. Dès lors, le Grand-Orient de France ne retardait plus sa décision et donnait son accord pour une reconstitution de la loge le 31 Juillet 1777. La loge « Les Frères Amis » était officiellement installée le 12 Octobre de la même année. La chute brutale des effectifs de la

loge (comprenant 38 membres en 1776, la loge n'en comptait plus que 21 en 1777) pourrait à cette date s'expliquer par le mécontentement de certains frères face à une reconstitution par le Grand-Orient de France peut-être indésirée.

La même année, les fondements d'une seconde loge, portant le nom de «Saint-Julien de l'Aurore», furent jetés par 13 personnes de la ville sous la conduite de Pierre-Antoine Desmoulins. Plusieurs de ses membres avaient été initiés à la Franc-Maçonnerie au cours de voyages dans la loge «Saint-Julien de la Tranquillité» à Paris et avaient dès lors projeté de former un nouvel atelier à Soissons. Ayant engagé les démarches d'usage pour obtenir l'accord de la première loge existante, ils s'étaient heurté à un refus catégorique, les membres des «Frères Amis» estimant que la ville était trop peu importante pour accueillir une seconde loge et contestant la régularité de la réception dans l'ordre des frères composant le nouvel atelier. Après deux ans d'attente, les membres de «Saint Julien de l'Aurore» par l'intermédiaire de leur député, le frère Coconnier, Vénérable de la loge «Saint Julien de la Tranquillité», informaient le Grand Orient de leur difficultés et lui demandaient d'agir en leur faveur en décembre 1779.

Ce dernier nommait un commissaire pour enquêter sur cette affaire, le frère Roettiers de Montaleau. Celui-ci prit parti de demander l'avis de différents ateliers de la région. Les loges de Reims et Compiègne déclarèrent en Avril 1780 qu'elles ne pouvaient donner le moindre éclaircissement sur la demande des frères de «Saint-Julien de l'Aurore» et proposaient de s'en remettre aux explications de la première loge soissonnaise. Seule la loge «Les Basiléophiles» récemment constituée à La Fère envoya une réponse au mois d'août 1780, par l'intermédiaire de son Vénérable, le frère Lebœuf[3]. Celle ci nous permet d'appréhender les vrais motifs du refus des Frères-Amis à l'octroi de constitutions aux frères de «Saint Julien de l'Aurore». «Il parait que des FF.. opposants ont donné un peu trop de faveur à une intention (louable à beaucoup d'égard) de n'admettre chez les maçons que des personnes d'un état très honnête, et qu'ils l'ont employé avec un peu trop de sévérité et, disons le, d'injustice envers les FF.. réquérans (...)» Selon toute vraisemblance, il apparaît donc que le conflit entre les deux ateliers ait eu pour raison la position sociale de leurs membres respectifs. Les frères de la loge «Les Frères Amis» considéraient donc que la position sociale des membres de «Saint Julien de l'Aurore» ne leur permettait pas d'accéder à l'initiation maçonnique et refusaient leur aide à des francs-maçons trop «populaires», à moins qu'il n'y ait eu seulement le désir de conserver pour «Les Frères Amis» la prépondérance franc-maçonnique dans la ville. Les deux possibilités sont d'ailleurs envisageables ainsi que complémentaires. Nous aurons l'occasion de revenir sur les différentes compositions de chacune des loges, mais il nous faut tout d'abord expliquer le dénouement de cette querelle.

Ayant cerné les véritables raisons de l'opposition des « Frères Amis », le frère Roettier de Montaleau expliquait dans son rapport que : « Si l'opposition des FF.. Amis n'est pas recevable, elle est encore mois fondée, car que faut-il à une L... pour espérer la faveur d'être constituée ? Il faut :

1) Que les membres qui la composent soient honnêtes par les mœurs et le caractère.

2) Qu'ils soient véritablement maçons.

L'on n'exige rien de plus. Les places distinguées, la fortune, les talents y sont utiles, sans contredit, parce qu'ils multiplient dans l'ordre les sources du plaisir et de la bienfaisance, mais ils ne sont pas nécessaires, parce que sans eux l'on peut goûter les douceurs de la Fraternité. Dans l'ordre M..., le titre de F... efface toutes les distinctions. » Appliquant également le principe de l'égalité maçonnique, le Grand-Orient de France devait attribuer ses patentes de constitution à la loge « Saint-Julien de l'Aurore », le 13 Décembre 1781, pour prendre rang au 17 Avril 1780, date officielle de la demande. Ecrivant à la loge des « Frères Amis » pour justifier son choix, le Grand-Orient de France en profitait d'ailleurs pour expliquer que : « Peut-être même seroit il à souhaiter pour la maçonnerie qu'il y eut plusieurs LL... dans chaque ville. Alors les maçons pourroient s'unir avec leurs égaux, l'esprit de supériorité seroit loin des travaux, et l'inégalité des conditions seroit moins sensible. Le Grand-Orient de France considérait en outre que : « Nous ne croions pas cependant que vous placiez à la même distance votre R.. L.. et celle de Saint-Julien de l'Aurore. Les membres qui composent cette dernière ne sont pas dans la première classe de vos concitoyens, mais ils professent tous un état honnête et sont loin de ces hommes pour qui la maçonnerie deviendroit dangereuse. »

Suivait enfin une demande du Grand-Orient de France aux membres de la loge « Les Frères Amis » pour qu'ils se chargent de l'installation du nouvel atelier avec cette dernière formule : « Nous ne voudrions pas vous priver de la satisfaction d'être utiles à vos frères. »

L'invitation ayant été refusée, le frère Coconnier écrivit en 1782 au Grand-Orient de France pour demander qu'on le charge de cette mission mais la loge « Saint-Julien de l'Aurore » ne fut finalement installée que le 09 Novembre 1786, après quelques péripéties mineures, par la loge « Les Basiléophiles » de La Fère.

C'est d'ailleurs à cette occasion que la réconciliation entre les deux ateliers soissonnais fut célébrée, à la grande joie apparente des frères de « Saint-Julien de l'Aurore » :

« La R... L... avait depuis longtemps commencé à élever au G... A... de l'U... un temple particulier ou elle put librement lui offrir ses hommages et s'occuper de l'Art Royal. Elle gémissait de voir entre elle et la R.. L.. des FF.. Amis à l'O... de Soissons un mur de séparation. Le mur est renversé, l'édifice est achevé. La réunion des FF.. de ces deux RR.. LL.. a embelli le jour de cette consécration. »

La concorde régnant à nouveau entre les francs-maçons de Soissons, les deux loges devaient alors poursuivre leurs activités jusqu'à la période révolutionnaire, qui porta un coup d'arrêt décisif aux deux ateliers. Ainsi les sources nous prouvent-elles que la loge « Saint-Julien de l'Aurore » était encore en activité en Mars 1789. Sa dissolution ou mise en sommeil est également attestée mais sans indication de date. Quant à la loge « Les Frères Amis », elle informait le Grand-Orient de France en Juillet 1792 que : « L'atelier des FF.. Amis à 1'0.. de Soissons ne subsistant plus depuis longtemps et les membres de cette R.. L.. ne pouvant plus se réunir... », il était désormais inutile de poursuivre une correspondance régulière. Donc, privée de local et de la plupart de ses membres, la première loge soissonnaise avait prononcé sa dissolution, sans que, là encore, il n'y ait la moindre précision quant à la date.

ACTIVITÉS DES LOGES DE SOISSONS AU XVIIIe SIÈCLE.

Retracer dans leurs grandes lignes les activités des francs-maçons soissonnais au XVIIIe siècle n'est pas chose aisée. En effet, seule la correspondance des loges « Les Frères-Amis » et « Saint-Julien de l'Aurore » avec le Grand-Orient de France nous est parvenue, et l'absence de livres d'Architectures [4] ne nous livre pas les détails hebdomadaires de la vie des deux ateliers.

Cependant, il résulte d'une lecture détaillée de cette correspondance un certain nombre de préoccupations harcelant les frères soissonnais en ce qui concerne leurs travaux, ceux-ci pouvant être regroupés en quelques rubriques.

En premier lieu, une part importante de la correspondance des deux loges concerne l'administration de l'Ordre en général, chacun des ateliers argumentant pour ou contre les décisions prises par le Grand-Orient de France sur le plan national, régional ou local.

Ainsi les propositions se succèdent-elles lors de la querelle opposant « Les Frères-Amis » à « Saint-Julien de l'Aurore », sans pour autant que le Grand-Orient n'en tienne d'ailleurs toujours compte.

En effet, le siège parisien de l'Ordre reste en tout état de cause la référence suprême en cas de litige, et aucune des deux loges ne contestera ses décisions pendant la période étudiée, en vertu du serment oral, écrit et signé par chacun des membres des ateliers lors de leur réception, tel celui imposé aux « Frères-Amis » en 1777 : « Je promets d'honneur, en vrai maçon d'être constamment et fidèlement attaché au G... O... de France, et de me conformer à ses statuts et règlements, en foi de quoi j'ay signé, à l'O... de Soissons le Douzième jour du Dixième mois de l'an de la V... L... Cinq Mil Sept Cent Soixante Dix Sept. (Signatures) »

Le Grand-Orient de France réussit donc toujours à imposer ses décisions à chacune des deux loges, et notamment à celle des « Frères-Amis » en ce qui concerne

la régularité des frères de « Saint-Julien de l'Aurore », bien que les premiers aient averti l'autorité centralisatrice de la Franc-Maçonnerie en 1781 que la demande en constitution du second atelier soissonnais : « ... occasionne la plus grande fermentation dans toute la ville et peut devenir de la plus grande conséquence. »

L'on peut toujours se demander quelle proportion de la population était incluse dans le terme « toute la ville », mais quoiqu'il en soit, cet épisode peut faire douter de la légendaire discrétion maçonnique.

Les écrits recueillis par ailleurs se présentent tous sous la forme de brefs comptes-rendus sans grand intérêt sur le déroulement des tenues des loges, ou bien annoncent l'envoi de sommes d'argent pour l'obtention de certificats maçonniques ou autres pièces indispensables à la bonne marche des ateliers.

Dans la majeure partie des cas d'ailleurs, la correspondance avec le Grand-Orient de France se rapporte à des questions financières, car toutes les pièces écrites envoyées de Paris se paient.

En outre, il ne faut pas perdre de vue le caractère philanthropique de la Franc-Maçonnerie, et les initiatives en faveur de personnes sans ressources sont innombrables au sein de l'Ordre.

La correspondance recueillie se fait donc régulièrement le reflet de ces actions.

Ainsi, en 1781, les membres de la loge « Les Frères-Amis » recevaient-ils une proposition du siège parisien.

« Vous nous proposez TT. RR. FF. de nous obliger chacun pour une somme de 160 1 (Livres) ou pour une rente annuelle de 18 1 rachetable par le payement du Capital en totalité, moitié, quart, quint ou dixième, au choix du souscripteur avec la déduction proportionnelle des intérêts pour être employée à secourir ces enfants que vous considérez comme abandonnés, quoyqu'ils éprouvent de la manière la plus signalée les effets de la protection et de la bonté de notre monarque. »

Il s'agissait en l'occurrence d'une initiative lancée par le Chevalier Paulet qui désirait édifier à Paris un établissement destiné à recueillir les orphelins de militaires et mettre ce dernier sous la protection de la Franc-Maçonnerie, dont il connaissait la générosité. Il nous est d'ailleurs donné l'occasion grâce à cette démarche d'observer le système de souscription mis en place par le Grand-Orient de France et de constater son efficacité.

Toutefois, il est à noter que les « Frères-Amis » ne participèrent pas à cette initiative, prétextant qu'ils avaient déjà engagé leurs deniers pour secourir les indigents de la ville de Soissons.

Comme souvent dans les loges provinciales, les francs-maçons soissonnais préféraient donc se cantonner ou tout du moins donner la priorité à des actions charitables locales, source pour eux d'un prestige plus grand.

Enfin, la correspondance de la loge « Saint-Julien de l'Aurore » aborde en 1788 l'un des problèmes les plus aigus de l'Ordre :celui des rites et symboles maçonniques.

En effet, le 25 Septembre 1788, 9 membres de l'atelier délibéraient en faveur de la formation d'un Chapitre Rose-Croix, sur proposition du frère Fiquet, ancien Vénérable de la loge.

Outre le frère Fiquet se trouvaient dans cette assemblée les frères Bertrand, Boissy, Cahier, Charre, Curey (De), Desmoulins, Huet et Tricotel (De), Le but de cette création étant de donner aux membres du chapitre des degrés d'initiation maçonnique supplémentaires.

Il n'est pas de notre propos de rentrer dans le détail des rites maçonniques, mais cette initiative mérite quelques éclaircissements.

Chaque franc-maçon se devait au cours de son existence d'accéder à un degré de connaissances sans cesse accru, ces connaissances étant sanctionnées par l'octroi d'un degré d'initiation.

A l'origine au nombre de trois, à savoir ceux d'Apprenti, Compagnon puis Maitre, ces degrés furent portés jusqu'à 33 par l'adjonction des grades « écossais », qui en dépit de leur nom restaient une initiative française.

Les grades « écossais » furent d'ailleurs l'objet d'une vive polémique entre le Grand-Orient de France et les loges adeptes des multiples rites écossais jusque 1782, date à laquelle fut édifiée la synthèse des rites écossais, à laquelle appartenait le rite Rose-Croix, culminant à 18 degrés d'initiation.

L'initiative d'une partie des membres de « Saint-Julien de l'Aurore », même si elle intervenait dans un contexte peu troublé, nécessitait donc de la part du Grand-Orient de France des explications, ce dernier craignant toujours que les grades écossais ne cherchent à s'émanciper de sa tutelle.

Mais les deux partis faisant preuve de bonne volonté dans le règlement des détails, les constitutions furent accordées au nouveau chapitre le 08 Janvier 1789, et l'inauguration confiée aux membres eux-mêmes étant donné l'éloignement des autres institutions de ce genre.

Au total donc, l'activité des francs-maçons de Soissons peut comme ailleurs se résumer à trois préoccupations majeures: L'administration de l'Ordre, les initiatives nationales et surtout locales à caractère philanthropique, le problème des rites et symboles maçonniques.

De ces trois rubriques, la deuxième surtout mériterait d'être développée en raison des éclaircissements qu'elle pourrait apporter sur le poids et le renom des deux loges maçonniques dans la vie de la ville.

L'on ne peut donc que déplorer une nouvelle fois que l'absence de certaines sources ne nous permette pas d'en apprendre davantage.

Seul le nombre de franc-maçons recensés au sein des deux loges, à savoir 85 pour « les Frères-Amis » et 61 pour « Saint-Julien de l'Aurore », permet de supposer

que l'activité des frères soissonnais fut assez importante, surtout si l'influence de ceux-ci est observée attentivement.

SOCIOLOGIE DES LOGES DE SOISSONS AU XVIIIe SIECLE.

La sociologie des loges soissonnaises est envisageable grâce aux listes, relativement complètes, des membres qui nous sont parvenues, ce qui n'est pas toujours le cas dans le futur département de l'Aisne.

Réalisée d'après le modèle proposé par Gérard Gayot[5], elle nous permet d'apporter des précisions utiles sur les « classes sociales » touchées par la Franc-Maçonnerie au XVIIIe siècle et en outre d'aborder de façon plus précise les problèmes rencontrés par la seconde loge soissonnaise, celle de « Saint-Julien de l'Aurore », lors de sa demande en constitution, entre 1777 et 1786.

Une analyse précise des tableaux ci-après retraçant la composition des loges de Soissons permet deux constatations :

En premier lieu, toutes les « catégories sociales » représentées appartiennent à ce que l'on pourrait appeler une « élite », qu'elle soit à l'échelle du Royaume, régionale ou locale.

En effet, l'on remarque que la quasi totalité des membres des « Frères-Amis » ou de « Saint-Julien de l'Aurore » fait partie des couches aisées de la population, tant sur le plan financier que culturel.

En fait, ces loges regroupent toutes deux des membres qui, selon l'expression même du frère Roettier de Montaleau du Grand-Orient de France : « ... sont loin de ces hommes pour qui la maçonnerie deviendrait dangereuse. »

Certes, nous pouvons recenser au sein des deux ateliers des membres dont la profession indiquée est « domestique », ou bien « concierge », mais ces derniers sont peu nombreux.

En effet, sur les 146 franc-maçons soissonnais de cette époque, seuls huit exercent une activité similaire à celles évoquées précédemment.

En outre, ces huit membres sont tous recensés en qualité de « Frères Servants », c'est à dire en tant que frères dont le grade ne s'élève généralement pas au dessus de celui d'Apprenti, et qui sont cantonnés dans des travaux mineurs, gardiennage et entretien des locaux ou préparation et service des banquets pour l'essentiel.

En aucun cas donc, la Franc-Maçonnerie soissonnaise ne se permet d'être plus égalitaire que celle de l'ensemble du Royaume, et ses loges demeurent très attentives à leur recrutement.

Cet aspect de la Franc-Maçonnerie ne saurait d'ailleurs être reproché aux frères de Soissons qui ne faisaient que respecter les principes mêmes de l'Ordre au XVIIIe siècle.

En effet, en 1777, le frère Bacon de la Chevalerie, dignitaire influent du Grand-Orient de France expliquait que :

« ... les ouvriers ne sont pas libres parce que mercenaires, gagnant peu ils ne pourraient participer à égalité aux charges imposées par la qualité de maçon. »

Cette première constatation effectuée, il reste à caractériser les deux loges en présence à Soissons au cours de la période évoquée.

En fait, il n'y aurait qu'à se rappeler les querelles qui eurent lieu lors de la création du second atelier soissonnais pour réaliser que la composition de chaque loge joua un rôle primordial vis à vis de l'incompréhension qui se ressent dans la correspondance qui fut alors échangée.

Dans le détail, l'on remarque que les deux ateliers sont effectivement très différents par leur recrutement.

De sa fondation en 1772 jusqu'à sa cessation d'activité pendant la période révolutionnaire, la loge « Les Frères-Amis » révèle dans sa composition une prépondérance de trois catégories sociales.

Ainsi, les personnes appartenant aux catégories : Professions Libérales, Appareil d'Etat et Clergé représentent-elles 100% des effectifs de la loge en 1776, et 95 % en 1787, date du dernier tableau connu.

A cela s'ajoute une part toujours primordiale de l'Appareil d'Etat, qui représente toujours 45 % au minimum des effectifs des « Frères-Amis », avec une impressionnante majorité de 78 % des membres de l'atelier en 1777.

Au total, « les Frères-Amis » est une loge maçonnique qui reflète donc bien l'une des fonctions principales de la ville, c'est à dire son activité administrative et religieuse découlant de sa position et de son importance régionale.

En ce qui concerne la loge « Saint-Julien de l'Aurore », une analyse détaillée du tableau révèle une situation bien différente.

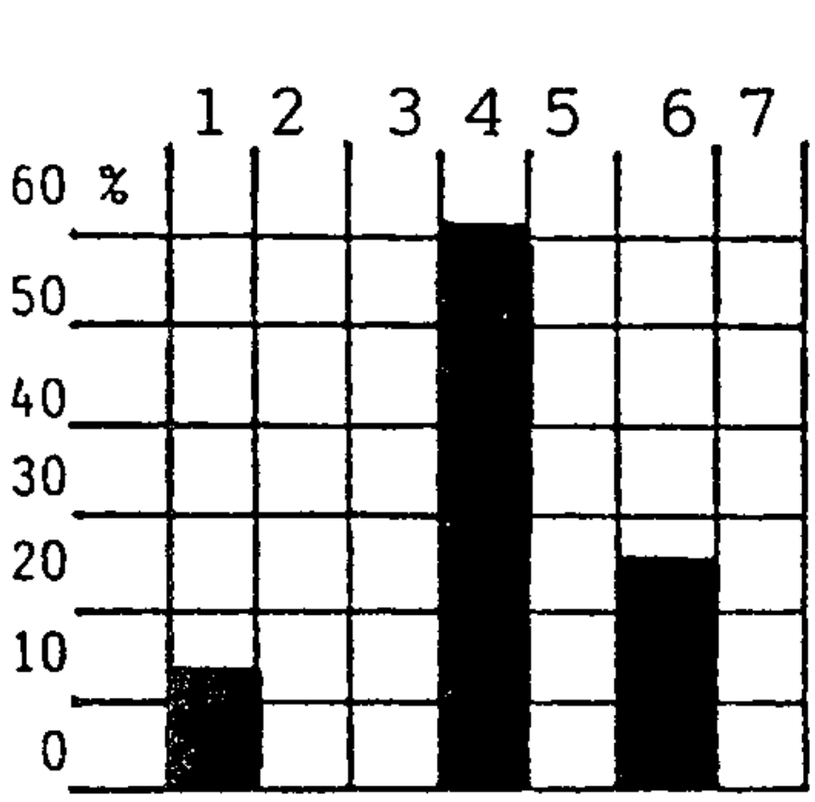
En effet, dès l'origine, la part prépondérante des effectifs est constituée par catégorie des Marchands, avec 55 % des membres en 1780.

Si l'on y ajoute la catégorie des Négociants, la proportion des frères s'occupant de commerce atteint 65 % du total des membres en 1780.

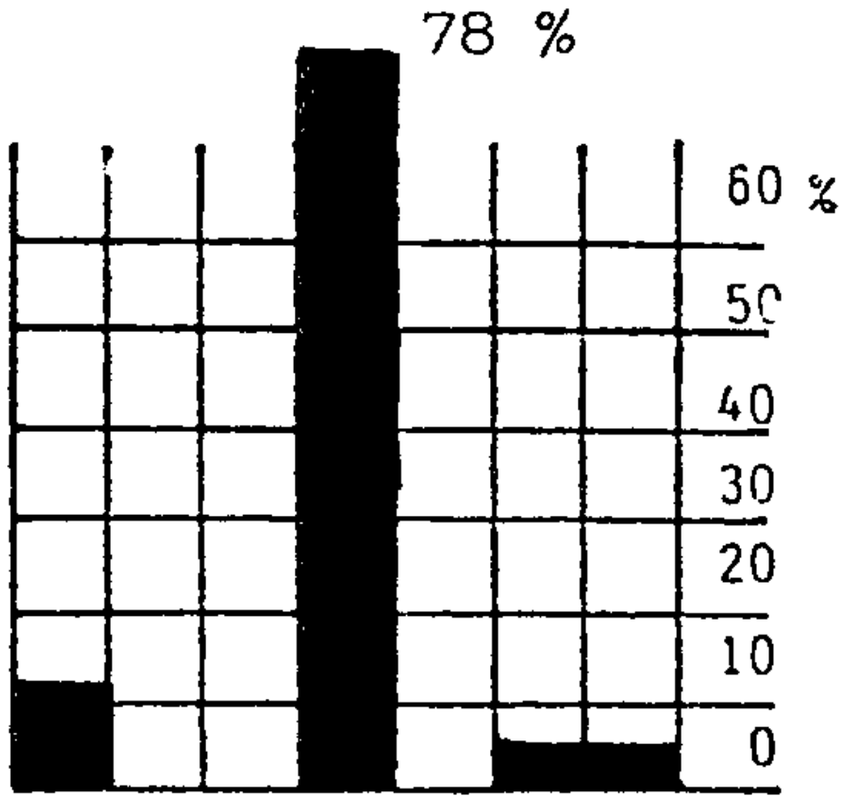
En conséquence, au regard des situations des deux loges, l'on peut dire qu'en fait, l'atelier de « Saint-Julien de l'Aurore » est lors de sa création, le reflet fidèle d'une activité importante à Soissons et absente de la Franc-Maçonnerie jusque 1780 : le commerce.

Cette constatation nous permet de comprendre l'hostilité manifestée par « Les Frères-Amis » à l'égard du nouvel atelier.

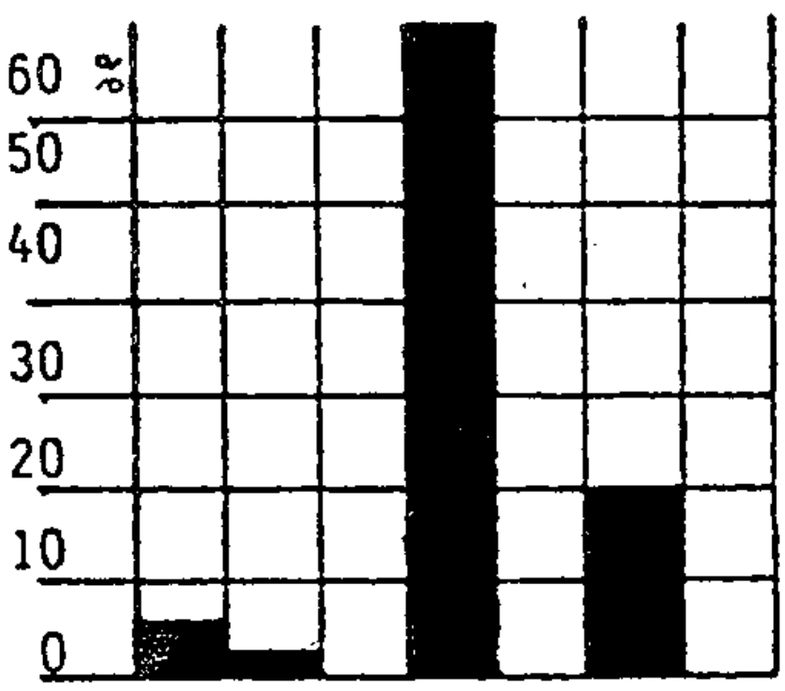
Une loge composée d'ecclésiastiques, de « Maîtres en chirurgie » ou de « Trésoriers de France en la Généralité » n'acceptait pas qu'un atelier comprenant



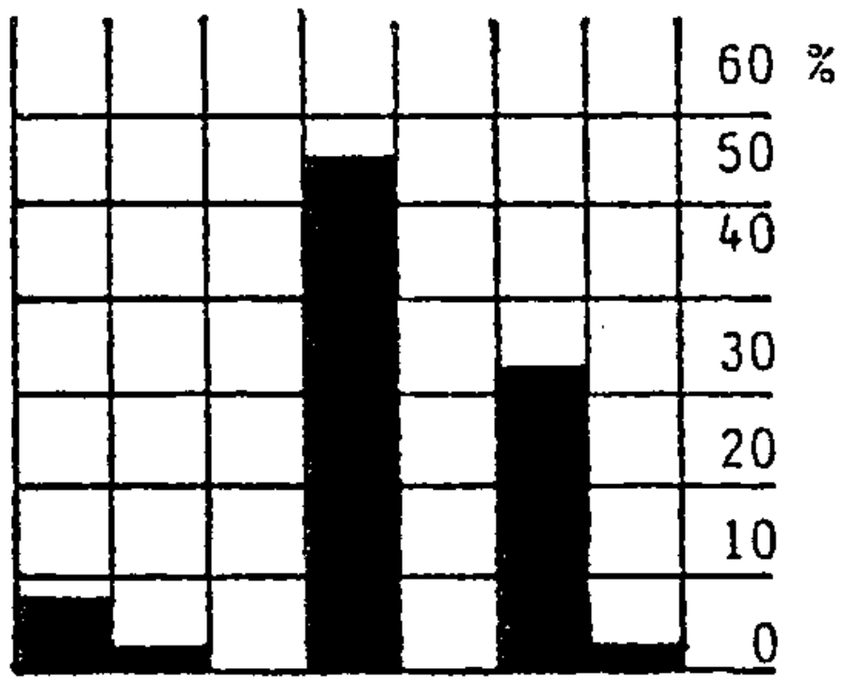
1776



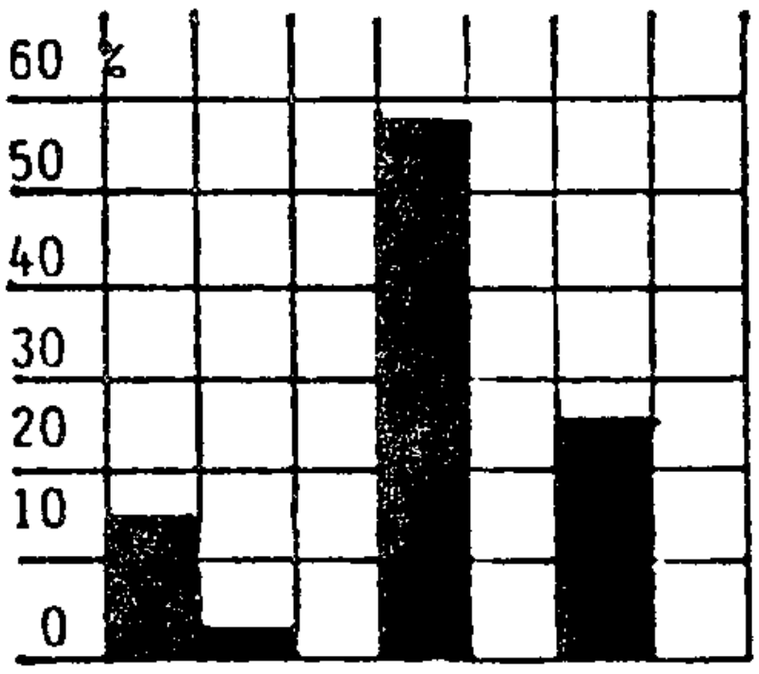
1777



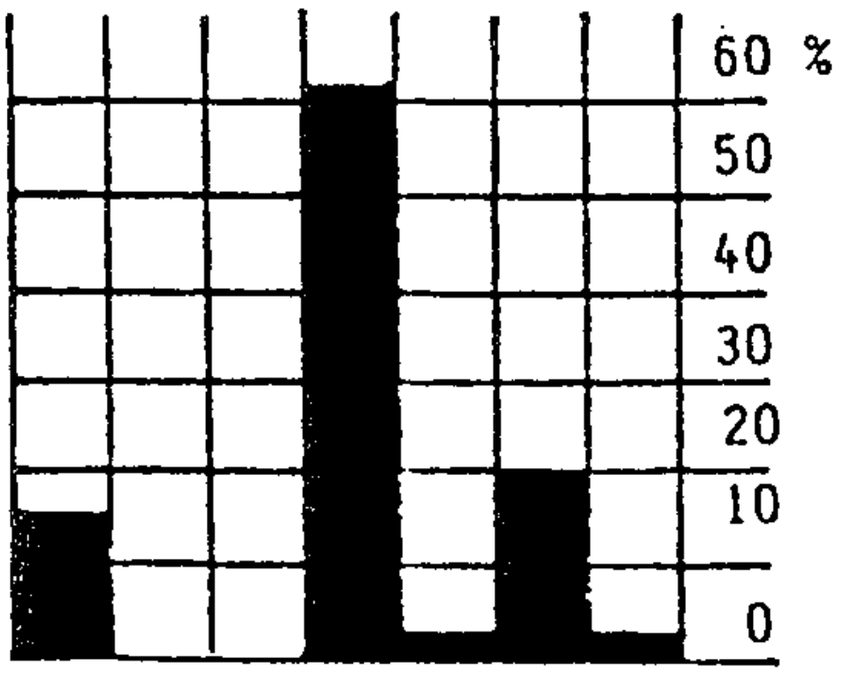
1779



1781

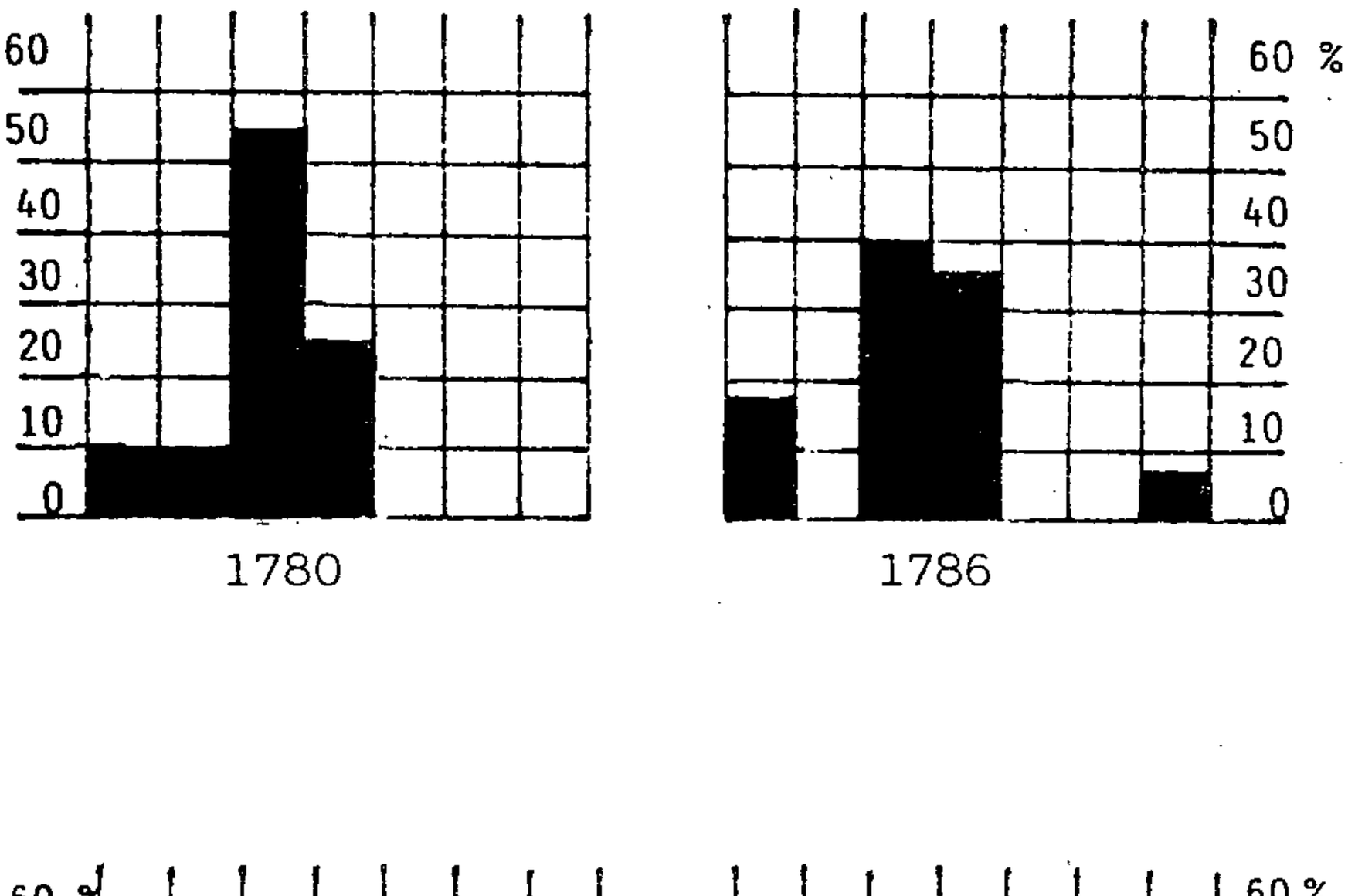


1782



1787

Soissons : « Les Frères-Amis ».
1 : Professions Libérales. 2 : Négociants. 3 : Marchands. 4 : Appareil d'État. 5 : Noblesse. 6 : Clergé. 7 : Armée.



Soissons : « Saint-Julien de l'Aurore ».
1 : Professions Libérales. 2 : Négociants. 3 : Marchands. 4 : Appareil d'État. 5 : Noblesse. 6 : Clergé. 7 : Armée.

de simples « Maîtres Tapissier » ou « Marchand d'épices » puisse devenir son égale au sein d'une institution dont elle se considérait la seule digne représentante.

L'origine de la querelle réside donc essentiellement dans l'opposition de deux bourgeoisies : la première majoritairement administrative et la seconde issue du négoce, donc moins prestigieuse et en quête de respectabilité, comme en témoigne l'appartenance de plusieurs membres de « Saint-Julien de l'Aurore » aux diverses compagnies bourgeoises de la ville.

D'ailleurs, dans son rapport adressé au Grand-Orient de France au sujet des divisions entre les deux loges soissonnaises, le frère Rœttier de Montaleau avait été très précis sur ce point, puisqu'après avoir réfuté trois objections émises par « Les Frères-Amis » sur l'octroi de constitutions à « Saint-Julien de l'Aurore », il développait un quatrième point comme suit : « L'on dit, 4e enfin, que la L.. des ff.. amis n'étant composée que de personnes distinguées, et la nouvelle L.. ayant peu de membres qui puissent aller de pair avec eux, il seroit désagréable pour la 1re d'essuyer les familiarités des ff.. de la 2e., lors qu'ils viendroient à se rencontrer. »

L'opposition se cristallisait donc autour des professions des frères de « Saint-Julien de l'Aurore » mais également et surtout autour du statut social des nouveaux venus.

Ceci explique notamment pourquoi, malgré une part croissante des effectifs du nouvel atelier appartenant à l'Appareil d'Etat (25 % en 1780 ; 46 % en 1789), l'opposition aux constitutions de la récente loge ait été maintenue par « Les Frères-Amis ».

A ces sentiments bien éloignés de la fraternité maçonnique prônée par le Grand-Orient de France, le frère Lebœuf, Vénérable de la loge « Les Basiléophiles » à La Fère sut donner une réponse sans ambiguïté :

« Je ne crois pas qu'il soit adroit à un avocat de prétendre qu'un procureur ou un négociant ou un officier de juridiction inférieure ne puisse pas avoir toutes les qualités ».

Continuant sur sa lancée, il défendait avec la même ardeur ceux des frères de « Saint-Julien de l'Aurore » qui avaient été dénoncés comme indignes de la Franc-Maçonnerie à cause de leur situation professionnelle ou sociale.

Un exemple suffira ici à comprendre jusqu'à quel degré les accusations et calomnies avaient pu s'élever, les réponses du frère Lebœuf ne laissant aucun doute quant à la violence des propos tenus précédemment par « Les Frères-Amis ».

En effet, à propos du frère Gérard, vraisemblablement marchand de tapis dans une boutique de la ville, le frère Lebœuf disait :

« Le f... Gérard doit la fortune et une existence très honnête à son travail et je ne crois pas que l'obscurité des commencements doive luy oter le mérite d'être devenu un citoyen distingué dans sa classe et utile à son état ».

Le dénouement de cette querelle étant connu, il est inutile de s'étendre plus longuement sur ses étapes. Le fait à retenir est que comme dans tout le Royaume ou même d'autres villes de la région [6], Soissons est le théâtre d'un affrontement entre deux conceptions de la Franc-Maçonnerie au XVIIIe siècle. La loge « Les Frères-Amis » représente sans conteste une Franc-Maçonnerie très conservatrice et très élitiste qui s'accommode mal de l'élargissement du recrutement franc-maçonnique à des couches certes aisées mais moins prestigieuses de la popula-

tion, même si les nouveaux membres sont le plus souvent soutenus par l'autorité centralisatrice de l'Ordre.

Quant aux frères de « Saint-Julien de l'Aurore », ils appartiennent à une nouvelle catégorie sociale montante, celle de la bourgeoisie d'affaire, qui cherche à acquérir une certaine stature locale, la Franc-Maçonnerie étant par ses activités capable de donner aux membres du nouvel atelier un prestige non négligeable.

Il est cependant bon de rappeler que les divergences finirent par s'atténuer, puisque les deux loges fêtaient leur réconciliation en 1786.

A partir de cet événement et jusqu'aux alentours de 1789, l'on remarque au sein des tableaux, que si les principales caractéristiques demeurent, il existe une plus grande hétérogénéité de l'effectif, avec l'apparition de quelques gentilhommes ou de militaires chez « Les Frères-Amis » et un recrutement élargi à toutes les catégories susceptibles d'être touchées par la Franc-Maçonnerie dans la loge « Saint-Julien de l'Aurore ».

Cette diversification dans l'origine sociale des frères pourrait dans une certaine mesure expliquer que les deux ateliers aient fini par se réconcilier, leurs effectifs ayant de plus en plus tendance à s'homogénéiser.

Toutefois, il est également vraisemblable qu'il ait subsisté un sentiment de supériorité chez les membres de la loge « Les Frères-Amis » vis à vis de leurs frères soissonnais, cette réflexion étant à placer dans les potentielles raisons qui décidèrent les membres de « Saint-Julien de l'Aurore » à fonder un Chapitre Rose-Croix, source d'un prestige accru au sein de la hiérarchie maçonnique.

1. Les archives du Grand Orient de France ayant été saisies par le Gouvernement de Vichy pendant la seconde guerre mondiale, elles furent classées et répertoriées à la Bibliothèque Nationale dans le fonds Chapelle, aujourd'hui à la base de toutes les recherches sur la Franc-Maçonnerie française
2. L'élection du Duc de Chartres à la Grande Maitrise et le choix du Duc de Montmorency-Luxembourg comme substitut du Grand-Maitre avaient fait renaître l'espoir au sein d'une franc-maçonnerie divisée et soucieuse de son avenir. La création, en 1773, du Grand-Orient de France qui remplaçait la Grande Loge de France, annonçait une réorganisation de l'Ordre. La nouvelle autorité centralisatrice de l'ordre maçonnique dut pourtant rapidement éprouver l'hostilité de frères restés fidèles à l'ancienne administration.
3. Pierre Louis LEBOEUF, né à Soissons le 28 Janvier 1733 « Conseiller du Roi et du Duc d'Orléans, Lieutenant en la maîtrise des eaux et forêts de La-Fère. » Membre de la loge « Les Basiléophiles » de 1780 à 1782. (sur les tableaux)
4. Les Livres d'Architecture constituent les meilleures sources disponibles sur les loges franc-maçonniques, puisqu'ayant pour rôle d'archiver toutes les séances des ateliers. Malheureusement, seul un livre d'Architecture nous est connu pour le XVIIIe siècle dans le département de l'Aisne, celui de la loge « L'Humanité » de Saint-Quentin.
5. Gérard GAYOT, « La Franc-Maçonnerie Française » Coll Archives, 1981, Gallimard-Julliard.
6. Une querelle similaire eut en effet lieu entre 1773 et 1775 dans la ville de Saint-Quentin entre les loges « Saint-Jean » et « Saint-Jean de l'Humanité ».

LES JACOBINS DU SOISSONNAIS SOUS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1790-1795)

à la mémoire de Nicolas Deprez (1965-1991)

La Révolution française favorisa l'épanouissement des phénomènes de *sociabilité*, touchant tout d'abord les élites, puis, au fur et à mesure des événements, des fractions de plus en plus larges de la population. Si l'on observe d'évidentes continuités par rapport aux formes associatives de la fin de l'Ancien Régime, ne nous étonnons pas de constater aussi une grande rupture, qui tient avant tout à l'engagement politique de plus en plus prononcé des nouvelles sociétés. C'est à ce titre que la création à Paris, en octobre 1789 de la « société des Amis de la Constitution » par un groupe de députés patriotes de l'Assemblée Constituante, les Robespierre ou Le Chapelier, constitua un événement fondateur : ces initiateurs, en effet, qui tenaient leurs séances dans une salle louée aux religieux Jacobins de la rue Saint-Honoré, furent à l'origine d'un prodigieux réseau politique parisien puis national de « clubs » – le terme, venu d'Outre-Manche, était alors prononcé à la française.

De l'abbé Barruel à Pierre Haxotte, en passant par Augustin Cochin, les historiens ou penseurs hostiles à la Révolution qui ont vu dans les mailles du filet Jacobin de la Révolution un indice de la préméditation des événements de 1789, ont recherché les racines du « complot » révolutionnaire dans les « sociétés de pensée » de la seconde moitié du XVIIIe siècle, où les philosophies des Lumières, les impies, les francs-maçons, les agents du Duc d'Orléans (n'était-il pas en 1789 Maître du Grand Orient de France ?) auraient conjugué leurs efforts pour détruire la vénérable Monarchie française, paternelle et chrétienne. Cette conception quelque peu réductrice de la causalité historique a toujours des adeptes à l'époque du bicentenaire de la Révolution, bien qu'elle ait été maintes fois démentie par les travaux historiques un tant soi peu sérieux et honnêtes. La commémoration de 1989 fut justement l'occasion de faire le point « scientifiquement » sur l'ampleur du phénomène jacobin à l'époque révolutionnaire, grâce à une vaste enquête nationale – et même internationale – à laquelle nous avons eu le privilège

de participer en couvrant les actuelles régions de Picardie et de Champagne-Ardennes, soit sept départements [1].

C'est à ce titre que j'ai eu à connaître les Jacobins de Soissons et du Soissonnais, entendons par ces derniers ceux des autres communes du district établi autour de la ville, dans le cadre de la réorganisation administrative de 1790.

Or il semble bien que Soissons fut la première ville de l'Aisne, sinon de la Picardie, à se doter d'un club politique, dès le printemps 1790 [1bis]. Si ce club resta longtemps unique dans son ressort – il fallut attendre la période 1793-1794 pour voir la sociabilité révolutionnaire essaimer dans une petite dizaine de communes rurales du district –, il paraît avoir joué d'emblée un actif rôle moteur dans les événements politiques locaux, de sa fondation précoce à sa fermeture peu glorieuse en janvier 1795, près de cinq ans plus tard. Une demi-décennie fort complexe, riche de faits, de mutations de tous ordres. Hélas, cette place stratégique des Jacobins de Soissons, maintes fois entrevue, demeure difficile à bien identifier, en l'absence de véritables sources directes, susceptibles de nous éclairer sur la composition et les activités du club en la période : à la différence du cas de villes voisines comme Chauny, Crépy-en-Valois ou Compiègne, rien n'a été conservé des archives propres des sociétés soissonnaises, ni registres de séances ou de comité, ni liasses de correspondance. Il faut donc rechercher les traces du club dans les procès-verbaux des administrations locales ou nationales auprès desquelles il pétitionna, ou encore le témoignage de ses délégations et adresses à des sociétés voisines. Si l'on ajoute la perte irrémédiable des fonds de la ville antérieurs à l'incendie de 1814, on comprendra que reconstituer l'histoire du Jacobisme soissonnais révèle plutôt de l'enquête à la Sherlock Holmes que d'une recherche historique habituelle. Heureusement, nous bénéficions des travaux des historiens locaux qui, comme l'abbé Pécheur au siècle dernier, ont défriché de nombreux documents et recueilli des matériaux aujourd'hui disparus ou inaccessibles. C'est en m'appuyant sur cette importante œuvre historiographique locale et sur un certain nombre de sources départementales ou nationales apportant d'utiles compléments, que je m'efforcerai de reconstituer les grandes lignes de la chronologie jacobine à Soissons et dans son district, de 1790 à 1795. Une chronologie encore bien provisoire et lacunaire, en espérant que toutes les zones d'ombre pourront être peu à peu éclairées par les trouvailles convergentes des historiens futurs.

I – Un club précoce et controversé : les Amis de la Constitution de Soissons (mars 1790 – été 1792)

Soissons fut, de fait, la première cité axonienne où les « patriotes » fondèrent

un club, en écho direct de la sociabilité politique parisienne : la *Société des Amis de la Constitution*, établie, selon l'abbé Pécheur[2], le 11 mars 1790 à Soissons, reprenait exactement le nom des Jacobins de Paris, « société-mère » dont on sollicita rapidement l'affiliation. A l'initiative de cette création, le futur député N.M. Quinette[3] et un groupe de notables soissonnais, dont nous n'avons pu identifier que quelques noms[4]. Les Jacobins de Soissons tinrent leurs premières séances dans l'ancien couvent... des Cordeliers de la ville et adoptèrent le 13 avril 1790 leurs statuts, dont un exemplaire imprimé a pu être conservé[5] :

« ... Depuis que nous avons recouvré la Liberté, nous avons une Patrie, nous avons des Droits. Il est important pour nous, pour les hommes libres, de bien connaître ces droits. Quel moyen plus efficace que celui de nous rassembler souvent, pour mettre en avant nos opinions, les discuter avec franchise, et former par le résultat de nos délibérations une masse de lumières qui soit le domaine commun de tous les individus qui composeront nos Assemblées. », proclamait le préambule du règlement, tout à fait dans l'esprit des Lumières, ajoutant toutefois un bémol modérateur : « ... Cette Révolution si subite et si étonnante qui vient de rendre à la Nation Française toute la majesté d'un Peuple souverain, cette révolution a éprouvé le sort attaché à tous les ouvrages des hommes ; le mal s'y est mêlé avec le bien. Des désordres du despotisme nous sommes passés aux désordres de la licence... et déjà nous disons que là où règne l'anarchie, il n'y a point de constitution politique et nationale, et qu'un Peuple sans Constitution est sans liberté. » « ... Nous goûtons par avance les bienfaits d'un Gouvernement sage, fondé sur les Droits de l'Homme et du Citoyen, contenu dans ses limites inviolables par la division des pouvoirs... » Patriotes modérés, mais non modérément patriotes, les fondateurs du club de Soissons s'assignaient alors, dans le droit fil de leur initiateurs parisiens, une double tâche : « ... connaissance approfondie de la Constitution Française, et de son influence sur le bonheur de l'homme en société ; connaissance de la dignité de l'homme, et de son influence sur sa félicité particulière ».

Nous ignorons malheureusement les effectifs et l'exacte composition de cette première version du club, assurément initié et contrôlé par les élites patriotiques de la cité, sans doute de population moyenne à l'époque (Seconde ville du département après Saint-Quentin, Soissons, avec quelques 8 500 habitants dépassait alors Compiègne), mais bénéficiaient d'une solide tradition administrative, avec un important évêché et surtout le siège d'une intendance jusqu'en 1789. De ce fait l'antique capitale du Soissonnais était bien pourvue en « gens à talents », catégorie socio-culturelle ayant joué un rôle de premier plan dans la prise en main des affaires publiques à partir de la Révolution, et que l'on trouve toujours à l'initiative des la fondation des premiers clubs de Jacobins en province. Il serait sans doute intéressant de comparer la liste des clubistes de 1790 avec les adhé-

rents des loges soissonnaises, dont Christophe Maury a pu reconstituer la composition à la fin de l'Ancien Régime, non pas pour étayer la thèse douteuse d'un complot maçon et orléaniste, mais pour mieux apprécier l'engagement politique des élites locales, massivement présente dans les loges au XVIIIe siècle.

Quant à la date de création du club, tout à fait précoce pour notre région, où les sociétés attendirent souvent l'automne 1790, voire l'hiver 1791, pour véritablement s'épanouir, on peut éventuellement la mettre en relation avec la bataille du chef-lieu départemental qui opposait alors Soissons et Laon dans l'Aisne [6bis]. Il est en effet possible, que créant un club, les patriotes locaux aient voulu s'organiser pour défendre les intérêts de leur ville, tout en s'efforçant de prouver qu'elle n'était pas une cité trop cléricale et aristocratique.

Toutefois cette apparition politique n'a certainement pas fait l'unanimité à Soissons : trois mois après sa fondation, le club de Soissons connut une scission. Le 12 juin 1790 un groupe d'adhérents, conduits, semble-t-il, par l'abbé d'Expilly, rompit avec les modérés pour constituer une société des « Vrais Amis de la Constitution et de la Liberté », qui sollicitèrent aussitôt leur affiliation aux Jacobins de Paris [7]. Les causes et circonstances de cet épisode majeur demeurent, hélas, bien obscures. L'événement, probablement lié à des luttes pour le contrôle de la municipalité, suscita de gros remous dans la ville : des incidents éclatèrent le 18 juin 1790 dans la salle des Cordeliers entre modérés et partisans du nouveau club ; ces derniers furent mis en cause comme fauteurs de troubles. On a conservé une pétition imprimée, signée de « 120 citoyens » de la ville, approuvant la fermeture conjointe des deux clubs par la municipalité, suite à des incidents populaires survenus le 30 juin 1790 [8].

Cette affaire eut même un retentissement national : un numéro du journal parisien de Prudhomme, daté de la semaine du 3 au 10 juillet, dénonça « l'agitation » qu'auraient entretenu les « aristocrates » de Soissons, « de concert avec le commandant de la garde nationale ». De fait la ville connut au début de l'été 1790 des troubles populaires, motivés surtout par la crainte de la disette. Un an après la fameuse « Grande Peur », en pleine soudure, soit à la veille d'une moisson pourtant prometteuse, la foule empêcha le départ d'un convoi de grains à destination de Metz ; le juge de paix Lherbon, membre fondateur des Jacobins de Soissons, dut proclamer la loi martiale ; le régiment d'Armagnac installé dans la ville fut suspecté de sourdes manœuvres en liaison avec un « complot aristocratique ». Ce n'était certes pas la première fois – ni la dernière – que l'on voyait le peuple soissonnais se soulever pour des raisons de pénurie alimentaire : les émotions frumentaires furent paradoxalement une constante de la période 1789-1795 dans une région de grande culture, qui était pourtant un des premiers greniers à blé de la capitale.

Les « Vrais Amis de la Constitution » établis en juin 1790 offraient-ils un

profil social plus populaire que le premier club de mars 1790 ? C'est ce qu'aurait pu laisser croire une liste d'adhérents citée par l'abbé Pécheur, comme datant de 1791 : ce document en effet, mentionnant une trentaine de noms, cite à côté d'une minorité d'hommes de loi (le juge de paix Lherbon, le greffier Desbordes...) et d'ecclésiastiques (l'ex-Cordelier Mézurolle, les Oratoriens du Collège Floquet, Belair et Noël...), une majorité d'artisans et boutiquiers, et même d'anciens domestiques : une telle composition sociale apparente plutôt le club aux sociétés républicaines de l'an II et de fait, si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit par des références indubitables, telle la mention « ancien curé » ou « septembriseur », qu'il s'agit d'une liste nécessairement postérieure (entre 1793 et l'an II). Donc notre historien local a fait à ce propos confusion de date et de période, sans doute assez courante, mais non point innocente, dans la mesure où elle conduit à gommer l'évolution appréciable des sociétés politiques au cours de la Révolution [9].

Le rôle éminent des Jacobins de Soissons dans cette première période de monarchie constitutionnelle (1790-1792) semble confirmé à divers grands moments politiques. Le club passe pour avoir été le fer de lance des patriotes au moment des vifs remous causés par l'application de la nouvelle « Constitution Civile du Clergé » au cours de l'hiver 1790-1791. Soissons avait certes pu conserver sa cathédrale en devenant le siège d'un évêché départemental, mais la vive résistance de l'ancien prélat soissonnais, Mgr De Bourdeilles, « réfractaire » au fameux serment imposé aux prêtres, provoqua des troubles populaires et son départ précipité.

Le club de Soissons aurait alors fait campagne en faveur de l'élection de l'abbé Grégoire au siège de l'Aisne, mais le célèbre curé lorrain avait déjà été choisi à Blois et ce fut finalement Claude Marolles, curé saint-quentinois – et d'ailleurs franc-maçon avant 1789 – qui remplaça De Bourdeilles [10].

Soissons fut la première ville picarde informée, via Reims, de la nouvelle de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. Il serait intéressant de connaître la réaction du club : souscrivait-il d'emblée à la version fictive mais rassurante développée par l'Assemblée Nationale, selon laquelle le Roi aurait été « enlevé par les ennemis de la Constitution » ? Ou y entendit-on des voix républicaines, même minoritaires, comme à Beauvais ou Noyon ? Selon Alphonse Aulard, l'historien des Jacobins de Paris, le club de Soissons aurait perdu son affiliation à la « société mère » dès le 27 mai 1791, soit moins d'un mois avant l'affaire de la fuite de Louis XVI : doit-on en déduire qu'il avait disparu à cette époque ? Il est, de ce fait impossible de connaître les débats éventuels en son sein, au cours de l'été 1791, à la suite de la scission parisienne entre Jacobins radicaux maintenus et Feuillants modérés.

Peut-être suspendue ou provisoirement éclipsée, comme maintes de ses consœurs à l'automne 1791, moment de la mise en place de l'Assemblée Légis-

lative, la société soissonnaise paraît à nouveau émerger au printemps 1792, avec la déclaration de guerre de la France à l'Autriche, à l'occasion des premières défaites militaires plaçant la « Patrie en danger ».

Dès janvier 1792, un groupe de « Citoyens libres, amis de la Constitution » – il reste à savoir s'il s'agit du club ou d'une création nouvelle, plus ou moins formalisée – avait pris une ferme position contre le veto royal et exprimé sa méfiance devant les « intrigues aristocratiques » :

« ... dans chaque département il y aura une armée indépendante de celle des frontières, pour déjouer les intrigues et les factions, que les ennemis de dehors y fomenteraient tandis que nous les vaincrons dans nos foyers... » [11]

En juin 1792, le club dont l'existence paraît cette fois mieux attestée, prit la tête de la mobilisation patriotique, négociant avec Palloy l'acquisition d'une pierre de la Bastille, symbole révolutionnaire, précieuse relique annonçant les cultes civiques et républicains de 1793. Les Jacobins de Soissons s'étaient alignés sur les positions des Girondins, alors « côté gauche » de l'Assemblée législative ayant poussé à la guerre puis ayant été évincés du ministère :

« ... L'Empire sera toujours déchiré par des troubles si le pouvoir exécutif peut d'un seul mot anéantir les lois qui ramèneront la paix. L'arme terrible du veto (royal) fera enfin couler les ruisseaux de sang, si, contre la constitution même, on le rend absolu, en l'appliquant à des décrets, dont l'inexécution momentanée détruirait l'effet pour toujours... » écrivaient les « citoyens libres de la ville de Soissons », dans leur adresse à la Législative du 27 juin 1792. [12]

Parmi les mesures urgentes, bloquées par le veto royal, figurait la constitution d'un camp retranché de 20 000 gardes nationaux devant couvrir Paris menacé d'invasion, et c'est justement à Soissons que devait s'établir l'avant-garde de cette troupe au cours de l'été 1792, été de tous les dangers jusqu'à la miraculeuse – et douteuse – victoire de Valmy, le 22 septembre 1792. On sait que la résistance bien tardive de Louis XVI devait conduire à sa chute et à son arrestation, lors de l'insurrection du 10 août 1792. Cette « seconde Révolution », comme l'ont appelée certains historiens, eut d'autant plus de répercussions à Soissons qu'elle coïncida avec un afflux massif de troupes volontaires, fougueuses et indisciplinées, hâtivement regroupées dans la place, devenue un véritable caravansérail, en même temps que l'avant-poste de la défense de la capitale, menacée par les armées prussiennes et autrichiennes. Cette concentration anarchique, avec tous les problèmes de logement et d'approvisionnement qu'elle pouvait entraîner, devait susciter de graves débordements populaires en septembre 1792.

Soissons eut ses « septembriseurs », à l'instar de Meaux, Reims ou Paris ; la foule en dépit des efforts modérateurs des autorités débordées, assassina un boulanger suspecté d'accaparement et de propos aristocratiques. [13]

II – La société républicaine et populaire de 1793 à 1794

Il faut attendre juin 1793 pour retrouver une trace sûre du club des Jacobins de Soissons, rebaptisé société républicaine ou populaire – on trouvera aussi en l'an II les appellations « montagnarde » et « révolutionnaire ».

A cette date la situation politique de la France a bien changé : la Convention, assemblée provisoire élue en principe par tous les citoyens français en septembre 1792, se trouve confrontée à une situation extérieure et intérieure périlleuse. Accusés d'avoir aggravé la crise par leur politique extérieure belliqueuse, sans être capables de faire face à la situation, les Girondins sont évincés du pouvoir fin mai – début juin 1793, à la suite d'une nouvelle insurrection populaire à Paris ; les Montagnards prennent en main les affaires publiques avec l'alliance du centre (la Plaine ou le Marais), édifient un gouvernement révolutionnaire de salut public en attendant que la paix permette d'établir le régime démocratique et social dont ils ont adopté le projet par la Constitution de juin 1793. Cette fois les Jacobins contrôlent le pouvoir national et leurs émules locaux sont investis d'une tâche pour ainsi dire officielle dans les communes et les districts. Toutefois, en dépit des vigoureuses mesures de reprise en main par le gouvernement central – la fameuse « centralisation » si souvent reprochée aux Jacobins – les situations locales furent très diverses, d'autant que derrière les conflits entre les autorités constituées, anciennes et nouvelles, se profilaient des rivalités d'intérêts et des conflits d'ambitions.

Les positions successives du club de Soissons en cette période nous sont connues par ses nombreuses adresses à la Convention et par les mentions fréquentes de ses interventions auprès des administrations du district, avec qui il y eut dans l'ensemble une collaboration, mais aussi à certains moment des tensions.

Le 25 juin 1793 une délégation des Jacobins soissonnais vint apporter à la barre de la Convention leur adhésion aux événements des 31 mai et 2 juin – c'est à dire l'élimination des Girondins, survenue près d'un mois auparavant. Les Soissonnais dénoncèrent par la même occasion le « fédéralisme » des instances départementales de l'Aisne, qui avaient effectivement hésité avant de se rallier au nouveau cours politique. Désormais les clubistes de Soissons adoptèrent, du moins jusqu'à thermidor an II, le langage et les positions montagnardes, et les représentants en mission de l'an II, tels Lequinio et Lejeune en septembre 1793, Isoré en ventôse an II (mars 1794) devaient s'appuyer sur eux pour l'exécution de leurs mesures de salut public [14].

Ainsi le Conventionnel Montagnard –, cultivateur oisien, chargé de coordonner les approvisionnements de Paris en céréales dans les départements entourant la capitale, écrivit-il, à la fin de ventôse an II, à propos de Soissons :

« ... une société dont le zèle est infatigable et qui par les sentiments qu'elle a

professés depuis son origine n'a pas peu contribué à déjouer les projets liberticides des ennemis de la chose publique et établi le règne des lois, de la liberté et de l'égalité... »[15]

Il est de fait qu'en 1793-1794 le club de Soissons parait avoir joué le double rôle assigné aux sociétés jacobines sous le régime du salut public; à la fois auxiliaire des administrations révolutionnaires et moteur de « l'esprit public », groupe de pression de l'opinion patriotique prononcée et instrument de la politique montagnarde.

Ainsi en septembre 1793 les représentants Lequinio et Lejeune, à l'issue de leur tournée dans l'Aisne, demandent-ils à la société de Soissons de fournir « ... une liste de citoyens qu'elles croient les plus propres, par leur intelligence et leur civisme à garantir le succès des missions confiées... »[16] On verra donc des commissaires de la société sillonner les campagnes du district, à côté des administrateurs ou des délégués parisiens, pour surveiller les réquisitions de subsistances destinées à Paris ou Reims[17], recenser les prairies disponibles pour les chevaux de l'armée (prairial an II). Les Jacobins de Soissons paraissent en effet avoir accordé une attention particulière aux questions économiques et sociales, en une région, il est vrai, grande productrice de grain et de ce fait de première importance pour l'approvisionnement des armées, de la capitale et des grandes villes voisines: à plusieurs reprises, au cours de la période révolutionnaire, la ville et les campagnes voisines connurent des troubles de subsistances, à la suite de pénuries ou des hausses spéculatives sur les marchés locaux. Aussi les Jacobins de Soissons se firent les ardents défenseurs de la politique économique et sociale montagnarde: en octobre 1793 ils applaudirent au maximum général des grains et des autres denrées, tout en réclamant une meilleure exécution en prairial an II (juin 1794)[18]. Ils avaient fait, en août 1793, l'éloge de deux commerçants qui avaient vendu, avant même la taxation officielle, leurs denrées à un prix bas « ... ne voulant point spéculer sur la misère publique par un gain usuraire... »[19], tandis que des commissaires du club secondèrent l'administration pour la distribution des secours aux parents des défenseurs de la patrie, aux réfugiés de Valenciennes[20].

Organisation patriotique, la société républicaine s'intéressa d'autant plus à l'effort de guerre et à la mobilisation pour les besoins de l'armée que Soissons fut, de par sa position géographique, une véritable plaque tournante militaire à partir de l'été 1792, comportant notamment de nombreux établissements de l'arrière, dépôts magasins, hôpitaux... Les commissaires jacobins apportèrent leurs concours aux autorités pour la surveillance de ces points stratégiques, proposant, en ventôse an II, d'évacuer par bateau sur l'Aisne le surplus de blessés dont regorgeaient les ambulances militaires,installées dans les anciens établissements religieux.[21] On mit aussi beaucoup d'énergie à la mise en route d'un atelier de **salpêtre,** cette poudre tyrannicide devenue une priorité nationale: le club en-

voya à ses frais deux de ses membres, jeunes ouvriers fondeurs, s'initier à Paris à la fabrication, puis s'enquit auprès des sociétés voisines, de Reims à Beauvais, de Chauny à Crépy, de vieilles chaudières, tonneaux et autres ustensiles nécessaires à la réalisation de cette fabrique éphémère et peu efficace. [22]

On ne s'étonnera pas non plus du rôle moteur de la société populaire dans la politique anti-catholique qui balaya les anciens cultes dans nos régions au cours de l'automne 1793, même si cette « onde déchristianisatrice » fut loin de répondre à un mot d'ordre, officiel, puisqu'elle fut combattue – vainement d'ailleurs – par Robespierre à la Convention. Provocation ou non, venue des « factions » rivales de l'Incorruptible, ce mouvement anti-religieux toucha précocement nos régions sans doute du fait des initiatives des représentants en mission (Lequinio et Lejeune dans l'Aisne, Dumont dans la Somme et l'Oise, puis Isoré) et de la présence plus durable des sans-culottes de l'armée révolutionnaire parisienne, militants très anticléricaux, venus surveiller les approvisionnements de la capitale, et dont le chef était d'ailleurs le général « rouge » Ronsin, un Soissonnais d'origine [23]. Dans ses adresses à la Convention de brumaire et frimaire an II, le club soissonnais se targua d'avoir fermé les églises, transformées en Temples de la raison, d'avoir obtenu l'abdication des prêtres – à commencer par celle de l'évêque constitutionnel Marolles, qui terminera sa vie comme infirmier de la garde nationale locale, – d'avoir initié le rituel des nouveaux cultes civiques, dont Y. Dreux a souligné les références déistes à Soissons, bien avant le culte robespierriste de l'Etre Suprême : « ... Les membres de la Société Populaire formant aussi l'association d'un culte particulier, s'assembleront toutes les décades au temple désignées par les autorités constituées pour rendre à l'éternel l'hommage qui lui est dû » (article 1 du règlement cité dans la lettre à la Convention du 29 brumaire an 11). [24] La société républicaine fut l'active organisatrice des fêtes civiques et républicaines, plantations d'arbres de la Liberté, célébration des victoires militaires, hommages aux Grands Hommes, anciens et modernes, ou encore en l'honneur de la Raison déifiée. Une grande fête populaire fut célébrée le 20 brumaire an 11 (10 novembre 1793) à Soissons un célèbre tableau, conservé dans le musée de la ville, nous a transmis une image à la fois réaliste et allégorique, sur fond de cathédrale. [24 bis]

Enfin le club de Soissons ne fut pas épargné par les luttes politiques internes et les conflits d'autorité avec les administrateurs locaux : affrontements souvent complèxes, dont nous ne possédons, hélas, que quelques bribes et indices, alors qu'il mirent en jeu des personnages du crû dont certains eurent probablement des relations politiques importantes, notamment avec SAINT-JUST, le Conventionnel blérancourtois [25].

Ainsi en nivôse an II (janvier 1794) le comité de Sûreté Générale de la Convention fit arrêter l'ancien juge de paix Lhérbon, un des ténors du club, à la suite de dénonciations locales, dont nous ignorons aussi bien les auteurs que les

motivations, – mais certains historiens comme l'abbé Pécheur incriminèrent des amis de Saint-Just. Ce personnage local fut assez rapidement libéré après un interrogatoire, mais le club ne manqua pas de dénoncer à la Convention cette arrestation comme « arbitraire » : son adresse, reçue à Paris le 11 pluviôse an II (30 janvier 1794) fit d'ailleurs état des « nombreux efforts pour dissoudre la société populaire » ; l'abbé Pécheur mentionne bien l'ordre d'arrestation du président et du secrétaire du club, à l'initiative de l'agent national de la commune, début pluviôse an II, mais toute cette affaire demeure bien obscure et nous en ignorons les prolongements. La rivalité entre le club et les autorités constituées de la ville, principalement la commune et le comité de surveillance, plus que le district, avec qui on note moins de frictions que de collaboration – parait s'être prolongée en l'an II, si l'on en croit une délibération des Jacobins soissonnais, transmise au district le 23 floréal : « ... la société populaire avait vu avec peine et douleur que Payol, excellent patriote, soit en réclusion, tandis que la famille Lanoue, ci-devant noble, connue pour son aristocratie et dont deux fils émigrés restent paisiblement dans ses foyers et dans une commune où cette famille aristocratique peut avoir trop d'influence... » Et les clubistes de déplorer l'« indulgence criminelle » du comité de surveillance de Bucy (Le Long), tout en se référent à l'arrêté de Saint-Just et Lebas ordonnant l'arrestation des ci-devant nobles séjournant dans les départements frontaliers comme l'Aisne. Cette dernière mention nous suggère donc que les Jacobins de Soissons auraient été enclins à l'application rigoureuse des mesures de salut public et de sûreté générale, bref des partisans de la Terreur. Une opinion qui pourrait être corroborée par leur attitude fermement montagnarde au début de l'été 1793 – leurs attaques contre les déviations « fédéralistes » du département au moment de la chute des Girondins fut jugée gravement diffamatoire –, tandis qu'à l'autre bout de la période d'hégémonie robespierriste, au lendemain du 9 thermidor, il y eut semble-t-il d'assez gros remous dans le club à l'annonce de la chute de Saint-Just : les Jacobins soissonnais paraissent avoir été très vite discrédités dans la période thermidorienne. Cependant tout cela reste largement encore à défricher, pour autant que les sources nous le permettent.

III – L'Épanouissement de la sociabilité révolutionnaire dans les campagnes du district (an II – 1793-1794)

Le ressort de Soissons, en dehors de la ville chef-lieu, qui comptait environ 8 500 habitants et 3 sections électorales, était avant tout rural et l'on ne pouvait guère recenser que Villers-Cotterêts (2 370 habitants en 1791) comme autre commune urbaine. C'est sans doute une des explications du retard de la sociabi-

lité jacobine dans le district, car dans leur première phase de « sociétés des Amis de la Constitution » les clubs ont surtout été l'émanation de notabilités urbaines, gens à talents et classe moyenne productive, comparable au public des loges de la fin de l'Ancien Régime. A ce titre, il se pourrait qu'un club eût été créé à Villers-Cotterêts dès les premières années de la Révolution : nous n'en avons que de minces indices [26], et la mention la plus ancienne de la société populaire de cette grosse commune ne remonte qu'au tout début septembre 1793. On peut d'ailleurs supposer qu'à cette date le phénomène jacobin avait touché un certain nombre de communes du district, probablement des chefs-lieux de canton, car les administrateurs écrivent, le 4 septembre 1793 : « ... Attendu qu'il existe plusieurs sociétés populaires dans l'enclave du district... », malheureusement sans plus de précisions.

Le résultat de notre enquête actuelle nous a toutefois permis d'identifier l'existence d'un club, en l'an II, dans au moins 10 communes sur les 166 que comptait alors le district, soit un taux assez modeste de 6 %, bien inférieur à la densité du Valois, des districts proches de Chauny ou Château-Thierry, il est vrai mieux connus par leurs sources plus riches. Notons tout de même qu'il exista un club dans 7 des 11 chefs-lieux de cantons, à savoir, dans l'ordre alphabétique, **Bazoches-sur-Vesle** (fin septembre 1793), **Braisne,** de décembre 1793 à février 1795 au moins – c'est le club le mieux connu, grâce au registres de la délibérations de la commune – [27] ; **Oulchy-le-Château,** rebaptisé « la Montagne » en l'an II, signalé en juin 1794 ; **Vailly-sur-Aisne** où la « société de la fraternité », remontant au minimum à l'automne 1793, eut des échanges avec les clubs de Reims et Chauny ; **Vic-sur-Aisne,** dont on a retrouvé l'acte de création du 25 octobre 1793 et la liste des fondateurs – une bonne trentaine – grâce aux trouvailles des historiens locaux [28] ; **Villers-Cotterêts** enfin, qui eut probablement le second club du district, si l'on en croit les historiens révolutionnaires du Valois, tel M. Dommanget [29]. Abonnée au Journal de la Montagne en l'an II [30], auteur de nombreuses adresses à la Convention, de septembre 1793 à messidor an 11, en relation épistolaires avec ses consœurs de Compiègne, Crépy-en-Valois, Reims, cette société populaire joua sans aucun doute un rôle moteur dans la petite ville, qui avait été un des fiefs du Duc d'Orléans et avait vu créer une des dernières loges maçonniques picardes d'avant la Révolution.

En revanche, nous n'avons pas encore trouvé d'indice de club dans les autres chefs-lieux de cantons de l'époque – Acy, Bucy, Cœuvres dont les archives, ou ce qu'il en peut subsister, seraient à dépouiller. Quelques simples communes ont aussi fondé un club en la période : la **société républicaine d'Ambleny**, qui parait avoir été éphémère, pétitionna en brumaire an 11, pour obtenir un chef-lieu de canton au détriment de Cœuvres ; les clubs de **Chavonne** (canton de

Vailly) et de **Fontenoy** (canton de Vic) ne nous sont connus que par une seule adresse à la Convention et restent à confirmer[30bis].

Il reste sans aucun doute bien des mystères à lever sur l'importance, la densité et l'activité de ces clubs ruraux, sans aucun doute mieux connus dans des zones limitrophes de l'Aisne, de la Picardie ou la Champagne. Or ces exemples proches, comme le cas mieux connu de la société populaire de Braine, témoignent de la réelle vitalité de ce que l'on pourrait appeler un «jacobinisme rural», assez propre aux pays de grande culture ou de vignoble où pour des raisons avant tout sociales, d'assez larges fractions de la population, notamment des couches assez pauvres, sentirent le besoin de s'associer ou en saisirent l'opportunité, afin d'exprimer leurs revendications économiques et matérielles, leurs aspirations politiques[31]. Certes l'encadrement des artisans et des notables locaux y fut le cas le plus fréquent – la manipulation des éléments les plus dépendants, comme les manouvriers, par de gros fermiers/ fut quelquefois dénoncée, notamment dans le Valois[32]. A ce titre on peut citer l'exemple du club de Braisne, gros bourg de 1 280 habitants en 1791, où il semble avoir existé un solide noyau jacobin, mis en cause au cours de la réaction thermidorienne; la société populaire aurait été dominée par un cordonnier nommé Vignier fils et un nommé Hilaire Gamant, que l'on accusera, en juin 1795, d'avoir entretenu une correspondance avec Robespierre, tandis qu'un Legros était inculpé «d'avoir provoqué plusieurs fois pillage et sédition»[33]. Les délibérations communales conservées pour cette période à Braisne, comportent en effet de nombreuses mentions des interventions du club auprès de la municipalité en l'an II et en l'an III, que ce soit contre l'ancienne religion pour les fêtes civiques ou pour des questions économiques et sociales: le 28 fructidor an II, le club demande la vente en petits lots des biens de l'émigré Egmont. Une adresse du 12 vendémiaire an III, bien avant la disparition – assez tardive – du club (ventôse an III), exprime auprès de la municipalité les craintes populaires de disette, au lendemain de l'effondrement de la cœrcition du gouvernement révolutionnaire, garante théorique du maximum et de l'économie dirigée:

«La société toujours occupée des intérêts généraux et particuliers ne voit pas sans peine une espèce d'indifférence avec laquelle on accueille ses adresses et le peu de succès qui en résulte... Le but de l'adresse à vous faite à l'égard des grains tendoit à vous engager à représenter aux administrations combien il serait dangereux de continuer avec autant de précipitation les battages et l'enlèvement de grains... il est donc de votre devoir comme père du peuple de saisir les moyens de lui assurer sa subsistance; vous remplirez en le faisant, l'une de vos obligations sacrées que vous avez contractées envers lui en acceptant les missions qu'il vous a confiées...»[34]

IV – Épilogue : la fin des jacobins de Soissons en l'an III

A Soissons comme ailleurs, mais avec retardement, la bombe inattendue des événements des 9 et 10 thermidor, comportant la chute de Saint-Just, l'homme fort de la région en l'an II, conduisit à l'affaiblissement puis à la disparition du club.

Certes, à l'instar de toutes ses consœurs, la société populaire s'empressa d'approuver les bouleversements parisiens dans une adresse qu'elle fit porter directement à la Convention par une délégation. Cette démarche fut dénoncée dès le 15 thermidor par le district « ... instruit que des députés de la société populaire de Soissons envoyés par elle pour féliciter la Convention que le nouveau triomphe que la liberté vient d'obtenir, se sont chargés de remettre en même temps au Comité de Sûreté générale une liste de proscription de citoyens de cette commune, parmi lesquels il en est qui occupent des places dans les autorités constituées et qu'une expédition de cette liste a été remise en forme de dénonciation au Comité de surveillance de la commune de Soissons ». Cette fameuse liste ayant été fournie au district on dénonça le lendemain la circulation dans la ville d'une autre « de la part d'individus se disant de la Société Populaire ». Est-ce l'indice d'une scission dans le club, ou à tout le moins de divisions à l'annonce des événements parisiens ? Louis de Cardenal, historien du Jacobinisme en province, cite Soissons comme exemple de club ayant connu de sérieux remous au lendemain de l'élimination de Robespierre et Saint-Just[35], ce dernier enfant du pays y ayant eu forcément des agents ou « clients ». Peut-on supposer une action des adversaires du Conventionnel déchu, mettant à profit sa disparition pour prendre sa revanche à l'encontre de ses amis soissonnais ? Quels rapports y avait-il entre ces accusations et les conflits politiques ou les arrestations de l'an II ? Tout cela reste évidemment à éclaircir.

Le conflit entre Jacobins et autorités constituées soissonnaises se prolongea au cours des semaines suivantes : le 2 fructidor on dénonça au district des propos, tenus dans la société populaire « ... dont le but était d'inspirer des craintes, de jeter des allarmes et d'empêcher l'approvisionnement de la commune de Paris... »[36] il s'agit d'une claire allusion aux débats suscités par la pénurie de subsistances, attribuée par la rumeur publique à d'excessives ponctions parisiennes dans le riche soissonnais. Ceci reflétait par ailleurs la désorganisation de l'économie dirigée de l'an II au lendemain de la chute du gouvernement révolutionnaire.

Faute de source, nous ignorons la teneur exacte des discussions politiques au sein du club dans les premiers mois de l'époque thermidorienne. Il est probable que la société connut une hémorragie de ses membres démoralisés ou effrayés par l'évolution nationale. On retrouve trace du club à la fin nivôse an III (mi-janvier 1795) à l'occasion de son auto-dissolution, dont les circonstances exactes demeu-

rent toutefois bien obscures. Le 22 nivôse an III, les administrateurs du district s'inquiétèrent du devenir de la société, qui n'avait pas satisfait aux dispositions restrictives de la loi du 25 vendémiaire an III sur les clubs, imposant de fournir la liste des membres et la signature individuelle de chacun d'entre eux en cas d'adresse collective. Or, « jusqu'à ce jour la société populaire de Soissons est demeurée dans l'inaction sur l'exécution de cet article... » et n'a pas fourni les noms et qualités de ses adhérents. Le district reprocha par ailleurs à la municipalité et au comité de surveillance de « ...n'avoir non plus pris aucune mesure lorsque le silence de la société populaire sembla, les avertir de sa dissolution et les porter à ne plus souffrir le rassemblement des membres qui la composeraient et à prendre tous les moyens que les lois indiquaient contre tous infracteurs à leur disposition... »[37]

De fait, malgré quelques protestation d'adhérents[38], la municipalité de Soissons mit les scellés sur les locaux et archives du club, officiellement dissous le 23 nivôse an III (12 janvier 1794). Une disparition relativement précoce, surtout pour une ville administrative aussi importante que Soissons, semble-t-il avant la fermeture de société populaire rurale comme celle de Braisne. Visiblement le club de Jacobins de la ville chef-lieu du district n'a pas été reconquis, comme à Compiègne ou Senlis, par les modérés, indice probable de son alignement rigoureux et difficilement réversible sur les positions du gouvernement et de la politique du salut public de l'an II. De ce fait, au printemps 1795, moment particulièrement difficile en raison de la disette alimentaire, à Soissons comme ailleurs[39], les anciens Jacobins de l'an II furent mis en cause comme « terroristes » à désarmer : sur une première liste figuraient un certain nombre de ténors de l'ancien club, ayant aussi appartenu aux autorités constituées de la ville en 1793-1794, tel le notaire Osselin, dont le nom est accompagné d'une notice bien peu flatteuse :

« ... sectateur des principes de Robespierre, ex-municipal en 1793, en se refusant dans l'exercice des ses fonctions et **pendant qu'il était membre de la société populaire** à tous les adoucissements qui étaient compatibles avec la rigueur des lois... »[40]

Cependant, dans les jours qui suivirent, ce personnage, comme bien d'autres Jacobins soissonnais, notoires, réussit à se faire radier de la liste infamante ; de même l'ancien religieux Cordelier Mézurolles, pourtant très en pointe dans le club en l'an II. Cette mesure d'apaisement nous laisse penser que les divisions politiques à Soissons n'avaient pas atteint un tel degré en l'an II, qu'elles fussent suivies de haines durables et inexpiables. Un fois retombées les passions, la classe politique locale, forcée de se serrer les coudes devant la montée du mécontentement populaire, sut assez vite oublier les « égarements » de l'époque robespierriste et se réconcilier pour la gestion des affaires communes.

Par ailleurs il n'est pas trop surprenant qu'à Soissons – comme à Noyon ou Langres – les Jacobins n'aient constitué qu'un noyau isolé, donc fatalement plus agressif en paroles et sectaire. La ville avait en effet beaucoup perdu de ses fonctions administratives et religieuses qui en faisaient une véritable petite capitale sous l'Ancien Régime : la déception d'une bonne partie des habitants et des élites locales, surtout les gens à talent, devait donc se traduire par une méfiance puis une franche hostilité aux bouleversements révolutionnaires. Les Jacobins locaux se trouvèrent donc très vite en terrain hostile et si leurs accointances éventuelles avec Saint-Just leur donnèrent plus de poids et l'an II, la chute du Conventionnel blérancourtois devant d'autant les discréditer et conduire à la disparition relativement rapide et précoce de leur club. L'image, encore bien floue, il faut le reconnaître, du Jacobisme à Soissons, paraît donc assez pâle, sinon « médiocre », au sens étymologique du terme, radicale en paroles au moment de l'hégémonie montagnarde, sans doute plus modérée et opportuniste dans la réalité – une réalité historique qui reste toutefois à enrichir et mieux connaître.

Jacques BERNET

---

1. Enquête diligentée par Philippe Bouthier et Jean Boutry, laboratoire de l'École Normale Surérieure de Paris, Sciences sociales. A paraître en un volume de l'Atlas de la Révolution, E.H.E.S.S., Paris, 1992.

1bisOn n'est pas vraiment sûr de l'existence d'une « société des patriotes », qui aurait été créée à Noyon dès l'automne, voire l'été 1789, sous l'influence de l'abbé Coupe, cure de Sermaize et futur Conventionnel de l'Oise. La société des Amis de la Constitution de cette ville, affiliée aux Jacobins de Paris, ne fut fondée qu'en mars 1791, soit un an après l'apparition du club de Jacobins de Soissons.

2. Les ouvrages de l'abbé PECHEUR constituent une des principales sources de l'histoire révolutionnaire de Soissons, en particulier ses copieuses Annales du diocèse de, dont le tome IX couvre la période. Cet auteur a aussi publié *une Notice sur les clubs de Soissons et le juge de paix Lherbon, l'un des clubistes,* bulletin de la société archéologique, historique et scientifique de Soissons, 1891, pp. 183-195.

3. Nicolas-Marie QUINETTE (1762-1821), notaire, administrateur de l'Aisne en 1791, élu députe à la Législative puis à la Convention. Régicide, il fut livré à aux Autrichiens par Dumouriez passé à l'ennemi et fut échangé en décembre 1795 avec Madame Royale. Fit une brillante carrière préfectorale sous l'Empire et dut se réfugier en Belgique en 1815.

4. Outre Quinette, l'abbé Pécheur cite un nommé Daras, vice-président ; nous avons aussi identifié, parmi les fondateurs, l'ex-géographe J.B. DESBORDES, devenu greffier du Tribunal de commerce. Nous n'avons malheureusement aucune liste complète pour cette période.

5. Bibliothèque Municipale de Soissons, Fonds Perrin, imprimé planche 4816, 1790.

(5bis)R. HENNEQUIN, *la formation du département de l'Aisne en 1790,* Soissons, 1911.

6. Selon l'ouvrage classique d'A. Aulard sur les Jacobins de Paris, la demande d'affiliation du club de Soissons fut plus tardive (26 novembre 1790) ; celui-ci est mentionné sur les listes de novembre 1790, 4 janvier et 1er mars 1791, mais radié à la date du 27 mai 1791.

7. Notice sur les clubs de Soissons..., article cité, qui, hélas, ni indique pas ses sources...

8. Bibliothèque Municipale de Soissons, fonds Perrin, planche 4827.

9. Cette liste, fournie par l'abbé Pécheur, comporte en effet des qualificatifs comme « septembriseurs – allusion aux responsables des massacres de septembre 1792 – ou encore, ex-curé, ex-vicaire épiscopal,

qui sont forcement postérieurs a la déchristianisation de l'automne 1793. On peut donc estimer qu'il s'agit plutôt d'une liste des Jacobins de l'an II ou du début de l'an III.
10. A. BLANCHARD, R. ATTAL, *Le clergé du Soissonnais pendant la révolution française.* Mémoires de la Fédération des sociétés savantes de l'Aisne, T. XXXV, 1989, pp. 180-205. Grégoire était cependant en relations avec l'Aisne puisqu'il choisit l'abbé Jean-François Nusse, curé de Chavignon, un patriote de la première heure, comme vicaire épiscopal.
11. Archives Nationales, X XL 1, adresse du 16 janvier 1792.
12. Idem, D XL - 6, 27 juin 1792
13. Abbé PECHEUIR, Annales du diocèse de Soissons, T. IX.
14. Archives Départementales de l'Aisne, L 1885 *, 4 septembre 1793, lettre des représentants Lequinio et Lejeune de l'Indre aux Amis de la République de Soissons, citée par le district.
15. Idem, L 1887 *, correspondance d'Isore citée le 23 ventôse an II.
16. Les représentants ajoutent cette remarque significative : *« ... Nous n'ignorons pas que vous avez fait le serment de ne point accepter de places... »* (source citée en n. 14)
17. La société populaire de Reims remercia sa consœur de Soissons, en juin 1793, pour avoir favorisé le passage des subsistances destinées a l'ancienne ville du sacre (13° registre de délibérations du club de Reims, 16 juin 1793, Archives communales)
18. A.D. Aisne, L 1887 *, 6 prairial an II.
19. Idem, L 1885 *, 30 vendémiaire an II, le district cite un procès verbal du club en date du 8 août 1793.
20. Idem, L 1887 *, 27 prairial an II
21. Idem, 25 ventôse an II.
22. Idem, L 1886 *, 21 pluviôse an II, L 1887 *, 8 ventôse an II ; A.D. Oise, L IV - 250, registre de correspondance de la société populaire de Compiègne, 16 ventôse an II ; mêmes références à la même époque dans les délibérations des clubs de Reims, Crepy-en-Valois...
23. Général HERLAUT, Ronsin, le général rouge (1751 - 1794), Paris, 1956.
24. Archives Parlementaires, 10 frimaire an II, adresse déchristianisatrice envoyée par la Société Populaire de Soissons. Cité par Y. DREUX, la déchristianisation dans l'Aisne, mémoire de maîtrise, Paris I, 1985.
(24bis)Cet intéressant tableau – une des rares représentations iconographiques d'un événement révolutionnaire dans nos régions – retrace effectivement la Fête de la Raison du 20 brumaire an II (10 novembre 1793) à Soissons, en présence du représentant BOLLET qui en envoya également le récit a la Convention. Les Jacobins locaux y seraient reconnaissables et identifiés.
25. B. VINOT, Saint-Just, Fayard, 1985.
26. A.D. Aisne, L 1887 *, 23 floréal an II.
27. E. THIERRY, Une fête révolutionnaire à Villers-Cotterets en 1792, Mémoires de la Fédération de l'Aisne, T. XXXV, 1989, pp. 274-288. Mais les « Amis de la Constitution » invoqués par le maire dans son discours du 29 juin 1792 constituaient-ils alors un véritable club ? Les archives révolutionnaires de la communes ont aujourd'hui disparu.
28. Délibérations communales conservées dans la mairie, registre du 20 prairial an II (8 juin 1794) au 21 brumaire an IV. Pour la période précédente, voir l'article de M. BUFFENOIR sur Braisne sous la Révolution, bulletin de la société historique et scientifique de Soissons, T. V, 1931-1932, pp. 213-237.
29. B. RUELLE, G. HEBERT, *Vic-sur-Aisne, la Révolution 1789-1799*, 70 p., Vic-sur-Aisne, 1989. A noter, p. 38bis, la reproduction d'une page du registre de délibérations communales ou fut transcrit le procès-verbal de création de la société populaire. Ce registre est reste jusqu'a ce jour dans des archives privées...
30. M. DOMMANGET, La Révolution dans le canton de Neuily-saint-Front.
30bisPour Ambleny, A.D. Aisne, L 1886 *, 4 brumaire an II. Cependant les délibérations communales du village, dont un registre est conservé à Laon (1792 – an II) ne contiennent pas d'allusion explicite à l'existence d'un club dans la commune. Pour les autres villages : références des Archives Parlementaires : 16 messidor an II pour Chavonne, 13 pluviôse an II pour Fontenoy.

31. Cette notion, d'ailleurs discutée, nous paraît bien illustrée par l'exemple du Sud de, cf. J. BERNET, *L'organisation du mouvement populaire sous là Révolution française, les sociétés populaires des districts de Crepy-en-Valois et Senlis*, Actes du colloque Mouvement populaire et conscience sociale à l'époque moderne, Université de Paris VII, 1984, Maloine, 1985, Paris, pp. 465-471.
32. Comme à Baron, près de Senlis ou Marolles, à la frontière de l'Oise et de l'Aisne ou le club fut fondé par un ci-devant seigneur du lieu...
33. Délibérations communales, 27 prairial an III.
34. Même source, 12 vendémiaire an III.
35. Louis de CARDENAL, *La Révolution en province,* Paris, 1929.
36. A.D. Aisne, L 1888 *, 2 fructidor an II.
37. A.D. Aisne, L 1889 *, 22 nivôse an III
38. Idem, 28 nivôse an III. Le district cite une pétition d'un nomme Pujol *«... tendant a ce que les citoyens ci-devant réunis en société populaire et du nombre duquel il se trouve, soyent rétablis dans l'ordre ou ils ont été depuis 1789 jusqu'au 23 du présent mois... »*
39. Le Bassin parisien connut notamment les plus gros troubles frumentaires de toute la période révolutionnaire au printemps de l'an III.
40. A.D. Aisne, L 1899*, 25 floréal an III.

TABLE DES MATIÈRES

Editorial *par M. Robert Attal* III

Les activités de la Société historique de 1989 à 1993 VII

Liste des adhérents XII

Composition du bureau XVI

Ambleny, le temps d'une guerre 5
par MM. Robert Attal et Denis Rolland

L'origine soissonnaise du patronat des martyrs Gervais et Protais de l'église paroissiale de Sechtem (Allemagne) 227
par le Docteur Horst Bursch

Découverte de deux églises rurales du Soissonnais 231
par M. Jacques Tealdi

La ferme de l'abbaye Saint-Médard 249
par M. Jean-Yves Gueugnon

La bibliothèque de la Société historique 269
par M. Jean Meyssirel

Le fonds étranger de la bibliothèque 278
par M. Maurice Perdereau

Les Cordeliers à Soissons 281
par M. Maurice Perdereau

Impôts et société à Soissons à la veille de la Révolution 293
par M. Alain Blanchard

Contribution à l'étude du Soissons gallo-romain 315
par M. Claude de Mecquenem

Figuration d'une légende de la mythologie germanique sur une monnaie gauloise tardive en potin 331
par M. Jean Debord

Les loges maçonniques à Soissons au XVIIIe siècle 341
par M. Christophe Maury

Les Jacobins du Soissonnais sous la Révolution française (1790-1795) . . . 355
par M. Jacques Bernet